




ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX





NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES

PRÉDICATEURS.

PARIS, IMPRIMERIE DE PAUL DUPONT ET Cie.
Rue de Grenelle-St-Honoré, 55.



NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES

PRÉDICATEURS,

OU

Dictionnaire Apostolique

A L'USAGE DE CEUX QUI SE DESTINENT A LA CHAIRE,

PAR M. DASSANCE,

VICAIRE GÉNÉRAL DE MONTPELLIER,

PRÉCÉDÉE

D'UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Tome Neuvième.

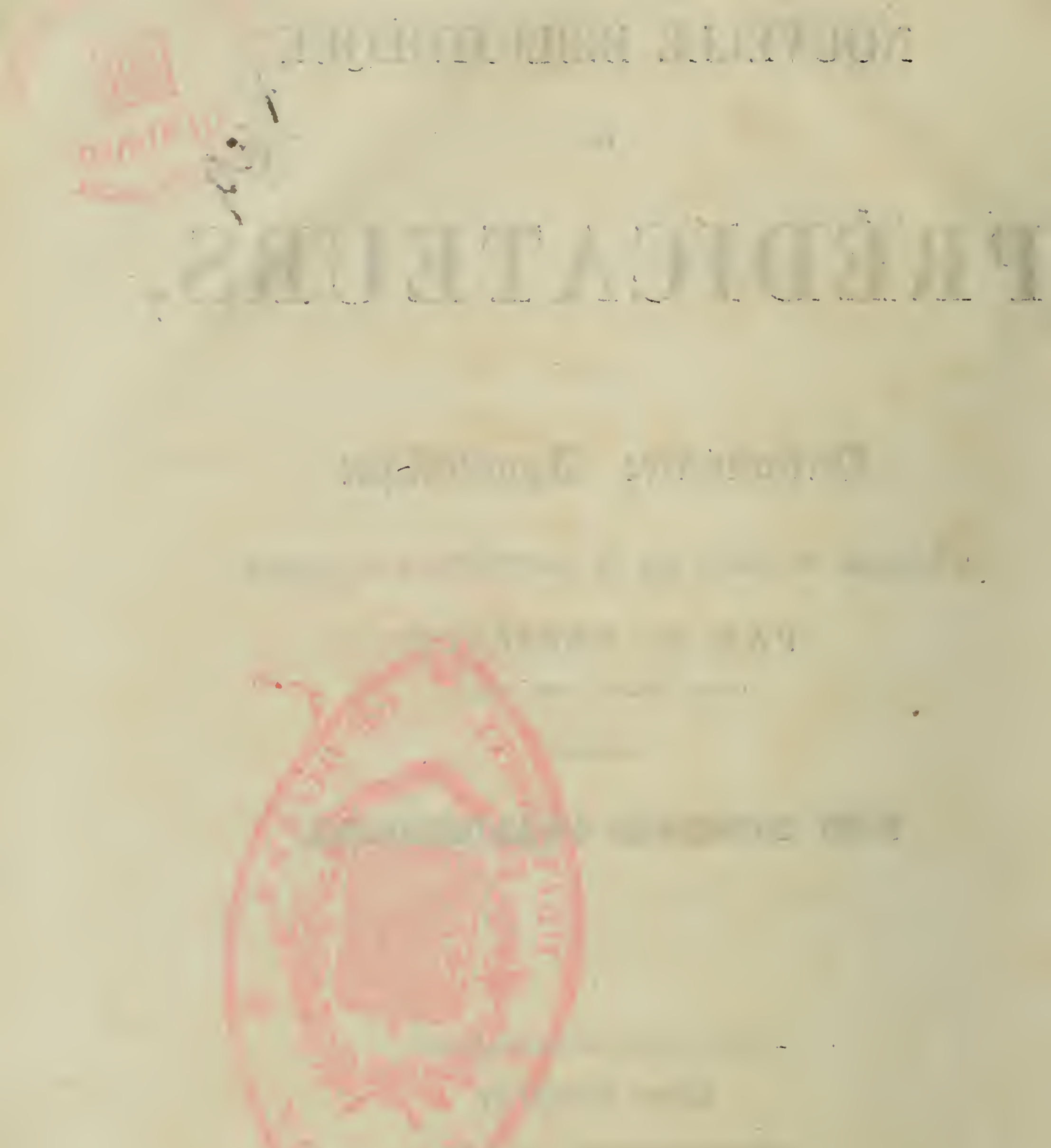
PARIS,

AU BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE ECCLÉSIASTIQUE,

RUE DE VAUGIRARD, N° 58.

1837.





NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES

PRÉDICATEURS.

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR LE RESPECT HUMAIN.

EXORDE.

Recordati sunt Discipuli, quia scriptum est : Zelus domus tuæ comedit me.

Les Disciples se ressouvinrent qu'il est écrit : Le zèle de la maison de Dieu m'a dévoré. (*Joan.*, III.)

Où sont-ils aujourd'hui les disciples que consume le zèle de la maison de Dieu? Parce que le grand nombre s'éloigne opiniâtrément de la pratique du bien, ceux mêmes qui se vantent dans leurs cœurs d'appartenir encore à la religion de Jésus-Christ semblent en rougir au dehors. Le respect humain est la barrière qui les arrête : respect humain, faiblesse que l'on avoue, faiblesse qu'on travaille peu à surmonter, faiblesse qui devient toujours plus générale, qui s'étend avec la dépravation des hommes; à mesure qu'il en est moins de vertueux, on ose aussi moins le paraître; et la crainte du monde est un des premiers ressorts qu'il fait agir pour grossir le nombre de ses partisans.

Comme ces divinités malfaisantes qu'adoraient des hommes aveugles, uniquement pour n'en pas ressentir les coups, le monde se fait suivre, parce qu'il se fait redouter. Ceux qu'il ne peut pas gagner, il les épouvante : il subjugue par la terreur ceux qui d'ailleurs le connaissent trop pour l'aimer.

Je ne la déracinerai pas des cœurs pusillanimes cette crainte

funeste. C'est un ouvrage réservé, ô mon Dieu! à votre grace; et, pour son triomphe, nous vous conjurons de l'opérer. J'examinerai la faiblesse des fondemens sur lesquels le respect humain s'appuie et la grandeur des dangers qui le suivent; j'exposerai les motifs de le combattre et les malheurs de ceux qui ne veulent pas lui résister. En deux mots, qui renferment tout le partage de ce discours: Dans ce qui concerne le salut, vous ne devez point avoir d'égard aux jugemens du monde; première partie. Si vous avez égard aux jugemens du monde, vous avez tout à craindre pour le salut; seconde partie. *Ave, Maria.* (Le P. LENFANT, *Sur le Respect humain.*)

Dans ce qui concerne le salut, il ne faut point avoir d'égard aux jugemens du monde.

Pourquoi, Chrétiens auditeurs, ne devez-vous point avoir d'égard aux jugemens du monde dans ce qui concerne le salut? pour trois raisons que je tire et du monde, et de vous-mêmes, et de la religion: du monde, dont les jugemens, en cette matière, ne sont point à craindre; de vous-mêmes, en qui cette crainte devient une contradiction et une inconséquence; de la religion, qui vous prémunit solidement contre ces frayeurs: d'où je conclus, avec le Prophète, qu'on s'y livre sans avoir rien à redouter: *Illic trepidaverunt timore, ubi non erat timor* [1].

Ne perdons point ici le temps à de stériles discussions; n'examinons point si votre conduite est aussi exactement observée que vous le pensez. Ne cherchons point à réduire à sa juste valeur le petit nombre de censeurs que votre imagination grossit. N'y en eût-il qu'un seul, je le sais, voilà le monde pour vous. Eh bien! je suppose avec vous que le monde parlera de votre exactitude à vos devoirs; je suppose, si vous voulez, qu'il trouvera, dans la réserve de votre piété, de l'ennui; dans votre docilité à suivre l'Evangile, une gêne importune; dans votre fidélité, du scrupule; dans votre louable attachement à de saints usages, de la petitesse. Portons la supposition plus loin encore: votre vertu, il dira que c'est l'hypocrisie qui la forme ou la nécessité qui l'occasionne; vos pieuses démarches, il en fera le sujet d'une amère critique ou d'une maligne plaisanterie; vous-mêmes, il vous qualifiera de quelqu'un de ces noms que le libertinage emploie à décréditer ceux qu'il n'a pas pu séduire. Vous le voyez, ce n'est pas en vous déguisant la malignité de l'ennemi que je vous invite à le combattre.

[1] Psal. XIII, 5.

Mais quel ennemi, mon cher auditeur ! ah ! malheur à vous si vous en méritez les applaudissemens; c'est l'oracle de Jésus-Christ : *Væ, quum benedixerint vobis homines* [1].

Vous voulez agir pour votre salut ou pour votre perfection. Vous voulez accomplir fidèlement les préceptes, ou suivre généreusement les conseils. La crainte du monde qui souvent respecte peu les premiers, et qui connaît à peine les seconds; voilà ce qui vous arrête. Mais, dites-moi, n'êtes-vous pas assuré que ce que Dieu exige ou ce qu'il conseille renferme le véritable bien ? Si c'est là le véritable bien, quel jugement peuvent donc porter les hommes, qui ne soit faux, dès qu'il est opposé à celui du Seigneur ? L'esprit de vérité, disait le Sauveur à ses Apôtres, le monde ne peut pas le recevoir, parce qu'il ne le voit pas et qu'il ne le connaît pas : *Spiritum veritatis quem mundus non potest recipere*, *quia non videt eum*, *nec scit eum* [2]. Vous redoutez donc des jugemens que vous savez n'être fondés que sur l'erreur. Car, il faut nécessairement qu'il y en ait, ou de la part de Dieu dans les obligations qu'il vous prescrit et dans les invitations qu'il vous fait, ou de la part des hommes qui censurent dans vous l'accomplissement des unes, ou qui vous blâment de vous rendre aux autres. Vous n'oseriez dire que dans la voix de Dieu il y ait de l'erreur; ce serait un blasphème. Pourquoi donc tant d'égards pour des hommes qui s'abusent ? Quelle folie !

Le monde est dans l'erreur, il est vrai ; mais cette erreur, direz-vous, est si répandue parmi ceux avec lesquels on vit qu'il est difficile de se raidir contre les impressions. Nous sentons que le monde nous égare; mais il en coûte de ne pas nous égarer avec lui. Ses jugemens sont faux; mais nous les craignons.

Ah ! de la part de qui les redoutez-vous ? Connaissez au moins ces juges qui vous effraient par leurs méprisables arrêts. La soumission légitime de votre esprit à la foi, qui la condamnera ? de faibles échos de l'impiété qui, pour preuve de leur génie, ne savent produire que celle de leur irréligion. Cette modestie exacte qui rejette jusqu'aux apparences de la passion, qui la censurera ? des cœurs déréglés qui n'écoutent que la leur, pour en faire la règle de leur conduite. Cette exactitude aux exercices de la religion, qui la blâmera ? des hommes qui en abandonnent les devoirs. Et certes, disait saint Augustin en parlant des mépris que Jésus-Christ avait reçus de la part du monde : Comment voudriez-

[1] Luc., VI, 26. — [2] Jos., XIV, 17.

vous que des hommes, enivrés du faux amour des honneurs, des richesses et de la vie, n'eussent pas dédaigné celui qui venait les réformer par ses humiliations, par sa pauvreté et par sa mort? Quiconque imite ses exemples, ajoute ce saint docteur, éprouve les mêmes traitemens; il est méprisé dans Jésus-Christ comme un membre de Jésus-Christ même : *Contemnitur in Christo quasi membrum Christi.* Voilà donc que vous avez pour ennemis les ennemis mêmes de Dieu. C'est à lui-même qu'ils s'en prennent, lorsqu'ils cherchent à vous détourner de son service. Dans ses disciples, c'est le maître qu'ils attaquent. N'êtes-vous pas justifié par le caractère même de ceux qui vous jugent? Ils vous condamnent; et c'est votre gloire: *Contemnitur in Christo quasi membrum Christi.*

Aussi vous vous alarmeriez peu des jugemens et des railleries d'un impie déclaré et connu pour tel. Mais combien de gens vertueux en apparence vous feront une espèce de guerre sur la régularité de votre conduite! Que de propos n'aurez-vous point à soutenir! On s'amusera de l'embarras qu'ils vous causent; on rappellera devant vous la prétendue sainteté de vos exemples; on en célèbrera l'édification; on affectera de vous citer en modèle; et tout cela, sur un ton de plaisanterie moins facile quelquefois à supporter qu'une critique ouverte. Telle est l'industrie du monde; il veut faire contribuer à son amusement jusqu'à votre piété qui vous éloigne de lui.

Or, c'est ici, mon cher auditeur, que vous combattez de vains fantômes dans ces jugemens imaginaires dont vous êtes effrayé. Non, elles ne vous condamneront pas, ces personnes que vous supposez vertueuses, parce que la vertu ne saurait être opposée à elle-même. De leur part vous n'avez à attendre que des approbations capables de vous dédommager de ces murmures frivoles qui vous intimident. La même raison qui arme le libertin contre vous met l'homme sage dans vos intérêts; il cesse de l'être s'il les abandonne. Je dis plus, et j'ose répondre que vous conserverez sur l'esprit des plus déréglés un droit à cette estime secrète qu'ils ne peuvent vous refuser.

Vous vous imaginez qu'on vous blâme; mais intérieurement on vous applaudit; votre vertu se venge de ses censeurs par des impressions dont ils ne peuvent pas se défendre. Qu'ils nous disent, ces jeunes voluptueux livrés à toutes les passions de leur cœur, s'ils peuvent ne pas respecter ceux qui, comme eux dans l'ardeur de l'âge, se distinguent d'eux par la modération de la sagesse. Qu'elles nous disent, ces femmes du monde que la vanité occupe,

que le luxe ruine, que souvent la malignité de la satire afflige, si elles peuvent ne pas estimer celles qui, plus occupées du soin de leur maison, de leur famille, plus éloignées des dangers, plus édifiantes dans leur conduite, sont plus sûres de leur réputation aux yeux du monde, en même temps qu'elles sont plus Chrétiennes aux yeux de Dieu. En faveur de celles-ci se vérifie chaque jour cet oracle de l'Esprit-Saint : ce qu'on appelle dans le monde avantage de lui plaire est un mérite aussi frivole que passager : *Fallax gratia vana est pulchritudo*[1]. C'est à la crainte de Dieu, c'est à la piété que sont réservés les solides éloges. Oui, la véritable vertu fixe les yeux du monde, mais elle s'en attire les respects : *Mulier timens Dominum ipsa laudabitur*[2]. Dieu, dit saint Chrysostôme, a gravé dans le cœur des hommes une règle d'équité qu'il ne dépend pas d'eux de détruire; d'où il arrive, dit ce Père, que comme les méchans se condamnent eux-mêmes, comme ils ne peuvent supporter qu'on leur reproche ce qu'ils sont, comme ils tiennent ce reproche pour injure : *Eos pudet id esse quod sunt;* ils condamnent aussi en secret, ils méprisent même ceux qui, par le déréglement de leurs mœurs, se rapprochent d'eux : *Nescitis ipsos quoque malos irridere eos quorum sun iidem mores, et eos damnare.*

Savez-vous donc à qui sont redoutables les jugemens du monde? à ceux qui vivent conformément aux maximes du monde. C'est à ceux qui ont à se défendre contre des soupçons d'intrigue, des éclats de scandale, des bruits fâcheux; c'est à ceux dont on aperçoit les passions, dont on examine les fausses démarches, dont on peut attaquer et les mœurs et la conduite; sujet trop ordinaire de tant de discours qui se tiennent dans le monde sur le compte des mondains. Le monde déchire le premier ceux qu'il a pervertis; il juge impitoyablement ceux qu'il a rendus coupables; il punit sévèrement les crimes qu'il occasionne. Livrez-vous à lui; et bientôt, ne pouvant plus vous railler sur vos vertus, il attaquera vos vices; et voilà l'opprobre réel qui remplit quelquefois d'amertume le cœur des mondains, qui leur arrache des larmes d'un repentir dont le monde n'est pas touché, et dont la crainte est bien autrement fondée que vos inquiétudes sur ses critiques de la vertu, lorsqu'elle nous met à l'abri de ses fureurs. Apercevons-les ici, mon cher auditeur. Que peut penser le monde, et que peut-il dire, s'il respecte la vérité? que vous évitez de déplaire à Dieu; que vous refusez de

[1] Prov., XXXI, 30. — [2] Ibid.

violer ses préceptes, que vous vivez selon les principes de la religion ; que vous préférez Dieu à tout : c'est à quoi nous réduirons toujours ces fades railleries qui déshonorent ceux qui les répètent. Qu'ils taxent tant qu'ils voudront votre conduite chrétienne de faiblesse; la véritable faiblesse serait si, par égard pour des jugemens faux, des jugemens méprisables, des jugemens imaginaires, vous l'abandonniez. En effet, mon cher auditeur, vous ne sauriez avoir égard aux jugemens des hommes sans tomber en contradiction avec vous-même. Je vais le mettre visiblement sous vos yeux.

Je m'adresse à vous, Chrétiens, qui êtes actuellement rassemblés dans ce temple. Ne soyez pas surpris de la demande que je vais vous faire : Quelle est votre religion ? Le nom de Jésus-Christ que vous entendez prononcer avec respect, et que vous prononcez ainsi vous-mêmes, annonce mutuellement à tous que vous êtes ses disciples. Je fais un pas de plus: La morale sainte, pensez-vous qu'il soit nécessaire de la suivre ? Anathème, me répondez-vous d'une commune voix, à qui refuse de s'y soumettre. Allons plus loin encore: Cette morale divine, la connaissez-vous? Nul d'entre vous qui ne m'en fasse le détail. Instruit des préceptes de l'Evangile, vous savez que la pénitence est prescrite par le Christianisme; que la charité en est le lien ; que la soumission à l'Eglise en est la règle; que les sacremens en sont la force; que toutes les vertus en sont la suite. Vous voilà donc reconnus Chrétiens, confessant que vous l'êtes, et avouant la nécessité d'agir en cette qualité. Ici, sans doute, je ne vous prête pas des sentimens ; ce sont les vôtres. Qu'il se lève celui qui d'entre vous refuse de les adopter, vous ne le reconnaîtrez plus pour membre de la société chrétienne.

D'où vient donc, tout à coup, cet étrange changement? Au sortir de ce temple, et répandus dans le monde, vous ne voulez plus paraître ce que vous êtes. Cette morale de Jésus-Christ, vous rougissez de la mettre en pratique; cette loi de la pénitence, vous avez la faiblesse de la violer dans les jours où elle vous est prescrite, de peur qu'on ne vous reproche d'être exacts à vous y soumettre; cette charité, vertu si délicate, vous craignez de paraître trop la ménager; cette simplicité de foi, vous appréhendez qu'elle ne vous humilie ; ces sacremens, vous ne voudriez pas qu'on sût que vous les fréquentez; ces vertus chrétiennes, vous allez quelquefois jusqu'à désavouer qu'elles soient le principe des actions mêmes qui en sont l'indice. Avez-vous donc abjuré votre foi, ou n'est-il que certains lieux destinés à la produire? Êtes-vous Chrétiens dans le temple, infidèles dans vos maisons? Pourquoi rougir

des œuvres de la foi, dès que vous ne rougissez pas de cette foi même? Pourquoi ressembler à ceux dont l'Apôtre parle, qui confessent un Dieu par leurs paroles, et qui le nient par leurs actions? *Confitentur se nosse Deum, factis autem negant*[1].

Vous n'hésitez pas à répondre que vous êtes Chrétiens. On a donc droit d'attendre que vous ne craindrez pas de prouver que vous l'êtes. Ceux mêmes que vous craignez peuvent vous dire et vous disent intérieurement : Changez donc ou de nom, ou de mœurs. Ce qui doit les étonner, ce n'est pas que, devant eux, vous fassiez ce que la religion vous enseigne, ou que vous vous absteniez de ce qu'elle vous défend; mais c'est que, par égard pour eux, vous violiez une religion dont vous reconnaissez la vérité. Ils vous demandent, en observant votre conduite, ce que je vous ai demandé moi-même sur votre créance. Et ce qui les surprend, ce qui vous avilit à leurs yeux, c'est de trouver entre l'une et l'autre si peu de rapport : *Confitentur se nosse Deum*, etc.

Pourquoi n'offrez-vous pas votre encens à Bel (fameuse idole des Babyloniens), demanda Evilmerodach à Daniel: *Quare non adoras Bel*[1]? C'est, lui répond avec fermeté le Prophète, c'est que je n'adore point les idoles qu'a fabriquées la main des hommes ; c'est au Dieu vivant que je rends mes justes hommages: *Quia non colo idola manufacta, sed viventem Deum*[2]. Il eût été beau après cela de voir Daniel entrer dans le temple de la superstition, y prostituer ses vœux à la fausse Divinité, et devenir idolâtre par égard pour ceux dont il avait hautement condamné l'idolâtrie!

Mais êtes-vous donc plus autorisé, mon cher auditeur, après avoir reconnu la vanité des idoles du monde, après les avoir condamnées, en professant une religion qui tend à les détruire; êtes-vous plus autorisé à les adorer par condescendance pour le monde qui s'attend à vous les voir fouler aux pieds, et auquel vous dites, par votre titre même de Chrétien : Le monde n'est pas ma règle; c'est à la loi de Jésus-Christ, Dieu vivant, que je suis soumis: *Non colo idola manufacta, sed viventem Deum.* Ne vous y trompez pas, mes frères, le monde est lui-même frappé de cette inconséquence. Il la méprise, lors même qu'il vous y engage; il célèbre, à votre honte, le triomphe que vous lui cédez. Il vous caractérise d'une manière flétrissante, lorsqu'il dit que vous faites aisément comme les autres; que votre zèle contre la loi ne tient pas contre un bon mot; qu'il est facile de vous porter à l'enfreindre; que vous êtes

[1] Tit., I, 16. —[2] Dan., XIV, 3.— [3] Ibid., 4.

tout ce qu'on veut que vous soyez; c'est-à-dire que par vous-même vous n'êtes rien, dès que vous n'osez pas paraître ce que vous êtes : *Confitentur se nosse Deum*, etc.

Eh! vous exigez vous-même, avec raison, qu'on se conforme aux lois de son état. Ce serait offrir à vos yeux un contraste humiliant que d'en oublier la décence pour s'accommoder aux manières du monde. Il faut soutenir, dites-vous, par les dehors mêmes de la vertu, un genre de vie qui l'annonce, et vous dites vrai. Or, le soutenez-vous, cet état; vous tenez-vous dans les bornes de cet état; ne sortez-vous pas de votre état, vous, Chrétiens, qui oubliez les devoirs du Christianisme, dans la fausse idée de plaire à ceux qui n'ignorent pas que vous le professez? *Confitentur se nosse Deum*, etc.

Qu'elle paraisse donc en vous, cette constance chrétienne qui vous rendrait invincible au monde même, et qui briserait à vos pieds ses traits. Ah! si vous lui donniez à connaître que vous avez des principes sûrs, dont vous ne vous départez jamais, entreprendrait-il seulement de vous les faire abandonner? Non, non, il ne raille ordinairement, parmi les Chrétiens, que ceux qui le sont à demi. Soyez-le entièrement; vous le réduirez au silence. Témoin ces hommes respectables, ces Chrétiens décidés, dont la piété soutenue n'est pas même exposée à ses attaques.

Ce n'en est point encore assez de démentir votre état par une inconséquence aussi humiliante, vous désavouez jusques à vos propres sentimens. Héritiers de cette liberté des enfans de Dieu que Jésus-Christ, au témoignage de l'Apôtre [1], nous a donnée, vous n'osez pas en jouir. Vous pensez le vrai, et vous le déguisez. Vous connaissez le bien, et vous ne l'effectuez point. Vous avez des lumières sans en profiter, une conscience sans en écouter la voix, un cœur sans en suivre les mouvemens. Non, quand le monde vous captive, on ne vous reconnaît plus; on ne sait plus ce que vous êtes, et vous-même, vous l'ignorez.

J'ai honte pour vous, disait saint Augustin, parlant à un sage du Paganisme : *Pudet me tui.* Quoi! vous reconnaissez qu'il n'est qu'un Dieu à adorer, et vous en reconnaissez mille fabuleux: *Naturalem Deum colere cupis, mille falsos cogeris.* Comprend-on mieux votre conduite, mon cher auditeur? Il serait naturel de s'adresser à vous pour savoir si vous voulez vous sauver; mais il faut plutôt examiner si le monde consentira à votre salut. L'affaire dépend de

[1] Gal., v, 13.

vous, mais c'est sur les idées du monde que vous la réglez. Elle est de la dernière nécessité pour vous; mais si le monde s'y oppose vous n'oseriez y réussir. Quel état! vous avez un maître, et vous n'êtes soumis qu'à ceux que ce premier vous a donnés, et vous vous en formez dans chacun de ceux avec lesquels vous vivez: *Naturalem Deum colere cupis, mille falsos cogeris.*

Mais encore cette déférence n'est-elle pas souvent opposée à l'idée même que vous avez de ceux envers qui vous en usez? N'arrive-t-il pas que vous craignez les discours de ceux dont vous rougiriez de suivre l'exemple; que vous êtes ébranlé par les railleries de ceux dont vous dédaigneriez l'approbation; que vous redoutez, comme censeurs, ceux que vous n'oseriez avouer pour amis? Ou si ce sont des amis dont la présence nuise à vos devoirs, sont-ils dignes de l'être? Le sont-ils, en effet, quand, sur le point le plus important ils vous gênent, jusqu'à vous en arracher ce sacrifice? Dérèglement étrange! Les païens ont reconnu l'amitié capable de supporter les défauts de ceux qu'on aime; et dans le sein du Christianisme vous regarderiez comme amis ceux qui s'offensent de vos vertus! Mettez-vous donc d'accord avec vous-même, ou ne craignez pas la satire de ceux dont vous ne devez pas ambitionner le suffrage, ou n'estimez pas ceux qui satirisent les gens de bien.

Vous sentez la bassesse de ces égards que vous avez pour le monde, et vous voudriez que, comme aisément vous vous les reprochez, il vous fût facile d'y mettre fin. Recourez, dans cette vue, à la religion.

Que vous dit-elle? que c'est de Jésus-Christ que vous avez reçu la loi. C'est l'étendard de sa croix, ajoute-t-elle très éloquemment par la bouche de saint Augustin, que vous avez arboré. Qu'avez-vous à craindre? *Quid times fronti tuæ quam signo crucis armasti?* Il a vaincu le monde, ce signe adorable. Armé comme vous l'êtes de sa force divine, vous n'oseriez pas combattre? Ignorez-vous qu'en qualité de Chrétien, vous participez en quelque sorte à la puissance de Jésus-Christ; qu'il vous a donné sur le monde une partie de cette autorité qui le lui a soumis; que c'est à vous qu'il appartient de donner l'exemple? Répondez, continue-t-elle par la voix de saint Chrysostôme parlant au peuple d'Antioche, répondez non seulement à ceux qui vous effraient par leurs discours, mais à ceux qui vous menacent de la perte de vos biens et de votre vie même. Formé à l'école de Jésus-Christ, j'ai appris à ne craindre que celui qui a le pouvoir de perdre mon ame, et je ne connais d'autres maux que ceux qui auraient leur principe dans ma coupable volonté. Car,

telle est, mon cher auditeur, la sainte fierté que la religion nous inspire. Comme elle eût moins paru l'ouvrage de Dieu, si elle n'eût point eu à combattre les contradictions du monde, vous seriez aussi moins digne d'elle si vous n'ajoutiez pas à ses triomphes, si vous ne montriez donc pas dans vous-même cette foi qui s'est montrée à l'univers pour le confondre, si vous veniez à oublier que c'est par la force de la croix que Dieu a déconcerté toute la sagesse humaine qui ne peut rien contre vous.

Elle vous défend, si j'ose m'exprimer ainsi, par elle-même, cette religion divine dont le caractère est une noble supériorité à tous les obstacles. Ce caractère, elle l'a gravé sur vous ; car c'est là une suite de ce sacrement dont l'effet propre est de vous confirmer dans la foi et de vous donner le courage de la défendre. Régénérés d'abord par le baptême, vous devîntes enfans de Dieu ; et, par la confirmation, vous reçûtes la force d'en conserver le titre. Après vous avoir donné la vie de la grace, dit un saint Pontife, la religion vous a prémunis encore contre les dangers de la perdre : *In baptismo regeneramur ad vitam ; post baptismum confirmamur ad pugnam.* Or, c'est alors qu'on a gravé sur vous le signe victorieux de la croix, et qu'on vous l'a gravé sur le front, remarque le saint concile de Florence, afin que vous ne rougissiez jamais de confesser le nom de Jésus-Christ : *Ideo in fronte.... ne Christi nomen confiteri erubescat.*

C'est donc ainsi que la religion vous a d'abord munis des puissantes armes avec lesquelles il dépend de vous de triompher du monde. Elle vous a appris que vous n'êtes pas seulement les disciples de Jésus-Christ, mais que vous en êtes les soldats. Elle vous rappelle que c'est pour sa cause que vous devez combattre. Il combat lui-même avec vous, par sa grace, contre le monde ; qu'exigeriez-vous encore pour vous assurer la victoire ? *Quid times fronti tuæ quam signo crucis armasti ?*

Pour enflammer votre courage, vous faudrait-il des exemples ? Combien la religion peut-elle vous en fournir ! Elle pourrait vous montrer ces confesseurs de Jésus-Christ, ces héros chrétiens, vos prédécesseurs dans la foi que vous avez héritée d'eux, ces hommes illustres dont vous avez été et les successeurs et les enfans ; elle pourrait vous les montrer bravant non pas seulement les discours du monde, mais ses cruautés et ses tourmens. Vous les verriez déclarer hautement, en présence des ennemis du Christianisme, qu'ils le professent ; ne se parer plus précieusement d'aucun titre que de celui de Chrétien ; renfermer dans celui-là seul

la gloire de tous les autres; consentir plutôt à perdre le vie qu'à le désavouer jamais. Mais elle vous offre un objet plus pressant encore: c'est par les exemples mêmes de Jésus-Christ qu'elle vous instruit. Ah! si, dans la cause des hommes, il eût rougi de se montrer leur Sauveur; s'il eût rougi de paraître aux Pharisiens un faux prophète, à la cour d'Hérode un insensé, à sa propre nation un séducteur; s'il eût rougi de la pauvreté de sa naissance, de l'obscurité de sa vie, des ignominies de sa mort! Quelle vue, Chrétiens timides, vient donc ici vous présenter la religion? N'est-elle pas seule trop éloquente, pour que je veuille la développer?

Je ne m'étonne donc pas des sentimens du grand Apôtre qui, peu content de ne pas rougir de l'Evangile, comme il l'écrivait aux Romains, dit en écrivant aux Galates: A Dieu ne plaise que je me glorifie d'autre chose que de la croix de Jésus-Christ [1]! Or, il ne dit pas, remarque saint Chrysostôme: Je ne me glorifie pas, je ne me glorifierai jamais d'aucun autre objet, mais il dit: Dieu me préserve de placer ailleurs ma gloire! Comme si c'était là une faute énorme dont la seule idée a de quoi l'étonner. Et pourquoi, se demande alors saint Chrysostôme, me glorifierai-je ainsi de Jésus-Christ? C'est, répond-il, c'est qu'il a pris pour moi l'état humiliant d'esclave; c'est qu'il a souffert pour moi tous les opprobres; c'est qu'étant mon maître et mon Dieu, il n'a pas refusé de consommer mon salut sur la croix. Oseriez-vous donc, poursuit-il avec énergie, oseriez-vous vous faire une honte de suivre publiquement la doctrine d'un Dieu qui n'a pas eu honte d'être crucifié pour vous? *Non puduit tua causa crucifigi, et te pudet ejus inenarrabilem profiteri dispensationem!* (Le même.)

Il est une singularité vraiment chrétienne et même essentielle au salut.

C'était la vertu du jeune Tobie, lorsqu'à la vue de sa nation qui courait en foule aux idoles de Jéroboam, il allait seul au temple de Jérusalem adorer le vrai Dieu méconnu par son peuple; c'était la vertu des trois jeunes Hébreux, constans et intrépides à refuser leur hommage à la statue d'un roi impie, malgré la prévarication séduisante de la multitude; c'était la vertu de Daniel, lorsque, inaccessible à la crainte du fier vainqueur des Assyriens qui voulut être seul adoré le jour de sa victoire, il rendit publiquement à son Dieu

[1] Gal., VI.

le triple hommage qu'il s'était prescrit de lui rendre; c'était la vertu du généreux Mardochée, lorsqu'il eut seul la gloire de ne point fléchir le genou devant le favori d'Assuérus, qui voyait tomber à ses pieds un peuple d'adorateurs; c'était la vertu de Madeleine, lorsque, sans égard aux discours que tiendrait le monde sur la singularité de sa conduite, elle pénétra chez l'orgueilleux pharisien pour s'y prosterner humblement devant Jésus-Christ, et arroser ses pieds de parfums et de larmes; c'était enfin la vertu de Jésus-Christ même que cette singularité; celle de ses Apôtres, et ce sera toujours celle des vrais disciples de sa religion.

Elle ne s'est établie cette religion divine, elle n'a passé jusqu'à nous, elle ne s'étendra jusqu'à la fin des siècles qu'en rendant au monde mépris pour mépris, anathème pour anathème; toujours le caractère propre et distinctif de cette religion, comme celui de son auteur, fut de combattre les idées et les jugemens du monde et elle cesserait d'être la religion d'un Dieu, si elle pouvait cesser d'avoir avec le monde cette opposition qui la caractérise; c'est donc ce mépris généreux des discours et des raisonnemens du monde, qui doit faire comme la base et l'appui de cette religion dans tous les cœurs. Otez ce grand principe, le Chrétien n'est plus au fond de l'ame qu'un apostat qui ne préfère pas son Dieu à tout le reste; qu'un esclave indigne de porter le nom de fils adoptif d'un Dieu. Ici, Chrétiens, me demanderiez-vous encore, comment soutenir cette sainte audace que je vous inspire, et quel moyen de braver ainsi les discours du monde? Pourriez-vous donc l'ignorer, après ce que j'ai dit pour vous l'apprendre? Et faut-il, Seigneur, que votre parole soit employée plus long-temps à nous faire surmonter la crainte de ces discours frivoles?

Le moyen de braver ainsi les discours du monde, mes chers frères, si vous aviez encore la faiblesse de les craindre, c'est de penser, de considérer vivement à quoi s'expose un cœur chrétien, qui se laisse dominer par de telles craintes; je veux dire à ne conserver de religion que ce que le monde lui permettra d'en avoir; à contracter peu à peu tous les vices, même les plus énormes; à rougir insensiblement de toutes les vertus, même les plus conformes à l'humanité; à vivre enfin et à mourir idolâtre de ce monde malheureux qui le tyrannise.

Le moyen de braver ainsi les discours du monde, c'est de rappeler les sermens solennels de notre foi, renfermés dans les promesses de notre baptême; sermens qui nous engagent à combattre sans cesse l'esprit du monde; à le renoncer hautement dans ses

pompes, ses maximes, ses scandales; sermens que nous ne pouvons remplir avec fidélité, sans triompher de tous les respects humains, de toutes les craintes du monde, qui peuvent trouver entrée dans notre ame.

Le moyen de braver ainsi les discours du monde, c'est de méditer avec les lumières que la religion nous donne la grandeur infinie du Maître que nous servons; de nous pénétrer de la crainte de sa justice et de ses jugemens; de cette crainte divine qui n'a rien de bas et de rampant, rien que de noble et d'élevé; qui honore les plus grands cœurs, et soutient les plus faibles; et qui ne rend l'homme chrétien, l'esclave du souverain Maître qu'il adore, que pour le faire dominer en quelque sorte sur tout le reste du monde, par une liberté généreuse de paraître ce qu'il est; liberté sainte qui ne sera jamais la vertu des ames vulgaires.

Le moyen de braver ainsi les discours du monde, c'est, au moment qu'il nous paraît à craindre, de nous comparer de bonne foi nous-mêmes avec nous-mêmes; notre sensibilité excessive aux idées du monde, qui combat l'exercice de notre religion, avec le peu d'égard que nous paraissons avoir pour ses jugemens sur tout le reste; n'y aura-t-il donc que vous, ô mon Dieu! dirons-nous alors, pour qui je serai lâche et timide contre les discours du monde? Et toujours prêt à les mépriser quand il s'agit de me satisfaire, n'aurai-je la faiblesse de les craindre que quand il s'agira de votre service?

Le moyen de braver ainsi les discours du monde, c'est d'écouter ce saint orgueil, cette noblesse d'idées et de sentimens, inséparable du Christianisme; participans que nous sommes de l'adoption glorieuse qui fait les enfans de Dieu; attachés au Dieu des armées qui laisse à nos ordres des légions d'Anges pour notre défense; destinés à juger à la fin des siècles ce monde qui ose aujourd'hui juger et condamner nos vertus, portant sur notre nom seul de quoi faire trembler la terre et les démons mêmes; tant de grandeur ne nous dit-il pas que c'est nous dégrader que de craindre des hommes, et que Dieu seul a droit de nous inspirer ici-bas la crainte et la terreur?

Le moyen de braver ainsi les discours du monde, c'est de jeter les yeux sur tant d'illustres martyrs, qui signèrent de leur sang cette même foi que nous professons; de les voir aux prises avec la mort dans les combats sanglans que le monde idolâtre ou hérétique livrait à leur religion, et d'apprendre au moins de ces héros chrétiens à mépriser les censures d'un monde dont ils eurent le cou-

rage de mépriser les tortures et les supplices. En est-ce assez, mes chers frères? non, je vais plus avant; mais supportez-moi, de grace, si je pousse cette induction trop loin; quand je vois mon Sauveur et mon Dieu mis en parallèle avec le monde, l'indignation me saisit autant que le zèle, et m'emporte malgré moi-même.

Le moyen de braver ainsi les discours du monde, c'est de concevoir enfin l'indignité de cette crainte qui vous rend esclaves en matière de religion. Que l'homme, à la bonne heure, s'astreigne aux idées du monde, quand il ne s'agit point de la loi divine; qu'il garde alors, qu'il respecte les lois, les coutumes, les usages, les bienséances du monde, c'est ce qu'un Chrétien peut faire à son gré, et souvent même ce qui est pour lui d'obligation et de devoir; mais se réduire à dépendre du monde dans le point sur lequel il est le plus nécessaire de ne dépendre que de son Dieu; j'entends sur tout ce qui concerne la religion, le salut, l'éternité, c'est ce qu'un moment de réflexion vous fera regarder comme la bassesse la plus indigne de l'homme, et singulièrement de l'homme chrétien.

Le moyen de braver ainsi les discours du monde, c'est de considérer combien cette honte de paraître Chrétien est honteuse elle-même et déraisonnable. Car, est-ce pour rougir de nos devoirs, dit saint Ambroise, que la nature nous a mis la pudeur dans l'ame et sur le front? Rougir de nos faiblesses et de nos vices, rougir d'une lâcheté, d'une perfidie que l'on nous impute sans fondement ou avec vérité, voilà l'ordre de la nature; mais rougir de paraître Chrétiens, le plus beau titre pour nous qui fut jamais, c'est à quoi répugne toute la nature de l'homme, et, s'il se considère lui-même, ce qui doit lui faire vaincre pleinement la tentation du respect humain.

Le moyen de braver ainsi les discours du monde, c'est d'envisager ce monde que l'on respecte et que l'on craint, tel qu'il nous est représenté dans l'Evangile comme l'ennemi déclaré de Jésus-Christ, comme l'objet des malédictions et des anathèmes de Jésus-Christ, comme le persécuteur implacable de Jésus-Christ, comme l'auteur de la condamnation, des tourmens et de la mort de Jésus-Christ : image trop réelle de ce monde réprouvé, dont la censure nous arrête, et qui nous rendra bientôt ses jugemens aussi méprisables que lui-même. (Le P. Le Chapelain, *Sur le Respect humain.*)

Le respect humain est une apostasie odieuse qui rend l'homme coupable.

J'entends par respect humain un assujétissement, une complaisance aveugle qui, dans le désir de plaire aux hommes, et dans la crainte de leur déplaire, porte à commettre le mal, et détourne de faire le bien. Je sais avec quel respect on doit assister dans nos temples, où réside la majesté suprême; mais parce que je crains de passer pour un homme du commun, j'y affecte des airs indécens, une scandaleuse fierté. Je sais quels biens reviennent de la fréquentation des sacremens; mais parce que je crains de passer pour dévot, je m'éloigne de ces sources sacrées qui rendent la vie. Je sais que la réputation du prochain doit être respectée, qu'il n'est point permis d'y donner atteinte; mais, dans la crainte de passer pour scrupuleux, j'applaudis au médisant. Mes frères, n'est-ce pas là une trahison certaine, et, comme j'ai dit, une manière d'apostasie? Apostasie odieuse, remarquez-en bien tous les traits. On renonce en quelque sorte à Dieu, et on y renonce au mépris des sermens les plus authentiques et les plus solennels; on y renonce dans la cause la plus favorable et la plus avantageuse; on y renonce de la manière la plus méprisante et la plus cruelle. Donnons du jour à ces trois pensées, et jugez combien ce vice doit faire horreur à tout homme qui a des sentimens véritablement chrétiens.

Par le respect humain on renonce en quelque sorte à Dieu; on y renonce en dépit des sermens les plus authentiques et les plus solennels. Rappelez-vous les engagemens que vous avez pris avec lui. Dans le baptême vous avez juré de faire à ses ennemis une guerre irréconciliable; dans la confirmation vous avez promis de donner s'il le fallait tout votre sang; dans le tribunal de la pénitence, aux pieds du Dieu sauveur, vous avez protesté que, puisqu'il vous rendait sa grace, vous prendriez hautement ses intérêts: promesses réelles, promesses réitérées à la face des autels, osez les révoquer en doute; tout vous démentira; d'où il s'ensuit qu'en toute occasion vous devez parler pour lui, combattre ceux qui l'attaquent, soutenir ceux qui le défendent, et que, si par impossible son Evangile venait à se perdre, on doit le retrouver sur votre front.

Et après cela, dans le moment de se déclarer dans ce cercle profane où l'on décrie la vérité de ses mystères, on canonise des maximes opposées aux siennes, vous reculez, vous souffrez que

ses ennemis triomphent! Un homme qui lui appartient par tant de titres; un homme, je ne dis pas seulement formé de sa main, mais racheté de son sang, mais marqué de son sceau, mais attaché à lui par des promesses solennelles, en vient à le méconnaître. Lâches Chrétiens, êtes-vous donc adorateurs du Dieu vivant pour n'oser en sa présence fléchir les genoux! lâches soldats, êtes-vous enrôlés sous ses drapeaux pour n'oser combattre en sa faveur! disciples infidèles, avez-vous été formés à l'école d'un tel maître pour donner à sa doctrine un démenti plein d'outrage? Justifiez une telle conduite; mais la voix de vos engagemens, les termes de vos protestations, le sentiment même d'un juste honneur, tout dépose contre vous. Je fais une supposition qui va vous surprendre. Au milieu de vous j'introduis un païen déjà instruit de nos principes, et je l'interroge : Qui peut, à votre avis, rendre un Chrétien confus? de quoi pensez-vous qu'il rougisse? Un Chrétien, dira-t-il, rougit d'être ambitieux, parce que le Dieu crucifié qu'il adore a donné de l'éclat aux ignominies; il rougit d'être vindicatif, parce que son Dieu, sur le point d'expirer, a fait parler son sang pour ses bourreaux; il rougit d'être sensuel, parce que son Dieu couronné d'épines n'a laissé pour héritage, à ceux qui le suivent, qu'un diadème sanglant; sans doute l'ambition, la volupté, la vengeance, sont les objets dont le Chrétien rougit. Vous vous trompez; ce n'est point là le sujet de sa honte : toute autre raison la fait naître. Quoi donc? serait-ce d'être éloigné de son Maître même un instant? de ne pas perdre mille vies pour son amour? Vous vous trompez encore; tout cela lui est fort indifférent; la cause de sa confusion vient d'ailleurs. Mais quelle est-elle enfin? parlez, expliquez-vous. C'est de paraître Chrétien. De paraître Chrétien! comment, lui qui s'est voué, qui s'est consacré à Jésus-Christ par tant de sermens; tout ensemble il l'adore et le renonce! il l'encense et l'outrage! Est-on chez vous fidèle dans l'obscurité pour être prévaricateur en public; et professe-t-on dans les ténèbres une religion qu'on vienne perdre au grand jour? Où est la probité, la droiture? Ainsi répondrait, ainsi vous confondrait un païen.

Or, de ce que vous violez ainsi la parole donnée, je forme contre vous le préjugé le plus terrible, et en même temps le plus vraisemblable; je prétends que si, au péril de la vie, il fallait confesser la foi, selon toutes les apparences vous la trahiriez; vous la trahiriez, vous dis-je. Parlez tant que vous voudrez avec emphase, parez-vous de grands sentimens, assurez qu'alors les biens, l'honneur, la vie, rien ne vous coûterait. Eh! comment soutiendriez-

vous le regard d'un tyran, vous qui ne soutenez pas celui d'un libertin ? de quel œil verriez-vous l'appareil des tortures, vous qui êtes troublé, déconcerté par un simple geste ? de quel air sentiriez-vous la pointe des peignes, des ongles de fer, vous qui n'êtes pas à l'épreuve d'un bon mot souvent insipide, toujours impie et détestable ? Venez, montez sur les échafauds, affrontez les tyrans, défiez les supplices, vous que la vue d'un mondain intimide; entrez dans un combat où le courage le plus mâle et le plus déterminé se soutient à peine, vous qui, dans un combat moins rude, cédez au premier choc. Non, vous ne tiendriez pas un moment; renversé tout d'abord, vous donneriez l'exemple d'une prévarication infâme et scandaleuse. Déjà même vous êtes peut-être plus coupable que vous ne seriez alors. Car enfin, entouré d'une multitude de bourreaux qui tiendraient le fer et la flamme, si vous tombiez, je vous plaindrais, je trouverais dans la violence des tourmens de quoi excuser un peu votre chute ; je dirais que sous un coup douloureux la victime palpitante a chancelé: mais que, loin des bourreaux et des supplices, vous n'osiez être à Jésus-Christ, dont vous aviez pris le joug; que dans le centre du Christianisme, le Christianisme soit pour vous un objet honteux, c'est une infidélité, c'est un parjure dont toute l'injustice des auteurs du respect humain ne vous lavera pas. Malheur à eux sans doute, malheur à ces hommes pervers qui, par un sourire cruel, des réflexions malignes, des traits satiriques, se rendent redoutables ! Quelle fatalité, grand Dieu ! autrefois des tyrans devenaient Chrétiens, et aujourd'hui des Chrétiens se changent en tyrans! mais toujours ceux qui se laissent intimider n'en sont pas moins infidèles ni moins traîtres.

Autre preuve de l'indignité du respect humain : non seulement on renonce à Dieu malgré l'authenticité des plus saintes promesses, mais on y renonce dans la cause du monde la plus favorable et la plus avantageuse. De quoi s'agit-il en effet? il s'agit de Dieu, il s'agit de l'Evangile : *Quid times fronti tuæ ?* que craignez-vous? fût-il jamais cause plus belle à plaider aux yeux de l'univers? C'est pour cette cause que les Apôtres ont élevé la voix, qu'ils n'ont compté parmi les jours heureux que ceux qui leur amenaient des opprobres et des tourmens. Ces maîtres des nations ne sont-ils plus les vôtres, et connaissez-vous mieux les sentiers du véritable honneur? Mais ne parlons plus d'opprobres et de tourmens; parlons de ce que le monde adore. La croix est gravée sur le front des monarques : *Quid times fronti tuæ ?* en quoi vous fait-elle peine ?

Et ce qui relève la majesté des rois, depuis quand est-il indigne de vous? De tous ceux qui servent les grands, pas un qui ne s'en fasse honneur; bien loin de cacher leurs livrées, ils affectent de les donner en spectacle. Vous, qu'avez-vous aperçu dans celles du Dieu vivant, pour ne les porter que dans les ténèbres? Chrétiens, saint Pierre dit que vous êtes revêtus d'une espèce de royauté et de sacerdoce; sont-ce des rois qui doivent craindre? On a imprimé sur votre front le plus auguste des caractères; ce qui vous rend respectables au ciel même est-il donc ce qui vous alarme? Dans le temps des persécutions, vos pères prodiguèrent généreusement leur vie; enfans de tant de héros qui n'ont pas craint la mort, devez-vous craindre les discours des hommes? *Quid times fronti tuæ quam signo crucis armasti?*

Chose étrange! les ennemis de Dieu se déclarent, et ses amis pâlissent! Jusque sous le crucifix on consulte les regards des créatures, pour savoir si on l'adorera! Dieu n'a pas rougi de se montrer pour les hommes; et leur dire, à ces hommes ingrats, qu'ils appartiennent à Dieu, c'est les offenser! Ah! si nous avons à rougir, que ce soit d'avoir trop tard embrassé la vertu, que ce soit de l'avoir lâchement abandonnée; elle n'a de honteux que les outrages que nous lui avons faits. Encore une fois, dans une cause si belle, qui vous arrête? quels sont les prétendus obstacles qui vous troublent? Les jugemens du monde? Mais ignorez-vous qu'un jour vous lui devez prononcer son arrêt; et qu'en attendant, au lieu de vous donner la loi, il doit la prendre de vos vertus? Qui sont-ils ces jugemens que vous redoutez si fort? jugemens portés au hasard, jugemens sujets à l'erreur, fondés sur des apparences, sur des conjectures frivoles: que dis-je? Jugemens chimériques, qui n'existent la plupart que dans notre imagination effrayée. Souvent nous croyons qu'on nous examine, et il n'en est rien: nous nous persuadons que nous sommes l'objet des attentions du public, et peut-être ne sait-on pas si nous sommes du nombre des vivans: la vanité nous agrandit à nos propres yeux, et peut-être sommes-nous des objets imperceptibles qui échappent à la vue. Eh! nos propres amis ne pensent point à nous, les autres hommes y penseront-ils? On ne se souvient point de nos services, se souviendra-t-on de nos personnes? Nous sommes souvent fort éloignés de ceux mêmes avec qui nous demeurons, les autres se rapprocheront-ils pour nous envisager? Croyez-moi, on n'a pas toujours le mérite qu'on pense avoir. Tel croit remplir la scène du monde,

qui penserait bien différemment s'il cessait d'écouter les illusions de son orgueil.

Ajoutons que les jugemens du monde que vous redoutez vous seront favorables. Si je me convertis, si je m'attache à Dieu, ma dévotion fera du bruit, on en parlera; qu'en dira-t-on? On dira que vous avez pris le bon parti : on dira que la jeunesse, l'exemple, les compagnies vous avaient égaré; mais que vous avez eu assez de lumières pour reconnaître, assez de force pour quitter vos égaremens : on dira qu'en homme sage vous ne voulez pas risquer le plus essentiel de vos intérêts, qui est l'intérêt de votre salut; sûrement on dira tout cela; qu'y a-t-il là qui vous déshonore? Je n'y vois rien, moi, qui ne vous couvre de gloire: éclatez tant qu'il vous plaira contre les jugemens du monde, il y a encore parmi les hommes une étincelle de vérité. Il y a dans l'ame de l'impie des remords qui parlent pour vous, et il canonise dans vous tous les endroits par lesquels vous ne lui ressemblez pas. Preuve certaine, c'est qu'il y a des hypocrites : la vertu n'est point tombée dans le décri, puisqu'on est jaloux de se couvrir de son manteau. On se plaint des jugemens du monde, savons-nous qui ils attaquent? Ils attaquent ce qu'on ne voit que trop, un mélange équivoque de dérèglement et de devoir; un assortiment bizarre de régularité et de mondanité ; un composé énorme qui, dans le même homme, présente le saint et le libertin : ils attaquent un homme plus pieux, et pourtant plus sensible que les autres, qui court le premier aux bonnes œuvres, et le premier à la vengeance; qui, joignant un cœur tendre avec un cœur barbare, soulage les pauvres, et désespère ses créanciers. Ils attaque une dame qui emploie une partie du temps à la prière et tout le reste au jeu; qui fait des aumônes considérables et des médisances atroces; qui partout ailleurs, pleine de politesse et de savoir-vivre, n'a dans sa maison que d'insupportables hauteurs. Ils attaquent cette mère de famille qui veille à tout, excepté à l'éducation de ses enfans; qui pratique toutes les vertus, excepté celles qui sont propres de son état. Voilà ce que le monde critique, et dans le fond a-t-il tort? Mais la vertu accompagnée d'un sens droit, la vertu ingénue et sans fard, la vraie vertu, en un mot, malgré le torrent de corruption qui déborde, trouve des partisans zélés, et des partisans en tous lieux.

J'accorde cependant que les jugemens du monde vous seront contraires: après tout, ce sont des jugemens et non pas des persécutions; ce sont des jugemens et non pas des roues, des flammes, des morts sanglantes : le Sage, dit-on, ne sera pas ébranlé

par la chute du monde. Chrétien, qui avez l'honneur de servir Dieu, pourquoi le seriez-vous par un coup de langue? Oui, je veux que les jugemens du monde vous soient contraires : que ne lui rendez vous la pareille? Il blâme votre retenue, blâmez son imprudence et ses excès; il vous traite d'esprit faible, de faux dévot, traitez-le, d'après l'Ecriture, d'imposteur et de réprouvé. Eh! il n'a pas épargné ce qu'il y eut jamais de plus respectable, l'auteur de toute sainteté et de toute vérité, Jésus-Christ même! Nous préserve le ciel qu'au tribunal qui a condamné Jésus-Christ nous soyons absous! Là où Dieu a été calomnié, il est beau de l'être. Vous m'objectez les jugemens du monde, je ne vous comprends pas; eh! qui est-ce qui les méprise plus que vous? Examinez bien ceux dont les discours vous alarment; ce sont gens dont, même à une partie de jeu, vous ne voudriez pas suivre les avis. Qu'ils vinssent vous disputer une charge, un héritage, sur quel ton vous le prendriez! comme vous défendriez vos droits jusqu'à la mort! *Et oblitus es factoris tui qui tetendit cœlos, et fundavit terram* [1]. Eh! ne serez vous donc timide que quand il s'agira d'être vertueux! ne vous verrai-je baisser les yeux que quand il devrait en partir des éclairs pour confondre l'impiété! *Esto vir fortis et prœliare bella Domini* [2]. Votre cause est bonne, c'est la cause du Seigneur; prenez les armes, et combattez; et forcez l'impie à ne parler pas, ou à parler comme vous : si vous avez à craindre, ne craignez que l'œil de Dieu, et celui de votre conscience.

D'autant plus qu'ici le prévaricateur renonce à Dieu de la manière la plus méprisante et la plus cruelle, le respect humain est un vrai paganisme; sans forger des statues d'or et d'argent, il nous fait tomber aux pieds de l'idole qu'enfante une imagination craintive, et nous adorons des dieux moins réels que ceux des païens mêmes. Suivons les excès où la crainte des hommes précipite; comptons, s'il est possible, les fautes énormes qu'elle fait commettre. Pour plaire à de faux amis, l'un répètera à tout propos des termes pleins d'indécence, dignes de ces bouches sans frein et sans retenue; l'autre, sans respect pour les oreilles chastes, mêlera sans cesse dans ses discours des équivoques honteuses; il offrira des images, il tracera des portraits révoltans. Celui-ci, se livrant sans ménagement à la fureur de médire, donnera un tour malin à ce qu'il y a de plus innocent, révèlera la tache des familles, et n'épargnera ni parent ni ami; ne respectant ni le juste ni le

[1] Is., LI, 13. — [2] I Reg., 17, 18.

coupable, déchirant sans miséricorde tout ce qui se présente sous sa dent cruelle, il se fera valoir auprès de ses pareils par des bons mots qui sont presque autant de coups mortels. L'autre condamnera effrontément les cérémonies de la religion, en rejettera la morale, en combattra les mystères. Heureusement elle est mieux vengée par ses travers que combattue par ses blasphèmes.

Entrerai-je dans le détail des indignités que certaines gens ont apprises à l'école du respect humain? Vous ferai-je remarquer comment, lorsqu'il s'est rendu maître du cœur, il inspire une hardiesse, une témérité qui étonne? Faites-y réflexion : c'est là ce qui perd les jeunes gens; volià l'écueil où plusieurs d'eux viennent échouer. Un jeune homme aura apporté en naissant le plus beau naturel, les plus heureuses inclinations; une éducation sage et vertueuse l'aura formé à la pratique du devoir: que n'en peut-on pas espérer? Malheureusement il vient à faire connaissance avec d'autres jeunes gens trop libres. C'en est assez: la crainte d'être en butte aux traits de leur censure, s'il ne les imite pas, le jette dans tous les écarts dont ils lui donnent l'exemple: il change en peu de temps, de manière à n'être pas reconnaissable; et non seulement il se dérègle, mais il fait parade de son déréglement. On en a vu braver les règles de la bienséance et de l'honnêteté, et s'applaudir en mauvaise compagnie de ce qu'ils étaient les premiers à condamner lorsqu'ils se trouvaient avec des personnes respectables par leur façon de penser et leur conduite. On en a vu qui, loin des regards de ceux à qui le respect humain les avait assujétis, ne paraissent que d'une manière édifiante dans le temple saint, et qui en leur présence scandalisaient par leur immodestie, par les éclats de leurs ris dissolus, et par l'indécence de leurs postures. Dans ces temps déplorables, où l'impiété est presque devenue une mode, combien n'en est-il pas qui, craignant le ridicule qu'un certain monde a attaché à la religieuse simplicité de nos pères, annoncent dans leurs discours et dans leurs écrits une liberté de penser qu'ils se reprochent en secret! Si tous n'en viennent pas là, de quoi pourtant n'est pas capable celui qui se conduit par une crainte humaine? Tel a de la vertu, mais il ne craindra rien tant que d'en donner des marques; il se croira trahi si on vient à connaître ses sentimens : je le vois qui se retire, il s'enfonce dans l'obscurité, il ne veut pas qu'on le voie; et que fait-il? une prière, une lecture sainte. Si c'était modestie, j'en serais édifié; mais c'est une mauvaise honte. Eh! mon frère, est-ce pour de telles actions que le Créateur de l'univers a créé les ténèbres! Vous vous cachez! eh!

s'il n'y avait pas de périls pour vos jours, je voudrais que les murailles s'entr'ouvrissent pour vous laisser apercevoir. Vous vous cachez! avez-vous oublié qui vous êtes, et convient-il de pratiquer la vertu comme on commet les attentats? Touchée de Dieu, cette dame venait dans nos temples pleurer ses fautes, et parce qu'un mondain la regarde la voilà troublée; elle change de route, elle court se placer la première à une table de jeu, à un bal: vous craignez donc de paraître chrétienne! Ah! Chrétienne indigne de l'être, que faites-vous? Vous foulez aux pieds l'Evangile, vous marchez sur le Crucifix! Or, par rapport à Dieu, est-il rien de plus outrageant? n'est-ce pas le mépriser, le renoncer, pour des hommes corrompus dont on craint la censure; violer toutes les lois, étouffer tous les remords; faire à Dieu ce que des idolâtres ne firent point à d'infâmes divinités? N'est-ce pas la chose du monde la plus impardonnable et la plus criante? Quelle matière pour les plus tristes et les plus criantes réflexions! Respect humain, apostasie odieuse! Vous voyez à quel point elle rend l'homme coupable. (LE P. PERRIN [1], *Sur le respect humain.*)

Si on a égard aux jugemens du monde, on a tout à craindre pour le salut.

N'y eût-il dans vous, mon cher auditeur, que la crainte de déplaire au monde, je serais alarmé pour vous, parce que cette crainte tend d'abord directement à la destruction de la parfaite vertu, parce qu'elle devient souvent un principe fécond du péché, parce qu'elle est enfin un obstacle à la réparation qui doit le suivre. Jugez vous-même si je vous fais du respect humain un portrait fidèle.

Il tend, ai-je dit, à détruire la vertu; et comment? en l'empêchant de paraître, puisqu'il ne lui est pas toujours permis de se cacher. Qu'il y ait des occasions où elle peut, où elle doit même

[1] Perrin (Charles-Joseph), né à Paris en 1690, mourut à Liége sur la fin de 1767. Doué d'heureuses dispositions pour la chaire, il les perfectionna par la lecture assidue des Pères de l'Église et de nos meilleurs orateurs. Après avoir enseigné en province plusieurs années la rhétorique avec beaucoup d'éclat, il fut destiné par ses supérieurs à la prédication, et il s'y consacra tout entier. Ouvrier infatigable, il ne sortait de la chaire que pour aller dans le tribunal de la pénitence recueillir les fruits qu'il avait semés. Il se dérobait aux applaudissemens pour se livrer aux exercices de la charité, consoler les malheureux et secourir les pauvres. On remarque dans les sermons du père Perrin des images grandes et nobles, des pensées heureuses et où l'esprit brille, des pensées fortes et souvent pittoresques, un style rapide et pressé; mais il ne se soutient pas toujours, et il est quelquefois incorrect, diffus et négligé.

se dérober, il est aussi des circonstances où elle doit se produire ; et le même Evangile, qui vous défend de faire de bonnes œuvres, dans l'unique dessein de vous attirer les suffrages des hommes, veut que vous les fassiez en leur présence pour en faire rejaillir la gloire sur le Dieu qu'elles honorent. S'il récompense l'humilité des vertus secrètes, il est touché des hommages que lui attire leur éclat de la part de ceux qui en sont les témoins : *Videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est*[1].

Or, c'est à quoi s'oppose d'abord le respect humain. Il ne forme pas, il est vrai, du premier coup des prévaricateurs déclarés, mais il fait des adorateurs timides. Il ne conduit pas aussitôt à l'autel de Baal, mais insensiblement il écarte de celui du Seigneur. Il n'en détache pas entièrement le cœur, mais il le partage. On veut encore appartenir à Dieu, mais on ne veut pas être aperçu. Comme ce disciple que la crainte des Juifs arrêtait, on n'ose aller à lui que dans l'obscurité ; et la préférence que mérite la souveraine grandeur, on permet déjà au monde de la lui disputer.

Ainsi, mon cher auditeur, la crainte du monde vous engage-t-elle plus d'une fois à renfermer au dedans de vous les plus saints désirs. Vous craignez, jusque dans la sagesse de votre conduite, ce qu'e e peut avoir d'apparence, prêt à retrancher de vos vertus, dans l'idée qu'on les observe. Comme si vous disiez à Dieu : Je sens que vous en méritez davantage, je voudrais même être à vous sans réserve. Que ne m'est-il permis de suivre en ce point les sentimens de mon cœur et l'attrait de votre grace ! mais le monde en murmure, c'est en m'éloignant un peu de vous que je cherche à l'apaiser.

Commencement d'infidélité dont quelquefois vous êtes susceptibles, ames d'ailleurs véritablement chrétiennes, qui tend et qui réussit à vous dégoûter de ces actes extérieurs, de ces démonstrations de piété, de ce fidèle attachement à de saintes observances que vous n'osez plus laisser paraître. Victoire que le monde s'applaudit de remporter sur vous, et que vous lui cédez facilement dès là que vous le craignez. Eh ! qui vous répond que, comme c'est là une faiblesse injurieuse au Seigneur, les suites n'en seront pas pour vous des plus funestes ? Qui vous répond que, si le monde vous demande d'autres sacrifices, vous n'en viendrez pas à les lui offrir ? Qui vous répond qu'avec Eléazar vous auriez le courage de préférer la mort à l'infraction des lois ; tandis que vous n'osez

[1] Marc., v, 16.

pas seulement braver avec David, pour l'honneur de l'arche, les injustes mépris de la fille de Saül?

Que vous n'ayez sacrifié à l'idée des hommes que ce que vous ne croyez pas essentiel à la religion, je le veux : mais voilà donc au moins que le respect humain s'apprête à étouffer ces vertus brillantes qui font la gloire de la divine religion qui les enfante; voilà qu'il renferme dans d'étroites bornes ces généreux efforts que la grace cherche à produire; voilà qu'il arrête au terme du rigoureux devoir les progrès que l'esprit de perfection pourrait opérer; voilà qu'il enlève au Christianisme ce florissant éclat dont il a toujours été orné; qu'il en retranche tout ce qu'il vous persuade que vous pouvez en retrancher; et, s'il ne vous fait pas renoncer à Jésus-Christ, il diminue l'ardeur de votre courage à le suivre.

Vous ne voulez pas qu'on vous remarque; c'est votre prétexte, et ce prétexte, le respect humain vous le fournit. Il n'en est pas ainsi par rapport à vous, maîtres de la terre. On veut être observé lorsqu'on vous sert; on ambitionne les occasions de signaler sa fidélité; on anime celle d'autrui par ses exemples. Pourquoi Dieu est-il donc le seul au service duquel on refuse de se distinguer?

Vous ne voulez pas qu'on vous remarque; mais où sont et votre foi et votre amour? Votre foi, si vous ne sentez pas que, vous déclarer pour Dieu, c'est votre plus solide gloire; votre amour, si à de vaines idées des hommes vous sacrifiez la gloire que vous pourriez procurer à Dieu?

Vous ne voulez pas qu'on vous remarque; seriez-vous donc fâchés que Dieu pût dire de vous avec complaisance ce qu'il disait d'un de ses adorateurs les plus soumis: Avez-vous considéré mon serviteur? *Considerasti servum meum*[1]? Hélas! parmi les hommes il en est tant qui se font remarquer par leurs désordres; et Dieu n'en trouvera pas qui soient remarquables par la force de leur ferveur! Vous refusez à la religion d'essuyer les larmes que tant d'égaremens lui arrachent! Vous la verrez gémir sur les scandales, et vous ne la consolerez pas par les dehors édifians de la piété!

Vous ne voulez pas qu'on vous remarque; mais comme Jésus-Christ disait à ses Apôtres : Vous attesterez la vérité de ma doctrine, vous me servirez de témoins: *Eritis mihi testes*[2]; n'attend-il point de vous que vous serez au milieu du monde une preuve de la grandeur des sacrifices qu'il mérite, de la sublimité des sentimens qu'il

[1] Job., I, 8. — [2] Act., I, 8.

inspire, de l'héroïsme auquel il élève? Dieu paraîtrait-il *si admirable dans ses saints*[1], si la sainteté ne brillait jamais?

Vous ne voulez pas qu'on vous remarque: sentiment louable, si l'humilité en est le fondement; mais, appuyé comme il l'est sur la crainte des hommes, sentiment répréhensible. Vous ne devez pas affecter de paraître; mais vous devez ne pas craindre de vous montrer. Il est à propos qu'on remarque vos vertus. Ceci s'adresse surtout à vous, personnes distinguées dans le monde par l'élévation du rang, ou de la naissance, ou des talens. Placées au dessus des autres, vous glorifierez plus le Seigneur en leur donnant de grands exemples. De quel secours ne seront-ils pas pour eux? quel bien ne seront-ils pas capables de produire en eux? quel est donc le malheur du respect humain qui vous porte à les dérober?

Cependant, hélas! de tout ce qui se pratique selon l'esprit de l'Eglise, quel est aujourd'hui le point sur lequel vous ne vous fassiez pas une espèce de honte de vous conformer à ses désirs? Et, si nous exceptons ses préceptes que l'on ose encore accomplir, quelles sont les preuves que vous ne rougissiez pas de donner de votre religion? Vous surtout, grands, qui pourriez lui rendre sa splendeur, n'avez-vous pas à vous en reprocher le dépérissement? Insensiblement, par égard pour les idées du monde, vous vous éloignez de ces cérémonies respectables que vous abandonnez au peuple, comme si devant Dieu il y avait une distinction à faire; comme si vous n'adoriez pas le même Dieu; comme s'il n'était pas également le maître de tout. De là qu'arrive-t-il? C'est qu'en négligeant ainsi ce qui a rapport à la religion, il ne tient pas à vous qu'elle ne soit avilie; qu'en évitant de rendre publiquement à Dieu certains honneurs, vous contribuez à ralentir la pieuse générosité de ceux qui les lui rendent; c'est que vous refroidissez ce zèle commun qui devrait vous animer tous; c'est que cette indifférence que vous marquez pour les plus nobles usages du Christianisme, il ne dépend pas de vous qu'elle ne retombe sur les vertus les plus essentielles. Et, pour m'en tenir ici à un seul exemple plus palpable et plus fréquent; tient-il à vous que la foi de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ne s'affaiblisse, depuis que vous craignez de paraître humblement à sa suite? Il ne sera donc plus que le Dieu des pauvres, ce Dieu anéanti dans ce sacrement pour l'amour de tous! L'Eglise à certains jours le portera en triomphe dans le sein des villes; et les riches n'oseront pas former sa cour! le peuple seul

[1] Ps. LXVII, 36.

le suivra, et paraîtra l'adorer. C'est qu'on a commencé par craindre le monde, et déjà l'on rougit d'en adorer le Sauveur.

Le culte intérieur, on le rend à Dieu, dites-vous, et c'est ce qu'il demande. Ah! voilà donc où le respect humain voudrait borner le vôtre! Remarquez-le, mon cher auditeur : c'est par là que l'impiété cherche de nos jours à se répandre; c'est en renfermant la religion dans l'intérieur de l'homme qu'elle se flatte de l'anéantir. Ce sont, s'il m'est permis de parler ainsi, les dehors qu'elle attaque pour en consommer la ruine. Ils consentiront, les impies, que vous conserviez pour la religion quelques sentimens, pourvu que vous craigniez d'en donner des marques. En empêchant de les produire, ils espèrent vous les arracher. Ils font de votre Dieu, si je puis le dire, une Divinité de ténèbres; et, pour étouffer l'éclat de sa gloire, ils veulent réduire à un culte secret ses adorateurs. Les hommages du cœur, les hommages du cœur; ne vous y trompez pas, mes frères, voilà le cri de ceux qui cherchent à les détruire tous, dès qu'ils n'exigent que cela. C'est donc aujourd'hui plus que jamais qu'il faut braver ce respect humain qui vous détourne de donner des marques de votre culte. O vous, à qui il reste encore pour la gloire de Dieu quelque zèle, redoublez votre empressement à la procurer. Offrez-lui solennellement ces vertueux témoignages qu'il agrée, et que l'orgueil des hommes cherche à lui ravir. Levez, levez avec courage l'étendard de la piété, à mesure qu'on ose arborer avec audace celui de l'irréligion. Dieu voit surtout avec complaisance la ferme générosité des Tobies, lorsqu'on court en foule aux idoles de Jéroboam.

Pour les intérêts de la vertu, affranchissez-vous donc de la crainte du monde; mais sachez que cette crainte du monde peut devenir encore pour vous une source de péchés, que vous êtes engagés à prévenir. Cette crainte, en effet, n'est pas une de ces faiblesses dont l'objet fixe ne vous présente que la même occasion de chute, c'est une disposition générale qui vous rend capable de toutes. Ce n'est pas un de ces penchans qui vous portent à un même péché, et qui vous font dire quelquefois dans ce sens : Qu'un tel péché est le vôtre, parce que vous êtes facilement déterminé à le commettre; c'est l'asservissement d'une criminelle complaisance qui peut vous faire participer aux péchés de tous. Vos inclinations, fussent-elles encore meilleures, le monde en abusera. Vous subirez le sort de ceux qui, par aveuglement ou par intérêt, se trouvent infectés, par une espèce de contrainte, des passions d'autrui, et prêtent une main coupable à des projets contre lesquels la droi-

ture de leur cœur réclame. Ne raisonnons point, mon cher auditeur, où les exemples peuvent nous instruire, et n'en cherchons pas d'étrangers, quand des nôtres mêmes naissent pour nous de plus utiles leçons. Ah! Chrétiens, quel soulagement pour votre conscience, si, des péchés de votre vie, vous pouviez retrancher à ce moment tous ceux qu'a produits le respect humain!

Péché, dans cette coupable attention prêtée librement à la médisance; dans cette approbation simulée de ses discours; dans cette part que vous avez paru prendre à sa malignité. Vous la condamniez intérieurement : les circonstances vous mettaient en droit de vous y opposer; ou, si vous ne le pouviez pas, vous deviez au moins ne pas y applaudir. Faites-en l'aveu; vous avez craint de passer pour être exact jusqu'au scrupule, de marquer une sévérité trop gênante, de rendre importune votre présence à ceux auxquels l'eût paru l'effet de la charité. De concert avec eux vous l'avez blessée : voilà l'ouvrage du respect humain.

Péché, dans ces discours peu réservés que vous eussiez voulu ne pas entendre, que désapprouvaient vos secrets remords, et auxquels vous ne deviez jamais participer. Convenez-en, vous craigniez de paraître d'une retenue si édifiante, d'en montrer la ferme austérité, d'en soutenir inviolablement le caractère. On vous eût dit que la véritable vertu ne doit point ainsi s'alarmer, et, pour éviter cet honorable reproche, vous avez autorisé un langage qu'elle doit toujours s'interdire: voilà l'ouvrage du respect humain.

Péché, dans cette manière peu respectueuse dont vous avez paru dans nos temples, au scandale quelquefois de tout un peuple qui l'a remarqué. Vous n'y aviez qu'à regret des entretiens; vous en sentiez l'indécence; l'appareil même du sacrifice vous avertissait de répondre à sa grandeur par la modestie de votre maintien. Ne le dissimulez pas, vous n'avez pas osé marquer à ceux dont la dissipation vous environnait que vous vous souveniez de la présence de Dieu; et, plutôt que de les y rappeler eux-mêmes par un religieux respect, en leur laissant apercevoir les signes d'une piété surtout alors nécessaire, comme eux vous en avez oublié les devoirs : voilà l'ouvrage du respect humain.

Péché, dans ces dangers volontaires auxquels vous vous êtes exposé. Votre conscience se récriait contre certaines assemblées, certaines sociétés, certaines liaisons. L'expérience ne vous avait que trop appris les piéges que vous y rencontreriez. Dites vrai : vous eussiez appréhendé qu'on ne vous crût séparé du monde,

qu'il ne fît de cet éloignement la matière de ses conversations; vous avez mieux aimé partager ses périls qu'encourir son indifférence, oubliant ainsi vos promesses de vous arracher à l'occasion : voilà l'ouvrage du respect humain.

Péché, dans la manière même dont vous vous êtes comporté alors dans le monde. On n'y paraît pas pour se distinguer de ceux qui y entraînent. On se confond par une même conduite avec ceux dans qui on la blâme. On tient les mêmes propos, ou l'on y souscrit; on adopte les mêmes maximes, ou on les répète; on forme les mêmes parties, ou l'on s'y prête : voilà l'ouvrage du respect humain.

Péché, dans ces tristes effets d'une vengeance uniquement conseillée par les préjugés du monde, en même temps qu'elle est proscrite par toutes les lois; et que la raison même désapprouve, lorsque le monde en fait un titre imaginaire d'honneur. Hélas! n'est-il pas arrivé plus d'une fois que, sans y être poussé par son propre ressentiment, ayant plutôt à vaincre un sentiment d'amitié qu'un mot échappé n'était pas capable de détruire; pour se conformer aux fausses idées du monde, des amis ont paru oublier qu'ils l'étaient; qu'ils ont lavé, dans un sang qui leur était cher, une injure que le monde leur défendait de pardonner; et qu'on a vu des concitoyens périr sous les coups d'une main qui ne doit être armée que pour le salut de la patrie : voilà l'ouvrage du respect humain.

Et comment se pourrait-il, mon cher auditeur, que vous n'en découvrissiez pas les dangers, vous qui nous les peignez si éloquemment, lorsque vous osez nous dire que dans le monde il faut vivre comme le monde, que vous ne voulez pas y paraître singulier? Lâches Chrétiens! voilà votre arrêt. Précieuse singularité que celle qui naît de la soumission aux ordres de Jésus-Christ; singularité nécessaire dès que le monde est opposé à Jésus-Christ; singularité qui doit être la preuve de cette sagesse qui résiste au monde pour aller à Jésus-Christ! Il était venu vous enseigner à le suivre dans les sentiers étroits qu'il vous a marqués; il était venu vous apprendre que la voie que suit le grand nombre est celle de la perdition; il était venu vous prémunir contre la séduction du monde qui vous l'ouvre; et c'est le monde, dites-vous aujourd'hui, que vous voulez suivre, parce que vous n'avez pas le courage de lui résister.

Mais où vous conduira-t-il, mon cher auditeur? Et dès que vous voulez faire comme les autres; si les autres, si ceux avec lesquels

vous serez, sont des impies qui déchirent la religion par leurs sacriléges plaisanteries, l'Eglise par leur révolte, la vertu par leurs satires, il n'y aura donc plus rien de sacré pour vous? Avec eux et comme eux vous raillerez de tout, vous blasphémerez tout, ou du moins vous applaudirez à tout. Je n'exagère rien; le respect humain est le premier pas vers les plus grands crimes. Et si, comme Aaron, vous craignez les murmures d'un peuple idolâtre, sera-t-il étonnant que comme lui vous concouriez à lui former une idole de vos propres mains ?

Eh! ne me serait-il point facile de vous convaincre que déjà quelquefois le respect humain vous a porté à des excès dont vous n'eussiez pas seulement eu l'idée; qu'il vous a comme forcé à devenir criminel, lors même que le péché vous pénétrait de ses horreurs; que vous vous êtes trouvé chargé d'une faute, sans avoir goûté la satisfaction que d'autres trouvaient à la commettre? Hommes faibles, quel est donc votre sort? Devenus pécheurs en recevant l'impulsion d'une volonté étrangère, il vous en coûte de la suivre, et vous avez à répondre à Dieu de l'avoir suivie. Dire que vous ne le vouliez pas, que le monde vous a entraînés, est-ce une excuse ? Pierre ne voulait pas renier Jésus-Christ; mais il n'osa pas se déclarer pour lui, il en vint à l'infidélité. Pilate ne voulait pas le condamner; mais il n'osa pas l'absoudre, il se rendit coupable de sa mort. Vous ne voudriez pas vous-mêmes l'abandonner; et cependant, contre le propre penchant de votre volonté, par une honteuse faiblesse, par une crainte funeste, par une monstrueuse lâcheté, vous cédez au monde! Vendez-lui donc à ce prix votre ame, votre religion et votre Dieu!

Vantez-nous après cela, vantez-nous votre attachement à Jésus-Christ! Que bientôt vous en trahiriez la foi, dès que si facilement vous en abandonnez la morale! Résisteriez-vous à la terreur du glaive, vous qui êtes déconcertés par des discours? Confesseriez-vous sur les échafauds celui que vous n'avouez pas dans vos maisons? Braveriez-vous les persécuteurs? vous craignez vos amis.

Vous les faites revivre, ces temps de persécution; vous êtes les nouveaux tyrans du Christianisme, vous qui, en censurant ceux qui l'observent, cherchez à ébranler la vertu, à en éteindre l'ardeur, à en alarmer la constance. A ce titre, attendez-vous à toute la vengeance de son Auteur. Mais vous, mes frères, retracez donc, pour l'honneur de la religion, ces triomphes qui naissaient autrefois des mêmes coups qu'on croyait lui porter. Que la seule crainte

des hommes ne devienne pas plus puissante que leur fureur; que vous n'ayez pas honte de vivre selon la loi du Dieu pour la doctrine duquel on s'empressa à mourir; que le respect humain ne cause pas parmi nous plus d'apostasies de mœurs que les supplices ne produisirent de défenseurs de la foi.

Armez-vous de courage contre le monde, ou fuyez-en le commerce. C'est pour vous une étroite obligation, dès qu'il vous rend prévaricateurs. Vous ne vous sentez pas la force de vous défendre contre la séduction du siècle; ayez donc la prudence de vous y soustraire. Non, il ne vous est pas permis de vous trouver avec les ennemis de Dieu, dès qu'ils vous engagent efficacement à le devenir vous-mêmes.

Que dis-je, mon cher auditeur? ils feront plus, ils vous empêcheront de cesser de l'être : troisième effet du respect humain. Pour revenir à Dieu, il faudrait expier des désordres, en interrompre le cours, en réparer le scandale. Mais, de peur que vous ne veniez à lui échapper, le monde se présente à vous, armé seulement de cette vaine terreur qu'il inspire. Déjà vous croyez voir se fixer sur vous tous les yeux, lire dans leurs regards la surprise que le monde témoigne de votre changement, et vous trouver en proie à la malignité de ceux auxquels vous n'aviez su plaire qu'en partageant leurs iniquités; moins effrayés des difficultés personnelles de la conversion que du bruit que vous imaginez qu'elle va produire. C'est ici le principal obstacle que nous rencontrons, et que nous oppose le respect humain.

Ah! je ferai plus pour Dieu, dites-vous lorsqu'on veut vous arracher au péché; mais que je le fasse en secret. Il m'en coûte moins de changer que de paraître différent de ce que j'étais. Quoi! je n'autoriserai plus la licence de ces conversations, moi qui étais le premier à les faire naître! Je me réconcilierai ouvertement avec cet ennemi, tandis que je me vantais d'en tirer vengeance! Je serai assidu aux devoirs de la religion, dont je ne paraissais pas même respecter les principes! Je me séparerai de ces personnes que l'on me voyait rechercher avec empressement! Si je m'étais toujours déclaré pour Dieu, j'aurais accoutumé le monde à me voir servir ce grand Maître; mais le contraste de ma vie passée avec celle que je dois mener à présent, voilà ce qui me retient, ce qui me ferait souhaiter de me dérober au monde; voilà ce qui me le fait redouter.

C'est-à-dire, pour m'exprimer ici avec l'énergie de Tertullien, qu'on fait le mal avec une audacieuse sérénité sur le front: *Ad*

delinquendum expandens frontem, et qu'une morne tristesse fait baisser les yeux lorsqu'il s'agit d'en faire une nécessaire réparation : *Ad deprecandum subducens.* On n'a pas rougi de la blessure, dit saint Augustin, et l'on craint d'en laisser apercevoir l'appareil. Triste vérité dont nous ne sentons que trop la preuve dans les impressions que fait la crainte du monde. Et n'arrive-t-il jamais qu'elle poursuive ceux qui en sont esclaves jusqu'à leur dernière heure ; qu'elle en engage quelques uns à mourir en pécheurs plutôt que de paraître pénitens, et que, pour la victoire entière du monde, elle les précipite dans l'abîme de la malheureuse éternité ?

Ah ! combien en verrions-nous abjurer une erreur qu'ils reconnaissent, si l'hérésie ne les retenait par la crainte de déplaire à ses partisans ! Combien il en est qui désavoueraient cette irréligion qui n'est que sur leurs lèvres, si, par la profession de leur foi, ils ne craignaient d'armer contre eux les complices de leur impiété ! Quel étrange spectacle, si nous pouvions déchirer le voile dont, aux yeux des hommes, la plupart couvrent leurs vrais sentimens ! Sous les dehors de cette incrédulité prétendue philosophique, souvent quelles secrètes lumières, quel trouble intérieur, quel penchant à suivre la voix de la vérité ! Sous ses scandaleux discours de libertinage, souvent quels remords, quelles agitations, quel attrait même pour la vertu ! Souvent il n'est presque nul rapport entre l'extérieur que l'on étale et les sentimens que l'on éprouve. On s'est égaré, on le reconnaît ; mais, parce qu'on a le monde pour spectateur, il paraîtrait honteux de revenir sur ses pas.

De là la vérité de ce que dit encore Tertullien : Je suis en sûreté pour mon salut, si je ne rougis pas de mon Dieu : *Salvus sum*, *si non confundor de Deo meo.* Remarquez, mon cher auditeur, cette parole par laquelle il semble réduire à ce seul point ce qui est nécessaire au salut. Ce n'est pas sans doute que, pour y parvenir, il n'y ait bien d'autres devoirs à remplir ; mais c'est qu'il envisageait avec raison la crainte du monde comme un des plus grands obstacles qui en éloignent ; c'est qu'il semble plus facile et plus ordinaire de s'élever au dessus de ses propres passions que de se mettre au dessus des idées des hommes ; c'est que souvent le cœur est touché de la grace, et que la crainte d'en laisser paraître les fruits les y étouffe dès leur naissance ; c'est que, comme on ne peut pas supposer que celui-là se sauve qui rougit de son Sauveur, on a tout à espérer de celui qui, pour al-

ler à son Sauveur, sait mépriser les jugemens du monde et les braver : *Salvus sum, si non confundor de Deo meo.*

Pendant un temps, le dragon que les Babyloniens adoraient reçut leurs hommages. Parut enfin le Prophète du Seigneur. Pour les convaincre de leur adoration sacrilége, en leur présence il donne la mort à ce monstre qu'ils érigeaient en divinité. Il périt, et voilà, leur dit Daniel, voilà celui que vous adoriez : *Diruptus est draco, et dixit : Ecce quem colebatis* [1]. Sous vos yeux, mon cher auditeur, au grand jour de ses vengeances, le Seigneur frappera de ses terribles arrêts ce monde devant lequel vous vous prosternez aujourd'hui. Elle cessera enfin alors cette illusion que nous cherchons à dissiper. Le monde, méprisable idole que la mort humilie déjà sur la terre, vous le verrez s'évanouir aux approches du Dieu dont vous lui faites ici-bas partager les honneurs : *Diruptus est draco.* Là vous verrez anéantis le frivole objet de votre culte, la vaine cause de vos chimériques terreurs, le fatal principe de votre perte. Les voilà, ces hommes, le voilà ce monde dont les jugemens étaient votre règle, dont les idées étaient vos lois. Désavoué par Jésus-Christ que vous aurez désavoué pour plaire au monde, il ne vous restera donc qu'à partager avec le monde son éternel opprobre et ses éternelles douleurs : *Ecce quem colebatis.*

Mais quelle autre vue vient se présenter à moi ! Y résisteriez-vous, Chrétiens, ébranlés par la crainte du monde, si vous saviez vous en occuper ? Ah ! dans ces combats où votre timidité succombe, je crois voir renouveler, à votre égard, ce que fit en faveur de Pierre, l'Homme-Dieu, qu'il avait juré ne pas connaître. Il se tourne vers lui, il lui jette un regard; regard éloquent qui ouvre les yeux de cet Apôtre sur le crime de son infidélité, et qui en fait bientôt des sources de larmes : *Conversus respexit Petrum....; et egressus, flevit amare* [2].

Voyez donc aussi, mon cher auditeur, dans les assauts que le monde livre à votre fidélité; voyez se fixer sur vous ses yeux divins qui vous reprochent tendrement votre infidélité pour vous en guérir, et qui, par les traits d'un miséricordieux amour, veulent porter ensemble dans votre ame et le repentir et le courage. Vous me méconnaissez, vous dit alors Jésus-Christ (quelle force dans cette voix secrète de la grace !). Ne suis-je donc plus votre Dieu, dès qu'il faut me reconnaître en présence des hommes ?

[1] Dan, XII, 26. — [2] Matth., XXVI.

Ne consentirez-vous à m'honorer qu'en secret? Est-il indigne de vous de me rendre publiquement vos hommages? Ne suis-je donc point assez grand pour qu'ils me soient dus? N'en ai-je point assez fait pour les obtenir? Combien de fois m'aviez-vous promis de ne m'abandonner jamais? Sous mes yeux vous résoudrez-vous à me trahir? Si cette voix n'est point assez touchante pour vous arrêter, allez donc, allez à la suite du monde, vous qui le craignez. Pour lui plaire, oubliez Jésus-Christ, auquel vous avez tant coûté; oubliez que c'est au préjudice de sa gloire que le monde vous assujétit; oubliez que c'est d'entre les bras du Sauveur, et tout couverts de son sang que le monde vous arrache. Ah! les hommes eux-mêmes vous regarderaient avec horreur, si vous osiez par complaisance vous décider contre un maître, un bienfaiteur, un ami, un père. Eh! malgré ces titres que Jésus-Christ mérite par excellence, il sera donc le seul contre lequel vous vous croirez permis de vous déclarer! Vous rougiriez de lui être fidèles; et vous ne rougissez pas d'être ingrats! (Le P. Lenfant.)

Péroraison.

Je vous rappelle donc ici à vous-mêmes, ames chrétiennes. Aux craintes du monde, opposez l'amour que vous devez au Sauveur. Ce sentiment sera votre soutien; il vous rendra précieuse l'occasion de le manifester; il sera plus digne de Jésus-Christ, à mesure qu'il en résultera pour lui plus de gloire aux yeux des hommes. Cette preuve de votre fidélité deviendra la source de vos mérites; vous l'aurez avoué en présence du monde, en présence de son Père, il vous avouera lui-même.

A vos craintes du monde, opposez la voix du Christianisme; c'est une religion de force et de courage. Elle veut de grandes ames à sa suite; elle réprouve une lâcheté qui la déshonore. C'est n'être pas vraiment Chrétien que de ne pas oser le paraître. Ce nom vous condamne, si vous ne savez pas le soutenir; et puisqu'il fait votre gloire, trouvez-la donc aussi à y conformer vos mœurs.

A vos craintes du monde, opposez la faiblesse du monde même. Eh! que peut-il en votre faveur ou contre vous? qu'avez-vous à en attendre? est-ce de lui que votre sort dépend? en adoucira-t-il les malheurs? vous soustraira-t-il à la divine vengeance? l'idée qu'il aura eue de vous dans le temps sèchera-t-elle vos pleurs dans l'éternité?

A vos craintes du monde, opposez la crainte de Dieu. Si vous

résistez au monde, le monde vous blâme; mais si vous résistez à Dieu, Dieu vous perd; décidez-vous, mes frères; mais auparavant écoutez la voix de l'équité Dieu est essentiellement votre Maître; la voix de la reconnaissance, Dieu est universellement votre bienfaiteur; la voix de votre intérêt, Dieu sera certainement votre juge. Choisissez ensuite entre une fermeté chrétienne qui vous sauve, et le respect humain qui vous damne; entre le dessein de plaire au monde, et l'envie de plaire à Dieu. Tout ce que j'ai à vous dire, c'est qu'il faut vous attacher à Dieu dans cette vie, si vous voulez qu'il soit dans l'autre votre récompense, votre bonheur. Je vous le souhaite, etc. (Le même.)

PLAN ET OBJET DU TROISIÈME DISCOURS SUR LE RESPECT HUMAIN.

EXORDE.

Turba quæ præcedebant et quæ sequebantur clamabant, dicentes: Hosanna filio David.

Tous ceux qui allaient devant lui, comme ceux qui le suivaient, criaient ensemble: Hosanna au fils de David. (*Matth.*, xxi, 9.)

Seront-ils long-temps fidèles tous ces hommes que l'aspect de Jésus ravit aujourd'hui d'admiration, qui font monter jusqu'aux cieux les témoignages de leur allégresse, et prodiguent à ce nouveau triomphateur des titres si glorieux et de si pompeux éloges? Jésus les retrouvera-t-il, lorsque, près de tomber sous les coups de ses ennemis, il entrera pour la dernière fois dans la ville coupable qui retentit en ce jour de tant d'applaudissemens, et doit être bientôt le témoin de ses ignominies et de sa mort cruelle? Non; effaçant alors de leur esprit, avec le souvenir de ses miracles, la mémoire de sa bonté compatissante et de son ineffable charité, le lâche respect humain glacera tout à coup le cœur de ces indignes amis, écartera loin de leur maître les Apôtres tremblans, et déshonorera leur chef même par la plus lamentable apostasie. Ainsi, c'est en menaçant la religion naissante de l'étouffer dès son berceau, c'est en ébranlant les colonnes de l'Église encore à peine assise sur ses fondemens, que le respect humain montre de loin quelle sera sa funeste puissance et quelle désolation il doit porter de siècle en siècle dans l'héritage de Jésus-Christ. Ennemi de la religion, ennemi faible et méprisable en apparence, qui n'est armé que d'inquiétude, de soupçons et de défiances; mais ennemi puissant, en effet, puisqu'avec ces seules armes, non seulement il subjugue les ames lâches et craintives, mais qu'il terrasse souvent des cœurs éprouvés par une longue constance, et dont les plus violens assauts n'avaient pu ébranler la fidélité. Plaie honteuse et funeste, qui, échappant aux regards de la vigilance la plus attentive, étend ses ravages sur le corps mystique de Jésus-Christ, en corrompt

dans le silence les membres les plus honorables, et ne laisse trop souvent au zèle des maîtres les plus habiles qu'un faible espoir d'en ralentir les déplorables progrès. Non, si nous avons à cœur la gloire de Dieu et nos intérêts propres, nous ne pouvons voir sans horreur cet indigne ennemi qui, tout à la fois, prépare les maux les plus cruels aux cœurs faibles asservis à ses lois, et fait éprouver chaque jour à la religion d'irréparables dommages.

Pour exciter dans notre cœur, contre ce vice méprisable, une indignation salutaire, considérons donc combien le respect humain est funeste à celui qui en est l'esclave : premier point.

Combien le respect humain est funeste à la religion : deuxième point.

Implorons, etc. (M. Borderies, *Sur le Respect humain.*)

Combien le respect humain est funeste à celui qui en est l'esclave.

Le pécheur livré à l'amour des biens terrestres, ou courbé sous l'empire des sens et de la volupté, peut quelquefois goûter, dans l'assoupissement de ses passions, je ne sais quelles fausses douceurs et quelles satisfactions rapides, qui semblent servir d'excuse à sa folie et de consolation à la honte de sa servitude; mais le Chrétien qu'enchaîne le respect humain ne peut pas même se permettre ces courts et honteux dédommagemens. Son crime, que le souverain Juge punira un jour, trouve déjà sur la terre son premier châtiment. Oui, le respect humain attire sur son esclave les deux plus grands maux qu'on puisse redouter ici-bas : la colère de Dieu et le mépris des hommes; la colère de Dieu, qu'irrite l'injustice de ses préférences; le mépris des hommes, qui accablent de leurs dédains sa lâche pusillanimité.

Parmi les perfections divines, il en est deux dont Dieu prétend surtout défendre et maintenir la gloire : sa puissance et sa bonté; sa puissance, sous laquelle toute créature doit fléchir; sa bonté, qui nous prodigue des biens sans nombre et réclame notre reconnaissance. Comment donc la colère de Dieu ne s'allumerait-elle pas contre le respect humain qui ne répond à son autorité que par le mépris, à sa miséricorde que par l'ingratitude? Et qu'on ne croie point que ce n'est pas à ce vice abject ou pusillanime qu'il faut imputer un tel excès d'audace, et que la crainte qui l'assiége sans cesse ne peut s'allier ni avec l'insolence qui foule aux pieds la loi de Dieu, ni avec l'horrible courage qui brave ses menaces. Car, à qui m'avez-vous comparé? disait autrefois le Seigneur à son peuple,

quand il lui reprochait d'avoir déserté son culte pour offrir à des idoles de bois et de pierre un sacrilége encens : *Cui assimilasti me.* Et tel est aussi le langage qu'adresse sa juste indignation à ces Chrétiens lâches et dont le cœur conserve encore les saintes impressions de la foi, qui reconnaissent encore en secret dans Jésus-Christ leur Sauveur, dans l'Eglise leur mère, dans l'Evangile leur unique loi, mais qui, s'il s'agit, pour être fidèles, de braver les sarcasmes, les railleries ou le sourire de quelques hommes légers ou corrompus, cèdent bassement à la peur, abandonnent leur Dieu, et ne montrent plus pour l'Eglise d'obéissance, pour l'Evangile de respect, pour Jésus-Christ lui-même de fidélité ni d'amour. Laissez, en effet, l'esclave du respect humain dans le secret d'une vie obscure, garantissez-lui le privilége d'être invisible à tous les regards et à l'abri de toutes les censures, et il sera enfant soumis de la foi, il en écoutera les conseils avec docilité, il en suivra fidèlement les saintes ordonnances. Mais que son imprudence, son intérêt ou son devoir le jettent au milieu d'un monde contempteur de la religion et transgresseur effronté de ses commandemens, qu'il se trouve sous les yeux de ces enfans du siècle qui ont dissipé tous les souvenirs de la foi dans le tumulte des affaires ou au sein des voluptés; que surtout il lui faille affronter les dédains de ces hommes vieillis à l'école de l'incrédulité, et dont la gaieté odieuse ne trouve plus que dans les blasphèmes son méprisable et facile élément, vous le verrez, s'enveloppant d'une honteuse circonspection, avec les indifférens prendre le voile de l'indifférence, avec les impies déguiser sous un front serein son horreur pour l'impiété ; en un mot, devant ce monde étranger à Jésus-Christ ou ennemi de son nom, vous le verrez trembler comme un esclave qui a retrouvé son maître.

C'est encore peu de ces coupables condescendances : l'esclave du respect humain sacrifiera, s'il le faut, à d'indignes ménagemens sa foi, son Dieu et sa conscience, et comptera pour rien les conseils de la religion les plus vénérables, les ordres de Dieu les plus sacrés et les plus solennels, ses intérêts les plus chers. Que l'impiété paraisse, et le respect humain renfermera dans le secret ses pratiques pieuses et les journaliers hommages d'une aimable et modeste fidélité, et n'osera même marquer son front du signe sacré dans lequel il place toutes ses espérances! Que l'impiété commande, et les jours de la pénitence seront négligés avec dédain, et les jours consacrés au Seigneur seront violés avec audace! Que l'impiété dogmatise, et vous verrez le respect humain sourire à la témérité

de ses doutes ou applaudir à ses hardis blasphèmes! Vainement Dieu réclame ses droits, vainement il essaie, en rappelant ses bienfaits, en faisant tonner sa justice, de réveiller dans cet indigne serviteur de salutaires souvenirs. Il est vrai, à ces touchantes invitations, à ces redoutables mesures, l'impiété n'oppose que l'exemple du grand nombre, la singularité d'un homme docile encore aux préceptes de la religion, les sarcasmes que la légèreté ou la dépravation réservent à sa fidélité; mais c'en est assez, l'impiété triomphe, et Dieu, par la plus outrageuse préférence, se voit abandonné et forcé de céder la victoire à un ennemi qui n'a pour lui que les armes méprisables du ridicule et des blasphèmes qu'enfanta la corruption du cœur et que sans examen adopta l'ignorance.

Quoi donc! n'est-ce que contre Dieu seul que vous oubliez votre candeur naturelle et cette franchise qui vous inspire pour la dissimulation une si vive horreur? Vous aimez votre religion, vous croyez à ses dogmes, vous admirez sa morale, et s'il s'agit de pratiquer ses lois, vous tournez de toutes parts des regards pleins d'inquiétude, et l'incrédule n'a besoin que d'un mot, d'un regard, d'un sourire pour que vous transgressiez vos plus saintes obligations; et vous tenez secrète votre fidélité avec plus de sollicitude que n'en met l'homme le plus débordé pour cacher à tous les yeux les plus honteux désordres.

Quoi! n'est-ce que contre Dieu seul que vous oubliez votre délicatesse et cette sensibilité qui, si l'on menace l'honneur de ceux qui vous sont chers, s'éveille si promptement et éclate avec tant de vigueur? Fils respectueux, ami tendre, qu'une langue téméraire ose, en votre présence, calomnier votre ami ou noircir la mémoire d'un père à qui votre cœur conserve un si doux souvenir, vous vous hâtez de prendre en main leur cause, et avant même que vous n'éleviez la voix pour leur défense, votre front indigné trahit par avance les sentimens que votre cœur est prêt à faire éclater. Dieu vous a permis de lui donner le nom de Père; Jésus-Christ vous appelle son ami : votre père est méprisé, votre ami est accablé d'outrages, et vous gardez le silence! Je le sais, il est un silence prudent et quelquefois courageux peut-être; mais on s'aperçoit que le vôtre est commandé par la peur, et, à voir votre confusion, on dirait que pour vous l'amitié du divin Sauveur est un fardeau, et l'adoption divine un opprobre.

Quoi donc! n'est-ce que contre Dieu que vous oubliez quel retour méritent les bienfaits? Si jamais il fut une vertu dont le monde aime à relever le prix, c'est la reconnaissance. Où est le cœur qui

ne prétende s'attendrir à la présence ou au seul nom d'un bienfaiteur? où est le front qui ne se couvre de rougeur au reproche d'ingratitude? Cependant, Chrétiens, voici pour vous le premier, le plus généreux et, pour parler en termes rigoureux, l'unique bienfaiteur. C'est Dieu qui réclame ce titre: qui osera le lui contester? Il est votre premier bienfaiteur; vous êtes son ouvrage; la lumière qui éclaira vos premiers regards était un don de sa bonté, et la tendresse maternelle elle-même fut devancée par son amour: votre plus généreux bienfaiteur; qui jamais vous combla de plus de biens, qui vous sauva de plus de périls, qui vous soutint dans l'infortune par des consolations plus tendres? Votre seul bienfaiteur; les cœurs nobles, dont vous éprouvâtes la générosité peut-être, ne firent que vous transmettre des dons que Dieu leur faisait le premier; ils ont tous emprunté leurs présens à cette source inépuisable, et tel est celui dont vous refusez d'avouer les bienfaits, d'étendre la gloire, quelquefois de prononcer le nom; tel est celui dont vous vous éloignez avec dédain, comme on s'écarte d'un étranger dont le visage est inconnu ou la présence importune: *Tanquam alienum duxerunt me.*

Enfin n'est-ce que contre Dieu seul que vous oubliez quel respect méritent les sermens et quelle fidélité un soldat doit à son étendard? Il est vrai, les premiers siècles de l'Eglise virent eux-mêmes des Chrétiens faibles céder aussi quelquefois à la crainte des persécutions et déserter les drapeaux de Jésus-Christ. Comme eux vous abandonnez ce chef adorable; mais vous êtes plus coupables, car vous ne sauriez invoquer leur prétexte pour excuser votre parjure. Un tyran environné de supplices les avait fait pâlir; vous tremblez à la vue d'un homme qui, pour vous ébranler, n'a que de misérables sophismes ou de froides railleries. Vaincus par les tourmens, ils avaient laissé échapper de leurs lèvres le mot fatal: Je ne suis pas Chrétien; mais lorsque les bourreaux arrachaient à leur bouche ce honteux désaveu, il était au même instant démenti par les larmes que faisait couler le repentir. Mais vous, aux démarches où vous entraîne le respect humain, aux discours surtout qu'il vous suggère, comment ne pas juger que votre cœur abjure aussi un nom, objet secret de votre amour et de vos espérances? Enfin une faiblesse passagère avait fait une fois tomber de leurs mains quelques grains d'encens aux pieds d'une divinité dont, en secret, ils dédaignaient la puissance et détestaient le culte; et vous, c'est à l'opinion que vous sacrifiez: l'opinion, voilà l'idole méprisable, mais révérée à laquelle on vous voit immoler chaque jour

votre honneur, votre conscience et vos sermens. Quelle indigne pusillanimité! quel oubli des bienfaits du Seigneur, et quelle ingratitude! quel mépris enfin pour son autorité suprême! Ah! ce n'est point à tant de noirceur que Jésus devait s'attendre quand, pour se revêtir de nos livrées, il se dépouillait de sa gloire et de son éclat; et quand il consentait à s'appeler le Fils de l'Homme, il pouvait espérer que nous porterions sans honte le titre d'enfans de Dieu.

Ce n'étaient point là vos promesses, vous, mon cher auditeur, dans cet heureux moment où Dieu, par un trait éclatant de sa bonté, vint vous arracher autrefois à la turpitude de vos honteux désordres et peut-être aux ténèbres de l'incrédulité. Ah! transporté de reconnaissance à l'aspect de cette douce lumière, le cœur brûlant d'un feu si long-temps inconnu, vous promettiez de payer, par une courageuse profession de votre foi, la miséricorde qui vous rappelait à la véritable vie: *Exaltabo te, quoniam suscepisti me.* Mais le respect humain a glacé peu à peu cette ardeur généreuse, et, sans effacer le souvenir du bienfait, vous a laissé toute la bassesse et la honte de l'ingratitude....

Cependant le respect humain, si coupable aux yeux de Dieu et si digne de sa colère, est encore un des vices les plus méprisables et les plus vils qui puissent asservir le cœur de l'homme: aussi c'est peu des châtimens éternels qui en puniront la noirceur et l'audace, il faut que ces mêmes hommes dont l'esclavage du respect humain essaie d'acheter par tant de bassesses les éloges ou l'indulgence, le punissent ici-bas même, par leur mépris, de son indigne lâcheté: quel autre sentiment en effet le respect humain peut-il en attendre?

Une ame franche et généreuse fuit et dédaigne le mensonge, et se plaît à manifester sa pensée sans déguisement et sans détour: l'esclave du respect humain met tous ses soins à se cacher sous le masque d'une honteuse dissimulation. Une ame noble et élevée se contente de pratiquer la vertu, sans prendre souci des censures qu'elle ne juge redoutables que pour le vice: l'esclave du respect humain rougit de remplir ses plus saintes obligations et se sent couvert de honte si on lui reproche sa fidélité. Une ame forte et intrépide plaint, il est vrai, ceux qui s'obstinent à méconnaître la vérité; mais, en la défendant sans aigreur, la soutient toutefois avec courage; l'esclave du respect humain redoute des hommes qu'il ne devrait que plaindre, tremble à leur aspect, et s'avoue vaincu avant d'avoir osé engager le combat.

Aussi suivez-le dans les plus obscurs détails, et vous verrez avec quelle adresse, ou plutôt avec quelle honteuse lâcheté, il sait dissimuler sous de frivoles prétextes les sacrifices que lui demandent le cri de sa conscience ou la conviction de ses devoirs. Si, ayant appris de saint Paul ce qu'il doit au salut de ses serviteurs, il exige de ceux que lui soumet la Providence le respect pour l'Eglise et l'observation de ses lois, et qu'on sourie de sa rigueur, il faut, dira-t-il, il faut bien au peuple une religion. Si, redoutant le compte inexorable que Dieu doit lui demander un jour de l'ame de ses enfans, il cherche pour eux une école qui leur donne Jésus pour premier maître et l'Evangile pour première leçon, et qu'on s'étonne de sa sollicitude, la religion, répondra-t-il, est le seul frein de la jeunesse. S'il est surpris par l'incrédule dans la lecture de nos livres saints ou de quelque ouvrage pieux, il se hâtera d'y vanter la sublimité des pensées ou l'élégance du style, pour écarter le soupçon qu'il pût avoir dans une semblable étude d'autre but que d'orner son esprit et de repaître une vaine oisiveté. Que dis-je? altier peut-être au sein de sa maison, et d'une intolérable arrogance, il devient doux et traitable pour les confidens nécessaires des démarches que sa religion lui arrache quelquefois, et, au langage si nouveau de bienveillance qu'il leur adresse, il est facile de comprendre qu'il leur demande grace pour sa fidélité.

Mais qui fait naître enfin ces indignes alarmes? qui peut vous inspirer ces sollicitudes et ces terreurs? Je ne vous demande pas quels sont, après tout, ces hommes dont la censure vous est si redoutable et dont les arrêts vous glacent d'épouvante. Je ne vous demande point si l'innocence de leur vie, si la gravité de leurs mœurs, si la profondeur de leur savoir leur donnent en effet le droit de s'établir les juges de votre conduite et de vos opinions. Je connais par avance les aveux que vous arracherait la vérité, et je consens à négliger cet avantage. Mais quels qu'ils puissent être, que penseront-ils, que diront-ils qui doive vous donner tant d'effroi? Craignez-vous qu'ils ne traduisent encore comme dangereux à la patrie votre amour pour la foi de vos pères et votre soumission à ses enseignemens? Ces craintes étaient faites pour les jours de l'oppression et de l'ignominie; mais sans doute sous un prince, fils aîné de l'Eglise, elles se sont évanouies sans retour. Maintenant que la religion, rentrée dans le palais des rois, y contemple d'un œil attendri, dans ses plus nobles enfans, ses amis les plus tendres, ses disciples les plus dociles et ses plus fervens adorateurs; maintenant qu'un prince, enfant docile de la foi, l'honore par une piété sin-

cère, comme par une profonde obéissance, et a rétabli sur cette base inébranlable le fondement de son trône, craignez-vous, si vous paraissez Chrétiens, d'éveiller des soupçons et d'inspirer des défiances? Dira-t-on qu'à l'école de la religion vous allez devenir un père dénaturé, un fils ingrat, un époux infidèle, un homme enfin sans délicatesse dans l'amitié, sans bonne foi dans le commerce de la vie, sans commisération pour l'infortune? Ah! vous le savez, la sagesse et la sainteté des préceptes de la religion excitent l'admiration de l'incrédule lui-même, et plus d'une fois les ennemis les plus acharnés de ses dogmes sont devenus pour sa morale d'éloquens panégyristes.

Mais non, une appréhension plus vaine trouble l'esclave du respect humain, un motif plus puéril excite ses alarmes; il craint, s'il paraît croire à sa religion et humilier devant la profondeur de ses mystères une raison orgueilleuse, il craint de passer pour un esprit faible, pour un petit esprit. Quoi! ce serait une petitesse de croire à une religion qui révèle à mon ame la hauteur de mes destinées, échauffe mon cœur par la plus touchante morale, soutient mes espérances, et enflamme mon courage par les plus magnifiques promesses! Quoi! il y aurait de la faiblesse d'esprit à croire à une religion dont l'origine, les combats et les triomphes montrent si manifestement la divinité! une religion si forte de la clarté et de l'enchaînement de ses preuves que les démonstrations les plus palpables ne sauraient présenter une plus imposante autorité! une religion qui, sans autres armes que la force de la vérité, triompha de la corruption du paganisme, terrassa l'orgueil de la philosophie et soumit au joug de Jésus-Christ la férocité des peuples jusqu'alors indomptés!

Mais c'étaient donc de faibles et de petits esprits que tous ces philosophes si voisins du siècle d'Auguste, ces premiers apologistes de la religion, dont l'ame était si forte et le goût si délicat, et qui, mettant leur unique étude à poursuivre la vérité, et la reconnaissant enfin dans la religion de Jésus-Christ, se hâtèrent de marcher à son admirable lumière; c'étaient donc de faibles et de petits esprits que les Tertullien et les Origène, les Athanase, les Basile et les Chrysostôme, les Ambroise et les Augustin, et tant de grands génies dont les ouvrages immortels suffiraient pour attester la force de l'esprit humain, ou pour servir de modèle à l'éloquence et à la dialectique, quand ils ne seraient pas autant de monumens élevés pour le soutien et l'honneur de la religion. C'étaient encore de faibles et de petits esprits que tous ces hommes

qui, au siècle de notre gloire, répandirent sur notre France un si brillant éclat, et qui tous (entendez-le, beaux-esprits de nos jours), à la cour, au barreau, dans les lettres, au milieu des camps, ont honoré la religion par un respect filial et une soumission sans bornes! (LE MÊME.)

Plus on obéit au monde, plus on s'en fait mépriser.

J'appuie cette vérité sur deux diverses dispositions qui se trouvent dans le monde : l'une est un fonds d'équité naturelle, et l'autre un fonds de malignité habituelle; équité qui lui fait condamner le mal dans tous ceux qui lui sont indifférens; malignité qui lui fait condamner le mal dans ses propres amis les plus fidèles : entrons dans ces deux réflexions.

Nous ne pouvons nous le cacher, messieurs, il y a naturellement dans nos cœurs une certaine horreur du mal qui nous le fait haïr partout ailleurs qu'en nous-mêmes. En nous, l'amour-propre nous le déguise; mais hors de nous il nous paraît toujours dans ses véritables couleurs: *In alieno exemplo seipsa damnant vitia*, disait saint Jérôme. Il y a peu de mères déréglées qui veulent souffrir à leurs filles ce qu'elles se permettent sans confusion ; peu de pères qui ne se fassent un vrai chagrin de reconnaître leur image trop bien marquée dans les mauvaises mœurs de leurs enfans. Nos propres passions, qui nous semblent en nous dignes d'indulgence et de pitié, nous semblent, hors de nous, dignes de châtiment et de haine. Lâches et libertins pour nous, nous sommes scrupuleux et sévères pour les autres; et contraints malgré nous de rendre quelque justice à la vertu, nous la dédommageons volontiers aux dépens d'autrui du tort que nous lui faisons par nous-mêmes.

Or, messieurs, ce fonds naturel d'équité qui est en nous est un reste immortel de la justice originelle, une étincelle de cette pure lumière que Dieu a répandue dans nos esprits, et qui ne peut s'éteindre entièrement dans les ténèbres du monde. Ne dites pas que cette lumière est si faible qu'elle ne peut avoir beaucoup d'effet; elle étend son éclat plus loin que vous ne pensez. Ce fonds de lumière naturelle est la règle du jugement public, la règle du jugement de la postérité, la règle du jugement politique et civil, la règle par conséquent de votre réputation présente et future. Est-il aisé de se mettre au dessus de tous ces divers jugemens?

Je ne puis assez déplorer l'aveuglement de l'orgueil humain,

cette folle imagination, que c'est le bruit, l'éclat, les charges, les emplois, la dépense, le train, la magnificence qui fait honneur, qui attire l'estime et l'admiration publique. A tout cela, messieurs, le public est indifférent. Comme il n'y a que l'amour-propre et l'intérêt personnel qui nous cache ce qu'il y a de vain, de fâcheux et de criminel dans nos mœurs, et comme d'ailleurs le public ne ressent rien de vos plaisirs; que vos richesses ne rejaillissent point sur lui; qu'il ne goûte point le fruit de vos passions ni de vos crimes, il se laisse aller sur ce qui vous touche à toute la droiture de ses sentimens naturels; ses yeux sont pour vous équitables, parce que ses yeux sont pour vous indifférens; et par là vous lui déplaisez, dès que vous prenez pour lui plaire des moyens opposés à l'honneur, au bon sens et à la droite raison.

Ce monde, au reste, ce public qui juge ainsi de vous sur ce pied naturel de probité, c'est lui qui dispense la gloire et qui donne l'immortalité. Ceux d'entre vous, messieurs, dont la postérité conservera la mémoire, y seront tels après leur mort qu'ils auront été durant leur vie dans l'opinion du public. Alors, pour démêler la vérité d'avec le mensonge et se former une juste idée de vous, on ne consultera pas les éloges ni les satires, vos confidens ni vos ennemis, les ministres de vos passions ni les envieux de vos emplois, les flatteurs ni les critiques à gages. On recherchera la vérité dans le témoignage uniforme du public, dans le suffrage commun des peuples. On portera sentence ou pour vous ou contre vous; non pas sur les engagemens de votre rang, sur les bienséances prétendues de votre siècle; mais, sans rien craindre et sans rien espérer de vous qui ne serez plus que poussière, on vous fera justice entière, comme vous la faites maintenant vous-mêmes à ceux qui vous ont précédés, précisément sur le vice et sur la vertu, dans toute la rigueur de l'équité naturelle.

Et quand vous seriez peu touchés du traitement que la postérité réserve à votre mémoire, ajoutez que dès maintenant ce même esprit d'équité est la règle des jugemens politiques et civils; que c'est sur ce fondement que les lois sont établies, que les états sont gouvernés, que les emplois et les dignités se distribuent; c'est-à-dire sur l'opinion du mérite, vrai ou apparent; sur les talens que vous avez ou que l'on croit que vous avez pour les fonctions utiles et nécessaires. Car, à l'exception de quelques gens qui doivent tout à la fortune, ose-t-on prétendre aux récompenses autrement que par les degrés du mérite et de la vertu? Vient-on mendier les emplois avec ces caractères honteux de libertinage dont on fait gloire en

secret? Ne s'efforce-t-on pas au contraire de les cacher, d'en effacer la flétrissure et de se remettre sur le pied d'homme d'honneur au moins par garans et par cautions? Ne prend-on pas enfin, pour se faire mieux distinguer, le masque de l'hypocrisie? tant on est persuadé que la fortune a besoin du secours de la probité: ce que je dis, messieurs, non pour autoriser l'hypocrisie, ni pour donner cours à un mal qui ne devient que trop commun; mais pour montrer les avantages de la vertu, par la vogue même de l'hypocrisie; pour prouver le décri du vice par le soin même que l'on a de le cacher; non pas, encore un coup, pour vous porter à cultiver la vertu par intérêt, mais pour mieux découvrir l'aveuglement de ceux qui font le mal, à dessein de plaire au monde.

Aveuglement qu'ils ne comprennent que trop, lorsqu'à la vue des gens élevés par un vrai mérite au dessus de leur naissance, ils se trouvent, malgré l'éclat et la gloire de leur naissance, ignorés et dans l'oubli; privés même souvent de ces regards obligeans que les souverains ne refusent presque à personne, et qui tiennent lieu de faveur à la foule des courtisans. Alors ils gémissent du tort qu'ils ont fait à leur fortune, pour avoir rougi de leurs devoirs, au lieu de rougir de leurs passions. Ils sentent qu'ils ont mal compris par où l'on doit plaire au monde.

A quoi donc se réduit enfin ce monde à qui on veut plaire, puisque ce fonds naturel d'équité et de probité se trouve également chez le peuple et chez les grands, dans les villes et dans les cours, parmi nous et parmi ceux qui viendront après nous, c'est-à-dire non seulement dans les esprits réglés et vertueux, mais dans les plus corrompus et généralement dans tout ce qui s'appelle monde? Comparez donc, pécheur, cette foule de censeurs désintéressés qui condamne vos excès, avec ce peu de flatteurs qui encensent vos désordres; comptez qu'à l'exception peut-être, je dis peut-être, à l'exception de ceux qui entrent avec vous en société de plaisirs, toute la terre est choquée de votre conduite. En vérité pouvez-vous bien vous consoler de ce mépris général par les vains applaudissemens des gens de votre cabale? Avec la ridicule estime de cinq ou six libertins, vous voilà bien vengé du reste du monde!

Encore si vous pouviez véritablement vous flatter de cette estime des libertins : mais comment vous en flatter? ce monde libertin n'a-t-il pas un fonds de malignité habituelle qui l'empêche de rien approuver même dans ses plus chers amis?

Seconde réflexion qui enchérit sur la première.

Êtes-vous content du monde, et ne vous en plaignez-vous point?

Ne dites-vous pas tous les jours : Il est agréable, on en convient : mais, tout agréable qu'il est, il est mal pensant, il est médisant, il est injuste, il est capricieux, il est ingrat ? toujours prêt par conséquent à mal interpréter ce que vous faites, à vous railler, à vous trahir, à se servir contre vous de vos propres confidences, à vous sacrifier à son caprice, à son intérêt et à son plaisir. Quel sujet vous donne-t-il donc de rechercher son estime, et quelle espérance d'y parvenir ?

L'insensé, dit Salomon, croit que tous ceux qu'il trouve sur ses pas sont insensés comme lui : *In via stultus ambulans omnes stultos æstimat* [1]. Telle est la disposition du monde à l'égard de ceux qui se livrent trop à lui. Parce qu'il se sent criminel, il ne croit pas qu'on puisse l'aimer innocemment ; parce qu'il ne garde nulle mesure, il n'en veut pas reconnaître dans les passions d'autrui. Toujours dans les extrémités, ce qui n'est qu'enjouement lui paraît galanterie ; ce qui n'est que hasard lui paraît dessein formé ; ce qui n'est qu'indiscrétion, lui paraît attachement et habitude. On lui paraît enfin capable de tout dès qu'on lui a paru capable de quelque faiblesse. Et combien de personnes dans le siècle ont perdu la gloire de leur vertu sans l'avoir jamais démentie ! Coupables, de quoi ? de leurs manières, de leurs façons de s'exprimer, de s'habiller ; du tour de leur esprit, de leur taille, de leur air. Tout cela fournit à la témérité des libertins de quoi porter arrêt contre elles. Etre en pouvoir de faire mal est à leur égard une conviction de crime, et parce qu'on aura reçu de la nature ou de la fortune un assemblage de qualités dangereuses pour la vertu, on passera dans leur esprit pour être plongé dans le vice. Enfin rien d'innocent sous le ciel au jugement de ceux qui ont perdu l'innocence et renoncé à l'honneur.

Vous ne craignez, dites-vous, que les discours des dévots ; craignez encore plus les mondains, cette société de mauvais amis à qui vous laissez voir toutes vos faiblesses. Oui, pour une intrigue découverte quelquefois par le zèle des gens de bien, combien de désordres rendus publics par les trahisons du mauvais monde, par un dégoût, par un dépit, par un misérable intérêt, par des jalousies mal fondées, par des confidences précipitées, par des railleries, par des rapports, par haine enfin, par antipathie, par vengeance ! Et quelle sûreté prendrez-vous contre l'infidélité d'un monde où la passion tient lieu de règle et de loi ? Passionné comme

[1] Eccl., x, 3.

vous l'êtes, vous n'avez que des passionnés pour confidens, pour complices et pour amis : préparez-vous à vous voir mis sous les pieds dès que vos passions et les leurs ne seront plus compatibles, et que vous ne serez plus unis par un seul et même intérêt.

Que Dieu sait bien se venger de ses ennemis par ses propres ennemis ! Voyez ce qui se passe à tous momens sous vos yeux. A quel excès de soins et de dépenses ne va-t-on pas pour se faire considérer ? Songez à cet appareil infini de luxe et de vanité dont les femmes entêtées du monde font l'appui nécessaire de leur prétendue réputation. Au milieu des parures et de l'équipage et du train, quelle idée n'ont-elles pas de leur mérite ! Elles s'imaginent exciter la surprise, l'admiration, la jalousie dans tous les cœurs ; que partout on les regarde avec respect comme les divinités du siècle. Illusion digne de pitié ! Plus vous montrez de complaisance à déployer autour de vous cette pompe qui ne convient point aux fortunes particulières, et plus le monde envieux et malin s'attache à vous déchirer. Les uns vont rechercher les causes de votre opulence et les motifs de vos ajustemens ; les autres mesurent vos dépenses à votre état et à vos biens ; les autres remontent à la source de votre fortune et de votre sang. Tout ce que vous faites pour briller ne sert qu'à vous défigurer, qu'à rappeler le souvenir des injustices de vos parens, des taches de votre famille et de vos désordres personnels. Tout votre éclat passe dans les esprits pour le fruit de l'avarice, ou même de la violence, ou peut-être de l'impureté ; pour des signes évidens de votre déréglement, ou des présages certains de votre ruine prochaine. A tout cela l'on n'aurait point pensé si vous n'aviez point tant affecté de frapper les yeux. Paraissez dans une assemblée avec tous les ornemens de la vanité : donnez-vous-y tous les airs les plus capables de plaire : de quel œil vous y verra-t-on ? Pour un esprit disposé en votre faveur, quelle sera contre vous la disposition des autres ! Quelle confusion n'auriez-vous pas si vous pouviez pénétrer ce que l'on y pense de vous ! ce que l'on en dit en secret ! quelle matière vous fournissez aux mauvais contes, aux railleries ! Y a-t-il rang ou qualité qui vous puisse mettre à couvert de ces sortes de trahisons ?

Enfin, pour concevoir jusqu'où va l'ingratitude et la malignité du monde, appliquez-vous à ce qui suit : c'est que plus vous serez fidèle et ferme dans son service, plus vous éprouverez son caprice et ses mépris. Avoir blanchi dans les plaisirs, avoir été long-temps l'agrément des compagnies, c'est un titre suffisant pour en être enfin le rebut. Un temps vient où le monde vous hait si vous ne

cessez de l'aimer ; où il se chagrine et se dégoûte de vous si vous ne prévenez son chagrin et son dégoût par le vôtre; où il vous tourne en ridicule, si vous ne sentez le premier sa folie et sa vanité ; où il vous chasse et vous proscrit, enfin, si vous ne l'abandonnez vous-même. En vain, toujours charmé de ses impostures, vous aurez pour lui le même penchant, le même feu que vous aviez dans la jeunesse ; en vain vous en serez idolâtre encore dans vos derniers jours, il sera pour vous comme les autres idoles : *Os habent, et non loquentur; oculos habent, et non videbunt; aures habent, et non audient*[1]. Il aura des yeux et ne verra point, des oreilles et n'entendra point, une bouche et ne parlera point. S'il parle, ce ne sera que pour se moquer de vous, pour vous reprocher vos faiblesses, pour réveiller sur vous la belle humeur des jeunes gens. Quel gré vous sait-il de vos complaisances passées, de tous les péchés que vous avez commis pour lui, de tous les remords que vous avez étouffés, de toutes les médisances que vous vous êtes attirées, de tant de dépense où vous vous êtes engagé, de tant de violences que vous vous êtes faites pour lui plaire, de la préférence que vous lui avez tant de fois donnée sur Dieu? Non, nul gré, nul égard, nul souvenir, nulle reconnaissance, nulle estime : il n'en a plus; il n'en a jamais eu pour vous. Respect humain! vaine idole que l'homme adore! monde, maître ingrat et cruel, à qui l'on fait tant de sacrifices sanglans! Ah! si pour plaire à mon Dieu j'avais pris l'ombre de cette peine, il ne m'en serait rien échappé. Vous avez des yeux, ô mon Dieu! pour voir tout ce qui se fait pour vous; des oreilles pour entendre tout ce qui s'adresse à vous; des mains pour soutenir tout ce qui s'abandonne à vous. Vous me tenez un compte exact des moindres contraintes que je me fais pour vous plaire. En quelque âge et en quelque état que je retourne vers vous, vous courez au devant de moi; vous me jugez selon mon cœur, non pas selon les apparences ; enfin vous êtes à moi dès que je veux être à vous : tel est l'excès de votre bonté; mais plus je veux plaire au monde et plus je m'en fais mépriser : telle est sa malignité.

Voilà le traitement que le monde fait tous les jours à ses plus zélés partisans. Ouvrez là vos yeux, dit le Sage; ouvrez là vos oreilles et votre esprit, vous qui mettez votre plaisir dans les applaudissemens des hommes : *Præbete aures vos, qui placetis vobis in turbis nationum*[2]. Comprenez quel est votre aveuglement! Quand

[1] Ps. CXIII, 13. — [2] Sap., VI, 4.

il s'agit de vous tourner du côté de la vertu, vous êtes arrêté par ces réflexions importunes : que va-t-on dire? que va-t-on penser de moi? pour qui passerai-je dans le monde? Alors quel est l'objet de votre frayeur? quelles gens avez-vous en vue? une foule d'indiscrets qui n'ont que leur caprice et leurs passions pour guide, qui ne savent ce que c'est que probité ni religion ; des gens qui, à force de mentir, sont parvenus à faire passer pour faussetés les vérités mêmes qu'ils prononcent ; des gens à qui la naissance et le haut rang ne donnent pas même entre les hommes le rang ni le nom d'hommes d'honneur ; des gens qui, quoi que vous fassiez, sont disposés à se divertir à vos dépens, aussi bien de vos excès et de vos vices que de vos vertus et de votre dévotion. Contre ces gens-là vous êtes faible et timide ; leur censure vous fait trembler. Vous avez cependant alors, pour vous soutenir contre leur censure et pour vous en consoler, votre conscience, votre raison, votre religion, votre Dieu, le jugement de tous les sages et de tous les gens de bien, conforme au jugement de Dieu : n'est-ce pas là de quoi vous dédommager du déchaînement des insensés et des libertins du monde?

Au contraire, quand vos folies commencent à faire éclat, qu'on s'avise de s'en plaindre, aussitôt vous vous récriez : Eh! de quoi se mêle le monde? et pourquoi me veille-t-on de si près? eh! quel droit ont ces gens-là de critiquer ma conduite? ai-je à leur répondre de mes actions? ma réputation dépend-elle de leurs visions, n'ai je pas assez d'âge pour me conduire? Alors à qui en voulez-vous? qui sont ces gens-là qui vous choquent, et dont le jugement révolte votre fierté? ce sont non seulement ceux que leur vertu, leur bon sens, leur réputation, leur crédit, vous devraient rendre respectables et redoutables ; mais ce sont encore ceux dont vous connaissez le désordre et la malignité. Vous avez donc contre vous les insensés et les sages, les vertueux et les passionnés, le bon et le mauvais monde, et Dieu par dessus le monde. Contre l'orage accablant de cette censure générale, vous vous soutenez cependant avec hauteur : *Usque adeo in vitio magnanimi sumus* [1], dit saint Grégoire de Nazianze: Tant nous sommes à l'égard du mal, hardis, intrépides et magnanimes. Ah! pour le mal nous souffrons tout, nous dévorons tout; nous mettons notre gloire à nous noircir et à nous défigurer; nous affectons de faux airs de libertinage; nous avons l'esprit souvent plus malin que le cœur; nous nous faisons quel-

[1] Apol., CXXXII.

quefois plus criminels aux yeux des hommes que nous ne le sommes aux yeux de Dieu : tout cela pour éviter la difficulté que nous trouvons à nous déclarer aux yeux du monde pour la vertu et la piété : *Usque adeo in vitio magnanimi sumus.* Quoi donc! le monde ne vous est rien quand il est question de contenter vos passions ; et pourquoi vous devient-il si terrible quand il s'agit de remplir vos devoirs ? Vous ne voulez pas dépendre des gens de bien pour le réglement de votre vie, et vous vous rendez dépendant du caprice des libertins ? Ces mêmes libertins sans honneur et sans probité, leurs médisances, leurs railleries n'ont nul effet sur vous pour le changement de vos mœurs quand ils en blâment le désordre ; et quand ils en blâment l'innocence et la régularité, ce seront vos maîtres, vos oracles, vous en passerez par leur décision ? Comment justifier là dessus votre conduite ? (Le P. de La Rue, *Sur le Respect humain.*)

Le respect humain est une apostasie funeste qui rend l'homme malheureux.

La plus triste des disgraces, la condition la plus à plaindre, est celle d'un homme assez ennemi de lui-même pour s'assujétir aux caprices du respect humain. Voulez-vous savoir à quel point il se rend malheureux ? il se couvre d'ignominie, il se réduit en servitude, il s'attire une éternelle malédiction. Comprenez bien ces trois paroles ; il sacrifie son honneur, sa liberté, son salut : en un mot, le déshonneur, l'esclavage, la réprobation, voilà à quoi il s'expose.

Il sacrifie son honneur. Qu'un homme pèche par imprudence, par légèreté, par faiblesse, il peut absolument mériter qu'on lui fasse grace ; mais quand on le voit ne craindre que le jugement des mondains, se livrer à toutes leurs impressions, leur vendre sa conscience, que voulez-vous qu'on pense de lui, sinon qu'il n'a rien de la constance des grandes ames, et qu'un coup d'œil fait sur lui ce que ne devrait pas faire toute la rage des bourreaux? Ainsi pensent les saints, les seuls véritables sages. Or, qui le dédommagera de la perte qu'il fait ici ? Condamné au tribunal le plus respectable qui soit sur la terre, par où échappera-t-il à la marque qui le déshonore ? marque pour lui d'autant plus flétrissante qu'il sera d'ailleurs moins spirituel et moins éclairé. Prenez garde, dans un esprit médiocre la vertu est un supplément de mérite ; elle couvre bien des défauts, corrige bien des travers, met dans la conduite certaine égalité qui tient lieu de raison, ou qui est la

raison même. Chrétiens, que cette pensée ne vous surprenne point, je le puis bien dire à la gloire de la vraie piété, il y a de l'esprit à être vertueux. Mais que le respect humain domine dans une personne qui a peu de lumières, sûrement il met la petitesse de génie dans tout son jour, et, réunissant ensemble un déréglement qui fait horreur avec un travers qui fait pitié, il présente dans le même homme un libertin qu'on déteste, et un ridicule pour qui on n'a que du mépris.

Cependant il marche tête levée ce mondain, il triomphe dans la persuasion qu'on lui applaudit; et il ne se trompe pas, il est applaudi en effet; mais par qui? Par les compagnons de son désordre, gens décriés dont on devrait acheter la censure, et qui, eux-mêmes, s'ils viennent un jour à se reconnaître, mettront au rang des crimes les applaudissemens qu'ils lui prodiguent. Il est applaudi; mais en quel endroit? A l'école de Jésus-Christ qu'il n'écoute plus, à l'école de la vertu qu'il méprise, de la raison qu'il brave, de la conscience dont il étouffe les remords? Non, ce n'est point là qu'il est vanté; mais il l'est à ces tables de bonne chère où il s'oublie, à ces tables de jeu où il s'emporte; il l'est dans ces cercles détestés où il tient la première place, parce que la pudeur n'en tient aucune. Il est applaudi, mais en quel temps? Dans le temps qu'en matière de calomnie, d'obscénité, d'irréligion, son scandale se produit ouvertement; dans le temps qu'il arme le plus contre lui l'indignation de tout vrai fidèle, et qu'il acquiert en quelque sorte le droit de ne pas rougir, parce qu'il force tout le monde à le faire pour lui. Il est applaudi; mais comment? d'une manière souvent qui devrait le faire rentrer en lui-même. Car voici ce qui arrive : ceux à qui il veut plaire sont les premiers à le condamner, n'en parlent entre eux qu'avec le dernier mépris, et l'engagent à certaines fausses démarches, dont ils se procurent à eux-mêmes le plaisir, et lui laissent toute la honte. Voilà donc où des hommes raisonnables, des hommes qui sont Chrétiens, qui sont enfans de Dieu, mettent la gloire! Quelle gloire de craindre tant la réputation de dévot, et de ne pas craindre celle de libertin, d'homme sans conduite et sans religion! quelle gloire que celle qui est bâtie sur le fonds de l'impiété, et qu'on serait trop heureux d'effacer de tout son sang!

Mais si je prends le parti de la vertu, tôt ou tard le monde me rendra justice, et m'approuvera, j'en suis certain. Mais dût-il me mépriser, du moins j'aurai fait mon devoir; Dieu sera content; et pourvu que Dieu soit content, que m'importe que les hommes me

blâment! Il suffit de plaire aux yeux d'un tel maître: c'est son approbation que je demande; et pourvu que je l'obtienne, je compte pour rien les discours du monde. *Non erubesco Evangelium* [1]: mon parti est pris, je ne rougis point de l'Evangile. Je suis un dévot, dites-vous. Voyons ce qu'il faut entendre par ce terme. Etre dévot, c'est craindre Dieu, c'est remplir ses devoirs, c'est se souvenir qu'on est Chrétien : oui, à ce prix je suis dévot, et j'en fais gloire, et je veux continuer de l'être. Votre malheur est de ne l'être pas, et vous le seriez si vous aviez de la conscience et de l'honneur. Sentiment juste, et que nous ne devons jamais oublier. Si vous vous trouviez dans quelqu'un des états voisins, qu'on vous interrogeât sur votre patrie, rougiriez-vous de la nommer? Ne diriez-vous pas hautement qui vous êtes? Et pourquoi donc rougissez-vous d'être Chétiens? Le nom de la patrie, tout illustre qu'il peut être, l'emporte-t-il sur ce nom de Chrétien?

Par le respect humain on sacrifie donc son honneur pour se rendre méprisable, et on sacrifie encore sa liberté pour se rendre esclave. Dans quelle contrainte on passe ses jours! Si on entrait dans les replis de son cœur, qui ne serait effrayé de la servitude où l'on s'engage? Assujétissement de toutes parts, assujétissement à toutes sortes de maîtres: autant de gens vicieux qu'on fréquente autant d'espèces de tyrans. Comment serai-je regardé par celui-ci? pour qui passerai-je dans l'esprit de celui-là? Chez tels et tels, de quelles couleurs serai-je peint? Si je manque à cette partie, quelle matière de réflexions! On croira que je forme le projet d'un changement de vie, on en plaisantera; que faire? Tels sont les troubles, les agitations de l'homme faible et timide. Sur cela il examine si par hasard quelque action de vertu ne lui est point échappée; de ce pas il court à une assemblée mondaine en faire le désaveu, et se justifier de toutes les vertus dont il craint qu'on ne l'accuse. *Domine, quid me vis facere?* disait saint Paul, quand il fut terrassé par une voix qui fut pour lui la voix de la miséricorde et de la grace: *Domine, quid me vis facere?* dit le mauvais complaisant au monde profane, que veux-tu de moi? Et aussitôt on veut qu'il emploie au jeu tous les momens, il les emploiera; qu'il se livre à certains excès, il s'y livrera; qu'il s'éloigne des exercices de piété, il s'en éloignera: il donnera, ce misérable esclave, tantôt dans les hauteurs d'un esprit superbe, tantôt dans les détours d'un esprit avare, tantôt dans les délires d'un esprit incrédule: tour à tour il

[1] Rom., I, 16.

entrera dans les vues diverses de ceux dont il prend l'ordre ; l'un médite un projet téméraire, il faut lui applaudir ; l'autre médite une vengeance, il faut lui en faciliter les moyens. Qui le croirait? Cette manie fait redouter ceux mêmes sur qui on a une autorité légitime, un juste ascendant : un maître pâlira à la vue de ses domestiques ; dans tout le reste impérieux et fier, prêt à tout oser en leur présence, dès qu'il s'agit du devoir, il tremble ; et lui qui brave l'œil de Dieu craindra des yeux servilement baissés devant les siens.

Transportons-nous à Jérusalem. L'impie Hérode a-t-il craint d'enlever la femme de son frère, et de faire éclater à la face de toute la Judée ses flammes incestueuses ? A-t-il craint de donner un festin où brillent avec une pompe sacrilége son faste et son orgueil ? A-t-il craint d'y admettre des danses impudiques ? A-t-il craint de faire la promesse la plus folle et la plus insensée ? Nullement : dans ces occasions, il croit savoir les droits de la couronne, il s'en prévaut ; mais vous le priez de sauver un juste dont on demande la vie, vous voulez qu'il dérobe l'innocent aux fureurs d'une femme perdue, que faites-vous ? Hérode n'est plus sur le trône, il est aux pieds de ses sujets : *Propter discumbentes ;* une mauvaise honte l'empêche de reconnaître publiquement l'iniquité de la parole qu'il a donnée ; et comme il n'a point le courage de la révoquer, il croit son honneur intéressé à la tenir. La faiblesse et l'erreur qui le guident le rendent à la fois l'esclave d'une prostituée, et le bourreau de Jean-Baptiste. Dès là qu'on veut en tout se conformer aux mondains, c'est une nécessité qu'on soit vendu à leurs caprices : ainsi on sera colère, orgueilleux, vindicatif ; on roulera d'abîme en abîme : les autres vices sont bornés à un objet, le respect humain ne l'est pas, tout péché est de son ressort ; c'est comme un péché universel qui embrasse et renferme tous les autres ; c'est un trésor d'iniquité qui ramasse toutes les injustices ; il fait qu'un homme pèche en suivant tous les péchés d'autrui ; en le voyant lui seul, je vois une foule de mondains avec qui il est lié. L'antiquité bâtit un temple où tous les dieux étaient adorés ; le respect humain forme des cœurs où tous les vices sont admis.

Par exemple, messieurs, je vous en prends tous à témoins, combien de gens seraient disposés à pardonner ! combien touchés de la peine qu'il y a à se venger, touchés du désir de fléchir la colère céleste, frappés de l'exemple des saints, étoufferaient volontiers leurs ressentimens, et courraient embrasser leurs ennemis ! mais ce qu'on appelle dans le monde le qu'en dira-t-on les arrête ; le

qu'en dira-t-on leur met les armes à la main ; le qu'en dira-t-on leur souffle une fureur que rien n'apaisse. Qu'on retrace le pardon accordé par Jésus-Christ mourant, qu'on fasse sentir dans toute sa force une action si touchante, qu'on supplie, qu'on mêle la colère à la tendresse; vains efforts! même à la vue de la croix, même à la vue du sang du Rédempteur, le respect humain mettra à la main des armes dont la raison et la religion proscrivent également l'usage.

Combien de gens pénétrés de la grandeur de Dieu, frappés de la majesté de nos mystères, se tiendraient volontiers à la face du sanctuaire dans un recueillement profond et religieux! mais un ami profane survient, il interroge; on n'a pas le courage de résister, on se prête, on lui répond, on s'entretient. Que le peuple murmure, que les prêtres gémissent, que la conscience crie, vaines clameurs! même l'adorable sacrifice qui réconcilie le ciel et la terre ne sera pas respecté; et des discours qu'on ne tiendrait pas en la présence d'un homme d'autorité, au mépris de Dieu, à la honte de ses autels, on les tiendra impunément dans le temple, des heures entières.

Combien de gens sont indignés dans l'ame, quand la conversation, tombant sur le prochain, on verse le poison de la calomnie sur une vie dont la régularité est connue! Combien, par des preuves sensibles, pourraient aisément réfuter, et réfuteraient volontiers un récit odieux! que ne le font-ils? Une mauvaise honte leur ferme la bouche : je me trompe, elle la leur fait ouvrir : dans la crainte d'être raillés, dans le désir de s'accommoder aux autres, ils applaudiront au médisant, ils aideront à aiguiser encore les traits qu'il enfonce; déjà eux-mêmes, ils ajoutent, ils embellissent, disons mieux, ils empoisonnent, et, au lieu de défendre un malheureux, comme la vérité, la probité l'exigent, ils semblent qu'ils conspirent à lui porter le dernier coup.

Dans le parti révolté de nos jours contre l'Eglise, combien de gens connaissent qu'il n'y a qu'infamie dans les convulsions dont on s'y applaudit, qu'imposture dans les merveilles qu'on y publie, que fausseté dans les dogmes qu'on y enseigne sur la prédestination, la liberté, la grace! combien sont persuadés qu'ils devraient se soumettre aux respectables décisions des premiers pasteurs unis à leur chef! mais le parti les a vantés, les a élevés jusqu'aux nues : s'ils venaient à changer, ils seraient en butte à ses mépris, ils déplairaient à certaines personnes. Voilà l'écueil; ils craignent les discours des hommes, tandis qu'ils ne craignaient ni la colère de Dieu, ni les foudres de son Eglise.

Encore un autre exemple. Combien de personnes du sexe ont de l'inclination pour les pratiques de piété! mais le seul nom de dévotes les fait frémir, les perce jusqu'au vif; dans la crainte de passer pour dévotes, tout ce qu'il y a de plus immodeste et de plus indécent, elles se le permettront; tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré, elles le mépriseront; tout ce qu'il y a de plus pénible, de plus captivant, elles s'y assujétiront; dans la crainte de passer pour dévotes, elles renonceront à Dieu, s'il le faut. Cœurs lâches! et la lâcheté même, qu'est-ce que la servitude? qu'entendez-vous par esclavage, si la servitude et l'esclavage ne se trouvent pas ici dans toute son indignité? Vous violez la loi de Dieu pour vous soumettre aveuglément à celle des hommes, et on dira que vous n'êtes pas esclaves! Vous êtes, quoi qu'on en dise, vous êtes les plus rampans, les plus enchaînés de tous les esclaves.

Suivons un Chrétien de ce caractère dans le détail de la vie, que de paroles étudiées! que d'inquiétudes et de chagrins! que de tortures de corps et d'esprit! A-t-il un sentiment qui soit à lui? son propre cœur lui appartient-il? Forcer des inclinations vertueuses qu'il voudrait suivre, vivre dans un dérangement qui lui déplaît, quel état! Ne puis-je pas dire que, pour le prix auquel il vend et perd son ame, ils gagneraient mille fois le ciel: *Tantopere laboratur ut peccetur*, dit saint Augustin; quoi! pour se perdre faut-il se faire tant de violence! L'Enfer est déjà un terme si horrible, faut-il n'y marcher que par la voie de la contrainte? *Dirumpamus vincula eorum* [1]; rompons, rompons de funestes liens, affranchissons-nous d'un honteux esclavage; nous sommes chrétiens, nous devons êtres libres; et si nous portons des chaînes, n'en portons point d'autres, Seigneur, que celles que votre amour nous impose.

Finissons. Par le respect humain on fait le sacrifice de son honneur, le sacrifice de sa liberté, disons encore le sacrifice de son salut; on encourt de la part de Dieu une éternelle malédiction. Cent fois il a retenti à vos oreilles l'effroyable anathème lancé contre les mauvais complaisans. Si quelqu'un, dit Jésus-Christ, rougit de moi et de mes maximes, au jour que dans l'appareil de la majesté suprême je viendrai juger les vivans et les morts, je rougirai de lui, j'en rougirai dans la présence de mon Père et des saints anges, à la face du ciel et de la terre: *Qui me erubuerit et meos sermones, hunc Filius hominis erubescet, quum venerit in majestate sua et Patris et sanctorum angelorum* [2]. Pesons un moment ces foudroyantes

[1] Psal. 2, 3. — [2] Luc., IX, 26.

expressions. Etre désavoué de Dieu, seul principe de la grandeur et de la gloire, être désavoué de Dieu dans le plus majestueux et le plus auguste des spectacles, être désavoué de Dieu qui rejettera, qui maudira, qui accablera de toute la pesanteur de son bras; être désavoué de Dieu, et par ce désaveu déclaré infâme, obligé, dans l'assemblée des nations, de faire amende honorable à la vertu dont on a rougi, quelle confusion! à quelles montagnes s'adresser pour cacher dans leurs entrailles l'infamie dont on sera couvert! Pécheur, vous avez méconnu Dieu, vous en serez méconnu vous-même; il a été pour vous un opprobre, il vous rendra l'opprobre de l'univers: *Qui me erubuerit et meos sermones, hunc Filius hominis erubescet.*

Dites-moi, quel châtiment pensez-vous que méritent ceux qui se révoltent contre la foi, et qui en combattent les vérités? Doutez-vous que le feu de l'Enfer ne soit leur partage? Or, selon saint Jean, le même feu agira sur ces ames basses qui craignent de se déclarer pour Dieu: *Timidis et incredulis... pars illorum in stagno ardenti igne et sulfure* [1]: Les incrédules, et avec eux les lâches, seront plongés dans un étang de soufre enflammé. Que peut-on dire de plus? Écoutez cependant encore: voici une expression bien extraordinaire et bien frappante. L'Écriture, parlant de ceux qui, à quelque prix que ce puisse être, veulent plaire aux hommes, pour exprimer le châtiment qu'on leur prépare, nous représente Dieu qui, le bras appesanti sur eux, leur brise les os. Remarquez ces paroles: *Deus dissipavit ossa eorum qui hominibus placent* [2]. Quelle image! quelle sentence! sentence qui déjà s'exécute. Des gens tyrannisés par le respect humain, même à la mort, n'ont pas voulu se reconnaître. Tel mondain, pressé dans ce moment fatal de rentrer en lui-même, sentait bien qu'il devait changer, voulait changer en effet, et la crainte de ce que diraient les compagnons de son libertinage l'a empêché de le faire. L'insensé! il voudrait changer, et il n'ose! Eh! s'il avait un reste de bon sens, ne verrait-il pas que, quand on a pris un mauvais parti, il est beau de le quitter, et que rien ne ressemble mieux à la constance qu'un changement dicté par la raison? Après s'être révolté contre Dieu, s'obstiner par respect humain dans sa révolte, de son dernier soupir lui faire un dernier affront, et n'aller à son tribunal que pour lui dire qu'on a plus redouté les jugemens du monde que les siens, peut-on concevoir une audace plus criante?

[1] Apoc., XXI, 8. — [2] Psal. LII, 6.

Ce libertin voudrait changer, et il n'ose ! Ah ! malheureux, tu vas changer malgré toi ; mais le ver qui rongera tes entrailles, les flammes vengeresses qui te dévoreront ne changeront pas ; mais le juste Juge qui va te frapper dans toute l'étendue de son courroux, les transports d'un éternel désespoir auquel tu seras livré, ne changeront pas : *Qui me erubuerit et meos sermones, hunc Filius hominis erubescet.* (Le P. Perrin.)

Combien le respect humain est funeste à la religion.

L'irréconciliable ennemi de notre salut ne cesse de livrer à la religion sainte de Jésus-Christ une guerre cruelle, et sa haine infatigable essaie tour à tour, pour l'anéantir, toutes les ressources que peut fournir à cette intelligence dégradée une malice profonde, et le désir d'entraîner dans sa ruine de nombreux compagnons de sa révolte et de son châtiment. Tantôt, enchaînant les cœurs par d'indignes passions, il les courbe vers la terre, pour leur faire échanger contre de passagères et honteuses satisfactions les biens que leur offrait la religion, ses plaisirs purs et ses immortelles espérances ; et tantôt, inspirant à des hommes superbes sa perversité et son audace, il ouvre leurs lèvres aux blasphèmes, ou leur dicte ces livres abhorrés de l'homme de bien, dont l'incrédulité fait toute la gloire, et une fureur sacrilége tout l'intérêt. D'autres fois enfin, il arme les maîtres de la terre du glaive de la persécution, et à force de rigueurs, de sang et de carnage, essaie d'effacer le nom de Jésus-Christ de la mémoire des hommes, et de leur cœur sa céleste morale. Mais, de quelque affreux succès que soient couronnés tant d'efforts, le seul respect humain prépare cependant à l'Église de plus justes sujets de larmes ; et, quoique ses effets soient plus lents et ses coups plus insensibles, seul il est plus funeste à la religion que les passions les plus ardentes, que l'impiété la plus audacieuse, que les plus cruelles persécutions.

Il est vrai, les passions exercent au loin leur cruel et avilissant empire, et c'est pour la religion une continuelle et amère douleur de voir ses enfans, au mépris de ses conseils et de ses pleurs, oublier la grandeur de leur destinée, et se précipiter en foule au devant d'une humiliante servitude. Cependant, quelque nombreux que soient leurs esclaves, il est du moins dans la vie des époques heureuses qui garantissent de leur fureur, et les regards de la religion peuvent encore contempler avec joie des cœurs qui n'ont

jamais connu leur honteuse domination, ou qui se sont enfin affranchis de leurs chaînes. Si, dans leur fougue impétueuse, elles emportent une ardente jeunesse, elles ne troublent pas au moins le sommeil innocent de l'enfance, et le déclin des ans amène souvent, avec l'expérience, l'aversion ou le dégoût pour leurs criminels plaisirs. Mais le respect humain captive tous les âges; tous, jeunes gens, enfans et vieillards, tous plient sous son inflexible tyrannie. Car, ne pensez pas que la plupart de ces hommes, dont les discours ou la conduite semblent accuser l'irréligion, soient en effet parvenus à effacer de leur cœur cette foi qu'y grava la bonté divine, et que fortifièrent de pieux enseignemens et de touchans exemples. Non, elle y survit encore, et, malgré leurs infidélités, elle y reçoit encore leurs hommages secrets. Mais le respect humain cache ces sentimens honorables sous un voile odieux, étouffe leurs remords et leur fait sacrifier à la crainte d'un mépris, d'une raillerie ou d'un sourire, des devoirs que leur cœur respecte et des affections qu'il chérit.

Considérez ce vieillard au sein de sa famille, souffrant en silence les discours d'une jeunesse licencieuse, ou mêlant lui-même à des propos impies ses horribles bons mots. C'est le respect humain qu'il faut accuser, s'il déshonore ainsi ses cheveux blancs par une lâche condescendance, et autorise, par d'indignes exemples, ceux que sa présence et son seul regard devraient rappeler à la réserve et au respect. Voyez ce jeune homme entrant dans nos temples, la démarche altière et le front levé, promenant sur nos saintes assemblées des yeux pleins de mépris, déconcertant le recueillement de la piété par sa marche bruyante òu sa contenance immodeste, et sortant enfin de la maison de Dieu, sans avoir daigné lui payer le court et facile tribut de ses adorations. Eh quoi! si jeune encore a-t-il déjà fait dans l'incrédulité de si déplorables progrès? Non, quoique dépravé par les passions, son cœur est toujours chrétien; mais, asservi par le respect humain, il rougirait de paraître se souvenir des leçons qu'il entendait naguère avec une si humble docilité, des promesses qu'il se plaisait à répéter à la face des autels, des aveux pleins de confusion et de repentir qu'il déposait au pied des sacrés tribunaux; et c'est le respect humain qui, dans ces mêmes lieux, long-temps témoins de sa foi et de sa ferveur, place aujourd'hui dans ses regards cette audace hautaine et sur ses lèvres ce dédaigneux sourire.

Que dis-je? c'est peu de tant de ravages, et il faut que le respect humain asservisse l'enfance elle-même, en resserrant par une

indigne crainte ces ames simples et naïves qu'un heureux instinct ouvrait au goût de la piété et à l'amour de la vertu. C'est le respect humain qui attend et saisit le jeune enfant à son entrée dans ces écoles célèbres où il doit se rendre habile dans les sciences profanes, et perdre peut-être, hélas! la science du salut. C'est le respect humain qui lui donne dans ses prières sa légèreté déplorable, et dans nos temples sa scandaleuse dissipation; c'est le respect humain qui ferme pour lui sans retour les livres dont autrefois il nourrissait sa ferveur; c'est enfin le respect humain qui lui fait dissiper le précieux héritage de foi et de piété que ses aïeux lui transmirent, et que des parens en larmes lui recommandèrent si soigneusement à leurs derniers adieux. Quelle passion fit jamais de plus cruels ravages et étendit plus loin son odieuse domination!

Non, ce n'est plus contre les passions, objet éternel des gémissemens de l'Eglise et du zèle de ses ministres, qu'il nous faut aujourd'hui diriger nos premiers coups, quelque lamentables que soient leurs effets, dans quelque avilissement qu'elles précipitent les Chrétiens, ce n'est point contre elles que doivent se porter nos plus pressans secours. Ce n'est ni l'intempérance qui fait son Dieu de son ventre, ni l'avarice qui fait son Dieu de son argent, ni la volupté qui fait son Dieu d'une idole de chair, qui doivent appeler d'abord les armes de la sainte parole. Mais le respect humain qui rend esclave par lâcheté de toutes les passions à la fois : voilà l'humiliant, mais redoutable ennemi qu'il nous faut combattre avant tout; voilà le poison qui menacerait l'Eglise d'une mort inévitable, si Jésus-Christ ne lui eût garanti une impérissable durée.

Dans tous les siècles, il est vrai, les passions ont offert à la religion un spectacle plein de désolation et d'amertumes; mais du moins les Chrétiens qui se laissaient tromper à leurs séductions et à leurs amorces conservaient au milieu de leurs désordres mêmes les sentimens et le langage de la foi; ils convenaient de leurs faiblesses avec candeur; ils gémissaient sur la violence de leurs penchans, ils se promettaient de chercher sur le soir de la vie un refuge dans le sein de la divine miséricorde; et quand, par leurs excès, ils déshonoraient la religion, ils lui rendaient du moins hommage par leurs aveux, par leurs craintes, et même par leur aveugle présomption. Mais aujourd'hui, le pécheur qui, dominé par le respect humain, dissimule les sentimens chrétiens que son cœur conserve encore, n'est pas moins funeste

à la religion par la lâcheté de son silence que par le scandale de ses débordemens. Il souffre qu'on attribue à son impiété sa sécurité dans le vice, quand sa foi le trouble par de continuels reproches; il aime mieux passer pour incrédule endurci que pour un Chrétien faible qu'entraînent de coupables penchans, et enlève ainsi à la religion, qu'attristent ses égaremens, la seule consolation qu'il pourrait lui offrir encore dans la confession ingénue de ses contradictions et de ses remords.

Les passions, qui presque toujours précèdent l'incrédulité, montrent assez quel en est le honteux principe, et servent elles-mêmes à expliquer son langage impie et son mépris pour les lois les plus sacrées; et tous ces déserteurs de la foi de leurs pères, bien loin de déshonorer la religion par leur apostasie, lui rendent, même par leurs excès, un témoignage glorieux, puisqu'ils montrent que leur dégradation ne peut plus s'élever à la sublimité de ses dogmes, ni leur corruption s'accommoder de la pureté de sa morale. Mais, pour l'esclave du respect humain, ce sont ses vertus mêmes qui deviennent funestes à la religion. Si un heureux naturel lui fait concilier une régularité des mœurs et une probité sévère avec son indifférence apparente pour la sainte doctrine de Jésus-Christ, il présente un sujet de scandale au Chrétien faible et inattentif qui s'étonne qu'on puisse accorder, avec l'oubli de la Foi, une conduite hors de toute atteinte; il offre un soutien aux prétentions de l'impie qui s'applaudit de pouvoir le désigner à tous les regards, comme un incrédule solidement vertueux; il dérobe enfin à la religion la gloire d'avoir formé et d'entretenir des vertus, qui ne doivent cependant leur origine qu'à son respect secret pour nos vérités saintes.

Le respect humain fait donc verser à la religion plus de larmes, il déchire son cœur par de plus sensibles blessures que les passions les plus criminelles et que les plus honteux débordemens. Que dis-je? irons-nous plus avant et oserons-nous établir quelque comparaison entre l'impiété elle-même avec son audace et ses fureurs, et le respect humain avec sa timidité et sa lâche circonspection? Oui, Chrétiens, et notre horreur du respect humain s'accroîtra de ce parallèle.

L'impiété marche à découvert et ne prend aucun soin de céler ses complots; c'est au ciel même qu'elle ose déclarer la guerre; et c'est pour assurer son horrible triomphe que, rassemblant les nombreux ministres de sa haine, elle essaie d'ébranler, sous leurs coups redoublés, l'antique édifice que cimenta de son sang le Ré-

dempteur du monde, et de lutter contre la main invisible qui doit le soutenir jusqu'à la fin de siècles sur ses immortels fondemens. Mais, du moins, tant d'acharnement et tant de rage réveille l'ardeur des Mathatias de la loi nouvelle; ils accourent en foule autour de l'arche sacrée, et, s'armant du bouclier de la foi et du glaive de la sainte parole, ils défendent avec vigueur le dépôt dont Dieu leur a commis la garde, et repoussent sans relâche les assauts de leurs coupables ennemis, et l'orgueil de leur aveugle fureur.

Mais que peut tout leur zèle et que peut toute leur vaillance contre ce lâche respect humain qui, s'enveloppant d'une prudence hypocrite, se glisse comme le serpent dans le silence, se dérobe à tous les regards et laisse cependant partout sur son passage le poison d'une langueur mortelle qui flétrit tous les cœurs et glace tous les courages? Et quand ils viendraient à bout de le surprendre, ce misérable ennemi, et de lui arracher le masque sous lequel il dissimule sa perfidie, quel fruit leur reviendra de ce premier succès? Le zèle peut combattre les sophismes de l'impiété, il peut terrasser son audace; mais combattra-t-il le silence du respect humain? dissipera-t-il ces lâches terreurs? et n'est-ce pas contre lui, non moins que contre l'incrédulité que la religion a besoin, de nos jours, d'appeler à grands cris le miracle d'une création nouvelle, d'invoquer une puissance qui substitue à tous ces cœurs dégénérés des cœurs intrépides capables de braver la vaine opinion des hommes et leurs frivoles discours?

Toutefois, il faut en faire l'aveu, l'impiété a répandu de toutes parts la contagion de ses fatales maximes; elle a pénétré dans les palais des grands, et n'a pas dédaigné de descendre dans les humbles réduits de l'indigence. L'artisan, dans les villes, a mis sa gloire à entendre ses leçons, et le simple habitant des campagnes a appris sous le chaume à consumer, dans la lecture de ses dogmes pervers, les courtes heures de son loisir. Toutefois, il est encore des contrées qu'une heureuse ignorance, que leur éloignement des villes, que la hauteur de leurs montagnes ou la profondeur de leurs vallées ont rendues inaccessibles aux Apôtres du mensonge, et qui conservent encore à la religion quelque croyance et quelque amour. Mais ces barrières placées par la bonté divine et qu'a respectées le torrent de l'incrédulité, le respect humain les a franchies pour aller enchaîner, par ses vaines terreurs, ces hommes que leur seule grossièreté paraissait mettre pour jamais à l'abri de ses atteintes. Pénétrez, en effet, dans ces campagnes retirées, où semble avoir dû se conserver encore la candeur vénérable de nos pères et leur

humble docilité; entrez dans leurs temples à ces jours solennels où la religion y invoque, pour célébrer ses fêtes, le nombreux concours de ses enfans; vous y verrez, il est vrai, accourir de toutes parts une foule empressée pour en faire à l'envi retentir les voûtes des antiques accens d'un chant religieux. Mais si, comme aux habitans des villes, le respect humain ne leur a point fermé la maison de prière, il veille du moins autour des tribunaux sacrés et du banquet préparé par la bonté céleste, et vous chercherez vainement dans cette troupe immense, des coupables humiliés sous la main de la miséricorde aux pieds des ministres de la réconciliation; et ce sera vainement que le Père de famille appellera des convives au festin du divin amour; ou si la vierge chrétienne, docile aux inspirations de la grace, a compris qu'elle ne peut trouver qu'auprès de son Dieu, pour sa faiblesse, un appui et un rempart pour son innocence, elle essaiera de dérober encore sa fidélité à tous les regards, ou n'ira s'asseoir à la table des Anges que l'inquiétude dans l'ame et la rougeur sur le front.

N'accusez donc plus l'impiété d'avoir porté à la religion ses coups les plus funestes; n'accordez plus à quelques hommes que le coupable abus de leurs talens a condamnés à une réputation éternelle, ne leur accordez plus la déplorable gloire d'avoir seuls perverti leur patrie et entraîné loin de Jésus-Christ tant d'innombrables déserteurs qui lui refusent aujourd'hui leurs adorations et leurs hommages. Leurs écrits, il est vrai, leurs écrits impies firent à la foi des peuples d'irréparables dommages; mais le respect humain n'a pas moins servi leurs desseins que toute leur fureur et que tous leurs blasphèmes. C'est le respect humain qui rangea sous l'étendard de quelques chefs audacieux ces hommes de toutes les conditions que la foi captivait en secret sous son joug honorable, mais qui voulaient paraître s'affranchir aussi des préjugés timides et briser leurs honteux liens. C'est le respect humain qui poussa dans les rangs de l'incrédulité tous ces auteurs vulgaires qui, par une vaine réputation de force d'esprit, essayaient de consoler leur orgueil de la conscience de leur médiorité. Eux-mêmes, plus d'une fois, révélèrent à la mort ce honteux secret; plus d'une fois eux-mêmes ils prirent soin de nous apprendre que, malgré leurs efforts, jamais leur cœur n'avait pu s'aguerrir contre les terreurs salutaires de la foi; qu'ils tremblaient en secret, à la pensée des vérités saintes que leur plume attaquait avec tant d'audace, et qu'enfin ce n'était que par la crainte des hommes qu'ils s'étaient montrés si hardis contre Dieu. (M. Borderies.)

Péroraison.

Armons-nous donc de courage et de zèle, et défendons encore contre ses attaques notre plus cher héritage. C'est notre religion que le respect humain veut nous ravir, et avec elle notre force, notre consolation, notre espérance. Rangeons-nous autour de ce trésor sacré, et ne souffrons pas qu'il devienne la proie d'un lâche et cruel ennemi. Pour le terrasser, il n'est besoin ni de longs efforts, ni d'une lutte pénible; non, pour le mettre en fuite, il suffit au Chrétien de se montrer et de ne pas rougir du nom dont il est honoré. Ah! c'est dans un siècle où ce nom glorieux est en butte à plus d'outrages qu'il convient à des cœurs généreux de le porter avec plus de fierté. C'est dans un siècle où la morale évangélique inspire aux lâches tant d'effroi, aux pervers tant de haine, qu'il convient à des ames franches et à des cœurs intrépides d'en remplir les obligations et d'en soutenir les prérogatives! Qu'ils rougissent de leur avilissement, ces hommes intéressés qui, Chrétiens dans le cœur, ne tarderaient point à le paraître, si la considération, les richesses ou les honneurs devaient en payer la profession. Qu'ils rougissent surtout de leur dépravation, ces hommes qui n'ont d'autre objection réelle contre le titre de Chrétien, que la sainteté de ses engagemens et les penchans corrompus de leur cœur. Pour nous, mettons notre gloire à croire à l'Evangile, et nos efforts à pratiquer des vertus qui environnent la vie présente de paix et de consolation, et préparent pour la vie future des récompenses éternelles; ayons la générosité d'être franchement Chrétiens; et tandis que le torrent de l'exemple entraîne chaque jour à leur perte tant d'ames lâches et pusillanimes, défendons-nous de sa violence en nous attachant à Jésus-Christ, sans permettre que rien puisse nous en séparer; plus ce divin maître est délaissé et plus il est digne d'une ame généreuse de le dédommager de cet abandon par une fidélité inviolable. Plus il est outragé et plus il est digne d'une ame intrépide de le défendre contre les attaques de ses ennemis, ou du moins de partager avec joie son ignominie.

Oui, nous aurons la force de nous montrer vos disciples, ô Jésus! notre Dieu et notre unique maître. Notre conduite et nos discours rendront toujours témoignage à notre sainte croyance, et le respect humain n'étouffera plus en nous les sentimens d'une fidélité à laquelle votre amour et vos bienfaits vous donnent tant

de droits. A l'exemple du grand Apôtre, nous braverons et nous compterons pour rien l'opinion de ces hommes qui vivent aujourd'hui et ne seront plus demain; contens de pouvoir obtenir un jugement favorable de celui qui était hier, qui est aujourd'hui, et qui sera dans tous les siècles pour récompenser notre fidélité par un bonheur qui n'aura point de terme. Ainsi soit-il. (Le même.)

PLAN ET OBJET DU QUATRIÈME DISCOURS SUR LE RESPECT HUMAIN.

EXORDE.

Non erubesco Evangelium.

Je ne rougis pas de l'Évangile. (Rom. I. 16.)

Non, il ne rougissait pas de l'Evangile l'Apôtre intrépide qui présentait le flambeau de la foi à l'univers tout entier, aux ignorans et aux sages du siècle, aux petits et aux grands, aux esclaves et aux rois. Non, il ne redoutait pas la vaine censure des hommes, celui qui se faisait une gloire de suivre la sainte folie de la croix, celui qui ne voulait d'autre honneur que l'honneur d'appartenir à un Dieu crucifié : *Absit mihi gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu-Christi.* Aussi quand le monde se plaisait à distiller sur ses œuvres et sur ses intentions le fiel de la satire, avec quelle noble fierté il en appelait de ses jugemens aux jugemens de Dieu ! Ils ne craignaient pas les traits méprisables de l'inconstante opinion des hommes, ces premiers héros de la religion, qui, solennellement interrogés sur la foi, montaient hardiment sur les échafauds pour rendre témoignage à la vérité qui s'était manifestée à leurs cœurs, tant était puissante en eux la force de la conviction ! tant il était difficile d'effrayer leur courage et d'arrêter leur générosité !...... Mais, hélas ! que les Chrétiens de nos jours ont dégénéré de leur aïeux ! On retient la vérité captive au fond de son cœur ; on n'ose plus révéler au grand jour les sentimens de son ame ; on n'est plus Chrétien qu'en secret.... Oui, mes frères, le respect humain, voilà la grande maladie de la France, voilà la plaie épouvantable dont elle est frappée, voilà le chancre funeste qui ronge et dévore les plus nobles parties de ce corps que la foi avait rendu jadis si robuste et si heureux..... C'est du respect humain que je veux vous entretenir : je veux essayer de vous faire comprendre qu'il est un crime énorme contre

Dieu, et combien sont épouvantables ses effets par rapport à l'homme. (Le P. GUYON, *Sur le Respect humain.*)

Le respect humain est un crime énorme contre Dieu.

Il est dans l'homme un penchant invincible pour la gloire. Je ne sais quel instinct impétueux de sa nature l'agite, le tourmente et le pousse vers des postes éminens où la Providence ne le place point dès sa naissance. Il est surtout un point que l'on peut regarder comme le centre de toutes les ambitions, comme le terme de tous les désirs, comme la fin dernière de tous les efforts : c'est le trône; oui, c'est là que se dirigent tous les regards...... Les rayons qui émanent de la majesté suprême éblouissent tous les yeux. Chacun s'estimerait heureux s'il pouvait ceindre son front d'une couronne, ou du moins s'asseoir sur les marches d'un trône, ou recevoir de plus près les reflets de la gloire qui environne les rois...... De là les pénibles travaux dont se consume le vulgaire pour sortir de l'obscurité où il est enseveli, et la joie indicible que tout homme ressent quand il se voit revêtu de quelques marques spéciales qui le distinguent de ceux dans la classe desquels il se trouvait confondu. Voyez le simple mercenaire, avec qu'elle allégresse il se couvre des livrées de son maître! avec quelle fierté il paraît au milieu des compagnons de sa première indigence! avec quelle jouissance le guerrier jette sur ses épaules les nobles insignes des défenseurs de la patrie! avec quel noble orgueil les magistrats et les grands portent ces vêtemens d'honneur, signes éclatans de l'autorité ou de la faveur des rois!....... Ambitionner ces distinctions sociales, c'est la preuve des ames élevées, nobles et généreuses......

Et l'on s'humilierait quand on s'efforce de se rapprocher de Dieu, quand on recherche les faveurs de Dieu, quand on se fait gloire de servir Dieu! Mais Dieu n'est-il pas le Roi des rois? Si les rois commandent à des peuples, Dieu ne gouverne-t-il pas l'univers? Leur puissance n'est-elle pas empruntée, ne relève-t-elle pas de la puissance souveraine de Dieu? Maîtres des nations, les rois ne sont-ils pas vassaux de l'Eternel? Que dis-je? il n'est pas de gloire et de grandeur aux yeux de Dieu. Les peuples et les souverains, confondus dans le même néant, sont devant Dieu comme s'ils n'étaient pas....... Et vous vous inclinerez devant le sceptre des maîtres de la terre, vous vous honorerez de ramper à leurs pieds, tandis que vous rougirez de vous prosterner devant

Dieu! Avez-vous considéré ce serviteur que son maître traite chaque jour avec bonté, comme il ne rougit pas de lui donner à chaque instant des marques de sa fidélité et de son invincible attachement? Avez-vous vu cet homme qui sent si vivement ce que demande de lui l'amour de son roi, comme il est fier de se sacrifier pour lui? Vous vous souvenez de cet indigent à qui vos bienfaits ont font connaître le bonheur, comme il est attentif à saisir toutes les occasions de vous manifester sa reconnaissance! Et cet enfant que la constante sollicitude d'un père a protégé dans son enfance et conduit dans la voie du bonheur, comme il est empressé, joyeux de parler de sa tendresse à l'auteur de ses jours et de lui en donner des preuves éclatantes! Mes frères, voilà les sentimens du vrai Chrétien à l'égard de son Dieu. En effet, n'est-il pas votre maître? n'est-il pas votre roi? n'est-il pas votre bienfaiteur? n'est-il pas votre père? Et tout ce que ces titres sacrés et incontestables exigent de votre cœur, vous serez assez injustes pour le lui refuser! vous vous plairez, au contraire, à imprimer une flétrissure éternelle sur le front de celui qui, docile à la voix de la raison, fidèle à sa conscience, servira son Dieu comme il le doit! O crime épouvantable! ô ingratitude dont une langue mortelle ne saurait exprimer toute la noirceur!.......

Si Dieu paraissait à vos regards, environné de gloire et de majesté, comme les potentats de la terre; si, comme eux, il avait ici-bas une cour et des ministres visibles; s'il dispensait des faveurs et des emplois, vous le serviriez avec ardeur, vous environneriez son trône, vous vous presseriez autour de son palais; mais parce qu'il s'offre à vous sans éclat, parce qu'il est sur la croix, vous rougissez; comprenez, si vous le pouvez, quelle est l'énormité du crime que vous commettez par là envers Dieu......

Il y a de l'honneur pour un fils à reconnaître, à avouer pour son père celui de qui il a reçu le jour, lors même que celui-ci se présenterait couvert des haillons d'une honnête indigence, ou des simples vêtemens d'un artisan vulgaire, surtout s'il avait consacré le prix de ses longues veilles et de ses pénibles travaux à l'éducation de son fils!... Au contraire, opprobre éternel, flétrissure ineffaçable pour tout enfant qui, oubliant les bienfaits qu'il reçut de la main paternelle, désavouerait sa naissance et rougirait de son père. L'indignation de l'univers se soulèverait contre lui, et toutes les nations l'appelleraient dénaturé. Mais, mes frères, tout ce qui est vrai pour nos sentimens, pour notre conduite à l'égard des

hommes, sera faux quand il s'agira de Dieu. Quoi! les mêmes titres nous lieront envers Dieu, et nous serons dispensés des mêmes affections! A cette pensée, la raison elle-même frémit et s'indigne. Or, savez-vous ce que vous devez à votre Dieu, ce que vous avez coûté à votre Dieu?... Qu'étiez-vous avant la rédemption? des infortunés réduits à la plus affreuse indigence spirituelle, des esclaves destinés à la plus infamante tyrannie de l'Enfer, condamnés à subir une mort éternelle. Qu'a fait Jésus-Christ?... il est descendu du ciel pour nous rendre l'espoir du bonheur; pour racheter nos titres à la possession des cieux, il a supporté les horreurs de la misère. Que nous rappelle le dénûment de la crèche?... Pour nous arracher de l'obscure prison où nous devions être à jamais les objets des cruelles dérisions et de la rage des démons, il a voulu porter nos chaînes et souffrir tout ce qui peut déshonorer l'homme et le flétrir; pour nous enfanter de nouveau à la vie immortelle, il est mort sur une croix, chargé des imprécations de tout un peuple, de l'univers.... Chrétiens, enrichis des dépouilles de votre Dieu, libres par sa captivité, triomphans par ses opprobres, vivans par sa mort, vous n'oserez pas le reconnaître, vous rougirez de lui!!! Vous ne lui donnerez pas publiquement une seule preuve de respect, de reconnaissance, d'amour et de tendresse! Ah! frémissez, coupables mortels! vous avez comblé la mesure du crime; on ne peut rien ajouter à votre ingratitude....

Hommes pusillanimes, un jour viendra où Dieu ne sera plus pour vous un objet dont vous détournerez les yeux en rougissant.... Un jour viendra où vous le regarderez au contraire comme votre unique espérance.... Quand le monde vous aura quittés; quand il aura éloigné de vous ses fêtes, ses plaisirs, ses honneurs, ses richesses; quand la mort se hâtera de sonner votre dernière heure; alors, saisis de terreur, vous fixerez des regards supplians sur ce Jésus que vous dédaignez aujourd'hui; l'inquiétude, la crainte, les remords agiteront vos ames, et vous vous écrierez: O mon Dieu! ayez pitié de moi, tout m'abandonne, soyez mon refuge! tout m'accable, soyez ma force et mon appui!... Alors vous verrez combien il est grand, combien il est puissant; vous l'invoquerez, vous qui êtes aujourd'hui ses lâches contempteurs, ses timides déserteurs, et il rejettera les vœux de votre détresse, et il rira de vos alarmes: *In interitu vestro ridebo*.... Et quand, sortis du lieu de l'épreuve, vous irez comparaître devant le tribunal de l'Eternel pour y rendre compte de votre fidélité et de votre courage; quand l'immortel Souverain vous demandera le récit des actions que vous

aurez faites pour son service et pour sa gloire ;... ah! quels regards il lancera sur vous! avec quel mépris, avec quel dédain il vous accueillera à son tour! Ah! dira l'Ancien des jours, le principe éternel de toute puissance, de toute gloire et de toute majesté : Tu me reconnais donc maintenant pour l'Être des êtres, pour le seul grand, le seul magnifique, le seul Roi des rois? Tu voudrais maintenant t'humilier devant moi jusqu'au centre de l'univers, et naguère ta bouche n'osait prononcer mon nom; tu n'osais fléchir le genou dans mes temples; à la vue de mes serviteurs, le sourire du mépris, de la pitié, du dédain le plus insultant, naissait sur tes lèvres; tu rougissais d'être vu dans leur sainte assemblée.... Indigne créature, soldat traître à ma gloire, va, ton Dieu, ton Roi rougit de toi : *Qui me erubuerit*, etc. Le voilà donc, dira Jésus-Christ, celui pour qui j'étais un Dieu objet de honte! Il riait de mes mystères, de peur d'encourir le déshonneur de croire à ma parole, il rougissait de ma croix... Insensé qui méprises ma grandeur, ingrat qui rougis de mon amour!... va, ton Sauveur rougit aussi de t'avoir tant aimé : *Qui me erubuerit*, etc. C'est toi, dira l'Esprit-Saint, c'est toi, ame infidèle, qui craignis de manifester au grand jour les merveilles que j'opérais en toi; qui te serais crue humiliée d'obéir aux invitations de mon amour; qui aurais rougi de porter sur ton front le caractère de mes soldats, et d'imiter leur ferveur généreuse et leur courage intrépide.... va, je rougis aussi d'avoir prodigué tant de bienfaits à une ame aussi vile que toi : *Qui me erubuerit*, etc. Ainsi sera traité l'esclave du respect humain.... (Le même.)

Le respect humain détruit dans le cœur de l'homme le principe de la religion.

Qu'est-ce que l'homme et le plus grand homme, une fois devenu l'esclave du respect humain? L'homme esclave du respect humain, c'est un homme qui préfère constamment la créature à Dieu : voilà le premier degré de son crime; c'est un homme qui préfère la créature à Dieu avec une pleine et entière réflexion : en voilà l'impiété; c'est un homme qui préfère à Dieu, parmi ses créatures, ce qu'il y a de plus digne de sa haine et de ses mépris : en voilà l'excès; c'est un homme qui préfère la créature à Dieu sans aucune raison qui rende excusable cette indigne préférence : en voilà le comble; enfin c'est un homme qui préfère la créature à Dieu par des craintes qui ne l'arrêtent que quand il s'agit du devoir que Dieu commande : en voilà l'abomination. En faut-il davantage

pour détruire tout principe de religion dans le cœur de l'homme; et n'y a-t-il pas au moins, dans ces divers degrés de crimes, selon l'expression de saint Cyprien, une apostasie, une infidélité de mœurs et de pratique? *In his omnibus quædam apostasia fidei est.* Je reprends.

1° Le premier des traits dont je viens de vous tracer l'image du respect humain, mes chers auditeurs, c'est qu'il ne peut dominer dans notre cœur sans nous faire préférer constamment la créature à Dieu : demandez-vous la preuve de cette vérité trop évidente? Eh! n'est-ce pas là, si je peux m'exprimer ainsi, l'essence même de ce péché servile? c'est-à-dire de cette crainte de déplaire aux hommes, de ce désir de leur plaire, qui, en mille occasions, vous a fait choisir la disgrace et le mépris de Dieu, préférablement à la haine et au mépris du monde. Rappelez-vous ces momens, dirai-je heureux ou malheureux pour vous? où Dieu, vous parlant au cœur, vous pressait de répondre à ses invitations réitérées, et faisait disparaître, par l'onction de sa grace, l'impossibilité chimérique que vous imaginez à vivre en Chrétiens. Déterminés alors à changer de mœurs et à vous réformer sur le modèle des vrais fidèles, vous n'aviez plus qu'un pas à faire pour entrer dans la carrière des vertus, qui conduit au ciel; mais à ce moment même, où la grace se faisait fortement entendre à votre cœur, le monde, dont vous alliez secouer le joug, s'est présenté à vos yeux; il vous a fait craindre ses discours et ses jugemens; et le projet d'une conversion déjà comme arrêtée entre Dieu et vous s'est évanoui à la seule pensée de ce que dirait le monde.

Ah! mes chers auditeurs, avez-vous jamais bien réfléchi sur cet indigne esclavage qui assujétit habituellement dans votre cœur l'empire de votre Dieu à celui des hommes? Tâchez d'en concevoir ici toute l'injustice sous une figure sensible que j'ai à vous présenter. Un fils qui vous est cher paraît en votre présence, vous lui déclarez vos volontés, vous lui en ordonnez l'exécution avec cet empire également aimable et absolu que vous donnent sur sa conduite les droits de la nature; vous lui adoucissez encore par tous les moyens que vous suggère la tendresse ce qu'il peut y avoir de rigoureux dans l'exécution de vos ordres; ce fils, prêt à vous obéir, entend la voix d'un de vos serviteurs, assez téméraire pour désapprouver l'obéissance filiale qu'il vous doit, et pour témoigner qu'elle ne lui plaira pas; et à l'instant ce fils dénaturé, oubliant ce respect, cet amour qui vous est dû, fait céder dans son esprit toute l'autorité d'un père à celle d'un vil esclave; et dans la

vue seule de complaire à cet esclave insolent, ne craint pas d'encourir la disgrace paternelle, et de s'exposer à votre indignation. Répondez, mon cher auditeur, la désobéissance de ce fils rebelle, dans la concurrence indigne de l'esclave et du maître, ne serait-elle pas à vos yeux un signe trop évident que vous n'occupez ni dans son amour ni dans son estime le premier rang qui vous est dû?

Or, voilà précisément l'outrage que vous faites à Dieu dès que le sentiment du respect humain vous arrête, et vous rend rebelle à ses ordres. Devenu, par la grace de l'adoption divine, l'enfant de ce grand Dieu, le plus tendre de tous les pères, vous êtes sans cesse en présence de sa majesté, qui remplit également le ciel et la terre; et tout invisible qu'elle est à vos regards, elle vous devient sensible par les mouvemens et les inspirations de sa grace, par la voix de son Evangile et de ses ministres; il vous parle avec tout l'empire que lui donnent sur vous les droits de la divinité; il vous fait entendre qu'en vain vous serez Chrétien de cœur, si vous ne paraissez pas ce que vous êtes; et que c'est une égale prévarication, soit d'être Chrétien sans oser le paraître par respect humain, soit d'affecter de le paraître par hypocrisie, lorsqu'on ne l'est pas en effet. Tandis que Dieu vous parle en maître et vous intime ses ordres, le monde, qui ne peut avoir que le titre d'esclave devant cette suprême grandeur, entreprend de balancer son domaine souverain sur tout ce que vous êtes; il vous parle à son tour et vous déclare que si vous cessez de le suivre, pour obéir à Dieu, vous allez à l'instant devenir l'objet de ses railleries et de sa censure: vous craignez la menace du monde; et cette indigne crainte qu'il vous inspire l'emporte sur la crainte filiale que doit vous inspirer un Dieu. En vain ce Dieu vous rappelle, et sa puissance infinie qui le fait régner sur toute la nature, et ses bienfaits sans nombre, versés sur votre tête, qui lui donnent un nouveau droit à votre obéissance; quelque langage qu'il vous parle, celui de la majesté, de l'amour ou de la terreur, il n'est plus pour vous qu'une divinité inférieure et subalterne, dont le faible pouvoir sur votre cœur doit céder à l'empire que vous donnez au monde sur vous-mêmes, par la crainte servile de ses jugemens. Or, dans cette peinture naturelle de vos mœurs, Chrétiens livrés au respect humain, voyez-vous quelque vestige de cet amour de préférence que vous devez à Dieu? n'est-il pas anéanti dans vous, cet amour le grand principe de votre religion, ou plutôt ne le transportez-vous pas tout entier au monde?

Et ne vous persuadez point que, malgré cette dépendance où vous êtes des idées du monde, vous pouvez encore aimer votre Dieu au dessus de tout le reste, et lui conserver la préférence éminente qu'il mérite dans votre amour; le croire ainsi, Chrétiens, ce serait vous abuser, ce serait vous tromper vous-mêmes sur un des points les plus importans de la morale du Christianisme. Ignorez-vous donc cet oracle si connu de Jésus-Christ que, de deux maîtres que l'on sert, il en est un que l'on aime, et l'autre que l'on méprise? *Unum odio habebit, et alterum diliget* [1]. Il faut donc, pécheur, esclave du respect humain, qui, par une entreprise chimérique, voulez contenter à la fois et Dieu et le monde; il faut qu'au fond de l'ame vous méprisiez l'un ou l'autre de ces deux maîtres; or, je vous le demande, le maître devenu l'objet de vos mépris, serait-ce le monde que vous avez fait l'arbitre de vos sentimens et de vos œuvres, et dont vous ménagez la faveur avec plus de précautions et de soins que l'amour de votre Dieu? Non sans doute, c'est Dieu même qui est le maître méprisé, ce Dieu à qui vous ne balancez pas de désobéir et de déplaire, dès qu'il se trouve en concurrence avec le monde; car, aimer Dieu préférablement au monde, et craindre moins sa haine et ses jugemens divins que la haine et les jugemens frivoles du monde, ce sera toujours une indignité, ou plutôt une chimère qu'un tel amour. Qu'est-ce donc que l'indifférence et le mépris dans le cœur humain si c'est là de l'amour et de l'estime? Peut-être, dans la spéculation et en idée, conserverez-vous encore à Dieu le premier rang qu'il mérite sur le monde par l'excellence et la souveraineté de son être; mais, malgré cette conviction intime de la perfection infinie de Dieu, conviction stérile dans votre esprit, qui n'a sur vous d'autre effet que de vous rendre plus coupables quand le respect humain vous entraîne; toujours il sera vrai que, réellement et dans la pratique, vous renoncez au culte et à l'amour du souverain Être, dès que le respect pour sa créature est assez puissant sur votre cœur pour lui ravir l'hommage de votre obéissance : *In his omnibus quædam apostasia fidei est.*

2°. Mais c'est ici qu'un abîme attire un autre abîme, selon l'expression de l'Ecriture: *Abyssus abyssum invocat.* L'homme esclave du respect humain préfère constamment la créature à Dieu; c'est-là comme le premier degré de son crime. En voici l'impiété, c'est qu'il préfère la créature à Dieu, avec une pleine et entière ré-

[1] Matth., VI.

flexion; nouvelle preuve que l'esprit de religion ne saurait subsister dans un cœur assez faible pour se laisser dominer au respect humain. Car il n'en est pas, mes chers auditeurs, de l'esclavage réfléchi et pleinement volontaire où nous réduit le respect humain, comme du joug impérieux que nous imposent les autres passions qui nous agitent. Elles ne nous dominent, pour la plupart, ces passions turbulentes qu'en aveuglant, pour ainsi dire, la raison et la conscience, et n'établissent leur tyrannie dans nos cœurs qu'en y faisant naître ces mouvemens violens qu'accompagnent d'ordinaire le trouble et la confusion. Que l'ambition, par exemple, l'intérêt, la vengeance, la volupté nous captivent et nous rendent rebelles à Dieu par l'attrait du bien sensible qu'elles nous présentent, alors, il est vrai, nous préférons au Dieu souverain ce bien terrestre et passager auquel nous nous livrons contre ses ordres; mais les mouvemens tumultueux dont ces cupidités troublent nos cœurs nous étourdissent, pour ainsi dire, nous transportent, en quelque manière, hors de nous-mêmes; nous ôtent, dans le cours de la vie, le libre usage de la réflexion et du raisonnement, et ne nous font consentir aux sentimens et aux désirs coupables qu'elles nous inspirent qu'en faisant disparaître aux yeux de l'esprit l'idée du Maître suprême qui nous défend de leur obéir; oubli de Dieu dans la plupart des hommes passionnés, qui, sans excuser véritablement leur crime, le rend cependant moins injurieux au Dieu qu'ils outragent, parce qu'un pareil oubli les met hors d'état de sentir assez vivement l'injure qu'ils font à ce Dieu souverain dont ils violent les ordres.

Mais quand la préférence que vous donnez au monde est le pur effet du respect humain, mon cher auditeur, alors ne préférez-vous pas la créature à Dieu avec une connaissance entière, une vue délibérée de cette préférence injuste? Hélas! le respect humain qui vous domine ne vous laisse que trop de lumières pour voir et discerner clairement ce qui est dans l'ordre. De là ces remords, ces agitations, ces perplexités qui jettent la division dans votre ame, et la laissent flotter d'abord entre deux craintes opposées; d'une part, ce qui ne convient pas, et de l'autre, ce qui est du devoir; l'idée d'un Dieu seul vraiment à craindre, et que vous ne craignez pas; l'idée d'un monde trop redouté et qui ne mérite pas de l'être se présentent tour à tour ou en même temps à votre esprit. Ainsi, placé que vous êtes entre le Dieu créateur et le monde sa créature, entre Dieu qui vous presse par sa grace de vous convertir enfin, et le monde dont vous craignez les jugemens et les

discours, en changeant de conduite, vous consultez de sang-froid les regards de ces deux maîtres essentiellement opposés dans leurs désirs et dans leurs ordres; vous ne pouvez ignorer la disproportion infinie de l'un et de l'autre; vous concevez encore qu'il n'est pas en votre pouvoir, fussiez-vous un Ange du ciel, de réunir l'approbation du monde et le suffrage de Dieu.

Vous mettez donc dans la balance de vos délibérations, et les sentimens de Dieu et les sentimens du monde, et les jugemens de Dieu et les jugemens du monde, et ce que vous avez à craindre de la part de Dieu et ce que vous avez à craindre de la part du monde. Dieu m'approuvera, dites-vous alors dans votre cœur, si je parais aussi chrétien que je le dois : Dieu m'approuvera sans doute; mais aussi serai-je condamné, réprouvé du monde. Dieu se fera de mon changement un sujet d'allégresse et de joie ; mais le monde traitera ce changement de mœurs, d'inconstance et de faiblesse. Je plairai davantage à Dieu, il est vrai ; mais je cesserai par là même de plaire désormais au monde. Ménageons-nous donc, concluez-vous alors, et dissimulons sagement pour éviter la censure du monde au risque de moins plaire ou même de déplaire tout-à-fait à Dieu. C'est ainsi que vous délibérez, que vous jugez, que vous concluez, malheureux esclave du respect humain ; et que concluez-vous? pouvez-vous l'entendre sans frémir? C'est qu'il est plus avantageux pour vous d'obéir au monde que d'obéir à Dieu; de plaire au monde que de plaire à Dieu, et d'avoir tout à craindre des jugemens de Dieu que d'avoir à craindre les jugemens du monde.

Eh! que m'importe d'être jugé par des hommes? disait l'Apôtre saint Paul dès les premiers temps du Christianisme: *Mihi pro minimo est ut a vobis judicer* [1]. N'est-ce pas Dieu seul qui est mon juge, et le juge de mon sort éternel? *Qui judicat me Dominus est.* Mais par un renversement déplorable des idées chrétiennes et l'abus le plus prodigieux que l'homme éclairé de la foi puisse faire de sa raison, vous entrez dans un sentiment tout opposé à celui de l'Apôtre, et vous dites au moins dans la pratique : Que m'importe ce que Dieu pensera de moi, ce qu'il en jugera? c'est le monde présent qui me juge; et c'est de sa censure ou de son suffrage que dépendent le malheur ou la félicité de mes jours. Voilà, Chrétiens, où se termine ce jugement d'iniquité que porte votre cœur; autant de fois que l'empire du respect humain vous détourne des œuvres

[1] I Cor., IV.

saintes que prescrit le devoir; ces lumières d'une raison qui ne vous fut accordée que pour vous rendre capables de connaître et d'admirer sans cesse la grandeur de votre Dieu; vous les employez, à quoi? à décider que le monde même qu'il réprouve mérite sur lui la préférence.

Ah! mes chers auditeurs, oubliez-le plutôt, j'ose vous le dire en son nom, ce Dieu de grandeur et de bonté dont vous respectez si peu les jugemens; qu'il soit pour vous, comme autrefois pour le peuple d'Athènes, le Dieu inconnu, le Dieu ignoré, le Dieu oublié. Cette ignorance, cet oubli de ses perfections lui fera moins d'outrage que cette connaissance, ce souvenir que vous conservez encore, pour l'abaisser au dessous du monde, si ce n'est dans votre esprit, au moins dans votre cœur; si ce n'est dans votre estime, au moins dans votre amour: *In his omnibus quædam apostasia fidei est.*

3° Ne vous lassez point, Chrétiens, de m'entendre vous développer ce mystère d'iniquité dont l'esclave du respect humain se rend coupable. L'excès de son crime, et ce qui éteint de plus en plus tout sentiment de religion dans son cœur, c'est qu'il préfère à Dieu, parmi ses créatures, ce qu'il y a de plus digne de sa haine et de ses mépris. Quel est-il, en effet, ce monde que l'esclave du respect humain préfère habituellement à son Dieu? Est-ce un monde vertueux et chrétien, un monde vraiment raisonnable et sensé, qu'il fait entrer en parallèle avec son Dieu qui commande? Non, ce n'est point là l'objet de ce respect funeste, qui fait échouer parmi vous tant de bons désirs. On sait assez que l'homme sage et vertueux, loin de blâmer l'heureux changement qu'il voit paraître dans un mondain détrompé de ses erreurs, prend part sur la terre à la joie qu'un pareil changement porte dans le ciel, et ne peut qu'approuver la sagesse, quoique tardive, de ces Chrétiens qui, par la réforme éclatante de leurs mœurs, veulent assurer, autant qu'il est possible, le bonheur de leur éternité. Ce n'est donc point l'homme vertueux, l'homme raisonnable et sensé que consulte l'esclave du respect humain quand il s'agit d'écouter la voix de Dieu qui le sollicite à se rendre; en toute autre affaire qui n'aurait point de rapport à Dieu et à sa religion, oui, ce serait parmi les vrais sages qu'il chercherait la règle immuable de sa conduite; mais parce qu'il ne s'agit que d'enfreindre ou d'observer la loi de Dieu, de résister à sa grace ou d'y répondre avec fidélité, il n'a d'égard, quand il faut se décider et prendre son parti, qu'aux idées et aux sentimens d'un monde vicieux et cor-

rompu, qui ne porte le nom de Chrétien que pour le déshonorer; d'un monde l'ennemi déclaré de Jésus-Christ, qui du haut de sa gloire, comme dans sa vie mortelle, le frappe de tous ses anathèmes. Voilà donc l'objet dont le respect et la crainte l'emportent, dans le cœur de l'homme chrétien, sur le respect et l'amour de son Dieu.

Ah! Chrétiens, concevez-vous assez vivement l'indignité de cet outrage fait à la personne de Jésus-Christ, et en fut-il jamais de la part des hommes de plus humiliant pour sa divinité? Eh quoi! nous ne pensons qu'avec horreur au crime passager du peuple juif, qui osa préférer à Jésus-Christ le scélérat fameux dans l'histoire des souffrances de ce Dieu sauveur; nous frémissons au seul récit de cette indigne préférence donnée à un malfaiteur, à un séditieux tel que Barrabbas, sur le Dieu des prodiges et des vertus : *Tolle hunc et dimitte nobis Barrabbam* [1]; et peu s'en faut que nous ne soyons scandalisés de la patience même de Jésus-Christ à ce moment le plus ignominieux de sa passion: sentiment d'une indignation trop juste, dont je voudrais augmenter encore la vivacité dans vos cœurs. Mais ce sentiment même qui vous anime contre le Juif et son injustice abominable, tournez-le donc un moment contre vous-mêmes, Chrétiens esclaves du respect humain. Eh! n'enchérissez-vous pas encore sur le crime de cette aveugle nation? C'était un criminel, un séditieux condamné par la loi, qu'elle osait préférer à son Dieu, son Sauveur et son Messie. Et c'est à ce Dieu même, à ce Sauveur, à ce Messie méconnu par les Juifs, mais reconnu par les Chrétiens, que vous préférez évidemment tous les jours, je ne dis pas un seul coupable, mais un monde, l'assemblage monstrueux de tous les coupables; mais un monde séditieux dans son royaume, et qui excite contre lui tous les cœurs à la révolte; mais un monde anti-chrétien qui n'aspire qu'à perdre éternellement tous ceux que Jésus-Christ est venu sauver.

Oui, c'est ce monde réprouvé par Jésus-Christ, cet antechrist décidé de tous les temps que vous osez préférer sans cesse à votre Dieu; car fussent-ils vos amis, vos protecteurs et vos proches; fussent-ils respectables d'ailleurs par leurs emplois, leur crédit et leur autorité; fussent-ils, en un mot, les rois et les maîtres du monde, ces hommes redoutés à qui vous craignez plus de déplaire qu'au Dieu même que vous adorez, dès qu'ils s'opposent, par les

[1] Luc., XXIII.

craintes qu'ils vous inspirent, à cette obéissance parfaite que vous devez au Dieu souverain ; ils sont dès lors à ses yeux ce qu'il y a sur la terre de plus méprisable ; ils font une partie de ce monde rebelle qu'il réprouve, et tous les titres les plus distingués qui les décorent ne diminuent point l'indignité de cette préférence que vous donnez à leurs désirs ou à leurs ordres, sur les inspirations ou les commandemens formels de votre Dieu : *In his omnibus quædam apostasia fidei est.*

4° Il y a plus, mes chers auditeurs ; et si la faiblesse de votre ame vous avait faits les esclaves du respect humain, écoutez ce qui doit vous faire sentir plus fortement encore combien vous êtes éloignés de cet amour de préférence que Dieu mérite, et sans lequel il n'est point pour l'homme de vrai principe de religion ; c'est que vous vous rendez dépendans du monde sans aucune raison, même apparente, qui puisse excuser la préférence indigne que vous lui donnez sur votre Dieu ; car de quelle raison, dites-moi, ou plutôt de quel prétexte peut se couvrir votre lâcheté, quand vous sacrifiez à la crainte dominante du monde l'obéissance inviolable que vous devez à ce Dieu suprême? Il est, je l'avoue, des occasions où l'homme paraît plus faible que coupable, plus digne de pitié que de courroux quand il cède à la crainte excessive du monde. Ce monde, tout faible qu'il est par lui-même, se montre quelquefois assez terrible pour effrayer les plus grands cœurs, c'est-à-dire les cœurs les plus chrétiens et les plus religieux. Tel parut-il dans les premiers siècles de l'Eglise, lorsqu'armé de tous les supplices contre Jésus-Christ et ses disciples, il faisait autant de martyrs de la foi qu'il découvrait de Chrétiens, et rendait la vie plus insupportable que la mort à ces héros généreux, mais sages dans leur héroïsme, qui se dérobaient au glaive de sa fureur. Alors il fallait, j'en conviens, un courage plus qu'humain pour résister à la crainte d'encourir la disgrace du monde ; la faiblesse de l'homme peut bien succomber, quand il doit payer l'eau du baptême au prix du sang, acheter la gloire du nom chrétien par tous les opprobres de la croix, et résister seul aux puissances conjurées du monde et de l'Enfer. Si l'homme peut être sensible pendant la vie à d'autres craintes qu'à celles de son Dieu, c'est sans doute à la crainte de la mort.

Mais ce monde présent qui vous occupe et dont le respect vous captive, mes chers auditeurs, malgré tous les efforts de la grace pour vous arracher au joug de son esclavage ; ce monde que vous craignez évidemment plus que votre Dieu, demande-t-il donc tant

de courage de votre part pour lui résister? vous menace-t-il de tortures, de supplices et de mort? courez-vous risque de vos biens et de votre honneur, si vous ne subissez l'empire de ses lois? Où sont, malgré l'antichristianisme de ce monde pervers, où sont de nos jours les glaives, les roues, les bûchers, les chevalets qu'il vous prépare? Hélas! vous n'avez à craindre, dans les plus grands périls dont votre vertu s'épouvante, qu'un monde faible et impuissant, vaincu et désarmé par Jésus-Christ; à qui il ne reste d'autres armes contre vous et ce chef divin qui vous guide, que quelques railleries libertines, quelques jugemens insensés sur la singularité, la bizarrerie, la simplicité prétendue de votre conduite; c'est donc là, hommes intrépides dans les plus grands périls de la guerre, c'est donc ce vain fantôme, ce monstre apparent qui vous arrête sur le point de pénétrer dans la terre promise où votre Dieu veut vous conduire; voilà donc ce qui vous fait renoncer, si ce n'est la foi, du moins la morale de Jésus-Christ, dont il n'est pas moins jaloux que de la créance de ses dogmes; ce qui l'emporte dans votre esprit sur tous les bienfaits du Dieu créateur et sanctificateur, sur la puissance et la majesté du Dieu suprême qui vous ordonne de confesser son nom adorable à la face du monde; vous faites donc bien peu d'état de votre Dieu, Chrétiens, qui que vous soyez, qui faites céder son empire à de si faibles obstacles.

Non, disait saint Cyprien, parlant de ce petit nombre de Chrétiens infidèles qui cédaient à la violence des tourmens; non, ce n'est point l'esprit du Christianisme, c'est uniquement la chair du Chrétien qui a succombé dans eux : *Caro in colluctatione deseruit, infirmitas viscerum cessit.* Mais quand je vous vois, vous, Chrétiens, nés dans un siècle plus heureux, quand je vous vois céder sans résistance aux vaines terreurs que l'œil du monde vous inspire, ne dois-je pas dire au contraire que ce n'est point la chair, mais l'esprit même du Chrétien, qui a succombé dans vos personnes; c'est-à-dire que le Dieu qui sonde vos cœurs n'y voit plus pour lui-même cette supériorité d'amour et d'estime qui fait tout le fonds du culte intérieur et public que nous devons lui rendre? Car enfin, quelque fragile, quelque faible que puisse être dans vous la chair de l'homme, elle n'a souffert dans vous, jusqu'à ce jour, aucune épreuve capable de la vaincre; et loin d'avoir à résister jusqu'à l'effusion du sang pour vous élever au dessus du monde que vous craignez, à peine vous faudrait-il faire quelque effort sur vous-mêmes, pour triompher de ce monde ennemi de la vertu, et pour en faire triompher Jésus-Christ dans votre cœur. C'est donc l'esprit

même du Chrétien, c'est l'amour de préférence dû à la Divinité, c'est le principe de toute religion qui vous manque; de là cette faiblesse qui vous laisse si aisément succomber, soit à la crainte de déplaire au monde, soit au désir de lui plaire; motif incapable de toucher un cœur qui n'est pas entièrement vide de l'amour de son Dieu : *In his omnibus quædam apostasia fidei est.*

5. Enfin, ce que j'appelle l'abomination du respect humain, et ce qui efface dans le cœur de l'homme jusqu'à la moindre trace de cet amour de préférence pour Dieu, qui fait le vrai principe de sa religion, c'est que de pareilles craintes n'ont de pouvoir de l'arrêter que quand il s'agit des devoirs, des exercices de vertu que Dieu commande. Car s'agit-il de faire le mal qui peut servir à vos desseins ou contenter vos désirs? de bonne foi, Chrétiens, êtes-vous retenus alors par les jugemens et les discours du monde? Qu'il se trouve en compromis, avec le plaisir, l'honneur ou l'intérêt, ce monde si respecté quand il ose flétrir de sa censure la piété chrétienne, tous ses jugemens vous étonnent-ils alors? Non, il ne vous imprime tant de respect et de crainte que lorsqu'il se trouve en concurrence avec votre Dieu, et par la dégradation la plus étonnante de la Divinité, un Dieu devant qui le monde entier n'est rien; ce même Dieu est le seul objet vraiment compté pour rien vis-à-vis du monde.

Qu'on représente, en effet, à cet ambitieux qui craindrait de choquer le monde, en paraissant chrétien, comme il doit le paraître, qu'on lui représente, au moment qu'il médite un projet de fortune, le tort qu'il se fait à lui-même dans l'esprit du monde, par les sourdes intrigues, les artifices indignes de la probité, qu'il fait jouer contre des concurrens pour les supplanter et les abattre; eh! de quoi se mêle-t-on? vous répondra-t-il fièrement alors. Que l'on pense, que l'on juge de moi ce que l'on voudra, j'ai des vues, j'ai des desseins que le monde ne connaît pas, et lui appartient-il de juger des moyens que je dois employer pour arriver à mes fins?

Qu'on représente à cet homme intéressé, qui craindrait de faire parler le monde en remplissant les devoirs de sa religion; qu'on lui représente avec tous les ménagemens que la charité demande qu'il se déshonore aux yeux du monde dont il craint les moindres discours, par cette avidité insatiable, cette basse injustice qui cherche à recueillir sur le riche comme sur le pauvre de quoi fournir à l'avare cupidité qui le domine : de quel poids sera cet avis charitable sur ce cœur intéressé? En sera-t-il plus modéré, plus humain, plus équitable, dans les moyens ordinaires de s'enrichir? et la

passion de l'intérêt ne conservera-t-elle pas toujours assez d'empire sur son cœur, pour l'obliger de la satisfaire, au mépris même des jugemens du monde?

Qu'on représente à cette femme mondaine que le respect humain fait trembler dès qu'il faut faire un pas vers l'autel; qu'on lui représente avec toute la douceur qui peut assaisonner ces sortes d'avis, qu'elle ternit la fleur de sa réputation par trop de liberté dans ses manières, trop d'enjouement dans ses discours, trop d'affectation dans l'art de plaire, que le monde en parle ouvertement et s'en scandalise, et qu'elle se doit à elle-même de faire cesser la médisance et le scandale qui la suit; ne vous répondra-t-elle pas du ton le plus décidé qu'il faut bien laisser parler et discourir le monde; que son honneur ne saurait être attaché aux visions de quelques personnes inquiètes et chagrines, qui se figurent du désordre dans ce qui n'est en effet que la gaieté la plus innocente; et qu'après tout elle n'est point obligée de captiver son humeur parce qu'il plaît au monde de lui en faire un crime?

Ainsi, méprisez-vous, Chrétiens, sans craindre aucun fâcheux retour, ainsi dédaignez-vous le jugement du monde, lorsqu'il s'accorde avec le jugement de Dieu même, pour condamner vos déréglemens et vos scandales; et lorsque le jugement du monde doit vous paraître évidemment injuste, par son opposition formelle avec le jugement de Dieu, c'est-à-dire par la censure qu'il fait, contre toute raison, d'une vie régulière et chrétienne; alors vous le respectez assez pour en faire la règle de vos mœurs, pour y conformer vos actions et vos démarches; fermes et intrépides à résister à tous les traits du monde, quand le moindre intérêt vous y porte, cette fermeté d'ame vous abandonne quand il faut le vaincre pour obéir aux lois de Dieu. Quoi donc! les discours du monde seraient-ils plus à craindre lorsqu'ils blâment l'exercice du bien que lorsqu'ils condamnent la pratique du mal? Serait-il si difficile de mépriser, dans les routes de la justice, des censures que vous méprisez si hautement dans les voies de l'iniquité? Non, il ne faut que vous opposer vous-mêmes à vous-mêmes, dans ces variations de timidité et de courage à l'égard du monde, pour vous obliger de convenir que le respect humain est un motif trop faible pour suspendre le cours de vos démarches dans la moindre affaire où le cœur s'intéresse. Si donc le respect humain ne vous arrête que quand il s'agit de vous déclarer pour Dieu, c'est que Dieu seul, tout grand qu'il est, n'a pas assez de pouvoir sur votre cœur pour y réveiller le mépris du monde et de ses jugemens. Vous vous élevez

sans peine au dessus du monde qui censure vos vices; pourquoi? parce que l'attrait du vice vous dédommage assez de la censure du monde pour vous en consoler; et lorsqu'il attaque la régularité des mœurs, la crainte de ses jugemens vous arrête; pourquoi? parce que l'amitié de votre Dieu, qui serait tout le fruit de votre courage à déplaire au monde, ne suffirait pas, dans votre estime, pour vous dédommager de sa censure. (Le P. Le Chapelain, *Sur le Respect humain.*)

Caractère de l'esclave du respect humain.

Mes frères, si dans ce moment j'adressais la parole à quelqu'un de vous en particulier; si, en le désignant par son nom, je lui disais : Monsieur, vous n'avez ni conscience, ni vertu, ni principes, ni honneur.... Sans doute, à cette violente interpellation, l'individu qui en serait l'objet croirait que j'aurais pris à tâche de l'avilir aux yeux de tout ce respectable auditoire; il serait indigné, et à moins qu'il ne fût capable d'un acte d'héroïsme de la charité, il me traduirait devant les tribunaux; et certes, il en aurait le droit, car je lui aurais supposé le caractère le plus méprisable, même selon l'opinion du monde. Eh bien! je ne parle à personne individuellement, mais que les esclaves du respect humain m'écoutent s'il en est ici. C'est eux en général que j'accuse de n'avoir ni conscience, ni vertu, ni principes, ni honneur. Le reproche est grave, voici mes preuves :

1° Je dis d'abord que l'esclave du respect humain est sans conscience. Qu'est-ce que c'est qu'avoir de la conscience? N'est-ce pas remplir ses devoirs quand on les connaît, comme on les connaît, autant qu'on les connaît? N'est-ce pas écouter avant tout cette voix intérieure qui nous avertit du bien que nous devons faire, du mal que nous devons éviter? N'est-ce pas se montrer toujours docile aux avis, aux conseils, aux commandemens de cette intelligence qui réside en nous? N'est-ce pas parler comme l'on croit devoir parler, agir comme l'on croit devoir agir, aller là où l'on croit devoir se rendre, rester dans les lieux où l'on croit devoir rester? D'après ce principe, voyez vous-mêmes si l'esclave du respect humain est un homme de conscience. Que consulte-t-il? l'opinion des hommes. Que craint-il? l'opinion des hommes. A qui obéit-il? à l'opinion des hommes. La conscience est-elle pour quelque chose dans ses actions et dans ses démarches? jamais. Si elle parle, il ne l'écoute pas; si elle réprimande, il étouffe ses cris. Dans cette lutte qui s'élève dans son cœur entre la conscience et le respect humain

la conscience est toujours vaincue... Voyez ce jeune homme en qui la foi vit encore, il vient dans un jour solennel rendre ses hommages à Dieu; il entre avec respect dans son temple; il s'avance d'un air pieux et recueilli vers le sanctuaire.... Mais il a vu un groupe de ses amis qui s'entretiennent ensemble avec une dissipation affectée et scandaleuse, ils promènent leurs regards sur tous les fidèles, font leurs réflexions sur chacun d'eux, et versent libéralement le fiel de la satire sur tous ceux dont l'extérieur annonce de la piété. Ils ont aperçu leur ami, ils l'observent... Notre jeune homme le sait; que va-t-il faire? Sa conscience lui dit: Tu sais que Jésus-Christ est présent dans le tabernacle; tu le crois, tu dois donc l'adorer..... et il répond à sa conscience : C'est vrai. Mais le respect humain lui dit : Si tu fléchis les genoux, si tu pries, on te verra, on te raillera, et tu seras couvert de honte; et il dit au respect humain: C'est vrai. La conscience reprend : Mais si tu n'adores pas ton Dieu, tu vas te rendre coupable d'un crime abominable, d'une monstrueuse ingratitude; tu vas l'outrager de la manière la plus indigne; tu t'exposes aux plus grands malheurs; et il dit encore à la conscience : C'est vrai. Mais, repart le respect humain, si tu te conduis en Chrétien, tu vas te déshonorer aux yeux de tes amis; tu ne seras plus pour eux qu'un dévot. Quelle flétrissure! c'en est fait, le respect humain l'emporte. Le jeune homme sourit à ses amis, il se dirige vers eux, il commence une conversation bruyante, indécente; il ne fléchira pas même un genou, il n'inclinera pas la tête au moment solennel où celui qu'il croit son Dieu descendra sur l'autel, et s'immolera de nouveau à la justice du Très-Haut. Multipliez vous-mêmes les exemples.... la société vous fournira assez de faits qui prouvent comment le respect humain fait fouler aux pieds les droits de la conscience.

2° Je dis que l'esclave du respect humain est un homme sans vertu. Pour en être convaincu, mes frères, il ne s'agit que de bien comprendre ce que c'est que la vertu. La vertu ne consiste pas dans un acte passager. Pour être vertueux, il ne suffit pas de faire quelques bonnes actions. La vertu est une habitude de l'ame, un état permanent; c'est une multiplication continue d'actions bonnes dans un certain ordre, il s'agit d'une vertu spéciale, par exemple; de la bienfaisance ou une suite non interrompue de bonnes actions dans tous les genres, s'il s'agit de la vertu en général. Vous ne direz pas d'un scélérat, d'un voleur qui, poussé par je ne sais quel motif, fait en passant l'aumône à

un pauvre : C'est un homme vertueux; mais vous direz: Il a fait un acte de vertu ; c'est évident. Il faut donc, puisque la vertu est un état permanent de l'ame, il faut donc de l'énergie pour être vertueux ; il faut savoir penser par soi-même, agir par soi-même ; et l'esclave du respect humain en est-il capable? supposez-lui les meilleures intentions, les exécutera-t-il s'il a à craindre les railleries, les sarcasmes, les mépris du monde?....

3° A-t-il des principes? Mais, mes frères, les principes sont invariables, immuables comme la nature, comme l'essence des choses dont ils émanent, etc. L'esclave du respect humain n'a pour règles de ses pensées et de ses actions que l'opinion inconstante et mobile des hommes, que les caprices de ce qui l'environne, que les fugitives impressions des sociétés qu'il fréquente, des lieux où il passe; il dépend de tout. Pour avoir des principes, il faut une noble indépendance : la trouverez-vous dans l'homme qui tremble à chaque instant de déplaire à un ami, d'encourir le blâme et la censure du premier venu ? Donc se laisser dominer par le respect humain, c'est être sans principes, sans vertu, sans conscience; j'ai ajouté que c'est être sans honneur, je vais le prouver.

4° Pour que vous compreniez mes raisons, mes frères, il faut que nous soyons d'accord sur le sens de ce mot l'*honneur :* autrement on pourrait avoir sur l'honneur une infinité de théories et de systèmes contradictoires dont chacun semblerait vrai à son auteur; de là résulterait dans les idées une confusion et un chaos impossible à débrouiller. Or, je prétends qu'il ne peut pas y avoir d'honneur sans la vertu ; que la vertu est sa base et son appui nécessaire. Eh! mes frères, le sage peut-il avoir une autre idée du principe de l'honneur? N'est-ce pas celle que vous avez? Si vous réfléchissez, pourrez-vous jamais vous décider à appeler honorable une action que votre raison condamnera comme contraire aux principes et à la conscience, double source d'où émane la vertu proprement dite? Non, non, vous le sentez comme moi, il n'y a point d'honneur là où les principes ne dirigent pas, là où la conscience ne conduit pas. Mais je vous ai fait voir que l'esclave du respect humain étouffe la voix de sa conscience, viole ses préceptes les plus sacrés, et foule aux pieds tous les principes; donc je vous ai démontré par là même qu'il outrage l'honneur, qu'il est sans honneur.......

Qu'il est donc vil et méprisable le caractère de l'homme qui se laisse dominer par le respect humain ! Ne cherchez pas de fixité

dans ses opinions, de noblesse dans ses pensées, d'élévation dans ses sentimens, vous n'en trouveriez pas...... Et des opinions, des pensées, des sentimens, en a-t-il qui lui appartiennent? Tout n'est-il pas emprunté? Voyez-vous cette cire molle et flexible? prenez-la dans vos mains, elle va recevoir docilement toutes les formes que vous lui donnerez, elle va obéir à toutes les mains qui vont la pétrir; jetez-la par terre et marchez dessus, elle conservera toujours l'empreinte du dernier pied qui l'aura foulée. Voyez cette poussière que le vent agite, elle est emportée dans l'espace au gré des vents inconstans, tantôt au nord, tantôt au midi. L'agitation de l'air cesse, elle retombe sur la terre et se fixe dans le repos; la tourmente recommence, elle s'élève de nouveau et obscurcit les airs, jusqu'à ce qu'enfin, abattue par les efforts de la pluie, elle devient une boue sale que le pied a horreur de toucher...... Voilà l'esclave du respect humain.

Qu'elles sont donc horribles pour l'homme les suites de cette pusillanimité malheureuse que j'attaque aujourd'hui! elle énerve le cœur, elle enseigne à violer ce qu'il y a de plus saint. Mais ce n'est pas seulement pour les individus que ses effets sont redoutables; ses conséquences sont affreuses aussi pour les sociétés... Qui comptera les maux incalculables que causera dans un royaume, dans une province, un homme qui, élevé à un poste éminent, n'osera pas braver le respect humain et remplir les devoirs de la religion à laquelle il rend hommage dans le fond de son cœur!... Vous le savez, nous sommes à peu près tous enclins à l'imitation, et nous aimons à suivre surtout ceux que la gloire et les distinctions environnent. Nous regardons comme honorable ce qu'ils recherchent et ce qu'ils font; au contraire je ne sais quoi de honteux s'attache à ce qu'ils négligent et dédaignent. Du moins, si la conscience, dont le jugement est impartial, condamne les actions des grands, la voix de l'exemple est plus forte en nous que le cri de la conscience, et l'exemple nous séduit et nous entraîne. Ainsi la corruption et l'irréligion des grands descendent bientôt et se propagent dans les rangs inférieurs de la société. Voyez-en les suites épouvantables; pesez les crimes du coupable qui en a fait tant d'autres... Il est dans toutes les villes des personnes qui exercent sur le reste des habitans une influence prodigieuse, souvent même à leur insu, soit que le rang qu'elles occupent dans la société, la noblesse de leur naissance, la sublimité de leurs fonctions, l'éclat de leur fortune, leur savoir ou leur esprit, ou je ne sais quelle trempe de force et d'énergie singulière dans le caractère leur donnent sur les autres un

ascendant auquel on ne résiste point. Il est même souvent dans chaque famille, dans chaque cercle une personne dont l'exemple est pour les autres une sorte de commandement. Or, mes frères, si ces personnes influentes se laissent dominer par le respect humain; si, hardies et entreprenantes en tout le reste, elles sont faibles et pusillanimes quand il s'agit de se déclarer pour la religion; si, en un mot, elles rougissent de leur foi, ah! quelle immense multitude imitera leur conduite, et deviendra, à leur exemple et en vertu de leur exemple, infidèle à son Dieu! Ah! cette pensée m'épouvante... Je n'ose envisager toute la responsabilité dont se trouveront chargés et les princes et les magistrats, et les hommes puissans que le respect humain aura empêchés de rendre à la foi de Jésus-Christ un hommage réel, pur et sincère. Songez-y surtout, vous à qui l'éducation de la jeunesse est confiée; songez-y, vous qui avez des serviteurs et des ouvriers. Un simple défaut de fermeté et de courage, quand il s'agit de témoigner en leur présence ce que vous devez à votre Dieu, serait en vous une lâcheté insigne, une perfidie abominable. Songez-y surtout, pères et mères! Souvenez-vous que vos enfans ont toujours les yeux fixés sur vous, et qu'ordinairement ils copieront vos actions. Vous voulez que vos enfans aient de la religion, qu'ils restent toujours attachés à la foi, qu'ils remplissent avec zèle tous leurs devoirs; vos intentions sont louables sans doute; vous leur faites les peintures les plus noires et les plus vraies du vice et des maux qu'il produit; vous leur représentez sous les couleurs les plus aimables et les plus attrayantes la vertu et le bonheur qui l'accompagne; vous ne leur parlez de Jésus-Christ qu'avec l'accent du respect le plus profond, et vous avez raison. Vos exhortations à la piété sont fréquentes et pathétiques; j'admire votre éloquence et votre sollicitude; mais souvenez-vous-en bien, vos enfans ont moins besoin de vos discours que de vos exemples; ils vous écoutent avec docilité, mais ils vous observent avec attention. Votre conduite est pour eux la règle infaillible de leur conduite et la démonstration sans réplique de leurs devoirs. Si vous ne faites pas ce que vous dites, vos discours seront perdus pour eux, et ils feront ce que vous faites.

Vous dites qu'il est beau, que c'est un devoir de servir Jésus-Christ; mais vos enfans savent que vous rougiriez de paraître, aux yeux du monde, pieux et recueillis en présence de Jésus-Christ pendant la sainte messe; ils rougiront aussi de la piété, et imiteront votre dissipation impie et scandaleuse. Vous recommandez à vos enfans de fréquenter le tribunal de la pénitence et la table

sainte ; mais ils savent que vous-mêmes vous ne vous en approchez jamais ; comme vous ils s'éloignent des sacremens. Et ne dites pas que vos enfans ne peuvent vous faire ces reproches parce que vous avez l'adresse de leur dérober la connaissance de vos actions et que vous savez toujours vous conduire de manière à leur faire croire que vous n'avez manqué à aucun de vos devoirs... Mes frères, il est impossible d'échapper toujours à des regards sans cesse fixés sur notre personne. Des enfans savent ce que fait leur père ; ils n'ignorent rien de ce que fait leur mère... Dailleurs, à moins d'être de vils hypocrites et des menteurs, pouvez-vous leur dire que vous vous confessez, que vous communiez ? et, dans cette supposition, croyez-vous qu'ils seraient long-temps dupes de vos artifices ? et si vous ne leur dites rien là-dessus, ah ! votre silence seul trahira votre coupable négligence, et votre lâche infidélité ; ils diront : L'on ne se cache point d'une bonne action qui est un devoir ; mon père ne dit jamais qu'il s'est confessé, qu'il a communié ; nous ne le voyons jamais au confessionnal, à la sainte table ; donc il ne se confesse pas, donc il ne communie pas... mais pourquoi ne le fait-il pas ? pourquoi ma mère imite-t-elle la conduite de mon père ? auraient-ils des vices qui les éloignent de Dieu... (pères et mères je rougis pour vous !), ou bien la religion ne serait-elle que pour les enfans ?.... Méditez les conséquences de ces réflexions pour un jeune homme de quinze ans, de dix ans, et voyez comment le respect humain, qui vous empêche de pratiquer la religion, causera la perte de la foi dans le cœur de vos enfans, et ruinera, par contre-coup, la paix de vos familles, votre honneur peut-être, et tout espoir de félicité ! (Le P. Guyon.)

Comment on peut s'affranchir du respect humain.

Une des sources les plus ordinaires comme des plus fécondes de nos désordres, c'est de craindre plus l'opinion des hommes que les jugemens de Dieu. Qui voudrait se livrer au crime de l'impureté sous l'œil des hommes ? l'on ne rougit pas de s'y abandonner sous les yeux de Dieu. On n'oserait point commettre en présence de témoins des crimes moins graves encore que l'adultère ; et l'on se permet en présence du Seigneur des attentats d'une tout autre conséquence. De là, tant de fausses idées que nous nous faisons du mal, parce que nous ne le jugeons que sur les préventions étrangères ; de là, notre indifférence dans le bien, l'éloignement habituel où nous sommes de la vertu, parce que, dans le monde, on

méconnaît ce que c'est que le vrai bien, ce que c'est que la vertu. Ainsi, nos actions se déterminent, non par le caractère propre des choses, mais par la fausse opinion que les autres y attachent. Par exemple, on croit communément dans le monde qu'il y a de la honte à être pauvre. Nous fuyons la pauvreté, non qu'elle soit honteuse en soi, ni que nous la regardions comme telle, mais parce que nous faisons dépendre notre opinion de ceux qui en portent ce jugement; et voilà les maîtres qui nous font peur. Disons-en autant de ce qui s'appelle dans le monde manque d'égards, de procédés, de considération, de puissance. Sans cela, le moyen, dit-on, de vivre avec honneur? Et l'on se croit en effet déshonoré, avili, quand on n'obtient pas ce que l'on désire; on fait tout pour s'y soustraire; non par une intime conviction qu'il y ait un mal réel à en être privé, mais toujours parce que nous sommes asservis à la tyrannie du respect humain.

En conséquence de ces préjugés, on donnera le nom de bien à ce qui est opposé à ces prétendus maux; il y aura de l'honneur à être riche, à se montrer dans un fastueux équipage, à fixer les regards, à s'entendre louer. On n'est point dupe au fond de son cœur de cet éclat étranger; mais d'autres y voient de la grandeur : on le dit comme eux. Ainsi l'opinion est une maîtresse impérieuse dont les caprices sont autant d'arrêts sous lesquels il faut se courber. On ne raisonne point ses volontés, il suffit qu'elle les énonce pour trouver en nous des sujets dociles ou plutôt des esclaves soumis. Que Dieu nous parle à son tour, que sa voix paternelle nous rappelle à nos devoirs, qu'elle joigne la menace aux avertissemens; nous sommes sourds.

Comment donc s'affranchir de ce joug honteux? Comment, mes frères? en prenant des pensées et des sentimens plus nobles qu'il n'y en peut avoir dans une multitude sans règles, sans réflexion, fange impure d'où il ne s'élève que des vapeurs malfaisantes; en approfondissant mieux la nature des choses; en se prononçant hautement contre sa manière de voir et d'agir; en se pénétrant, avant tout, lorsqu'on se sent poussé vers quelque action dont on rougit au fond du cœur; en se pénétrant, dis-je, de ce principe que ce ne sont point les hommes qu'il faut craindre, mais l'œil de Dieu toujours ouvert sur les actions des hommes; comme aussi, quand il est question de bien faire, que ce n'est point dans l'estime des hommes, mais en Dieu seul qu'il faut chercher sa récompense: par là, nous triompherons bientôt de toutes les impressions du respect humain. Une fois bien persuadés qu'ils ne méritent pas

même de connaître ce que l'on fait de bien, et qu'il nous suffit que Dieu le sache, nous deviendrons bien plus indifférens sur ce qu'ils pourraient penser de mal sur notre compte. Pour cela, réfléchissez ce qu'est Dieu, ce que sont les hommes; quel est celui à qui vous vous attachez, quels sont ceux que vous dédaignez. Cet homme dont vous redoutez l'opinion, c'est un pécheur comme vous, soumis aussi bien que vous aux arrêts sévères de la justice divine. Quel qu'il puisse être, ce n'est qu'un peu de cendre et de poussière, esclave de la vanité; qui n'a rien de juste dans ses jugemens, et a besoin à tout moment que Dieu le redresse. Ses suffrages ou ses critiques, son affection ou sa haine, ne se déterminent jamais que dans son intérêt privé.

Il n'en est pas ainsi de Dieu. Nulle prévention dans ses jugemens; la vérité en fait l'essence; c'est lui et non pas les hommes que vous devez écouter. Auteur de votre être, il réclame tous vos hommages. Miséricordieux et toujours prêt à vous pardonner, il a droit à votre reconnaissance. Père tendre, il vous aime, et bien plus que vous ne sauriez vous aimer vous-mêmes. Pourquoi donc vous montrer si peu jaloux de sa bienveillance, et le sacrifier, à qui? A des hommes? mais l'homme est-il quelque chose? est-il rien qu'inconstance et témérité? ils vous accuseront d'être tout ce que vous n'êtes pas; ils vous accorderont de belles qualités. Si vous les avez, ne vous en glorifiez pas; l'orgueil vous en ferait perdre le mérite: si vous ne les avez pas, cette louange n'est qu'une méprisable flatterie dont vous devez être le premier à vous moquer.

Appréciez les jugemens de la multitude par ceux des hommes réputés les plus graves qui aient paru dans le monde. Remontez jusqu'à ces fameux législateurs à qui les peuples venaient demander leurs constitutions. Parcourez-en les codes les plus célèbres. Y rencontrez-vous des idées bien précises de vice et de vertu? Vous les voyez faire grace aux crimes les plus honteux, réserver toutes les vengeances de la loi à de simples délits; mais l'adultère public, mais l'intempérance et ses scandales, mais le blasphème insolent qui outrage la Divinité, et les infamies dont les théâtres sont l'école et le foyer, ils les passent sous silence, ils les autorisent, ils les commandent. Voilà les hommes et leurs jugemens, voilà ceux de qui vous rechercheriez la louange! Des applaudissemens qui se prodiguent à la débauche, à la plus dégoûtante corruption, méritent-ils qu'on les envie? Et quand de tels hommes vous accorderaient leurs suffrages, y a-t-il là de quoi satisfaire votre ambition? O hommes avides de gloire! choisissez de plus nobles admirateurs de vos vertus.

Donnez-vous Dieu lui-même pour juge et pour rémunérateur pour la vie présente et pour la vie future. (Saint Chrysostôme [1].)

Péroraison.

Voici, mes frères, un trait bien propre à vous faire réfléchir et à attendrir vos ames ; puisse-t-il opérer en vous ce double effet !

Dans une grande ville du midi vivaient deux époux parfaitement assortis : naissance, fortune, éducation, ils avaient tous deux également ces avantages précieux ; ils avaient plus que tout cela encore, des vertus. L'époux était environné de la considération de ses concitoyens ; il avait tant de fois donné des preuves non équivoques de sa loyauté, de son désintéressement et de son zèle pour le bien public qu'on lui avait confié les fonctions les plus importantes et les plus honorables. L'épouse, animée d'une piété douce et éclairée, pleine de graces et de pudeur, servait de modèle aux jeunes épouses, et faisait la gloire et le bonheur de son mari dans l'intérieur du ménage. Dieu bénit leur douce union par la naissance d'un fils, et ce bienfait de la Providence accordé à leur tendresse mutuelle ne fit qu'augmenter encore le charme et le bonheur de leur alliance. L'épouse surtout sentit toute l'étendue des devoirs que lui imposait le titre de mère : elle ne laissa pas son fils sucer le lait d'une étrangère ; elle voulut jouir de son premier sourire, et voir éclore ses premières pensées et ses premiers sentimens ; il lui semblait doux d'en être elle-même le premier objet. Oh ! quelles prières ferventes sa piété adressait au Seigneur pour le bonheur de cet enfant que le ciel lui avait donné, et qu'elle n'élevait que pour le ciel ! Et quand son fils put bégayer quelques sons, comme elle lui apprit à répéter le nom de Dieu qui l'avait créé, le nom de Dieu qui l'avait sauvé ! Son zèle s'accrut à mesure que son fils croissait en âge ; et quand sa raison à son aurore commença à jeter quelques lueurs, elle voulait toujours être près de lui ; elle ne pouvait souffrir d'en être séparée un seul instant, tant elle redoutait qu'une main ennemie ne vînt semer l'ivraie du vice dans cette terre neuve qui lui promettait une ample moisson de vertus, quand elle aurait reçu la semence de la foi ! Aussi, quel était son empressement à expliquer à son fils les élémens de la religion et de la morale de Jésus-Christ, dont la pureté était si bien en harmonie avec la simplicité et la candeur de son ame ! Dieu bénit les

[1] Hom. XII, *in* 1 *ad Cor.*

efforts de cette vertueuse épouse : la piété du fils égala bientôt celle de la mère. Le jour vint où cet enfant devait pour la première fois se nourrir de son Sauveur ; on le vit s'avancer vers l'autel avec tout le recueillement des Anges ; la douce joie du ciel rayonnait sur son front, et des larmes de bonheur coulaient de ses yeux modestes.

Depuis ce jour, sa ferveur fit des progrès plus rapides encore ; il semblait deviner la perfection de la vertu, et il s'y livrait avec tout l'élan d'une ame aimante. Amour du travail, obéissance parfaite, recueillement habituel, lectures édifiantes, fréquentations des sacremens, telles furent ses occupations, ses goûts et ses délices pendant trois années, sans que jamais il se démentît un seul instant. Sa vertueuse mère ne cessait de remercier Dieu des graces dont il favorisait son fils, et de se livrer à la joie que donne aux saints le spectacle de la vertu... Mais quelle fut sa tristesse lorsqu'elle s'aperçut que la piété de son enfant diminuait! Il remplissait encore ses devoirs, mais son zèle avait disparu ; il ne demandait plus à faire des lectures édifiantes, il fallait le lui suggérer; il ne refusait pas de s'approcher des sacremens, mais il fallait lui rappeler qu'il devait le faire ; et, lorsqu'il remplissait quelques uns des devoirs de la piété chrétienne, on remarquait en lui je ne sais quel air de contrainte qui contrastait singulièrement avec cette ferveur franche et naïve dont il avait auparavant présenté le modèle...

Rien de tout cela n'avait échappé à l'œil attentif de la pieuse mère. Vainement elle avait essayé de ranimer la vivacité de la foi dans l'ame de son fils, et de ressusciter en lui les sentimens dont il avait été pénétré. Ses exhortations tendres et touchantes avaient été écoutées avec attention, avec docilité, mais n'avaient produit aucun changement. Alarmée de plus en plus, elle avait épié toutes les démarches de son fils, afin de pouvoir découvrir la cause de son refroidissement pour la religion. Toutes ses recherches avaient été inutiles : elle avait gémi, prié.... Enfin son cœur maternel ne peut plus supporter le poids de la tristesse qui l'accable. Navrée de douleur, elle entre un jour dans la chambre de son fils, et là, donnant un libre cours à ses larmes, elle le conjure de lui faire connaître la cause du changement de sa conduite. — Mais, maman, répond l'enfant étonné, vous vous alarmez inutilement; je suis toujours le même ; je vous aime toujours avec la même tendresse.—Mon fils, reprend-elle en sanglotant, vous feignez de ne pas me comprendre; non, je ne me plains pas de votre tendresse ;

mais Dieu ne peut-il se plaindre de vous ? Ah ! je vous en conjure, dites-moi pourquoi vous avez changé à son égard ? — Mais, maman.... — Mon fils, vous ne pouvez me tromper là-dessus, vous ne pouvez vous tromper vous-même ; de grace, au nom de toute ma tendresse et de la vôtre, dites-moi le secret de votre cœur. L'enfant baisse la tête et garde le silence ; la mère redouble ses larmes et ses prières ; enfin son fils s'attendrit. — Puisque vous l'exigez, dit-il, je ne vous cacherai rien.

Je vous l'avoue, instruit par vos douces leçons, et surtout par vos exemples, j'aimai d'abord la religion, j'en pratiquai les devoirs avec franchise, avec plaisir, et je trouvais en cela mon bonheur. Je fus surtout heureux, oh ! oui, bienheureux à l'époque de ma première communion, et dans celles qui la suivirent immédiatement ; mais depuis..., j'ai réfléchi.... Maman, je vous aime bien, de tout mon cœur, mais vous n'êtes plus mon modèle ; je veux imiter mon père ; tout le monde l'honore, l'estime et le recherche ; je voudrais lui ressembler..., et je sais que mon père ne pratique point la religion comme vous..., peut-être n'aurait-on pas pour moi les mêmes égards, si... D'ailleurs mon père est instruit, il est incapable d'aller contre sa conscience ; voilà pourquoi je voudrais, sans vous alarmer, devenir peu à peu semblable à mon père. —Ah ! mon fils, s'écria la mère, quelle révélation ! non, je ne vous dirai rien, mais je vous en conjure, ne sortez pas d'ici.

Après ces mots, elle sort et se traîne dans les appartemens de son époux. D'abord, elle ne peut que lui dire : Ah ! monsieur !.... votre fils ! et un torrent de larmes l'empêche de continuer. Son mari effrayé la conjure de lui faire connaître la cause de sa douleur ; enfin, après un silence de quelques minutes, elle reprend un peu de force et raconte la scène qui vient de déchirer son cœur... A ce récit inattendu, il demeure immobile de stupeur ; bientôt ses larmes coulent en abondance. O mon épouse, s'écrie-t-il, où est mon fils ? Conduis-moi près de mon fils. Ils vont ensemble vers l'appartement du jeune homme ; le père s'arrête sur le seuil. O mon fils ! dit-il en sanglotant, qu'il est dur pour un père de s'accuser devant son fils ! Oui, je suis coupable, mon ami ; ta maman m'a tout raconté ; mais n'accuse pas ma foi, elle est restée pure et entière dans mon cœur ; un malheureux respect humain m'a empêché de conformer ma conduite à ma croyance ; hélas ! je n'avais pas pensé que mon exemple dût t'être si funeste. Mais, ô mon fils ! la leçon est trop forte ; tu me rends à la vertu, à la religion ; tu viens de m'éclairer et de me rendre mon courage ; viens, je te rendrai aussi à

la piété... embrasse-moi et pardonne... Quel est ton confesseur? oh! je veux qu'il soit aussi le mien; allons lui faire ensemble, toi l'aveu de ta faiblesse, et moi l'aveu de mon crime... Sur-le-champ ils allèrent ensemble au tribunal de la pénitence, et la piété de la famille ne se démentit plus dans la suite.

Pères et mères, comprenez par là quel est le crime et quelles sont les suites terribles du respect humain. Ah! puissiez-vous réparer vos torts comme ce bon père!... Et vous, et vous, jeunes époux qui avez des enfans au berceau, n'oubliez pas cette leçon touchante. Vous aimez à prodiguer vos caresses à ces doux fruits de votre amour... oh! n'oubliez pas ce qu'ils demandent de vous; souvenez-vous qu'en élevant vers vous leurs mains innocentes, ils vous disent: O mon père! ô ma mère! rappelez-vous que vous devez me conduire au ciel; ne cessez pas de m'en indiquer le chemin par vos exemples; je vous dois le bienfait de la vie, seriez-vous assez cruels pour me préparer la mort éternelle?... Et nous, qui que nous soyons, mes frères, souvenons-nous que le respect humain est indigne d'un homme ami de l'honneur et de la vertu; qu'il outrage indignement le Dieu qui nous a faits pour sa gloire et nous a rachetés au prix de son sang. Concevons des sentimens dignes de la noblesse de notre origine, de la sublimité de nos destinées et de la grandeur du Roi immortel qui nous a confié ses intérêts. Servons Dieu avec courage, avec intrépidité, et la couronne des braves sera un jour placée sur nos fronts, et nous serons mis en possession d'une gloire et d'une félicité éternelles. Ainsi soit-il. (Le P. Guyon.)

SACERDOCE.

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES ET MORALES SUR CE SUJET.

Dignité de l'état ecclésiastique.

Si l'Apôtre des nations recommande à ses disciples de Corinthe d'avoir devant les yeux leur haute vocation ; si le grand pape saint Léon exhorte tous les fidèles à considérer l'éminence de leur dignité, afin de ne rien faire qui y déroge ; prêtres du Seigneur, vous qui êtes, non de simples fidèles, mais les chefs des fidèles ; vous qui portez le caractère non seulement de disciples de Jésus-Christ, mais de ses ministres ; vous qu'en appelant avec tous vos frères à la gloire éternelle, Dieu a de plus revêtus du pouvoir de les y élever, quelle grande, quelle auguste, quelle imposante opinion ne devez-vous pas concevoir de la sublimité de l'état auquel la Providence vous a élevés ! Pour vous en former une idée, considérez-le sous ses divers points de vue : en lui-même, dans son principe, dans sa nature, dans son objet, dans ses fonctions.

Dieu est dans le ciel, et l'homme sur la terre. Le ministère ecclésiastique est placé par le Seigneur entre l'un et l'autre ; appartenant au ciel par son origine, à la terre par ses fonctions. Ambassadeur de Dieu auprès des hommes, intercesseur des hommes auprès de Dieu, par ce double caractère, le prêtre se trouve un être intermédiaire entre le Créateur et la créature. Il notifie à l'homme les volontés de Dieu ; il présente à Dieu les vœux de l'homme : il reçoit du ciel ce qu'il apporte à la terre ; il prend sur la terre ce qu'il élève jusqu'au ciel : il sollicite les bienfaits divins, et il les distribue. Ainsi, s'il est permis de comparer l'Etre infini à ce qu'il y a de plus révéré parmi les ouvrages de ses mains, nos souverains veulent que nos demandes viennent à eux par leurs ministres, et que ce soit par le même canal que leurs graces se répandent sur nous. Telle est aussi, pour employer une comparaison plus relevée encore, et par là plus exacte, tel est le ministère

qu'exercent envers le genre humain ces esprits célestes députés à notre garde, dont le nom même d'Anges annonce qu'ils sont, ainsi que les prêtres, les envoyés du Très-Haut. L'Esprit-Saint déclare par son Prophète que le prêtre est l'ange du Dieu des armées. Saint Jean, dans son Apocalypse, raconte qu'à l'aspect d'un esprit céleste il se prosterne devant lui pour l'adorer. Garde-toi de le faire, répond l'Ange : je ne suis que le serviteur de Dieu, ainsi que toi et tes frères qui comme toi portent le témoignage de Jésus-Christ. Le ministère sacré est l'échelle mystérieuse que vit en songe Jacob, dont le pied était sur la terre et le sommet dans le ciel, et sur le haut de laquelle Dieu était appuyé. Les prêtres sont les anges que le saint patriarche vit montans et descendans pour entretenir la communication du ciel à la terre.

Hommes vis-à-vis des Anges, les ministres sacrés sont comme des Anges à l'égard du reste des hommes. Ils doivent se considérer comme une classe particulière absolument séparée du vulgaire des mortels. Ils le doivent, et c'est Dieu qui leur donne cette idée de l'état dans lequel il les a placés. De même qu'il avait séparé Israël des autres nations, pour en faire son propre peuple, de même, parmi les enfans d'Israël, il avait séparé des autres tribus la tribu de Lévi, pour qu'étant à lui plus spécialement encore, elle fût entièrement consacrée à son service. Dans sa loi nouvelle il a suivi le même ordre. Il a élevé un mur de séparation entre le peuple chrétien et les nations infidèles; entre les enfans de son Eglise et les partisans des sectes étrangères; et ensuite parmi les observateurs de sa vraie loi, il a tiré de la masse commune, il a approché de lui, il a séparé des autres hommes, et a élevé au dessus d'eux une sorte d'hommes privilégiés qu'il a, par une destination spéciale, par une consécration solennelle, attachée à son service. Vous n'êtes plus de ce monde, disait Jésus-Christ aux premiers de ses ministres, quoique ce soit parmi le monde que je vous aie choisis. Séparez-moi, dit l'Esprit-Saint, Saul et Barnabé, pour l'œuvre à laquelle je les ai élevés. Séparation totale, non seulement d'état, mais de fonctions; qui rend le laïque inhabile au ministère ecclésiastique, et les occupations laïques indignes du ministre de l'Eglise.

En instituant le sacrement de l'ordre, et en ordonnant qu'on ne fût introduit dans son sanctuaire que par un rit sacré, le divin Sauveur a divisé le genre humain en deux classes, et l'a soumis à deux autorités, comme il l'avait fait naître pour deux destinations différentes. L'homme est créé pour deux états : pour la vie pré-

sente et pour la vie future, pour le temps et pour l'éternité. De là résultent les deux puissances auxquelles il est assujéti : la puissance temporelle des souverains lui commande dans tout ce qui est relatif à l'ordre temporel, et a pour objet de lui faire mener une vie heureuse et paisible dans le siècle présent; la puissance spirituelle de l'Eglise le régit dans l'ordre du salut, et son objet est de le conduire à l'éternelle félicité. L'une et l'autre autorité émanent de Dieu; et on pèche également contre lui en désobéissant soit à l'une, soit à l'autre; mais entre les deux il y a cette différence : ce qui concerne ses ministres de l'ordre temporel, Dieu l'a abandonné aux hommes; ce qui regarde les ministres de sa religion, Dieu se l'est réservé, comme étant plus immédiatement relatif à lui. Ce sont les hommes qui donnent des lois à la société de ce monde, les hommes qui règlent les formes de son gouvernement, les hommes qui en nomment les magistrats. Dans la société céleste, c'est Dieu qui dicte les lois, Dieu qui détermine le gouvernement; Dieu qui élit, qui appelle, qui envoie les chefs. Chaque ministre de l'Eglise a droit de dire, comme le Prophète : C'est de Dieu que vient mon élévation.

Le motif qui a fait descendre Jésus-Chrit du ciel en terre a été le grand œuvre du salut des hommes. Lorsqu'il a quitté la terre pour remonter dans le ciel, le même motif lui a fait établir le ministère ecclésiastique. Il l'a laissé après lui, pour continuer ce qu'il avait commencé. Il n'y a pas eu d'interruption, il n'y a pas de diversité entre les fonctions de ses ministres et celles qu'il exerçait. Son sacerdoce est ici-bas ce qu'il y était lui-même, non pas en tant que Dieu, mais comme homme. Ses prêtres sont comme lui pasteurs, comme lui pères spirituels, comme lui médiateurs, comme lui sauveurs, comme lui rédempteurs. C'est le même ministère qu'il a ouvert dans la Judée, qu'il y a rempli pendant trois années, et qui, d'après son institution et son précepte, s'est propagé sur toute la terre, et se prolonge dans toute l'étendue des siècles. Il y a plus encore : entre Jésus-Christ et son sacerdoce, il existe non seulement une succession, une continuité, mais même une identité de ministère. Assis à la droite de son Père, il est toujours ce qu'il était parmi nous, le pontife éternel. En confiant ses fonctions à ses ministres, il ne s'en est pas départi. Tout ce que font les prêtres, ils le font, non seulement d'après l'ordre de Jésus-Christ, au nom de Jésus-Christ; tout ce qu'ils opèrent sur la terre, Jésus-Christ, comme Jésus-Christ, mais encore avec Jésus-Christ le produit conjointement avec eux dans le ciel : s'ils portent au

Père éternel les vœux des peuples, Jésus-Christ les lui présente; s'ils sèment la parole évangélique, Jésus-Christ la fait germer; s'ils confèrent les sacremens, Jésus-Christ en fait jaillir la grace; s'ils prononcent la rémission des péchés, Jésus-Christ ratifie leur sentence; s'ils immolent la victime du salut, Jésus-Christ est le principal sacrificateur. Il n'y a pas un acte du ministère sacerdotal qui ne soit en même temps un acte de Jésus-Christ, et qui ne tire son mérite et son efficacité de la coopération de Jésus-Christ.

Quelle grande, quelle sublime idée nous donne ce divin Sauveur de cette union intime du ministère apostolique avec le sien, quand il la compare à l'union qui ne fait qu'une nature de lui et de Dieu le Père! Écoutez-le établissant en plusieurs endroits entre lui et ses Apôtres la relation qui est entre son Père et lui. La mission qu'il leur donne est la même que celle qu'il a reçue! Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Les effets en sont les mêmes. Celui qui vous reçoit, me reçoit; et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. Quiconque vous écoute m'écoute, et quiconque vous méprise me méprise, et, en me méprisant, méprise celui dont je suis l'envoyé. La doctrine qu'il leur enseigne est celle qu'il a apprise de son Père. Il n'est qu'un avec son Père; et de même, ses ministres entre eux ne doivent faire qu'un. Dieu le Père était dans Jésus-Christ se réconciliant le monde, et Jésus-Christ confère à ses prêtres le même ministère de réconciliation. La gloire qu'il a reçue de son Père, il la leur reporte. Le Père est toujours avec le Fils, et le Fils avec le Père; et Jésus-Christ promet à ses Apôtres d'être avec eux jusqu'à la consommation du siècle. Tout jugement a été donné à Jésus-Christ par son Père, et Jésus-Christ déclare à ses Apôtres que, lorsqu'il siégera sur le trône de sa Majesté, il les établira sur des siéges, pour juger les tribus d'Israël: admirable dignité de nos augustes fonctions! Toute la Trinité y concourt. Elles sont émanées du Père, confiées par le Fils, fécondées par le Saint-Esprit.

Nous reconnaissons, nous révérons, nous chérissons deux grands bienfaits de Dieu envers nous: notre création et notre sanctification. Dans la première de ces deux œuvres, il lui a plu de déployer sa toute-puissance: il a agi seul. Dans la seconde, il a voulu, il a daigné s'associer des coopérateurs: les prêtres, selon saint Paul, sont les coadjuteurs de Dieu. En fondant dans ce monde un royaume qui n'est pas de ce monde, et dont il s'est réservé la puissance suprême, il a déclaré les ministres de son culte administrateurs, magistrats, conservateurs et interprètes des lois de son royaume;

et il a établi entre eux une hiérarchie de pouvoirs, depuis celui à qui il a conféré la primauté d'honneur et de juridiction, jusqu'aux degrés inférieurs de ceux qu'il a délégués. Et voilà la grande, l'admirable destination du ministère ecclésiastique. L'homme est créé pour tendre vers Dieu; les prêtres établis pour conduire l'homme à Dieu; Dieu est le maître du troupeau, les prêtres en sont les pasteurs; Dieu est le médecin suprême des infirmes, les prêtres leur administrent les remèdes qu'il prescrit; Dieu est l'auteur de tout don parfait, les prêtres en sont les distributeurs: tout ce qui rend honneur à Dieu, tout ce qui procure du bien aux hommes, tel est l'immense domaine du sacerdoce, ou plutôt telle la vaste étendue de ses obligations. Depuis la naissance jusqu'à la mort, du baptême jusqu'au delà de la sépulture, le ministère sacré suit constamment le Chrétien, ne cessant de verser sur lui les bienfaits divins. Cherchez dans votre imagination, réunissez dans votre esprit tout ce qui peut être utile à l'homme, soit pour atteindre le bonheur de la vie future, soit pour goûter les douceurs légitimes de la vie présente, vous connaîtrez exactement l'objet du sacerdoce, vous aurez la juste mesure de ses devoirs.

A des devoirs aussi nombreux doivent correspondre des fonctions également multipliées. Dans une matière trop étendue pour la traiter tout entière, bornons-nous à quelques traits principaux.

L'homme est, sur les préceptes divins, ignorant et faible; pour les connaître, il faut qu'il en soit instruit; pour les pratiquer, il a besoin d'y être excité. Qu'il recoure au ministère ecclésiastique; c'est là que Dieu a placé le double devoir de l'enseignement et de l'exhortation. Le prêtre, c'est Jésus-Christ qui le dit, est la lumière du monde; il est le flambeau qui dissipe les ténèbres en répandant sur la terre la lumière dont Dieu est l'auteur et le père; le flambeau élevé sur le chandelier pour répandre la clarté dans toute la maison de Dieu; le flambeau, comme le disait encore Jésus-Christ de son saint précurseur, qui brille et qui échauffe à la fois; le flambeau sacré allumé au feu de la charité divine, qui éclaire les esprits et embrase les cœurs.

Etonnés et scandalisés d'entendre Jésus-Christ prononcer l'absolution d'un pécheur, les scribes se demandaient: Qui est-ce qui peut remettre les péchés si ce n'est Dieu? Ce que Dieu seul a le pouvoir de faire, en vertû de ce pouvoir, le prêtre le fait. Les lépreux spirituels viennent lui dire, comme un lépreux corporel au divin Rédempteur: Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez nous guérir. Il leur répond avec Jésus-Christ: Je le veux, soyez guéris;

et aussitôt leur lèpre disparaît. Puissance divine dans son principe! Recevez le Saint-Esprit, a dit le Sauveur à ses Apôtres; ceux dont vous remettrez les péchés, ils leur seront remis; ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus. Elle a retenti, elle retentira dans toute la suite des siècles, cette parole sacrée; jusqu'à la dissolution du monde, elle donnera la force et l'efficacité à toutes les absolutions légitimement prononcées. Puissance universelle dans son étendue! Elle couvre toute la terre, et n'a de bornes que celles de l'Eglise. Les têtes les plus augustes se courbent humblement devant le ministère sacré qui l'exerce. Puissance surhumaine dans ses effets! Elle ne se borne pas, comme celle des juges de la terre, à prononcer l'innocence de l'accusé; elle rend l'innocence au coupable. Elle ne déclare pas seulement les péchés remis; elle les remet par sa propre vertu. Pour la destruction du péché, il avait fallu tout le sang de Jésus-Christ; un mot du prêtre l'effectue. Il est le plénipotentiaire de la grande, de la solennelle paix entre Dieu offensé et l'homme coupable. Celui que Dieu tenait pour son ennemi, il le reconnaît son ami aussitôt que son ministre l'a déclaré tel. Sur le sacré tribunal, le prêtre pèse dans sa balance les droits de Dieu et les intérêts de l'homme. Il prononce entre eux ce qui est dû à l'un et ce que doit l'autre; Dieu reçoit sa sentence et y acquiesce: le ciel se conforme au jugement de la terre.

Du tribunal de la pénitence, le prêtre monte à l'autel, et va y exercer une puissance plus admirable encore: ce que nous serions incapables d'imaginer, si la foi ne nous l'enseignait; ce que nous n'oserions dire, si l'Esprit-Saint n'avait pas employé et consacré cette expression: Dieu obéit à la voix de l'homme. Ce fut le plus sublime des miracles, ce fut un mystère au dessus de toutes les conceptions humaines, quand le Verbe, quittant ses splendeurs éternelles, vint prendre chair dans le sein de Marie; et l'Eglise, dans son cantique d'actions de graces, s'émerveille qu'il n'ait pas eu horreur du sein le plus pur. A la parole du prêtre, et du prêtre le plus coupable, il descend du ciel de nouveau, et vient, comme dit saint Augustin, s'incarner en quelque sorte entre ses mains. Il donne à son sacerdoce, sur sa personne, un pouvoir plus grand que celui qu'il reconnaissait dans sa sainte mère: il lui donne le pouvoir de l'immoler. Dans le sacrifice du Calvaire, lui seul avait le droit de s'offrir à son Père: il y était tout à la fois et le prêtre et la victime. Dans le sacrifice de l'autel, qui est la continuation du précédent, il transporte à son ministre son droit sur sa personne divine. Il se l'associe, il paraît le substituer à sa place en qua-

lité de prêtre, et semble ne se réserver que celle de la victime.

Il n'y a donc pas sur la terre de puissance égale à celle du ministère ecclésiastique. Il est autant supérieur à tous les autres que son objet, ses fonctions, ses bienfaits, sont au dessus des leurs. On estime, on admire, on ambitionne le titre de ministres des rois, revêtus du pouvoir de distribuer les graces, d'accorder des richesses, d'élever aux honneurs ; que sont ces biens frivoles à côté des graces célestes que dispensent les ministres de Dieu? Les rois de la terre ne confient, pour l'ordinaire, à leurs ministres qu'une portion de leur autorité; le Roi des rois confère toute la sienne : il accorde au corps de ses premiers pasteurs jusqu'à son infaillibilité. Quelle que soit la puissance d'un ministre temporel, il peut, par un seul acte de volonté, être dépouillé de son ministère; Jésus-Christ a rendu le sacerdoce de ses ministres éternel, comme le sien, dont il est une participation : l'ordination imprime un caractère sacré, ineffaçable, qui suit celui qui en est muni jusque dans la région de l'éternité.

Et vous, que nous révérons comme les images du Dieu du ciel, et que lui-même appelle les dieux de la terre; vous à qui nous devons, à qui nous rendons une obéissance entière dans tout ce qui concerne les choses du siècle présent, nous ne croyons pas manquer à ce respect profond que nous vous portons, en vous représentant que le ministère dont le Très-Haut vous a revêtus, tout auguste qu'il est, est cependant moins grand que celui qu'il nous a confie. Votre empire ne régit que la terre; le nôtre s'étend au delà de ses limites: il ouvre le Ciel et ferme l'Enfer. Vous prononcez vos arrêts sur les actions extérieures de vos sujets; nous jugeons jusqu'à leurs pensées. Vous avez le pouvoir d'enchaîner leurs corps; nous avons droit de lier leurs ames. Vous faites leur bonheur pendant un temps; nous leur procurons celui de l'éternité. Vous avez la douleur d'être quelquefois obligés, pour opérer le bien général, de faire le malheur de quelques individus; nous ne pouvons faire que du bien, et, lors même que nous sommes forcés d'exercer contre quelque fidèle la sévérité de notre ministère, c'est encore pour son plus grand avantage.

Voudrait-on comparer l'état ecclésiastique à quelque autre état de l'ordre spirituel? Que l'on examine et que l'on juge. Qu'était le sacerdoce d'Aaron auprès de celui de Jésus-Christ? il n'en était que la figure; il n'a rapport qu'aux seuls Israélites : l'autre s'étend sur toutes les nations. Le premier était charnel; on y entrait par droit d'hérédité; le second est spirituel; c'est par le choix de Dieu



qu'on y est admis. Celui-là ne devait avoir qu'un temps, sa fin était fixée à la venue de Jésus-Christ; celui-ci doit durer, et avoir avec lui Jésus-Christ jusqu'à la consommation du siècle. Le prêtre uif, offrant des victimes, implorait la rémission des péchés; mais là se bornait son ministère, il était impuissant à les remettre; le prêtre chrétien est investi d'un pouvoir propre et personnel de les effacer. Ceux-là ne sacrifiaient au Seigneur que de vils animaux, c'est Dieu lui-même que nous offrons à Dieu.

Ces pieux solitaires, qui dans le fond des cloîtres se sont voués à la pratique de tous les conseils évangéliques, sont certainement dignes de tous nos respects. Mais enfin entre l'état monastique et l'état sacerdotal il y a de grandes différences. Le religieux qui n'est pas prêtre n'a pour but que sa propre sanctification, au lieu que le prêtre est établi pour la sanctification du prochain. Ce n'est que par ses vœux que le premier s'occupe du bien de ses frères; outre ses prières ferventes, le second y emploie ses soins et ses travaux assidus. L'état religieux est un état de pénitence; les cloîtres ont toujours été les asiles des plus grands pécheurs: le sacerdoce est un état de sainteté; les portes du sanctuaire ne doivent s'ouvrir qu'à l'innocence; autrefois même elles restaient fermées à l'innocence r parée.

Serons-nous étonnés, après cela, des égards, de la considération, de la vénération qu'ont témoignés constamment aux ecclésiastiques les plus grands souverains, les Constantin, les Théodose, les Valentinien, les Marcien, et une multitude d'autres, aussi distingués par leurs vertus que célèbres par leurs grandes qualités; sans parler même de ceux que l'Eglise a placés au nombre de ses saints, et qu'elle honore d'un culte public?

Ministres du Très-Haut, si nous nous entretenons avec vous de la sublimité de l'état auquel nous a élevés la Providence, ce n'est assurément pas pour faire naître dans nos cœurs des sentimens d'orgueil. La grandeur de notre ministère doit bien plutôt nous humilier quand de sa contemplation nous portons nos regards sur nous-mêmes, quand nous pensons à ce que nous devrions être pour y correspondre, et à ce que nous sommes. Pauvres et faibles créatures, souvent pécheurs, toujours près de le devenir, pouvions-nous prétendre à cet excès d'honneur? Considérons-le; mais considérons en même temps que c'est, non à nous, mais à Dieu que nous le devons. Considérons-le; mais que ce soit pour nous pénétrer de ce qu'il exige de nous. Considérons-le; mais toujours sans séparer nos obligations de notre dignité; les travaux du mi-

nistère, des honneurs du sacerdoce. Considérons-le, mais en nous rappelant continuellement que nos saintes fonctions ont été le motif de notre élévation, qu'elles en sont la condition, qu'elles doivent en être l'unique objet. Il est enjoint aux fidèles de nous porter respect, de nous rendre obéissance; mais c'est à nous à mériter leurs hommages. N'affaiblissons point par notre conduite la vénération qu'ils doivent à notre consécration. Ne les accoutumons pas à distinguer notre ministère de notre personne. L'Apôtre des nations veut que les hommes nous honorent comme les ministres du Christ et les dispensateurs des mystères de Dieu; mais il veut aussi honorer lui-même son ministère. Respectons-le de même pour qu'il nous fasse respecter, et soyons assurés qu'il nous honorera d'autant plus par sa dignité que nous l'honorerons par nos vertus.

Sainteté ecclésiastique.

Quand dans le désert de Sinaï Dieu institua le sacerdoce lévitique, la première obligation qu'il imposa à ceux qui devaient en être revêtus fut la sainteté. Qu'ils soient saints, disait-il, parce que je suis saint. Je suis le Seigneur qui les sanctifie. Quel plus haut degré de vertu n'exige pas le ministère infiniment plus relevé dont nous sommes honorés! Dans l'économie charnelle et figurative, la moindre défectuosité corporelle excluait les descendans d'Aaron de l'exercice des fonctions sacerdotales: image sensible de la parfaite pureté de conscience, de l'entière exemption de tout péché, que notre loi toute spirituelle nous prescrit pour remplir les fonctions sacrées auxquelles elle nous députe. Autant que la réalité est au dessus de la figure, autant que l'Eglise l'emporte sur la Synagogue, autant que le sacerdoce de Jésus-Christ est plus auguste que celui d'Aaron, autant que les sacremens de la loi nouvelle sont plus relevés que les cérémonies de la loi ancienne, autant les ministres chrétiens doivent être plus parfaits que les ministres judaïques. Un plus grand honneur impose l'obligation de plus grandes vertus; la plus haute dignité demande un mérite plus étendu; le faîte de l'élévation exige le comble de la perfection. Successeur, représentant, coopérateur de Jésus-Christ, le ministre de son testament doit se rendre aussi semblable à lui qu'il est possible à un homme. Incapable d'atteindre son infinie pureté, il doit s'en approcher autant qu'il le peut. Dans l'impuissance de combler l'intervalle qui sépare la créature de son Créateur, il doit employer tous ses efforts à le diminuer. Je me sanctifie pour eux, disait le

divin Sauveur, afin qu'ils soient véritablement sanctifiés. Sa sainteté est le principe, le motif, l'encouragement de la leur. Sa vie est le modèle de celle du prêtre; que la vie du prêtre représente l'image de la sienne. Comment regarder comme le même ministère que celui de Jésus-Christ un ministère profané par des vices? Comment reconnaître le représentant du Saint des saints dans un homme souillé de péchés? Comment associer des fonctions toutes divines avec les passions humaines? Comment réunir dans les mêmes opérations l'action de Jésus-Christ et celle de Bélial?

Je serai sanctifié dans ceux qui m'approchent, et je m'en glorifierai devant tout le peuple, disait le Seigneur. Ceux que le Roi des rois approche de sa personne sont les ministres de son royaume, par qui parviennent jusqu'à lui les vœux de ses peuples et par qui découlent sur son peuple ses commandemens et ses bienfaits. Il reçoit avec complaisance, il accueille avec bonté, il exauce avec abondance les prières que lui présente au nom de son troupeau et qu'appuie de ses propres instances un vertueux pasteur. La piété du ministre se répand sur tous les vœux particuliers dont elle se charge, les épure, les anime, leur communique la faveur dont elle jouit auprès du Maître suprême. Mais de quel front osera porter au pied du trône céleste les prières du peuple fidèle, celui qui n'est pas digne d'y présenter les siennes, et dont les supplications pour sa propre personne sont rejetées avec indignation? Il a élevé, dit l'Esprit-Saint, entre le ciel et lui, un nuage qui empêche ses oraisons d'y arriver, et qui met obstacle aux graces qui en descendraient. Dieu voudra-t-il faire le ministre de ses dons celui qui s'est rendu l'objet de sa colère? Rendra-t-il distributeur de ses graces celui à qui il les refuse, et les attachera-t-il à des fonctions qui l'outragent? Fera-t-il passer ses bienfaits par un canal souillé de pourriture? De ce conduit infecté il ne découlera que des eaux corrompues qui empesteront tout le troupeau et la source pure dont jaillissait la vie, empoisonnée dans son passage, deviendra, pour ceux qui viendront s'y désaltérer, un principe de mort.

Qu'un prêtre révéré pour ses vertus paraisse dans la chaire évangélique; sa piété a déjà touché tous les cœurs avant même que sa voix se soit fait entendre. Mais le prêtre dépourvu de piété exerce son ministère sans fruit comme sans onction. Ses exhortations pourront être élégantes, fleuries, pleines de traits saillans; elles resteront toujours sèches et glacées comme son cœur. Il sera toute sa vie incapable d'allumer dans les autres le feu de l'amour divin

celui qui n'en porte pas dans lui-même une seule étincelle. Non, ce n'est pas l'éloquence qui fait germer, croître et fructifier la semence de la parole sacrée ; ses éclairs ne font qu'éblouir, c'est la douce rosée de la piété qui féconde. Les talens les plus brillans, sans la sainteté qui les soutienne, restent sans succès ; les plus médiocres, relevés et animés par une haute piété, produisent les plus grands effets. Les beaux discours frappent l'esprit, les discours pieux touchent le cœur. Le charme de l'éloquence peut être agréable ; il n'appartient qu'à l'onction de la piété d'être efficace. Les orateurs sont applaudis ; les saints convertissent. Ce ne fut pas par les discours persuasifs de la sagesse humaine que les Apôtres soumirent l'univers à l'Evangile, mais par la force supérieure de leur vertu et de l'esprit qui les animait. Et peut-il espérer que Dieu répandra ses bénédictions sur sa prédication, celui qui non seulement ne les attire pas par sa vertu, mais les repousse par ses vices? Quel personnage offre dans la chaire sacrée le ministre dont la vie contraste avec ses discours? Comment peut-il, devant sa propre conscience, soutenir le rôle de théâtre qu'il y joue? Quelle idée peut-il avoir de lui-même en publiant une loi qu'il enfreint, en recommandant de bonnes œuvres qu'il ne pratique pas, en proscrivant des péchés qu'il commet, en étalant des promesses qu'il dédaigne, en annonçant des menaces qu'il brave? Il ne peut parler ni de vertu sans rougir ni de vice sans s'accuser. Chaque parole qu'il profère est un arrêt qu'il prononce contre lui-même.

Quand, après le retour de la captivité, les prêtres et les lévites furent chargés de purifier le peuple, ils commencèrent par se purifier eux-mêmes. Quelle pureté en effet ne demande pas le ministère qui efface tous les péchés ! La main qui nettoie le vase, si elle n'est pas nette elle-même, risque de le souiller encore davantage. Il a sans doute une grande facilité pour faire rentrer en grace avec Dieu le prêtre qui est lui-même l'objet de ses bonnes graces. Le Seigneur donne à ses exhortations l'onction, et aux cœurs qu'il exhorte la docilité. Il présente au Juge suprême, avec la confiance de sa sainteté, les regrets de l'ame qu'il a rendue pénitente ; et, avec l'autorité de son sacerdoce, il prononce la sentence qui fait disparaître le péché et renaître la justice, qui ferme l'Enfer et ouvre le ciel. Mais n'est-ce pas une contradiction monstrueuse que celui qui est l'ennemi de Dieu entreprenne de réconcilier avec Dieu ; qu'il lui porte et qu'il rapporte de lui des paroles de paix, tandis qu'il est en guerre avec lui? Quelles bénédictions peut-il attirer sur sa

médiation? quels bons effets peut-il en espérer, ayant besoin de médiateur pour ses propres offenses?

Quel homme, ou même quel ange, pourrait être digne de l'auguste fonction que le prêtre exerce aux saints autels? Quelle pureté créée serait en proportion avec la sublimité, et, j'oserai le dire, avec la divinité de ce grand ministère? Chaque jour le prêtre appelle Dieu, qui, condescendant à sa voix, descend du haut des cieux, et vient se renfermer dans les espèces eucharistiques. Il tient entre ses mains l'Être infini. Il présente au peuple l'objet de ses adorations. Il reçoit dans lui celui que le ciel et la terre ne peuvent contenir. Il distribue aux fidèles leur Créateur, leur Maître suprême. Le Seigneur ordonnait aux prêtres, enfans d'Aaron, d'être saints, spécialement à raison de l'oblation de l'encens et des pains de proposition. Quelle sainteté plus éminente encore n'exige-t-il pas des prêtres à qui il confie l'offrande, non plus d'un pain matériel, mais du pain consacré par sa parole; du pain qui n'est plus du pain, mais qui est devenu le corps, le sang, l'ame, la divinité de Jésus-Christ? Quoi! ce serait d'une bouche accoutumée à des discours légers, libres, peut-être plus criminels encore, que sortiraient les paroles sacrées qui attirent Jésus-Christ sur l'autel? Ce seraient des mains, instrumens habituels du péché, qui traiteraient ses divins mystères? Ce serait dans un cœur souillé de passions et de vices que le Saint des saints daignerait se renfermer? Nous ne l'ignorons pas cependant, et nous le confessons, l'efficacité du sang de Jésus-Christ ne dépend pas du mérite des ministres qui l'offrent. Sa parole infaillible ne passera jamais. Elle conservera jusqu'à la fin des siècles toute sa vertu, même sur les lèvres les plus indignes de la prononcer; mais elle sera la condamnation des ministres qui la prononceront indignement. En attirant du haut du ciel, et en répandant sur les têtes vertueuses les trésors de la grace, ils amoncelleront sur leurs têtes criminelles des trésors de colère.

L'Esprit-Saint l'a dit: le jugement le plus rigoureux est réservé à ceux qui président, et les puissans seront puissamment tourmentés. Ce sont spécialement ceux-là à qui Dieu dira dans le grand jour: Comment as-tu osé parler de ma justice que tu bravais? De quel droit ta bouche impudente s'est-elle avisée d'annoncer mon Testament qui te condamne? Le sujet qui secoue le joug de son souverain est bien coupable sans doute; mais combien plus criminel encore est le ministre qui se révolte contre son prince! il était tenu de ramener au devoir les prévaricateurs, et lui-même l'en-

freint et encourage à le violer. Il devait arrêter la rébellion, et c'est lui qui en lève l'étendard. Ministres du Très-Haut qui vous livrez à vos passions, voilà ce que vous êtes. Etablis pour empêcher les hommes d'offenser Dieu, pour ramener à lui ceux qui l'ont offensé, c'est vous-mêmes qui vous rendez coupables de ces offenses, c'est vous qui donnez l'exemple de les réitérer. Vous jugez certainement Judas, trahissant son divin Maître, plus criminel que les Juifs le crucifiant. Que de conformités entre sa trahison et la vôtre! Comme vous, il avait été comblé des graces divines; comme vous, il avait été élevé à l'honneur du sacerdoce; comme vous, il sortait de la table où il avait reçu le Seigneur; comme vous, il avait été averti de s'abstenir de son crime.

La sainteté nécessaire au prêtre consiste en deux choses : dans l'exemption de tout péché, dans l'exercice de toutes les bonnes œuvres, dans la fuite de tout mal, dans la pratique de tout bien. Il n'est saint ni celui qui est livré à quelque vice ni celui à qui il manque quelque vertu. Pour nous former, de la sainteté du sacerdoce, une idée très haute sans doute, mais purement exacte et nullement exagérée, considérons d'abord ce que le prêtre doit n'être pas, et ensuite ce qu'il doit être.

Pour exercer ses fonctions saintes, le ministre de Dieu est strictement obligé d'être exempt de tout péché grave. Le précepte est positif. Il faut que l'évêque soit exempt de tout crime, à raison de ce qu'il est le dispensateur de Dieu. Telle est la loi publiée par le grand Apôtre. Le prêtre, chargé comme l'évêque de cette dispensation, est donc soumis à la même obligation. Le diacre même, c'est encore saint Paul qui le lui défend, ne doit pas servir à l'autel, s'il est chargé de quelque crime. Et ce n'est pas seulement de quelque crime particulier que les ministres sacrés doivent s'être abstenus. La loi est générale : il n'y est mis et elle ne souffre aucune exception. C'est une erreur funeste, dans laquelle tombent quelques ecclésiastiques, d'imaginer qu'il n'y a pour eux qu'une passion à éviter, et que, pourvu qu'ils ne se rendent pas coupables du péché honteux qui souille à la fois le corps et l'ame, ils restent innocens. Parce qu'ils ne se plongent pas dans l'impureté, ils ne craignent pas d'être enflés d'orgueil, emportés par la colère, dominés par l'avarice, adonnés à l'intempérance, livrés à la paresse, sujets à la médisance, adonnés au jeu. Ils prétendent allier ces criminelles passions avec la sainteté de leur ministère, et ils apportent hardiment à leurs fonctions sacrées des ames chargées de ces vices.

Ces funestes dispositions, destructives de la sainteté sacerdotale, étaient un des malheurs de son peuple que le prophète Jérémie déplorait avec le plus d'amertume. Il se lamentait de voir l'or qui autrefois avait brillé dans le temple, maintenant terni, dépouillé de son ancien éclat et même de sa couleur; et les colonnes qui avaient soutenu le sanctuaire désormais renversées, et leurs pierres dispersées dans toutes les places publiques. Quand le simple fidèle a commis quelque faute, il peut quelquefois chercher sa justification dans son ignorance. C'était l'excuse que la charité miséricordieuse de Jésus-Christ donnait à son Père du crime que les Juifs commettaient envers lui. Mais le dépositaire, le publicateur, l'interprète, le prédicateur de la loi oserait-il soutenir qu'il ne connaît pas la loi. Criminel, si la sachant il l'enfreint, il est plus criminel encore de l'enfreindre parce qu'il ne la sait pas. Son ignorance est un péché de plus ajouté à sa prévarication. Mais non, ce n'est qu'une ignorance affectée, une ignorance fausse. Il n'est pas aveugle, il ferme les yeux. Il connaît la lumière, mais il la craint. Mais la clarté céleste perce à travers les ténèbres dont il cherche à s'envelopper. En vain s'efforce-t-il de repousser de son esprit les maximes saintes, elles pénètrent malgré lui jusqu'à sa conscience, la frappent de leur évidence, la soulèvent contre lui, et, par sa voix intérieure, lui reprochent, et de les violer, et de prétendre les méconnaître. Nous vous le dirons, ministre indigne de la sainteté de votre état, nous vous le dirons avec confiance, parce que ce sera d'après saint Paul, ou plutôt d'après le Saint-Esprit, dont il était l'organe : Vous vous glorifiez d'être le ministre de Dieu, vous connaissez sa volonté; instruit par sa loi, vous savez discerner ce qui est le plus utile; vous vous flattez d'être le conducteur des aveugles, le flambeau de ceux qui marchent dans l'obscurité, le docteur des ignorans, le maître des enfans; vous prétendez avoir dans la loi la règle de la science et de la vérité : et cependant, vous qui enseignez les autres, vous ne vous enseignez pas vous-même; vous qui publiez qu'on ne doit pas voler, vous volez; vous qui dites qu'on ne doit point commettre d'adultère, vous vous en souillez; vous qui avez en horreur les idoles, vous commettez des sacriléges; vous qui vous glorifiez dans la loi de Dieu, vous déshonorez Dieu par la violation de la loi.

Et pour sentir combien dans vous sont plus graves et plus criminelles que dans le simple fidèle les offenses contre Dieu, considérez les faveurs dont il vous a spécialement et de préférence comblé. Voyez la dignité de l'état auquel il vous a appelé, en vous

rapprochant de lui. Repassez dans votre esprit toutes les graces particulières que vous avez reçues de sa bienfaisance. Rappelez-vous ces paroles si touchantes qu'il adressa à ses Apôtres, lorsque, dans la dernière cène, il venait de leur conférer le sacerdoce, et que, dans la même circonstance, au moment où il venait de vous imposer les mains, le pontife vous a répétées en son nom : Je ne vous nommerai plus mes serviteurs, je vous ai appelés mes amis. C'est quand Dieu vous a déclaré son ami que vous vous faites son ennemi. Tout couvert de ses bienfaits, vous vous déterminez à l'offenser. Au vice déjà si énorme de votre péché, vous ajoutez le vice plus atroce encore de l'ingratitude. Ah! disait David considérant dans son esprit prophétique Jésus-Christ trahi par son Apôtre, comme il l'est encore par plusieurs de ses ministres ; si c'était mon ennemi qui m'eût chargé de malédictions, j'aurais pu le supporter ; si c'était celui qui me haïssait qui eût proféré contre moi des paroles de haine, je me serais peut-être caché de lui. Mais c'est vous qui deviez avoir le même esprit que moi, vous l'un des chefs de mon peuple, vous qui étiez dans mon étroite confidence, vous qui goûtâtes si souvent la douceur de ma table, vous qui avez marché avec moi dans une union intime au milieu de la maison du Seigneur.

Etablis pour engendrer des enfans à l'Eglise, chargés de les nourrir du lait de la parole, sans la sainteté qui féconde leurs fonctions, les prêtres ne sont plus, selon l'expression d'un Prophète, que des seins stériles et des mamelles arides. Elevés entre le ciel et la terre, comme ces nuages salutaires qui répandent sur nos campagnes la bienfaisante rosée, ils ne sont plus, comme dit un Apôtre, que des nuées ténébreuses et sans eau, emportées çà et là par toutes sortes de vents, qui non seulement ne produisent rien, mais qui empêchent de descendre les influences célestes, et qui interceptent jusqu'aux rayons du soleil de vérité. Arbres inutiles et incapables de fructifier, ils occupent dans le champ du Seigneur la place d'arbres précieux qui produiraient des fruits abondans et salutaires ; et, de leur ombre meurtrière, ils étouffent les plantes qui se trouvent au dessous d'eux. De cela seul qu'un prêtre n'attire point par ses vœux les bénédictions célestes, il les repousse. Les graces que l'ordre de la Providence attachait à ses prières sont perdues pour son peuple. C'est de cette cause funeste, c'est du manque de médiateurs puissans auprès de Dieu, c'est de l'inconsidération que s'attirent beaucoup de pasteurs et qui rejaillit sur leur ministère que naissent de toutes parts l'affaiblissement

de la foi, le relâchement de la discipline, la décadence des mœurs, l'extinction de la piété. Que Dieu nous suscite des Esdras, et nous reverrons des peuples fidèles.

Ce n'est pas seulement des péchés énormes qui donnent la mort à l'ame que doivent se garantir les ministres du Seigneur. Ils n'ont pas la sainteté de leur ministère, s'ils se permettent même les fautes légères. Mais que dis-je, des fautes légères ? Peut-il y en avoir de telles ? Toute offense volontaire envers Dieu n'est-elle pas essentiellement, et par sa nature, grièvе ? Ne l'est-elle pas bien plus encore dans l'ecclésiastique, que la dignité de son état, la sainteté de ses fonctions, l'abondance des graces reçues, l'étendue des connaissances, le devoir de l'enseignement, l'autorité des exemples obligent à une plus haute perfection ? Que de choses répréhensibles dans lui, qui seraient innocentes dans un laïque! Ce qui dans l'un n'est qu'une légère tache est pour l'autre une grande souillure. Voyez avec quel soin les saints de tout état se sont constamment garantis, non seulement des moindres fautes, mais de ce qui pouvait en avoir l'apparence. Le péché véniel, nous le savons, ne rend pas l'homme formellement ennemi de Dieu ; mais il l'empêche d'être entièrement son ami. Il ne chasse pas le Saint-Esprit, mais il le contriste. Il ne détruit pas la charité, mais il l'affaiblit. Il n'éteint pas la dévotion, mais il l'amortit. Il ne fait pas perdre tout à coup la grace, mais il y met obstacle. Croyez-vous que Dieu vous doive ses graces de prédilection, quand vous faites assez peu de cas de son amitié pour vous permettre les choses qui lui déplaisent ? Et vous-même mettriez-vous au nombre de vos amis celui qui, s'abstenant envers vous des grands outrages, ne ferait pas difficulté de lancer contre vous des traits légers de médisance ou de raillerie ? J'oserai avancer une assertion qui pourra étonner plusieurs personnes, mais qui cependant est une grande vérité. Il y a des gens pour qui un grand péché, quoique beaucoup plus criminel, est moins funeste que des fautes légères. L'homme foncièrement vertueux, qui a eu la faiblesse de se laisser emporter par une violente tentation, sent aussitôt toute l'étendue de son tort. La profondeur de sa chute lui donne une vive commotion qui lui fait faire effort pour s'en relever. Mais celui qui se laisse entraîner au penchant qu'il a pour les fautes vénielles ne s'aperçoit pas de sa décadence journalière. Il glisse dans l'abîme plutôt qu'il ne s'y précipite. N'ayant pas l'aversion des péchés moins graves, il en prend bientôt le goût ; insensiblement il en contracte l'habitude. L'horreur dont il était pénétré pour les péchés plus énormes s'af-

faiblit peu à peu ; il se familiarise avec leur idée, il redoute moins de les commettre ; il y tombe, enfin, mais il y tombe affaibli par ses pertes continuelles et n'aynt plus la force de se relever; il y tombe, ayant perdu le sentiment d'horreur qui aurait pu l'en retirer; il y tombe, ayant pris le goût de ce funeste état, et avec la volonté d'y persévérer. Ainsi s'accomplissent en lui les terribles oracles de l'Esprit-Saint : Il a négligé les petites choses, et il a fait une déplorable chute. Il n'a pas étouffé l'étincelle, et il a causé un grand incendie. Ce n'est pas pour l'ordinaire tout d'un coup que tombent les grands édifices, c'est plus souvent par des infiltrations qui minent peu à peu les fondemens. Il est plus facile au nautonier de se défendre d'un vent violent, ou d'un flot impétueux, que d'une voie d'eau qu'il a négligé à temps de fermer. La maladie qui prend violemment et subitement sera plus tôt guérie que celle qui procède d'un lent et successif amas d'humeurs. Cet état d'une ame qui est familiarisée avec le péché véniel, qui ne craint pas de le commettre, qui ne regrette pas sincèrement de l'avoir commis, qui n'en a ni scrupule ni remords, qui ne prend ni résolutions ni précautions pour s'en préserver, est précisément l'état de tiédeur qui cause à Dieu du dégoût. Si elle lui répugne si violemment dans le simple fidèle, combien plus dans son ministre! C'est à un d'entre eux qu'il fait la redoutable menace de le rejeter de sa bouche à cause de sa tiédeur.

La sainteté requise dans le prêtre n'est pas une chose purement négative. Non seulement il doit n'être pas pécheur, il lui est formellement ordonné d'être juste. L'exemption de tout vice lui est nécessaire, elle ne lui est pas suffisante; elle est le commencement de la sainteté, elle n'est pas la sainteté même : elle est le fondement sur lequel il doit élever l'édifice des vertus sacerdotales. S'il est ordonné au simple fidèle, en évitant le mal, de faire le bien, combien ce précepte fondamental de toute la vie chrétienne est-il plus impératif et plus étendu pour le ministre du Seigneur! Sa vertu doit être autant au dessus de celle des laïques que sa dignité est supérieure. Il doit être plus pieux que le peuple, celui dont l'état est de prier pour le peuple ; chargé de le former à toutes les vertus, il doit les posséder plus éminemment; placé au milieu des fidèles comme un modèle, c'est pour qu'il présente à leur imitation la sainteté la plus exemplaire. Comment pourraient-ils observer, reconnaître, discerner celui qui en rien ne différerait d'eux? Quelle honte n'est-ce pas pour un pasteur de voir dans le troupeau qu'il régit des ouailles plus saintes que lui; de recevoir

l'exemple de ceux à qui il devrait le donner; et, étant le premier en autorité, d'être le dernier en vertu! C'est là ce qui attire sur les prêtres l'indignation du Seigneur; c'est qu'ils ne sont que ce qu'est le peuple. C'est pour cela qu'il les menace de visiter leurs voies perverses, et de leur rendre le salaire de leurs vaines et criminelles pensées.

Ce n'est pas seulement la dignité extérieure nécessaire à l'exemple public que les prêtres doivent posséder. Le prince des Apôtres leur recommande de se faire les modèles du troupeau par leur esprit et par leur ame. Ils sont tenus, non à un simulacre de sainteté, mais à une sainteté réelle. S'ils n'en sont pas intérieurement pénétrés, Jésus-Christ ne voit en eux que le peuple infidèle qui l'honore des lèvres, mais dont le cœur est loin de lui; que ces scribes et ces pharisiens hypocrites, semblables à des sépulcres blanchis et brillans aux yeux des hommes, mais au dedans pleins de pourriture. Ce ne sont pas des feuilles, ce sont des fruits qu'il cherche sur le figuier, et parce qu'il n'en trouve pas, il ordonne de le couper. En vain auront-ils parmi le monde la frivole réputation d'avoir la vie de la grace : véritablement, et devant Dieu, ils sont morts. Et cette montre hypocrite ne sera-t-elle pas bientôt dévoilée par tant d'yeux intéressés, et occupés à l'observer? Comment se maintiendra cette régularité superficielle, sans un fonds de piété qui la produise, la soutienne, l'alimente et la ranime? La branche que l'on plante en terre, quelque verdoyante qu'elle soit, si elle ne prend pas racine, est bientôt desséchée. Que de difficultés embarrassent, que d'inconvéniens environnent, que de dangers menacent, que de tentations obsèdent le ministre des autels! Que de passions il faut, non seulement modérer, non seulement réprimer, mais détruire et anéantir! Que de vertus contraires à ses inclinations il doit non seulement posséder, mais porter au plus haut degré! Au tribunal, ses oreilles sont frappées de récits de dissolutions; dans le monde, ses regards ne tombent que sur des scandales. Au milieu de ces obscénités dont il est le témoin forcé et le confident nécessaire, pourra-t-il, s'il n'est intérieurement vertueux, conserver sa pureté? Restera-t-il humble dans les honneurs, pauvre au milieu des richesses, modeste parmi les éloges, patient dans les traverses, sobre dans les repas abondans, ferme devant les puissans, saint parmi les pécheurs, séparé du monde au milieu du monde?

Il n'y a que le prêtre sincèrement, intimement, profondément pénétré de l'esprit ecclésiastique qui puisse se rendre agréable à

Dieu et utile aux hommes. C'est une règle générale et absolue que dans aucun état on ne peut réussir si on n'est pas animé de l'esprit de son état. Cet esprit est une inclination, une affection, une habitude qui nous fait tourner toutes nos pensées vers les choses de notre état, qui en fait notre objet principal et presque unique, qui nous en fait chérir les devoirs, respecter les fonctions, désirer le succès. Comment tous ceux que nous voyons se distinguer dans les diverses professions ont-ils acquis leur supériorité? C'est par ce généreux esprit, qui adoucit les travaux, allège les fatigues, aplanit les difficultés, surmonte les obstacles. L'état ecclésiastique, où les obligations sont plus strictes, les devoirs plus importans, les fonctions plus multipliées, les vertus plus sublimes, serait-il donc, entre tous les autres, le seul excepté de la loi commune? Ah! bien au contraire : si l'esprit de l'état est souverainement utile dans les autres conditions, il est absolument et indispensablement nécessaire dans la nôtre. Celui qui n'a pas l'esprit de Jésus-Christ, dit l'Apôtre, n'est pas à lui. Qu'un prêtre ait l'esprit de son état, il n'y a aucun bien qu'il ne soit capable de faire; qu'il vienne à le perdre, il n'y a plus aucun bien dont il soit capable. Il ne reste plus qu'un corps sans ame, une ombre sans consistance, un fantôme sans réalité. Il exercera peut-être encore ses fonctions avec quelque apparence de régularité, mais sans goût, sans zèle, sans succès. Ce qui détruit dans beaucoup d'ecclésiastiques l'esprit de leur état, c'est l'esprit du monde qui y est directement opposé; qui entraîne à la dissipation au lieu du recueillement, à la vanité au lieu de l'humilité, à la mollesse au lieu de la mortification, à la paresse au lieu du travail, à l'amour des richesses au lieu de leur détachement, au luxe au lieu de la simplicité. Ce n'est pas l'esprit du monde que nous avons reçu dans notre ordination, c'est l'esprit qui vient de Dieu. L'esprit qui doit reposer sur nous, comme il reposa sur le prince des pasteurs, est l'esprit du Seigneur, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, l'esprit de crainte de Dieu; en un mot, l'esprit de toute vertu, l'esprit qui mène à la perfection.

A la perfection! Est-ce qu'il est accordé à quelque créature d'atteindre la perfection entière, absolue? non sans doute; mais il est dans la perfection des degrés différens, relatifs et proportionnés aux différens états. Chaque homme a le pouvoir de parvenir à celle de son état, et le devoir d'y aspirer. Entre tous les états celui qui est le plus parfait est évidemment celui qui exige la perfection la

plus haute. Marche devant moi, et sois parfait, disa eigneur à Abraham. Ministres du Très-Haut, établis pour vous tenir sans cesse en sa présence, vous devez vous appliquer ce précepte. En contemplant l'importance de vos fonctions, l'éminence de votre dignité, la sublimité de votre caractère, vous sentirez sans doute votre impuissance à acquérir une perfection qui y corresponde. Que cette considération, toute juste qu'elle est, ne vous désespère pas. Dieu ne vous demande rien qui soit au dessus de vos forces. Vous aurez fait tout ce que vous devez quand vous aurez fait tout ce que vous pouvez; et vous serez aussi parfaits que vous êtes obligés de l'être quand vous le serez autant que vous en êtes capables. Vos efforts pour arriver à la perfection seront eux-mêmes un point de perfection. Pour vous encourager à la poursuivre, levez les yeux vers cette multitude de saints qui depuis les Apôtres se sont sanctifiés dans votre état et dans tous les autres. Ils éprouvèrent les mêmes obstacles que vous, vous recevrez les mêmes secours qu'eux. Leurs exemples vous montrent le chemin du ciel, leurs voix vous y appellent, leurs prières vous y attirent.

Le premier moyen d'atteindre à la perfection, le plus nécessaire, et sans lequel tout autre est inutile, mais en même temps le plus efficace, qui fait prendre et employer utilement tous les autres, c'est de la désirer. Dans toute entreprise on n'obtient le succès que par le désir qu'on en ressent. Il ne faut pas croire cependant que tout désir de la perfection la fasse acquérir. Il doit réunir deux qualités : être vif et ardent; être ferme et constant. Ce fut ainsi que Daniel mérita d'être appelé l'homme des désirs. Mais des désirs légers ne forment que des velléités; trop faibles pour donner une impulsion suffisante, ils n'excitent pas à de véritables efforts. Des désirs transitoires, qui périssent presque aussitôt qu'ils naissent, ne produisent que des tentatives momentanées, abandonnées avant qu'elles aient pu obtenir leur effet. Pour rendre les désirs de la perfection dignes de leur objet et propres à l'atteindre, il est nécessaire de les renouveler souvent. Le feu ne s'entretient et ne s'accroît que par l'aliment qu'on lui donne.

Le second moyen de parvenir à la perfection dont on est susceptible est de la demander à l'auteur de tout don parfait. Ce que vous ne pouvez pas, doutez-vous que Dieu ne le puisse? Promise à celui qui la demande, efficace pour celui qui l'obtient, la grace divine répare ce qui est défectueux, perfectionne ce qui est bon, ajoute à ce qui est insuffisant, supplée à ce qui manque. L'homme

le plus faible, de même que l'apôtre le plus zélé, peut tout, aidé de celui qui le conforte.

Ce n'est pas encore assez de mériter la grace par ses désirs, de la solliciter par ses vœux : il est encore nécessaire de la seconder par ses actions. L'acquisition de la perfection est le travail de toute la vie. Comme ses degrés sont infinis, on peut toujours en acquérir de nouveaux. Le plus parfait est celui qui sent le mieux ce qu'il a encore de mal, ce qui lui manque de bien. Si on n'avance pas dans cette voie, immanquablement on recule. Le cours de cette vie est comme celui d'un fleuve. Un courant violent de tentations, de séductions, d'illusions, d'exemples, de passions, nous entraîne vers l'abîme. Si, pour le surmonter, nous ne faisons pas des efforts continuels, nous en serons infailliblement emportés. Voyez le négociant sans cesse occupé à augmenter sa richesse : travaillez de même sans relâche à grossir votre trésor dans le ciel. Voyez le peintre chaque jour retoucher, corriger, perfectionner son tableau : réformez de même ce qui peut rester en vous de défectueux ; augmentez, épurez, perfectionnez ce que vous pouvez posséder de vertus. Justes, vous crie l'Oracle divin, justifiez-vous encore ; saints, sanctifiez-vous davantage.

Zèle ecclésiastique.

Je suis venu, disait le Sauveur du monde, apporter le feu sur la terre; et quelle est mon intention, sinon qu'il soit allumé? Ce feu pur et sacré de la charité, dont son cœur était embrasé, il l'a fait passer dans l'ame de ses Apôtres, et leur a donné la charge de le répandre par toute la terre. Voyez avec quelle ardeur ces saints et illustres personnages l'ont porté, l'ont allumé, l'ont propagé dans toutes les nations. Ministres du Tout-Puissant, qui succédez aux Apôtres, lesquels eux-mêmes avaient remplacé Jésus-Christ, c'est maintenant à vous qu'est confiée cette importante et sublime fonction. L'édifice que votre divin Maître et vos premiers prédécesseurs ont élevé et cimenté de leur sang, vous est remis, pour que vous l'entreteniez. Vous êtes chargés de conserver à Jésus-Christ les ames qu'ils s'est acquises par sa mort, et que ses Apôtres lui ont conquises par leurs travaux. Ce grand ouvrage qu'ils ont opéré dans le monde, vous êtes tenus de le continuer, de le maintenir, de le perpétuer, de le perfectionner s'il vous est possible. Vous vous glorifierez vainement d'être les héritiers de leur ministère, si vous ne l'êtes aussi du zèle avec lequel ils l'ont exercé. Comment ferez-

vous passer dans les cœurs ce feu divin, si vous n'en êtes pas embrasés vous-mêmes? C'est le feu qui allume le feu. L'esprit qui anima le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech et les prêtres qu'il se subrogea, est l'esprit essentiel du sacerdoce: c'est le caractère propre de tout ouvrier évangélique. Chrétiens pour nous, nous sommes prêtres pour l'Eglise. Au premier titre, nous devons à Dieu notre ame; et il nous est ordonné d'employer tous nos soins, tous nos efforts pour la sauver. Au second titre, nous sommes dépositaires et responsables des ames de nos frères; et nous devons avoir la même sollicitude, mettre la même ardeur, faire les mêmes efforts, employer les mêmes travaux pour leur salut que pour le nôtre. Nous ne pouvons ni nous sauver ni nous perdre seuls. Dieu a en quelque sorte attaché à notre ame celles dont il nous a chargés. Notre perte entraîne la leur.

Que de biens en effet ne peut pas opérer un prêtre brûlant de zèle! Douze suffirent autrefois pour convertir l'univers. Et n'a-t-on pas vu souvent un seul pasteur changer la face d'une paroisse ou même d'un diocèse entier? Mais aussi que de maux le ministre dénué de zèle ne cause-t-il pas! Le temple spirituel du Seigneur, n'étant pas, comme il devrait l'être, entretenu par ses soins, se dégrade et tombe en ruine. Pasteur mercenaire, comme le lui reproche Jésus-Christ, il ne se soucie pas des brebis, parce qu'elles ne lui appartiennent point. Il devait les nourrir du pain de la parole, et, faute de le leur distribuer, elles sont tombées de faiblesse et d'inanition; il devait, par de fréquentes confessions, traiter leurs ames malades, et, faute de traitement, leurs maux se sont aggravés, leurs plaies se sont corrompues, et elles ont péri misérablement; il devait courir après elles dans leur égarement, et les ramener par ses tendres exhortations, et, faute d'être recherchées, elles se sont perdues et sont devenues la proie du dévorateur. Ne nous le dissimulons pas: entre les maux qui affligent l'Eglise, un des plus funestes, parce qu'il en produit beaucoup d'autres, est notre négligence. Si l'ivraie de l'hérésie infecte le champ du Seigneur, c'est pendant notre léthargique sommeil que l'ennemi l'a semée. Si le débordement des vices s'y répand et le dévaste, c'est que nous ne nous sommes pas opposés, comme une digue insurmontable, à son irruption. Malheur à moi, disait saint Paul, et nous devons tous le répéter avec une pleine conviction, hélas! et peut-être avec un amer repentir; malheur à moi si je ne publie pas l'Evangile.

En vain, pour se soustraire à cet indispensable devoir, allègue-t-on divers prétextes, tous insuffisans, tous frivoles. Les uns

croient qu'il leur suffit de mener une vie régulière; qu'il n'est pas nécessaire qu'elle soit occupée; qu'ils n'ont besoin que de travailler à leur salut; que le salut d'autrui ne les intéresse pas. C'est-à-dire, que les devoirs d'état cessent d'être pour eux des devoirs de religion, et que, pourvu qu'ils ne soient pas les larrons qui égorgent leur troupeau par leurs mauvais exemples, il leur est permis d'être les mercenaires qui le laissent périr par leur insouciance. Ce ne sont pas des arbres de simple ornement que Jésus-Christ a plantés dans son nouvel Eden, dans le jardin de son Eglise : il a choisi, il y a placé des arbres qui porteraient des fruits, non seulement abondans, mais permanens. D'autres se plaignent de la grossièreté de leur peuple, qui le rend incapable d'instruction; de sa dureté, qui le rend insensible aux exhortations : comme si l'excès du mal était un motif de n'y pas remédier. Ils ne raisonnaient pas ainsi les hommes apostoliques qui ont amené l'univers à la foi de Jésus-Christ. Plus ils trouvaient d'obstacles dans les cœurs, plus ils redoublaient de zèle et de soin. Et le bras qui leur donna la force et le succès est-il donc raccourci de nos jours? Les enfans d'Israël, dit le Seigneur à son Prophète, et pourquoi ne nous l'appliquerions-nous pas? les enfans d'Israël ont un front d'airain et un cœur dur. Mais j'ai rendu ton visage plus ferme que leurs visages, et ton front plus dur que leurs fronts. J'ai rendu ta face telle que le diamant et le caillou. Ne les crains point. On voit encore des ecclésiastiques qui, pour se dispenser du travail, se rejettent sur leur humilité, ou sincère, ou affectée; qu'un sentiment outré, si même il est réel, de leur indignité, qu'une idée mal appliquée, soit de bonne, soit de mauvaise foi, de la sainteté, de l'importance, de la difficulté des fonctions sacrées, rendent inutiles à l'Eglise. Mais ce sentiment même, s'il est véritable, est une disposition au ministère. Mais le vaste champ du zèle renferme dans son enceinte des récoltes de divers genres, et chacun peut s'adonner à la culture la plus analogue à ses dispositions, la plus proportionnée à ses forces. Mais enfin, quelque dignes, quelque capables que nous puissions être, ce n'est jamais sur nous que nous devons compter : c'est sur celui dont nous sommes les coopérateurs, ou plutôt les organes, à qui nos faibles mérites sont inutiles pour remplir ses vues; qui tantôt donne les talens, tantôt les supplée, et dont la main toute-puissante emploie avec une égale efficacité les plus parfaits et les plus défectueux instrumens.

Le zèle est donc, nous ne pouvons trop le répéter, la vertu essentielle, la vertu principale d'un pasteur; la vertu qui suppose toutes

8.

les autres, ou qui les fait acquérir; la vertu de tous ses jours et de tous ses momens; la vertu qui anime toutes ses fonctions, qui leur communique sa douceur, et les lui rend faciles; qui leur imprime sa force, et les rend utiles au prochain. Quelle est donc cette vertu si sublime, si nécessaire, si puissante? Nous répondons à cette question que le zèle n'est autre chose que la première vertu du Christianisme; que la charité positivement prescrite par Jésus-Christ, si souvent recommandée par ses Apôtres, spécialement par saint Paul et par saint Jean. Le zèle est la charité, non seulement soupirante, mais agissante; non seulement désirant le bien, mais y travaillant avec ardeur. Comme l'esprit de Dieu dont il est le fruit, le zèle prend diverses formes emploie différens moyens, selon la diversité des caractères et surtout des besoins du prochain. Mais c'est toujours la charité qui les lui suggère, et qui agit dans lui et par lui. Qu'il se montre doux ou vif, qu'il soit insinuant ou menaçant, qu'il console ou qu'il effraie, c'est toujours la charité qui produit tous ses effets. Il est ce que la charité a de plus pur, de plus tendre, de plus actif, de plus fort, de plus efficace. Il est le degré suprême, la perfection de la charité. Il est à la charité ce qu'elle-même est aux autres vertus. La charité est un feu qui consume : le zèle est la flamme qui embrase.

Puisque le zèle est substantiellement la charité, il a, par une conséquence nécessaire, les mêmes objets, les mêmes qualités, les mêmes obligations.

La charité a deux objets, Dieu et le prochain. Ce n'est cependant qu'une seule vertu; puisque c'est pour Dieu qu'elle chérit les hommes. On distingue de même ordinairement deux sortes de zèle; celui de la gloire de Dieu, et celui du salut de nos frères. Mais ce n'est pareillement qu'un seul et même zèle considéré sous deux points de vue. Ce que Dieu daigne appeler la gloire n'est autre chose que l'hommage et l'obéissance que nous lui rendons, et par lesquels nous opérons notre salut. Travailler au salut des hommes, c'est leur faire rendre à Dieu cet hommage, cette obéissance, dont il a la bonté de se dire glorifié. Il y a entre la gloire de Dieu et le salut de l'homme une correspondance, une connexion, une identité. L'homme ne peut se sauver qu'en glorifiant Dieu. En le glorifiant il se sauve indubitablement. La gloire de Dieu est le moyen nécessaire du salut de l'homme; le salut de l'homme est l'effet certain de la gloire de Dieu. Ainsi le zèle ecclésiastique ne peut s'employer à l'un de ces objets sans travailler par là même à l'autre. Dieu reçoit ce qu'il fait pour le prochain; le prochain profite de ce qu'il fait pour Dieu.

La charité envers Dieu produit naturellement le zèle de sa gloire; il en est la suite en quelque sorte nécessaire. Peut-on aimer Dieu ardemment, et ne pas désirer vivement qu'il soit universellement honoré, révéré, chéri, adoré? Peut-on l'aimer sans être profondément affligé des outrages qui lui sont faits, sans employer tous ses efforts pour les arrêter? Le prêtre serviteur de Dieu a un titre particulier, le prêtre est spécialement chargé de lui faire rendre l'honneur qui lui est dû; le prêtre est plus impérieusement, plus strictement obligé à s'enflammer du zèle de sa gloire. Jésus-Christ regardait comme un devoir imposé par le ministère qu'il était venu exercer sur la terre, d'être constamment occupé aux choses de son Père. Les ministres qu'il s'est substitués, qu'il a chargés de continuer son œuvre, à qui il a confié ses fonctions, ont reçu de lui, avec sa mission, l'obligation de la remplir de même. Ils doivent, comme saint Paul à la vue de l'idolâtrie des Athéniens, être pénétrés de douleur et transportés de zèle en considérant les égaremens, les désordres, les dissolutions, les scandales dont la majesté divine est continuellement offensée.

La charité à l'égard du prochain engendre le zèle de son salut, le fait désirer vivement, y fait travailler constamment. Il aime bien faiblement, ou plutôt il n'aime pas véritablement, celui qui ne met pas de prix au bonheur de son frère, qui n'a pas à cœur d'y contribuer. Ce n'est point par de vains discours, dit l'Apôtre de la charité, que doit se manifester notre amour; c'est dans la réalité, c'est dans nos œuvres qu'il doit éclater. Et considérez comment le divin modèle de la charité, celui qui est la charité essentielle, nous a chéris. Le salut des hommes, voilà le but unique de toutes les œuvres de Dieu, de la création, de l'incarnation, de la rédemption, de tous les mystères, de tous les préceptes, de tout le culte, de toute la religion. C'est ce grand objet qui lui a fait instituer les sacremens; le baptême qui en ouvre la porte, la pénitence qui remet sur la voie qui y conduit, la confirmation qui éclaire sur les moyen d'y parvenir, l'Eucharistie qui donne la force d'y atteindre. Ministres des autels, c'est dans la même vue, c'est pour que cette œuvre de notre salut qui lui est si chère ne soit jamais interrompue et se perpétue jusqu'à la consommation des siècles, ainsi qu'il l'a commencée, qu'il a établi le sacrement dont il vous a honorés. Ce qu'il a été, voilà ce qu'il vous ordonne d'être; ce qu'il a fait, c'est ce qu'il vous charge de faire. C'est à vous qu'il a dit dans la personne de ses Apôtres : Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Allez, instruisez toutes les nations; conférez-leur mes sacre-

mens; apprenez-leur à observer tous mes commandemens. Vous êtes ces serviteurs de l'Evangile à qui le Père de famille parle ainsi : Allez dans les rues et dans les places de la ville ; ramassez les pauvres, les aveugles, les boiteux, et amenez-les à mon festin. Il reste encore de la place vide : retournez sur les chemins; invitez, priez, exhortez, pressez avec force, avec instance, d'entrer chez moi ; faites que ma maison soit remplie. Pour montrer que vous avez le même ministère que Jésus-Christ, faites-en comme lui voir les effets. Donnez-vous le droit de dire ce qu'il répondait aux disciples de Jean-Baptiste : Les pauvres sont évangélisés; les aveugles voient la lumière de la foi; les sourds ont les oreilles ouvertes aux vérités saintes; les boiteux redressés courent dans la voie des commandemens; les lépreux spirituels ont vu disparaître leur hideuse infirmité; ceux qui étaient morts devant Dieu sont ressuscités à la vie de la grace. Quoi! l'aumône faite au pauvre est reçue par Dieu lui-même? Le plus petit bienfait, le verre d'eau ne reste pas sans récompense. Et que sont aux yeux de Dieu tous les biens de la terre, en comparaison d'une seule ame? Si vous avez le malheur d'être pour votre frère une occasion de chute, vous partagez son offense et sa peine. Lors donc que votre zèle a pu réussir à le préserver du péché ou à l'en ramener, vous vous êtes acquis le plus précieux, le plus utile mérite; vous avez ouvert la porte du ciel à vous, comme à lui. Ils étaient pénétrés de ces grandes vérités les hommes apostoliques qui furent nos premiers prédécesseurs, qui doivent être nos principaux modèles. Saint Pierre souhaitait de donner à ses disciples, non seulement l'Evangile, mais sa propre vie, tant ils lui étaient chers. Et saint Paul, brûlant d'ardeur de réunir tous ses frères dans les entrailles de Jésus-Christ, désirait de devenir anathème pour eux.

Tout ce que la charité aime, le zèle ecclésiastique se le propose; tout ce qu'elle désire, il l'opère. Quelle immense carrière est ouverte à ses travaux! Ses soins sont aussi multipliés que les différens besoins de l'humanité. Il enseigne les ignorans; fortifie les faibles; exhorte les lâches; encourage les pusillanimes; humilie les superbes; intimide les effrontés; préserve des occasions les vicieux; fait persévérer les justes; convertit les pécheurs; rend sobres les intempérans, laborieux les paresseux, doux les emportés, clémens les vindicatifs, chastes les libertins, généreux les avares; inspire aux pères le soin de leurs enfans, aux enfans le respect pour leur pères; réconcilie les ennemis; réunit les ménages divisés; engage les riches à l'aumône, les pauvres à la résignation; porte les ma-

lades à la patience; verse des consolations dans le sein des affligés; fait taire les médisans, les calomniateurs, les blasphémateurs; impose silence aux propos licencieux. Nous aurions plus tôt dit en un seul mot : tout ce qui est bien, le zèle d'un pasteur le produit; tout ce qui est mal, il le réforme.

Entre tous les objets du zèle pastoral, il en est un genre qu'il doit spécialement se proposer, non à cause du mérite des personnes, mais à raison de leur besoin. Je parle des malheureux que leurs fautes ont fait tomber dans la disgrace de Dieu, et qui courent à leur perte, si la main charitable de leur pasteur ne les arrête sur le penchant funeste qui les entraîne. Ces pécheurs ont été, et Jésus-Christ le déclare en plusieurs endroits, l'objet principal de sa mission. C'est vers les brebis égarées de la maison d'Israël qu'il a été envoyé. Ce ne sont pas les justes qu'il est venu appeler, ce sont les pécheurs. Il ne s'est pas contenté de les attirer à lui du haut du ciel, il est venu les chercher. Sa naissance, sa vie, sa mort, ont eu pour but leur conversion. Il s'est fait l'agneau qui, par son sacrifice, efface les péchés du monde. C'est par une mission semblable à la sienne qu'il a envoyé ses Apôtres aux brebis de la maison d'Israël qui s'étaient perdues. Cette mission qu'il leur a donnée est celle qu'ils nous ont tranmise. Nous sommes ces Anges que Dieu députa vers Lot, pour le retirer de la criminelle Sodome et le préserver des flammes qui allaient la dévorer. Nous devons employer les mêmes invitations, les mêmes exhortations, les mêmes prières, les mêmes instances, les mêmes efforts, pour arracher nos frères infortunés aux feux éternels dans lesquels ils se précipitent. Quel malheur plus fait pour émouvoir notre tendre commisération que celui dans lequel ils sont plongés et celui plus déplorable encore dont ils sont menacés! Quel objet plus magnifique, plus digne d'exercer tout notre zèle, que de rendre des ames à la vertu, des enfans à l'Eglise, des saints à la terre, des bienheureux au ciel!

Le zèle étant la charité, les qualités qu'il doit avoir sont celles qui, selon le grand Apôtre, caractérisent la charité, et qu'il décrit admirablement dans son Epître aux Corinthiens. La charité, dit-il, et après lui nous le disons du zèle, la charité est patiente, elle est bienfaisante; la charité n'est point envieuse; elle n'est point téméraire et précipitée; elle ne s'enorgueillit point; elle n'est point ambitieuse; elle ne recherche point ses intérêts; elle ne s'irrite point; elle ne pense point le mal; elle ne se réjouit point de l'injustice; mais elle se plaît dans la vérité; elle souffre tout, croit tout, espère tout, supporte tout.

A ces traits si bien marqués il n'est pas difficile de distinguer le vrai et le faux zèle. Car puisque l'on voit des hommes très vicieux pour eux-mêmes faire parade d'un grand zèle pour la correction et la perfection d'autrui, il est clair qu'il y a un zèle qui n'est pas la charité, et qui par conséquent n'est pas véritable. Combien ne voit-on pas d'hommes colorer du nom imposant de zèle leurs défauts et leurs vices! L'humeur aigre et chagrine appelle zèle son acharnement à déchirer le prochain. L'envie prétend que c'est par zèle qu'elle nuit à tout ce qui prospère. L'intrigue veut faire croire que c'est le zèle du bien qui anime ses menées. A en croire l'ambition, c'est le zèle du rétablissement et du maintien de l'ordre qui la porte à dominer. En affectant le zèle, la vanité travaille à se faire honorer. L'intérêt même, et déjà saint Paul s'en plaignait, couvre du prétexte du zèle ses insinuations, pour pénétrer dans les maisons, et y gouverner les ames faibles. Tout cela n'est pas le zèle. Tout ce qui n'est pas pur, et dans son intention, et dans ses moyens, et dans son but, n'est ni ne peut être le zèle de Dieu, dont le même Apôtre se disait animé envers ses chers disciples. C'est, ou illusion, ou fanatisme, ou hypocrisie. C'est ce qu'Ezéchiel appelle une idole de zèle placée à l'entrée du temple, objet de grandes abominations. C'est parce que ce vernis infect de zèle, dont on s'efforce de couvrir et de parer ces défauts, est malheureusement commun, que le zèle véritable est méconnu par certaines personnes, calomnié par d'autres. Les libertins, à qui le zèle déplaît, parce qu'il les gêne, affectent de le décrier. Ils le représentent, et ils ne réussissent que trop à le faire envisager ainsi, comme une passion aveugle, impétueuse, immodérée, imprudente, précipitée, amère et dure. Oh! combien est éloigné de ressembler à ces traits hideux le zèle que la religion recommande à tous les fidèles, et prescrit spécialement à ses prêtres! La charité qui le produit, en l'animant, le règle et le tempère. Elle concilie, par sa vertu toute divine, les qualités qui semblent avoir entre elles de l'opposition. Son zèle est, comme elle-même, ardent à la fois et éclairé, actif et patient, ferme, mais doux.

Le zèle sacerdotal est vif et ardent. Il l'est à raison de son principe, qui est l'amour de Dieu, supérieur à tous les autres amours; et l'amour du prochain, égal à celui que nous portons à nous-mêmes. Il l'est à raison de ses effets, qu'il ne peut atteindre que par l'ardeur avec laquelle il les poursuit. Voyez tous ceux qu'anime une vive passion, avec quelle vivacité de désirs et d'action ils travaillent à la satisfaire. Et comment un zèle faible et mou pourrait-

il remplir avec succès le ministère si étendu et si pénible dont il est chargé; en écarter les difficultés, en essuyer les fatigues, en supporter les travaux, en vaincre les contradictions, en surmonter les obstacles ? Le guerrier qui combat mollement peut-il se flatter de vaincre ? Quelle récolte fera naître dans le champ du Seigneur celui qui le cultive d'une main languissante ?

Mais la charité qui anime le zèle l'éclaire en même temps. Il est ardent et sage. En échauffant le cœur, il laisse à la tête son sang-froid. Il transporte et il n'égare jamais. C'est Elie emporté dans le ciel sur un char enflammé, mais ne perdant pas de vue son disciple, sur qui il fait descendre son esprit. En vain un pasteur aura-t-il du zèle pour les intérêts divins, si ce n'est pas un zèle selon la science. Au lieu d'être utile, il sera funeste, et d'autant plus funeste qu'il sera plus ardent. Le feu est un élément, selon qu'il est employé, ou vivificateur, ou destructeur. Le soleil qui féconde toute la nature, la consumera, s'il sort de la route que le doigt de Dieu lui a tracée. Pasteurs, il en sera de même de votre zèle, si vous ne savez pas le diriger conformément aux règles et à l'esprit de Dieu. Vous ne serez, et c'est Jésus-Christ qui vous le déclare, que des aveugles conducteurs d'autres aveugles, avec qui vous vous précipiterez dans l'abîme. Que le zèle dont vous êtes animés pour le salut de vos frères vous fasse donc étudier l'art des arts, comme l'appelle saint Grégoire; l'art de régir les ames, et les voies par lesquelles chacune d'elles doit être conduite. Car il ne faut pas croire, et c'est le défaut des esprits bouillans et inconsidérés, que tout ce qui est permis soit expédient, que tout ce qui paraît bon soit pour cela convenable. Il ne faut pas imaginer, et c'est le défaut des esprits étroits et bornés, qu'il n'y ait qu'un genre de perfection auquel tous soient appelés; qu'il n'y ait qu'un chemin pour y parvenir, par lequel tous doivent passer. Les espèces de perfection varient, selon les divers états : les moyens pour l'atteindre sont aussi différens, selon la diversité des esprits, des caractères, des facultés. La science du zèle consiste à savoir se multiplier, se varier, selon les besoins de ses frères, et, comme le grand Apôtre, à se faire tout à tous, pour les sauver tous.

Le zèle, étant l'action de la charité, est conséquemment, par sa nature, actif. Non seulement il saisit toutes les occasions de faire le bien; mais il les fait naître : non seulement il y emploie tous les moyens qui se présentent, mais il en cherche de nouveaux. Sa charité ingénieuse les multiplie ; elle n'épargne ni soins, ni peines, ni travaux pour les faire réussir. Le pêcheur n'attend pas oisive-

ment que le poisson vienne se prendre dans ses filets : il va le chercher dans les lieux où il espère le trouver; il lui présente des appâts pour l'attirer; il ne se rebute pas quand il voit sa recherche infructueuse; son industrie et ses efforts redoublent par le défaut de succès : il passe tous les jours à son travail, il y consume les nuits. Pêcheurs des ames, en vous donnant ce titre, Jésus-Christ vous a astreints à la même multiplicité, à la même variété, à la même continuité d'occupations. Tous vos momens, toutes vos facultés appartiennent à votre ministère. Chefs de la milice sainte, vous devez sans cesse défendre les ames qui vous sont confiées contre l'ennemi de leur salut, qui sans cesse les attaque. Votre activité doit être au moins égale à la sienne. Votre zèle, de même que sa fureur, ne doit jamais s'endormir. Quand vous ne verriez pas vos efforts obtenir les effets que vous désirez, gardez-vous pour cela de les ralentir : c'est le travail qui vous est prescrit, et non le succès : Dieu se l'est réservé. Il ne console pas toujours ses ministres par la réussite de leurs tentatives. En faisant ce qui est en vous, vous aurez toujours rendu gloire à Dieu et délivré votre ame. Dans la compagnie même de Jésus-Christ un Apôtre s'est perdu. Et ne croyez pas, de ce que vous ne voyez pas le succès de vos soins, qu'ils n'en aient aucun. La semence sainte, parce qu'elle ne lève pas tout d'un coup, n'est pas pour cela perdue. Il y a des graines qui restent dans le sein de la terre plusieurs années. Il y a des terres ingrates dans lesquelles les meilleures semences ont peine à germer : la rosée céleste qui les féconde ne tombe pas continuellement; elle a ses momens, qui ne sont connus que de celui qui la répand à sa volonté et selon les vues inconnues de sa sagesse.

Ainsi, le zèle d'un pasteur toujours actif n'est jamais précipité; il suit sa marche avec constance, mais avec mesure. Il ne se rebute pas des obstacles, mais ne les heurte pas; il observe les bienséances et ne s'en rend pas esclave; il connaît les momens favorables, les saisit, les prépare, mais ne les prévient pas; il ne cesse pas ses démarches, mais il les règle sur les circonstances, les adapte aux divers caractères, les proportionne aux effets qu'il désire; il ne précipite pas des instructions, des exhortations, des corrections que le temps et la patience auraient pu rendre plus efficaces. Et si, comme dit l'Apôtre, il prêche, il conjure, il insiste, il reprend, il gronde à temps et à contre-temps, c'est toujours selon le même précepte, avec une entière patience. Admirable accord de célérité et de lenteur, de vivacité et de patience, d'un zèle toujours en ac-

tion et toujours en observation, qui ne connaît pas de repos et qui sait s'arrêter, et qui, dans sa continuelle effervescence, ne déborde jamais. Ce n'est pas le zèle de la charité, c'est l'impatience de l'orgueil qui, pourvu qu'elle sagite, est contente d'elle-même, qui ne connaît point de mesures, qui ignore les convenances, qui n'observe point de ménagemens, qui prétend tout asservir à ses propres idées, qui prend toutes les innovations qui lui plaisent pour des réformes; qui, dès qu'elle aperçoit un inconvénient, s'empresse de tout bouleverer, sans apercevoir les inconvéniens infiniment plus grands qu'elle fait naître. Ils étaient animés de cette ardeur irrégulière, les serviteurs dont parle Jésus-Christ dans une de ses paraboles, qui, ayant découvert de l'ivraie dans le champ de leur maître, voulaient tout de suite aller l'arracher. Mais le Père de famille, c'est-à-dire Dieu lui-même, modère leur impatience, et nous apprend par là à modérer la nôtre, en leur montrant qu'avec l'ivraie ils pourraient aussi déraciner le bon grain.

Cette prudence qui dirige le zèle a pour objet d'augmenter sa force, et non de l'atténuer. Si elle fait éviter l'écueil de la précipitation et de la témérité, elle empêche également de tomber dans celui de la faiblesse et de la timidité. Pour être réservé, le zèle n'en est pas moins ferme et courageux. Qu'est-ce qui attira sur le grand-prêtre Héli, et sur toute sa maison, les vengeances du Seigneur? Il avait repris ses enfans avec une tendresse paternelle, et non avec une vigueur sacerdotale. Nous voyons le prince, le modèle des pasteurs, si indulgent, si doux dans tout le reste de sa vie, déployer une sévérité inusitée quand il s'agit de corriger un abus grave, invétéré et autorisé; et chasser avec violence ceux qui, par un vil trafic, souillaient la majesté du lieu saint. Ils n'ont aucune idée du zèle, ceux qui colorent leur indolence ou leur lâcheté du nom imposant de modération. Sous prétexte de ne pas exagérer le zèle, ils se dispensent d'en avoir. Déplorable confusion d'idées, dont le principe général est une basse et vile frayeur, dont l'effet commun est d'anéantir le zèle. Et que doivent-ils donc redouter pour eux-mêmes, ceux dans la bouche desquels Dieu a placé ses paroles; qu'il a établis sur les nations et sur les royaumes, pour arracher et pour détruire, pour perdre et pour dissiper, pour édifier et pour planter? Ne sont-ils donc plus ces Anges rapides que le Seigneur envoyait vers une nation divisée et déchirée, vers un peuple terrible, et le plus terrible de tous? Le pasteur zélé n'a qu'une crainte; c'est de manquer le but de son ministère; et celle-là dissipe toutes les autres. Loin de l'arrêter, elle l'encourage et

l'élève au dessus de toutes timides considérations. Mais les pasteurs dépourvus de zèle ont le cœur glacé de deux frayeurs principales. Quelques uns tremblent en considérant les propos qu'il leur faudra essuyer, les railleries dont ils seront le but, les calomnies dont on les chargera, les persécutions qui s'élèveront contre eux. Est-ce pour plaire aux hommes, ou pour leur être utiles, qu'ils sont envoyés? Espèrent-ils être agréables aux méchans, en combattant leurs vices? Ces haines, ces mépris, ces reproches des pécheurs, loin de ralentir leur ardeur, doivent au contraire la ranimer. C'est à ces prétendus maux que Jésus-Christ a attaché leur bonheur. C'est quand ils les auront supportés pour son nom qu'ils doivent se réjouir, parce que c'est alors qu'une grande récompense leur est réservée dans le ciel. D'autres ministres, intimidés par l'aspect des grands, taisent ou affaiblissent les vérités qu'ils sont chargés de leur présenter. Ils craignent de les aigrir par leur fermeté : ils ne craignent pas de les perdre par leur mollesse. Plus occupés de plaire aux puissans qu'à Dieu, ils bornent leur ministère à les ménager, ils ne l'emploient pas à les convertir. Ne sont-ils donc pas déjà assez corrompus, ces grands de la terre par les adulations des enfans du siècle, sans que la vile et lâche connivence des ministres du Seigneur vienne consommer leur dépravation et y imprimer le sceau de la religion? Que le prêtre soit le prophète célébré par l'Ecclésiastique, qui dans aucun de ses jours n'a redouté les princes, et dont aucune puissance n'a pu surmonter la parole; qu'il parle aux personnes élevées avec les égards dus à leur dignité, mais en même temps avec la noble fermeté qu'il doit à son propre caractère; qu'il respecte leur personne, mais non leurs vices; qu'il ose dire comme un Nathan à David : Vous êtes cet homme que votre bouche vient de condamner; comme un Jean-Baptiste à Hérode : Il ne vous est pas permis de retenir la femme de votre frère; comme un Ambroise à Théodose : Celui que vous avez suivi dans son péché, suivez-le dans sa pénitence.

En même temps que le zèle est ardent, actif et vigoureux, il est aussi plein de douceur. Il n'est même puissant et efficace que parce qu'il est doux. C'est à sa douceur que Jésus-Christ a attaché sa force. Apprenez de moi, dit-il à ses disciples, que je suis doux et humble de cœur. Tous ses discours sont des leçons de cette admirable vertu, toutes ses actions en sont des modèles. Si deux disciples, emportés par une ardeur louable sans doute dans son motif, mais contraire à ses principes, lui demandent de faire descendre le feu du ciel sur des villes qui refusaient de le recevoir, il réprime leur

impétueuse vivacité, en leur disant qu'ils ignorent de quel esprit ils sont. Et le plus doux, le plus tendre, le plus charitable des saints a été celui qui a reçu cette grande leçon. Fidèles à cet esprit qu'ils avaient reçu de leur divin Maître, ses Apôtres, en recommandant aux fidèles les plus parfaits le zèle de l'instruction fraternelle, leur prescrivent de ne l'exercer qu'avec une entière douceur, en considérant ce qu'ils sont eux-mêmes, et combien ils sont sujets à la tentation. En les exhortant à reprendre les esprits inquiets, ils ajoutent aussitôt l'obligation de consoler les pusillanimes, de soutenir les faibles, d'être patiens envers tous. Ils leur déclarent que si leur zèle est amer, s'ils ont dans le cœur l'esprit de contention, ils ne sont nullement revêtus de la sagesse qui descend d'en haut. Et, si nous remontons à la loi ancienne, quels personnages plus zélés, plus ardens pour la gloire de Dieu et le salut de leur peuple que Moïse, à qui l'Esprit-Saint rend le témoignage qu'il était le plus doux des hommes; et que David, qui, pour obtenir le pardon de son péché, supplie le Seigneur de ce souvenir de toute sa douceur? La douceur, cette vertu si aimable, si précieuse, à laquelle Jésus-Christ a promis même le domaine de la terre, est l'arme la plus puissante, le moyen le plus assuré du zèle. A l'appât qui attire, elle joint la force qui retient. Elle étend sur toutes les autres vertus son charme délicieux; leur communique son influence insinuante, et, par l'onction salutaire qu'elle répand sur elles, leur ôte ce qu'elles peuvent avoir de rude; les rend faciles à celui qui les pratique, et agréables aux autres. Le pasteur qui à la fermeté sait joindre la douceur est le charitable Samaritain qui, dans les plaies qu'il traite, verse, avec le vin qui fortifie, l'huile qui adoucit. Il est tout à la fois un père qui persuade par son autorité, et une mère qui touche par sa tendresse. Il se fait chérir de ceux mêmes qu'il corrige; et s'il ne parvient pas toujours à leur faire pratiquer la vertu, au moins il la leur fait aimer. Mais ce n'est pas un véritable zèle que celui qui toujours ressemble à la colère; qui paraît plus occupé de punir que de réformer; qui ne se manifeste que par l'humeur, la brusquerie, la dureté; qui présente les emportemens de l'homme, au lieu de la charité du ministre. Loin d'attirer, il aliène; loin de gagner, il dégoûte; loin de persuader, il révolte; loin de convertir, il endurcit. Il rend le ministère de réconciliation et de paix, non seulement inutile, mais odieux. Quels fruits peut produire un pasteur dans une paroisse tremblante à sa vue; parmi un peuple qui, n'éprouvant que les effets de son humeur sombre et farouche, ne croit pas à son intérêt et à sa bonté; et qui, ne

voyant en lui qu'un maître impérieux et un censeur amer, est continuellement occupé à l'éviter? Ce sont des agneaux que Jésus-Christ a envoyés au milieu des loups: il n'a pas soumis ses brebis à des loups.

Le prince des pasteurs, comme l'appelle saint Pierre; le grand pasteur des brebis, ainsi que le nomme saint Paul; le bon pasteur par excellence, tel qu'il se dit lui-même, nous trace en détail dans son Evangile, principalement d'après son propre exemple, les devoirs qu'impose le zèle pastoral. On peut les rapporter à six chefs.

Premier devoir. Le pasteur connaît ses brebis et en est connu. Long-temps avant Jésus-Chrit Salomon l'avait recommandé: Connais avec attention ton bétail, et considère attentivement tes troupeaux; et saint Paul a depuis renouvelé au nom de son divin Maître ce précepte essentiel aux évêques et aux prêtres, qu'il avait rassemblés à Milet. La surveillance pastorale, générale à la fois et particulière, s'étend sur tout le troupeau, et s'attache à chacune des ouailles. Elle veille sur chaque enfant pour qu'il soit instruit; sur chaque père de famille, pour qu'il entretienne dans sa maison la vertu et la piété; sur chaque pécheur, pour qu'il se convertisse; sur chaque juste, pour qu'il persévère. Cette vigilance attentive et continue fait connaître les qualités, pour les perfectionner; les défauts, pour les réformer; les besoins spirituels, et temporels pour y pourvoir.

Second devoir. Le bon pasteur rappelle ses brebis, et elles connaissent sa voix. Elles accourent avec plaisir à cette voix chérie, qu'elles sont accoutumées à entendre; qui les a rassemblées souvent, pour les entretenir des vérités saintes; et de laquelle elles reçoivent continuellement des instructions salutaires, des exhortations touchantes, de puissans encouragemens, de douces consolations.

Troisième devoir. Le bon pasteur marche à la tête de ses brebis, et elles le suivent. A ses prédications verbales, il joint la prédication plus puissante encore de l'exemple. Dans la voie qu'il leur enjoint de suivre il marche le premier. Son troupeau le contemple avec admiration, et le suit avec confiance, assuré de ne pas s'égarer sur la trace d'un tel conducteur.

Quatrième devoir. Le bon pasteur retire des bergeries du démon les brebis qui y étaient perdues; il les ramène à la bergerie du Seigneur, pour ne faire qu'un seul bercail et un seul pasteur. Il fait rentrer dans l'unité de l'Eglise ceux que l'erreur de leurs pères ou la leur propre en avait séparés. Attirés par les vertus, par les

persuasives instructions de ce fidèle ministre, ils reviennent consoler leur tendre mère si long-temps affligée de leur éloignement.

Cinquième devoir. Si quelqu'une des brebis qui lui sont confiées vient à s'égarer dans les sentiers tortueux du vice, le bon pasteur abandonne pour un temps, s'il le faut, toutes les autres, pour courir après celle-là. Il la poursuit avec un saint empressement, la recherche avec un soin continu jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée. Il ne se contente pas de la ramener au bercail. Pour lui épargner la fatigue du retour, sa tendresse l'y reporte, joyeuse de revenir chargée de ce précieux fardeau.

Sixième devoir. Enfin, le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis, ce qui renferme deux obligations : l'une de sacrifier sa vie pour son troupeau, l'autre de la lui consacrer. Elles ne sont pas communes les occasions où le sacrifice de la vie est prescrit au ministre sacré; mais elles peuvent aisément survenir. Quand la contagion dévaste la paroisse qui lui est confiée, ou même attaque quelqu'un des fidèles qu'il dirige, la vue du danger le plus imminent n'arrête pas le zèle pastoral. Le prix d'une ame la récompense du sacrifice, voilà tout ce qu'il considère. Mais si le devoir de mourir pour son peuple est rare, le devoir de vivre pour lui est continuel. Le pasteur est redevable à son troupeau de toute la suite de sa vie; et tous les momens qu'il n'emploie pas au bien des ames qui lui sont confiées sont autant de larcins qu'il leur fait.

Ce n'est pas tout de connaître les qualités essentielles et les devoirs rigoureux du zèle sacerdotal; pour acquérir les unes, pour remplir les autres, un moyen est nécessaire. En vain aurez-vous planté avec autant d'activité que Paul, en vain aurez-vous arrosé avec toute l'assiduité d'Apollo; si Dieu ne donne pas l'accroissement, le champ que vous aurez cultivé restera en friche. Implorez-le, ce fruit précieux de vos travaux, de celui de qui il dépend, et qui a promis de vous accorder tout ce que vous demanderez en son nom. Demandez pour vous-mêmes la grace de force et d'onction qui fait annoncer dignement les vérités saintes; pour les fidèles confiés à vos soins, la grace de docilité qui les fait recevoir. Vos prières attireront la rosée céleste qui fera fructifier vos efforts. Vous opérerez plus de conversions au pied de l'autel que sur le tribunal et dans la chaire. Ce fut le dernier vœu d'Etienne qui acquit Paul à la foi; ce furent les prières de Monique qui rendirent Augustin à l'Eglise; ce sera ainsi, ce sera en sollicitant la grace par vos vœux, en la méritant par vos désirs, en la secondant par vos travaux, que vous obtiendrez l'heureux prix de votre zèle sur la

terre, par les vertus dont vous ornerez vos peuples; dans le ciel, par la récompense que vous partagerez avec eux.

Science ecclésiastique.

Du moment où le Seigneur a institué un sacerdoce, il lui a intimé un précepte éternel de posséder la science, de savoir distinguer le saint et le profane, de discerner ce qui est souillé de ce qui est pur, et d'instruire son peuple de tous les points de la loi. Peuple, disait-il aux enfans d'Israël, interrogez mes prêtres sur ma loi; et vous, prêtres, que vos lèvres soient dépositaires de la science. C'est de votre bouche qu'on viendra recevoir ma loi, parce que vous êtes les envoyés du Dieu des armées. Du sacerdoce lévitique cette obligation a passé tout entière dans celui de Jésus-Christ; elle y est même devenue plus stricte encore et plus imposante, soit à raison de la plus haute dignité du nouveau ministère, soit par la sainteté et la perfection plus éminentes de la loi chrétienne. C'est aux Apôtres et à toute la suite de leur ministère qu'il est donné, et par conséquent ordonné de connaître le mystère du royaume de Dieu. Saint Paul rappelle souvent cet indispensable devoir au disciple qu'il avait établi évêque d'Ephèse, et faisant aux Corinthiens l'énumération des divers ministères ecclésiastiques, il dit qu'il y a des pasteurs et des docteurs. Il joint ensemble ces deux qualités pour montrer leur intime connexion, leur inséparable association, leur essentielle union. De là, dans tout le cours des siècles chrétiens, nous voyons une suite continuelle de canons des conciles, d'ordonnances des évêques, de décisions de tous les docteurs, qui enjoignent aux ecclésiastiques de se remplir de la science. Contentons-nous de citer le célèbre concile d'Aix-la-Chapelle. Comparant ensemble la sainteté de la vie et la science, il dit que le docteur ecclésiastique doit briller par l'une comme par l'autre; car la science sans piété fait l'arrogant, et la piété sans science rend inutile. En effet, ces deux qualités sont également nécessaires, mais il y a cette différence: le défaut de piété est plus criminel sans doute; le défaut de science est plus irréparable. Avec la grace de Dien on peut assez promptement changer de mœurs, mais pour acquérir la doctrine dont on est dépourvu, il faut un long temps et de grands efforts.

Il n'y a pas d'état dans la vie qui n'impose des devoirs, qui ne donne des fonctions à remplir. Il n'y a pas de devoir, pas de fonction qui n'exige des connaissances pour s'en acquitter dignement.

Le sens naturel et l'expérience sont utiles sans doute, mais insuffisans; ils appliquent les connaissances, mais ne les suppléent pas. Faute de la science propre à son état, le magistrat commet des injustices, le guerrier se fait battre, le médecin fait périr ses malades, le négociant se ruine. N'y aurait-il donc que l'état ecclésiastique, l'art des arts, ainsi que l'appelle saint Grégoire, qui fût excepté de la loi commune? N'y aurait-il que le ministère le plus important qui existe parmi les hommes auquel toute science fût inutile? N'est-ce pas au contraire l'état dont les fonctions et les occupations sont les plus multipliées, les plus variées, qui exige les connaissances les plus étendues et les plus profondes?

L'objet du sacerdoce, le but de son institution est de conserver, de perpétuer, de propager, de défendre la religion. Il est le rempart de sa doctrine contre les erreurs qui l'attaquent, le gardien de sa morale contre les maximes corrompues qui l'altèrent. Comment le prêtre conservera-t-il ce double dépôt si précieux, ne le connaissant pas? Comment maintiendra-t-il l'intégrité des vérités saintes, la pureté des règles sacrées, s'il les ignore? Comment instruira-t-il, celui qui n'est pas instruit? On ne peut donner que ce qu'on possède. Il faut avoir amassé en secret avant de débiter en public; il faut s'être rempli de ce qu'on doit répandre, il faut être source pour devenir fleuve.

Qu'est-ce donc qu'un prêtre ignorant? l'objet du mépris et de la dérision publique. Quelle considération peuvent avoir les peuples pour un pasteur qu'ils voient aussi peu instruit qu'eux? quelle confiance peuvent-ils prendre dans des avis sans lumière, dans des décisions sans principes, dans des exhortations sans solidité? Voit-on l'aveugle, pour être conduit, se confier à un autre aveugle?

Qu'est-ce qu'un prêtre ignorant? le témoin passif, le fauteur, le principe de tous les désordres de sa paroisse. Dans la chaire impuissant à instruire, dans le tribunal incapable de diriger, il ne peut ni prévenir les péchés par l'enseignement ni les réparer par la pénitence. Les malheureux peuples, faute de connaissance, tombent dans le vice sans scrupule; faute de correction ils y persévèrent avec sécurité. Il les laisse s'endormir du sommeil de la mort, et ne sait pas les en réveiller. Il est l'instrument dont se sert le démon pour retenir dans son filet les ames par les moyens mêmes qui devraient les en délivrer.

Qu'est-ce enfin qu'un prêtre ignorant? le fléau de l'Eglise entière. Qui peut calculer la propagation de désordres qu'a fait naître et que favorise son enseignement, ou nul ou vicieux? Peut-on

connaître jusqu'où circuleront des erreurs qu'il ne réprime pas, des vices qu'il ne corrige pas? Si dans le seizième siècle l'hérésie fit de si rapides progrès, infecta une grande partie de l'Europe, arracha à la foi de Jésus-Christ un grand nombre de ses Eglises, ce fut à l'ignorance où croupissait le clergé qu'elle dut ses déplorables succès. La digue qui devait la contenir se trouvant faible et impuissante, cette terrible inondation étendit sans obstacles ses ravages de tous côtés; elle entraîna même dans son cours funeste beaucoup de ces pierres sacrées qui avaient été posées pour l'arrêter, et qui, manquant de soutien, cédèrent sans résistance à son effort.

Ils sont donc bien coupables, et devant Dieu et devant les hommes, ces prétendus docteurs de la loi qui, chargés par le Seigneur de porter la clef de la science, non seulement ne sont pas entrés dans ce sanctuaire, mais en ont même fermé la porte aux autres. Selon Isaïe, ils se sont tous égarés dans leurs voies, ces pasteurs qui ignorent l'intelligence; ce sont des sentinelles aveugles, des chiens muets qui ne savent pas aboyer. Jérémie déclare prévaricateurs les prêtres qui, dépositaires de la loi sainte, ignorent le Seigneur et ne savent pas où on le trouve. L'ignorance, répréhensible dans le simple fidèle, est bien plus criminelle dans le prêtre, et à raison du principe, puisqu'il lui est positivement enjoint d'être savant, et par ses effets, qui sont, parmi le peuple à ses soins confié, la privation de toute connaissance, la perte de toute vertu, l'accumulation de tout désordre, avec la ruine temporelle et éternelle qui en est la suite. Le laïque peut cependant encore quelquefois trouver dans son ignorance une excuse à ses fautes, et en rejeter le blâme sur son pasteur, qui, ou faute d'instruction, l'a laissé s'égarer, ou par un faux enseignement l'a lui-même égaré. Mais le pasteur, quelle excuse pourra-t-il donner de sa criminelle ignorance? Ce qui peut faire la justification de l'un aggrave le tort et la punition de l'autre. Mon peuple s'est tu, dit le Seigneur, parce qu'il n'a pas eu la science. Et toi qui as repoussé loin de lui la science, je te repousserai loin de moi, pour que tu n'exerces plus mon sacerdoce. En vain le ministre de la loi sainte aura-t-il été pieux, chaste, sobre, humble, charitable; toutes les vertus dont il aura été doué ne lui seront d'aucune utilité, s'il n'a pas eu la science nécessaire à son état. Son ignorance le suivra au tribunal suprême et l'y fera condamner. L'arrêt est général et positif; celui qui ignore sera ignoré. Ce n'est pas seulement le serviteur infidèle, c'est le serviteur inutile que Jésus-Christ ordonne de jeter dans les ténèbres extérieures, où sont les gémissemens et les grincemens de

dents. Ce n'est pas l'arbre mort ou qui porte de mauvais fruits qu'il faut couper et jeter au feu ; c'est celui qui n'en porte pas de bons. Le magistrat qui aura rendu un arrêt inique sera-t-il justifié devant la partie injustement condamnée, devant son souverain, devant Dieu, parce qu'il n'aura pas connu la loi d'après laquelle il devait juger? Son ignorance ne sera-t-elle pas au contraire un tort de plus, un nouveau titre à sa condamnation?

Puisque la science est nécessaire aux ecclésiastiques, l'étude leur est indispensable. On ne sait que ce qu'on a appris ; on n'apprend qu'en étudiant. Les vérités saintes ne se devinent pas. Le ministère sacré, exigeant impérieusement des connaissances très étendues, très variées, quelquefois très abstraites, commande plus que tout autre état une étude profonde et constamment soutenue. Dans toute science, si on n'avance pas on recule : on perd quand on n'acquiert pas ; on oublie quand on ne continue pas d'apprendre. Le champ naturellement le plus fertile cesse de l'être si on cesse de le cultiver : il se couvre de ronces et d'épines ; sa fécondité même lui en fait produire une plus grande abondance. Ministres du Seigneur, la science étant une de vos qualités les plus essentielles, l'étude est évidemment un de vos premiers devoirs. Et que d'avantages n'en retirez-vous pas pour vous-mêmes! que d'inconvéniens l'oisiveté ne nous apporte-t-elle pas! L'application, qui suppose déjà un esprit solide, le rend plus solide encore. Elle en étend les bornes, elle en accroît les forces. L'habitude de la réflexion augmente sa justesse, l'usage de la méditation multiplie ses idées. Avec les connaissanees, toutes les facultés spirituelles s'agrandissent et se développent. Le prêtre inoccupé, n'approfondissant rien, reste toujours superficiel. Il pourra avoir quelques idées légères et brillantes ; mais, n'ayant pas l'usage de les rapprocher, il ne s'élèvera jamais à la hauteur du raisonnement. Son esprit, ne recevant pas de nourriture, dépérira de jour en jour. Sa légèreté, son inconstance iront sans cesse en croissant ; et il parviendra à la vieillesse, étant encore dans l'enfance. Voyez la considération que s'attire l'ecclésiastique studieux : on le respecte d'autant plus qu'on le voit plus rarement. La retraite où le retiennent ses utiles travaux est elle-même une grande édification ; et quand il en ressort, c'est avec l'air grave, digne et recueilli qu'il y a puisé, qu'il se présente aux regards du monde. Suivez d'un autre côté l'ecclésiastique oisif : voyez-le sans cesse se répandre dans les sociétés les moins régulières, où il va chercher la dissipation qu'il y apporte, traînant et communiquant partout l'ennui qui le chasse

de sa maison, et se rendant aussi à charge aux autres qu'il l'est à lui-même. En s'appliquant à l'étude, l'ecclésiastique laborieux s'y attache; elle lui devient de plus en plus facile et agréable : elle finit par lui être un besoin. Le prêtre inappliqué contracte de plus en plus le dégoût et l'incapacité de l'application : elle finit par lui devenir insupportable et impraticable. Voulez-vous aimer l'étude ? étudiez. L'étude est utile à l'ecclésiastique, non seulement pour étendre ses connaissances et développer ses talens, mais aussi pour former, accroître et fortifier ses vertus. Il y puise de nouveaux principes, y découvre de nouveaux motifs, y acquiert de nouveaux moyens, en reçoit de nouveaux encouragemens pour sa bonne conduite. L'oisiveté au contraire, mère du vice, l'engendre et le nourrit dans le sein du ministre qui en est infecté. Comment, en effet, le prêtre désœuvré pourra-t-il se maintenir dans l'extrême pureté qu'exige sa profession ? Vide de pensées solides et religieuses, son esprit se remplira facilement d'idées impures, d'images déshonnêtes, de désirs criminels. Et quand, à ces tentations intérieures, auxquelles il aura perdu le moyen de résister, se joindront les occasions que lui présentera le monde, ce monde corrupteur parce qu'il est corrompu, ce monde où l'aura jeté forcément son oisiveté; quand ses oreilles seront frappées de maximes licencieuses; quand ses regards tomberont sur des exemples de dissolution; quand son imagination sera agitée d'illusions flatteuses; quand son cœur sera attiré par des séductions engageantes; quand ses sens seront émus par des objets agréables, quelle défense, grand Dieu, pourra-t-il opposer à cette ligue formidable, réunie du dedans et du dehors contre son innocence ? Le religieux a dans sa retraite un préservatif : les murs de son cloître lui forment un rempart contre les occasions du monde; cependant la solitude ne suffit pas pour le défendre contre toutes les tentations. Sans les saintes observances et le travail, soit de l'esprit, soit du corps, qui occupent tous ses momens, il ne se croirait ni ne serait en sûreté. L'occupation, le moyen le plus salutaire, le plus efficace, voilà non seulement pour repousser, mais pour prévenir les attaques de l'ennemi. L'étude des choses saintes, en fortifiant l'esprit pour l'avenir, le défend actuellement : elle étouffe le vice à sa naissance, et le tue avant qu'il arrive à la pensée. On n'a point d'idées criminelles quand on est appliqué à des idées religieuses : le prêtre studieux n'est jamais un prêtre dissolu. C'était le précepte que donnait un des plus savans docteurs de l'Eglise, qui avait lui-même été tourmenté des plus violentes tentations, et qui en avait triomphé principalement par le moyen de

ses profondes et laborieuses études. Faites constamment, disait saint Jérôme, quelque chose de bien, afin que le démon vous trouve toujours occupé. Tant que David resta occupé, il fut un saint. Ce fut dans son désœuvrement que les charmes de Behtsabé le rendirent adultère et homicide.

Et plût à Dieu encore que l'oisiveté du prêtre ne fût nuisible qu'à lui! Mais, outre les vices qu'elle aura produits et fomentés dans lui-même, il aura encore à répondre de tous ceux qu'elle aura laissés s'accumuler parmi le peuple qui lui est confié. Ils lui deviennent personnels, puisqu'ils sont l'effet de son insouciance. Fils de l'homme, dit le Seigneur à son Prophète, prophétisez touchant les pasteurs d'Israël. Prophétisez, et dites aux pasteurs d'Israël : Malheur aux pasteurs d'Israël, qui se paissent eux-mêmes! Les pasteurs ne doivent-ils pas paître leurs brebis? Vous n'avez ni fortifié celles qui étaient faibles, ni guéri celles qui étaient malades, ni bandé les plaies de celles qui étaient blessées, ni relevé celles qui étaient tombées, ni recherché celles qui étaient perdues. Ainsi mes brebis, dispersées parce qu'elles n'avaient point de pasteurs, sont devenues la proie de toutes les bêtes sauvages. Qu'importe au maître du troupeau que ce soit par la négligence ou par l'infidélité de son berger que ses brebis périssent; qu'il les laisse mourir, ou qu'il les égorge lui-même? Le démon sait fort bien qu'en faisant succomber le pasteur à la tentation d'oisiveté, il assure le succès de toutes ses tentations parmi les ouailles. Il commence par les priver de leur défenseur, pour les attaquer ensuite avec succès. C'est tandis que les serviteurs du père de famille sont plongés dans le sommeil que l'homme ennemi vient semer l'ivraie qui étouffera un jour le bon grain. Dalila endort Samson, pour le livrer aux Philistins et leur donner l'avantage sur Israël. Que devient la paroisse abandonnée à un pasteur qui lui-même s'abandonne au désœuvrement? Le Sage nous en donne l'idée : J'ai passé, dit-il, par le champ du paresseux; je l'ai trouvé rempli d'orties : les épines en avaient couvert toute la superficie : image sensible et bien fidèle de l'état où laisse sa paroisse le ministre inoccupé. Où il ne cultive pas avec un soin assidu le froment, les plantes pernicieuses se multiplient. Où il ne fait pas le bien, le mal se fait, s'accroît, s'enracine promptement et de lui-même. L'incendie s'étend quand on ne s'oppose pas à ses progrès. L'épidemie se propage, si on ne travaille pas à la guérir.

Les études d'un ecclésiastique doivent se rapporter à deux points : à sa qualité de Chrétien, à son état d'ecclésiastique. Elles

doivent avoir deux objets : celui pour lequel Dieu l'a mis dans le monde, sa propre sanctification ; celui pour lequel Dieu l'a admis dans son sanctuaire, la sanctification du prochain. Tout autre objet ne mérite pas qu'il s'y applique sérieusement. Les sciences spéculatives et curieuses sont indignes de ses travaux ; elles sont propres tout au plus à amuser ses loisirs. Qu'il y emploie, à la bonne heure, les momens qu'il destine à ses récréations : ce délaissement de ses utiles occupations ne lui est pas interdit. Mais ses travaux, ainsi que sa personne, appartiennent à son ministère : ils doivent être, comme lui, consacrés à Dieu. Il se rend coupable envers l'Eglise à qui il les doit, quand il les détourne à des objets étrangers. Il devient un Nabad, un Abiu, mettant un feu profane dans l'encensoir qui doit toujours élever vers le Seigneur une vapeur pure. L'oisiveté du prêtre consiste non seulement à ne rien faire, mais aussi à faire ce qu'il ne doit pas. De quelle utilité sont, ou pour lui ou pour son peuple, toutes ses connaissances indifférentes à son état? Ne deviennent-elles pas même nuisibles à l'un et à l'autre, si elles absorbent le temps consacré à des études commandées ; si elles prennent la place d'instructions nécessaires ? Et quand, au tribunal suprême, le compte lui sera demandé de l'emploi des jours qui lui furent accordés, répondra-t-il pour sa justification qu'il fut profondément versé dans les sciences physiques ?

Les études de l'ecclésiastique devant être entièrement dirigées vers son ministère, on peut en conséquence les rapporter à deux points principaux, à la doctrine et à la morale.

Quand nous disons que le prêtre doit étudier et connaître les dogmes sacrés, nous ne prétendons pas que tout ministre du Seigneur soit obligé d'approfondir ce que la science ecclésiastique a de plus sublime ; de s'enfoncer dans l'étude de tout ce que les hérétiques ont avancé d'erroné pour combattre la doctrine sainte ; de tout ce que les saints Pères ont établi de solide et de lumineux pour la défendre : ces connaissances très étendues, et de l'ordre le plus relevé, sont spécialement réservées à ceux d'entre eux que Dieu suscite au secours de la foi. Mais tout prêtre est strictement tenu à connaître parfaitement tous les points de la doctrine chrétienne, à posséder les principes sur lesquels ils sont fondés, à distinguer dans les questions théologiques le dogme de l'opinion, ce que l'Eglise définit, ce qu'elle condamne, ce qu'elle permet de soutenir. Il doit, selon le précepte du prince des Apôtres, être toujours prêt à rendre à quiconque le consulte un

compte satisfaisant de la foi qui est au dedans de lui. Cette connaissance nette, juste, précise, de la doctrine catholique est nécessaire pour lui-même, afin de ne pas tomber dans l'erreur ; pour les autres, afin de ne pas les y entraîner. L'exactitude dogmatique est la première et la plus essentielle qualité des instructions chrétiennes; et pour l'obtenir, il est nécessaire de conserver dans son intégrité, dans sa pureté, la forme antique, précieuse et sacrée, des saines paroles, telles que nous l'ont transmise nos pères dans la foi.

L'objet le plus ordinaire des exhortations d'un pasteur, l'objet principal de son ministère, étant de faire observer à ses paroissiens les préceptes divins, c'est l'étude de la morale chrétienne qui doit par dessus tout l'occuper. S'il n'a pas une connaissance entière et parfaite des saintes règles, comment pourra-t-il les enseigner dans leur exactitude, sans les affaiblir ni les exagérer ? Ses instructions tomberont indubitablement, ou dans le relâchement qui égare, ou dans le rigorisme qui rebute ; ou il entretiendra les ames dans une sécurité funeste, ou il les jettera dans un désespoir accablant. De même, s'il ose s'asseoir sur le tribunal sacré, sans connaissance des règles de la pénitence, sans discernement entre les péchés, sans mesure dans les satisfactions, au lieu de ramener à Dieu les pécheurs, il les retiendra sous le joug du démon : tantôt son excessive indulgence les aveuglera sur leurs fautes, tantôt sa sévérité outrée, en les décourageant, les fera persévérer ; il remettra les péchés sans raison, et les retiendra sans justice. L'ignorance et l'excès marchent constamment ensemble : il faut des connaissances, et par conséquent de l'étude, pour se tenir dans le juste milieu où réside la vérité. Incapable de suivre la ligne droite, l'aveugle va se heurtant sans cesse, soit d'un côté, soit de l'autre.

Toutes les lectures que l'on peut faire se réduisent à deux genres : les profanes et les religieuses.

D'abord tous les livres contraires à la sainte vertu de pureté sont positivement, absolument, et sans exception interdits à tout ecclésiastique. Aucune raison, aucun prétexte, ne peut l'autoriser à les lire; il lui suffit de savoir que ce sont des ouvrages déshonnêtes pour qu'il en détourne ses regards avec horreur. Les anciens croyaient qu'il existe un animal dont la vue seule donne la mort ; tel est l'écrit obscène ; sa lecture est un premier coup mortel porté à l'ame, lequel sera infailliblement suivi de beaucoup d'autres. Arrêtez! ô vous qui avez ce funeste livre entre les mains ! prêt à l'ouvrir et à le lire, arrêtez ! Si vous avez eu le bonheur de rester

jusqu'à présent innocent, vous allez cesser de l'être; si vous vous êtes déjà rendu coupable, vous allez vous enfoncer dans la perdition, consommer votre corruption, élever contre votre retour à la vertu un puissant obstacle.

Les ouvrages opposés à notre sainte religion, soit des incrédules contre le Christianisme, soit des hérétiques contre l'Eglise, sont défendus de même, mais non pas aussi absolument. Cette interdiction souffre des exceptions, et il en est de deux espèces : les unes générales, introduites par l'Eglise en faveur de certaines classes d'ecclésiastiques; les autres particulières, qui sont des permissions accordées par les supérieurs à des individus. Mais nul ecclésiastique, de même que nul laïque, ne peut se permettre à lui-même ces sortes de lectures; aucun ne doit s'y ingérer, à moins qu'il ne soit autorisé de l'une ou de l'autre de ces deux manières. Une autre condition nécessaire pour lire légitimement les ouvrages irréligieux est l'intention qu'on y apporte : ce doit être dans la vue de les réfuter, d'en connaître et d'en faire connaître aux autres le vice et la faiblesse. Les bons soldats de Jésus-Christ ne connaissent ses ennemis que pour les combattre. Enfin, un dernier devoir de ceux à qui la lecture de ces livres est permise, est de n'y procéder qu'avec une prudente circonspection, en demandant à Dieu de n'en pas être corrompus, et en travaillant à ne pas l'être. Combien de malheureux, en sondant imprudemment cet abîme, y sont tombés! Combien de téméraires ont péri dans ce combat, pour ne s'être pas suffisamment armés! Voyez que de précautions emploient ceux qui des poisons composent les remèdes, afin de n'en être pas infectés.

Les ouvrages profanes d'histoire ou de littérature, qui ne sont souillés ni d'obscénité, ni d'irréligion, non seulement ne sont pas interdits aux ecclésiastiques, mais peuvent leur devenir utiles. Salomon décore avec l'or des nations le temple du Seigneur, et Judas Machabée y suspend les dépouilles des infidèles vaincus. L'histoire civile des empires a un rapport intime avec l'histoire sacrée de la religion : elles traversent ensemble, et en se touchant sur tous les points, l'étendue des siècles; on ne peut posséder l'une pleinement, si on n'est pas instruit de l'autre. Il est aussi très utile au ministre de la parole sainte d'être versé dans la littérature même profane. Ce fut dans les grands modèles de la Grèce et de Rome que nos savans docteurs, les Cyprien, les Ambroise, les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Chrysostôme, les Augustin, les Léon et tant d'autres, puisèrent l'art de composer ces

éloquentes et pieuses homélies écoutées de leur temps avec transport, lues avec admiration des siècles qui les ont suivis. Sur les traces de ces grands personnages, que le prêtre descende dans ces mines fécondes ; qu'il s'enrichisse des trésors qu'elles renferment, pour venir ensuite les répandre. Mais en se chargeant de ces précieuses richesses, deux considérations doivent se fixer dans son esprit : d'abord ce n'est pas pour lui-même, pour paraître avec éclat dans le monde qu'il les amasse : qu'il laisse cette futile vanité aux élégans du siècle. Tout ce qu'il a acquis, il le redoit à l'Eglise ; ce n'est que pour elle qu'il a dû thésauriser. Sa richesse était profane ; l'emploi doit la rendre religieuse ; en lui appartenant, elle est devenue sacrée. Le prêtre doit considérer de plus que ses acquisitions littéraires, quelque abondantes qu'elle puissent être, ne sont pas sa véritable fortune. Que penserait-il d'un propriétaire qui regarderait comme sa principale possession les fleurs qui parent son jardin, de préférence aux moissons qui remplissent ses greniers ? Non seulement l'ecclésiastique ne doit pas cultiver les lettres au préjudice de la science propre à son état ; il ne doit les cultiver que relativement à cette science, que pour lui servir, pour l'orner et l'embellir, pour la rendre agréable, pour la faire recevoir et goûter. La littérature est aux connaissances ecclésiastiques ce que le vernis est aux couleurs ; il ne sert qu'à les relever et à leur donner de l'éclat. En faire l'objet capital de ses occupations, c'est préférer la forme au fond, c'est sacrifier le principal à l'accessoire, c'est abandonner le nécessaire pour courir après l'agréable. Estime-t-on l'architecte qui, s'occupant uniquement de la décoration, néglige la solidité ? Fait-on cas des haillons qui sont chargés d'une riche broderie ?

Des études ecclésiastiques, les seules absolument nécessaires aux prêtres, la plus nécessaire, sans aucune comparaison, est celle de la sainte Ecriture : elle est le trésor où sont renfermées toutes les richesses de la science céleste, la source d'où découlent avec abondance toutes les connaissances ecclésiastiques, le fondement le plus solide, le seul solide, de l'édifice de l'instruction chrétienne. Ne vous contentez pas, dirons-nous avec Jésus-Christ, de lire les saintes Ecritures, approfondissez-les : c'est là que vous trouverez tout ce qui vous est nécessaire, et pour vous et pour les autres ; ce sont les livres saints qui forment les saints. Quand nous prions, nous parlons à Dieu ; quand nous lisons ses sacrés oracles, c'est lui qui nous parle. Cette parole admirable se met à la portée de tous les esprits ; l'homme peu instruit y goûte sa simplicité, le sa-

vant en admire la vaste profondeur; elle est, nous dit son plus illustre ministre, vivante et efficace; elle perce plus qu'un glaive à deux tranchans; elle entre et pénètre jusque dans les replis de l'ame et de l'esprit, jusque dans les jointures et dans les moelles; elle démêle les pensées et les mouvemens du cœur. Etudiez l'Ecriture, son enseignement fixera votre foi; étudiez l'Ecriture, ses maximes vous inspireront la piété; étudiez l'Ecriture, ses préceptes vous feront pratiquer les bonnes œuvres; étudiez l'Ecriture, ses règles réprimeront vos passions; étudiez l'Ecriture, ses principes vous fortifieront contre les tentations; étudiez l'Ecriture, ses promesses encourageront vos efforts; étudiez l'Ecriture, ses menaces vous préserveront du péché. C'est dans l'Ecriture que l'Eglise puise les dogmes qu'elle définit, la morale qu'elle enseigne, le culte qu'elle prescrit, la discipline qu'elle règle; c'est dans l'Ecriture que le pasteur trouvera tous les renseignemens, toutes les exhortations, tous les encouragemens, toutes les réprimandes qu'il doit à son peuple. Nourries, pénétrées, soutenues, animées du suc des livres saints, ses instructions seront pleines de la solidité qui persuade, de l'onction qui touche, de la force qui entraîne; dénuées de cette substance qui leur est nécessaire, elles ne seront plus qu'un vain son qui frappera agréablement peut-être, mais inutilement les airs.

A l'étude des saintes Ecritures il convient d'ajouter celle de la tradition, qui les commente, les explique, les développe, en fixe le sens, en applique les principes, en déduit les conséquences. Les écrits des saints Pères offrent une vaste et utile matière aux lecteurs et aux méditations de l'ecclésiastique; il y verra traités avec étendue et profondeur tous les points de la doctrine et de la morale chrétienne; il y admirera des modèles de l'éloquence chrétienne; il y trouvera des préceptes et des exemples de tout ce qu'il doit être et de tout ce qu'il doit faire; il s'y formera aux fonctions qu'il est chargé d'exercer. Mais il ne faut pas qu'il se perde dans l'étude, beaucoup trop étendue pour un seul esprit, de tous les volumineux écrits de nos saints docteurs; il doit y rechercher, en choisir, en méditer ce qui est particulièrement utile pour régler sa conduite, ce qui est spécialemeut adapté aux sujets qu'il doit traiter: il en est de même des saints canons. De l'immense collection des conciles il doit extraire ce qui pourra servir à diriger sa vie privée et publique, ses actions personnelles et son ministère. Ceux qui creusent les entrailles de la terre n'en retirent pas indistinctement tout ce qu'elles renferment; ils se contentent de rechercher,

de séparer, et de rapporter les métaux utiles à nos usages; il faut enfin étudier les ouvrages des théologiens, et spécialement des moralistes, en choisissant les plus estimés et les plus exacts, et lire les exhortations des prédicateurs les plus solides et les plus éloquens, pour y puiser la manière de présenter avec succès la parole sainte.

Pour acquérir la science l'étude est nécessaire, mais elle n'est pas suffisante. Dieu n'accorde les connaissances ecclésiastiques qu'à l'application; mais c'est lui qui les accorde; c'est de ce soleil de vérité qu'émanent toutes les clartés; c'est de l'Auteur de tout don parfait, du Père des lumières que descendent toutes celles que nous pouvons avoir; pour les acquérir, il faut les obtenir de lui. Pénétré de cette essentielle vérité, son ministre, aux travaux assidus, joindra les prières ferventes; il ne commencera aucune étude qu'après en avoir imploré le succès. Le docteur angélique, dont les écrits si nombreux, si érudits, si profonds, sont la lumière de l'Eglise, reconnaissait avoir acquis plus de connaissances au pied du crucifix que dans ses livres. Le docteur des nations déclare qu'il n'a pas d'autre science que Jésus crucifié. Ainsi le prêtre, s'il plaît à Dieu de bénir son travail, lui en rapportera toute la gloire, et il se gardera bien de s'en attribuer le succès; il se regardera comme le manœuvre qui plante et qui arrose, mais qui est incapable de donner l'accroissement. Hélas! telle est la malheureuse corruption de notre esprit : il n'y a aucun bien dont nous n'abusions, et dont nous n'ayons le funeste talent de nous faire un mal. La science, si nécessaire aux ecclésiastiques, si importante pour leur ministère, devient elle-même, pour beaucoup d'entre eux, un piége et une cause de ruine. Le grand Apôtre le déplorait déjà de son temps : la science enfle le cœur. C'est la vanité qui d'abord la fait acquérir, et qui s'accroît ensuite de ce qu'elle l'a acquise. Ainsi, en travaillant à sauver les autres, le prêtre travaille souvent à sa propre perdition; en creusant les fondemens de l'édifice qu'il doit élever, il s'y enterre lui-même.

Qu'ils reconnaissent donc leur erreur et leur faute, les ecclésiastiques, malheureusement beaucoup trop nombreux, qui se croient dispensés de toute étude, lorsque, sortis des saintes retraites où on instruisait leur jeunesse, ils commencent à être admis dans le saint ministère, mettant ainsi un terme à leurs travaux, au moment où ils leur sont devenus le plus nécessaire. Que penseraient-ils d'un juge qui regarderait comme inutile l'étude des lois, parce qu'il siége sur le tribunal pour en être l'organe? N'ayant

plus de compte à rendre de leur application et de leurs progrès à des supérieurs, ils comptent pour rien et l'opinion de leurs inférieurs qui blâment leur oisiveté, et le jugement de Dieu qui la punira. Ces premières études, trop courtes, trop légères pour les instruire à fond, ne sont que la préparation à des études plus profondes et continuelles : ce qu'ils ont dû principalement y apprendre, c'est la nécessité et la manière d'apprendre.

Et quels sont donc les motifs qui les détournent de ce devoir si important et si sacré? L'un allègue le défaut de temps absorbé par ses fonctions : qu'il emploie à l'étude le temps qu'il perd dans des frivolités, et il en trouvera abondamment. Etaient-ils donc moins occupés que lui, ces grands docteurs, les Augustin, les Chrysostôme, les Athanase, les Grégoire, qui, au milieu des fonctions multipliées de leur épiscopat, trouvaient le temps de composer leurs nombreux et savans écrits? L'autre prétend avoir besoin de récréation à la suite de ses occupations ministérielles : oui sans doute elle est nécessaire, mais c'est au laborieux, et non à l'oisif. Pour jouir du repos il faut en avoir acquis le droit par le travail; pour le prêtre vertueux, la variété même des occupations en est le délassement : l'étude repose le corps du travail des fonctions, et les fonctions remettent l'esprit des fatigues de l'étude. Celui-là se rejette sur son incapacité, qui est au contraire une raison de plus pour qu'il la répare par la continuité de son application. Cet autre se plaint de défaut de livres que la modicité de son revenu ne lui permet pas d'acquérir, comme si la multiplicité des livres était nécessaire! Celui qui possède l'amour de l'étude trouve toujours, dans le plus mince revenu, les moyens de le satisfaire; et, au défaut de moyens personnels, il sait emprunter les livres qui lui manquent. Pour sentir la futilité et la nullité de tous ces prétextes, il n'y a qu'à considérer quels sont ceux qui les proposent : les entend-on sortir de la bouche des pasteurs édifians, zélés, objets du respect de leurs peuples, modèles de leurs confrères? non! vous ne les entendrez mettre en avant qu'aux ministres mondains, étrangers à l'esprit de leur état, dénués de piété, indifférens au bien de leurs paroisses. Telle est, et l'expérience constante le démontre, l'association des vices : le désœuvrement et la dissipation, la paresse et l'oubli des devoirs, l'ignorance et le scandale, marchent toujours ensemble. (Le C. de La Luzerne, *Considérations sur l'Etat ecclésiastique.*)

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR CE SUJET.

Obtulit holocausta super altare, odoratusque est Dominus odorem suavitatis.

Il offrit un holocauste sur l'autel, et l'odeur en fut agréable au Seigneur. (*Genes.*, 8, 20, 21.)

Sanctificabor in iis qui appropinquant mihi, et in conspectu omnis populi glorificabor.

Je serai sanctifié dans ceux qui m'approchent, et je serai glorifié devant tout le peuple. (*Levit.*, 10, 3.)

Invocabunt nomen meum super filios Israel, et ego benedicam eis.

Ils invoqueront mon nom sur les enfans d'Israël, et je les bénirai. (*Num.*, 6, 27.)

Quemcumque elegerit Dominus, ipse erit sanctus.

Celui que le Seigneur aura choisi sera saint. (*Ibid.* 16, 7.)

Ingredientur tabernaculum fœderis, ut serviant mihi pro Israel, et orent eis, ne sit in populo plaga.

Ils entreront au tabernacle d'alliance, afin qu'ils me servent pour Israël, et qu'ils prient pour lui, afin qu'il n'y ait pas de plaie sur son peuple. (*Ibid.*, 8, 19.)

Erit ipsi pactum sacerdotii sempiternum, quia zelatus est pro Deo suo, et expiavit scelus filiorum Israel.

Le sacerdoce sera à lui par une alliance éternelle, parce qu'il a été ému du zèle de son Dieu, et qu'il a expié les péchés des enfans d'Israël. (*Ibid.*, 25, 13.)

Suscitabo mihi sacerdotem fidelem qui juxta cor meum et animam meam faciet.

Je susciterai pour moi un prêtre fidèle et qui agira selon mon cœur et mon ame. (*I. Reg.*, 2, 35.)

Elegi eum ex omnibus mihi in sacerdotem, ut ascenderet ad altare meum, et adoleret mihi incensum.

Je l'ai choisi entre tous pour le sacerdoce, afin qu'il montât à mon autel, et qu'il y brulât l'encens. (*Ibid.*, 2, 28.)

Ædificabo ei domum fidelem, et ambulabit coram Christo meo cunctis diebus.

Je lui bâtirai une maison stable, et tous les jours il marchera devant mon Christ avec assurance. (*Ibid.*, 2, 35.)

Vir Dei es tu, et verbum Domini in ore tuo verum est.

Vous êtes un homme de Dieu, et la parole du Seigneur est véritable en votre bouche. (*III. Reg.*, 17, 34.)

Beatus quem elegisti et assumpsisti, inhabitabit in atriis tuis.

Heureux, ô mon Dieu! celui que vous avez choisi pour en prendre soin! Il habitera dans vos parvis. (*Ps.*, 64 4.)

Inveni servum meum, oleo sancto meo unxi eum.

J'ai trouvé mon serviteur, et je l'ai oint avec l'huile sainte. (*Ibid.* 88.)

Ecce docuisti multos et manus lassas roborasti : vacillantes confirmaverunt sermones tui.

Vous avez instruit les ignorans, et vous avez fortifié les bras affaiblis; vos discours ont relevé ceux qui penchaient vers leur ruine. (*Job*, 4, 3, 4.)

Diligenter agnosce vultum pecoris tui...... corona tribuetur in generationem et generationem.

Considérez avec soin l'aspect de votre troupeau : vous serez couronné de génération en génération. (*Prov.*, 27, 23, 24.)

Elegit ipsum Dominus ab omni vivente offerre sacrificium Deo, incensum et bonum odorem pro populo suo.

Le Seigneur l'a choisi entre tous les vivans, pour offrir à Dieu les sacrifices, l'encens et les parfums pour son peuple. (*Eccli.*, 45, 20.)

Cognitus est in verbis suis fidelis, et invocavit Dominum omnipotentem.... in oblatione agni inviolati.

Il a été trouvé fidèle en ses paroles, et il a invoqué le Seigneur tout-puissant par l'oblation d'un agneau sans tache. (*Ibid.*, 46, 18, 19.)

Scriptus es in judiciis temporum lenire iracundiam Domini.

Vous avez été destiné, dans les jours du jugement, pour adoucir la colère du Seigneur. (*Ibid.*, 48, 10.)

Porrexit manum suam in libatione, et libavit de sanguinæ uvæ.

Il a étendu sa main pour offrir des libations au Très-Haut. (*Ibid.*, 50, 16.)

Effudit in fundamento altaris odorem divinum excelso principi.

Il a répandu au pied de l'autel un vin dont l'odeur est montée devant le Très-Haut. *Ibid.*, 50, 17.)

Dabo vobis pastores juxta cor meum et pascent vos scientia et doctrina.

Je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur, et ils vous nourriront de science et de sagesse. (*Jerem.*, 3, 15.)

Inebriabo animam sacerdotum pinguedine, et populus meus bonis adimplebitur.

J'enivrerai l'ame des prêtres de l'abondance de ma grace, et mon peuple sera rempli de mes biens. (*Ibid.*, 31, 14.)

Labia sacerdotis custodient scientiam et legem requirent ex ore ejus.

Les lèvres du prêtre garderont la science, et dans sa bouche on recherchera la loi. (*Malac.*, 2, 7.)

Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.

Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi de même. (*Joan.*, 20, 21.)

Qui intrat per ostium pastor est ovium, huic ostiarius aperit, et oves vocem ejus audiunt.

Celui qui entre par la porte est le pasteur des brebis; c'est à celui-là que le portier ouvre, et les brebis entendent sa voix. (*Ibid.*, 10, 3.)

Proprias oves vocat nominatim, et educit eas, et ante eas vadit.

Il appelle ses propres brebis, chacune par leur nom; il les fait sortir, et il va devant elles. (*Ibid.*, 10, 3, 4.)

Fur venit ut perdat; mercenarius videt lupum, et fugit; bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis.

Un voleur ne vient que pour tuer; le mercenaire voit venir le loup et s'enfuit; le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. (*Ibid.*, 10, 11, 12.)

Ecclesiœ factus sum ego minister secundum dispensationem Dei.

J'ai été établi ministre de l'Église selon la charge que Dieu m'a donnée, afin que je m'acquitte pleinement du ministère de la parole de Dieu. (*Colos.*, 1, 25.)

Qui bene præsunt presbyteri, duplici honore digni habeantur, maxime qui laborant in verbo et in doctrina.

Que les prêtres qui gouvernent bien soient doublement honorés, principalement ceux qui travaillent à la prédication et à l'instruction. (*I. Tim.*, 5, 17.)

Pascite qui in vobis est gregem Dei, et cum apparuerit princeps pastorum percipietis immarcescibilem gloriœ coronam.

Paissez le troupeau de Dieu qui vous est confié, et, lorsque le Prince des pasteurs paraîtra, vous remporterez une couronne de gloire qui ne se flétrira jamais. (*I. Petr.*, 5, 2, 4.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR L'EXCELLENCE DU SACERDOCE.

EXORDE.

Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.

Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi de même. (*Joan.*, xx, 21.)

Ce sont les paroles de Jésus-Christ apparaissant, après sa résurrection, à ses disciples assemblés; venant consoler leur foi par sa présence, et calmer leur frayeur par la paix qu'il leur annonce, et qu'il leur laisse comme le plus doux fruit de sa victoire, et le gage le plus cher de son souvenir.

Ce n'eût pas été assez de leur dire, en les établissant ministres de son Evangile: Je vous envoie; allez, enseignez toutes les nations, et les baptisez en mon nom. Il fallait élever leurs esprits encore abattus et consternés par le scandale de sa passion, en leur inspirant de hauts sentimens du ministère sublime auquel il les allait engager. Aussi leur en donne-t-il l'idée la plus auguste et la plus divine, en comparant leur mission à la sienne, et sa sortie du sein de son Père pour venir dans le monde, à leur départ d'auprès de lui pour porter son Evangile jusqu'aux extrémités de la terre : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.*

En effet, c'est comme s'il leur disait: Comme j'ai été sur la terre l'envoyé de mon Père, vous allez être mes envoyés parmi les hommes; comme le Père était en moi, se réconciliant le monde, je serai en vous, y exerçant moi-même un ministère de réconciliation; comme ceux qui me voyaient voyaient mon Père, ceux qui vous verront me verront aussi, et vous serez sur la terre les images de ma personne, et les plus vives impressions de ma puissance et de mon autorité; comme c'était le Père qui, demeurant en moi, opérait toutes mes œuvres, ce sera moi qui, demeurant en vous, opérerai toutes les vôtres; qui baptiserai, qui donnerai le Saint-Esprit, qui parlerai devant les princes et les rois; comme le Père m'avait choisi avant la naissance des siècles, et que tous ses desseins éter-

nels de miséricorde sur les hommes se rapportaient à moi, je vous ai choisis dès le commencement du monde, et tous mes desseins éternels sur mon Eglise ne roulent que sur vous; comme le Père m'a donné toute puissance, je vous donne aussi les clefs de la mort et de la vie, du ciel et de l'Enfer; et je vous laisse une puissance qui paraîtra même surpasser la mienne. Le Père m'a fait asseoir à sa droite et m'a soumis tous mes ennemis; je vous ferai asseoir sur douze trônes pour juger les tribus d'Israël: le Père m'a rendu témoignage du haut ciel, en paraissant sur une nuée magnifique, et je paraîtrai un jour dans les airs assis sur une nuée de gloire, environné de tous les Anges du ciel, pour vous rendre témoignage devant les nations assemblées. Enfin, comme j'ai glorifié mon Père sur la terre, vous allez me glorifier, confesser mon nom et le porter dans tout l'univers jusqu'à la consommation des siècles; mais comme la mission que j'ai reçue de mon Père a été le principe et le fondement de toute mon autorité et de toute ma grandeur, la mission que vous recevez aujourd'hui de moi va être aussi le seul fondement de la vôtre: *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.* (MASSILLON, *Sur la Vocation à l'état ecclésiastique.*)

EXORDE.

Nous venons aujourd'hui, messieurs, exécuter un dessein qui intéresse vivement la religion, et nous pouvons dire aussi la société tout entière, s'il est vrai qu'il existe des liaisons intimes et nécessaires entre la religion et la société; et certes c'était bien la pensée du publiciste qui a dit ces paroles si souvent répétées : « Chose « admirable ! la religion chrétienne qui ne semble avoir d'objet que « la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci [1]. » Nous venons plaider devant vous la cause du sacerdoce, le venger des calomnies et des invectives de ses ennemis, le présenter tel qu'il est, à ceux qui, sans le haïr, n'en ont pas d'idées assez justes; et faire voir à tous que l'état le plus saint aux yeux de la religion est aussi le plus utile aux yeux de la raison. Au moment où nous avons conçu le projet de prendre hautement devant vous la défense du sacerdoce chrétien, nous avons dû prévoir que notre zèle sur cette matière pourrait paraître suspect et intéressé, et que nous serions peut-être accusés de nous laisser conduire ici par des préjugés d'état et d'éducation. Mais cette crainte devait-elle nous arrêter? Non, sans doute; si la vérité est pour nous, si nous avons l'espoir de la rendre sensible à tous les bons esprits, qu'importent les discours des hommes irréfléchis? Le préjugé passe, et la vérité reste. Dans les différentes professions qui partagent la vie humaine, il est convenable que chacun parle de celle qu'il exerce, puisque c'est celle qu'il doit le mieux connaître. Il appartenait à Turenne d'écrire sur l'art militaire, à d'Aguesseau sur la magistrature, à Massillon sur le sacerdoce. Qui, mieux que le ministre de la religion, connaît l'excellence de ses fonctions, et toute leur influence sur les cœurs, sur la paix des familles, sur la tranquillité publique?

Sans doute, son apologie la plus victorieuse doit se trouver dans sa conduite; c'est à lui, par une vie sans reproche, de fermer la bouche à ses ennemis. Mais si un philosophisme mensonger a trop souvent affecté de méconnaître la vertu des uns, d'exagérer les défauts des autres, de se prévaloir contre le sacerdoce des vices déshonorans de plusieurs de ceux qui en ont été revêtus; si trop

[1] Montesq., *Esprit des Lois*, liv. XXIV, ch. III.

souvent les prêtres ont été présentés comme des corrupteurs des consciences, comme des fourbes qui, pour leur intérêt, abusaient de la crédulité publique; si toutes ces accusations, consignées dans les écrits de la haute classe de nos penseurs, ont été répétées par tous les échos de la littérature, et sont ainsi arrivées de toutes parts jusqu'aux oreilles du peuple, que de germes de haine, que de préventions ont dû se répandre contre l'ordre sacerdotal! et sans vouloir revendiquer pour lui des prérogatives temporelles, qui ne lui appartenaient point par l'institution divine, ne faut-il par le faire remonter à ce degré d'estime et de considération qu'il ne perdra jamais qu'au détriment de la religion, et dès-lors que pour le malheur des peuples?

Aujourd'hui que les longues et cruelles infortunes de l'Eglise gallicane devraient, ce semble, inspirer pour elle un intérêt plus tendre, celui qui, dans le calme d'une attention bienveillante, refuserait d'écouter un prêtre défenseur du sacerdoce, serait-il exempt de toute passion? Dans une telle aversion, je verrais bien peu de justice et de philosophie. Eh! sommes-nous donc au milieu de vous comme des barbares? Les prêtres forment-ils une colonie d'étrangers, qui, par violence ou par ruse, se soient établis au sein de la France? ne sont-ils pas les enfans, les frères, les parens, les amis du reste des Français? n'est-ce pas à eux qu'un très grand nombre d'entre vous ont dû leur première éducation? Dans ce vaste auditoire, combien sont liés par le sang et la nature, par la reconnaissance et l'amitié, avec des membres du clergé, qui par leurs dignités ou leurs talens, ou leurs vertus, ou leurs services, ont été le soutien, la gloire, la consolation de leurs familles! Messieurs, en venant faire ici l'éloge du sacerdoce, en célébrant les vertus de ceux qui en ont été l'ornement, je ne tairai pas les vices de ceux qui en ont été la honte; je dirai la vérité sans exagération et sans faiblesse: mais, en opposant à des sophismes le bon sens, aux déclamations de la haine les réflexions de la bonne foi, aux vagues allégations des faits positifs; je ferai voir, et je l'espère, vous en serez convaincus, que l'institution la plus salutaire à l'humanité qui ait paru sur la terre, c'est le sacerdoce de la religion chrétienne. J'en exposerai d'abord les avantages, et j'examinerai ensuite les reproches qu'on lui fait. (M. Frayssinous, *Sur le Sacerdoce.*)

Excellence du sacerdoce.

Le sacerdoce s'exerce sur la terre, mais il a son origine dans le

ciel; et l'on a bien raison de le ranger parmi les choses célestes, puisque ce n'a point été un homme, ni un Ange, ni un Archange, mais l'Esprit-Saint lui-même qui l'a institué, et qui nous donne la confiance de croire que nous exerçons ici-bas un ministère tout angélique dans un corps mortel. La conséquence de ce principe est que celui qui en est revêtu doit mener sur la terre la même vie que s'il était déjà dans le ciel parmi les esprits bienheureux. Que l'on se rappelle la pompe et la majesté du cérémonial ordonné par Dieu lui-même pour l'ancienne Loi: quelle frayeur, quels respects n'imprimait pas la vue de cette magnificence dans les habits du grand-prêtre! Tout cet imposant appareil de sonnettes, de grenades, de pierreries, qui couvraient le rational et l'éphod, la mitre, la tiare, cette robe sacerdotale traînant à terre, ce saint des saints où nul mortel n'avait droit de pénétrer, où nul bruit n'interrompait le silence auguste qui y régnait, laissaient dans toutes les ames une impression profonde de terreur religieuse. Mais qu'était-ce que cette pompe extérieure des cérémonies de l'ancienne Loi, rapprochée de la sainteté des mystères de la Loi nouvelle? Et combien l'Apôtre n'a-t-il pas eu raison de dire que la gloire de la loi mosaïque n'est point une véritable gloire, si on la compare avec la sublimité de celle de l'Evangile [1]! Quand vous voyez le Dieu du ciel qui s'immole sur l'autel, et qui s'y anéantit, le prêtre incliné sur la victime, occupé à prier, et tous les assistans teints de ce précieux sang, pouvez-vous croire, à ce moment, que vous soyez encore sur la terre et parmi les hommes? Ne vous sentez-vous pas élevé au dessus des cieux? Toute pensée charnelle ne s'éloigne-t-elle pas de votre esprit; et votre ame, dégagée des sens, ne découvre-t-elle pas ce qui se passe dans une région supérieure? O merveille! prodige ineffable de l'amour de Dieu pour les hommes! Celui qui est assis dans le ciel, à la droite de Dieu son père, c'est le même qui, ne dédaignant pas de se laisser toucher par les mains de tous, se donne à qui veut le recevoir, se livre à nos embrassemens, se laisse découvrir à tous par les yeux de la foi!

Je vous le demande, un ministère consacré à d'aussi nobles fonctions peut-il être un objet de mépris, et laisser croire que personne au monde le juge au dessous de soi?

Voulez-vous connaître, par une autre merveille, l'excellence du sacrifice eucharistique? Représentez-vous le prophète Elie, environné d'un peuple immense, au moment où il se disposait à offrir

[1] II Cor., III, 10.

le sacrifice. Il a étendu la victime sur la pierre, tous les assistans sont dans le plus grand silence; le Prophète seul parle pour prier, quand tout à coup le feu du ciel embrase la victime. Tout cela est grand et bien propre à pénétrer l'ame de frayeur. Jetez maintenant les yeux sur ce qui se passe dans nos temples : les merveilles que vous y découvrirez excitent, elles surpassent toute admiration. Le prêtre ne fait pas tomber le feu du ciel, il en fait descendre l'Esprit-Saint. Il prie, et long-temps, non pour demander qu'une flamme vienne d'en haut dévorer les choses qui sont préparées, mais que la grace, pénétrant la victime, enflamme par elle les ames de tous les fidèles présens au sacrifice, et les rende plus purs, plus brillans que l'or épuré dans la fournaise. Qui donc, à moins d'être un furieux et un forcené, pourrait mépriser un aussi redoutable mystère? Vous le savez, l'ardeur de ce feu spirituel est telle, qu'il n'y a pas d'ame humaine capable d'en soutenir l'activité, sans une assistance toute particulière de la grace divine.

Si l'on vient à réfléchir que c'est un mortel, enveloppé dans la chair et dans le sang, qui peut ainsi se rapprocher de cette nature bienheureuse et immortelle, on concevra quelle est la dignité dont la grace de l'Esprit-Saint a honoré les prêtres, puisque c'est par leur ministère que s'opèrent ces merveilles, et d'autres encore non moins intéressantes pour la gloire et pour le salut des hommes. De faibles créatures, jetées sur une terre misérable, être appelées à la dispensation des choses du ciel, recevoir une puissance qui n'a pas été donnée aux Anges ni aux Archanges! car ce n'est pas à eux qu'il a été dit : *Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre le sera dans le ciel* [1]. Les princes de la terre n'ont d'action que sur les corps; ici, il s'agit de liens spirituels; et ceux-là, ils agissent jusque dans le ciel : la sentence que le prêtre rend ici-bas, Dieu la ratifie dans le séjour de sa gloire et la confirme de son sceau. Il a investi les ministres de sa propre puissance : *Tous ceux de qui vous remettrez les péchés, leurs péchés leur seront remis; tous ceux de qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus* [2]. Concevez-vous de pouvoir plus grand que celui-là?

Il est écrit que le Père a donné à son Fils tout pouvoir de juger; ce même pouvoir, je lis qu'il l'a également communiqué aux prêtres. Il semble qu'en les revêtant d'une aussi auguste juridiction Dieu ait voulu les élever au dessus de leur propre nature,

[1] Matth., XVIII, 28. — [2] Joan., XX, 23.

les rendre supérieurs à la servitude de nos passions humaines, et les initier déjà dans le ciel. Un roi de la terre, qui accorderait à quelqu'un de ses sujets le privilége d'incarcérer qui il lui plairait et de l'élargir à son gré, le ferait regarder partout comme un ministre important et des plus favorisés. Or, s'il est vrai que le pouvoir accordé aux prêtres soit aussi supérieur à celui-ci que le ciel est au dessus de la terre, et que l'ame est au dessus du corps, je le répète : Comment supposer qu'il puisse se rencontrer un homme capable de mépriser d'aussi augustes fonctions, le canal nécessaire du salut et des biens qui nous sont promis ? Il y aurait à cela de l'extravagance, et la plus complète. Si, en effet, *il devient impossible d'entrer dans le royaume des cieux, à moins d'avoir été régénéré par l'eau et par l'Esprit-Saint; si celui qui ne mange pas la chair du Seigneur et ne boit pas son sang est exclu de la vie éternelle* [1], bienfaits qui ne peuvent être conférés que par des mains sanctifiées, conséquemment par celles des prêtres, quel moyen y aurait-il, sans leur ministère, d'éviter le feu de l'Enfer, ou de parvenir aux glorieuses récompenses qui nous sont réservées ? C'est aux prêtres, c'est à eux seuls qu'il est donné d'enfanter à la vie spirituelle par le baptême ; ce sont les mains du prêtre qui nous revêtent de Jésus-Christ, elles qui nous ensevelissent avec le Fils de Dieu et nous constituent membres de ce chef divin. D'où il faut conclure que leur juridiction est plus redoutable que celle des monarques sur leurs sujets, plus vénérable que celle des pères sur leurs enfans. Nous n'appartenons à ces derniers que par le sang et par l'impression de la chair ; au lieu que les prêtres nous font naître enfans de Dieu. Nous leur devons notre régénération, la vraie liberté dont nous jouissons, et notre adoption dans l'ordre de la grace.

Les prêtres de l'ancienne Loi avaient seuls le droit de guérir la lèpre du corps, ou plutôt ils jugeaient si l'on en était guéri ; et vous savez combien on leur disputa cette dignité sacerdotale qui leur donnait un tel privilége. Les prêtres de la Loi nouvelle ne se bornent pas à prononcer sur l'existence d'une lèpre qui n'affecte que le corps ; ils en guérissent une autre d'une nature bien plus formidable. D'où vous inférerez cette conséquence que ceux qui les méprisent deviennent plus coupables et s'exposent à de plus rigoureux châtimens que Dathan et ses complices. Eux, en prétendant à une dignité qui ne leur appartenait pas, témoignaient du

[1] Joan., III, 5 ; IV, 52.

moins l'estime particulière qu'ils en faisaient, par l'ambition même qui les portait à la vouloir usurper. Mais aujourd'hui que le sacerdoce est en possession d'une autorité et d'un éclat bien plus relevé qu'autrefois, le mépriser deviendrait un crime encore plus odieux que celui d'y prétendre par des vues ambitieuses. Un tel crime ne se peut bien mesurer que par la différence qui existe entre admirer et mépriser. Il ne se conçoit que de la part d'un furieux qui serait possédé par l'esprit des démons.

Je reviens à mon sujet, d'où cette digression m'a éloigné. Ce n'est pas seulement dans le droit d'infliger des peines, mais plus encore dans celui de faire du bien qu'éclate la prééminence du pouvoir que Dieu a donné aux prêtres; pouvoir qui surpasse celui des pères sur leurs enfans, autant que la vie future est au dessus de la vie présente; l'une est circonscrite dans les limites du temps, l'autre n'a point de bornes, puisque l'éternité n'en a pas. Le pouvoir des pères, qui ne le sont que dans l'ordre de la nature, ne saurait écarter la mort ni la maladie; celui des pères qu'enfante le sacerdoce va bien plus loin. Des ames languissantes et prêtes à périr, ils les rendent à la vie. Les peines que le péché a méritées, ils les allègent en intercédant pour les coupables; ils les préviennent, soit par leurs prières, soit par leurs exhortations et leurs remontrances. Ils remettent les péchés, non seulement par l'administration du baptême, mais par celle de la pénitence après le baptême. *Quelqu'un*, dit l'Apôtre saint Jacques, *est-il malade parmi nous? qu'on appelle les prêtres de l'Eglise, et qu'ils prient pour lui, l'oignant d'huile au nom du Seigneur; et la prière de la foi sauvera le malade, et Dieu le soulagera; et, s'il a commis quelques péchés, ils lui seront remis* [1]. Lorsqu'il arrive à des enfans d'offenser un prince, un grand de l'état, leurs pères sont dans l'impuissance de le secourir; que nous offensions, je ne dis pas un grand, un prince de la terre, mais le Dieu du ciel, les prêtres nous réconcilient souvent avec lui. (Saint Chrysostôme, *Traité du Sacerdoce.*)

Le sacerdoce envisagé dans ses rapports spirituels.

Un prêtre est chargé des intérêts du peuple devant Dieu; c'est un de ces anges qui montaient et qui descendaient sans cesse de l'échelle de Jacob; il en descend pour venir se charger des vœux

[1] Jacq., v, 4.

et des besoins des peuples; il monte par la prière pour les porter jusqu'au pied du trône de Dieu et ouvrir le sein de ses miséricordes sur les misères de ses frères. Or, quelle abondance de graces et de bénédictions n'attirent pas sur l'Eglise les prières d'un saint prêtre! Car, ce ne sont pas ici les vœux d'un particulier qui s'adresse au Seigneur en son propre nom, sans titre, sans autorité, sans fonction publique, et qui, cendre et poussière, doit compter pour beaucoup la liberté qu'on lui laisse de parler à son Dieu. Ce sont les vœux d'un ministre public, établi pour les hommes auprès de Dieu, qui prie par office, qui parle au nom de toute l'Eglise, de tout le corps des justes surtout qui composent la partie la plus pure et la plus essentielle du Christ tout entier, c'est-à-dire de Jésus-Christ et de ses membres, qui ne forment qu'un corps, qu'un même Christ que le Père exauce toujours. Que dis-je? ce sont les vœux d'un prêtre qui, par son sacerdoce, ne forme plus qu'un même prêtre, qu'un même médiateur, une même voix avec Jésus-Christ, et qui paraît devant Dieu revêtu des mêmes droits et des mêmes titres. Eh! que pouvez-vous refuser, Seigneur, à des prières que la piété forme, que la charité enflamme, que la foi de tous les justes consacre, qui vous portent les vœux de toute l'Eglise, et que la voix de votre Fils fait monter jusqu'à votre trône?

On est surpris quelquefois, mes frères, de voir dans le monde et dans l'Eglise des conversions d'éclat, des ministres mondains, efféminés, dissipés, reprendre l'esprit de leur vocation, renoncer à toutes les vues humaines et se consacrer aux fonctions les plus humiliantes et les plus pénibles; des pécheurs dissolus, scandaleux, devenus tout d'un coup des pénitens humiliés; des impies même, qui se faisaient une gloire affreuse de leur impiété, changés soudainement en des humbles et fidèles religieux. On s'entre-demande d'où peuvent venir des changemens si peu attendus et auxquels rien, ce semble, ne nous avait préparés. Le monde, qui juge toujours humainement des œuvres de Dieu, en trouve toujours des raisons tout humaines. Mais si l'on pouvait remonter à la source, on verrait que ce sont les suites des prières de quelque saint prêtre, lequel, instruit par les lumières du tribunal de l'état déplorable de ces ames, et du peu d'utilité qu'elles avaient retiré de ses sages instructions et de ses remontrances tendres et secrètes, vivement touché de leur égarement et de leur perte, avait toujours gémi devant Dieu sur leur malheur, et n'avait cessé de lui dire, dans l'amertume de son cœur: Pardonnez, Seigneur, pardonnez à ces ames que vous avez rachetées de votre sang, brisez les liens funestes qui les enchaînent; ne livrez

pas au lion dévorant des ames qui confessent votre saint nom; souvenez-vous de vos promesses éternelles et de vos miséricordes anciennes, et soyez plus touché de leur malheur, qu'irrité de leur aveuglement et de leurs crimes. C'est de là qu'est parti le coup heureux qui est allé abattre ces pécheurs rebelles et audacieux, et qui les a changés en des pénitens humbles et brisés de componction. Ananie prie dans le secret de sa maison; il demande sans doute la conversion d'un persécuteur qu'il savait parti de Jérusalem, et venir ne respirant que la mort et le carnage de ses frères; et Saul est renversé sur le chemin de Damas, et ses prières achèvent ce que celles du saint lévite Etienne avaient commencé.

Non, mes frères, il n'est rien que les prières d'un saint prêtre ne puissent obtenir du Père des miséricordes; elles vont faire une sainte violence à sa justice. Aussi vous savez que, ne voulant pas se laisser fléchir autrefois envers les Israélites qu'il avait résolu de punir, il conjurait lui-même Moïse et Aaron de ne plus le prier en leur faveur, de ne plus retenir son bras levé pour châtier les iniquités de son peuple, et de laisser agir sa juste colère, comme s'il ne lui eût pas été possible de résister à des supplications que portaient au pied de son trône le médiateur et le pontife de son alliance. Et voilà pourquoi les premiers prêtres avec les fidèles ne distinguaient les différentes heures de la journée que par les prières publiques; c'était l'exercice dominant; tout le reste se rapportait là; la prière et le ministère de la parole; c'était l'unique occupation des pasteurs, la seule qu'ils avaient reçue par succession des Apôtres. Aussi, quelles graces alors répandues sur toute l'Eglise! que de martyrs généreux! que de vierges pures! que de pasteurs vénérables! que de fidèles fervens! que d'anachorètes pénitens! que les tentes de Jacob étaient alors belles! que l'Eglise formait alors un spectacle digne même du respect et de l'admiration de ses ennemis! et qu'il faisait beau voir l'assemblée des fidèles mille fois plus brillante et plus auguste par la piété unanime, par le zèle fervent, par l'innocence des mœurs, par la charité vive qui en unissait tous les membres, qu'elle ne l'est aujourd'hui par les titres et les dignités, par les sceptres et les couronnes même de ceux qui la composent! Ainsi, quand un saint prêtre ne ferait que prier, il est toujours vrai de dire qu'il est établi pour le salut de plusieurs: *Positus in resurrectionem multorum.*

Mais, en second lieu, un prêtre est le sacrificateur de la nouvelle alliance: il renouvelle tous les jours à l'autel l'oblation unique, le grand sacrifice, la ressource du genre humain, et promis à l'uni-

vers depuis le commencement des siècles; il y paraît à la place de Jésus-Christ formant son Eglise par sa mort, s'immolant de nouveau pour elle, la purifiant tous les jours dans son sang de ses taches et de ses rides, l'affermissant contre tous les efforts de l'Enfer, réparant sans cesse ses ruines, l'offrant au Père très clément et très miséricordieux, afin qu'il daigne la pacifier, finir ses dissensions domestiques, la défendre contre toutes les entreprises de l'erreur, réunir dans son sein ceux qui l'ont déchirée en se séparant, la réunir elle-même dans le même esprit de vérité et de charité, et enfin la régir et la gouverner dans tous les endroits de l'univers où elle est répandue; c'est là que s'offrent à son nom des prières et des supplications pour les princes, pour les rois, pour les pasteurs, pour tous ceux qui sont élevés en dignité, afin qu'ils maintiennent la paix de l'Eglise, le repos des fidèles, la majesté du culte et des autels.

Or, un prêtre fervent est à l'autel le ministre de toutes les graces répandues sur le corps de l'Eglise : c'est lui qui offre la victime d'où coulent tous ces bienfaits inestimables sur les hommes : c'est lui qui, comme Abel, attire par sa piété les regards favorables du Seigneur sur ces offrandes saintes. Ce n'est pas que la victime tire son prix du ministre qui l'offre; mais un ministre saint ne met point d'obstacles aux fruits immenses de ce grand sacrifice, n'arrête pas les bienfaits abondans qui se répandent de là sur la terre, lui laisse tout son prix, et y ajoute, si l'on peut parler ainsi, celui de sa piété et de sa ferveur.

C'est à la célébration des mystères saints et à la sainteté de ses premiers pasteurs que l'Eglise dut autrefois la conversion des Césars. Obligés de se cacher dans des lieux obscurs et souterrains pour renouveler l'oblation non sanglante, ils l'offraient pour les princes mêmes dont les persécutions les retenaient dans ces lieux ténébreux; et, en gémissant sur la servitude de l'Eglise, qui voyait avec douleur ces mystères de lumière, devenus pour ainsi dire des mystères de ténèbres, ils avançaient la conversion des empereurs en demandant la liberté de l'Eglise, que leur aveuglement retenait dans l'oppression et dans la captivité.

Encore aujourd'hui, mes frères, c'est aux bénédictions mystiques des saints prêtres que l'Eglise doit les princes religieux, les pasteurs fidèles, la naissance des grands hommes que Dieu suscite de temps en temps pour éclairer les siècles, pour défendre la foi contre les entreprises de l'erreur, pour soutenir les règles chancelantes, pour empêcher le mensonge de prescrire contre la vérité :

c'est encore là qu'il faut rapporter les ressources inespérées dans les calamités publiques, les fléaux suspendus, les guerres terminées dans les conjonctures où il semblait qu'elles allaient être éternelles : tout vient de là. Ceux qui ne jugent des choses que par les vues bornées de l'esprit humain, en font honneur à la sagesse des princes et à la profonde politique de leurs ministres; mais, s'ils pouvaient voir les événemens dans leur cause supérieure et secrète, ils la trouveraient sur nos autels entre les mains pures d'un ministre fidèle, d'un prêtre obscur quelquefois, qui, caché aux yeux des hommes, décide bien plus des événemens publics que ces hommes importans qui paraissent à la tête des affaires, et qui semblent tenir entre leurs mains la destinée des peuples et des empires. Quel trésor donc pour la terre qu'un prêtre saint! quel don pour l'Eglise! quelle ressource pour les fidèles! quel bonheur pour les villes et pour les royaumes! et que de puissans motifs pour nous animer à nous renouveler sans cesse dans l'esprit de notre vocation, à ressusciter en nous la grace du sacerdoce, et à ne pas même laisser ralentir cette première ferveur qui nous consacra au saint ministère de l'autel ! *Positus in resurrectionem multorum.*

Mais, non seulement un prêtre offre la victime de salut et de propitiation; il est même, en troisième lieu, le coopérateur de Dieu dans le salut des ames par l'administration des sacremens, par la prédication de la parole, par toutes les fonctions qui tendent au salut du prochain. Ainsi, un prêtre saint et éclairé, de combien de graces n'est-il pas le ministre et l'instrument dans ses divers ministères! S'il reçoit le dépôt des consciences, que de pécheurs touchés au tribunal, dans ces momens heureux où l'ame est tout ouverte, pour ainsi dire, et où un seul mot dit avec onction perce jusqu'au vif, et ne revient jamais vide! combien d'autres éclairés, détrompés sur des abus et des maximes pernicieuses qu'ils croyaient innocentes, parce qu'elles étaient autorisées ou par l'usage commun, ou même par des guides aveugles! que de désordres prévenus! que d'ames retirées de l'abîme où elles croupissaient depuis si long-temps! combien d'autres timides et peu sincères, qui jusque là avaient menti à l'Esprit-Saint, et caché au prêtre la honte de leurs plaies, ramenées à la sincérité de la pénitence! que de profanations interrompues! que de larmes et de soupirs de componction arrachés! que de saints désirs inspirés! combien de semences de conversion jetées dans d'autres ames qui porteront du fruit en leur temps! combien de justes soutenus dans la piété! combien d'autres édifiés, ébranlés, gagnés à Jésus-Christ

par leurs exemples ! Suivez, si vous le pouvez, le cours infini de ces bénédictions et de ces graces; et comprenez jusqu'où un prêtre se rend coupable lorsqu'il en prive l'Eglise, et qu'il rend son ministère inutile : *Positus in resurrectionem multorum.*

S'il annonce la parole de l'Evangile, que d'ignorans instruits! que de consciences ébranlées! que d'impies confondus! que de justes affermis! quelle nouvelle autorité pour les maximes austères de Jésus-Christ, que le monde ne cesse d'affaiblir et de combattre! que de prédicateurs même corrigés sur le modèle de sa simplicité, de son onction, de sa véhémence divine! Quels hommes que les Bernard, les Xavier, les Raymond, les Vincent Ferrier! tout était entraîné par l'éloquence sainte et par la puissance de l'esprit qui parlait en eux : les villes, les cours, les provinces, les royaumes, les grands et le peuple, rien ne pouvait résister à l'impétuosité de leur zèle et à la sainteté éminente de leurs mœurs : les larmes, les soupirs, le silence et la componction profonde de ceux qui les écoutaient, étaient les seuls applaudissemens qui accompagnaient leur ministère : leur vie austère, pénitente, ne laissait rien à dire au monde contre les vérités qu'ils annonçaient; la simplicité, la sévérité de leurs mœurs ne démentait pas celle de l'Evangile, dont ils étaient les ministres; leurs exemples instruisaient, persuadaient, frappaient encore plus que leurs discours; et l'Esprit de Dieu, qui embrasait leurs cœurs, et le feu divin dont ils étaient eux-mêmes remplis se répandait sur les ames les plus froides et les plus insensibles, et faisait des temples saints où les fidèles étaient assemblés pour les entendre, comme autant de cénacles, d'où chacun sortait enflammé, et comme enivré de l'abondance de l'esprit qu'il avait reçu. Quels biens un seul homme apostolique n'est-il pas capable d'opérer sur la terre! Hélas! il n'en fallut que douze pour convertir tout l'univers : *Positus in resurrectionem multorum.*

Enfin, dernière raison tirée du zèle et de l'exemple seul d'un saint prêtre. Je dis premièrement de son zèle : quand il ne remplirait aucune fonction publique, quand par des sentimens humbles de lui-même, ou par défauts de talens, il s'interdirait tous les ministères éclatans; quoique la piété seule dans un prêtre éclairé soit un grand talent, et qu'avec elle on ait pour ainsi dire tous les autres : *Venerunt mihi omnia bona cum illa* [1]; quand il ne ferait que se consacrer aux bonnes œuvres, entrer dans le détail des misères et des besoins de ses frères; représentez-vous, si vous le pouvez,

[1] Sap., VII, 11.

tout ce qu'un prêtre de ce caractère opère de fruits de salut parmi les hommes : il réconcilie les cœurs aigris et aliénés; il perce les ténèbres dont la honte couvre si souvent l'indigence; et, en secourant ces indigens inconnus, il leur épargne la confusion même du secours; les établissemens utiles et édifians trouvent dans ses soins et dans son zèle des ressources qui les empêchent de tomber, et qui leur donnent même une nouvelle solidité : que de désordres publics par là prévenus! que d'occasions de salut ménagées! il soutient les gens de bien : il les met en œuvre pour l'utilité et la sanctification de ses frères; il préside à toutes les saintes entreprises; il est l'ame de toute la piété d'une ville, d'une paroisse : il est dans l'espérance et dans l'idée de la plupart des pécheurs l'instrument dont Dieu se servira un jour pour les convertir; il anime tout, il trouve des remèdes à tout : point de désordre qui lui échappe, point de bien public auquel il ne se sacrifie, point d'entreprise qui le rebute, point de pécheur qui ne lui paraisse digne de son zèle; enfin, rien ne peut se dérober à l'ardeur et aux saints attraits de la charité : *Nec est qui se abscondat a calore ejus* [1].

Il est écrit que le cadavre d'un homme ayant été placé par hasard auprès du corps mort du prophète Elisée, on vit aussitôt ce cadavre se ranimer; ses yeux, que la mort avait fermés, se rouvrirent ; sa langue se délia, et on le vit sortir du séjour de la mort, et jouir encore de la vie et de la lumière. Hélas! mes frères, les cadavres les plus infects, les ames où la mort et la corruption du péché règnent depuis plus long-temps, ne sauraient presque approcher d'un saint prêtre, d'un envoyé de Dieu, mort à lui-même, au monde et à toutes ses espérances, qu'elles ne sentent à l'instant une vertu qui sort de lui, un souffle de vie qui commence à les ranimer, à leur inspirer de bons désirs, à réveiller leur léthargie, et à opérer en elles des prémices de grace et de salut : *Nec est qui se abscondat a calore ejus.*

J'ai dit encore l'exemple : oui, mes frères, quand un saint prêtre bornerait tout le bien qu'il peut faire à l'exemple d'une vie régulière et édifiante; quand il ne ferait que montrer aux peuples, dans le détail de ses mœurs, la piété, le désintéressement, la mortification, la pudeur, l'innocence, la gravité sacerdotale, toujours il serait vrai de dire qu'il est établi pour le salut de plusieurs. L'exemple, vous le savez, est la voie abrégée de la persuasion : les hommes même ne vivent la plupart que d'imitation; il leur

[1] Ps. XVIII, 7.

faut des modèles, et c'est uniquement ce qui fait presque toujours tous leurs vices comme toutes leurs vertus. Ainsi, quel bonheur pour eux, quand Dieu suscite au milieu d'eux un saint prêtre dont la piété respectable sert, pour ainsi dire, de spectacle aux anges et aux hommes! c'est un Evangile continuel qu'ils ont devant les yeux, contre lequel ils n'ont aucun prétexte à alléguer. Si son exemple ne les ramène pas, il leur inspire du moins du respect pour la vertu; il les force du moins de convenir qu'il y a encore de véritables justes sur la terre; il répare du moins le tort que les prêtres mondains font dans l'opinion publique à la sainteté de leur caractère, et l'avilissement où il est tombé par l'indécence de leurs mœurs; il corrige du moins les censures et les dérisions que les libertins font sans cesse retomber des ministres sur le ministère même; il met, pour ainsi dire, le sacerdoce en honneur. Car, mes frères, c'est sur nous principalement que le monde aime à lancer les traits les plus piquans de sa satire et de sa malignité; il ne pardonne rien aux ministres infidèles; plus ils paraissent l'aimer, se conformer à lui, devenir ses partisans et ses apologistes, plus ils deviennent les sujets de ses mépris et de sa risée. Le monde est impitoyable pour un méchant prêtre; et au lieu qu'autrefois, dit saint Isidore, c'étaient les prêtres qui étaient les censeurs des peuples et des rois, et qui, par la sainteté de leur vie, devenaient la terreur des méchans; c'est aujourd'hui le peuple qui est devenu le censeur des prêtres, qui redoutent ses jugemens, et qui tremblent devant les princes et les grands, parce qu'ils craignent leur mépris ou leur oubli, et qu'ils aspirent à leurs graces: *Olim sacerdos populo erat formidabilis; nunc contra, populus terror est sacerdoti.*

En un mot, mes frères, un saint prêtre est le plus grand don que Dieu puisse faire à la terre. Aussi, quels bienfaits croyez-vous qu'il promit aux Israélites par son prophète, s'ils voulaient se convertir et renoncer enfin à leurs prévarications? Quoi? l'empire des nations? la conquête de l'univers? la ruine entière de leurs ennemis? la fin des maux et des calamités qui les affligeaient? une terre où couleraient le lait et le miel? Il leur avait fait autrefois ces promesses magnifiques, et elles n'avaient pu les contenir dans l'observance de sa loi, ni les empêcher de prostituer leurs hommages à des dieux étrangers : il laisse donc des promesses si éclatantes, et si capables de faire impression sur un peuple, surtout que des motifs charnels et terrestres faisaient presque toujours agir, mais c'est pour leur en faire une encore plus grande et mille fois plus précieuse : Convertissez-vous, enfans

d'Israël, leur dit-il, revenez au Dieu de vos pères que vous avez abandonné; et je vous donnerai, quoi, mes frères? je vous donnerai des pasteurs et des prêtres selon mon mon cœur : *Convertimini, filii revertentes,.... et dabo pastores juxta cor meum* [1]. (MASSILLON, *De l'excellence du Sacerdoce.*)

Le zèle contre les vices et les scandales est le devoir le plus essentiel du prêtre.

Dès que l'Eglise, par la grace de l'onction sacerdotale, nous a associés au saint ministère, nous devenons les coopérateurs de Dieu pour le salut de nos frères: nous entrons en part du sacerdoce de Jésus-Christ, qui n'a été établi prêtre et pontife que pour détruire le règne du péché, rendre à son Père la gloire que la malice des hommes lui avait ravie, et former un peuple spirituel, innocent, fidèle, une assemblée de saints qui pût le glorifier dans tous les siècles.

Ainsi un prêtre est un ministre sacré, chargé des intérêts du Seigneur et de la sanctification des hommes sur la terre: il continue ici-bas la mission de Jésus-Christ et son amour pour les hommes en y continuant son sacerdoce: ses prières, ses désirs, ses études, ses veilles, ses travaux, ses fonctions, tout doit avoir pour unique but le salut de ses frères; tout ce qui ne se rapporte pas à ce grand objet devient étranger à la sainteté de sa destination; il sort de son état, il le déshonore; il renonce à la sublimité de sa vocation; il se couvre et se flétrit de l'opprobre d'une espèce d'apostasie, dès qu'il se fait d'autres soins, d'autres occupations que celles qui tendent à augmenter le royaume de Jésus-Christ, et à former à son Père des adorateurs en esprit et en vérité.

Elie, montant au ciel et laissant son esprit de zèle à son disciple Elisée, n'était que la figure de Jésus-Christ, lequel, après être monté à la droite de son Père, fit descendre sur ses disciples cet esprit de zèle et de feu, qui devait être le sceau de leur mission et de leur sacerdoce, et par conséquent embraser, purifier tout l'univers, et porter à toutes les nations la science du salut, et l'amour de la vérité et de la justice. Aussi à peine sont-ils remplis de cet Esprit-Saint, que ces hommes auparavant si timides, si soigneux de se cacher et de se dérober à la fureur des Juifs, sortent de leur retraite comme des lions généreux, entraînent tout après eux, ne connaissent plus de péril, portent sur le front, avec le signe de leur

[1] Jerem., III, 14, 45.

divin Maître, une intrépidité qui défie toutes puissances du siècle; rendent hardiment témoignage devant les princes des prêtres assemblés, à la résurrection de Jésus-Christ, et sortent de leur conseil en se réjouissant d'avoir été trouvés dignes de souffrir des opprobres pour son saint nom.

La Judée même ne peut pas suffire à l'ardeur et à l'étendue de leur zèle: ils passent de ville en ville, de province en province, de nation en nation ; ils se répandent jusqu'aux extrémités de la terre; ils attaquent les abus les plus anciens et les plus autorisés; ils arrachent aux peuples les plus féroces les idoles que leurs ancêtres avaient de tout temps adorées ; ils renversent les autels que l'encens et les hommages de tant de siècles avaient rendus si respectables; ils prêchent l'opprobre et la folie de la croix aux nations les plus polies, et qui se piquaient le plus d'éloquence, de philosophie et de sagesse. Les obstacles que tout présente à leur zèle, loin de les ralentir, les raniment et semblent leur annoncer le succès; le monde entier conjure contre eux, et ils sont plus forts que le monde; on leur montre des croix et des gibets, pour les forcer de se taire, et ils répondent qu'ils ne peuvent pas ne pas annoncer ce qu'ils ont vu et entendu; et ils publient sur les toits ce qu'on leur défend même de confier au secret des oreilles: on les fait expirer sous le fer des bourreaux; on invente de nouveaux tourmens pour éteindre avec leur sang la nouvelle doctrine qu'ils annoncent, et leur sang la prêche encore après leur mort; et plus la terre en est inondée, plus elle enfante de nouveaux disciples à l'Évangile. Tel est l'esprit du sacerdoce et de l'apostolat qu'ils ont reçu: car le sacerdoce et l'apostolat ne forment en un sens qu'un même ministère. Tout prêtre est l'apôtre et l'envoyé de Jésus-Christ parmi les hommes: il exerce, à la vérité, les fonctions avec dépendance; mais il n'est prêtre que pour les exercer: son zèle est sous la main des premiers pasteurs, c'est à eux à l'appliquer; mais son zèle est le premier devoir de son sacerdoce.

Voilà, mes frères, à quoi nous sommes dévoués en recevant l'imposition des mains. L'Eglise, il est vrai, n'exige pas de chacun de nous que nous allions annoncer Jésus-Christ à des nations barbares, et arroser de notre sang les terres les plus éloignées, pour y faire fructifier l'Evangile et amener à la connaissance de Jésus-Christ les peuples qui n'ont jamais entendu parler de lui: c'est un ministère réservé à un petit nombre d'ouvriers apostoliques, qui perpétuent dans l'Eglise le premier esprit avec les premières fonctions de l'apostolat, et avancent sans cesse par leurs travaux l'ac-

complissement des prophéties et des promesses, sur la plénitude des nations qui doit un jour entrer dans l'enceinte de la nouvelle Jérusalem : mais notre mission, pour être moins laborieuse et moins étendue, n'en est pas moins apostolique. Nous pouvons laisser ces terres incultes et sauvages à des ouvriers généreux qui, à travers l'étendue des mers et la barbarie de mille nations, vont y jeter la semence sainte : mais nous sommes destinés à purger le champ de Jésus-Christ de l'ivraie et des scandales qui y croissent sans cesse. A la bonne heure, que notre zèle ne soit pas assez héroïque pour conquérir de nouvelles nations et ajouter de nouvelles terres à son héritage : nous devons du moins cultiver celle que nos prédécesseurs lui ont acquise, et qui est devenue son ancienne possession. Ils la trouvèrent consacrée aux démons et souillée par le sang de mille sacrifices profanes : la barbarie et l'aveuglement de nos ancêtres, jaloux jusqu'à la fureur d'un culte si impie et si insensé, ne les effrayèrent pas : ils leur annoncèrent la doctrine du salut : le démon défendit long-temps contre leur zèle ses temples et ses autels ; il arma contre eux la superstition des peuples ; les villes et les campagnes ruisselèrent de leur sang : encore aujourd'hui subsistent au milieu de nous les lieux où ces généreux défenseurs de la foi, livrés à la fureur des méchans, consommèrent leur sacrifice. Ces monumens respectables s'élèvent encore dans la plupart des villes de nos Gaules, et les embellissent plus que les colonnes et les statues que la vanité des conquérans y a élevées, puisque ces vains trophées ne transmettent aux siècles suivans que les calamités de mille peuples vaincus ; au lieu que ces monumens religieux nous annoncent les nations entières sauvées, délivrées de la captivité du démon, et conquises à Jésus-Christ par le sang et le ministère de ces héros chrétiens. Et en effet, la foi ne fut pas éteinte et ensevelie avec eux, leurs bourreaux eux-mêmes devinrent ensuite leurs disciples ; de nouveaux apôtres sortirent, pour ainsi dire, de leurs cendres ; et nos Gaules, où l'impie et mystérieuse abomination des druides avait fait si long-temps toute la religion de nos ancêtres, devinrent la plus pure et la plus florissante portion de l'Eglise de Jésus-Christ. C'est cette portion qu'ils ont transmise à nos soins, nous qui nous glorifions d'être leurs successeurs : ils nous la laissèrent pure, fervente et remplie encore des prémices de l'esprit qu'ils avaient reçu. La durée des temps, qui, par un destin inévitable aux choses humaines, entraîne toujours avec elle le changement des mœurs et les affaiblissemens de la discipline, en a altéré la première innocence et défiguré presque toute la beauté. La doctrine sainte qu'ils

nous ont laissée n'a rien souffert, il est vrai, de la durée et de la corruption des siècles, elle est venue jusqu'à nous aussi pure qu'elle l'était dans sa source : les hérésies, les doctrines nouvelles, que des esprits superbes et indociles ont tâché de temps en temps de répandre au milieu de nous, n'ont eu qu'un cours passager, et n'ont servi au fond qu'à y affermir l'ancienne doctrine; mais il s'en faut bien que les mœurs aient eu le même privilége, et qu'en conservant la même foi que nos pères nous ayons conservé la même ferveur et la même innocence qu'eux.

C'est donc à nous à rendre à l'héritage de Jésus-Christ sa première beauté. S'il fallait encore l'arracher à l'empire du démon et de l'idolâtrie, et l'acquérir au prix de tout notre sang comme nos saints prédécesseurs, le péril et la grandeur de l'entreprise pourraient alarmer notre faiblesse; mais nous le trouvons tout acquis à Jésus-Christ, et devenu par le zèle et les souffrances de nos pères sa possession et son patrimoine : il ne s'agit plus que d'en réparer les ruines. Il ne faut plus, pour travailler à l'œuvre de l'Evangile, s'exposer aux roues et aux gibets : il ne faut plus que du zèle, que respecter son ministère, qu'être touché de la gloire de Jésus-Christ et des scandales qui affligent et déshonorent son héritage, en un mot, que se souvenir que nous sommes ses ministres et ses apôtres, et que nous succédons à ceux qui livrèrent leur ame pour lui gagner les peuples qui nous sont confiés. Nous nous glorifions d'être les successeurs de leur ministère; mais notre gloire n'est rien, si nous ne sommes en même temps les successeurs de leur esprit et de leur zèle. Ils ont élevé l'édifice saint, malgré les vents et les tempêtes qui les exposaient à être à tous momens ensevelis sous ses ruines; ils l'ont cimenté de leur sang; ils en ont été les fondateurs laborieux; et nous n'en sommes que les gardiens et les dépositaires paisibles : toutes nos fonctions les plus pénibles se bornent à effacer les taches que le temps y a fait naître; à redonner à ce qui est noirci son premier éclat; à redresser ce qui tombe tous les jours; à soutenir ce qui chancelle et menace ruine; à fermer enfin l'entrée de ce lieu saint aux immondes, ou plutôt à les disposer à s'y présenter, comme le publicain, en se frappant la poitrine, et avec un cœur brisé de repentir. En un mot, ce qui était grand, ce qui était héroïque, ce qui surpassait, ce semble, les forces de la nature, nos prédécesseurs l'ont fait : ce qui nous reste à faire n'est presque rien; c'est de conserver à Jésus-Christ ce qu'ils lui ont acquis; c'est de veiller, de peur que l'homme ennemi ne sème la zizanie dans ce champ divin; c'est de cultiver les plantes que le Père céleste y

a plantées ; c'est de les arroser et d'y faire couler sans cesse les eaux des sacremens et de la doctrine, de peur qu'une funeste sécheresse n'en arrête la fécondité. (Le même, *Du zèle contre les scandales.*)

Bonté du prêtre envers les pécheurs.

Souvenez-vous de mes larmes, souvenez-vous de mes chaînes, écrivait saint Paul. A qui adressait-il ces paroles ? aux pasteurs des ames ; à ceux qu'il avait fait venir d'Ephèse à Milet. Il ne leur demande pas seulement les efforts du zèle pour la propagation de l'Evangile, mais des larmes toutes de miséricorde pour ceux qui sont confiés à leur paternelle sollicitude. Heureuses larmes! on trouve à les répandre plus de délices que n'en coûtent les mondains au sein de leurs coupables jouissances. Demandez-le à ceux qui savent les verser : non, elles n'ont rien d'amer ; bien loin de là, elles sont la source des plus douces voluptés. Ainsi Jérémie pleurait-il, et ses larmes ne tarissaient pas. *Qui donnera de l'eau à ma tête, et des sources de larmes à mes yeux* [1] ? s'écriait le Prophète ; comme si la nature seule ne lui en eût pas fourni une source assez abondante pour l'ardeur des saints désirs dont il était consumé. Ainsi pleurait un saint Paul [2], ce disciple fidèle d'un maître qui pleurait sur le crime de la nation déicide, et exhortait les filles de Jérusalem à pleurer, non sur lui, mais sur elles-mêmes. De ces mêmes yeux qui ont vu le troisième ciel, et les joies de la cité céleste, s'épanchent les larmes de Paul; elles coulent pour le salut de ses frères; c'est en les répandant qu'il a mérité de voir Jésus-Christ dans sa gloire. *J'ai averti chacun de vous avec larmes* [3], dit il à ces mêmes pasteurs de Milet. Est-ce par la crainte des périls ? Non assurément; mais par l'ardente charité qui l'anime; mais pour le salut des ames qui se refusent à la guérison qu'on vient offrir; comme on pleure à l'aspect d'un malade pour qui l'on appréhende l'inefficacité des remèdes ; comme pleurait notre Sauveur à la vue des pécheurs qui ne voulaient pas se convertir. Souvenez-vous de ces larmes; souvenez-vous-en bien, vous pères et mères, quand vous voyez vos enfans donner dans le mal; ne les oubliez pas, ô vous tous qui cherchez à plaire, et apprenez de lui à gémir; ne les oubliez pas, qui que vous soyez, riches ou pauvres, riches, pour déplorer vos trompeuses prospérités ; pauvres, qui serez un jour consolés ; vous aussi qui êtes dans la tristesse, pour échanger

[1] Jerem., IX, 1. — [2] Luc., XXXIII, 28. — [3] Act., XX, 31.

vos larmes contre d'autres qui vous profiteront bien davantage. Ceux que pleure saint Paul, ce ne sont pas les morts, mais ceux qui vivent dans le péché, et qui périssent en vivant. (Saint CHRYSOSTÔME [1].)

Le sacerdoce envisagé dans ses rapports avec les intérêts de la vie présente.

Ainsi envisagé, qu'est-ce que le sacerdoce? C'est un ministère de zèle universel, généreux, héroïque, qui embrasse tous les besoins de l'homme, et qui n'élève les prêtres au dessus de tous par la dignité que pour en faire les serviteurs de tous par la charité. Chrétien pour lui, et prêtre pour les autres, le ministre de la religion est par état, par vocation spéciale, l'homme de Dieu sur la terre pour faire le bien de ses semblables; sa destinée est de travailler à les rendre plus heureux en les rendant meilleurs; sa double mission est de se dévouer pour les instruire dans la vertu, et pour les soulager dans leurs maux; et son triomphe serait de mourir victime de son zèle.

Je dis d'abord que notre mission, c'est d'instruire. Avant le Christianisme, quel spectacle présentait la terre entière? Elle était remplie d'ignorans qu'il fallait éclairer, d'hommes vicieux et pervers qu'il fallait ramener à la vertu; l'idolâtrie n'était pas moins le règne du vice que de l'erreur. Quel remède à ces plaies profondes, à ces maladies invétérées de l'esprit humain? Que pouvaient les philosophes pour le guérir de tant de maux? Déjà les plus beaux génies avaient illustré Rome et la Grèce; Socrate était mort comme un sage, Platon avait parlé un langage qui lui a mérité le surnom de *divin*, Cicéron avait écrit un beau code de morale; et la nuit de l'idolâtrie, avec toutes les superstitions, tous les vices monstrueux qu'elle enfante, n'en couvrait pas moins l'univers. Que pouvaient les orateurs et les poètes? Trop souvent ils chantaient le vice et la volupté, et loin de les détruire, ils accréditaient par leurs ouvrages les erreurs populaires. Que pouvaient enfin les prêtres du paganisme? Ils pouvaient bien présider à la pompe des fêtes, décorer les temples des faux dieux, immoler des victimes; mais trop souvent ils se prêtaient à des choses licencieuses et barbares : loin de désabuser les esprits de leurs superstitions, ils les en nourrissaient, et ils n'avaient aucun empire sur les ames pour en déraciner les vices et y faire germer les vertus. Jésus-Christ

[1] Hom. XII, *in Epist. ad Coloss.*

vient, qui, en fondant une loi nouvelle, fonde un sacerdoce pour la perpétuer; l'apostolat de ses premiers disciples passe à leurs successeurs, et là commence cette chaîne de pontifes et de prêtres qui, de génération en génération, de siècle en siècle, est descendue jusqu'à nous. Oui, c'est aux Apôtres, c'est aux héritiers de leur mission répandus d'âge en âge au milieu des nations qu'appartient la gloire de les avoir éclairées. Si le monde romain, si les peuples policés ou barbares placés hors de sa domination, si notre Europe en particulier, sont enfin sortis des ténèbres du paganisme, ce n'est ni à des philosophes, ni à des orateurs, ni à des législateurs, mais à des évêques et à des prêtres qu'ils ont dû la lumière; et les peuples anciens, ainsi que ceux du Nouveau-Monde, n'ont été successivement éclairés qu'à mesure que l'Evangile y a pénétré. Pour parler de ce qui nous touche le plus, des Gaules, de ces pays dont se compose notre France, ils virent fuir l'idolâtrie devant l'Evangile, comme la nuit devant les clartés du jour. Mais cet Evangile, de qui l'ont-ils reçu, sinon de ces ministres de Jésus-Christ qui leur apparurent il y a seize siècles? Il faut nommer ici les Pothin et les Irénée de Lyon, les Trophime d'Arles, les Denis de Paris, les Saturnin de Toulouse, les Austremoine de Clermont, les Martin de Tours, sans parler de tant d'autres qui, à leur exemple, évangélisèrent ces contrées infidèles, et qui, pour les fertiliser, les arrosèrent de leurs sueurs et même de leur sang.

Ce que ces hommes apostoliques ont commencé, d'autres l'ont continué et perpétué jusqu'à nos jours. L'histoire à la main, on peut les suivre dans leurs conquêtes successives sur l'idolâtrie; et sans remonter aux temps passés, voyez, pour apprécier le sacerdoce, ce qui se passe encore dans l'univers chrétien. Au sein des cités et des campagnes se trouvent des pasteurs éclairés et charitables, chargés d'apprendre aux hommes les vérités les plus importantes, les seules même dont il est impossible de se passer. La classe la plus indigente, la plus délaissée, celle que dédaignent le savant et le riche, celle qui forme l'immense majorité de la population, dont il est si nécessaire d'adoucir les mœurs sauvages et de contenir les passions brutales : voilà celle qui fixe plus spécialement les regards et les soins du pasteur. Sans lui, privées de toute éducation religieuse, que deviendraient ces ames grossières? quelles idées se formeraient-elles de Dieu, de la Providence, de la vie future, de la probité, de la bonne foi, de toutes ces maximes fondamentales qui sont la règle des devoirs et la meilleure sauvegarde

des vertus domestiques et civiles? La véritable éducation du peuple, c'est la religion; ses vrais instituteurs sont ceux qui, par état, sont chargés de la lui enseigner, et qui ont grace pour la lui faire goûter et pratiquer. A peine les enfans sont éclairés des rayons d'une raison naissante qu'ils sont conduits dans nos temples; la sainteté du lieu, l'appareil des cérémonies sacrées, le chant des cantiques divins, le maintien respectueux des assistans, font sur eux d'heureuses impressions; mais, si l'enfance n'était instruite, cette pompe serait nulle pour elle, et, en frappant ses yeux, elle ne dirait rien à son cœur. Le prêtre fait pénétrer dans son ame encore neuve les premières notions d'un Dieu père commun de tous les hommes, de sa providence pleine de bonté, de cette vie à venir où sont entrés nos pères. De là découle l'obligation d'adorer Dieu, de suivre sa loi, et d'être fidèle à tous ses devoirs; de là ces premières impressions de piété, cette délicatesse de conscience qui repousse le mal, ces remords qui suivent la faute, cet amour secret de la vertu qui se fait sentir lors même qu'on l'abandonne. Oh! combien est vénérable le pasteur entouré de ces petits enfans, lorsqu'il les accueille avec tendresse à l'exemple de Jésus Christ, qu'il s'abaisse jusqu'à eux pour leur donner le lait de la saine doctrine en attendant qu'il leur distribue une nourriture plus solide! Cependant ces premières semences croissent et se développent avec les années; les soins que le pasteur a donnés à l'enfance, il les continue à l'âge plus avancé. Ainsi, par le ministère sacerdotal, se forment le bon fils, le bon père, le bon frère, l'ami fidèle, l'homme de bien; et les instructions du pasteur deviennent un bienfait immense pour la société.

A la place du pasteur révéré mettez un sage du siècle, un philosophe, mais qui ne soit pas chrétien; habile, éloquent, tant qu'on voudra : qu'enseignerait-t-il au peuple? s'il avait le malheur d'être athée ou matérialiste, il faudrait qu'il enseignât, pour être conséquent, que Dieu, que la Providence, que la vie future, sont des chimères imaginées par des imposteurs; que l'homme, dans ses actions, n'est pas plus libre que la pierre dans sa chute, et la plante dans sa végétation; qu'au fond le bien et le mal sont une invention humaine. Certes, voilà de belles maximes pour faire des gens de bien de nos laboureurs, de nos artisans, du peuple des villes et des campagnes. Ferez-vous de ce docteur un déiste? Alors, j'en conviens, il peut, sans être inconséquent, parler de Dieu et de providence, de conscience et de devoirs, de vice et de vertu; mais au nom de qui fera-t-il entendre sa voix et ses leçons? où seront

les titres de sa mission? quelle autorité aura son enseignement? C'est peu que de prêcher une morale pure; le point capital, c'est de lui donner de l'empire sur les cœurs, et de la faire passer dans les actions. La philosophie humaine est si incertaine, si vague dans ses opinions sur l'avenir! où donc puisera-t-elle les motifs de faire le bien dans tous les cas, même les plus difficiles; d'être fidèle au devoir, même aux dépens de sa vie? où trouvera-t-elle des récompenses assurées pour la vertu, et des châtimens pour le vice? « Philosophe, disait Jean-Jacques [1], tes lois morales sont « fort belles; mais montre-m'en de grace la sanction. » Laissons le pasteur dans la chaire évangélique avec son caractère sacré, avec le poids des traditions et l'autorité des siècles, parlant au nom de Dieu qui s'est révélé aux hommes, de l'Eglise qui l'investit de ses pouvoirs; par cela seul, sa parole, écoutée comme la parole de Dieu, sera tout à la fois et la lumière qui éclaire, et le frein qui retient, et l'appui qui fortifie. Ainsi, tandis que la parole du philosophe serait stérile en vertus, faible comme l'homme dont elle émane, celle du pasteur est esprit et vie, comme Dieu même qui en est la source.

J'ai dit que notre mission était de soulager les maux de l'humanité. Depuis que Jésus-Christ a proféré ces paroles : *Heureux les miséricordieux* [2], l'esprit de commisération pour les pauvres et les malheureux n'a cessé d'animer l'Eglise chrétienne. Dès l'origine, on le voit éclater dans les secours abondans que les riches prodiguent à l'indigence : saint Paul, dans ses courses évangéliques, recueille les pieuses largesses des fidèles pour l'Eglise affligée de Jérusalem; et l'on sait que les Apôtres furent obligés de se décharger du soin de distribuer les aumônes sur des ministres inférieurs. Les orphelins, les enfans abandonnés, surtout les enfans des martyrs, les confesseurs de la foi, les malades, les vieillards, tous les âges et tous les genres d'infortune sont l'objet de la tendre sollicitude des pontifes et des prêtres de la loi nouvelle. Telle est la charité qu'ils ont su inspirer aux premiers Chrétiens, qu'au rapport de Tertullien les païens s'écrient avec étonnement : « Voyez comme « ils s'aiment les uns les autres [3]. » Leur charité embrassait leurs ennemis les plus acharnés. Sous l'empereur Valérien, durant une peste cruelle qui ravageait Alexandrie, les Chrétiens se dévouaient au service des païens leurs persécuteurs; et l'on connaît une lettre de Julien l'apostat à Arsace, pontife des faux dieux en Galatie, dans

[1] *Émile*, liv. IV, note. — [2] Matth., v, 7. — [3] *Apologet.*, cap. XXXIX.

laquelle il l'invite à marcher sur les traces des disciples de l'Evangile, qui, disait-il [1], « outre leurs pauvres, nourrissent encore les « nôtres que nous laissons manquer de tout. »

C'est principalement lorsque la paix est donnée à l'Eglise par Constantin que l'esprit de charité compatissante commence de toutes parts à se déployer de la manière la plus éclatante. Par les soins ou par l'ascendant des ministres de la religion, on voit s'élever, dans toutes les grandes villes, des asiles publics pour l'indigence et le malheur; ces généreux exemples, inconnus dans le paganisme, sont imités dans les âges suivans; ils l'ont été chez tous les peuples où l'Evangile s'est établi. Aujourd'hui, dans le monde chrétien, quelle est la contrée, quelle est la ville, même de médiocre grandeur, qui ne possède quelque précieux monument de la charité chrétienne? Or, messieurs, le plus souvent, qui les a fondés, dotés, disciplinés, encouragés, soutenus? c'est le zèle sacerdotal.

Voici une réflexion qu'on ne fait guère, et qui est bien propre à nous faire sentir tout ce qu'a pu et ce que peut encore le sacerdoce pour le bien de l'humanité. Vous connaissez ces sociétés de filles chrétiennes qui, sous divers costumes et diverses dénominations, se consacrent au soulagement des infortunés, au service des malades, à l'instruction des enfans des classes indigentes : ce sont les filles de saint Vincent de Paul, de saint Thomas de Villeneuve, les sœurs de Saint-Maur, les sœurs de Nevers, les filles de la Croix, les filles de la Sagesse, les sœurs de la Providence, les religieuses de Saint-Michel, et bien d'autres que je ne nomme pas. Vous êtes touchés du dévouement de ces héroïnes de la charité; vous vous réjouissez de les savoir répandues, pour le bonheur de vos semblables, dans toutes les provinces de ce vaste royaume : vous regarderiez leur ruine comme une immense calamité. Eh bien, qui les a fondées ces inestimables sociétés? qui les éclaire encore, les dirige et les soutient? c'est le sacerdoce. Enlevez à leur piété la parole de Dieu, les saints mystères, l'usage des sacremens, les conseils, les consolations, les secours spirituels qu'elles reçoivent des ministres des autels, et vous les verrez périr inévitablement. Qu'ils sont donc aveugles les ennemis du sacerdoce! ils sont aussi, sans le savoir, les ennemis de leurs semblables; ils ne voient pas que, si le sacerdoce venait à s'éteindre, on verrait s'éteindre avec lui tout ce qui console et soulage le plus efficacement l'humanité souffrante.....

[2] *Epist.*, XLIX, édit. 1630, in-4°.

Ainsi, le sacerdoce chrétien est comme une source publique d'où découlent sans cesse des eaux qui portent de toutes parts la vie et la fécondité. Où trouver sur la terre un ministère plus utile? Que le guerrier s'arme pour la défense de la patrie, que le savant l'enrichisse du fruit de ses veilles et de ses découvertes, que le magistrat maintienne les lois dans leur vigueur, tout cela sans doute est honorable et salutaire; mais, malgré la force, la science et les lois, que deviendrait l'ordre social sans la religion? et que deviendrait la religion sans le sacerdoce, qui en perpétue l'enseignement, qui en inspire les sentimens, et qui en fait pratiquer les vertus? comme le guerrier, nous ne défendons pas l'état par les armes: mais, soldats de Jésus-Christ, nous sommes des sentinelles vigilantes sur les remparts de la cité sainte, tenant d'une main la trompette évangélique pour sonner l'alarme contre les scandales et les vices qui sont le fléau des mœurs et des familles, et de l'autre tenant le glaive de la vérité, pour combattre les mauvaises doctrines qui tendent à rendre les hommes méchans par système. Comme le savant, nous n'enseignons point aux hommes à connaître le cours des astres, la structure du globe, les animaux qui l'habitent ou les plantes qui embellissent sa surface: mais nous apprenons au peuple à adorer, à aimer l'Auteur de toutes ces merveilles; nous lui enseignons la première de toutes les sciences, celle de ses devoirs. Il est heureux que le magistrat veille au maintien des lois, qu'il réprime les méchans, et protège l'innocent contre l'oppresseur: mais si le magistrat, par l'empire qu'il exerce sur les actions, punit les crimes commis, le prêtre, par l'empire qu'il exerce sur les consciences, empêche le crime même; si le premier termine les discussions, le second les étouffe dans leur naissance.

Que veulent donc les vains détracteurs du ministère sacré? pourquoi ces injures et ces emportemens? pourquoi ces efforts pour couvrir le sacerdoce de ridicule, d'opprobres et de mépris? Prétendent-ils en inspirer un tel dégoût que les familles mettent tous leurs soins à écarter leurs enfans du sanctuaire, ou qu'il soit sans crédit, sans considération, sans autorité? oui, ils aspirent à le ruiner ou à l'avilir. Si, par un reste de pudeur, ils prononcent quelquefois le mot de *religion*, ils semblent ne prononcer le mot de *prêtre* qu'en frémissant de haine. Je ne sache pas toutefois qu'on ait trouvé le secret d'avoir une religion publique sans sacerdoce, non plus que d'avoir une justice légale sans magistrature. Et comment ne pas déplorer ici l'égarement des esprits de nos jours, et les suites funestes qu'il peut entraîner? Il fut un temps où un insensé osait

dire à la tribune politique : *Je suis athée, et j'en fais gloire ;* mais tandis que cette parole, plus absurde, s'il est possible, qu'elle n'est impie, excitait les acclamations du délire, l'Eternel, par les vengeances mêmes qu'il exerçait sur la terre, faisait sentir qu'il régnait dans les cieux. Proclamer ainsi solennellement l'athéisme, c'était proclamer la mort du corps social; aussi la société n'existait-elle plus. Aujourd'hui on ne se porte point à cet excès de fureur : mais lorsqu'au théâtre on présente les prêtres du paganisme comme des imposteurs dont l'empire ne se fonde que sur la crédulité populaire, on ose en faire d'injurieuses applications au sacerdoce chrétien, l'impiété retentit en applaudissemens redoublés : insulte publique et solennelle, et pour ainsi dire nationale, qui retombe sur Jésus-Christ même, le fondateur du sacerdoce, et qui me fait craindre que le bras du Dieu vengeur ne soit encore levé sur la France. Nous avons beau vouloir nous aveugler, nous ne changerons pas la nature des choses : le monde social a ses lois comme le monde physique; il n'existe qu'à de certaines conditions nécessaires, et ces conditions les peuples ne les violent jamais impunément pour leur repos ou pour leur liberté. La religion est pour la société, comme pour l'homme, la première des choses, parce que Dieu est le premier des êtres. Tous les sophismes de la terre n'empêcheraient pas que la religion ne pérît avec le sacerdoce, et que la société ne pérît avec la religion. (M. Frayssinous.)

Reproches qu'on fait au sacerdoce.

Les vices et les scandales qui trop souvent ont souillé le sanctuaire; l'autorité du clergé, et sa grande influence dans l'ordre civil et politique durant plusieurs siècles, surtout depuis le septième jusqu'au seizième; enfin ses richesses, dont on attaque l'origine et l'usage : voilà, messieurs, sur quoi portent les reproches que l'on fait au sacerdoce. Je vais les discuter avec franchise et impartialité.

Sans doute, nous ne prétendons ni dissimuler ni justifier les désordres qui ont pu souiller le sanctuaire; mais il faut savoir réduire les choses à leur juste valeur, et surtout ne pas se prévaloir contre le Christianisme des vices de quelques uns de ses ministres. Vous reprochez au clergé des désordres et des scandales; et comment en serait-il exempt? les prêtres ne sont pas des Anges, mais des hommes. Enfans de leur siècle, placés au milieu d'un monde pervers, environnés de mauvais exemples, en-

traînés par les penchans d'une nature faible et corrompue, exposés aux périls inséparables de leur ministère même, est-il donc si étrange qu'ils soient atteints de la contagion commune? Vous recueillez avec complaisance, dans les fastes de l'Eglise, les traits de libertinage, d'avarice, d'ignorance qui en sont la honte ; et vous dissimulez les grandes vertus qui en sont la gloire; vous oubliez tant de saints pontifes, qui, par la pureté de leur vie, ont été le modèle de leur troupeau; tant de saints pasteurs qui se sont dévoués à l'instruction des peuples des campagnes, et qui se sont dépouillés de tout pour soulager les malheureux; tant de saints missionnaires qui, dans chaque siècle, ont bravé les périls, les tourmens et la mort, pour porter aux nations infidèles l'Evangile avec les vertus qu'il inspire; tant de membres vénérables de ces corporations religieuses, qui se dévouaient avec autant de succès que de zèle à l'éducation de la jeunesse. Il faut bien l'observer, messieurs, le vice est effronté, on le remarque; la vertu est modeste, elle est ignorée; et un seul prêtre vicieux rend injuste envers un grand nombre d'autres qui ne le sont pas.

Je conviens que les vices du prêtre sont plus révoltans, à cause de la sainteté même de sa vocation et de son caractère; mais enfin la vertu est faite pour tous ; or, dans la société civile, où est la profession qui soit sans reproche? Tous les magistrats ont-ils toujours suivi, dans leurs affaires personnelles ou bien dans l'administration de la justice, cette probité, cette impartialité dont ils avaient le dehors et le langage? Tous ceux qui ont exercé l'art de guérir ont-ils gardé pour eux-mêmes la tempérance qu'ils prêchaient aux autres? Tous ces philosophes réformateurs, qui ont déclamé contre les vices du clergé, étaient-ils irréprochables? ou plutôt la licence de leurs écrits n'était-elle pas trop souvent l'expression fidèle de la licence de leur conduite? Tous ces jeunes gens qui invectivent contre nous, leur langue est-elle assez pure pour donner des leçons de vertu? Croyez-moi, messieurs, que chacun, loin de se flatter, ne soit que juste envers lui-même, et il sentira le besoin d'être indulgent envers les autres.

Si nous consultons l'histoire, qu'y verrons-nous? que même dans les âges les plus décriés par leurs désordres et leur barbarie, dans le neuvième, le dixième, le onzième siècle, le clergé a fourni dans toutes les parties de l'Europe de très saints personnages [1]: saint Dunstan en Angleterre, saint Udalric en Allemagne, saint

[1] Fleury, *Mœurs des Chrétiens*, n° 61.

Adalbert en Bohême, saint Boniface, martyr, en Russie, saint Brunon en Prusse, saint Gérard en Hongrie; et l'on sent bien que leurs vertus ont dû avoir beaucoup d'imitateurs, dont les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous. De nos jours, malgré la décadence de la foi, l'Eglise de France n'a-t-elle pas donné au monde le spectacle de vertus portées jusqu'à l'héroïsme? et ne pouvons-nous pas en appeler ici aux nations hospitalières, même à celles d'une communion différente, au milieu desquelles tant de généreux ministres de la religon ont été jetés par nos tempêtes politiques? Oui, l'on peut appliquer à l'Eglise gallicane cette parole des livres saints : « Elle a vu avec calme et dignité les jours de ses disgraces : « *Spiritu magno vidit ultima* [1]. »

Sans cesse on revient sur les scandales et les infamies qui ont souillé quelquefois le siége de Rome; mais, pour quelques pontifes abominables, on a l'injustice d'oublier le grand nombre de ceux qui se sont rendus recommandables par les plus nobles vertus. Dans les neuf premiers siècles de l'Eglise chrétienne, que trouvez-vous sur le siége apostolique, qu'une suite de pontifes d'une éminente piété? Beaucoup ont été les martyrs de la foi; et dans cet espace de neuf cents ans, il n'en est que trois ou quatre, comme l'observe Fleury [2], qui ne soient pas en vénération par leur sainteté. Dans le cours des trois derniers siècles, il n'en est pas un seul qui n'ait eu des mœurs irréprochables. Trouvez-moi sur la terre un trône occupé depuis dix-huit siècles par une succession de princes qui soit en général aussi imposante, aussi éclairée, aussi vénérable que celle des pontifes romains!

Je viens à ce qui fait la matière du second reproche, à l'autorité du clergé, à son influence dans l'ordre civil et politique, que l'on présente sans détour comme une usurpation. Je sais, messieurs, qu'il s'est établi plus d'une fois des luttes de juridiction entre le pontife et le magistrat, et que des deux côtés le faux zèle ou l'ambition ont dépassé les justes bornes. Mais examinons les choses dans leur ensemble et dans leurs résultats. Si vous cherchez de bonne foi l'origine de la grande puissance du clergé depuis le sixième jusqu'au seizième siècle, vous la trouverez, non dans un système réfléchi et suivi avec persévérance, mais dans la nature même des circonstances et des événemens, dans les vertus, les lumières, les services de l'ordre ecclésiastique, dans la politique des princes inspirée par la reconnaissance ou l'intérêt.

[1] Eccli., XLVIII, 27. — [2] *Mœurs des Chrétiens*, n° 32.

En effet, vers le milieu du quatrième siècle et dans le suivant, l'Église chrétienne brille de tout l'éclat du génie et de la vertu; alors parurent en Orient les Athanase, les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Chrysostôme; en Occident, les Jérôme, les Ambroise, les Augustin. On sent que la gloire de ces grands hommes devait rejaillir sur le Christianisme, et en particulier sur l'épiscopat et le sacerdoce. Cependant les barbares du Nord fondent sur les provinces de l'empire romain; dans leur impétueuse férocité, ils portent partout le ravage et la désolation; les Gaules, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, deviennent la proie de leurs farouches légions; aux fléaux de la guerre vient se joindre celui de la peste; et si l'on voulait, dit Robertson [1], fixer l'époque où le genre humain fut le plus misérable, il faudrait nommer ici la période de temps qui s'est écoulée depuis la fin du quatrième siècle jusque vers la fin du sixième [2]; mœurs, lois, coutumes, tout, jusqu'aux noms, est changé; ce qui ne peut s'opérer qu'au milieu des plus effroyables calamités. Or, dans ce bouleversement universel, quelle fut la plus grande ressource des peuples opprimés? C'est la charité, la protection des évêques et des ministres de la religion. « Lorsque la violence fait taire toutes les lois, alors la raison, l'hu-« manité, les lumières deviennent insensiblement la seule puis-« sance que les malheureux puissent invoquer, et mettre entre eux « et leurs oppresseurs [3]. »

Pendant les conquêtes des barbares, quels services ne rendirent pas à leurs peuples les chefs de l'Église! Souvent ils arrêtèrent les fureurs des vainqueurs, et sauvèrent leur ville du pillage, même au péril de leur vie. « Attila fut détourné de Rome par le pape saint « Léon, de Troyes par saint Loup, d'Orléans par saint Aignan; « mais saint Dizier de Langres et saint Nicaise de Reims furent « égorgés pour leur troupeau par les Vandales [4]. » Théodoric vient de prendre Pavie sur Odoacre; il voit arriver l'évêque de la ville, nommé Épiphane: « Voici, dit-il à ses courtisans, le plus fort rem-« part de Pavie; cet homme, dont l'extérieur est si simple, n'a « pas de semblable dans l'univers. » Aussi Théodoric laisse à Pavie sa femme, sa mère et sa sœur, sous la sauvegarde de l'évêque: c'était les mettre sous la sauvegarde de la vertu et de la religion [5].

[1] Introduction à l'*Histoire de Charles V*. — [2] Depuis 395, jusqu'en 571, ce qui fait cent soixante-seize ans. — [3] Moreau, *Discours sur l'Histoire de France*, t. I, p. 307. — [4] Fleury, *Mœurs des Chrétiens*, n° 58. — [5] Moreau, *Discours sur l'Hist. de France*, t. I, p. 308, dans la note.

Je vous le demande, messieurs, quel empire devaient avoir naturellement sur les esprits ces évêques si dévoués à leurs peuples! Frappés de leurs vertus et de leurs lumières, les princes barbares, devenus Chrétiens, les appellent à leurs conseils, et veulent apprendre d'eux le véritable moyen de gouverner et de s'attacher leurs sujets.

Pour parler plus particulièrement de ce qui nous touche davantage, voyez Clovis, sur la fin du cinquième siècle, jetant les fondemens de la monarchie française. Instruit par saint Remi, il embrasse l'Evangile; il est le seul prince orthodoxe de son temps, tout le reste est arien ou infidèle. L'église catholique d'Occident voit en lui un libérateur suscité par la Providence, et les évêques secondent ses desseins pour l'affermissement de son trône. Politique autant que conquérant, Clovis fait entrer les évêques dans ses conseils suprêmes connus sous le nom de *plaids*, et l'on sent quel avantage ils doivent avoir sur les chefs des armées françaises, braves mais ignorans, quelquefois justes, mais toujours féroces. « Clovis « était trop prudent, a dit le président Hénault [1], pour ne pas con-« server aux évêques sur l'esprit des peuples cet empire qui avait « tourné à son profit; voilà ce qui fit que, si long-temps depuis, on « vit encore les ecclésiastiques conserver tant d'influence dans les « affaires de l'état. »

Et comment cette influence, qui a commencé avec la monarchie, ne se serait-elle pas maintenue? N'est-il pas naturel, n'est-il pas inévitable, nécessaire même, pour le bonheur des peuples, que la considération, l'estime, la confiance, la puissance enfin, suivent le mérite et les lumières? Or, messieurs, durant plusieurs siècles, où les trouvait-on, sinon dans le clergé? Dès le commencement du septième siècle, les études des sciences humaines languissent, elles ne sont guère cultivées que par l'ordre ecclésiastique; seul il est chargé de l'enseignement public; les lettres n'ont d'autre asile que les écoles des cathédrales et des monastères. Si, dans le neuvième siècle, Charlemagne cherche à leur donner un nouvel essor, c'est par le moyen des évêques, des prêtres et des religieux les plus savans; lui-même il apprend du célèbre Alcuin la dialectique, la rhétorique et l'astronomie : efforts louables sans doute, mais qui n'arrêtent pas la pente vers la décadence. La barbarie continue de se répandre dans le dixième siècle; l'ignorance des sciences humaines devient plus profonde parmi les hommes

[1] *Histoire de France*, an 822.

du monde; les princes et les seigneurs possédaient à peine les premiers élémens des connaissances, et souvent ils ne savaient ni lire ni écrire. Les clercs, c'est-à-dire les ecclésiastiques, furent si bien les seuls qui firent profession d'étudier les belles-lettres, qu'on appela *grand clerc* l'homme savant, et que la science s'appela *clergie* [1]. On sait que Henri Ier, roi d'Angleterre, au douzième siècle, dut à son instruction et à son éloquence d'être surnommé *Beau-Clerc*. Dans ces siècles, tout ce qu'il y avait de plus éclairé appartenait au corps ecclésiastique. Il faut donc le reconnaître; alors le clergé était dépositaire, non seulement de la science divine, mais de tout ce qu'il y avait de connaissances humaines; et par cela seul, comment n'aurait-il pas pris un ascendant extraordinaire? Lui reprocher son ancienne puissance, c'est lui reprocher la supériorité de ses lumières et l'empire qu'elles donnent; c'est lui faire un crime de ce qui était une nécessité et un bonheur pour les peuples. Leibniz a été bien plus juste quand il a dit : « Dans « les siècles où les seuls ecclésiastiques cultivaient les lettres, et « où tous les autres hommes libres faisaient profession des armes, « il était convenable que le gouvernement militaire fût tempéré « par l'autorité des sages, c'est-à-dire des ecclésiastiques [2]. »

Il me semble qu'au lieu d'insulter à l'état présent du clergé, il serait plus généreux de rappeler ses anciens services et son ancienne gloire. Que d'hommes rares dans tous les genres nous présentent les fastes de notre Église! Pour en rappeler quelques uns, placés à diverses époques et sur divers théâtres, nous trouvons dans la politique les Suger et les Richelieu; dans les négociations, les d'Ossat et les Polignac; dans la haute philosophie, les Gassendi et les Malebranche; dans la science ecclésiastique, les Thomassin et les Fleury; dans les sciences physiques, les Mersenne et les La Caille; dans la profonde érudition, les Mabillon et les Petau; dans la connaissance des langues anciennes et savantes, les Amyot et les Huet, les Jouvency et les Santeuil; dans l'éloquence, les Massillon et les Bourdaloue, les Fénelon et les Bossuet; parmi les historiens, les Saint-Réal et les Vertot; parmi les solitaires, les saint Bernard et les Rancé; parmi les bienfaiteurs de l'humanité, les Lasalle, fondateur des frères des écoles chrétiennes, et les Vincent de Paul, fondateur des Filles de la charité. Messieurs, c'est au milieu de cette foule de personnages illus-

[1] Pasquier, cité par Hénault, *Hist. de France*, an 992. — [2] *OEuvres*, t. v, p. 143. *Pensées de Leibniz*, t. II, p. 390.

tres et de bien d'autres que l'Église gallicane se présente à nos hommages et à ceux de l'univers.

On ne craint pas de faire au clergé le reproche de laisser périr cet héritage de gloire. Est-ce donc notre faute, si l'exil, les souffrances, le séjour des cachots, l'excès des fatigues, une mort violente, ont enlevé une foule de dignes ministres qui seraient aujourd'hui le soutien et l'ornement du sanctuaire? On sait bien que c'est surtout dans les rangs de la hiérarchie sacrée que la faux révolutionnaire a moissonné ses victimes. Est-ce notre faute si, à une certaine époque, pendant près de douze années consécutives, il a été impossible de former des élèves pour le service des autels, et si, par une suite nécessaire, il se trouve un vide immense dans le ministère pastoral? Est-ce notre faute enfin, si, découragées par bien des causes, les familles voient avec peine leurs enfans se destiner à la carrière ecclésiastique, et si les besoins pressans de tant d'Églises délaissées forcent les jeunes clercs d'abréger le temps de leurs études? N'allons pas croire, au reste, que, pour être utile, un prêtre ait besoin de la science de Fleury et de l'éloquence de Bossuet. Qu'il connaisse les livres saints et les règles de la morale chrétienne; qu'il unisse au bon sens une piété solide, et il pourra rendre les services les plus précieux. Par la seule explication des commandemens de Dieu, il répandra parmi le peuple des principes d'ordre, de justice, de sociabilité; tandis qu'avec leur fausse science, tant d'autres ne font que mettre dans le corps social des germes de dissolution et de mort. Ce n'est pas tout : de quel droit vient-on reprocher au clergé sa décadence? Ici toutes les conditions sont égales. A entendre quelques uns de nos détracteurs, il semble que toutes les autres professions abondent en sujets d'un mérite éminent; que l'on rencontre partout, et en grand nombre, des instituteurs comme Rollin, des philosophes comme Descartes, des poètes comme Corneille, des capitaines comme Turenne, des publicistes comme Montesquieu, des magistrats comme Daguesseau, des administrateurs comme Colbert, des hommes d'État comme Sully. Eh! messieurs, que toutes les conditions qui partagent la société soient modestes; en cela, elles ne feront que se rendre justice. Trente ans d'expérience, d'erreurs et de folies, nous ont appris à connaître, à bien apprécier la doctrine et l'habileté de tous ces hommes qui se croient les seuls capables d'éclairer et de diriger le genre humain. (Le même.)

Ce n'est pas aux fidèles à juger les prêtres.

Ecoutez, mais avec la plus sérieuse attention, ce que Jésus-Christ dit aux Juifs : *Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse; faites donc aussi tout ce qu'ils vous disent de faire* [1]. De même nous vous disons des prêtres de la nouvelle loi : Ils sont assis sur la chaire de Jésus-Christ, car c'est de lui qu'ils ont reçu la doctrine qu'ils vous prêchent. *Nous faisons*, vous dit l'Apôtre, *la charge d'ambassadeurs pour Jésus-Christ, et c'est Jésus-Christ même qui vous exhorte par notre bouche* [2]. Dans l'ordre civil tous sont soumis aux puissances séculières et aux magistrats, tous sans exception de privilége, de naissance, de savoir, de vertu. La soumission que l'on rend au prince qui les a établis et leur délègue son autorité prévaut sur toute autre considération, commande en leur présence le silence et le respect, quelle que puisse être l'incapacité de l'homme qui le représente. Et le ministre que Dieu lui-même a ordonné, nous ne tenons nul compte de ses ordonnances, nous n'avons pour lui que des insultes et du mépris; nous, à qui il est défendu de mal juger de nos frères, nous aiguisons nos langues contre les prêtres du Seigneur : *Nous ne voyons pas la poutre qui est dans notre œil, et nous nous offensons de la paille qui est dans le sien* [3]. Non pas assurément que je prétende excuser, moins encore approuver les mauvais prêtres ; je les plains, et je gémis sur leur sort. Je ne veux que vous avertir, qu'encore qu'ils soient indignes de leur caractère, il n'est point permis à ceux qui sont sous leur conduite, et surtout au peuple et aux plus simples, de les juger. Quelque condamnable que puisse être leur vie, c'est à vous à bien régler la vôtre, et, dans ce cas, vous n'avez aucun préjudice à appréhender dans ce qui est du ministère que Dieu leur a confié. Si le Seigneur bénit autrefois Israël par les mains de Balaam, s'il a opéré un miracle par l'organe impur du prophète infidèle, à plus forte raison accomplira-t-il son œuvre par le ministère des prêtres quels qu'ils soient. Ce n'est point l'ame pure qui attire et fait descendre le Saint-Esprit par sa propre pureté, mais c'est la grace qui opère tout. Un Ange, un Archange, ne peuvent rien faire dans les dons et les graces que Dieu nous a donnés; mais le Père, le Fils et le Saint-Esprit font tout. Le prêtre, le ministre, ne fait que prêter sa langue et donner sa main. Il n'aurait pas été juste que dans

[1] Matth., XXIII, 2. — [2] II Cor., V, 20. — [3] Matth., VII, 9.

les symboles de notre salut, c'est-à-dire dans les signes, dans l'administration de nos sacremens, la prévarication d'un autre eût pu nuire à ceux qui ont embrassé la foi. (Saint CHRYSOSTÔME, *Homélie LXXXV.*)

Devoirs du prêtre et des fidèles.

Telle est la disposition où doit être le ministre du Seigneur; il doit à tous ceux qui lui sont confiés un affectueux intérêt qui lui persuade qu'ils sont pour lui. Nous ne vivons tous, disait l'Apôtre, d'autant que vous êtes fidèles au Seigneur. Quelle est, se demandait-il, notre espérance? en quoi peut consister notre joie, notre couronne de gloire, si ce n'est vous? Rien de ce qui concerne ses ouailles ne lui est étranger; il a pour elles des entrailles de père, et plus encore. Mais aussi combien ses enfans spirituels ne doivent-ils pas répondre à sa tendresse par une affection égale! *Obéissez*, poursuit l'Apôtre, *à ceux qui ont commandement sur vous, et soyez-leur soumis, sachant qu'ils veillent sur vous comme devant rendre compte à Dieu de vos ames* [1]. De bonne foi, quand vous le voyez s'exposer pour vous seuls à tant de travaux et de dangers, où serait votre reconnaissance de méconnaître les droits qu'il a sur vous? Quelque régularité qu'il apporte dans l'exercice de son ministère, tant qu'il vous voit conserver des préventions contre son autorité ou sa personne, peut-il être sans inquiétude et ne pas trembler sur le compte qu'il aura à en rendre? Calculez en effet toute la sévérité de l'examen qu'il aura à subir sur chacun de vous en particulier. Quelques égards que vous puissiez lui témoigner, équivaudront-ils jamais à la sévérité du jugement auquel il doit s'attendre? Quand vous donneriez votre vie pour lui, votre sacrifice vaut-il celui de l'homme obligé de donner la sienne des milliers de fois pour chacun de ceux qui sont confiés à sa sollicitude? Mais où est ce dévouement que nous réclamons en faveur des pasteurs? A peine leur accordera-t-on une simple déférence dans le langage, et voilà la source de tous les maux qui nous désolent; la chaîne des devoirs qui vous liaient à vos pasteurs est rompue; plus de respect, plus de frein.

Obéissez à ceux qui ont commandement sur vous, et soyez-leur soumis. En vous demandant votre obéissance pour vos pasteurs, qu'y gagnent-ils qui ne vous soit plus avantageux à vous-mêmes?

[1] Hebr., XIII, 17.

Que vous les honoriez, ce n'est pas là ce qui les sauvera; que vous les méconnaissiez, vous augmentez leurs mérites et leurs récompenses.

Qui honore le prêtre honore Dieu, qui le méprise s'attaque à Dieu lui-même [1]. Ce sont les paroles de Jésus-Christ: *Ce n'est pas vous, c'est moi en personne qu'ils ont dédaigné* [2], avait dit le Seigneur à Samuel. Les Juifs ne s'éloignèrent de Dieu qu'après qu'ils eurent osé se porter contre Moïse aux excès les plus violens. Vous respectez le ministre de Dieu, à plus forte raison Dieu lui-même.

Ce prêtre ne mériterait personnellement aucun hommage. Dieu ne vous saura pas moins gré de la considération que vous lui portez, pour l'amour de lui, à l'homme qui ne la mérite pas. Vous accordez l'hospitalité à l'étranger que vous ne connaissez pas, et vous en êtes récompensé; le serez-vous moins pour obéir au prêtre, quand Dieu vous le commande? *Les scribes et les pharisiens se sont assis dans la chaire de Moïse; faites tout ce qu'ils vous ordonneront de faire*, dit Jésus-Christ, *mais ne faites pas ce qu'ils font* [3].

Qu'est-ce que le prêtre? c'est l'Ange du Seigneur. Il ne parle point de lui-même; quand vous lui manquez, vous manquez au Seigneur, qui l'a établi son organe et son représentant.

Mais d'où sais-je qu'il tienne de Dieu un aussi auguste privilége? Si vous en doutez, quel point d'appui reste-t-il à votre espérance? s'il n'est pas auprès de vous le représentant de Dieu, que devient votre baptême? Il n'y a plus qu'illusion dans la réception des sacremens, dans les bénédictions que ses mains vous confèrent; il n'y a plus pour vous de Christianisme.

Quoi! un prêtre même qui s'en est rendu indigne, il tient sa mission de Dieu! Sa mission, non, mais la juridiction qu'il exerce est celle de Dieu, agissant par son ministère, pour le salut du peuple, sans avoir égard au mérite du prêtre. Il ne dédaigna point autrefois d'emprunter l'organe de l'infidèle Balaam; il ne dédaigne pas davantage celui du prêtre établi pour le gouvernement de son peuple. S'il a pu admettre un Judas au nombre de ses Apôtres, s'il a opéré par le ministère de ces Prophètes menteurs à qui il sera dit: *Je ne vous connais pas, retirez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité* [4], qui l'empêche d'agir encore par le prêtre, qu'il daigna associer à son divin ministère?

En vous opiniâtrant à juger avec tant de sévérité, vous vous établissez à la place de Dieu pour l'ordination de vos pasteurs;

[1] Luc., x, 16. — [2] I Reg., viii, 6. — [3] Matth., xxiii, 2. — [4] Ibid., vii, 23.

vous intervertissez l'ordre naturel ; vous bouleversez toute la hiérarchie. Saint Paul vous dira : *Pour moi, il m'importe peu que vous me jugiez, moi ou quelque autre que ce soit* [1]. Et encore : *De quel droit jugez-vous votre frère ?* à plus forte raison votre pasteur. Si Dieu vous en avait donné l'injonction, vous auriez raison de lui obéir, vous seriez même coupable d'y manquer : bien loin de là, il vous le défend en termes exprès ; vous entreprenez par delà tous vos droits. Coré, Dathan et Abiron s'élevèrent contre Aaron, après qu'il eut laissé faire le veau d'or. La prévarication du prêtre empêcha-t-elle les rebelles d'être rigoureusement punis ? Ne vous occupez que de ce qui vous concerne particulièrement. Il est bien vrai que si votre pasteur venait à vous enseigner un autre Evangile que celui de Jésus-Christ, fût-il un Ange, vous ne lui devez point l'obéissance. Dans tout autre cas, sa conduite ne vous fait rien : c'est sa doctrine, non sa vie, qu'il faut suivre. A défaut de tout autre, vous avez dans saint Paul un maître qui vous instruit par sa vie autant que par sa parole.

Mais ce prêtre manque de charité envers les pauvres ; il administre mal les biens de l'Eglise. — D'où le savez-vous ? vous prononcez avant l'information. Combien d'arrêts l'on hasarde sur de simples soupçons ! Dieu n'en agit pas ainsi : avant de punir la ville pécheresse, *il faut*, dit-il, *que je descende et que je voie par mes propres yeux ce qui en est ; je saurai si leur iniquité est consommée comme l'annonce ce cri qui est venu jusqu'à moi, ou si cela n'est pas* [2]. Quand vous auriez tout discuté, tout examiné, tout vu, attendez le juge ; n'entreprenez pas sur l'autorité de Jésus-Christ, c'est à lui à prononcer, non à vous. Vous êtes au rang des serviteurs, restez donc au rang des serviteurs. Brebis, ne portez pas un œil curieux sur votre Pasteur, de peur de vous rendre coupables des fautes dont vous l'accusez.

Mais ce qu'il m'ordonne de faire, il ne le fait pas. Lui, vous l'ordonner ? non. Si c'était lui, vous n'auriez pas de récompense à prétendre ; c'est Jésus-Christ qui vous le commande. Ce serait Paul lui-même, il n'a pas droit de vous rien ordonner en son propre nom. Ce n'est donc pas à lui qu'il faut obéir, mais au Dieu qui vous parle par sa bouche.

Il devrait valoir mieux que moi.

Pourquoi, je vous prie ? — Parce qu'il est prêtre. — Mais parce qu'il est prêtre, avez-vous les charges laborieuses qui lui sont im-

[1] I Cor., IV, 3. — [2] Gen, XVIII, 21.

posées? Avez-vous ses travaux, ses sollicitudes? Il doit valoir mieux que vous : qu'en concluez-vous? Si cela n'est pas, est-ce pour vous une raison de vous perdre? Toutefois où est la preuve qu'il vaille moins que vous? On vous a dit qu'il avait commis tel crime. Mais si l'on accusait en votre présence tel officier du prince d'avoir dérobé la pourpre impériale, vous permettriez-vous de le redire? non, vous craindriez de vous trouver compromis en répétant d'aussi absurdes accusations; et vous oubliez, à l'égard du prêtre, que Jésus-Christ a dit *qu'au jour du jugement il vous serait demandé compte de vos paroles oiseuses* [1]. Plutôt que de vous croire meilleur, que n'imitez-vous l'action du publicain, gémissant comme lui, vous frappant la poitrine, et baissant les yeux vers la terre? Vous le seriez en effet; l'opinion que vous en avez gâte le mérite de l'être. Vous l'êtes réellement! Persistez donc à l'être par votre humilité et votre discrétion : autrement vous cessez de l'être par la présomption d'une fausse confiance. Pourtant, examinez-vous bien vous-même, descendez au fond de votre conscience : *Que chacun interroge ses propres actions*, nous dit l'Apôtre, *et alors il trouvera sa gloire en ce qu'il verra de bon en lui-même*, *et non en se comparant avec les autres; car chacun portera son propre fardeau* [2]. Dites-moi, lorsque dans une maladie vous allez trouver le médecin, penseriez-vous à l'entretenir d'autre chose que de votre maladie, à vous enquérir si tel et tel sont dans le même cas que vous? Quand vous sauriez que lui-même n'est pas mieux portant que vous, cela vous empêcherait-il de penser à votre mal? Vous arrêteriez-vous à lui dire que, puisqu'il est médecin, il ne devrait pas être malade; et que, ne se portant pas mieux que vous, vous vous retirez avec votre mal au risque de le rendre incurable? En supposant ce prêtre atteint des mêmes infirmités que vous, quel profit en retirerez-vous? Il sera puni de ses fautes; vous ne le serez pas moins des vôtres. Si vous vous occupez de lui, que ce soit pour vous rappeler le jour où vous fûtes initié à la vie spirituelle. Un fils endure tout de la part de son père; le respect qu'il lui doit lui ferme la bouche sur ses défauts. Devez-vous moins d'égards à votre Père spirituel? Que ce soit un méchant homme, que vous importe? Ce n'est pas la vertu de l'homme qui communique aux sacremens conférés par ses mains leur divin caractère. Leur efficacité tient aux dispositions que vous-mêmes y apportez; et toute la justice du ministre ne suppléerait pas au défaut de ces dispositions de votre

[1] Matth., XII, 36. — [2] Gal., V, 4, 5.

part ; de même ses iniquités ne sauraient préjudicier à la vertu du sacrement. Les dons que Dieu dispense ne dépendent point du plus ou moins de mérite dans le prêtre ; il n'y a d'autre fonction que celle d'organe ; c'est la grace qui fait tout. (Saint Chrysostôme [1].)

Péroraison.

Laissons, messieurs, aux déclamateurs leurs sorties violentes contre le sacerdoce ; esprits faibles, qui ne voient jamais dans les choses les plus salutaires que quelques abus inévitables. S'ils étaient conséquens, ils devraient proscrire impitoyablement toutes les professions, condamner celle des armes pour les vices de quelques capitaines, la magistrature pour les prévarications de quelques magistrats, les sciences et les lettres pour les systèmes monstrueux qu'elles ont enfantés. Que ceux qui insultent au sacerdoce, et semblent ne respirer que sa ruine, tremblent de voir leurs vœux exaucés ! Avec lui s'éteindrait le Chritianisme ; et alors, dans quelles ténèbres, dans quelles calamités ne serions-nous pas précipités ! Mais non, il n'en sera pas ainsi. Si l'Eglise de France, sous le rapport religieux, le seul qui nous occupe en ce moment, présente des symptômes de ruine, elle offre aussi des signes de vie et de durée ; si le mensonge a ses chaires et ses trompettes, la vérité a aussi ses apôtres et ses défenseurs. J'avoue que, de nos jours, l'irréligion a fait de grands ravages parmi le peuple ; mais la piété est mieux appréciée des classes supérieures, et bien certainement cette capitale compte plus de jeunes gens sincèrement chrétiens qu'elle n'en comptait il y a trente ans. Et ne pensons pas d'ailleurs qu'il soit donné aux hommes de faire tout le mal qu'ils voudraient ; le vice a ses bornes aussi bien que la vertu. Il est un Dieu qui veille à la conservation du monde moral comme du monde visible ; et la fureur des passions, quand il lui plaît, va se briser contre le grain de sable, ainsi que les vagues de la mer irritée. Je n'ai pas lu dans le livre des destinées éternelles ; mais je me suis replié sur le passé, j'ai considéré le présent, et j'en ai rapporté plus d'espérances que de craintes pour l'avenir.

En revenant sur le passé, je trouve qu'au commencement de nos dissensions politiques et religieuses la presque totalité de l'épiscopat français resta ferme dans la foi, et les évêques sont

[1] Hom. II, *in II ad Timoth.*

les colonnes de l'Eglise; que, malgré tous les efforts d'une excessive puissance, le schisme ne put s'enraciner dans le sol de notre patrie; qu'après vingt-cinq ans d'infortune il a plu au ciel de rendre au peuple de saint Louis cette auguste maison de tout temps si fidèle à la religion. A la vue de ces merveilles, je me dis à moi-même : La France est donc le royaume privilégié de la Providence ; et, par les miracles qu'elle a opérés en sa faveur, elle a pris l'engagement d'en opérer de nouveaux.

Si je regarde le présent, je vois que partout de saintes entreprises pour les besoins et le soulagement de l'humanité se soutiennent par les largesses de la charité chrétienne, caractère distinctif d'une religion sincère ; que, malgré tant d'obstacles et de dégoûts, on voit se développer pour le sanctuaire des vocations dont quelques unes même sont étonnantes, et donnent les plus belles espérances ; que la parole de Dieu annoncée par des hommes apostoliques n'est jamais repoussée, et qu'au son de la trompette évangélique des cités entières se réveillent et sortent de leur indifférence. Témoin de ces choses extraordinaires, au milieu des calomnies et des clameurs de l'impiété, je me dis encore : Non, la France n'est pas morte pour la foi ; non, elle n'est pas mûre pour l'apostasie ; la Providence a ses temps marqués, c'est à nous de les attendre ; malgré ses ennemis, la religion ne cessera de faire des progrès, et de ramener avec elle l'amour de l'ordre et de la justice, le respect pour les mœurs et les lois ; et son triomphe sera celui de la patrie. Vaincue par le malheur et par l'expérience, la France sentira plus que jamais que, ne pas bâtir sur la religion et la morale, c'est bâtir sur le sable mouvant ; et que, pour être heureuse, il faut qu'elle soit chrétienne : alors repentante, revenue de son égarement, elle s'abaissera devant le Très-Haut ; et quand je me livre aux rêves d'une imagination consolante, je me figure que sur cette magnifique colonne qui sert d'ornement à l'une de nos places publiques, et qui rappelle tant de victoires, on verra s'élever une croix triomphante, comme un monument des haines apaisées, des cœurs réconciliés, des erreurs abjurées, du retour sincère et d'une consécration nouvelle de tout le peuple français à la religion de Jésus-Christ. (M. Frayssinous.)

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR LE SACERDOCE.

EXORDE.

Surrexerunt... sacerdotes et levitæ. . ad ædificandum templum Domini. . universique qui erant in circuitu adjuverunt manus eorum in vasis argenteis et aureis, in substantia et jumentis, et in supellectili.

Les prêtres et les lévites se préparèrent à reconstruire le temple du Seigneur ; et tout le peuple y contribua de ses biens, de ses vases d'or et d'argent, de ses troupeaux et de ses meubles (*I Esd.*, I, 5 et 6.)

N'est-ce pas un beau et touchant spectacle que nous offre le peuple de Dieu, lorsque, après soixante-et-dix ans de captivité et de souffrances, délivré par Cyrus du joug de ses oppresseurs, il oublie, dans un si grand événement, tous les intérêts de la terre, pour ne songer qu'à reconstruire le temple du Seigneur: *Ad ædificandum templum Domini.* Les murs de Jérusalem ne seront pas relevés ni les champs paternels ensemencés, jusqu'à ce que l'autel et le sanctuaire soient rétablis et solennellement consacrés; la maison du Dieu de Jacob sera la première à sortir de ses ruines, et les tribus depuis si long-temps dépouillées, appauvries, trouveront dans leur indigence même des ressources pour l'orner avec magnificence; chacun sacrifiera avec joie, pour une si sainte entreprise, le peu d'or et d'argent qui lui reste, les objets précieux échappés à l'avidité des vainqueurs, l'élite du troupeau destiné à le nourrir, et les meubles modestes qui servent à son usage: *Adjuverunt manus eorum in vasis argenteis et aureis, in substantia et jumentis, in supellectili.* Ce n'est pas assez que le roi de Perse fournisse de son trésor à la construction de l'édifice sacré [1], et lui restitue les richesses sacrilègement enlevées par Nabuchodonosor [2]; ce n'est pas assez non plus des contributions levées par l'autorité publique [3] pour ce grand ouvrage, l'histoire sainte nous apprend que les dons volontaires du peuple: *Quæ sponte obtulerant* [4], se montèrent à

[1] Ainsi le raconte l'historien Josèphe. — [2] I Esd. I, 7-11. — [3] Ibid., 4. — [4] Ibid., 6.

quarante-et-un mille drachmes d'or, avec un nombre proportionné de mines d'argent, sans parler de sept cent tuniques sacerdotales [1] et d'autres oblations de grand prix. Les plus pauvres s'engagèrent à payer annuellement la troisième partie d'un sicle pour l'achèvement et l'entretien du temple [2], et l'on pourvut libéralement aux besoins de tous ceux qui devaient le desservir : *Et omnis Israël... dabant partes cantoribus et janitoribus per dies singulos* [2]. Non, s'écriait ce peuple instruit enfin par ses longs malheurs du prix de la religion, rien ne manquera désormais au service et à l'ornement du sanctuaire : *Ibi erunt vasa sanctificata* [3]. Il aura ses prêtres, ses lévites, ses chantres, ses gardiens, ses ministres sacrés de tous les ordres: *Et sacerdotes, et cantores, et janitores, et ministri;* et l'on ne nous accusera plus de négliger la maison de notre Dieu : *Et non dimittemus domum Dei nostri* [4].

Pourquoi vous entretenir de ces détails, mes frères? Eh! ne sortons-nous pas d'une révolution qui a été pour nous comme une autre captivité de Babylone? La nation de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis n'a-t-elle pas été asservie et captive sous le joug d'une poignée d'hommes pervers et impies, comme Israël et Juda sous celui de tyrans idolâtres? La mort, l'exil ou les fers n'ont-ils pas été le partage de nos rois, de nos princes, de nos pontifes, de nos prêtres, de tout ce qu'il y avait de grand et d'illustre parmi nous? Et comme les Hébreux virent tomber à la fois le temple de Jérusalem et le trône de David, n'avons-nous pas vu les ruines confondues de l'Eglise de France et de notre antique monarchie? Le Ciel, après tant de maux, nous a rendu nos rois très chrétiens, c'est à nous de les aider à relever notre Eglise. Elle renaît, mais hélas! dans quel état de dénûment et de faiblesse! Riche autrefois, puissante et féconde, elle nourrissait le pauvre, soutenait l'état et voyait croître dans son sein une nombreuse et florissante jeunesse, qui, remplissant d'année en année les rangs toujours pressés de la tribu sainte, renouvelait sans cesse sa joie et entretenait sa perpétuelle vigueur. Dépouillée maintenant, environnée de débris et couverte de deuil, elle pleure sa gloire passée et tremble pour son avenir; elle voit ses vieillards mourir dans l'indigence, ses plus robustes athlètes succomber avant le temps à des fatigues sans mesure, et elle manque de ressources pour élever des nourrissons qui réparent tant de pertes. Le vide déjà immense et toujours croissant du sanctuaire nous menace de l'extinction totale et trop certaine

[1] Neh., VII, 70-73. — [2] Ibid., x, 32. — [3] Ibid., XII, 46. — [4] Ibid., x, 39.

de notre sacerdoce, si le zèle enfin réveillé des fidèles ne lui fournit des moyens plus efficaces de se reproduire et de se perpétuer. C'est donc (oh! écoutez, Français et Chrétiens), c'est l'Eglise de France, votre mère, celle qui vous a engendrés à Jésus-Christ, qui a nourri votre enfance du lait de la saine doctrine, qui vous prodigue tous les jours le sang et les graces de son époux; c'est elle, mes frères, qui implore aujourd'hui votre charité, votre compassion pour elle-même, et qui vous demande l'aumône pour ne point périr. Je suis auprès de vous l'intercesseur de celle qui, nuit et jour, intercède puissamment auprès de Dieu pour votre salut. Avec quelle confiance ne dois-je pas plaider devant vous sa cause? Puis-je craindre qu'après avoir trouvé vos cœurs si disposés à s'attendrir sur les besoins d'une Eglise étrangère située à l'extrémité du monde [1], je les trouve moins sensibles aux nécessités pressantes de celle qui a des droits si sacrés à votre amour? Je ne crois pas avoir besoin d'art en vous parlant d'un intérêt si cher; le dessein de mon discours sera aussi simple que le sujet en est important. (Le P. DE MAC-CARTHY, *Discours pour les Séminaires.*)

[1] L'Eglise de la Louisiane.

AUTRE EXORDE.

Sicut misit me Pater, et ego mitto vos. Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis; et quorum retinueritis, retenta sunt.

Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Les péchés seront remis pour ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus pour ceux à qui vous les retiendrez. (*Joan.*, 20, 21 et 23.)

L'Evangile de ce jour nous montre le Sauveur du monde donnant la mission à ses Apôtres, et les instituant héritiers de sa puissance, comme ils l'étaient déjà de son sacerdoce éternel. *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie.* Ainsi fut établi le ministère sacerdotal, sans lequel nulle religion ne peut ni se soutenir ni même exister parmi les hommes. Depuis ce jour, l'Eglise s'est transmis le ministère de Jésus-Christ de siècle en siècle, et elle continuera de l'exercer jusqu'à la fin du monde, avec autant de force et d'efficacité que du vivant même des Apôtres.

Ici, mes frères, tout est digne de votre attention, jusqu'à la manière dont le Sauveur procède à ce dernier acte de sa mission divine. La paix soit avec vous, leur dit-il : *Pax vobis* [1]. La paix soit avec vous, leur dit-il une seconde fois : *Dixit eis iterum : Pax vobis.* C'est qu'il voulait annoncer, mes frères, qu'il allait établir une autorité pacifique, un ministère de bénédiction, de consolation éternelle, dont le but serait d'assurer la paix et le bonheur du genre humain, puisqu'il était destiné à établir partout et pour tous les temps la foi de la vérité, la pratique de la vertu, avec la plénitude des miséricordes du ciel.

C'est de ce ministère de paix que je viens vous entretenir; je viens vous en développer les avantages. Puissé-je vous faire connaître combien son existence et sa conservation importent au bien de la société!

Les prêtres de Jésus-Christ, considérés comme sacrificateurs, exercent un ministère de paix. Médiateurs entre Dieu et les hommes, ils offrent une hostie divine, dont le sang pacifie, selon l'ex-

[1] Joan., xx, 19, 21.

pression de saint Paul, tout ce qui est dans le ciel et sur la terre : *Pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt* [1].

Mais, pour suivre notre Evangile, envisageons ici le ministère dans ses rapports immédiats avec les hommes, c'est-à-dire comme un ministère de juridiction, d'enseignement, de paternité; car les prêtres sont à la fois juges, maîtres et pères du peuple, mais dans un sens tout spirituel, puisque leur royaume n'est pas de ce monde, non plus que celui de leur divin Maître. Comme juges, ils dirigent les ames dans la route de la vertu ; comme maîtres, ils éclairent la raison par l'enseignement des vérités les plus nécessaires ; comme pères, ils distribuent, au nom du ciel, les seules consolations véritables ; et, embrassant ainsi l'homme tout entier, leur ministère offre l'institution la plus utile qui jamais ait existé sur la terre. (L'abbé Le Gris-Duval, *Sur le Sacerdoce.*)

Les prêtres juges, maîtres et pères des peuples dans le sens spirituel.

1° Si je les considère comme juges, c'est ici la seule puissance qui agisse immédiatement sur la conscience de l'homme, la seule qui pèse dans une balance égale et les peuples et les rois. J'aperçois un tribunal, mais il n'est autre que le trône de la miséricorde infinie ; le pécheur qui s'y présente est sûr d'obtenir sa grace, à la simple condition de la désirer sincèrement. Un juge y est assis ; ce juge est à la fois et un homme et un Dieu. C'est un homme par ses faiblesses, et peut-être par ses fautes, pour qu'il sache compatir aux infirmités de ses frères, et on peut lui parler sans crainte. C'est un Dieu, par ce pouvoir touchant de délier les ames et de les rendre au bonheur et à la vie, et on peut sans honte s'humilier, non pas devant lui, mais devant Jésus-Christ même jugeant en sa personne : *Pro Christo legatione fungimur* [2]. Je cherche en vain un accusateur et des témoins, je ne vois qu'un accusé; mais il est lui seul tout cela. Que l'on montre un autre tribunal sur la terre où le crime vienne se dénoncer lui-même ; où il dévoile, en pleurant, sa turpitude et son horreur, sans redouter d'autre conviction que son propre témoignage, d'autre tourment que le plus heureux repentir ! Quel autre qu'un Dieu pouvait contraindre le coupable orgueilleux à rendre cet hommage aux principes éternels de l'ordre et de la justice? Ici l'on accuse non seulement le mal qu'on a

[1] Coloss.. I, 20. — [2] II Cor., v, 20.

fait, mais celui qu'on a voulu faire, mais jusqu'à la passion naissante, et à la pensée à peine formée; tandis que dans les tribunaux humains la terreur et les tourmens suffisent à peine pour arracher l'aveu du crime dont la trace est encore sanglante et la certitude incontestable.

Vous donc qui vous élevez contre ce ministère que les hommes n'auraient jamais reçu si un Dieu ne l'avait donné, songez combien, depuis son institution, il a rendu de coupables à la vertu, en les rendant à l'espérance! combien, par ce moyen, de victimes sont échappées aux désordres les plus déplorables! combien de familles réunies, d'injures oubliées, d'injustices réparées, de passions prévenues ou étouffées, de grandes et utiles vertus produites et perfectionnées! Demandez aux philosophes de tous les âges quelque institution à substituer à celle-ci; et, puisque vous la demanderez en vain, laissez-nous ce pouvoir utile, laissez-nous ces tribunaux, qui seuls appellent les coupables par l'espoir du pardon, lorsque tous les autres les repoussent par la certitude du supplice.

2° Ce ministère, si utile par la juridiction qu'il exerce, ne l'est pas moins par l'enseignement.

Enseignement sublime et consolant dans les dogmes qu'il propose, autant qu'il est noble, pur et sage dans sa morale. Il embrasse tous les devoirs; il commence avec la vie, il s'adresse à tous les âges, et s'étend à tous les états; mais il s'attache surtout à cette portion intéressante et laborieuse du genre humain, qui forme proprement le corps des nations; à ce peuple, que de faux sages savent agiter quelquefois pour son malheur, mais qu'ils ne pourraient ni ne daigneraient jamais instruire : le peuple ne peut apprendre ses devoirs que de la bouche de son pasteur. Un Dieu, sans doute, a pu dire à des hommes faibles et grossiers : *Allez, enseignez toutes les nations.* Mais surtout il fallait une puissance divine pour donner à ces paroles la même vertu qu'à ces autres paroles, prononcées par le Créateur au commencement du monde: *Croissez, et multipliez-vous.* Envoyée par son époux, l'Eglise descend vers les nations, assise dans les ténèbres à l'ombre de la mort; elle élève sa voix, elle appelle et réunit tous les peuples sous le joug aimable de Jésus-Christ. Voyez-la, cette Eglise auguste, traverser majestueusement les siècles, toujours une, sainte, invariable et invincible comme la vérité qu'elle enseigne, toujours répandant au milieu des hommes les consolations et la lumière. Par la seule force de cette lumière douce et puissante, elle dissipe les hérésies formées dans son sein.

Mais voici de nouveaux triomphes et de nouveaux bienfaits. Les barbares ont inondé l'Europe, le monde civilisé touche au moment de sa ruine; mais les farouches conquérans ont trouvé l'Eglise de Jésus-Christ assise sur les débris de l'empire romain; elle leur ouvre son livre divin; ils tombent aux pieds de cette mère, qu'ils ne connaissaient pas. Le Franc, le Goth, le Sicambre baissent la tête sous les mains des pontifes de Jésus-Christ; ils brûlent ce qu'ils avaient adoré, ils adorent ce qu'ils avaient brûlé, ils voient leurs frères dans les vaincus, et deviennent enfin des hommes, parce qu'ils étaient devenus chrétiens.

Bientôt les ténèbres de l'ignorance enveloppent toutes les nations; tout semble perdu, les lettres, les arts et les lois. Mais Dieu veille, et son Eglise enseigne. Le ciel et la terre passeront avant que le chrétien perde un dogme de sa croyance ou un principe de la morale. Que l'hérésie fouille dans ces siècles ténébreux, elle ne découvrira ni un vide dans la tradition, ni une erreur autorisée par l'enseignement public et solennel de l'Eglise; et, dans ces temps d'ignorance, l'enfant dans les écoles chrétiennes en savait encore plus sur les vérités qu'il importe à l'homme de connaître, que tous les sages païens dans les jours les plus beaux de la philosophie.

Après ces siècles de ténèbres et les jours d'orage qui les suivirent, vinrent ceux de la gloire et de la paix. Mais la religion de Jésus-Christ n'est sur la terre que pour combattre; sa destination, c'est de souffrir; la persécution est son élément. Aussi vit-elle bientot éclore le siècle de la philosophie, qui finit par être celui de la destruction générale et de toutes les calamités. L'histoire conservera ces déplorables tableaux, et la postérité donnera des larmes à nos malheurs; elle y contemplera la justice de Dieu.... Pour nous, nous raconterons ses miséricordes. Tandis que l'impiété triomphante nous disait chaque jour: Où est votre Dieu? que votre Christ sorte de l'oubli où nous l'avons précipité, et nous croirons en lui: *Descendat nunc de cruce*, *et credemus ei* [1]; ce Dieu nous disait du haut du ciel: O mon peuple! ô Eglise toujours chère à mon amour, j'ouvrirai vos tombeaux: *Aperiam tumulos vestros*, *populus meus* [2]. L'esprit du Seigneur a soufflé sur les membres de cette Eglise épars sur la terre entière, comme il souffla sur les ossemens arides que vit Ézéchiel; tout s'ébranle, tout se réunit en un moment: *Et ecce commotio* [3]. Les temples se réparent, les fidèles environnent les

[1] Matth., XXVII, 42. — [2] Ezech., XXXVII, 12. — [3] Ibid., 7.

autels, les membres de la famille de Jésus-Christ se réunissent, et la France redevient chrétienne.

Comme on vit, après la captivité, les restes de la tribu sainte accourir des régions les plus éloignées, les ministres de Jésus-Christ franchissent les terres et les mers pour se réunir à leurs troupeaux. Toujours pères de leurs peuples, ils prêchent la subordination et la paix; ils demandent l'oubli du passé et le pardon de tous les maux qu'ils ont éprouvés. Contens de la subsistance qu'on leur assure, ils peuvent dire avec l'Apôtre: Je n'ai désiré ni l'or ni les biens de qui que ce soit: *Aurum aut vestem nullius concupivi* [1]. Ils ne demandent que les ames, et abandonnent tout le reste : *Da mihi animas, cœtera tolle tibi* [2]. Mais, en vertu de leur paternité divine, ils plaideront la cause de la veuve et de l'orphelin; ils visiteront les asiles de la douleur; ils essuieront les larmes des malheureux; ils feront la guerre à tous les vices, et donneront, s'il le faut, jusqu'à la dernière goutte du leur sang pour défendre encore la foi et faire régner Jésus-Christ dans tous les cœurs.

Nous jouissons en paix de cette miséricorde que depuis long-temps nous osions à peine solliciter dans nos prières les plus ardentes, lorsque tout à coup un cri de douleur s'est fait entendre. D'un bout de l'empire à l'autre, nos évêques ont élevé la voix; ils déplorent l'abandon de leurs églises et la perte journalière de leurs ministres, qui ne laissent pas de successeurs. Il est question, vous ont-ils dit, de savoir si vous voulez laisser périr la religion que le ciel vient de vous rendre; si vous voulez mourir chrétiens; si la foi que vos pères vous ont transmise, comme la plus noble portion de votre héritage, doit être, à votre honte, retranchée de celui de vos enfans; et si, après vous être un moment réjouis à la lumière de ce flambeau divin, vous consentirez qu'il s'éteigne pour votre postérité. Sans ministres, point de religion; sans religion, point de morale; sans morale, point d'ordre public, point de sûreté, point de propriété, point de société parmi les hommes. Le danger existe, il est pressant; et, dans peu de temps, il serait trop tard pour y remédier.

Voilà ce que vous ont dit les premiers pasteurs, et les faits ne confirment déjà que trop des témoignages si respectables.

C'est donc à vous, mes frères, à prévenir cette dernière calamité; je dis à vous, parce que, dans tous les temps et sous tous les gouvernemens, quelle qu'ait pu être l'influence ou la prospérité de

[1] Act., xx, 33. — [2] Gen., xiv, 21.

l'Eglise, la subsistance des élèves du sanctuaire a été laissée, du moins en grande partie, à la piété individuelle; je dis à vous, parce que la Provideuce vous présente encore des ressources; elle semble solliciter votre zèle et n'attendre que votre concours.

Non, mon Dieu, votre esprit ne s'est pas retiré du milieu de nous; votre grace travaille à susciter de fidèles dispensateurs des mystères de Jésus-Christ, et, si le flambeau de la foi vient à s'éteindre, notre sang ne retombera que sur nous; de nous seuls viendra notre perte, et vous pourrez nous dire, comme autrefois à un peuple ingrat: Qu'ai-je dû faire pour vous que je n'aie pas fait? *Quid debui ultra facere, et non feci*[1].

Oui, chaque jour, des mères chrétiennes viennent offrir au Seigneur de jeunes Samuel, destinés peut-être à juger Israël. D'autres, plus avancés en âge, mais dévorés du zèle de la maison du Seigneur, et embrasés d'un noble feu pour la conquête des ames, demandent à consacrer pour vous, pour vos enfans, et leurs talens, et leurs vertus, et leur vie entière. On en voit renoncer à des places avantageuses, et aux espérances les mieux fondées; ils ne demandent, pour indemnité, que la subsistance, jusqu'à ce qu'ils puissent la mériter en se consumant à votre service.

Hélas! mes frères, faut-il l'avouer, ou à notre propre confusion, ou à celle des fidèles? Est-ce nous qui manquons de confiance, ou bien serait-il vrai que, pour être sage aujourd'hui, on ne peut être trop timide? On les repousse en gémissant, en versant des larmes amères; on repousse celui qui peut-être eût formé vos enfans à la vertu, qui aurait fait fleurir la religion dans vos domaines; on repousse celui que la Providence vous destinait pour dernier ami dans le malheur, ou qui eût aidé votre vieillesse à descendre avec consolation dans le tombeau; on les repousse en admirant leur zèle, leur innocence, leur vocation éprouvée quelquefois parmi les piéges du monde, ou dans le tumulte des armes, en priant le ciel que de si belles espérances ne soient pas à jamais perdues pour l'Eglise de Jésus-Christ.

O Eglise de France, riche et précieuse portion de cette Eglise éternellement vivante qu'un Dieu vint fonder par son sang! pleine de science, pleine de vertus, pleine de force, tu fus célèbre entre toutes les Eglises du monde par le zèle de tes évêques, les lumières de tes docteurs, la régularité de ton clergé, la fidélité de ton peuple; faudra-t-il que tu périsses entre nos mains? ta gloire sera-

[1] Is., v, 4.

t-elle éclipsée pour jamais? Ne reverras-tu point tes Irénée, tes Remi, tes François de Sales, tes Vincent de Paul, tes Olier, tes Bérulle, tes Bossuet? Veuve de tes pontifes et de tes prêtres, sera-ce nous-mêmes qui te ferons descendre au rang de ces Eglises de l'Afrique et de l'Orient, où un clergé avili ne donne plus aux peuples qu'une religion défigurée par l'ignorance et la superstition ?

Mes frères, ce n'est plus nous qui vous parlerons en ce moment; c'est cette Eglise gallicane elle-même, votre mère et la mère de tant de saints: voici qu'elle se présente à vous encore baignée des larmes de sa captivité, et respirant à peine de ses malheurs : Mes enfans, vous dit-elle, vous qui me devez la doctrine de la vérité, la connaissance de Jésus-Christ, l'espoir d'une vie meilleure, et tous ces sentimens nobles et vertueux qui font votre gloire et ma consolation, mon sort est entre vos mains; faudra-t-il qu'il soit dit, dans tous les siècles et par tout l'univers, que votre indifférence m'a laissé périr? Vous alléguez le malheur des temps; hélas! j'ai vu le luxe de vos villes et la magnificence de vos maisons; j'ai vu parmi vous tous les arts encouragés, tous les établissemens favorisés; et moi seule je vous solliciterais en vain! La moindre partie de ce que vous prodiguez chaque jour à la vanité, un des ornemens multipliés dans votre maison, un des trésors peut-être réunis sur votre personne eût suffi pour me donner un pasteur éclairé, un apôtre, un évêque qui eût fait mon ornement et ma gloire. Est-ce là ce que vous promettiez dans ces jours de deuil, où, pleurant sur les débris des temples et troublés par l'attente du plus triste sort, vous appeliez en vain un de mes ministres pour vous aider à mourir? le ciel a signalé sa miséricorde; craignez qu'il ne signale encore une fois sa justice. Dieu n'appesantira pas sa main sur vous; il suffira qu'il vous livre à votre indifférence, et la nature même des choses amènera votre punition: vos temples resteront déserts, vos enfans croîtront dans l'ignorance et vivront dans l'impiété, les peuples s'endormiront dans l'indifférence pour la religion, et par conséquent dans le mépris pour tous les devoirs : alors l'athéisme se relèvera de sa défaite, fort de la licence des opinions, de l'ignorance générale, du silence de la vérité, qu'aucune voix ne défendra plus; il dévorera les générations entières; et la société, dans ses derniers déchiremens, vous accusera de sa ruine.

Mais tandis que nous vous entretenons de cette portion de la tribu sainte, unique et dernier espoir de la religion parmi nous,

faudra-t-il abandonner aux infirmités et aux douleurs ceux qui furent vos pères dans la foi?

Mementote præpositorum vestrorum qui vobis locuti sunt verbum Dei[1]. A Dieu ne plaise que la pauvreté soit jamais honteuse pour les ministres de Jésus-Christ, puisqu'elle est une conformité de plus avec leur Maître! mais si leur indigence fait leur gloire, la vôtre sera de les secourir, mes frères. Ces hommes si dignes d'un meilleur sort souffraient dans la résignation et le silence : le premier pasteur de ce diocèse[2] a considéré leurs besoins; ses entrailles se sont émues : ainsi qu'un père après de longs désastres, il rassemble sa famille, et plein d'une noble confiance, il expose à ses enfans les besoins de quelques uns de leurs frères, qui sont les plus chers à sa tendresse, parce qu'ils ont été les plus utiles.

Constantin, après avoir fait asseoir la religion sur le trône des Césars, voulut affermir la paix de l'Eglise, en réunissant tous ses pasteurs. Aussitôt on vit accourir de toutes les parties de l'empire de vénérables vieillards, blanchis dans les travaux, dans les prisons, dans les exils, la plupart étant mutilés, et pour ainsi dire encore tout sanglans des combats qu'ils avaient livrés pour le nom de Jésus-Christ. A ce spectacle, le prince et les fidèles furent émus; ils ne pouvaient se lasser de contempler ces témoins augustes de la foi, et s'efforçaient de les dédommager, au moins par leur respect, des maux qu'ils avaient soufferts. Si nous avions pu produire ici tous ces pasteurs vénérables, plus accablés sous le poids des travaux que sous celui des années, ce spectacle aussi vous aurait touchés. Vous vous les seriez représentés environnés des pauvres qu'ils avaient soulagés, des malheureux qu'ils avaient consolés, des peuples qu'ils avaient instruits; vous vous seriez rappelé leur constance et leur fidélité. Au milieu de ce cortége honorable de bonnes œuvres et de vertus, vous auriez vu en eux la touchante réunion de ce que la religion a d'auguste avec ce que la vieillesse a de plus respectable et le malheur de plus sacré. Peut-être pourriez-vous nommer parmi eux celui qui vous reçut aux fonts sacrés du baptême, celui qui nourrit votre enfance du lait de la doctrine de Jésus-Christ, et à qui vous avez dû de connaître ce que le bonheur a de plus touchant et de plus pur, la première fois que vous fûtes admis à la table sainte. Ce vieillard qui languit abandonné, c'est celui-là même près de qui vous vîntes décharger le poids d'une conscience coupable, et dont les conseils et la charité

[1] Heb., XIII, 7. — [2] M. le cardinal de Belloy, archevêque de Paris.

vous rendirent à l'innocence et au bonheur. Beaucoup d'entre eux ne gémissent dans le malheur que pour avoir été fidèles ; plusieurs avaient livré leur ame pour le nom de Jésus-Christ ; ils s'étaient dévoués à cultiver cette terre ingrate au moment où elle dévorait ses habitans ; le ciel leur a refusé le martyre de la foi : ils n'ont pas ensanglanté leur couronne ; mais ils sont martyrs de la charité et victimes de leur zèle. Ames chrétiennes, rappelez-vous quelle était votre joie quand vous voyiez paraître ces anges de paix que vous n'espériez revoir jamais ; quelle impression douce et profonde leur présence faisait sur votre cœur quand ils se présentaient à vous dans les campagnes, dans les réduits de la misère et jusqu'au fond des cachots. Le moment de satisfaire votre juste reconnaissance est arrivé ; remerciez le ciel, et hâtez-vous d'en profiter.

Homme respectable et vertueux, non, vous ne direz pas : J'étais le père des pauvres, et je suis plus abandonné qu'eux ; j'étais l'ami des malheureux, et je ne trouve pas un ami pour essuyer mes larmes et compatir à ma douleur ; nuit et jour je veillais sur le troupeau qui me fut confié, et les miens m'ont délaissé. Non, un tel oubli serait un outrage pour notre foi ; vos maux seront soulagés : j'en atteste la piété qui, tous les jours, multiplie parmi nous ses prodiges ; j'en atteste la reconnaissance, dont la dette est toujours si précieuse et si douce pour un cœur généreux. Si les infortunés nous sont chers, vous le serez d'autant plus que vos fonctions étaient plus grandes et vos travaux plus utiles. Si tous nos frères souffrans sont à nos yeux des membres de Jésus-Christ, vous nous le représentez en quelque sorte tout entier sous les traits les plus augustes ; et, si la dette de la reconnaissance est sacrée, nous vous devons plus qu'à tout autre, puisque nous vous devons nos droits à l'héritage du ciel, notre religion et nos vertus.

Tant d'ames compatissantes et fidèles ignoraient jusqu'ici de quel prix douloureux vous aviez payé l'ardeur qui vous consuma pour leur salut. L'on ne vous verra plus traîner une misère et des infirmités qui attestent sans doute vos vertus, mais qui accuseraient à la fois notre dureté et notre ingratitude ; vos larmes n'iront plus déposer contre nous ; vous ne gémirez plus sur un lit de douleur, sans consolateur et sans ami. Prêtres charitables de Jésus-Christ, vous élevez les mains vers le ciel pour ceux qui vous oublient ; vous les élèverez pour ceux qui se seront souvenus de vous. (L'abbé LEGRIS-DUVAL, *Sur le Sacerdoce.*)

Devoir des fidèles de subvenir aux besoins du sacerdoce.

Votre zèle, comment ne s'enflammerait-il pas de l'ardeur la plus vive, quand vous considérez le dommage qu'une noire tempête a porté dans l'héritage de Jésus-Christ, et que vous contemplez autour de nous tant de destructions et de ruines ?

O Eglise de France! Eglise renommée entre toutes les autres, qu'as-tu fait de ta beauté? Comment a succédé à tant d'élévation et de magnificence tant de détresse et d'abaissement? Qui t'a dépouillée des vêtemens de ta gloire, pour ne te plus laisser que les habits du deuil et de l'humiliation? Que sont devenus ces prêtres innombrables, l'honneur de la France et son plus ferme appui; ces docteurs si éclairés, ces maîtres si habiles, ces confidens si sûrs, ces hommes qui formaient entre tous les états un si doux et si puissant lien? Que sont devenus, et ceux dont l'Eglise relevait la naissance par ses dignités, et qui répandaient à leur tour sur elle un si brillant éclat, et ceux à qui elle confiait ses richesses, et qui en faisaient un si saint, ou du moins un si noble emploi, et ceux à qui elle avait donné la clef de la science, et qui l'entouraient de tant de gloire ou la défendaient avec tant de courage? Hélas! ils ont succombé sous les coups d'une haine furieuse, et il ne nous en reste plus que le douloureux souvenir.

Oui, mais c'est dans ce souvenir même que votre zèle, nos très chers frères, doit puiser un nouvel aliment; c'est la vue de tant de maux qui doit vous remplir d'une vive douleur; c'est la profondeur de ces plaies qui doit vous inspirer une tendre et salutaire commisération. L'Eglise est votre mère; et quelle mère en mérita mieux le nom? C'est elle qui vous a donné une seconde naissance, sans laquelle la première serait un bienfait perdu; elle qui vous nourrit du pain de la parole; elle qui, dès votre entrée dans la carrière de la vie, vous présenta le seul flambeau qui pût vous diriger, le seul bouclier qui pût vous défendre. Que de craintes dont vous fûtes l'objet! que d'empressemens! que de sollicitudes! Par sa tendresse pour vous, jugez de son amour pour les ministres qu'elle n'a plus! Elle les rappelle, elle vous les redemande par ses gémissemens et ses cris; vous pouvez les lui rendre : helas! ceux que vous lui rendrez ne seront ni plus savans que ceux qu'elle pleure, ni plus zélés ni plus tendres; mais leur jeunesse lui donnera l'espoir qu'ils ne lui coûteront pas sitôt des larmes de regret,

et qu'il lui sera permis de concevoir pour un long avenir de douces espérances.

L'Eglise est votre mère : que d'engagemens vous prîtes avec elle! que de promesses elle reçut de vous! Dans les transports de votre reconnaissance, combien de fois ne lui dîtes-vous pas, comme Salomon : « Ma mère, demandez, et vous ne connaîtrez pas de re-« fus. » Maintenant elle vous montre ces vastes moissons qui, depuis si long-temps, appellent des ouvriers; ces innombrables enfans qui, depuis si long-temps, réclament en vain le pain céleste qui doit nourrir leur ame. C'est maintenant que vous pouvez la payer de ses bienfaits; donnez-lui, si elle a dissipé votre aveuglement, des hommes qui aillent chasser la nuit de l'ignorance; si elle a guéri vos plaies, des hommes qui consolent l'infirme sur le lit de la douleur; si elle a brisé vos fers, des hommes qui visitent le captif et allègent le poids de ses chaînes!

L'Église est votre mère : il faut l'arracher de l'oppression sous laquelle un tyran farouche la fait depuis long-temps gémir; l'incrédulité a rassemblé contre elle d'innombrables soldats; elle leur a dit : « Affranchissons-nous d'une trop longue servitude; délivrons-nous de cette maîtresse austère et incommode qui, depuis trop long-temps, prétendait nous régir; forçons au silence les bouches qui publiaient ses lois et défendaient ses priviléges ; que nos oreilles n'entendent plus ses cantiques d'allégresse ; que nos yeux n'aient plus à soutenir le spectacle de ses solennités. » Combien de fois ce langage audacieux n'a-t-il pas contristé votre oreille ! combien ces efforts sacriléges n'ont-ils pas consterné votre cœur! combien de fois inspiré à votre zèle les plus nobles projets et les plus généreux sacrifices! Mais le plus utile dessein que vous puissiez concevoir à la vue de tant de désastres, c'est celui de perpétuer la tribu sainte, et d'y ménager à la religion des défenseurs intrépides pour repousser tant d'assauts et tant de fureurs. Il est vrai, ce n'est point vous à qui Dieu a commis la charge d'éprouver leur courage, de les diriger par vos conseils, de les conduire contre l'ennemi ; mais c'est de votre main qu'ils recevront leur solde; c'est à vous qu'ils devront et le pieux asile dans lequel en secret ils exerceront leur courage, et les nobles exemples qui vont les enflammer, et les sages leçons qui les formeront au combat. C'est à vous que la religion devra bientôt le touchant éclat qu'ils rendront à ses fêtes, le pieux concours dont ils rempliront ses temples, les vertus qu'ils inspireront à ses enfans, et la terreur qu'ils inspireront au cœur de ses ennemis.

Mais pourquoi nous borner à considérer l'avenir, et ne vous montrer que des espérances, lorsque déjà de jeunes Samuel, dans l'asile qui les voit croître, sous les yeux du Seigneur, et comme dans le berceau d'une piété naissante, vous présentent des vertus qui sont tout à la fois et une consolation si douce pour votre piété, et un aiguillon si vif pour votre zèle? Voyez-les, dans l'âge de la légèreté, si réservés et si calmes; dans l'âge de la présomption, si défians et si timides; dans l'âge de l'indocilité, si respectueux et si soumis. Quelle paix sur leur front! quelle modestie dans leurs regards! quelle simplicité dans leurs demandes! quelle candeur dans leurs réponses! quelle innocence dans leurs jeux! Mais c'est surtout quand ils se réunissent dans la maison de Dieu et se pressent autour de ses autels qu'on juge ce que la religion doit se promettre de ces jeunes cœurs : la vivacité de leur foi, l'ardeur de leurs soupirs, la joie qui les inonde, les larmes qu'elle fait couler, montrent comment Dieu les prépare de loin, par cette familiarité ineffable, à parler un jour à son peuple des douceurs de son service et des chastes délices de l'innocence; ou plutôt ce charme du premier âge, la blancheur de ces robes de lin, cette ferveur si vive et ce recueillement si profond, tout semble annoncer, non de jeunes enfans, mais des esprits célestes réunis autour du trône de l'Agneau et pénétrés de son amour.

Ah! que la religion perde sa magnificence et son éclat; qu'elle soit, s'il le faut, condamnée à l'indigence; si Dieu lui ménage de si doux dédommagemens, elle peut espérer de recouvrer bientôt ses véritables ornemens et ses plus chers trésors.

Cependant ce zèle pour la gloire de la religion et la perpétuité du sacerdoce doit s'attendre à rencontrer plus d'une fois des obstacles qu'une charité courageuse peut seule renverser, et des objections auxquelles une piété prudente et éclairée peut seule répondre.

Le premier obstacle pourra se trouver dans les dédains et les rebuts de l'impiété; mais c'est là surtout qu'il nous est permis d'attendre du sexe le plus timide une noble intrépidité qui saura braver le mépris, et, s'il le faut, s'endurcir contre les affronts.

Qu'elle est digne d'admiration, nos très chers frères, cette femme chrétienne vivant au sein de l'abondance, ou peut-être joignant l'éclat de la naissance à celui des honneurs et de la richesse, et qui, par amour pour l'Église et pour lui former des ministres, consent à se présenter seule et sans appareil dans des maisons inconnues, pour y parler l'humble langage de la pauvreté, et ten-

dre, comme elle, une main suppliante! Mais c'est surtout à la porte de l'impie qu'il lui faut ranimer sa foi et rappeler son courage. D'abord elle s'arrête devant cette demeure, et ne sait si elle doit en franchir le seuil : mille affections diverses, mille sentimens opposés soulèvent ou attendrissent son cœur; mais enfin la charité triomphe; elle pénètre et parvient jusqu'à cet infortuné déserteur de la foi de ses pères, qui ne sait plus prononcer le nom de Jésus-Christ que pour blasphémer ses dogmes, et de ses ministres que pour les accabler d'outrages.

Est-ce une méprise? que peuvent avoir de commun avec lui de pareils intérêts? qu'a-t-il à faire de la religion, et que lui font ses ministres? Qu'a-t-il à faire de la religion! Ah! s'il ne borne pas à lui seul toutes ses affections et toutes ses pensées, peut-il voir sans épouvante et sans douleur la religion prête à nous fuir? Que deviendront sans elle tant de pauvres dont elle est la richesse, tant d'infortunés dont elle est l'espérance, tant d'affligés dont elle essuie les pleurs, tant de victimes de l'injustice dont elle apaise les murmures et calme le désespoir? Que lui font ses ministres! Ingrat! que ne font-ils pas pour vous? Ils prêchent à vos enfans le respect, à vos inférieurs l'obéissance; ils décident le pauvre à supporter l'éclat de votre opulence, et l'artisan à se courber sous le travail pour votre oisiveté; ils contiennent par la crainte de Dieu ces nombreux esclaves qui vous entourent, l'un qui prépare vos alimens, l'autre que vous chargez de recueillir vos richesses, celui-ci qui veille à la porte de votre demeure, celui-là que vous laissez dormir si près de votre couche : voilà ce que font pour vous les ministres de la religion; ils défendent tout à la fois votre vie, votre sommeil, vos trésors, et même vos plaisirs.

Le second obstacle se rencontrera trop souvent peut-être dans la tiédeur de l'indifférence. Quelle douleur pour un cœur rempli des plus nobles ardeurs du zèle, lorsque les enfans mêmes de la foi, loin de répondre à ses transports, semblent vouloir le glacer par leur indifférence! Ils déploreront avec vous les maux de l'Eglise, ils s'affligeront de ses pertes, ils s'effraieront de ses périls; mais, comme si la cause de la religion était pour jamais désespérée, ils ne songeront pas à venir à son aide, à réparer tant de ravages, à prévenir tant de malheurs. Égoïsme cruel qui renferme dans le moment présent tout leur intérêt et toute leur prévoyance, sans penser aux calamités qui attendent leurs enfans, à la famine redoutable qui les menace de si près, à l'ignorance impie qui doit être inévitablement leur partage! Insensibilité fatale

qui, les tenant assurés de trouver jusqu'à la fin, pour eux-mêmes, un temple pour prier, une chaire pour s'instruire, une main pour recevoir à la dernière heure le dernier gage du salut, ne prend pas d'autre souci, et s'endort dans une déplorable sécurité!

Eh quoi! sont-ce là les sentimens d'un disciple de l'Evangile? Où est la charité pour nos frères, le zèle pour le salut des ames, le désir de la gloire de Dieu? Peut-on porter le titre de Chrétien, conserver une étincelle de foi, et ne pas frémir à l'aspect de l'abîme où va se précipiter la génération infortunée qui s'élève et qui croît sous nos yeux? Car, si la tribu sacerdotale s'éteint au milieu de nous, que restera-t-il à vos enfans? qui leur dira qu'ils ont une ame à sauver; que Jésus-Christ est leur seule espérance? qui soutiendra leurs pas chancelans dans la route de la vie? qui leur fournira des armes contre les passions? qui les consolera dans leur vieillesse? qui leur fermera les yeux? Mais quoi! ne suffit-il pas, pour serrer l'ame de douleur ou du moins la remplir de mortelles alarmes, du spectacle que nous offrent nos campagnes, frappées d'une stérilité spirituelle, et nos villes elles-mêmes que la perte successive des ministres de la religion remplit à chaque instant de consternation et de deuil! Que d'enfans à qui l'on refuse le lait de la sainte parole! que d'infirmes qui ne trouvent plus de Samaritain! que de brebis qui errent sans pasteurs! que de chaires muettes! que de tribunaux sans juges! que d'autels sans sacrificateurs! que de temples que la mort d'un dernier prêtre a fermés sans retour!

Qui le comprend mieux que vous, pasteurs vénérables de ce diocèse? qui ressent à cette vue une plus amère douleur? Hélas! vous les voyez autour de vous avec leurs cheveux blancs, moins courbés encore sous le poids de l'âge que sous un continuel et infatigable travail, ces hommes qui n'ont survécu à la captivité, à l'exil, à tant d'honorables adversités, que pour porter avec vous le poids du jour et de la chaleur. Vous les voyez s'acheminant vers le terme de leur pèlerinage et comme penchés sur leur tombe. Quelle reconnaissance au souvenir de leurs longs travaux et à la pensée de leur fin prochaine! quel attendrissement et quels regrets! Mais aussi quelle n'est pas votre ardeur pour réparer leur perte! quels ne sont pas vos efforts pour assurer le succès d'une entreprise qui promet à votre zèle des coopérateurs et des soutiens! (*Mandement* de M. BORDERIES, évêque de Versailles.)

Comme Français, c'est pour nous un devoir de reconnaissance et de justice de concourir à la conservation et à la propagation du sacerdoce.

O France! ô la plus illustre nation de l'Europe! toi qui, avant l'époque funeste de nos troubles, étonnais le monde par ta puissance, excitais son envie par ta prospérité, l'éblouissais par l'éclat de ton industrie et de tes arts, le charmais par la politesse et l'élégance de tes mœurs, ravissais son admiration par les travaux et les découvertes de tes savans, par le génie et les chefs-d'œuvre de tes écrivains, par la renommée de tes grands hommes en tout genre; qui montrais avec orgueil à l'étranger l'ordre et la beauté de tes villes, l'abondance et la tranquillité de tes campagnes; qui faisais redouter au loin tes armes victorieuses, et promenais sur toutes les mers, à l'abri d'un pavillon respecté, tes innombrables vaisseaux, chargés des richesses de l'un et de l'autre hémisphère. O France! si justement jalouse de ta gloire, souffre que je te demande à qui tu as été redevable, pendant quatorze siècles, de tant de prospérité et de grandeur! Ouvre tes immortelles annales, et elles répondront, pour toi, que tu dois tout à ton Eglise. Oui, mes frères; et il convient de proclamer ses droits à votre reconnaissance au moment où tant de Français affectent envers elle une si étrange ingratitude. Rappelez la mémoire des temps anciens. Vos pères encore barbares (ne rougissez pas de l'avouer) furent civilisés par la religion, et apprirent tout de ses ministres. Voyez depuis Clovis jusqu'à Charlemagne, et long-temps après encore, saint Remi et ses successeurs adoucissant peu à peu les mœurs farouches de ces fiers guerriers, polissant leur caractère sauvage, leur apprenant à reconnaître un autre droit que la force, modérant la fureur des vengeances, apaisant les guerres civiles, amenant, par un progrès insensible, le règne fortuné de l'ordre, de la justice, de toutes les vertus sociales fondées sur les vertus chrétiennes. Voyez le corps des évêques se réunissant autour du premier empereur français d'Occident, pour dresser ces fameux capitulaires qui furent nos premières lois, et nous offrant, dans leurs conciles, le modèle de nos parlemens et de nos assemblées nationales. Voyez, sous le même prince, un modeste religieux instituant nos premières écoles, et jetant dès lors les fondemens de ces universités et de ces académies qui devaient être un jour si célèbres. Qui ne sait que le clergé, en défrichant le sol inculte des Gaules, et abattant les forêts antiques qui le couvraient, donna les

premières leçons d'agriculture à des hommes qui ne connaissaient que les armes, leur inspira le goût des travaux champêtres, les réunit et les fixa dans de riantes campages qu'il avait enrichies de moissons, et donna ainsi naissance à la plupart de nos hameaux, de nos bourgs et de nos villes? Les arts manuels eux-mêmes et le commerce, ce fut lui qui les enseigna. Mais quelles obligations ne lui eurent pas les sciences et lès lettres! Elles se réfugièrent, quand la barbarie et l'ignorance eurent tout envahi, dans les monastères et les Eglises. Là, furent conservés avec soin, reproduits et multipliés par un travail infatigable, les précieux monumens de l'antiquité profane et sacrée. Sans les religieux et les clercs, livres, souvenirs, traditions, études, tout périssait sans ressource, rien ne serait parvenu jusqu'à nous. Mais, au milieu de la grossièreté de ces temps, le clergé eut toujours ses savans hommes, ses orateurs, ses écrivains illustres, dont les ouvrages sont encore lus et admirés de nos jours; lui seul exerçait les fonctions de la magistrature, conduisait les grandes affaires, maintenait l'état social, pensait à la postérité, et écrivait pour elle l'histoire des faits contemporains. Sortez de ces ténèbres du moyen âge : quel éclat votre clergé ne va-t-il pas réfléchir sur la nation entière, depuis François Ier jusqu'à Louis-le-Grand! quelle part n'eut-il pas à la renaissance et aux progrès des lettres et de tous les beaux-arts! que de monumens magnifiques; que d'établissemens utiles, temples, écoles, hospices, ont été son ouvrage! A quel autre que lui devez-vous ces vastes bibliothèques, où sont réunis, comme en dépôt, tous les trésors des sciences? de combien de chefs-d'œuvre n'a-t-il pas augmenté lui-même nos richesses littéraires! Nommez le genre de gloire que l'ordre ecclésiastique n'ait pas le droit de revendiquer, si vous exceptez seulement la gloire des armes; encore vos grands capitaines furent-ils, comme vos princes et vos rois, élevés par vos prêtres. Nommez le genre de service que vous n'ayez pas reçu de ces hommes, qui étaient à la fois les ministres du ciel et les bienfaiteurs de la terre. Qui formait l'esprit et le cœur de vos enfans? qui faisait fleurir vos universités? qui maintenait la décence des mœurs? qui arrêtait les ravages de l'erreur et du vice? qui consolait vos malades? qui nourrissait vos pauvres? qui guérissait même les plaies de l'état? Rappelez-vous les Suger, les d'Amboise, les Richelieu, les Fleury; et dites-nous si nos rois trouvèrent jamais des conseillers plus sages et plus habiles. Rappelez-vous ces anciennes assemblées de nos provinces, qui, chaque année, ajoutaient quelque chose à la beauté, à la prospérité de la

France, ouvraient des routes et des canaux, perçaient des montagnes, jetaient des ponts sur les abîmes; et dites-nous si nos évêques, qui présidaient à ces administrations justement vantées, n'étaient pas l'ame de toutes ces grandes entreprises. Voyez-les encore dans nos états-généraux, où ils formaient le premier ordre de la nation; et dites-nous s'ils se montrèrent jamais indignes de ce haut rang, où la religion de nos monarques et le respect des peuples les avaient placés; si quelque autre ordre soutint mieux l'honneur du nom français, et déploya plus de talens, de lumières, de ressources, de dévouement et de courage. Suivez-les enfin dans cette dernière de nos grandes assemblées nationales, où tant de lois, tant d'institutions, tant de droits sacrés périrent; et dites-nous s'il était possible de s'ensevelir avec plus de gloire sous les ruines de la religion et de la monarchie.

Voilà, mes frères, un léger aperçu de ce qu'a été votre Eglise pendant quatorze cents ans. Je n'ai parlé que de ses moindres titres à votre reconnaissance; elle en a d'un ordre bien plus relevé. Vos ames régénérées par le baptême, vos esprits éclairés par la prédication de l'Evangile, vos consciences purifiées dans le bain salutaire de la pénitence, votre chair même nourrie de la chair de l'Agneau de Dieu, vos mariages bénis, tous les actes de la vie sanctifiés, la mort adoucie et rendue glorieuse par les gages de l'immortalité : voilà les grands bienfaits, les bienfaits divins que vous ne pouviez recevoir que d'elle seule, et qu'elle n'a cessé de prodiguer à vos pères et à vous.

Quelle a donc été notre ingratitude et notre injustice lorsque nous l'avons dégradée, dépouillée, proscrite, poursuivie, le fer et le feu à la main, avec une implacable fureur! Ah! pouvait-elle nous dire alors, comme autrefois son divin Maître aux Juifs acharnés à le faire mourir: Je vous ai fait beaucoup de bien; pour lequel de mes bienfaits me traitez-vous de la sorte? *Multa bona opera ostendi vobis..... propter quod eorum opus me lapidatis* [1]? Est-ce parce que j'ai tant contribué à votre gloire que vous me couvrez d'opprobre? Est-ce parce que mes trésors ont toujours été la ressource de l'état et le patrimoine des pauvres que vous me les ravissez avec cette violence? Est-ce parce que j'ai cultivé, embelli, civilisé cette France que vous ne voulez pas m'y laisser un asile? Est-ce parce que je vous ai engendrés à une immortelle vie que vous êtes altérés de mon sang et ne respirez que ma

[1] Joan., x, 32.

mort : *Multa bona opera ostendi vobis.... propter quod eorum opus me lapidatis?* O enfans de ma douleur, que j'ai portés dans mon sein, que j'ai nourris avec tant d'amour, que j'ai élevés et instruits avec tant de sollicitude et de travaux, ne deviez-vous rendre que le mépris et la haine à votre mère? *Filios enutrivi, et exaltavi ipsi autem spreverunt me*[1].

C'est cette grande injustice qu'il s'agit de réparer, mes frères. Ce n'est pas vous qui l'avez commise, je le sais; vous n'avez pas été les auteurs de cette spoliation sacrilége, de cette cruelle et sanglante persécution : non sans doute. Mais qui osera se rendre le témoignage qu'il n'a participé en rien à cette philosophie du siècle, à ce délire impie qui a été le véritable principe de tous les maux? qui, d'ailleurs, n'a pas recueilli, même sans le vouloir, quelque débris de ce vaste naufrage? Et enfin, sans examiner ce qu'il en est à cet égard, quel enfant bien né se refuserait à réparer les torts faits à sa mère, quoiqu'il n'y ait pris aucune part? Venez donc, mes frères, venez réparer les malheurs de l'Eglise votre mère, non en lui rendant ce qu'elle a perdu, cela vous serait impossible et ce n'est pas ce qu'elle demande; mais en l'empêchant de périr, en lui fournissant les moyens d'enfanter à son époux de nouvelles générations de lévites, et de perpétuer ses bienfaits avec son sacerdoce. Voilà ce que j'appelle pour vous un devoir de reconnaissance et de justice envers l'église de France, parce que vous êtes Français.

Achevons. Si le devoir est le premier motif qui vous presse de secourir votre Eglise, il en est un second que je ne dois pas oublier, c'est l'intérêt; mais le plus noble et le plus sacré, comme le plus cher et le plus important de tous les intérêts.

Si j'étais sûr qu'il n'y eût dans cet auditoire que de pieux et fervens Chrétiens, deux mots me suffiraient ici. Je me contenterais de leur dire: Voulez-vous que ces autels tombent, que Jésus-Christ sorte de ces tabernacles, que ces chaires soient muettes et ces temples déserts? voulez-vous que les solennités cessent dans Sion; que la voix de la prière et le chant des divins cantiques ne s'y fassent plus entendre; qu'il n'y ait plus de prêtres pour répandre l'eau sanctifiante sur la tête de vos enfans, pour leur enseigner les élémens de la foi, leur apprendre à vaincre leurs passions et à servir le Seigneur? voulez-vous laisser après vous une postérité sans religion, sans mœurs et sans espérance du salut éternel? C'en

[1] Is., I, 2.

serait assez pour décider à tous les sacrifices des ames fidèles qui aiment sincèrement Jésus-Christ et son Eglise, qui sentent tout le prix de la grace divine et du céleste héritage.

Mais quand même il y aurait, parmi mes auditeurs, quelques uns de ces hommes tristement indifférens, qui ont oublié ce qu'ils doivent à leur Dieu, et ne comptent presque pour rien les grands intérêts de l'éternité, je leur dirais encore que le premier de leurs intérêts même temporel, est de conserver la religion et ses ministres. Si l'Evangile disparaissait avec sa divine morale, qui maintiendrait l'union des familles, l'ordre et l'harmonie de la société entière? qui garantirait à l'époux le cœur et la fidélité de son épouse; au père, la tendresse et la soumission de ses enfans; au maître, l'attachement et la probité de ses serviteurs; à tous les citoyens, la bonne foi et la sincérité si nécessaires dans tout le commerce de la vie? Je n'ai pas besoin d'insister sur des vérités palpables et connues de tout le monde. Mais ce qui n'est pas moins vrai, et ce qu'il importe de vous faire comprendre, mes frères, c'est qu'au point où en sont les choses aujourd'hui, sans la religion et ses ministres, vous ne conserverez ni vos fortunes, ni vos rangs, ni vos vies, ni le trône de saint Louis, ni l'état social et la civilisation même. Pouvez-vous ignorer que nous sommes entourés d'une multitude d'hommes qu'une impiété féroce a rendus avides de bouleversemens et de désastres; qui ne veulent souffrir aucun frein, et ne connaissent de liberté que celle qui permet la révolte, le meurtre et le pillage? *In circuitu impii ambulant* [1]. Leur fureur est en ce moment comprimée par la sagesse du monarque, par la fermeté du gouvernement, par l'ascendant de la victoire, par une protection visible et miraculeuse du ciel. Mais pensons-nous que leurs criminelles espérances soient éteintes, leurs projets abandonnés, leurs ligues et leurs associations rompues? n'ont-ils plus leurs signaux auxquels ils se reconnaissent, leurs sermens qui les lient, leurs souterrains où ils s'assemblent, leurs chefs qui les dirigent, leurs temps marqués peut-être pour des séditions nouvelles? S'ils n'osent déployer la bannière et appeler ouvertement le peuple à tous les excès, ils travaillent du moins avec une incroyable ardeur à le corrompre, par la propagation des principes de l'athéisme, par la circulation de ces infâmes écrits, où le blasphème et l'obscénité le disputent à la félonie; bien sûrs de triompher tôt ou tard, s'ils peuvent déraciner ce qui reste de sentiment

[1] Ps. XI, 9.

religieux à ce peuple encore chrétien. Dans de telles circonstances, les prêtres sont les auxiliaires naturels, les alliés nécessaires de la royauté, de la magistrature, de tout pouvoir conservateur de la société. Les pasteurs, en réveillant sans cesse la foi dans le cœur des habitans des campagnes; leur rappelant que Dieu a établi les puissances légitimes, qu'il venge leurs droits violés, et punit éternellement les sujets rebelles; déposant le germe de ces salutaires doctrines dans les esprits encore tendres de l'enfance; pliant une jeunesse indocile sous le double joug de la religion et des lois, sont les soutiens de l'ordre public et les fermes colonnes de la monarchie. Ces troupes de zélés missionnaires, qui parcourent les villes et les bourgades, prêchant la pénitence, attirant les coupables par l'espoir du pardon, remuant, par les terreurs de la foi, les consciences les plus endurcies, dissipant les factions et les brigues, réunissant tout au pied de la croix et dans les bras de Jésus-Christ, sont, aussi bien que nos soldats, les armées qui nous défendent. Et ces temples où, en chantant les louanges du Seigneur, on oublie les préventions et les haines; où, à la vue de l'autel, du tabernacle de l'Agneau qui s'immole, on se croit transporté dans le séjour de l'éternelle paix, loin des troubles et des crimes de la terre; où l'on pleure ses péchés et l'on prie pour son roi, sont des citadelles aussi redoutées des ennemis du dedans que nos forteresses les plus imprenables le sont des ennemis du dehors.

Si nous n'avons pas encore assez compris que l'Eglise, en France, est le véritable fondement de l'état, et que l'une ne saurait tomber sans que l'autre s'écroule sur elle, les méchans du moins le comprennent, et toute leur conduite en est une preuve sans réplique. Lorsque les maîtres et les disciples d'une philosophie séditieuse et antisociale eurent conçu le dessein de renverser la monarchie française, ils préparèrent ce grand œuvre par cinquante années de déclamations contre l'Evangile et de calomnies contre les prêtres. Lorsque le temps de l'exécution fut venu, la première victime qu'ils immolèrent fut le clergé; et aussitôt, noblesse, magistrature, gouvernement, ordre public, tout périt à la fois; et quand les temples furent fermés, les autels abattus, un peuple sans Dieu égorgea son roi. Jetez les yeux sur les autres contrées, où la même secte a depuis essayé ses jeux sanglans; et voyez si la même marche n'a pas été partout suivie; si la vente des biens de l'Eglise et la proscription des ministres sacrés n'ont pas été partout le premier signal des désordres, et comme le pré-

lude indispensable du bouleversement des empires. Et parmi nous encore, ceux qui voudraient nous replonger dans l'anarchie et le chaos, dissimulent-ils l'effroi que leur cause le retour des Français à la religion de leurs pères? ne font-ils pas autant d'efforts pour éloigner le peuple de nos églises que pour le rendre irréconciliable avec nos institutions monarchiques? et si plus d'une fois on les a vus frémir au seul aspect de l'armée fidèle qui environne le trône, ne les a-t-on pas entendus rugir au seul nom des missionnaires qui prêchent l'Evangile? Leurs sentimens, mes frères, vous apprennent quels doivent être les vôtres; leur haine est la mesure de votre amour; ce qu'ils ont besoin de détruire pour tout perdre, vous avez besoin de le conserver et de le rétablir pour tout sauver. J'ajoute encore ce mot : si nos ennemis, pour faire l'œuvre de Satan, se sont mis sous la protection de l'enfer; nous qui faisons l'œuvre de Dieu, mettons-nous de plus en plus sous la protection du ciel. De là nous viendront la force et la victoire; et bientôt triomphant de tous les obstacles, délivrés de toutes les craintes, nous dirons avec le Prophète : Nos adversaires se sont confiés en leur nombre et leur audace, en leurs machinations et leurs intrigues; et pris dans leurs propres piéges, embarrassés dans leurs complots, ils sont tombés : *Hi in curribus, et hi in equis.... ipsi obligati sunt et ceciderunt.* Pour nous, nous avons invoqué le nom du Seigneur, et soutenus de sa main puissante, nous nous sommes relevés et ne tomberons plus : *Nos autem in nomine Domini Dei nostri.... surreximus et erecti sumus*[1]. (Le P. DE MAC-CARTHY.)

Différence entre le traitement des maladies du corps et celui des maladies spirituelles.

Il est rare que le malade résiste à son médecin, qu'il rejette ses remèdes... Dans celles-ci, tout le contraire. Notre amour-propre secret, l'orgueil qui nous domine et qui ne veut rien écouter, rien souffrir, rien céder, les fausses lumières d'une raison séduite par la passion, tout concourt à former en nous un obstacle invincible à notre propre guérison. Nous sommes les premiers à aigrir nos maux. On dirait que nous-mêmes conspirons à notre perte. Jamais nous ne montrons plus d'industrie, plus de courage et d'intrépidité que lorsqu'il s'agit de nous faire de cruelles blessures et de résister à tout ce qui fait effort pour nous sauver de notre frénésie. L'art de traiter les maladies corporelles a bien quelquefois pour objet les

[1] Ps. XIX, 8, 9.

parties internes, mais il n'agit d'ordinaire que sur celles qui sont extérieures et sensibles. Il n'en est pas de même dans les fonctions du sacré ministère; elles ont toutes rapport à un homme intérieur et caché. On y a continuellement à combattre contre ce fonds de corruption qui réside dans le cœur humain, et, ce qui est plus difficile encore, contre un ennemi invisible acharné à notre perte, qui nous porte à toute heure des coups violens jusque dans l'intérieur de l'ame, et qui, chose étrange! s'armant contre nous de tout nous-même, nous précipite dans le crime et dans la mort. Grand Dieu! quelle foi, quel courage ne faut-il pas pour soutenir une telle guerre! De quelle force toute divine ne doit-on pas être revêtu, et avec quelle vigilance n'est-on pas obligé de correspondre, tant par ses paroles que par ses actions, à la grace et aux puissans secours qui ne peuvent nous venir que du ciel!

Il s'agit donc de vaincre cet ennemi cruel, de surmonter tous les obstacles dont j'ai parlé, et de guérir les ames de tous leurs maux. Il s'agit en même temps de les sanctifier, ces ames qui sont toutes d'un prix si excellent, en les rappelant à la grandeur de leur destinée; car il n'en est pas de la fin qu'un pasteur doit se proposer dans son sacré ministère comme de celle qu'un médecin se propose dans l'exercice de son art. Quel est le but d'un médecin? c'est de procurer la santé à un corps qui est déjà condamné à la corruption et qui en ressent continuellement les atteintes; il s'agit, par conséquent, d'une santé toujours incertaine et fragile, d'une santé qui, loin d'être utile à l'homme, lui sera peut-être funeste; car combien n'en voit-on pas qui se perdent étant sains, qui peut-être se sauveraient dans un état d'infirmité! d'une santé enfin que je mets au rang des choses qui au fond sont indifférentes, comme le sont la richesse et la pauvreté, la gloire et l'obscurité, la grandeur et l'humiliation, et mille autres semblables dont on peut bien ou mal user, et qui deviennent avantageuses ou préjudiciables, selon le bon ou le mauvais usage que l'on en fait.

Quel est, au contraire, le but d'un pasteur? c'est de donner aux ames qui rampaient comme le serpent le vol et la rapidité de l'aigle; c'est de les arracher au monde et de les consacrer à Dieu; c'est de réparer et d'affermir en elles l'image et le caractère de la Divinité; c'est d'y introduire et d'y former Jésus-Christ par la vertu du Saint-Esprit; c'est enfin de transformer l'homme en Dieu et de lui procurer l'éternelle félicité pour laquelle il a été créé. Tel est le but des fonctions pastorales et la fin du sacré ministère. C'est la fin même que Dieu a eue de toute éternité en vue dans

tout ce qu'il a opéré de grand et d'ineffable en faveur de l'homme.

Oui, quand ce grand Dieu donnait, au milieu des tempêtes et des éclairs, une loi de crainte qui, comme une rigoureuse maîtresse, retenait les Juifs, encore enfans, dans la servitude; quand il envoyait les Prophètes qui devaient tenir le milieu entre Jésus-Christ et lui; quand le Christ, l'auteur et le consommateur d'une loi spirituelle, fut accordé au monde; que la Divinité s'anéantissait en quelque sorte, qu'elle a pris notre chair et notre nature, et que de ce mélange si nouveau et si incompréhensible de l'humanité avec la Divinité il a résulté l'Homme-Dieu, unique dans sa personne divine, et ne formant des deux natures qu'un seul et même Christ; tout cela il ne l'a opéré que pour sanctifier l'homme et le transformer en lui, et c'est là aussi la fin qu'un digne pasteur se propose.

C'est pour la même fin que ce Dieu, dont l'amour est si fécond en prodiges, réunit, par le moyen de l'ame, les deux extrêmes, le Verbe avec la chair. C'est pour cela qu'il a associé à son être divin toutes les parties qui composent l'homme, et qu'il devient, sans cesser d'être Dieu, l'homme tout entier, pour sauver l'homme totalement perdu par le péché d'un seul premier homme. C'est pour cela que, nouvel Adam, inaccessible à la contagion du vice, vainqueur du péché et de la mort, il vient au secours de ce premier homme, l'ancien Adam, tombé dans le crime et dans la mort. C'est pour cela qu'il prend son ame pour remédier au désastre d'une ame rebelle, qu'il s'unit sa chair pour lever l'anathème porté contre une chair criminelle, qu'il s'offre à Dieu pour lui, qu'il se substitue victime en sa place, et qu'il sauve, qu'il répare tout en nous par le sacrifice et l'immolation de tout ce qu'il a pris de nous.

C'est pour cela que tant de mystères s'opèrent par ce divin restaurateur de notre nature, et que nous voyons cette naissance, cette Vierge, cette ville de Bethléem, cette crèche: symboles visibles et peu considérables en eux-mêmes de tant de choses si grandes et si merveilleuses, mais toutes cachées et invisibles; naissance que produit la génération de l'homme nouveau; Vierge dont l'heureuse fécondité oppose le fruit de la vie à la mortalité introduite dans le monde par la première des femmes; Bethléem, ville qui est le nouveau jardin d'Eden, où l'homme retrouve l'arbre de vie véritable; crèche où celui qui fait la société des Anges répand des larmes et pousse des cris, et nous fait rentrer, par ses larmes et par ses cris, dans la possession des joies du Paradis.

Nous voyons les Anges le glorifier au plus haut des cieux, comme Dieu éternel, infini, et l'adorer sur la terre comme Dieu

fait homme et devenu enfant; les pasteurs accourir à son divin berceau, charmés des divins attraits de cet aimable enfant, qui est l'Agneau sans tache; les mages y venir eux-mêmes, conduits par un astre que sa puissance fait briller dans le ciel au moment qu'il est couché sur la paille, lui offrir de mystérieux présens, et annoncer, par les adorations qu'ils lui rendent, celles que l'univers entier lui rendra bientôt.

Dans la suite, il est baptisé; le ciel s'entr'ouvre au dessus de lui; il reçoit de Dieu son Père un éclatant témoignage; il jeûne, il est tenté, et il arrache au tentateur la victoire qu'il avait remportée sur nous; il met en fuite les démons, il guérit les malades; il ressuscite les morts; il prêche le peuple; il élève le premier le grand cri de la prédication évangélique qui a d'abord de si faibles commencemens, et qui, peu de temps après, obtient un succès si merveilleux.

A l'arbre du Paradis terrestre, il oppose l'arbre salutaire de la croix; à la criminelle main qui brava la défense du Seigneur pour cueillir le fruit défendu, ses innocentes mains étendues sur la croix pour satisfaire à la justice du Seigneur. Au bras vengeur qui chasse et repousse le coupable Adam loin de son Dieu, il oppose ses adorables bras que l'amour lui fait étendre d'un bout du monde à l'autre pour rassembler et réunir tous les hommes dans son cœur. A la dégradation où le péché nous a fait tomber, il oppose son élévation sur la croix; à notre intempérance, le fiel qui l'abreuve; à notre faste et à notre orgueil, cette couronne d'épines qui perce et déchire sa tête; à notre éternelle mort, sa mort sainte et vivifiante.

Il descend, pour nous rappeler à son admirable lumière, dans nos épaisses et profondes ténèbres. Il nous tire de la poussière du tombeau où la juste sentence du Créateur nous avait réduits, et il veut être placé lui-même dans le tombeau. Il brise enfin les liens de la mort; il ressuscite glorieux et triomphant. Nous avons part à son triomphe, et nous ressuscitons nous-mêmes avec lui. Pourquoi tant de prodiges si grands, si merveilleux? pourquoi tant de traits éclatans d'une si haute sagesse, d'une puissance sans miséricorde? Tout cela est employé et consacré à la même fin; tout cela est opéré pour l'accomplissement des desseins que Dieu a eus de toute éternité sur l'homme chrétien. Ces grands desseins, un pasteur doit lui-même les avoir; il entre dans la participation des puissances de son Dieu pour conduire, pour élever l'homme au comble de la félicité et de la gloire, et pour le transformer, comme j'ai dit, en Dieu même. Il a voulu, ce Dieu de bonté, opérer tou-

tes les merveilles que je viens de rapporter, pour en former une espèce de breuvage divin, surnaturel, propre à épuiser le fonds de corruption qui est en nous, et à rétablir nos ames dans les droits de l'immortalité bienheureuse. Et c'est nous qui devons, comme ses ministres, ses coopérateurs, l'offrir à tous les hommes, l'employer contre toutes leurs maladies spirituelles, et en user avec tant de prudence et d'habileté qu'il rétablisse l'homme dans l'état de grandeur et de perfection où il était avant son péché, et qu'il lui procure la jouissance de cet arbre de vie qui lui était destiné, et dont il a été privé pour avoir touché à l'arbre de la science avec trop peu de sagesse et de circonspection. (Saint Grégoire de Nazianze.)

La vie du prêtre est un dévouement de tous les jours.

Notre divin Maître aime à se comparer aux pasteurs dont on connaît la tendre sollicitude pour leurs troupeaux. Pour eux, ils affrontent la rigueur des saisons, les frimas de l'hiver; pour eux, ils veillent nuit et jour, afin de les soustraire aux attaques des bêtes féroces. Si des pasteurs de brebis portent si loin le dévouement en faveur de simples animaux, quelle ne doit pas être la charité de ceux que Dieu a faits pasteurs des ames! et comment accorder avec nos devoirs le léthargique sommeil où nous sommes à leur égard? Notre vie est un dévouement de tous les jours; nul repos légitime. Se tenir dans l'inaction, craindre de s'exposer des milliers de fois à la mort pour le salut de son troupeau, ce n'est point en être le pasteur. Faut-il vous apprendre ce que c'est qu'être pasteur, ce que c'est que le troupeau qui vous est confié? Jetez les yeux sur votre modèle, Jésus-Christ: que n'a-t-il pas fait pour ses brebis? A-t-il épargné son sang? n'a-t-il pas fini par le répandre tout entier? Vous, pasteur, quand vous délaissez votre troupeau, quand vous n'êtes occupé qu'à ne rien faire, vous ne voyez donc pas l'essaim de loups dévorans qui l'assiégent! Vous avez donc bien peu réfléchi sur l'étendue des obligations auxquelles vous vous êtes engagé? Dans les magistratures civiles, pour de bien moindres intérêts, sollicitude sans relâche, travail de jour et de nuit, et nous, armés pour la cause du ciel, le jour même nous trouve et nous laisse dans le désœuvrement! Si nous savions qu'en nous chargeant de ce redoutable ministère nous n'étions plus à nous, que nous nous obligions à tous les sacrifices, même à celui de l'existence, pour quoi y courir avec tant d'avidité? Puisse ma voix être entendue,

non pas des pasteurs seulement, mais du troupeau tour entier, afin que, bien pénétré de la redoutable responsabilité qui pèse sur nos têtes, il en allège le poids par la docilité de sa foi, par sa soumission envers ceux qui le dirigent. C'est l'Apôtre qui vous le demande pour nous. *Obéissez à ceux qui vous conduisent, et soyez-leur soumis, car ils veillent pour la garde de vos ames, comme en devant rendre compte à Dieu* [1]. *Ils veillent*, dit-il, et dans ce seul mot il embrasse et les travaux et les sollicitudes, et les périls sans nombre à quoi se dévoue le saint ministère. Le bon pasteur, tel que le veut Jésus-Christ, est donc un martyre véritable. Encore le confesseur sur les échafauds ne meurt-il qu'une fois; l'autre meurt à tous les momens. Pouvez-vous donc, mes frères, connaître tout ce que vous nous coûtez de veilles et de sueurs; pouvez-vous ne pas nous seconder par vos prières, par votre assiduité, par votre ferveur, par votre charité, afin que nous soyons réciproquement, nous votre gloire, et vous la nôtre? Par là vous témoignerez à Jésus-Christ l'amour que vous avez pour lui. Le Sauveur des hommes, recommandant au premier de ses Apôtres le soin de ses brebis, bien qu'il connût d'ailleurs ses tendres sentimens pour son maître, lui demandait: *Pierre, m'aimez-vous* [2]? pour nous apprendre que le premier caractère de l'amour qu'on lui porte à lui-même, c'est d'aimer son troupeau. Il ne faut rien moins pour de telles fonctions que tout l'héroïsme du courage. Ce que je dis ici ne s'applique ni à moi ni à ceux qui me ressemblent, mais aux vrais pasteurs, à des pasteurs tels qu'un saint Paul, un saint Pierre, un Moïse. Voilà nos modèles, à nous, qui que nous soyons, pasteurs ou brebis; et il n'est personne d'entre vous, mes frères, qui n'ait à son tour le ministère de pasteur à remplir à l'égard de ses frères, de ses amis, de ses domestiques, dans l'intérieur de sa famille. (Saint Chrysostôme [3].)

Combien le prêtre doit être saint.

Un pasteur qui n'est chargé que d'un troupeau de brebis n'a pas d'autre soin que de l'engraisser. Il le conduit indifféremment de côté et d'autre, et trouve aisément partout d'assez bons pâturages. Il le rappelle et le fait reposer quand il le juge à propos. Il le mène et ramène de nouveau où bon lui semble, toujours docile au moindre signe, au moindre mouvement de sa houlette, se lais-

[1] Hebr., XIII, 17. — [2] Joan., XXI, 16. — [3] Hom., XXIX, *in Epist. ad Rom.*

sant même souvent conduire au son harmonieux de sa flûte. Quelquefois il est obligé de soigner celles de ses brebis qui sont malades, ou de veiller à leur défense contre les attaques des loups et des autres bêtes avides de leur sang.... Son troupeau n'est fait que pour lui seul.... Mais que la conduite d'un pasteur des ames doit être différente! Il est si difficile de savoir obéir! combien plus de savoir commander! surtout lorsqu'il s'agit d'exercer sur les ames l'autorité du sacré ministère : autorité qui n'a rien qui dépende de la volonté et du caprice des hommes; mais où tout est établi, tout est fondé sur la loi et l'autorité même de Dieu, et tout est destiné à conduire et à consacrer l'homme à Dieu.

Certainement cette puissance et cette autorité qui est attachée au sacré ministère est grande et toute divine. Mais plus elle est grande et divine, plus aussi elle est environnée d'écueils capables de jeter dans la frayeur et la consternation tout homme qui voudra y faire de sérieuses réflexions.

D'abord il faut que celui qui en est dépositaire soit exempt de tous vices. Peu content d'avoir donné des preuves de son intégrité en certaines occasions, il doit encore montrer, en toutes sortes de circonstances et d'affaires, une probité qui soit à l'épreuve de tout, que rien ne démente, et qui ait toujours été soutenue.

Tel que l'or le plus épuré et le plus fin, il faut, pour ainsi dire, que, frappé, tourné et retourné en mille manières différentes, on n'aperçoive en lui rien de défectueux, rien qui rende un son faux, et qui l'expose à être remis, comme un or de mauvais aloi, au creuset, ou plutôt à être jeté pour toujours dans un feu bien plus terrible que celui où l'on éprouve les métaux.

Il doit être persuadé que ses mauvais exemples feraient sur les cœurs de vives impressions, et toutes ineffaçables; que les fautes qui lui échapperaient auraient des conséquences d'autant plus funestes que son autorité s'étendrait sur un plus grand nombre de personnes, parce qu'elles seraient comme un mal contagieux qui ne se fixe point en un seul endroit, mais qui se propage, et porte au loin le ravage et la désolation.

En effet, jamais il ne fut si aisé à la laine de perdre à la teinture sa blancheur naturelle, et d'y prendre pour toujours une couleur étrangère, qu'il est aisé à une ame de perdre ses vertus, et de prendre le caractère vicieux et toute la mauvaise trempe de ceux qui ont à la conduire. Jamais maladie pestilentielle ne fut si prompte, si subtile à répandre son poison, que le vice des supérieurs est lui-même prompt et subtil à répandre partout son venin. Il n'en est

pas ainsi de leurs bonnes qualités : rarement peuvent-ils les communiquer à ceux qui leur sont soumis, et c'est en cela que le vice l'emporte malheureusement sur la vertu.

J'avoue que je suis dans une affliction extrême toutes les fois que je considère, d'un côté, le penchant qu'ont les hommes à toutes sortes de vices, et, de l'autre, la répugnance qu'ils ont à se porter à la vertu, dont la possession est néanmoins si désirable. C'est là, ce me semble, le malheur que le Prophète Aggée déplore, et qu'il nous représente sous cette image : *Prêtres*, disait ce Prophète, *consultez la loi sur la question que j'ai à vous faire, et répondez-moi. Si un homme qui porte dans son manteau une chair sanctifiée l'approche de quelque autre viande, de quelque breuvage, ou de quelque vase, les sanctifiera-t-elle? Nullement,* répondent les prêtres. *Mais*, ajoute le Prophète, *si le même homme ayant été souillé pour avoir touché un corps mort, vient à toucher quelqu'une de ces choses, n'en sera-t-elle pas souillée? Oui,* répondent de nouveau les prêtres, *elle en sera souillée* [1].

Pouvait-il, ce saint Prophète, nous représenter sous des traits plus sensibles l'opposition qui se trouve en l'homme pour le bien, et la facilité avec laquelle il se laisse au mal? Est-il question de pratiquer la vertu, il ne montre que froideur, qu'insensibilité; s'agit-il de s'abandonner au vice, il y est tout disposé, semblable à un chaume sec et aride qu'une légère étincelle portée par un vent impétueux enflamme et consume en un moment.

On verra bien plus tôt une ame se scandaliser des plus légers défauts, et tomber par là dans les plus grandes fautes, qu'on ne la verra s'édifier des vertus les plus éminentes; c'est ainsi qu'un peu d'absinthe communique sur-le-champ son amertume au miel le plus exquis, et qu'au contraire une grande quantité de miel excellent ne saurait lui communiquer sa douceur.

Enfin, il en est de la pente que nous avons tous au mal, comme d'un fleuve violent qui fait à toute heure effort pour renverser tout ce qui met obstacle à son passage. Qu'une petite pierre vienne à se détacher des fortes digues qu'on lui oppose, c'en est assez pour donner ouverture à son cours impétueux et causer un débordement que rien ne saurait plus arrêter.

Commençons donc, avant que d'oser nous charger de la conduite des autres, par examiner si nous sommes éloignés de tout vice, exempts même des ombres et des apparences du mal; prenons garde

[1] Agg., II, 13 et seq.

que, peu fidèles à peindre et à exprimer en nous les traits de ces éminentes vertus que nous devons faire briller aux yeux de tous ceux qui nous sont soumis, nous ne venions à les scandaliser par des défauts qu'ils ne seraient eux-mêmes que trop fidèles à peindre et à exprimer dans toutes leurs actions. Ne soyons pas si insensés que d'attirer le reproche que Jésus-Christ fait à ceux qui sont accablés de mille maux, et qui, sans songer à eux, entreprennent témérairement de remédier aux maladies des autres.

Encore n'oserais-je assurer qu'un homme d'une intégrité la plus parfaite, ou du moins aussi exempte de défauts qu'elle puisse l'être, ait bien tout ce qu'il faut pour remplir dignement les fonctions du sacré ministère.

Les hommes ordinaires se croient déshonorés de rien faire qui fût contre les règles. C'est trop peu pour celui qui est à la tête des autres que de s'en tenir à ne point faire de fautes. Peu satisfait d'avoir évité le mal, il doit encore, selon qu'il est écrit, pratiquer le bien, effacer de son ame toute impression du vice, et y graver les vertus contraires, exceller enfin encore plus par son mérite que par sa dignité. Il faut que ses progrès dans la voie de la perfection soient continuels, qu'il ne s'y prescrive ni mesure ni bornes; qu'il oublie tout le chemin qu'il a déja fait; qu'il ne soit attentif qu'à ce qu'il lui reste à remplir de sa carrière, et qu'il avance continuellement de vertus en vertus, moins content de ce qu'il a déjà acquis qu'affligé de ce qui lui manque. Il ne doit pas croire que ce soit beaucoup que d'exceller par dessus plusieurs autres; il faut qu'il n'envisage que le rang sublime où le divin ministère l'élève, et qu'il gémisse de se trouver, quelque chose qu'il fasse, si éloigné de l'éminente sainteté qu'il exige. Il ne faut pas non plus que, pour juger du prix de ses actions, il se fasse de faux poids et de fausses balances, ni qu'il les compare avec les actions des autres, soit bonnes, soit mauvaises; il doit y appliquer le poids et la règle de la vérité, et voir si elles sont vraiment dignes de Dieu, dont il est le ministre : seul principe d'où partent toutes choses, et fin dernière à laquelle elles doivent toutes se rapporter. (Saint Grégoire de Nazianze, *Discours premier sur la Dignité et les Devoirs du Sacerdoce.*)

Saint Paul modèle du bon prêtre.

Formons-nous, sous l'idée et le caractère de saint Paul, l'idée et le caractère d'un pasteur véritable, et jugeons par là de quel poids

effrayant est chargé celui qui a la conduite des ames. Je n'emprunterai, dans la peinture que j'ai à faire, que les expressions de saint Paul.

Et pour trancher d'abord sur une infinité de choses, je ne vous dirai rien des travaux, des fatigues et de toutes les vexations horribles que ce grand Apôtre a eues à essuyer; tantôt dévoré par la faim, tantôt desséché par la soif; tantôt dans la nudité et glacé par la rigueur des hivers, tantôt brûlé des ardeurs excessives de l'été; et toujours en butte à une foule d'ennemis, tant publics et découverts que secrets et cachés.

Je ne vous dirai rien de toutes les persécutions dont il s'est vu accablé, des noirs complots formés à toute heure contre sa vie, des prisons, des fers, des accusateurs, des tribunaux, et de mille genres de morts prêtes à fondre sur lui. Je ne dirai rien de tous les indignes traitemens qu'il a reçus; tantôt meurtri et accablé d'une grêle de coups de pierres et laissé pour mort, tantôt obligé de sauver sa vie en se faisant descendre le long d'une muraille dans une corbeille, et tantôt battu et déchiré de coups de fouets. Enfin je ne vous dirai rien de toutes les courses qu'il a été obligé de faire, et de tous les dangers où il a été exposé : dangers sur la terre, dangers sur mer, dangers dans les naufrages, dangers sur les fleuves, dangers de la part des voleurs, dangers du côté de ceux de sa nation, dangers de la part des faux frères.

Je ne vous dirai rien de la nécessité où il était de vivre du travail de ses mains, de son désintéressement si héroïque, si parfait; du zèle avec lequel il prêchait partout gratuitement l'Evangile. Je ne vous représenterai point non plus de quelle sorte, placé entre Dieu et les hommes, il était en spectacle au ciel et à la terre, n'envisageant dans tous les grands combats qu'il avait perpétuellement à soutenir, d'un côté, que le salut des ames; de l'autre, que la gloire de son Dieu, à qui il voulait réconcilier et conquérir un peuple nouveau.

Je ne m'arrêterai, quelque grands et terribles qu'aient été tant de travaux et de combats extérieurs, qu'à vous représenter les peines et les tribulations intérieures de saint Paul.

Mais que vous en dirai-je, de ces peines et de ces tribulations? qui pourrait vous en donner une juste idée? qui tracerait à vos yeux cette activité de zèle qui le rendait attentif à tout, cette sollicitude où il était pour toutes les Eglises du monde, cette tendresse compatissante pour tous les maux des hommes, cette charité ardente qui l'engageait à tout souffrir pour eux et à porter

sans cesse du secours à tous? Que quelqu'un fût dans l'affliction, Paul était lui-même pénétré de douleur; que quelqu'un eût succombé sous l'effort de la tentation, Paul, touché de sa chute et embrasé du zèle de son salut, n'oubliait rien pour le relever.

Quant aux peines qu'il se donnait pour l'instruction de tous les hommes, elles sont inexprimables. Consommé dans l'art de traiter les maladies spirituelles, il savait s'accommoder au génie et au caractère de tous, et appliquer différens remèdes à tous les maux; tantôt il ne montrait aux uns que douceur et que tendresse, et tantôt il employait à l'égard des autres la rigueur et la sévérité. Persuadé qu'il y en avait qu'une molle complaisance n'aurait fait que rendre plus lâches, ou qu'une excessive dureté aurait pu rebuter, il avait soin de se proportionner aux besoins de tous, et sa conduite était douce et sevère tout ensemble.

Vous le voyez étendre ses soins à tous, établir des lois pour les maîtres et pour les serviteurs, pour ceux qui commandent et pour ceux qui obéissent, pour les hommes et pour les femmes, pour les pères et pour les enfans, pour les personnes mariées et pour celles qui gardent le célibat. Il prescrit à tous les règles qu'ils ont à observer pour demeurer dans les bornes de la frugalité et de la tempérance, et il met un frein à toutes les passions.

Ses instructions sont proportionnées à la science des plus éclairés, aussi bien qu'au peu d'intelligence des simples et des ignorans. Tous, soit Juifs, soit gentils, y trouvent ce qui convient à leur état. Ceux qui suivent les inclinations du monde, il les condamne et les reprend avec sévérité; ceux qui agissent selon l'esprit et les maximes de l'Evangile, il les loue, il les chérit, il rend à Dieu d'immortelles actions de graces pour eux; il les appelle sa joie, sa couronne et le sujet de sa gloire.

Enfin, chargé des intérêts de tous les hommes, il se rend propres les biens et les maux de tous. Tantôt il gémit et fond en larmes, et tantôt il est comblé de joie et d'allégresse. Tantôt il ne leur offre que du lait, c'est-à-dire que les élémens de la piété chrétienne, et tantôt il leur développe les plus grands mystères. Tantôt il s'abaisse jusqu'à l'infirmité des plus faibles et des plus petits, et tantôt il s'élève et entraîne après lui ceux qui peuvent le suivre. Tantôt terrible et menaçant, il est prêt à venir la verge à la main, et tantôt il n'a plus que des entrailles de tendresse et de miséricorde. Tantôt il le prend sur un ton de force et de supériorité qui étonne et désarme la fierté des plus superbes, et tantôt il s'humilie et se confond avec les humbles et les plus petits. Tantôt il se

met au dernier rang, et s'appelle le moindre des Apôtres, et tantôt il est prêt de donner des marques éclatantes de la puissance de Jésus-Christ, qui agit et parle en lui. Tantôt enfin il désire de sortir de ce monde, et il est impatient de voir bientôt les liens qui le retiennent captif rompus et brisés, et tantôt il est résolu de demeurer encore dans cette vie mortelle pour l'intérêt de ceux à qui sa présence est encore nécessaire.

Tout dévoué et tout consacré au bien des chers enfans qu'il a engendrés à Jésus-Christ, il ne sait ce que c'est que de rechercher en rien son propre avantage; et c'est là un des grands traits qui servent à caractériser un pasteur véritable, que de mépriser en toute occasion ses propres intérêts, et de n'envisager que le bien des autres. Trop élevé pour s'arrêter à ce qui est sensible et terrestre, il n'est occupé que de ce qui est invisible. Il se glorifie dans ses infirmités, dans ses tribulations et dans ses souffrances, et les vives impressions de la mort de Jésus-Christ, qu'il ressent en lui, c'est là ce qui fait toute sa joie et le sujet de son triomphe.

Il est aussi éclairé que le fut jamais mortel sur la terre, et il déclare qu'il ne voit encore qu'à travers les ombres et les énigmes. Il a lieu de compter sur la force et sur l'onction de celui qui opère tout en lui, et il craint encore la rébellion de la chair, il châtie son corps et le traite en esclave. Qu'un tel exemple devrait bien nous apprendre à ne point passer la vie dans un honteux asservissement aux créatures, à ne point tirer vanité d'une science qui enfle, et à ne point flatter une chair criminelle et rebelle à l'esprit.

Mais pourquoi entrer dans un plus long détail? Le zèle qui le brûle, qui le dévore, ne peut se prescrire aucunes bornes; il embrasse toute la terre. Paul est sans cesse à veiller, à prier, à combattre pour tous les hommes. Prédicateur des gentils, avocat et protecteur des Juifs, tous deviennent le commun objet de sa sollicitude et de ses soins infatigables; et dans l'ardeur qui l'anime, il ne craint point de se livrer à des transports si grands et si merveilleux, que je n'ose presque en parler.

Il souhaite d'être anathème pour tous ses frères selon la chair, et de les introduire en sa place auprès de Jésus-Christ: quel amour! quelle grandeur d'ame! quelle noblesse de sentimens! Il est l'imitateur de Jésus-Christ, qui a été fait pour nous malédiction, en prenant nos infirmités et en supportant la mort; ou, pour dire quelque chose de plus modéré, il est le premier, après Jésus-Christ, qui ne refuse pas de souffrir pour les Juifs quelque chose comme un impie, pourvu qu'ils soient sauvés.

Enfin Paul n'était plus à lui, il était tout à Jésus-Christ et aux fonctions de son ministère. Le monde lui était un objet d'horreur qu'il avait crucifié en lui ; et crucifié à son tour à l'égard du monde, il était lui-même un objet d'horreur au monde. Foulant aux pieds tout ce qui tombe sous les sens, il avançait d'un pas rapide dans la carrière, sans jamais détourner les yeux ni à droite ni à gauche. Et quoiqu'il eût rempli de la lumière de l'Evangile tous les vastes pays qui s'étendent depuis Jérusalem jusqu'au fond de l'Illyrie; quoiqu'il eût été enlevé jusqu'au troisième ciel; quoiqu'il eût été spectateur de la gloire du Paradis et qu'il eût entendu des paroles ineffables; tout cela il le comptait pour rien, dans l'ardeur où il était de tendre sans cesse à une plus haute perfection, et de signaler son amour par des actions toujours plus grandes et plus héroïques.

Voilà quel a été Paul, et quels ont été tous les autres vrais pasteurs animés de l'esprit de Paul. Mais nous-mêmes, qui sommes-nous ?

Doutera-t-on, après tout ce que j'ai dit, que les peines qui se rencontrent dans le sacré ministère ne soient infinies, les travaux immenses et les difficultés presque insurmontables ? (Saint Grégoire de Nazianze.)

Péroraison.

Quel plus grand avantage que celui d'exercer des fonctions qui fassent reconnaître l'amour que vous portez à notre Seigneur Jésus-Christ, comme il l'a dit lui-même au prince des Apôtres, en lui demandant s'il l'aimait ? Après que Pierre eut répondu affirmativement, le Sauveur ajouta : *Si vous m'aimez, paissez mes brebis* [1]. C'est un maître qui demande à son disciple s'il l'aime : non pour apprendre une chose qu'il ignorât, car un pareil doute ne saurait convenir à celui qui pénètre le secret de tous les cœurs, mais pour nous instruire du soin que l'on doit prendre du gouvernement de son troupeau. Cela supposé, on conçoit clairement combien la récompense de celui qui exerce une fonction si chère à Jésus-Christ doit être grande et ineffable. Par le zèle que votre domestique apporte à remplir l'emploi qui lui est confié, et dans un intérêt où il n'est question que d'argent, vous jugez de l'atta-

[1] Joan., xxi, 15.

chement qu'il vous donne à vous-même. Quel prix le Sauveur des ames ne réserve-t-il pas à celui qui gouverne le troupeau acheté par lui, non par argent, comme parle son Apôtre, ni avec autre chose semblable, mais par sa propre mort, et par l'effusion de tout son sang! L'Apôtre répond : *Vous savez, Seigneur, que je vous aime* [1], prenant Jésus-Christ lui-même à témoin du sentiment dont il est animé pour lui. Jésus-Christ ne s'en tient pas à cette simple déclaration; il veut des preuves ; et celles qu'il demande, il ne les borne pas à sa personne. Pierre lui en avait donné qui ne laissaient pas à cet égard l'ombre du doute. Ce dont il veut que saint Pierre et tous les Chrétiens soient bien pénétrés, c'est le zèle pour les intérêts de son Eglise; c'est l'obligation qui nous est imposée à tous de la servir de tous nos moyens. Voilà pourquoi Dieu lui-même n'a pas épargné son propre Fils, son Fils unique, le livrant à la mort, comme l'otage nécessaire pour réconcilier avec sa majesté souveraine les hommes devenus ses ennemis, et pour se faire un peuple particulier. Et ce Fils lui-même, pourquoi a-t-il consenti à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang, si ce n'est pour acquérir la possession du troupeau dont il laissait le gouvernement à Pierre et à ses successeurs? Il avait bien raison de dire : *Quel est le serviteur fidèle et prudent que son maître a établi pour gouverner sa maison* [2]? Voilà encore des paroles qui ont l'air du doute; mais on ne saurait en supposer dans celui qui les proférait, pas plus que dans la question qu'il faisait à Pierre, moins pour s'assurer de son amour que pour manifester l'étendue du sien. De même ici, quand il demande: *Quel est le serviteur fidèle et prudent?* Jésus-Christ le connaît assez : seulement il veut nous faire connaître combien ces sortes de serviteurs sont rares, et quelle est la grandeur de leur ministère. Jugez-en par la récompense qu'il leur destine : *Je vous dis en vérité qu'il l'établira sur tous ses biens* [3].

D'après une aussi magnifique promesse, soutiendrez-vous encore que la tromperie que je vous ai faite n'ait pas été à votre avantage, puisqu'elle tendait à vous procurer le gouvernement de ce qui appartient à Dieu et à vous établir dans l'exercice de ces fonctions qui ont mérité à Pierre sa prééminence sur les autres Apôtres, par ces paroles de Jésus-Christ : *Pierre, m'aimez-vous plus que ne font ceux-ci* [4]? Il aurait pu lui dire : Si vous m'aimez,

[1] Joan., XXI, 16. — [2] Matth., XXIV, 45. — [3] Ibid, 47. — [4] Joan., XXI, 15.

jeûnez, mortifiez-vous, dormez sur la dure, passez les nuits à veiller, assistez les faibles que l'on opprime, soyez le père des orphelins et le défenseur de la veuve. Il ne lui ordonne rien de tout cela, il se contente de lui recommander son troupeau : *Paissez mes brebis* [1]. (Saint CHRYSOSTÔME, *Traité du Sacerdoce.*)

[1] Joan., XXI, 16.

SAINTS, SAINTETÉ.

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES ET MORALES SUR CE SUJET.

Comme c'est parmi les vrais adorateurs que se trouvent ordinairement les hommes les plus vertueux, qui ont les mœurs les plus pures, et qui sont les plus fidèles à remplir tous les devoirs, on a nommé *Saints* tous ceux qui pratiquaient des vertus héroïques, et qui paraissaient exempts des vices de l'humanité : mais la profession du vrai culte n'est pas toujours accompagnée de cette *sainteté* de mœurs et de conduite.

Souvent Dieu dit aux Israélites : « Soyez *saints*, parce que je « suis *saint;* » la *sainteté* ne peut convenir à Dieu et à l'homme dans le même sens. La *sainteté* de Dieu est l'aversion qu'il a pour le crime et pour tout ce qui peut blesser la pureté de son culte et la sévérité avec laquelle il le punit ; la *sainteté* de l'homme est son exactitude à éviter tout ce que Dieu défend et à faire ce qu'il commande : sans cela il n'est pas véritablement dévoué au culte de Dieu. Ainsi, lorsqu'en parlant d'une loi morale, Dieu dit : « *Soyez* « *saints*, *parce que je suis saint*, » cela signifie, évitez tel crime et pratiquez telle vertu, parce que j'approuve et je récompense cette conduite. Lorsqu'il est question purement d'une cérémonie qui regarde la décence du culte, la propreté et la santé des particuliers, ces mêmes paroles signifient, faites telle cérémonie, évitez telle indécence ou telle négligence, parce que cela me plaît ainsi, et qu'autrement vous serez punis. Il ne s'ensuit pas de là que Dieu approuve autant les cérémonies que les vertus, et qu'il punit les indécences aussi rigoureusement que les crimes.

La sainteté est donc attribuée à Dieu par opposition aux faux dieux du paganisme ; ceux-ci n'étaient rien moins que des dieux *saints*, puisqu'on les supposait sujets aux mêmes vices que les hommes et qu'on croyait les honorer par des crimes. Elle est attribuée aux Juifs par opposition aux idolâtres, qui commettaient

des actions infâmes pour plaire à leurs dieux. Les Juifs étaient ainsi la *nation sainte*, c'est-à-dire attachée au culte du vrai Dieu, et non à celui des idoles.

En confondant mal à propos toutes ces choses, les Juifs sont tombés dans plusieurs erreurs : 1° ils ont conclu que la loi cérémonielle était plus *sainte* que la loi morale, parce qu'elle prescrit toutes les observances dans le plus grand détail ; ils ont cru qu'ils étaient eux-mêmes plus *saints*, plus fidèles et plus agréables à Dieu en observant des cérémonies qu'en faisant ce que la loi morale ordonne, parce que celle-ci est portée pour les païens aussi bien que pour les Juifs ; 2° que le Messie n'a pas pu établir une loi plus *sainte* que la loi de Moïse ; 3° que les patriarches n'étaient point tachés du péché originel, puisqu'ils sont appelés *saints* dans l'Ecriture ; 4° que Dieu ne tenait aucun compte du culte que pouvaient lui rendre les nations étrangères ; qu'il n'avait pas plus de soin d'elles que des animaux, quoique les livres saints enseignent formellement le contraire.

Les jours, les lieux, les personnes, les cérémonies sont appelés *saints*, c'est-à-dire destinés à honorer Dieu ; dans le Psaume 49, v. 5, les *saints* sont les prêtres et les lévites, parce qu'ils étaient spécialement occupés au service du Seigneur. L'inscription *Sanctum Domino*, gravée sur la lame d'or qui couvrait le front du grand-prêtre, le faisait souvenir qu'il était *consacré* au service du Seigneur, et elle apprenait au peuple à respecter sa dignité. La Judée était nommée la *Terre Sainte*, et Jérusalem la *Ville Sainte*, parce que l'idolâtrie en était bannie, et que Dieu seul y était adoré ; mais cette même contrée est encore appelée à plus juste titre la *Terre Sainte*, depuis qu'elle a été consacrée par la naissance, par les travaux, par les miracles, par le sang de Jésus-Christ. Dieu, apparaissant à Moïse dans le buisson ardent, lui dit : La terre où tu es est *sainte*, c'est-à-dire respectable à cause de ma présence. Saint Pierre appelle la *Montagne Sainte* celle sur laquelle était arrivée la transfiguration de Jésus-Christ.

Si les hérétiques anciens et modernes, si les incrédules leurs copistes, avaient voulu faire toutes ces réflexions ; s'ils avaient daigné se souvenir que dans le Nouveau Testament les mots *saint* et *sainteté* ont les mêmes sens qu'ils avaient dans l'Ancien, ils auraient fait moins de sophismes et de reproches absurdes. Les manichéens argumentaient déjà sur les vices et les mauvaises actions des personnages qui sont appelés *saints* dans l'Ancien Testament ; les incrédules enchérissent encore aujourd'hui, comme si pour

être *saint* il fallait être absolument exempt de tous les vices de l'humanité. Ils devraient sentir qu'au milieu du torrent général qui entraînait tous les hommes dans l'idolâtrie, il y avait beaucoup de mérite à s'en préserver, et que Dieu a dû attacher un grand prix à la constance de ceux qui persévéraient dans son service ; lorsqu'il a daigné les nommer ses *saints*, il n'a pas voulu donner à entendre par là qu'ils possédaient toutes les vertus, et qu'ils étaient exempts de tous vices.

De même saint Paul appelle *saints* tous les fidèles, parce qu'ils sont consacrés à Dieu par le baptême, et qu'ils sont appelés à la *sainteté* parfaite, puisque tous n'y parviennent pas. La communion des *saints* est la participation mutuelle des Chrétiens à leurs prières et à leurs bonnes œuvres.

Les Pères de l'Église se sont exprimés de même. Parce que saint Augustin a fait un livre *De la Prédestination des saints*, quelques théologiens ont cru qu'il s'agissait de la prédestination des élus à la gloire éternelle; mais on voit évidemment, à la lecture de ce livre, qu'il y est question de la prédestination des fidèles à la grace de la foi et du baptême. C'était l'unique sujet de la dispute entre saint Augustin et les pélagiens.

Dans le sens rigoureux, Jésus-Christ est le seul *saint* ou *le saint des saints*, parce que lui seul a possédé toutes les vertus à un degré héroïque, et a été exempt de tout défaut. On a donné néanmoins le titre de *saint* et de *sainteté*, non seulement au souverain pontife, mais aux évêques et aux prêtres, non pour leur attribuer toutes les vertus, mais pour les faire souvenir qu'ils sont consacrés à Dieu, et les protestans en ont été scandalisés. On dit la *sainte* Bible, le *saint* Évangile, des lois *saintes*, les *saints* jours, l'année *sainte*, les lieux *saints*; *saintes* huiles, eau *sainte*, *saint*-siége, *saint*-office, etc., parce que tous ces objets ont un rapport plus ou moins direct au culte de Dieu et au but de la religion chrétienne. On a même nommé guerre *sainte* la guerre destinée à chasser les infidèles de la *Terre Sainte*. Nous avons expliqué ailleurs en quoi consiste la *sainteté* de l'Église.

A la vérité, dans un sens plus restreint, l'on appelle *saint* un homme qui est non seulement attaché au culte du vrai Dieu, mais qui est exempt de tout vice considérable, et qui pratique les vertus chrétiennes dans un degré héroïque; et comme le bonheur du ciel est la récompense certaine d'une telle vie, nous entendons souvent par les *saints* ceux qui jouissent du bonheur éternel. Lorsque l'Église est convaincue qu'un homme a mené

cette vie *sainte* et pure, lorsque Dieu a daigné l'attester ainsi par des miracles, elle le place au nombre des *saints* par un décret de canonisation; elle autorise les fidèles à lui rendre un culte public. Elle ne prétend pas néanmoins attester par là que ç'a été un homme exempt des moindres défauts de l'humanité, et qu'il n'a jamais péché : la faiblesse humaine ne comporte point cette perfection.

On ne doit point être étonné de ce que les compilateurs des Actes des *saints* les ont comptés par milliers : depuis dix-sept cents ans que le Christianisme est fondé, la *sainte* Église n'a jamais cessé de conduire un grand nombre de ses enfans à la vraie *sainteté*, et sans cela nous ne pourrions pas concevoir en quel sens saint Paul a dit : « Jésus-Christ a aimé son Église, et il s'est « livré pour elle afin de la sanctifier, de la rendre glorieuse, sans « tache et sans ride [1]. » Nous pensons cependant que les *saints* connus et honorés comme tels ne sont pas le plus grand nombre des bienheureux ; que leur multitude immense est principalement formée de fidèles qui se sont sanctifiés dans une vie obscure, dont les vertus ont été ignorées ou méconnues, ou qui, après avoir été sujets à des faiblesses pendant leur vie, ont eu le bonheur de se purifier par la pénitence avant la mort.

Mais l'Église ne peut reconnaître pour *saints* des hommes qui ont eu peut-être de grandes vertus, mais qui sont morts dans le schisme, dans l'hérésie, dans une révolte opiniâtre contre l'autorité de cette *sainte* mère. Ce crime seul suffit pour faire perdre à un homme le mérite de toutes ses vertus. Nous avons appris de Jésus-Christ lui-même que si quelqu'un n'écoute pas l'Église, il doit être regardé comme un païen et un publicain [2].

Les incrédules ont vomi des torrens de bile, non seulement contre les *saints* de l'Ancien Testament, mais encore contre ceux du Nouveau; ils en ont contesté toutes les vertus; et lors même que les actions de ces personnages respectables ont paru irrépréhensibles, leurs censures en ont noirci les motifs et les intentions. Si on veut les écouter, les prophètes de l'Ancien Testament ont été des fourbes ambitieux qui ont conduit leur nation à sa ruine; les prétendus *saints* du Christianisme ont été des fourbes ignorans; les martyrs, des hommes séduits; les anachorètes et les moines, des atrabilaires cruels à eux-mêmes; les docteurs de l'Église, des querelleurs séditieux et perturbateurs de la société.

[1] Ephes., v, 25. — [2] Matth., xviii, 17.

Dès que ces derniers se sont sentis appuyés sur les empereurs, ils n'ont plus montré qu'orgueil, opiniâtreté, vengeance, intrigue, ambition, rapacité. Les papes et les évêques n'ont travaillé qu'à se donner un pouvoir temporel et à l'augmenter sans cesse; les missionnaires étaient des esprits inquiets, poussés par le désir de dominer sur des peuples ignorans et séduits.

Malheureusement, en invectivant contre les *saints* du Christianisme, les incrédules n'ont fait que copier les protestans. Ce n'est pas sans raison que Bayle a reproché à ces derniers de n'avoir respecté dans leurs libelles diffamatoires ni les vivans ni les morts, et cette malignité subsiste encore parmi eux. Mosheim dit que la multitude des *saints* ne dut ce titre qu'à l'ignorance du temps; que dans ce siècle de ténèbres l'on regardait comme des hommes extraordinaires ceux qui se distinguaient par leurs talens, par leur douceur, leur modération, l'ascendant qu'ils avaient sur leurs passions. Il donne encore une plus mauvaise opinion de ceux qui ont vécu dans les siècles suivans.

Aux mots Évêque, Martyr, Missions, Moines, Papes, Pères de l'Eglise, nous avons fait voir l'injustice de ces accusations générales, et sous le nom de chacun des principaux personnages, nous avons répondu aux reproches particuliers qu'on leur a faits. Nous nous bornons ici à remarquer que c'est la licence effrénée des protestans à calomnier les *saints* qui a servi de modèle aux incrédules pour noircir de même Jésus-Christ et les Apôtres; qu'en suivant leur méthode, il n'y a dans l'histoire aucun homme si vertueux que l'on ne puisse peindre comme un scélérat; qu'après avoir ainsi traité ceux auxquels les peuples ont cru devoir rendre un culte, il a fallu n'avoir plus de honte, pour nous représenter les fondateurs de la réforme comme de grands hommes.

Mosheim en particulier démontre sa propre injustice. Les *saints* qui ont fini leur carrière dans le cinquième siècle l'avaient commencée dans le quatrième, siècle de lumière et de vertu, s'il en fut jamais. Dans l'âge suivant, après l'arrivée des Barbares, temps d'ignorance et de brigandage, de désordres et de maux de toute espèce, n'était-ce pas un très grand mérite de se distinguer par les talens, par la douceur des mœurs, par la modération, par l'ascendant sur les passions? Si cela ne suffit pas pour mériter le nom de *saint*, que faut-il de plus? On nous dit qu'un homme ne peut être *saint* qu'autant qu'il est utile, soit; il n'est rien de plus utile et de plus nécessaire que de montrer aux hommes des modèles de vertu, sans cela ils la croiraient impossible.

On ajoute que l'Eglise a canonisé, malgré leurs vices, des princes qui lui ont fait du bien, comme Charlemagne, Lewigilde, etc., et même des moines qui l'ont enrichie par des usurpations: tout cela est faux; les deux princes dont on parle n'ont été canonisés par aucun décret de l'Eglise; mais si elle avait voulu le faire, elle se serait assurée par de bonnes preuves qu'ils avaient expié leurs vices par la pénitence. Ce sont les peuples qui, par reconnaissance envers ces princes dans lesquels ils avaient vu briller de grandes vertus, se sont déterminés à leur rendre un culte; comment les en aurait-on empêchés? C'est une injustice d'appeler *usurpations* les bienfaits dont on a comblé les moines dans un temps auquel ils rendaient les plus grands services.

Les païens ont divinisé leurs héros, les inventeurs des arts, les législateurs, les fondateurs de secte, les devins ou les magiciens célèbres, les guerriers, etc. Quelle utilité pouvait-il en revenir à la société? Tous les hommes ne sont pas faits pour être héros, et la plupart de ceux de l'antiquité ont été très vicieux. L'Eglise chrétienne canonise les vertus communes, qui conviennent à tous les hommes, et que tous sont obligés de pratiquer, parce que ce culte est capable de les y encourager.

Mais c'est justement par haine contre ce culte que les protestans se sont attachés à en déprimer les objets. Un des principaux motifs qu'ils ont fait valoir pour autoriser leur séparation d'avec l'Eglise romaine, a été le culte religieux qu'elle rend aux *saints;* ils ont soutenu que tout culte religieux, rendu à d'autres êtres qu'à Dieu, est une injure faite à l'Être suprême, une superstition, une idolâtrie; ils ont forgé des faits, des calomnies, de fausses interprétations de l'Ecriture, des sophismes de toute espèce pour le prouver, et ils les répètent encore. Au mot Culte, ch. 1er, nous avons réfuté directement leur principe et ses conséquences, par l'Ecriture sainte même; nous avons fait voir la différence essentielle qu'il y a entre le culte suprême rendu à Dieu, et le culte inférieur ou subordonné que nous rendons aux *saints;* nous avons répondu aux reproches et aux fausses allégations de nos adversaires. Au mot Ange, et au mot Martyr, ch. 6, on trouvera encore à peu près les mêmes réflexions; il serait inutile de les répéter ici. Pour achever d'éclaircir cette question, il faut encore prouver, 1° que les *saints* intercèdent ou prient pour nous dans le ciel; 2° qu'il est très permis de le invoquer, par conséquent de leur rendre un culte religieux.

De l'intercession des saints.

Cette croyance est fondée sur l'Ecriture sainte, sur le témoignage des Pères, sur l'usage de l'Eglise : les Juifs l'ont eue aussi bien que les Chrétiens.

Dieu dit au Prophète : « Quand Moïse et Samuel se présente« raient devant moi, je ne puis souffrir ce peuple; qu'on le chasse « de ma présence et qu'il s'éloigne.... Qui aura pitié de toi, Jéru« salem, qui s'affligera pour toi, qui priera pour te procurer la « paix [1] ? » Dieu donnait ainsi à entendre que Moïse et Samuel, morts depuis long-temps, auraient pu intercéder auprès de lui pour les Juifs. Ceux-ci, captifs à Babylone, disent à Dieu : « Seigneur, « vous êtes notre Père, Abraham ne nous connaît plus, et Jacob « nous a oubliés; vous êtes seul notre Père et notre Rédempteur [2]. » Ces paroles seraient absurdes si les Juifs n'avaient jamais cru qu'Abraham et Jacob pouvaient les protéger auprès de Dieu. Judas Machabée vit en songe le grand-prêtre Onias mort, qui priait pour sa nation, et qui, lui montrant le prophète Jérémie, lui dit : « Voilà celui qui aime toujours ses frères et le peuple d'Israël, et « qui prie beaucoup pour eux et pour la ville [3]. » C'est une des raisons pour lesquelles les Juifs ne regardent point les livres des Machabées comme inspirés, et les protestans suivent leur exemple.

Jésus-Christ dans l'Evangile nous dit : « Faites-vous des amis « avec les richesses périssables, afin que, quand vous manquerez, « ils vous reçoivent dans le séjour éternel [4]. » Comment des amis peuvent-ils nous servir dans le séjour éternel, sinon par leur intercession [5] ? Le Sauveur peint un réprouvé qui, au milieu des tourmens de l'Enfer, s'intéresse au salut de ses frères, et demande qu'un mort aille les avertir. Il est à présumer que les *saints* dans le ciel ont au moins autant de charité pour les vivans que les damnés. Nous avons prouvé ailleurs que les Anges prient pour nous et avec nous, et qu'ils présentent nos prières à Dieu; donc il en est de même des *saints*.

Les Pères de l'Eglise, immédiatement après les Apôtres, ont confirmé cette croyance. Saint Ignace, près de souffrir le martyre, écrit aux Ephésiens : « Je serai une victime de purification pour

[1] Jerem., xv, 1, 5. — [2] Is., LXIII, 16. — [3] Mach., xv, 12, 14. — [4] Luc., XVI, 9. — [5] Ibid., 27.

« vous et d'expiation pour l'Eglise d'Ephèse, célèbre dans tous les « siècles. » Daillé avait cherché à obscurcir le sens de ce passage; il a été réfuté par Pearson. Un martyr peut-il être victime de purification et d'expiation pour les fidèles autrement que par intercession?

Hégésippe, mort sur la fin du second siècle, parlant des parens de Jésus-Christ qui avaient souffert le martyre, dit, suivant le témoignage d'Eusèbe : « Ils sont présens et président à l'Eglise uni-« verselle comme martyrs et parens du Sauveur. » Hégésippe les compare donc à l'évêque qui préside à l'assemblée des fidèles, qui prie pour eux et offre leurs prières à Dieu.

Saint Irénée, qui a écrit vers le même temps, cite un prêtre plus ancien que lui, qui par conséquent avait pu voir et entendre l'apôtre saint Jean, et qui disait que les Patriarches et les Prophètes de l'Ancien Testament, pardonnés et sauvés par Jésus-Christ, se font gloire et rendent graces à Dieu de notre salut. S'ils en rendent graces, ils prient donc aussi pour cet objet. Saint Irénée lui-même dit que Marie a été l'avocate d'Eve. Les protestans ont chicané beaucoup sur ce terme d'*avocate;* l'éditeur de saint Irénée a réfuté leurs fausses subtilités.

Origène s'exprime ainsi : « Le pontife n'est pas le seul qui se « joint à ceux qui prient; mais les Anges et les ames des *saints* « morts prient aussi avec eux. » Il le prouve par le passage du livre des Machabées que nous avons cité. Dans son *Exhortation au martyre*, il dit : « Les ames de ceux qui ont été mis à mort pour ren-« dre témoignage à Jésus-Christ ne se présentent pas inutilement « à l'autel céleste ; mais elles obtiennent la rémission des péchés à « ceux qui prient. En haïssant votre épouse, vos enfans et vos « frères dans le sens que Jésus-Christ l'ordonne, vous recevrez le « pouvoir de leur faire du bien, en devenant l'ami de Dieu... Ainsi, « après votre départ de ce monde, ils recevront de vous plus de « secours que si vous demeuriez avec eux. Vous saurez mieux alors « comment il faut les aimer, et vous prierez pour eux plus sage-« ment lorsque vous saurez qu'ils sont non seulement vos enfans, « mais encore vos imitateurs. » Le sang des martyrs comme celui d'Abel, élève la voix de la terre au ciel; peut-être que, comme nous avons été achetés par le sang de Jésus-Christ..... quelques uns seront aussi achetés par le sang des martyrs. Mais il avertit que le sang des martyrs emprunte tout son mérite de celui de Jésus-Christ, et il pense, comme saint Paul, que le sang de Jésus-Christ

a une voix plus puissante que celui d'Abel [1]. Il n'y a donc aucun reproche à faire à ce Père.

Dans son ouvrage contre Celse il dit : « Dès que nous sommes « agréables à Dieu, nous sommes assurés de la bienveillance des « Anges ses amis, des ames et des esprits bienheureux ; ils connais- « sent ceux qui sont dignes de l'amitié de Dieu, ils aident ceux qui « veulent l'honorer, et ils le leur rendent propice ; ils joignent leurs « prières aux nôtres, et ils prient avec nous. »

Saint Cyprien écrit à un confesseur de Jésus-Christ : « Si l'un « de nous, par la grace de Dieu, sort le premier de ce monde, que « notre charité dure toujours auprès du Seigneur, et que nos prières « ne cessent point auprès de sa miséricorde pour nos frères et « sœurs. » Dans son livre *de Mort*, à la fin, il dit qu'un grand nombre de nos parens et de nos amis nous désirent dans le ciel, déjà sûrs de leur bonheur, et qu'ils s'intéressent à notre salut.

Aussi les mieux instruits d'entre les protestans conviennent que les Pères du quatrième siècle ont cru l'intercession des *saints*, et nos controversistes l'ont prouvé ; mais nous venons de faire voir aussi que les Pères du deuxième et du troisième avaient frayé le chemin et commencé la chaîne de la tradition ; qu'ainsi elle remonte jusqu'aux Apôtres. Saint Jérôme, en soutenant contre Vigilance la même vérité au cinquième, ne fit que suivre ses maîtres. Les fondateurs mêmes de protestantisme, Jean Hus, Luther et Calvin, ont avoué que les *saints* prient pour l'Eglise en général ; or, les mêmes autorités qui prouvent cette intercession en général établissent aussi *l'intercession* particulière ; on ne peut pas faire plus d'objections contre l'une que contre l'autre.

Il ne faut pas oublier que les sectes de chrétiens orientaux, les Grecs schismatiques, les jacobites, les nestoriens admettent aussi bien que les catholiques l'intercession des *saints*. Vainement les protestans ont voulu contester ce fait, il est actuellement prouvé jusqu'à la démonstration ; mais ils ne s'obstinent pas moins à soutenir que l'intercession des *saints* est un dogme nouveau inconnu aux premiers Chrétiens.

De l'invocation des saints.

Quelques protestans ont avancé que quand il serait vrai que les *saints* intercèdent pour nous auprès de Dieu, il ne s'ensuivrait pas

[1] Hebr., XII, 24.

encore que l'on dût les invoquer ; mais le sens commun suffit pour nous faire comprendre que si les *saints* prennent intérêt à notre salut, et nous accordent auprès de Dieu le secours de leurs prières, nous devons les respecter comme des protecteurs et des bienfaiteurs, avoir pour eux de la reconnaissance et de la confiance. Ainsi ont raisonné tous les esprits sensés, et c'est là-dessus qu'est fondé le culte que nous rendons aux *saints*, culte autorisé par l'Ecriture sainte.

Jacob dit, en bénissant ses petits-fils : « Que Dieu, qui m'a nourri « depuis ma jeunesse; que l'Ange du Seigneur, qui m'a délivré de « tous mes maux , bénisse ces enfans ; que l'on invoque sur eux mon « nom et les noms de mes pères Abraham et Isaac [1]. » Remarquons d'abord que Jacob réunit la bénédiction de l'Ange à celle de Dieu. Suivant le texte hébreu , disent les protestans, les paroles suivantes signifient seulement : *Que ces enfans soient appelés de mon nom et de celui de mes pères.* Explication contraire à l'histoire; jamais Ephraïm et Manassé n'ont porté le nom d'*Abraham* ni d'*Isaac;* on appelait ces deux tribus *la maison de Joseph.* Mais dans la suite des siècles, lorsque les Prophètes et les justes de l'ancienne loi demandaient à Dieu ses graces, ils lui disaient : *Souvenez-vous, Seigneur, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob*, etc. Voilà évidemment l'invocation de laquelle ce dernier a parlé. Or, invoquer ces noms en parlant à Dieu, ou invoquer ces patriarches afin qu'ils demandent à Dieu ses graces, c'est la même chose, puisque, suivant le style de l'Ecriture sainte, *invoquer le nom de Dieu*, c'est invoquer Dieu lui-même.

Le Sauveur dit : « Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera [2]: » *Honorificabit eum Pater meus.* Ordinairement cette promesse ne s'accomplit point sur la terre, donc elle s'accomplit dans le ciel. Or, en quoi consiste cet honneur réservé aux *saints*, sinon dans le crédit que Dieu leur accorde auprès de lui, et dans le culte que nous leur rendons ? Cent fois il est dit que les *saints règneront* dans le ciel avec Dieu et avec Jésus-Christ; qu'est-ce que régner, sinon accorder des graces et recevoir des hommages ?

Jésus-Christ, priant pour ses disciples, dit à son Père: « Je ne « prie pas seulement pour eux, mais pour ceux qui croiront en moi « par leur parole, afin qu'ils soient tous unis comme vous et moi « sommes un [3]. » Il s'agit de savoir en quoi consiste cette *union*, que nous appelons *la communion des saints*, et combien elle doit

[1] Gen., XXVIII, 16. — [2] Joan., XII, 26. — [3] Ibid., XVII, 20.

durer. Or, nous soutenons qu'elle doit être éternelle, comme celle qui règne en Jésus-Christ et son Père; donc elle subsiste entre les *saints* et nous, aussi bien qu'entre les fidèles vivans; donc nous devons honorer et invoquer les *saints;* de même qu'ils s'intéressent auprès de Dieu et le prient pour nous. De quel droit les protestans veulent-ils rompre ce lien sacré, en rejetant toute communication entre les *saints* et nous? Non contens d'avoir fait schisme avec l'Eglise de la terre, ils se séparent encore de celle du ciel.

L'invocation des *saints* est aussi ancienne que l'Eglise. Au troisième siècle, Origène enseignait déjà que l'on doit invoquer les Anges, parce que Dieu les a chargés de nous garder et de veiller à notre salut, et il invoquait lui-même son Ange gardien avec confiance; or, il enseignait aussi que les *saints* prennent soin de notre salut et nous aident par leurs prières; donc il était d'avis que l'on pouvait et que l'on devait invoquer les *saints*, puisqu'il compare la charité des uns à celle des autres. On peut voir les témoignages des autres Pères de l'Eglise dans les notes de Feuardent sur saint Irénée.

Dans les plus anciennes Liturgies grecque, syriaque, cophte; éthiopienne; dans le Sacramentaire romain, gallican et mozarabique, l'invocation de la sainte Vierge et des *saints* fait partie des prières du *saint* sacrifice; jamais l'Eglise chrétienne n'a célébré autrement le service divin.

Enfin, le reproche que nous font les protestans de rendre aux *saints* le même culte qu'à Dieu n'est pas plus nouveau. Celse l'a fait au second siècle; Eunape, Julien, Libanius, Maxime de Madaure, l'ont répété; les manichéens, les ariens, Vigilance, l'ont renouvelé; il n'est pas fort honorable aux protestans de copier les calomnies des païens et des hérétiques.

Objections des protestans.

La manière dont Basnage commence l'histoire du culte des *saints* est un chef-d'œuvre de mauvaise foi. « Puisque Dieu, dit-il, est un « Etre infiniment parfait, il devrait seul attirer nos hommages et « notre culte. Si sa puissance était bornée, il faudrait recourir à « d'autres dieux pour en obtenir l'accomplissement de nos désirs; « mais puisqu'il est la source de tous les biens et que toutes les « créatures lui sont soumises, pourquoi porter nos vœux à d'autres « qu'à lui? S'il éloignait de lui les pécheurs et les misérables, il « faudrait tourner les yeux d'un autre côté; mais il leur crie:

» *Venez à moi, vous tous qui êtes chargés*, etc. Son trône est un « trône de graces accessible à tous. L'homme qui n'aime ni la ser- « vitude ni la peine ne devrait pas s'imposer un nouveau joug, en « cherchant d'autres objets d'adoration que Dieu; content de la « nécessité qui lui est imposée d'adorer et de servir Dieu, il a in- « térêt de ne dépendre que de la Divinité seule, et à ne point flé- « chir le genou devant des hommes qui lui sont semblables. Cepen- « dant on a presque toujours aimé à servir la créature préférable- « ment à Dieu. L'élévation et la puissance de cet être infini a servi « de prétexte pour autoriser l'idolâtrie; on s'est fait une difficulté « d'élever son ame si haut et d'approcher d'un Dieu infini. On a « imaginé que des hommes semblables à nous seraient plus sensibles « à nos maux que Dieu; on a cru qu'un *saint* occupé des besoins « d'une seule province, d'un royaume, d'une seule famille ou d'un « seul homme y serait plus attentif que Dieu, chargé du soin de « l'univers entier; chacun a choisi son patron et son dieu do- « mestique. »

On ne croit point à Rome, dit-il, que Dieu seul soit adorable; suivant Maldonat, c'est une erreur et une impiété de croire que Dieu seul mérite le culte religieux. Les inquisiteurs ont fait effacer dans quelques ouvrages cette maxime, que l'adoration ne doit être rendue qu'à Dieu seul, et que les Anges ne sont pas adorables; les premiers Chrétiens soutenaient précisément le contraire.

Dans ce long passage, il n'y a pas une phrase qui ne soit répréhensible.

1° Il semble supposer que le culte est dû à Dieu, parce qu'il est souverainement parfait; s'il veut parler des perfections qui n'ont aucun rapport aux créatures, il est déjà dans l'erreur; les hommes n'ont jamais rendu des hommages à la Divinité qu'à cause des bienfaits qu'ils en avaient reçus et qu'ils en attendaient. Dieu seul est digne du culte suprême, cela est incontestable; mais les protestans supposent faussement qu'il n'y a point d'autre culte que celui-là, ou que Dieu nous défend de rendre aucun honneur à de *saints* personnages auxquels il a promis cet honneur pour récompense. Nous avons prouvé le contraire de ces deux suppositions.

2° Il donne à entendre qu'en recourant aux *saints* nous recourons à *d'autres dieux*; c'est une double fausseté. Jamais nous n'avons regardé les *saints* comme des dieux, ni comme égaux à Dieu, ni comme indépendans de Dieu; donc en les invoquant nous invoquons Dieu lui-même par leur organe, puisque nous savons qu'ils ne peuvent rien sans lui; nous agissons ainsi, non parce que sa puis-

sance est bornée, non parce que nous le croyons moins bon que les *saints*, mais parce qu'il a voulu être ainsi invoqué, pour entretenir entre les *saints* et nous l'union sainte que Jésus-Christ a établie entre les membres de son Eglise.

3° C'est une impiété d'appeler une *servitude*, une *peine*, un *joug*, l'adoration que nous devons à Dieu seul, et l'honneur très différent que nous rendons aux *saints ;* ce devoir, loin de nous être à charge, nous console et nous encourage. Dieu ne pouvait mieux nous convaincre de sa bonté qu'en nous donnant pour intercesseurs des hommes qui ont été semblables à nous, qui ont éprouvé les mêmes besoins et les mêmes faiblesses que nous. Ils ne le sont plus aujourd'hui, mais ils conservent pour nous la charité qui, suivant l'expression de saint Paul, *ne meurt jamais.* En quel sens cherchons-nous à dépendre d'autres êtres que de la Divinité? L'Eglise, en nous excitant à prier les *saints*, ne nous défend pas de nous adresser à Dieu lui-même; la prière la plus commune d'un catholique est l'Oraison dominicale, qui s'adresse directement à Dieu.

4° Basnage nous calomnie grossièrement en nous accusant de servir la créature préférablement à Dieu. Nous servons Dieu et nous lui obéissons, lorsque nous prions les *saints* de lui présenter nos hommages et nos vœux. Nous croyons qu'ils lui seront ainsi plus agréables; c'est donc à lui seul que nous cherchons à plaire. C'est une étrange manie de supposer que quand nous employons un intercesseur auprès de Dieu, nous lui témoignons par là moins de respect et de confiance que si nous nous adressions directement à lui. Les protestans oublient qu'ils ont à réfuter d'abord les sociniens, leurs disciples; ceux-ci soutiennent que, quoique Jésus-Christ ne soit pas Dieu, nous devons cependant honorer et prier Dieu par Jésus-Christ.

5° Lorsque Basnage ajoute que l'élévation de la puissance de l'Etre infini a servi de prétexte pour autoriser l'idolâtrie, il se montre très mal instruit de la nature de ce culte et de son origine. Les païens, même les philosophes, n'ont pas admis plusieurs dieux, parce qu'ils supposaient un Dieu suprême trop grand et trop puissant pour s'occuper des créatures, mais parce qu'ils ne concevaient pas qu'un seul être fût assez puissant pour gouverner tout l'univers sans troubler son repos et son bonheur. N'ayant aucune idée du pouvoir créateur, ils ne pouvaient avoir celle d'une Providence infinie compatible avec la félicité suprême. Ils n'ont pas invoqué d'abord des hommes semblables à eux, mais de prétendus génies ou esprits qu'ils plaçaient dans toutes les parties de la nature, et

auxquels ils en attribuaient tous les phénomènes, et ils ne les supposaient dépendans en aucune manière d'un Dieu souverain plus puissant qu'eux. Ainsi, lorsque Basnage appelle les *saints* patrons *des dieux domestiques*, il montre une ignorance ou une malignité qui ne lui fait pas honneur. *Un intercesseur* et *un Dieu* sont des noms et des idées dont l'une exclut l'autre.

Il pèche plus grièvement encore quand il dit : « On ne croit point « à Rome que *Dieu seul est adorable*, que *l'adoration ne doit être* « *rendue qu'à Dieu seul*, que *les Anges ne sont point adorables;* les « inquisiteurs font effacer ces maximes dans les livres ; Maldonat « enseigne que Dieu n'est pas le seul objet du *culte religieux.* »

Mais confondre l'adoration qui signifie ordinairement le *culte suprême*, avec toute espèce de *culte religieux*, est-ce un sophisme fait de bonne foi ? Il est dit : «Louez le Seigneur notre Dieu, *adorez* « l'escabeau de ses pieds, parce que c'est une chose sainte [1]. » Si nous voulions conclure de là que *l'adoration* n'est pas due à Dieu seul, que répondrait Basnage ? Il dirait qu'*adorer* est un terme équivoque, que souvent il signifie simplement se *prosterner* pour témoigner du respect. Nous insistons, et nous demandons si se prosterner devant l'arche d'alliance, qui est appelée *l'escabeau des pieds de Dieu*, n'est pas un témoignage de culte ; si ce culte est purement profane et non un culte religieux. Nous attendrons longtemps avant que les protestans aient satisfait à cette question.

Dire que Dieu seul est adorable, que les *saints* ni les Anges ne le sont point, que l'adoration n'est due qu'à Dieu, ce sont des vérités que tout chrétien doit admettre, parce que dans ces expressions le mot *adoration* signifie évidemment le culte suprême ; jamais ces maximes n'ont été censurées ni à Rome ni ailleurs. Mais soutenir que Dieu seul est l'objet du culte religieux, que ce culte ne peut être adressé qu'à lui, que tout culte religieux rendu à une créature est une idolâtrie, une superstition, une injure faite à Dieu, etc., ce sont là autant d'erreurs ; nous avons prouvé qu'il y a un culte religieux inférieur et subordonné qui est dû aux personnes et aux choses auxquelles Dieu a communiqué une excellence et une dignité surnaturelles, et qui n'est point l'adoration proprement dite.

Basnage prétend que le culte des *saints* est venu des ariens. Comme ils soutenaient, dit-il, que l'on devait adorer Jésus-Christ, quoiqu'il ne fût pas Dieu, il était de leur intérêt de prétendre que

[1] Ps. XCVIII, 5.

l'on pouvait sans crime adorer des créatures; c'est pour cela que l'empereur Constance, arien déclaré, se montra si zélé à rassembler des reliques et à les placer dans les Eglises.

Pour que cela fût vrai, il faudrait que les Pères du second et du troisième siècle eussent été ariens cent ou deux cents ans avant l'arianisme; nous avons fait voir qu'ils ont approuvé le culte des *saints*. Nous défions tous les critiques protestans de prouver par aucun monument que les ariens aient jamais dit qu'il est permis d'*adorer* des créatures; quand ces hérétiques auraient abusé comme eux du terme d'*adoration*, cet abus n'en serait pas pour cela plus pardonnable. Comme les premiers rejetaient aussi bien que les derniers la tradition et le sentiment des anciens Pères, ils étaient plus intéressés à désapprouver qu'à autoriser le culte rendu à ces *saints* personnages, puisqu'il augmentait le respect que l'on avait pour leur doctrine. La plupart des évêques qui condamnèrent Arius en Egypte l'an 424, et à Nicée l'an 425, avaient vécu et avaient été instruits au troisième siècle; est-il croyable qu'en opposant à ces hérétiques la tradition, ils l'aient violée eux-mêmes, quant au culte des *saints*, et que personne ne le leur ait reproché? Si les ariens avaient été les auteurs de cette pratique, ç'aurait été pour les catholiques une raison de plus de la rejeter. Basnage a eu la maladresse de citer George, intrus sur le siége d'Alexandrie, qui, passant devant un temple des païens, s'écria: *Combien ce sépulcre subsistera-t-il encore?* Il a feint d'ignorer que ce George était un arien forcéné; aurait-il ainsi parlé s'il avait cru que pour l'intérêt de l'arianisme il était bon que les Eglises fussent remplies de tombeaux et d'ossemens des morts? Suivant le raisonnement de ce critique, les sociniens, qui pensent comme les ariens, devraient être fort zélés pour le culte des *saints*, et ils en sont tout aussi ennemis que les protestans.

Mosheim, faisant à son tour l'histoire du culte des *saints*, en place la naissance au quatrième siècle; il prétend que ce culte est venu de la philosophie platonique et des idées populaires que les Pères de l'Eglise avaient adoptées. Mais dans son histoire chrétienne, 1er siècle, il convient que le culte des martyrs a commencé dès le premier siècle. D'ailleurs, par les monumens que nous venons de citer, il est prouvé que le culte des *saints* date du berceau de l'Eglise, et remonte jusqu'aux Apôtres. Comment serait-il né des idées platoniciennes? c'est un mystère que Mosheim n'a pas expliqué, et duquel il n'a pas parlé dans la dissertation *De turbata per Platonicos ecclesia*. Si par des idées populaires il entend la

vénération que tous les hommes conçoivent naturellement pour les grandes vertus, pour le mérite éminent, pour les dons surnaturels de la grace, et pour les personnages dans lesquels ils l'aperçoivent, nous convenons que telle est la première origine du culte des *saints*; mais blâmer cette espèce d'instinct, c'est blesser le sens commun. Il ajoute que personne n'osa censurer ce culte ridicule. Comment oser le censurer, pendant que les fondateurs du protestantisme ont été forcés de l'approuver, en se contredisant eux-mêmes? Ils disent dans leurs livres: *Nous estimons, nous respectons, nous aimons, nous admirons les saints, non pour les adorer, mais pour les imiter.* Or l'estime, le respect, l'amour, joints à l'admiration et au désir de l'imitation, ne sont-ils pas un vrai culte? Si cela n'est pas, nous prions nos adversaires de nous apprendre enfin ce qu'ils entendent par le mot *culte.* Quant à l'équivoque de celui d'*adorer*, nous avons assez relevé cet abus.

On invoqua, dit Mosheim, les ames bienheureuses des Chrétiens décédés; on crut sans doute que ces ames pouvaient quitter le ciel, visiter les hommes, voyager dans les différens pays, surtout où leurs corps étaient enterrés; on crut qu'en honorant leurs images, on les y rendait présentes, comme les païens l'avaient pensé à l'égard des statues de Jupiter et de Minerve.

Probablement ce sont là les idées platoniciennes et populaires que Mosheim a trouvé bon de prêter aux Pères de l'Eglise. Mais admirons la justesse de cette supposition. Pendant les trois premiers siècles de l'Eglise, temps de persécution de la part des païens, lorsque les docteurs chrétiens avaient le plus grand intérêt à ménager leurs ennemis et à calmer leur haine, ils ont combattu de front toutes leurs idées, ils ont censuré sans ménagement toutes les pratiques de l'idolâtrie, ils ont réprouvé tout culte religieux qui n'était pas adressé à Dieu seul. Au quatrième siècle, lorsque la paix a été donnée à l'Eglise, que les païens ont cessé d'être redoutables, que l'absurdité du paganisme a été pleinement démontrée, la face du Christianisme a tout à coup changé, les Pères ont repris les idées et les erreurs païennes, ils ont adopté les visions des platoniciens, même en écrivant contre eux; ils ont abandonné la doctrine des fondateurs du Christianisme, en faisant profession d'y être inviolablement attachés; en approuvant le culte des saints, ils ont substitué de nouvelles idoles à la place de celles qu'ils avaient fait renverser. Voilà le phénomène absurde que les protestans ont été obligés de forger pour soutenir leur doctrine contre le culte des *saints.*

Nous pouvions nous en dispenser, puisque les accusations des protestans contre les Pères sont de vaines conjectures, dénuées de preuves, et suggérées par la malignité. Mosheim ni ses pareils n'ont jamais pu citer un seul passage des Pères où il soit dit que les ames des bienheureux peuvent quitter le ciel, visiter les hommes, voyager dans les divers pays, se rendre présentes dans leurs images. Plusieurs Pères l'ont pensé à l'égard des démons que les païens prenaient pour des dieux, mais ils n'ont jamais eu la même idée à l'égard des ames des bienheureux. (Note sur Origène, *Exhort. ad martyr.* n. 45 ; BERGIER, *Dictionnaire de théologie*, art. *Saint*, *Sainteté.*)

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR LA SAINTETÉ ET SUR LES SAINTS.

Viri sancti eritis mihi.

Vous serez devant moi des hommes saints. (*Exod.*, 22, 31.)

Sancti estote, quia ego sanctus sum.

Soyez saints, parce que je suis saint. (*Levit.*, 11, 14.)

Sanctificamini et estote sancti.

Sanctifiez-vous et soyez saints. (*Ibid.* 20, 7.)

Memores præceptorum Domini, faciant ea, sintque sancti Deo suo.

Que les enfans d'Israël se souviennent des préceptes du Seigneur; qu'ils les accomplissent, et qu'ils soient saints devant leur Dieu. (*Num.*, 15, 40.)

Populus sanctus es Domino Deo tuo.

Vous êtes un peuple saint consacré au Seigneur votre Dieu. (*Deut.*, 7, 6.)

Omnes sancti in manu Dei sunt; et qui appropinquant pedibus ejus, accipient de doctrina illius.

Tous les saints sont sous la main de Dieu; et ceux qui s'approchent de ses pieds recevront ses oracles. (*Ibid.* 33, 3.)

Beata gens cujus est Dominus Deus ejus: populus quem elegit in hæreditatem sibi.

Heureuse la nation dont le Seigneur est le Dieu! heureux le peuple qu'il a choisi pour son héritage! (*Ps.* 88, 12.)

Mirabilis Deus in sanctis suis.

Dieu est admirable dans ses saints. (*Ibid.* 67.)

Deus qui glorificatur in concilio sanctorum.

Dieu est glorifié dans l'assemblée des saints. (*Ibid.* 67.)

Benedicite Dominum, omnes electi ejus: agite dies lætitiæ et confitemini illi.

Bénissez le Seigneur, vous tous qui êtes ses élus; célébrez les jours de sa joie et confessez son nom. (*Tob.*, 13, 10.)

Justorum animæ in manu Dei sunt, et non tanget illos tormentum mortis.

Les ames des justes sont en la main de Dieu, et les douleurs de la mort ne les atteindront pas. (*Sap.*, 3, 1.)

Si coram hominibus tormenta passi sunt, spes illorum immortalitate plena est.

Si devant les hommes ils ont souffert des tourmens, leur espérance est pleine d'immortalité. (*Ibid.* 4.)

Fulgebunt justi, et tanquam scintillæ in arundineto discurrent.

Les justes brilleront comme la flamme qui court dans le chaume aride. (*Ibid.* 7.)

Judicabunt nationes, et dominabuntur populis; et regnabit Dominus illorum in perpetuum.

Ils jugeront les nations et ils domineront les peuples, et leur Seigneur règnera à jamais. (*Ibid.* 8.)

Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est.

Voilà qu'ils sont comptés parmi les enfans de Dieu, et leur partage est entre les saints. (*Ibid.* 5, 5.)

Accipient regnum decoris et diadema speciei de manu Domini.

Les saints recevront le royaume d'honneur et le diadème de gloire de la main du Seigneur. (*Ibid.* 17.)

Reddidit justis mercedem laborum suorum, et deduxit illos in via mirabili: et fuit illos in velamento diei, et in luce stellarum per noctem.

La sagesse a rendu aux justes le prix de leurs travaux, et elle les a conduits dans une voie admirable; elle leur a servi d'abri pendant le jour et de lumière pendant la nuit. (*Ibid.* 10, 17.)

Quos Deus prædestinavit, hos et vocavit; et quos vocavit hos et justificavit; quos autem justificavit, illos glorificavit.

Ceux que Dieu a prédestinés, il les a aussi appelés; et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés; et ceux qu'il a justifiés, il les a glorifiés. (*Rom.*, 8, 30.)

Benedictus Deus, qui elegit nos in Christo, ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus in charitate.

Béni soit Dieu qui nous a élus en Jésus-Christ, afin que par la charité nous fussions saints et irrépréhensibles devant ses yeux. (*Eph.*, 1, 3, 4.)

Secundum eum qui vocavit vos, sanctum, et ipsi in omni conversatione sancti sitis.

Soyez saints dans toute la conduite de votre vie, comme celui qui vous a appelés est saint. (*Pet.*, 1, 15.)

Regnasti et advenit tempus reddere mercedem servis suis et sanctis.

Vous avez régné, ô mon Dieu! et il est arrivé le temps de récompenser vos serviteurs et les saints. (*Apoc.*, 11, 18.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR LA SAINTETÉ.

EXORDE.

Mirabilis Deus in sanctis suis.

Dieu est admirable dans ses saints. (*Ps.* LXVII.)

A considérer Dieu dans lui-même, nous ne pouvons dans lui-même l'admirer, parce qu'il est trop élevé au dessus de nous et trop grand. Comme nous ne le connaissons sur la terre que dans ses ouvrages, ce n'est aussi sur la terre, à proprement parler, que dans ses ouvrages qu'il est admirable pour nous. Or, l'ouvrage de Dieu par excellence, ce sont les saints; et par conséquent, disait le Prophète royal, c'est surtout dans ses saints qu'il nous paraît digne de nos admirations : *Mirabilis Deus in sanctis suis.*

En effet, de quelque manière que nous envisagions les saints, Dieu est admirable en eux, et quand je m'en tiendrais au seul Evangile de ce jour, qu'y a-t-il de plus admirable que d'avoir conduit des hommes à la possession d'un royaume par la pauvreté? que de leur avoir fait trouver la consolation et la joie par les pleurs et l'adversité? que de les avoir élevés par les humiliations au comble de la gloire, et, pour me servir de l'expression de saint Ambroise, de les avoir béatifiés par les misères mêmes? Car voilà, si je puis user de ce terme, les divins paradoxes dont le Saint-Esprit nous donne l'intelligence dans cette solennité, et que nous n'aurions jamais pu comprendre si les saints que nous honorons n'en étaient une preuve sensible : voilà les miracles que Dieu a opérés dans ses élus : *Mirabilis Deus in sanctis suis.*

J'ajoute néanmoins, mes chers auditeurs, après saint Léon, pape, une chose qui me semble encore plus propre à nous toucher, par l'intérêt que nous y devons prendre comme Chrétiens. Car Dieu, dit ce Père, est particulièrement admirable dans ses saints, parce qu'en les glorifiant il nous a pourvus d'un puissant secours,

c'est celui de leur protection; et qu'en même temps il nous a mis devant les yeux un grand modèle, c'est l'exemple de leur vie : *Mirabilis Deus in sanctis suis, in quibus, et præsidium nobis constituit, et exemplum.* Je m'attache à cet exemple des saints pour établir solidement les importantes vérités que j'ai à vous annoncer; et, sans rien dire du secours que nous pouvons attendre d'eux, et que nous en recevons, je veux vous faire admirer Dieu dans la conduite qu'il a tenue en nous proposant ces illustres prédestinés dont la sainteté doit produire en nous de si merveilleux effets pour notre sanctification. Vierge sainte, reine de tous les saints, puisque vous êtes la mère du Saint des saints, vous en qui Dieu s'est montré souverainement admirable; puisque c'est en vous et par vous qu'il s'est fait homme et qu'il s'est rendu semblable à nous, faites descendre sur moi ses graces. Il s'agit d'inspirer à mes auditeurs un zèle sincère, un zèle efficace d'acquérir cette sainteté si peu goûtée, si peu connue, si peu pratiquée dans le monde, et toutefois si nécessaire pour le salut du monde. Je ne puis mieux réussir dans cette entreprise que par votre intercession, et c'est ce que je vous demande, en vous adressant la prière ordinaire. *Ave, Maria.*

En trois mots j'ai compris, ce me semble, trois sujets de la plus juste douleur, soit que nous soyons sensibles aux intérêts de Dieu, soit que nous ayons égard aux nôtres, quand j'ai dit que la sainteté, si nécessaire pour notre salut, était peu goûtée, peu connue et peu pratiquée dans le monde. Mais je prétends aussi vous consoler, Chrétiens, quand j'ajoute que Dieu, par son adorable sagesse, a su remédier efficacement à ces trois grands maux, en nous mettant devant les yeux la sainteté de ses élus, et en les prédestinant pour nous servir d'exemples. Je m'explique.

Cette sainteté que Dieu nous commande, et sans laquelle il n'y a point de salut pour nous, par une déplorable fatalité, trouve dans les esprits des hommes trois grands obstacles à vaincre, et qu'elle a peine souvent à surmonter; savoir, le libertinage, l'ignorance et la lâcheté. Parlons plus clairement et plus simplement. Trois sortes de Chrétiens dans le monde, par l'aveuglement où nous jette le péché et par la corruption du monde même, sont mal disposés à l'égard de la sainteté; car les libertins la censurent et tâchent à la décrier, les ignorans la prennent mal, et, dans l'usage qu'ils en font, ou, pour mieux dire, qu'ils en croient faire, ils n'en ont que de fausses idées; enfin, les lâches la regardent comme impossible, et désespèrent d'y parvenir. Les premiers,

malins et critiques, la rendent odieuse, et de là vient qu'elle est peu goûtée; les seconds, grossiers et charnels, s'en forment des idées, non selon la vérité, mais selon leur goût et selon leurs sens, et de là vient qu'elle est peu connue; les derniers, faibles et pusillanimes, s'en rebutent et y renoncent dans la vue des difficultés qu'ils y rencontrent, et de là vient qu'elle est rare et peu pratiquée : trois dangereux écueils à éviter dans la voie du salut, mais écueils dont nous nous préserverons aisément, si nous voulons profiter de l'exemple des saints.

Car je soutiens, et voici le partage de ce discours, je soutiens que l'exemple des saints est la plus invincible de toutes les preuves pour confondre la malignité du libertin, et pour justifier contre lui la vraie sainteté; je soutiens que l'exemple des saints est la plus claire de toutes les démonstrations pour confondre les erreurs du Chrétien séduit et trompé, et pour lui faire voir en quoi consiste la vraie sainteté; je soutiens que l'exemple des saints est le plus efficace de tous les motifs pour confondre la tiédeur, beaucoup plus le découragement du Chrétien lâche, et pour le porter à la pratique de la vraie sainteté. De là n'aurai-je pas droit de conclure que Dieu est admirable dans ses saints, lorsqu'il nous les donne pour modèles? *Mirabilis Deus in sanctis suis.* Je parle, encore une fois, à trois sortes de personnes dont il est aujourd'hui question de rectifier les sentimens sur le sujet de la sainteté chrétienne : aux libertins qui la combattent, aux ignorans qui ne la connaissent pas, aux lâches qui n'ont pas le courage de la pratiquer, et, sans autre raisonnement, je montre aux premiers que, supposé l'exemple des saints, leur libertinage est insoutenable; aux seconds que leur ignorance est sans excuse; aux derniers que leur lâcheté n'a plus de prétexte : trois vérités que je vais développer : appliquez-vous. (BOURDALOUE, *Sur la Sainteté.*)

L'exemple des saints justifie contre le libertin la vraie sainteté.

C'est de tout temps que la sainteté, et même la plus solide et la plus vraie, a été en butte à la malignité des libertins et à leur censure. C'est de tout temps qu'ils l'ont combattue comme ses plus déclarés ennemis; et c'est pour cela, ou qu'ils ont tâché de se persuader et de persuader aux autres qu'il n'y avait point dans le monde de vraie sainteté, ou qu'ils ont au moins affecté, en la confondant avec la fausse, de la décrier: deux artifices dont ils se sont servis pour défendre, et, s'ils avaient pu, pour autoriser leur

libertinage contre la sainteté chrétienne, qui néanmoins a toujours été et sera toujours devant Dieu et devant les hommes leur condamnation ; deux artifices que saint Jérôme a subtilement démêlés dans une de ses Epîtres, où il s'en explique ainsi : *Lacerant sanctum propositum, et nequitiæ suæ remedium arbitrantur, si nemo sit sanctus, si turba sit pereuntium, si omnibus detrahatur.* Ce Père parlait en particulier de certains esprits prétendus forts qui, témérairement et sans respect, blâmaient la conduite de sainte Paule et le courage qu'elle avait eu de quitter Rome pour aller chercher son salut dans la retraite et dans l'éloignement du monde. Ces paroles sont remarquables, et d'autant plus dignes d'être pesées qu'elles expriment ce que nous voyons tous les jours arriver dans notre siècle : *Lacerant sanctum propositum.* Parce qu'ils raisonnent en mondains, disait saint Jérôme, ils déchirent par leurs railleries, et même par leurs médisances, tout ce que les serviteurs de Dieu font de plus édifiant et de plus louable pour honorer Dieu : *Et nequitiæ suæ remedium arbitrantur, si nemo sit sanctus;* ils croient leur libertinage bien à couvert quand ils ont la hardiesse de soutenir qu'il n'y a point de saints sur la terre; que ceux qu'on estime tels ont comme les autres leurs passions et leurs vices, et des vices même grossiers ; que les plus gens de bien sont comme eux dans la voie de perdition, et qu'on a droit de dire de tout le monde que tout le monde est corrompu et perverti. Non seulement ils soupçonnent que cela peut être, mais ils s'assurent que cela est; et, dans cette supposition, aussi extravagante que maligne, ils se consolent; comme si l'affreuse opinion qu'ils ont de tout le genre humain était la justification de leur iniquité, et devait les guérir de tous les remords intérieurs qu'ils auraient infailliblement à essuyer, si le monde leur faisait voir des hommes vraiment vertueux, et dont la vie exemplaire fût un reproche sensible de leur impiété et de leurs désordres : *Et nequitiæ suæ remedium arbitrantur, si detrahatur omnibus.* Prenez garde, s'il vous plaît, à la pensée de ce saint docteur.

La première injustice que le libertin fait à la sainteté chrétienne est de ne la vouloir pas reconnaître, c'est-à-dire de prétendre que ce que l'on appelle sainteté n'est rien moins dans les hommes que sainteté; que dans les uns c'est vanité, dans les autres singularité; dans ceux-ci dépit et chagrin, dans ceux-là faiblesse et petitesse de génie ; et malgré les dehors les plus spécieux, dans plusieurs, imposture et hypocrisie. Car c'est ainsi, mes chers auditeurs, qu'on en juge dans le monde, mais particulièrement à la cour, dans ce

grand monde où vous viviez, dans ce monde que je puis appeler l'abrégé du monde; monde profane dont la malignité, vous le savez, est de n'admettre point de vraie vertu, de ne convenir jamais du bien, d'être toujours convaincu que ceux qui le font ont d'autres vues que de le faire, de ne pouvoir croire qu'on serve Dieu purement pour le servir, ni qu'on se convertisse purement pour se convertir; de n'en voir aucun exemple qu'on ne soit prêt à contester, de critiquer tout, et, à force de critiquer tout, de ne trouver plus rien qui édifie; malignité, reprend saint Jérôme, injurieuse à Dieu et pernicieuse aux hommes : ne perdez pas cette réflexion, qui vous peut être infiniment utile et salutaire.

Malignité injurieuse à Dieu, puisque par là l'on ôte à Dieu la gloire qui lui est due, en attribuant à tout autre qu'à lui les œuvres dont il est l'auteur, comme nous apprenons de l'Evangile que les pharisiens en usaient à l'égard du Fils de Dieu. Car que faisaient-ils? ils imputaient à l'art magique les miracles de ce Dieu-Homme; ils disaient qu'il chassait les démons par la puissance de Béelzébut, le prince des ténèbres. Et que fait-on à la cour? On veut, et l'on veut sans distinction qu'un intérêt secret y soit le ressort, le motif de tout le bien qu'on y pratique, de tout le culte qu'on y rend à Dieu, de toutes les résolutions qu'on y prend de mener une vie chrétienne, de toutes les conversions qui y paraissent, de toutes les réformes qu'on y aperçoit. On veut qu'une basse et servile politique en soit le principe et la fin. On dit d'une ame touchée de Dieu, et qui commence de bonne foi à régler ses mœurs, qu'elle prétend quelque chose, qu'il y a du mystère dans sa conduite, que ce changement est une scène qu'elle donne, mais que Dieu y a peu de part. Or l'un n'est-il pas semblable à l'autre? et si le langage du pharisien a été un blasphème contre Jésus-Christ, celui du monde qui juge et qui décide de la sorte est-il moins injuste et moins criminel?

Malignité pernicieuse aux hommes, puisque le mondain se prive ainsi d'une des graces les plus touchantes, et, dans l'ordre de la prédestination, les plus efficaces, qui est le bon exemple; ou plutôt, puisqu'autant qu'il dépend de lui il anéantit à son égard cette grace du bon exemple. Ces conversions, dont il est témoin, et qu'on lui propose pour le faire rentrer en lui-même, n'ont plus d'autre effet sur lui que de lui faire former mille raisonnemens, mille jugemens téméraires et mal fondés; que de lui faire profaner ce qu'il y a de plus saint par les railleries les plus piquantes, et souvent même par les discours les plus impies. Dieu le permet pour punir en lui cet esprit d'orgueil qui le porte à s'ériger en censeur si sévère de la

sainteté: d'où il arrive que, bien loin de tirer aucun fruit des exemples qu'il a devant les yeux, il s'endurcit le cœur, il se confirme dans ses désordres, il demeure dans son impénitence, il s'y obstine et se rend encore plus incorrigible; au lieu que les ames fidèles marchent avec simplicité dans les voies de Dieu, profitent du bien qu'elles supposent bien, au hasard même de s'y tromper, s'édifient des vertus, quoique douteuses, qui leur paraissent vertus, de ces exemples mêmes contestés se font des leçons et des règles; heureuses qu'il y en ait encore; et, sans penser à les combattre, bénissant Dieu de ce qu'il les suscite pour sa gloire, pour le bien de ses élus et pour la confusion du libertinage.

Car je l'ai dit, Chrétiens, et je le répète, quelque présomptueux que puisse être le libertinage du monde, jamais il ne se soutiendra contre certains exemples irréprochables que Dieu dans tous les temps lui a opposés, et qu'il lui opposera toujours pour le confondre. Cette nuée de témoins dont parle saint Paul, cette innombrable multitude de saints dont nous honorons la glorieuse mémoire, est en faveur de la sainteté chrétienne un argument trop plausible, et une preuve trop éclatante et trop forte pour pouvoir être affaiblie par toute l'impiété du siècle. Il y a dans le monde des hypocrites, je le sais, et peut-être trop pour n'en pas gémir moi-même; mais l'impiété du siècle peut-elle se prévaloir de l'hypocrisie pour en tirer cette dangereuse conséquence, qu'il n'y a point dans le monde de vraie sainteté? Au contraire, répond ingénieusement saint Augustin, c'est de là même qu'elle doit conclure qu'il y a une vraie sainteté, parce qu'il se trouve des saintetés fausses, et la raison qu'il en apporte est sans réplique : parce que la fausse sainteté, ajoute-t-il, n'est rien autre chose qu'une imitation de la vraie, comme la fiction est une imitation de la vérité.

En effet, ce sont les vraies vertus qui, par l'abus qu'on en a fait en voulant les imiter, ont produit, contre l'intention de Dieu, les fausses vertus. Le démon, père du mensonge, s'étant étudié à copier, autant qu'il a pu, les œuvres de Dieu, il a pris à tâche de contrefaire la vraie humilité par mille vains fantômes d'humilité, la vraie sévérité de l'Evangile par l'apparente sévérité de l'hérésie, le vrai zèle par le zèle jaloux, la vraie religion par l'idolâtrie et la superstition : témoignage évident, dit saint Augustin, qu'il y a donc une vraie religion, un vrai zèle, une vraie sévérité de mœurs, une vraie humilité de cœur, en un mot, une vraie sainteté, puisqu'il est impossible de contrefaire ce qui n'est pas, et que les copies, quoique fausses, supposent un modèle.

Or ce principe établi, qu'il y a une vraie sainteté, l'impiété du siècle la plus maligne demeure désarmée et sans défense. Que cette sainteté pure et sans reproche soit rare parmi les hommes, qu'elle se rencontre en peu de sujets, cela ne favorise en aucune sorte le libertin. Quand il n'y en aurait dans le monde qu'un seul exemple, il n'en faudrait pas davantage pour faire sa condamnation; et Dieu, par une providence toute spéciale, dispose tellement les choses que cet exemple, seul si vous le voulez, ne manque jamais, et que, malgré l'iniquité, il y en a toujours quelqu'un que le mondain lui-même, de son propre aveu, ne peut s'empêcher de reconnaître.

Oui, mon cher auditeur, si vous êtes assez malheureux pour être du nombre de ceux à qui je parle ici et que je combats, ce seul homme de bien que vous connaissez, et qui est, dites-vous, l'unique en qui vous croyez, et dont vous voudriez répondre, c'est celui-là même qui s'élèvera contre vous au jugement de Dieu; lui seul il vous fermera la bouche. Dieu n'aura qu'à vous le produire pour vous convaincre malgré vous du prodigieux égarement où vous aurez vécu, et pour faire paraître à tout l'univers la vanité, la faiblesse, le désordre de votre libertinage. En vain, pour votre justification, voudrez-vous alléguer l'hypocrisie de tant de mauvais Chrétiens. S'il y a eu dans le monde des hypocrites, vous dira Dieu, vous n'avez pas dû pour cela être un impie. Si plusieurs ont abusé de la sainteté de mon culte, il ne fallait pas vous porter à un excès tout opposé, ni vous livrer au gré de vos passions; car il n'était pas nécessaire que vous fussiez l'un ou l'autre : entre l'hypocrite et le libertin, il y avait un parti à suivre, et même un parti honorable; c'était d'être Chrétien et vrai Chrétien. Que ceux que vous avez traités de faux dévots l'aient été ou non, c'est sur quoi ils seront jugés; mais votre cause, qui n'a rien de commun avec eux, n'en a pu devenir meilleure. Tant de faux dévots, de dévots suspects qu'il vous plaira, en voici un, après tout, que vous ne pouvez récuser; en voici un qui vous confond, et qui vous confond par vous-même; car ce juste que vous avez vous-même respecté, ce juste en qui vous avez reconnu vous-même tous les caractères d'une piété sincère et solide, que ne l'avez-vous imité, et pourquoi ne vous êtes-vous pas formé sur ses exemples?

Cela, dis-je, suffirait pour faire taire l'impiété. Ce serait assez de ces saints, quoique rares et singuliers, que Dieu nous fait voir sur la terre; de ces saints qui, non seulement glorifient Dieu, mais ont encore le bonheur, en le glorifiant, d'être généralement approuvés des hommes; de ces saints dont la vertu est si unie, si simple, si

pure, si hautement et si universellement canonisée, que le libertinage même est forcé de les honorer; car il y en a, et, quelque réprouvé que soit le monde, il y en a au milieu de vous; vous savez bien les démêler, et vous ne vous trompez pas dans le discernement que vous en faites.

Mais je dis bien plus; et pour un juste dont l'exemple pourrait suffire, Dieu m'en découvre aujourd'hui une multitude innombrable, et me fournit autant de preuves contre vous. Il m'ouvre le ciel, et, m'élevant au dessus de la terre, il me montre ces troupes d'élus qu'une sainteté éprouvée, purifiée, consommée, a fait monter aux plus hauts rangs de la gloire; des hommes, dit saint Chrysostôme, induction admirable et dont vous devez être touchés, des hommes en qui la sainteté n'a été ni tempérament, puisqu'elle a réformé, changé, détruit dans eux le tempérament; ni humeur, puisqu'elle ne les a sanctifiés qu'en combattant, qu'en réprimant, qu'en mortifiant sans cesse l'humeur; ni politique, puisqu'elle les a dégagés de toutes les vues humaines; ni intérêt, puisqu'elle les a fait renoncer à tous les intérêts; ni vanité, puisqu'elle les a en quelque sorte anéantis, et qu'ils ne se sont presque tous sanctifiés qu'en se cachant dans les ténèbres; ni chagrin, puisqu'elle les a souvent détachés, séparés du monde lorsqu'ils étaient plus en état de jouir des prospérités, et de goûter les agrémens du monde; ni faiblesse, puisqu'elle leur a fait prendre les plus généreuses résolutions et soutenir les plus héroïques entreprises; ni petitesse de génie, puisqu'en souffrant, en mourant, en s'immolant pour Dieu, ils ont fait voir une grandeur d'ame que l'infidélité même a admirée; ni hypocrisie, puisque, bien loin de vouloir paraître ce qu'ils n'étaient pas, tout leur soin a été de ne pas paraître ce qu'ils étaient; des hommes que le Christianisme a formés, et dont la sainteté incontestablement reconnue est d'un ordre si supérieur à tout ce que la philosophie païenne, je ne dis pas, a pratiqué, mais a enseigné, mais a imaginé, mais a voulu feindre, que, dans l'opinion de saint Augustin, l'exemple de ces héros chrétiens dont nous solennisons la fête est une des preuves les plus invincibles qu'il y a un Dieu, qu'il y a une religion, qu'il y a une grace surnaturelle qui agit en nous. Pourquoi? parce qu'une sainteté aussi éminente que celle-là ne peut être sortie du fond d'une nature aussi corrompue que la nôtre; parce que la philosophie et la raison ne vont point jusque là; parce qu'il n'y a donc que la grace de Jésus-Christ qui puisse ainsi élever les hommes au dessus de toute l'humanité, et que c'est par conséquent l'œuvre de Dieu. Voilà ce que célèbre aujourd'hui l'E-

glise militante dans cette auguste solennité qu'elle consacre à l'Eglise triomphante. Voilà de quoi le ciel est rempli ; exemples mémorables dont l'impiété n'effacera jamais le souvenir, et contre lesquels elle ne prescrira jamais ; exemples convaincans auxquels il faut que le libertinage cède, et qui confondront éternellement l'orgueil du monde; miracles de votre grace, ô mon Dieu! dont je me sers ici pour répandre au moins dans la cour du plus chrétien de tous les rois les sentimens de respect et de vénération dus à la vraie piété. Heureux si j'en pouvais bannir cet esprit mondain toujours déclaré contre ceux qui vous servent, ou plutôt, Seigneur, toujours déclaré contre votre service même ! Heureux si je pouvais le détruire dans tous les cœurs, si je pouvais détromper toutes les personnes qui m'écoutent, et leur faire une fois comprendre combien ces injustes préjugés dont on se laisse si aisément prévenir et où l'on aime tant à s'entretenir, sont capables de les éloigner, et les éloignent en effet de vous!

La seconde injustice du libertin à l'égard de la sainteté ne consiste plus à la désavouer, mais à la décréditer, à la rendre odieuse, en lui imputant des défauts prétendus, et en les employant contre elle pour la noircir. Car, comme remarque le savant chancelier Gerson, homme entre tous les autres très pénétrant et très éclairé dans la science des mœurs, la sainteté chrétienne n'est point responsable des imperfections de ceux qui la pratiquent. Si celui qui s'adonne au culte de Dieu a encore ses faiblesses et ses passions, il les a parce qu'il est homme, et non parce qu'il est pieux. Bien loin que la piété les fomente et les autorise, elle est la première à les lui reprocher, et elle ne cesse jamais de les combattre; si elle n'en triomphe pas toujours, et si les passions l'emportent quelquefois sur elle, tel est notre désordre et non pas le sien. Il y a plus, et est-il juste d'exiger de la vraie piété, parce qu'elle est en elle-même parfaite et divine, que d'abord elle nous rende des hommes parfaits ? Comme elle ne présume point de pouvoir faire dans cette vie des saints impeccables, aussi ne doit-on pas s'en prendre à elle si ceux qui s'engagent à suivre ses voies sont encore sujets aux fragilités humaines. Relever l'homme de ses chutes, l'humilier dans la vue de ses misères, lui faire trouver dans ses passions mêmes la matière et le fonds de ses mérites, c'est à quoi elle travaille, de quoi elle répond, et non pas d'affranchir l'homme de tout péché, ce qui ne convient qu'à l'état des bienheureux.

Or, voici néanmoins l'autre effet de la malignité du monde. Un

homme, pour obéir à Dieu, et en vue de son salut, prend-il le parti de la piété? dès là on ne lui pardonne plus rien, et l'on est déterminé à lui faire des crimes de tout; dès là il ne lui est plus permis d'avoir ni passion ni imperfection; on veut qu'il soit irrépréhensible; et, s'il ne l'est pas, on en accuse la piété même: malignité, ajoute saint Jérôme, la plus inique; car enfin si la piété doit être exposée à la censure du monde, au moins la censure du monde doit-elle être équitable; et s'il ne veut pas lui faire grace, au moins doit-il lui faire justice. Pourquoi donc ces préventions contre elle? pourquoi ce suppositions, en lui imputant comme propre ce qu'elle rejette elle-même comme condamnable? Pourquoi cette aversion secrète envers ceux qui l'ont embrassée? pourquoi ce penchant à les railler, à les abaisser, à empoisonner leurs actions les plus innocentes et leurs plus droites intentions, à diminuer leurs bonnes qualités, à exagérer les mauvaises, si quelquefois ils en font paraître? Est-ce ainsi que nous en usons avec le reste de hommes? et l'attachement au service de Dieu a-t-il quelque chose qui doive attirer le mépris et la haine? Je pourrais m'en tenir là pour la confusion de l'impie; mais l'Eglise va plus loin; elle lui oppose dans la personne des saints, et pour une conviction plus entière, surtout plus sensible, des hommes tels que les concevait saint Paul, et tels en effet qu'ils ont paru selon l'idée de cet Apôtre, édifiant le monde, et servant de modèle au monde; des hommes irrépréhensibles, même au sens que le monde les veut, et que le libertin les demande; des hommes en qui la piété n'a été ni présomptueuse, ni hautaine, ni aigre, ni critique, ni opiniâtre, ni dissimulée, ni jalouse, ni bizarre, ni intrigante, ni dominante.

Ce sont là ceux que l'Eglise oppose au libertinage: ces bienheureux dont elle honore la mémoire, ce sont ces hommes parfaits qu'elle nous met devant les yeux. Sujets par eux-mêmes à tous les vices des autres, ils ne s'en sont ou préservés ou corrigés que par l'exercice et l'étude des vertus chrétiennes. D'où il s'ensuit que leur sanctification, en justifiant le parti de la piété, doit donc couvrir d'un éternel opprobre le libertin qui entreprend de la rendre méprisable. Leur siècle, quoique perverti, les a reconnus et publiés tels que je vous les dépeins. Comme tels, les siècles suivans les ont béatifiés et canonisés: c'est sur le témoignage du monde entier que nous leur rendons en ce jour un culte si solennel; c'est pour cela, dit l'Ecriture, qu'ils sont devant le trône de Dieu, parce qu'ils ont été sans tache devant les hommes: *Sine macula enim sunt ante thronum*

Dei[1]. Serons-nous assez injustes pour leur disputer tout à la fois, et leur sainteté, et leur gloire? Mais serons-nous en même temps assez aveugles pour ne pas découvrir toute la faiblesse de l'impiété? (Le même.)

L'exemple des saints fait voir aux ignorans en quoi consiste la vraie sainteté.

Il ne faut pas douter que saint Paul, écrivant à Timothée son disciple, n'eût en vue les derniers siècles de l'Eglise, et en particulier celui où nous vivons, quand, parmi les abus qu'il condamnait et qu'il remarquait même dès lors dans le Christianisme, il déplorait surtout l'aveuglement de certaines ames séduites qui étudiaient sans cesse la religion, et qui ne parvenaient jamais à la science de la religion; qui en apprenaient tous les jours les maximes et les préceptes, et qui n'en comprenaient jamais l'essentiel ni le fond; qui s'épuisaient en spéculations pour s'y rendre habiles, mais qui ne l'entendaient jamais, parce que jamais ils n'en venaient à la pratique; en un mot, qui, cherchant en apparence le royaume de Dieu, ne le trouvaient point en effet, parce qu'elles le cherchaient sans le connaître : toujours éloignées de la solide piété, parce qu'avec toute leur étude elles ne s'étaient jamais formé une juste image de la piété : *Semper discentes, et numquam ad scientiam veritatis pervenientes*[2]. C'était un des maux dont ce grand Apôtre menaçait l'Eglise de Dieu; et n'est-ce pas ce que nous voyons aujourd'hui? Quelque spirituel et quelque raffiné que se pique d'être le siècle où nous sommes nés, avouons-le, mes chers auditeurs, qu'un des abus qui y règnent davantage est de se laisser prévenir des erreurs les plus grossières sur ce qui regarde la véritable piété et la sainteté chrétienne. J'en appelle à vos connaissances, et je suis certain que vous en convenez déjà avec moi.

Les uns, ne perdez pas ceci, font consister la sainteté dans ce qui est selon leur sens, et les autres dans ce qui est selon leur goût; les uns dans des choses extraordinaires et singulières, et les autres dans des choses extrêmes et outrées; les uns dans ce qui éclate et qui brille, et les autres dans ce qui effraie et qui rebute. Les uns se la figurent hors de leur état, et les autres se la proposent au delà de leurs forces et de leur pouvoir; les uns l'imaginent contraire aux bienséances et aux règles qu'il faut observer dans le monde, et les autres s'en font des plans opposés à leurs obligations même les plus étroites, et à leurs engagemens particuliers par rapport au

[1] Apoc., XIV. — [2] II Tim., III.

monde; les uns l'attachent à certains moyens auxquels ils se bornent, pendant qu'ils négligent la fin, et les autres la réduisent à des idées vagues de la fin dont ils se repaissent, pendant qu'ils négligent les moyens. Quel champ, Chrétiens, et quelle matière à nos réflexions!

Or je dis que l'exemple des saints confond toutes ces erreurs; qu'il nous démontre sensiblement que la sainteté ne consiste point en tout cela, ne dépend point de tout cela, n'est rien moins, ou plutôt est quelque chose de meilleur et de plus raisonnable que tout cela: pourquoi? parce que les saints, par leur exemple, nous prêchent aujourd'hui une vérité, mais une vérité touchante, une vérité édifiante, une vérité consolante, savoir, qu'indépendamment de notre sens ou de notre goût, que sans l'éclat de certaines œuvres ou leur austérité, que sans sortir de notre condition ni quitter les voies communes, que sans prendre des moyens particuliers ni se proposer une autre fin que celle même qui nous est marquée dans la situation présente où nous nous trouvons, toute la sainteté, la vraie sainteté est de remplir ses devoirs, et de les remplir dans la vue de Dieu; d'être parfaitement ce que l'on doit être, et de l'être selon Dieu; de se conduire d'une manière digne de l'état où l'on est appelé de Dieu: vérité à laquelle notre raison se soumet d'abord, et qu'il suffit de comprendre pour en être persuadé; vérité que toutes les Ecritures nous ont enseignée, mais dont nous avons encore une preuve plus évidente dans ces grands modèles que Dieu nous présente aujourd'hui.

Car dans ces modèles, qui sont les saints, détrompé de toute illusion, je vois clairement et distinctement ce que c'est que d'être saint, et je le vois sans effort, sans embarras de préceptes, comme si la sainteté elle-même se découvrait à moi, et devenait sensible pour moi. Et puisqu'il n'est rien hors de Dieu de plus excellent, rien de plus divin qu'un sainteté de ce caractère, c'est-à-dire une sainteté fondée sur les devoirs, réglée par les devoirs, renfermée dans les devoirs, dès que je l'envisage de la sorte, tout révolté que je puisse être contre mes devoirs, je me sens forcé à lui donner mon estime; et cette estime dont je ne puis me défendre m'en fait naître un amour secret dont je me défends encore moins. Je dis: Voilà ce que je devrais être; voilà ce que ma raison, ce que ma conscience, ce que ma religion me reprocheront toujours de n'être pas; je le dis, et l'aveu que j'en fais est pour moi un témoignage infaillible que c'est donc là, et là seulement que se réduit ce que nous appelons sainteté.

Non, Chrétiens, ces bienheureux dont nous solennisons la fête ne sont point précisément devenus saints pour avoir fait dans le monde et pour Dieu des choses extraordinaires et éclatantes. S'ils en ont fait, dit saint Bernard, et si l'histoire de leur vie les rapporte, ces œuvres éclatantes et extraordinaires pouvaient bien être des effets et des écoulemens de leur sainteté, mais elles n'en ont jamais été ni le fond ni la mesure. Ils les ont faites, si vous voulez, parce qu'ils étaient saints; mais ils n'ont jamais été saints parce qu'ils les faisaient: et en effet, ils pouvaient être saints sans cela, comme avec cela ils auraient pu ne l'être pas.

Ils pouvaient être saints sans cela. Combien de prédestinés, maintenant heureux et paisibles possesseurs de la gloire, n'ont jamais rien fait sur la terre qui leur ait attiré l'admiration, ni qui les ait distingués! et ils pouvaient avec cela n'être pas saints. Combien de réprouvés, victimes de la justice de Dieu, et livrés au feu éternel, ont fait sur la terre des actions de vertu à quoi les hommes ont applaudi, pendant que Dieu les condamnait, et peut-être, pour ces vertus mêmes prétendues, les rejetait! Saints sans cela: ainsi l'ont été des millions d'élus dont les noms sont écrits dans le ciel, quoique inconnus dans l'Eglise même. Dieu, comme remarque saint Augustin, a pris plaisir à les sanctifier dans l'obscurité d'une vie commune, d'une vie cachée; et quand il les a introduits dans son royaume, il ne leur a point dit: Entrez, serviteurs fidèles, parce que vous avez fait pour moi de grandes choses, mais parce que vous avez été fidèles dans les plus petites: *Quia in pauca fuisti fidelis* [1]. Rien moins que saints, ou plutôt réprouvés avec cela: ainsi doit-il arriver à ces malheureux qui diront à Dieu: Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom? n'avons-nous pas chassé les démons? mais à qui Dieu répondra: Je ne vous ai jamais connus et je ne vous connais point encore. Prophètes et faiseurs de miracles tant qu'il vous plaira, ce n'est point par là que je fais le discernement et le choix de ceux qui m'appartiennent.

Ce que je dis, Chrétiens, est tellement vrai que Marie, la plus sainte des créatures, est néanmoins celle dont l'Evangile, par un dessein particulier de la Providence, a moins publié de miracles; que dis-je, et fait-il même mention d'un seul? en marque-t-il un seul de Jean-Baptiste, le précurseur de Jésus-Christ, et n'est-ce pas à lui toutefois que le Sauveur du monde rendit ce glorieux témoignage, qu'entre les enfans des hommes nul n'avait été devant

[1] Matth., xxv.

Dieu ni plus grand ni plus saint? Disons-en autant de mille autres choses avec lesquelles on confond tous les jours la sainteté; autant de ces austérités que le monde admire, et qui, selon la judicieuse remarque de l'évêque de Genève, ne sont tout au plus que des moyens pour aller à la sainteté, mais nullement la sainteté même. Il y a dans le ciel des saints du premier ordre qui n'ont jamais été par profession ni solitaires ni austères; le Saint des saints lui-même, le Fils de Dieu ne l'a point été, ou du moins ne l'a point paru; et peut-être l'Enfer est-il plein de pénitens, d'anachorètes que la vanité a perdus.

Par où donc les saints sont-ils devenus saints, et en quoi proprement consiste le fond de leur sainteté? Ah! Chrétiens, c'est ici qu'il est de votre intérêt de m'écouter; car voici, en deux mots, votre instruction et votre consolation.

Ils n'ont été saints que parce qu'ils ont rempli leurs devoirs, et ils ont rempli leurs devoirs parce qu'ils étaient saints: deux choses dont l'enchaînement porte avec soi un caractère de vérité et de raison qui se fait sentir. Saints, parce qu'ils ont rempli leurs devoirs, c'est-à-dire parce qu'ils ont su parfaitement accorder leur condition avec leur religion, mais en sorte que leur religion a toujours été la règle de leur condition, et que jamais leur condition n'a prévalu aux maximes de leur religion. Saints, parce qu'ils ont rendu à chacun ce qui lui était dû: l'honneur à qui était dû l'honneur, le tribut à qui était dû le tribut, l'obéissance à ceux que Dieu leur avait donnés pour maîtres, la complaisance à ceux dont ils devaient entretenir la société, l'assistance à ceux qu'ils devaient secourir, le soin à ceux dont ils devaient répondre, à tous la justice et la charité, parce que nous en sommes à tous redevables. Saints, parce qu'ils ont honoré par leur conduite les ministères dont ils étaient chargés, les dignités dont ils étaient revêtus, les places où Dieu les avait mis; parce qu'ils ont sacrifié leur repos, leur santé, leur vie aux emplois qu'ils avaient à remplir, aux travaux qu'ils avaient à soutenir, aux fatigues qu'ils devaient essuyer, aux chagrins et aux ennuis qu'il leur fallait dévorer. Saints, parce qu'ils ont préféré en toutes choses la conscience à l'intérêt, la probité à la fortune, la vérité à la flatterie; parce qu'ils ont eu de la sincérité dans leurs paroles, de la droiture dans leurs actions, de l'équité dans leurs jugemens, de la bonne foi dans leur commerce. Saints, parce que, soumis à Dieu, ils se sont tenus dans l'ordre où Dieu les voulait, sans s'élever, sans s'ingérer, sans s'inquiéter, sans se plaindre, contens de leur état, ne troublant point celui des autres, n'enviant

le bonheur de personne, fidèles à leurs amis, généreux envers leurs ennemis, reconnaissans des bienfaits qu'ils recevaient, patiens dans les maux, oubliant les injures, supportant les faibles; car tout ce que je dis était renfermé dans l'étendue de leurs devoirs, et il leur fallait tout ce que je dis pour être saints.

Mais j'ajoute que, parce qu'ils étaient saints, ils ont rempli tous ces devoirs : autre principe d'une vérité incontestable. En effet, il n'y avait que la sainteté qui pût être en eux une disposition générale et efficace au parfait accomplissement de toutes ces obligations. Sans la sainteté, ils auraient succombé en mille rencontres aux tentations humaines; leur probité et leur droiture, en je ne sais combien de pas glissans, les aurait abandonnés ; et, en satisfaisant à un devoir, ils en auraient violé un autre. Mais parce qu'ils étaient saints, ils ont gardé toute la loi et rempli toute justice; parce qu'ils étaient saints, ils ont allié dans leurs personnes les choses, ce semble, les plus opposées et les plus difficiles à concilier : l'autorité avec la charité, la politique avec la sincérité, les honneurs du siècle avec l'humilité, l'application aux affaires avec la piété ; parce qu'ils étaient saints, ils ont maintenu dans le monde leur rang avec modestie, leurs droits avec désintéressement, leur réputation avec un vrai mépris et un entier détachement d'eux-mêmes ; parce qu'ils étaient saints, ils ont été humbles sans bassesse, grands sans hauteur, sincères sans imprudence, prudens sans duplicité, zélés sans emportement, courageux sans témérité, doux et pacifiques sans pusillanimité ; parce qu'ils étaient saints, ils se sont possédés eux-mêmes, ou plutôt ils se sont défiés d'eux-mêmes dans la prospérité, ils ont compté sur Dieu, et ils se sont soutenus par la foi dans l'adversité. Je serais infini si je voulais épuiser cette matière et pousser plus loin ce détail.

Quoi qu'il en soit, mes chers auditeurs, le bonheur de ces glorieux prédestinés est de n'avoir jamais séparé leur perfection de leurs devoirs; disons mieux, leur bonheur est de n'avoir jamais connu d'autre perfection que celle qui les attachait à leurs devoirs. Pourquoi saint Louis est-il au nombre de ceux que nous invoquons aujourd'hui ? parce qu'étant roi, il s'est dignement acquitté des devoirs d'un roi; et pourquoi s'est-il dignement acquitté des devoirs d'un roi ? parce qu'il a été un saint roi. Il n'y a qu'à consulter son histoire, et vous en conviendrez. Or, ce que je dis de ce saint roi, je puis le dire également et par proportion de tous les autres saints. Tel est le fondement de leur gloire et de leur béatitude; cette fidélité à leurs devoirs, ce zèle pour leurs devoirs, ce renoncement

à tout pour se rendre parfaits dans leurs devoirs, c'est là ce que Dieu a récompensé dans les justes qu'il a choisis; et il ne faut pas s'en étonner, puisque c'est là précisément ce qui leur a coûté et ce qui a été le sujet des sacrifices qu'ils ont faits à Dieu et des victoires qu'ils ont remportées sur eux-mêmes. Car, pour ne manquer à aucun de ses devoirs, il faut, en bien des occasions, se mortifier, se renoncer, se faire violence. Toute autre perfection que celle-là n'aurait eu rien pour les saints de difficile; aussi toute autre perfection que celle-là n'aurait-elle pas été digne de la couronne que Dieu leur préparait.

Et voilà, Chrétiens, le mystère que nous ne voulons pas comprendre; nous voudrions une sainteté à notre mode, une sainteté selon nos vues, selon nos désirs, c'est-à-dire une sainteté qui ne nous coûtât rien; car une telle sainteté, pour rigoureuse qu'elle paraisse ou qu'elle puisse être d'ailleurs, nous devient dès lors aisée. Mais Dieu veut que notre sainteté consiste dans nos devoirs, et nos devoirs nous coûteront toujours; hors de nos devoirs, ce qui nous semble sainteté n'est qu'un fantôme de sainteté, qui ne peut servir ni à glorifier Dieu ni à édifier les hommes; qui souvent même n'est propre qu'à nourrir l'orgueil et à nous enfler. Au lieu que la vraie sainteté, cette sainteté commune dans un sens, mais si rare dans l'autre, porte avec soi une certaine bénédiction dont Dieu tire sa gloire, dont les hommes se sentent touchés, et qui nous tient nous-mêmes, sans ostentation, sans faste, dans la règle, et nous préserve de mille abus. (Le même.)

L'exemple des saints confond la lâcheté des mauvais Chrétiens.

Il fallait, Chrétiens, une aussi grande autorité que celle de Dieu pour commander à des hommes, je dis à des hommes pécheurs, d'être saints et de l'être dès cette vie: *Sancti estote, quoniam ego sanctus sum* [1]; soyez saints parce que je suis saint. Il fallait toute l'autorité d'un Homme-Dieu pour dire à des hommes mondains: Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait: *Estote ergo perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est* [2]. C'est ainsi néanmoins que Dieu parlait à son peuple dans l'ancienne loi, et c'est ainsi que Jésus-Christ nous a parlé dans la loi de grace. Mais ce précepte si sublime et si relevé, ce précepte divin, il s'agit de savoir si nous pouvons l'accomplir, et si, dans la faiblesse extrême où le péché nous a réduits, Dieu n'en demande point trop de nous.

[1] Levit., XI. — [2] Matth., V.

Non, mes chers auditeurs, et je prétends en cela que Dieu n'exige rien qui passe nos forces. Appliquez-vous, car voici une des plus importantes instructions, et le dernier effet de l'exemple que Dieu nous propose dans ses saints.

Je dis donc que, malgré le relâchement de l'esprit corrompu du siècle, malgré notre fragilité et tous les obstacles qui nous environnent, l'exemple des saints nous est une preuve convaincante que la sainteté n'a rien d'impraticable pour nous et d'impossible; qu'elle n'a rien même de si difficile et de si rigoureux dont elle ne porte avec soi l'adoucissement; et, par une conséquence nécessaire, qu'il ne nous reste aucun prétexte pour colorer notre lâcheté et pour nous disculper devant Dieu, si nous ne travaillons pas à nous sanctifier, et si en effet nous ne nous sanctifions pas : *Sancti estote.*

Nous mettons la sainteté au rang des choses impossibles; dangereux artifice de l'amour-propre pour nous entretenir dans une vie lâche, dans une vie même déréglée. Nous nous la figurons, cette sainteté chrétienne, dans un degré d'élévation où nous croyons ne pouvoir jamais atteindre; et par une pusillanimité d'esprit dont nous voulons que Dieu soit responsable, et que nous rejetons sur lui, en la rejetant sur notre faiblesse, nous disons comme l'Israélite prévaricateur: *Quis nostrum valet ad cœlum ascendere* [1] ? qui de nous pourra s'élever jusqu'au ciel ? qui de nous pourra parvenir à une telle perfection ? Mais Dieu nous apprend bien aujourd'hui à tenir un autre langage; car il nous produit un million de saints qui ont été dans le monde ce que nous ne voulons pas qu'on y puisse être, qui ont fait dans le monde ce que nous désespérons d'y pouvoir faire, qui ont trouvé la sainteté dans le monde, et qui l'y ont trouvée là même où elle a de plus grands obstacles à surmonter. Or, si par là Dieu nous ferme la bouche d'une part, il nous ouvre le cœur de l'autre; comment? parce qu'il ranime notre espérance et qu'il nous fait connaître par ces exemples que nous pouvons tout en celui qui nous fortifie, et que si nous sommes pécheurs, il ne tient qu'à nous, tout pécheurs que nous sommes, de devenir saints.

C'est ce qui acheva la conversion de cet incomparable docteur de l'Eglise, saint Augustin. Une seule chose l'arrêtait, vous le savez, mais cette seule difficulté lui paraissait insurmontable, et suspendait en lui toutes les opérations de la grace. Dieu lui disait inté-

[1] Deut., xxx.

rieurement qu'il en viendrait à bout; mais intérieurement il se répondait à lui-même que c'était un effort au dessus de son pouvoir. Dans cette contestation, si je puis parler de la sorte, dans ce combat entre Dieu et lui, il demeurait toujours ennemi de Dieu et toujours esclave de lui-même, c'est-à-dire toujours esclave de sa passion et de son péché. Enfin la grace victorieuse de Jésus-Christ lui livra un dernier assaut, et ce dernier assaut l'emporta. Ce fut dans cette merveilleuse vision que lui-même il nous a décrite: il crut voir la sainteté avec un visage majestueux, qui se présentait à lui, qui lui faisait de pressans reproches, qui lui montrait un nombre presque infini de vierges dont elle était accompagnée, et semblait lui dire, pour exciter son courage et pour réveiller sa confiance: *Tu non poteris quod isti et istæ?* Eh quoi! ne pourrez-vous pas ce que ceux-ci et celles-là ont pu? Cette voix, Chrétiens, fut la voix de Dieu; et comme la voix de Dieu renverse les cèdres et brise les rochers: *Vox Domini confringentis cedros* [1], Augustin n'y put résister; cet esprit droit qu'il avait conservé jusque dans ses plus grands égaremens ne put tenir contre une telle conviction. Il se laissa persuader, il se laissa toucher; il se détermina à vouloir, et à vouloir en effet ce qu'il n'avait encore voulu qu'en apparence, et désormais il le voulut si parfaitement, si efficacement, que rien dans la suite n'ébranla son cœur et la fermeté de sa résolution.

Or, ce qui n'était pour Augustin qu'une figure est aujourd'hui pour vous, mon cher auditeur, une vérité. Ce n'est pas la sainteté en idée, mais le Dieu même de la sainteté qui vous parle dans cette fête, qui vous dit: Regarde, pécheur, et vois ces ames bienheureuses que j'ai rassemblées de la terre, et dont le nombre surpasse les étoiles du ciel. Regarde ces généreux athlètes, qui, pour avoir dignement combattu, pour avoir saintement terminé leur course, possèdent la couronne de justice qu'ils ont méritée. Ce qu'ils ont fait, pourquoi ne le pourras-tu pas? pourquoi ne le feras-tu pas? *Et tu non poteris quod isti et istæ?*

Je ne sais, Chrétiens, si vous pensez avoir plus de lumières que saint Augustin, ou plus de force d'esprit. Quoi qu'il en soit, voilà ce qui le convertit, et ce qui peut-être ne vous convertira pas. Mais malheur à vous; car ce qui ne fera pas votre conversion fera votre confusion, fera votre condamnation; et si jamais vous êtes réprouvés de Dieu, rien ne justifiera plus sensiblement à votre égard la sévérité de ses arrêts que la vue de tant de saints, hom-

[1] Psal. XXVIII.

mes comme vous, et par conséquent faibles comme vous, mais à qui tout est devenu possible, sans avoir eu toutefois ni plus de moyens ni plus de secours que vous: *Non poteris quod isti et istæ?*

Ce n'est pas que j'ignore qu'il y a des devoirs pénibles et laborieux dans la pratique de la sainteté. J'avoue que le chemin qui mène à la perfection évangélique est étroit, et qu'on y trouve des croix ; mais, outre que Dieu sait bien nous en tenir compte, il est de la foi que nous avons au delà du nécessaire pour les porter, puisque nous avons même de quoi les aimer; et quand le Saint-Esprit ne m'en assurerait pas, l'exemple des saints en est une démonstration.

Tertullien, parlant de Jésus-Christ, disait que l'exemple de cet Homme-Dieu était la solution universelle de toutes les difficultés d'un Chrétien : *Solutio totius difficultatis Christus.* Et la raison qu'il en apportait, c'est qu'il n'y a point de difficulté dans la vie chrétienne que l'exemple de Jésus-Christ ne nous doive adoucir, ou même que l'exemple de Jésus-Christ ne doive faire évanouir et disparaître; en sorte qu'après cet exemple seul, nous ne pouvons former nulle difficulté contre l'observation de la loi de Dieu, puisque cet exemple seul, si nous raisonnons bien, doit nous rendre tout, non seulement supportable, mais facile, mais aimable : *Solutio totius difficultatis Christus.* Toutefois, quoi qu'en ait dit Tertullien, il restait une difficulté bien essentielle que l'exemple de Jésus-Christ ne détruisait pas, parce qu'elle était prise de Jésus-Christ même : eh quoi! c'est que Jésus-Christ ayant été exempt de nos faiblesses, saint par nature, et la toute-puissance même, il était bien plus en état que nous de faire ce qu'il a fait, et de souffrir ce qu'il a souffert. Ainsi, malgré l'exemple de ce Dieu-Homme, nous aurions toujours droit, ce semble, de nous retrancher sur notre impuissance et de l'apporter pour excuse ; mais à qui était-ce de lever tous nos prétextes? aux saints.

Car quand je vois des hommes semblables à moi, de même nature que moi, fragiles comme moi, qui pour Dieu ont tout entrepris, qui pour Dieu ont tout souffert et tout souffert avec joie, je n'ai plus rien à répondre. En vain je voudrais me plaindre de la pesanteur du joug et de la sévérité de la loi: tant de saints à qui ce joug a paru doux, et qui ont fait leurs délices de cette loi, arrêtent toutes mes plaintes et condamnent toutes mes lâchetés; tellement que l'exemple d'un saint est pour moi ce qu'était, dans la pensée de Tertullien, l'exemple de Jésus-Christ, une conviction entière et sans réplique : *Solutio totius difficultatis.*

C'est par là même que saint Paul engageait les premiers fidèles à la pratique des plus rigoureux devoirs du Christianisme. Sans leur tracer de longs préceptes, il leur proposait de grands exemples. Depuis Abel jusqu'à Moïse, et depuis Moïse jusqu'aux Prophètes, il leur mettait devant les yeux tous les justes de l'Ancien Testament : ces justes, cachés dans des cavernes, errans dans des solitudes; ces justes, exténués de jeûnes, accablés de pénitences; ces justes, accusés, calomniés, condamnés, tourmentés, morts pour la foi ; ces justes enfin, dont le monde n'était pas digne : *Quibus dignus non erat mundus* [1]. Eh bien! mes frères, concluait l'Apôtre, qui peut donc maintent nous retenir? Fortifiés de ces exemples, que ne courons-nous dans la carrière qui nous est ouverte? Et puisque nous sommes les enfans des saints, à quoi tient-il que nous ne soyons saints comme eux?

Or, ce raisonnement de saint Paul doit encore avoir une force particulière et toute nouvelle pour nous, puisque cette infinie multitude de saints formés dans la religion de Jésus-Christ a bien grossi cette nuée de témoins dont parlait le maître des Gentils. Car, que pouvons-nous dire, surtout à la vue de tant de martyrs, nous dont la foi n'est plus exposée à la violence des persécutions? nous dont Dieu n'éprouve plus la constance par les tourmens? nous, comme dit saint Cyprien, qui pouvons être saints sans effusion de sang? Ne sommes-nous pas, je ne crains pas de m'exprimer de la sorte, ne sommes-nous pas les plus méprisables des hommes, si les difficultés nous étonnent? Ne faisons-nous pas outrage à la grace de notre Dieu, si nous pensons qu'elle ne puisse pas nous soutenir dans des peines souvent très légères, après qu'elle a fait trouver aux saints des douceurs sensibles au milieu des plus cruels supplices et de toutes les horreurs de la mort? *Solutio totius difficultatis.*

Non, mes frères, nous n'avons plus de prétextes : car, encore une fois, quel prétexte pourrions-nous avoir que l'exemple des saints ne détruise pas? Nous sommes occupés des soins du monde; les saints ne l'ont-ils pas été? Nous nous trouvons dans des occasions dangereuses; les saints ne s'y sont-ils pas trouvés? Le torrent de la coutume nous entraîne; les saints n'y ont-ils pas résisté? Le mauvais exemple nous perd; les saints ne s'en sont-ils pas préservés? Nous avons des passions; les saints n'en ont-ils pas eu de plus vives? Nous sommes d'un tempérament délicat; les

[1] Hebr., XI.

saints étaient-ils de fer et de bronze? Dites-moi un obstacle du salut qu'ils n'aient point eu à combattre. Dites-moi une épreuve par où ils n'aient point passé. Dites-moi une tentation qu'ils n'aient point surmontée. Comparons notre état avec leur état, nos devoirs avec leurs devoirs, nos dangers avec leurs dangers; et, dans l'égalité parfaite qui se trouve là-dessus entre eux et nous, voyons si nous avons de quoi justifier l'énorme contrariété qui se rencontre d'ailleurs entre leur vie et la nôtre; c'est-à-dire entre leur ferveur et nos relâchemens, entre leur innocence et nos désordres, entre leurs austérités et notre mollesse. Qu'alléguerons-nous à Dieu pour notre défense, quand il nous les confrontera? Servaient-ils un autre maître que nous? Croyaient-ils un autre Evangile que nous? Attendaient-ils une autre gloire que nous? S'ils l'ont achetée plus cher que nous, c'est sur quoi nous devons trembler, puisqu'il est certain qu'à quelque prix qu'elle leur ait été vendue, elle ne leur a point trop coûté, et que, dans sa juste valeur, elle excède encore infiniment tout ce qu'ils ont fait et tout ce que nous ne faisons pas, mais que nous devrions faire pour l'avoir.

Mais, après tout, dites-vous quelquefois, comment accorder la sainteté chétienne avec les engagemens du monde? Comment être saint et vivre en certains états du monde? Comment? Il est bien étrange que vous ne le sachiez pas encore, ayant tant d'intérêt à le savoir; et il est bien indigne que vous l'ignoriez, ayant dû l'étudier et le méditer tous les jours de votre vie. Mais Dieu veut vous l'apprendre en ce jour, et vous le faire voir dans ses saints. Vous vous figurez que votre état a de l'opposition, ou qu'il est même absolument incompatible avec la sainteté: erreur. Si cela était, ce que vous appelez votre état deviendrait un crime pour vous; et, sans autre raison, il faudrait, par un devoir de précepte, le quitter, et y renoncer: mais puisque c'est votre état, puisque c'est l'état que Dieu vous a marqué, vous offensez sa providence et vous faites tort à sa sagesse, en le regardant comme un obstacle à votre sanctification. Il n'y a point d'état dans le monde qui ne doive être un état de sainteté. Tertullien sembla vouloir faire là-dessus une exception, quand il douta si les Césars, c'est-à-dire si les empereurs et ceux qui gouvernaient le monde, pouvaient être Chrétiens, ou si les Chrétiens pouvaient être Césars: mais on convient qu'il en douta mal, puisque l'expérience a fait connaître qu'il n'y a point eu dans tous les siècles de sujets plus nés pour l'empire, ni plus propres à commander, que ceux qu'a formés pour cela le Christianisme.

Cependant, sans parler des Césars ni des empereurs, qui que vous soyez, Dieu vous montre bien dans cette solennité qu'il peut y avoir entre la sainteté et votre état une alliance parfaite. En voulez-vous être convaincus? Entrez en esprit dans cet auguste temple de la gloire, où règnent avec Dieu tant de bienheureux. Vous y verrez des saints qui ont tenu dans le monde les mêmes rangs que vous y tenez aujourd'hui; qui se sont trouvés dans les mêmes engagemens, dans les mêmes affaires, dans les mêmes emplois, et qui non seulement s'y sont sanctifiés, mais, ce que je vous prie de bien remarquer, qui s'en sont servis pour se sanctifier. Parcourez tous les ordres de ces illustres prédestinés; vous en trouverez qui ont vécu comme vous auprès des princes, et qui n'ont jamais mieux servi leurs princes que quand ils ont été plus attachés à leur religion et à Dieu. Vous en trouverez qui se sont signalés comme vous dans la guerre, et peut-être plus que vous, parce que la sainteté, bien loin de les affaiblir, n'a fait qu'augmenter en eux la vertu militaire et la vraie bravoure. Vous en trouverez qui ont manié comme vous les affaires, et si vous n'êtes pas aussi saints qu'eux (ne vous offensez pas de ce que je dis), qui les ont maniées plus dignement et plus irréprochablement que vous. Vous en trouverez que leur probité seule a maintenus à la cour; qui s'y sont avancés sans avoir recours aux artifices de la politique mondaine, et qui n'ont dû le crédit qu'ils y avaient qu'à leur droiture et à leur piété. En un mot, vous en trouverez qui ont été tout ce que vous êtes, et qui de plus ont été saints.

Oui, Chrétiens, il y en a dans le ciel, et ce sont ceux-là que vous devez spécialement honorer. Voilà vos patrons, et tout ensemble vos modèles. Les saints que la cour n'a point pervertis, et qui ont triomphé jusque dans la cour de l'iniquité du monde, ce sont là ceux dont vous devez étudier la vie, parce que c'est la science de leur vie qui doit réformer la vôtre. Qu'ont-ils fait quand ils étaient à ma place, et que feraient-ils s'ils étaient encore maintenant dans le pas glissant où ma condition m'expose? C'est ce que vous devez vous demander à vous-mêmes et sur quoi vous devez régler toutes vos démarches. Dans les autres saints, vous louerez et vous bénirez Dieu; mais dans ceux-ci vous apprendrez à vous convertir vous-mêmes et à vous sauver. C'est en cela que la providence de notre Dieu est également aimable et adorable, de nous avoir donné dans ses élus autant d'idées de sainteté qu'il en fallait pour composer cette variété mystérieuse

dont l'épouse de Jésus-Christ, qui est l'Eglise, tire, selon le Prophète, son plus bel ornement: *Circumdata varietate* [1]. C'est pour cela, ajoute saint Jérôme, que Dieu donnant sa grace, et, selon les sujets qui la reçoivent, lui laissant prendre des formes différentes, *multiformis gratia Dei* [2], a fait des saints de tous les caractères, autant que la diversité des conditions, des complexions, des génies, des talens, des inclinations l'exigeait pour la perfection et pour la sanctification de l'univers. C'est dans cette vue qu'il en a choisi de pauvres et de riches, d'ignorans et de savans, de forts et de faibles, dans le mariage et dans le célibat, dans la robe et dans l'épée, dans le commerce du monde et dans la retraite; qu'il a pris plaisir à former les plus grands saints dans les états mêmes où la sainteté paraît avoir plus de difficultés à vaincre; des prodiges d'humilité jusque sur le trône, d'austérité jusqu'au milieu des délices, de recueillement et d'attention sur soi-même jusque dans l'embarras et le tumulte des soins temporels; qu'il leur a fourni à tous des graces de vocation, des graces de persévérance, des remèdes contre le péché, des moyens de salut proportionnés à ce qu'ils étaient et au genre de vie qu'ils embrassaient; et qu'enfin, par un secret de prédestination que nous ne pouvons assez admirer, il n'a pas voulu qu'il y eût une seule profession dans le monde qui n'eût ses saints glorifiés et reconnus comme saints: pourquoi? non seulement afin qu'il n'y eût personne dans le monde qui eût droit d'imputer à sa profession les relâchemens de sa vie, mais afin qu'il n'y eût personne à qui sa profession même ne présentât un portrait vivant de la sainteté qui lui est propre. (Le même.)

Réponse à l'objection tirée de la difficulté sur les exercices de la sainteté et sur nos propres dispositions.

Les uns confondent ce qui est de pure grace avec ce qui est de vrai mérite, et ne comptent guère pour grandes vertus dans les hommes que les grands dons de Dieu; don de contemplation, don de larmes, don de dévotion sensible, don de communication intime avec Dieu. Voilà ce qu'on regarde au moins comme les fruits de la sainteté. Parce qu'on ne les a pas, et que dans ses exercices de piété on n'en voit pas même éclore les prémices, on se croit exclu du nombre des amis de Dieu. De là l'inquiétude des ames

[1] Psal. XLIV. — [2] I Petr., IV.

scrupuleuses et timorées ; parce qu'on n'y sent nul penchant, nul goût, nul attrait, on s'imagine n'être pas appelé à la perfection chrétienne : de là la sévérité des Chrétiens imparfaits ; parce qu'on n'en aperçoit dans les autres nulle apparence extérieure, nulle marque visible, on demande hardiment où sont les saints de nos jours : de là l'audace des libertins et le triomphe des impies. Car voilà jusqu'où le relâchement du siècle porte son raffinement ; il se plaît à outrer les traits de la sainteté, afin de la méconnaître quand elle est à sa portée, et de ne l'admirer que lorsqu'elle paraît hors de sa sphère, dans une haute élévation ou dans un long éloignement. Juges aveugles du vrai mérite ! ouvrez les yeux à la lumière que vous offre aujourd'hui la splendeur des saints. Combien de ceux mêmes que l'Eglise révère, et qu'elle invoque spécialement, n'ont point reçu de ces sortes de faveurs singulières ! En ont-ils été moins saints ? en sont-ils moins amis de Dieu ? Marthe dans l'occupation était-elle moins amante du Sauveur, pour n'avoir point de part à la contemplation de Madeleine ? Thomas après son infidélité fut-il moins pénitent que Pierre après sa chute, quoique nous ne sachions pas qu'il ait eu comme lui le don de larmes ? Thérèse, depuis son renoncement au siècle, a-t-elle été moins fidèle que tant d'autres saintes vierges, pour avoir langui si long-temps dans la sécheresse et dans l'aridité ? Si vous eussiez donc vu ces ames héroïques, telles qu'elles étaient sur la terre, l'une sans repos et sans calme dans l'action ; l'autre sans onction et sans douceur dans la prière ; celle-là dans sa pénitence sans sanglots et sans soupirs, vous ne les eussiez jamais prises pour des ames saintes. Tout au contraire, ravies au troisième ciel, remplies de consolations, fondantes en pleurs, vous les eussiez canonisées par avance, et jugées dignes des premiers trônes de la gloire. Ah ! que les saints, je dis les saints les mieux instruits par leur expérience de ces voies sublimes et extraordinaires, en pensaient bien autrement que vous ! Loin de les croire essentielles à la sainteté, ils les regardaient comme dangereuses au salut. Saint Paul, revenu de ses ravissemens et de ses extases, bénissait Dieu de trouver encore dans les contradictions humiliantes de sa chair un contre-poids à la sublimité de ses révélations : *Ne magnitudo revelationum extollat me* [1]. Ce docteur des nations eût-il parlé de la sorte s'il n'eût été convaincu qu'il y avait moins de danger, et plus de mérite à se connaître et à se combattre soi-même qu'à contempler et à goûter

[1] II Cor., XII, 7.

Dieu ? Saint Bernard, pénétré des plus doux sentimens d'une tendre dévotion, comptait pour rien toutes ces douceurs et ces tendresses. Que Dieu me donne, disait-il, moins d'onction et plus de force dans mes croix ; moins d'attraits et plus de charité dans mes œuvres ; moins de goût et plus de ferveur dans mes prières ! Je serai bien plus content de moi, parce que je l'en croirai bien plus content lui-même : *His contentus ero, cætera derelinquo.* Ce maître si éclairé dans la vie spirituelle eût-il fait ce sacrifice absolu des plus pures communications divines, s'il les eût regardées comme des apanages de sainteté ou même comme des signes de salut ? Le nouvel Apôtre des Indes, comblé de délices au milieu de ses travaux, se faisait une peine secrète de sa joie intérieure : C'est assez, Seigneur, s'écriait-il, c'est assez : *Satis est, Domine, satis est.* Assez de contentement de mon sort, assez d'expérience de vos faveurs, assez de pressentiment de mon bonheur. Pensez-vous, Chrétiens, que ce grand saint eût demandé l'interruption de ces momens délicieux, s'il les eût crus des momens fort méritoires ? Non, sans doute, puisqu'il ajoutait incontinent : *Amplius, Domine, amplius.* Encore plus, Seigneur, encore plus de peines, de travaux, de croix et de dangers. C'est donc dans ces états que se pratiquent les exercices de la plus éminente sainteté ; c'est là le vrai champ de la perfection chrétienne.

Et en effet, si les plus rares dons du ciel formaient sur la terre les plus rares mérites, quoi de plus divin que les miracles, puisque ce sont par excellence les œuvres de Dieu ? Cependant les plus grands saints ne sont pas ceux qui ont opéré plus de merveilles. Jésus, le Saint des saints, n'a-t-il pas prédit que le moindre de ses disciples l'égalerait en quelque sorte à cet égard ? *Et majora horum faciet* [1]. Et lit-on que Jean-Baptiste, prodige lui-même de sainteté, en ait fait un seul sur les rives du Jourdain, tandis que les Apôtres en remplissaient la Judée avant que d'être remplis eux-mêmes du Saint-Esprit ? Aussi, dans ces premiers temps de l'Eglise où le don des miracles était presque aussi commun que le nom de Chrétien, saint Paul avertissait soigneusement les fidèles de ne pas faire consister en cela la sainteté. Il est, mes frères, leur disait ce grand Apôtre, il est des œuvres plus excellentes et plus parfaites que tous les prodiges ; et ce sont les œuvres les plus communes de la charité et de la vie chrétienne. Bornez là votre étude et vos recherches, comme j'y borne ma doctrine et mes leçons ; avis impor-

[1] Joan., XIV, 12.

tant, que tous les saints de la loi nouvelle nous donnent aussi bien que saint Paul, toutes les fois qu'en lisant leur histoire nous nous arrêtons à ces traits miraculeux, plus propres à exciter le plaisir de la surprise qu'à inspirer le désir de la ressemblance. Etudiez-nous, nous disent-ils, comme nous avons étudié Jésus-Christ; nous avons appris à sa suite, ainsi qu'il nous l'a prescrit, non pas à devenir de profonds contemplatifs, ou des hommes à miracles; mais à être doux, humbles, chastes, patiens, charitables, désintéressés. Outre ces vertus acquises, si vous trouvez en nous des perfections infuses, elles ne font pas nos mérites; elles en ont été tout au plus les suites. Ces prérogatives singulières, dont l'éclat vous frappe, n'ont pas ajouté une seule pierre précieuse à nos couronnes. Telles qu'elles sont, elles ont été formées de ces vertus qui vous paraissent moins admirables, mais qui sont plus imitables, et que vous devez en effet imiter. Ah! Chrétiens, que cette première leçon jette d'abord de lumière dans nos esprits, et qu'elle aplanit déjà de difficultés! Il est donc vrai, doit se dire un Chrétien, il est donc vrai qu'en résistant à la tentation la plus légère, en pratiquant la bonne œuvre la plus facile, en me faisant la moindre violence, j'imite mieux les élus de Dieu, et j'approche plus de leur sainteté que si, revêtu de tous leurs priviléges, je forçais les lois de la nature, j'enchaînais les puissances de l'Enfer, j'ouvrais et je fermais les portes de la mort; parlons d'une manière plus conforme à nos désirs que si je passais les jours et les nuits dans la contemplation des vérités les plus sublimes, dans l'effusion des larmes les plus tendres, dans l'affluence des plus pures joies du ciel. Pourquoi? parce que ces occupations toutes saintes ne sont au plus que l'accessoire, et ne font pas le capital de la sainteté. Or, voilà sur quoi plusieurs prennent le change: première erreur dont nous détrompe l'exemple des saints.

D'autres, à la vérité, distinguent les œuvres qui supposent et celles qui produisent la sainteté, et savent bien dire des premières que les saints les ont faites parce qu'ils étaient saints; et des dernières, qu'ils ne sont saints que parce qu'ils les ont faites. Mais par une autre erreur, quoique par le même principe, ils confondent l'éclat avec le mérite et ne comptent que les vertus signalées pour des vertus parfaites. De là, quand on leur parle d'éminente sainteté et de sublime perfection, ils n'envoient point d'autres modèles que ces héros fameux du nom Chrétien, prodigues de leurs biens, de leurs libertés, de leurs vies; couverts de sueur ou baignés de sang; martyrs déclarés de la pénitence ou victimes publiques de la foi: des

Antoine et des Hilarion dans les déserts, des Paul et des Xavier parmi les nations, des Lucie et des Agnès sur les roues et sous le fer. Voilà, dit-on, les saints et les saintes. Il les faut chercher dans les prisons, sur les échafauds, au fond des solitudes. Est-il donc si aisé de les y suivre? et moi, pour adoucir ces idées outrées que l'on se forme de la sainteté sur l'assemblage éblouissant de ses plus vives lumières, je n'ai qu'à rapprocher, comme fait saint Paul, cette nuée de témoins illustres par le rang qu'ils tiennent dans le ciel, et par l'accès qu'ils ont auprès de Dieu; mais que je ne vois distingués ni par l'éclat de leur vie ni par la singularité de leurs actions: *Tantam habentes impositam nubem testium* [1]. Chrétiens retirés dans le monde, sans habiter les antres et les forêts; zélés pour la foi, sans la porter au delà des mers; dévoués à la pénitence, sans en prendre l'affreux appareil; des Zacharie et des Joseph, des Elisabeth et des Suzanne. Voilà des saints et des saintes du premier ordre. Je les trouve dans le sein de leurs familles, dans la société des hommes, dans les exercices les plus communs de la vertu. Est-il si difficile de faire ce qu'il sont fait, et de vivre comme ils ont vécu? Ce ne sont donc pas toujours les grandes actions et les grands sacrifices qui font les saints, comme ce ne sont pas toujours les grands profits qui font les riches. Un trésor amassé par de longues épargnes et par une continuelle économie vaut bien souvent les richesses que donnent les risques de la mer: de même les mérites acquis par des progrès assidus et par une régularité constante, forment un fonds de sainteté comparable aux plus éclatantes vertus. A s'en tenir même aux modèles que l'Esprit de Dieu nous a tracés, on peut dire que c'est dans cette fidélité non commune aux plus communs devoirs que consiste la sainteté parfaite. Veut-il nous peindre une femme héroïque digne de l'admiration des siècles et des louanges de la postérité; qui ne croirait qu'il va la composer des miracles de son sexe et lui donner le cœur d'une Debora, le bras d'une Judith, l'esprit d'une Esther? C'est sous des traits moins brillans que paraît l'héroïne de la Sainte écriture: elle la représente pleine de crainte de Dieu et d'attachement à son époux, occupée du soin de son ménage et de l'arrangement de sa famille; attentive à l'éducation de ses enfans et à la conduite de ses domestiques; exacte à leur faire remplir leurs devoirs et toujours la première à leur en donner l'exemple, charitable dans ses œuvres, obligeante et réservée dans ses discours. Quoi de plus simple et de

[1] Hebr., XII, 1.

moins éclatant aux yeux du monde et à vos yeux, mesdames, qu'une vertu de ce caractère? et cependant rien de plus rare, rien de plus précieux aux yeux de Dieu: *Mulierem fortem quis inveniet*[1]. Du portrait d'une parfaite héroïne, passe-t-il à celui d'un héros parfait: qui ne s'attendrait à le voir signalé par quelqu'une de ces actions que l'on admire dans l'histoire des saints? le bras déjà levé comme Abraham, tout prêt à immoler son fils; ou la tête sous le glaive, comme Isaac, offert en holocauste; ou bien aux prises avec les Anges, comme Jacob, émulateur de leur vertu? C'est à de moindres preuves que Dieu veut qu'on reconnaisse l'homme selon son cœur: c'est un homme irréprochable dans sa conduite, fils respectueux, tendre époux, père équitable, aimable maître, ami effectif, fidèle sujet, un homme dont on peut compter les vertus par les devoirs: *Beatus vir, qui inventus est sine macula*[2]. C'est un homme désintéressé dans ses vues, ennemi de toute acquisition injuste, de tout émolument suspect, de tout gain sordide, et qui n'estime de vrai bien que celui, non qu'on acquiert ou qu'on amasse, mais qu'on donne et qu'on répand: *Qui post aurum non abiit.* C'est un homme modéré dans ses désirs, qui ne veut que ce que la Providence veut qu'il soit; qui dans l'adversité se possède, dans la prospérité ne s'oublie point; qui n'est ni fier de ce qu'il a, ni impatient sur ce qu'il n'a pas: *Nec speravit in pecunia thesauris.* N'est-ce pas là, messieurs, ce que vous appelez simplement l'homme d'honneur, l'honnête homme? et c'est ce que le Seigneur appelle l'homme de miracle, le saint et le grand saint: *Quis est hic? et laudabimus eum: fecit enim mirabilia.* Sans entrer même ici dans le détail de mille vertus qui n'ont rien de singulier, hors la fin qu'elles se proposent et le principe qui les anime, n'est-il pas vrai que, selon l'Evangile, moins elles ont d'éclat devant les hommes, plus elles ont de poids devant Dieu; et que celles qui sont comptées pour peu sur la terre sont les plus élevées dans le ciel? venez dans la gloire, dit Jésus-Christ; entrez dans le bonheur: partagez toutes les joies de votre Dieu, serviteur fidèle! *Euge, serve bone, fidelis*[3]. En quoi donc fidèle, Seigneur? dites-nous quels sont ces importans services; sont-ce les plus grands en apparence, ou du moins en effet les plus pénibles? Non, non, ce ne sont pas là les vertus qui font le plus de saints: les occasions en sont rares; tous n'y sont pas appelés; aisément même l'orgueil s'y glisse et en fait un fonds de péchés. Les mérites re-

[1] Prov., XXXI, 10. — [2] Eccl., XXXI. — [3] Matth., XXV. 2.

cherchés ne sont pas tous précieux, et les vertus qui brillent ne sont pas toujours couronnées. Je canonise ici celles que vous prisez le moins, et que cache le cours ordinaire d'une vie simple et unie : *Quia fuisti super pauca fidelis, super multa te constituam ; intra in gaudium Domini tui.* Que peuvent répondre à cela ceux qui croient que la sainteté consiste en de pieux excès, et qui s'imaginent que les moyens en sont toujours extrêmes ? Autre erreur que condamne l'exemple des saints.

Enfin, la plupart conviennent que la sainteté consiste dans l'état et non dans l'éclat de la vertu; mais par une troisième erreur aussi dangereuse que les deux premières, ils confondent cet état de sainteté avec la sainteté de l'état. Et comme de chaque état on ne voit de loin que ce qui plaît, et qu'on ne sent de près que ce qui gêne, de là vient que la sainteté paraît à chacun trop difficile dans l'état où il est, et plus facile dans l'état où il n'est pas. Le riche trouve dans la possession des richesses de grands obstacles à l'acquisition de la sainteté ; et le pauvre envie aux riches les puissans moyens qu'il a d'acquérir la sainteté par le bon usage des richesses. L'homme du monde loue la facilité que donne la retraite pour s'élever de vertus en vertus; et l'homme de retraite ne goûte pas toujours cette perfection solitaire, il cherche souvent dans le commerce du monde un exercice plus commode de vertu. Le magistrat se plaint d'être trop occupé des affaires des autres pour travailler à sa propre sanctification ; et l'ame dévote ne met que trop ordinairement sa propre sanctification à se mêler des affaires du prochain. Le guerrier croit la vie du soldat trop libre; l'artisan, celle du mercenaire trop gênante; le grand, la grandeur trop exposée; le serviteur, le service trop dépendant pour s'y sanctifier. Ainsi, chacun s'étudie à écarter, et se plaît à dépayser, pour ainsi dire, la sainteté, afin de s'épargner le remords qu'il aurait de ne la pas pratiquer, s'il la voyait si proche de lui, et resserrée dans les bornes de son état et de sa condition. C'est là cependant la grande vérité que nous met aujourd'hui devant les yeux l'exemple des saints. Il vous montre d'illustres conquérans du ciel parvenus au faîte de la gloire par les mêmes sentiers où nous marchons; les palmes qu'ils tiennent en main, nées sous les mêmes pas que nous faisons; les couronnes qu'ils jettent aux pieds de l'Agneau, cueillies parmi les mêmes épines dont nous nous plaignons; le triomphe immortel dont ils jouissent obtenu par les mêmes exercices qui font nos occupations; et ces mêmes professions, selon nous, si ingrates et si stériles pour la vertu, riches et fertiles pour eux en

mérites. Qu'on me nomme, en effet, genre de vie, nature d'emploi, sorte d'engagement, degré de fortune conforme aux ordres de la Providence qui n'ait pas des saints et de grands saints pour patrons et pour modèles. L'opulence a ses Abraham, comme l'indigence ses Lazare; le ministère de la justice ses Samuel, comme le soin de l'agriculture ses Abel; la guerre ses Machabée, comme le sacerdoce ses Onia; le maniement des deniers publics ses Joseph, comme la dispensation des aumônes ses Tobie; la royauté ses Ezéchias, comme la servitude ses Mardochée; la cour ses Esther, comme la retraite ses Judith. En faut-il davantage pour nous faire convenir que toutes ces préventions d'état contre la perfection sont de pures illusions de l'amour-propre, et que, pourvu qu'on ne s'écarte et qu'on ne s'arrête pas, toutes les voies mènent au comble du mérite? J'avoue qu'il y a des états saints par eux-mêmes qui nous détachent plus aisément du monde, et qui nous lient plus étroitement à Dieu, comme le célibat, l'apostolat, le sacerdoce, la solitude. Mais je dis que ces sortes d'états ne sont pas les seuls qui peuplent les premiers rangs du ciel et qui forment les grands saints. Eh quoi! dit saint Paul, ces prodiges de vertus que vous admirez et que l'Eglise révère, étaient-ils tous apôtres? étaient-ils tous prophètes? étaient-ils tous prêtres ou solitaires? *Numquid omnes apostoli? numquid omnes prophetæ* [1]? et la diversité de leurs conditions ne prouve-t-elle pas qu'il y a une perfection proposée pour fin, comme il y a une loi donnée pour règle à tous les hommes. Je conviens qu'il y a des états qui embrassent une perfection plus sublime et des moyens plus efficaces; mais je soutiens que les autres ont une perfection sortable et des moyens suffisans. Une preuve, c'est que l'Ecriture, dans le dénombrement qu'elle fait aujourd'hui des premiers élus, en compte autant dans la tribu royale des princes de Juda, dans celle des négocians d'Ephraïm, et dans les autres tribus laïques et séculières que dans la sacerdotale et sacrée tribu des lévites : *Duodecim millia signati* [2]. Ce nombre égal de saints dans chaque tribu ne marque-t-il pas au moins clairement qu'il y a dans tous les états, quoique différens, une source proportionnée de sainteté et une fécondité de vertus convenable? Enfin, je tombe d'accord qu'il y a des états plus salutaires et plus sanctifians. Mais je maintiens que ceux-là, comme les autres, ne sanctifient qu'autant qu'on les remplit saintement, et que le plus vertueux n'est pas celui qui a pris le meilleur parti,

[1] I Cor., XII, 29 — [2] Apoc., VII, § 8.

mais celui qui, selon son état, vit le mieux. Job dans sa prospérité était-il dans l'état le plus parfait et le plus saint? non sans doute; et c'était sur quoi le démon appuyait ses reproches. Comment donc Dieu déclare-t-il que dès lors Job n'avait pas son semblable? *quod non sit ei similis in terra* [1]. C'est qu'encore que d'autres fussent dans un état plus parfait et plus saint que Job, Job selon son état était plus parfait et plus saint qu'eux. Ce n'est donc point dans la sainteté de l'état, mais dans la manière sainte de s'acquitter de ses devoirs que consiste la sainteté de l'homme. Et voilà de quoi dissiper bien des difficultés chimériques que l'on se forme sur les exercices de la sainteté chrétienne.

Difficultés, en second lieu, dans ses propres dispositions, qu'on dit être infiniment opposées à la sainteté. Car souvent l'humilité est le recours de l'amour-propre. Elle sert de voile à la lâcheté et de prétexte à la nonchalance. On l'oppose à l'autorité pressante de l'exemple des saints. On prétend que pour les imiter on a trop de passions, trop de péchés, trop peu de graces : trois autres difficultés sur la sainteté, qui viennent de la fausse idée qu'on se fait de ses modèles et que leur exemple doit encore dissiper. En effet, on se représente souvent les saints durant le cours de leur vie mortelle, comme des Anges sur la terre, sans objet qui sût les tenter; sans attrait qui fût capable de les partager; sans passion qui pût les dominer, hors celle de servir Dieu et de lui plaire. Ce genre de perfection n'est pas commun parmi les élus de Dieu. Le Saint-Esprit les fait un peu plus hommes, lors même qu'il loue leurs vertus. Il commence par déclarer que la plupart ont eu les mêmes penchans que nous avons; qu'ils ont pu, comme nous, violer la loi de Dieu et suivre le torrent du monde, et que, sortis de la même masse de corruption dont nous sortons tous, ils n'en avaient pas reçu de meilleures inclinations ni des dispositions plus favorables: *Qui potuit transgredi et non est transgressus, facere mala et non fecit* [2]? Les saints eux-mêmes ne se sont pas peints avec tant d'avantage. Leurs gémissemens et leurs plaintes sur les oppositions des sens à la raison, sur les combats de la nature et de la grace, sur les révoltes de la chair contre l'esprit, prouvent assez clairement qu'ils avaient en naissant apporté à la vertu les mêmes obstacles dont nous nous plaignons encore: *Et nos ipsi primitias spiritus habentes intra nos gemimus* [3], disait saint Paul. Enfin les actions même les plus mémorables des saints, et celles qui reçoivent de

[1] Job., II, 3. — [2] Eccl., XXI, 10. — [3] Rom., VIII, 23.

nous le plus d'éloges, ne découvrent pas en eux un fonds si heureux pour la sainteté, ni un champ si libre à la perfection. Nous louons les saints d'avoir fui les occasions du péché, les piéges de la volupté, les appâts de l'ambition, les écueils des richesses : c'est par là que nous révérons les Alexis, les Paule, les Marcelle. Nous avouons donc qu'ils avaient à craindre les mêmes périls que nous craignons ; nous leur faisons un mérite, quand il n'ont pu se soustraire à ces dangers par la fuite, de s'être prémunis contre eux par de saintes précautions ; et c'est en cela que nous canonisons les Louis et les Clotilde, austères jusque dans la cour et jusque sur le trône. Nous convenons donc qu'ils avaient les mêmes faibles que nous avons. Nous mesurons enfin leur gloire à leurs victoires, et nous les croyons d'autant plus élevés, plus puissans dans le ciel, qu'ils ont plus combattu sur la terre. C'est de là que vient notre vénération pour les premiers saints du Christianisme. Sortis de la corruption de la gentilité, nés dans le sein du vice, élevés à l'école des passions, nous les reconnaissons moins formés à la vertu et moins propres à la perfection que nous ne le pouvons être. Pourquoi donc faire dépendre, comme nous semblons faire si souvent, le mérite de la sainteté du bonheur de la naissance? Pourquoi nous en prendre à nos défauts naturels de ce que nous sommes moins vertueux et moins parfaits ? Pourquoi nous défendre de l'imitation des saints, sur l'humeur, le tempérament, l'inclination qui ne les ont pas empêchés de nous donner l'exemple? La différence, me direz-vous, c'est que les saints ont corrigé de bonne heure leurs mauvaises dispositions, en se raidissant contre elles par des actes contraires, et que nous, en nous laissant aller à nos mauvais penchans, nous les avons fortifiées par des habitudes criminelles : autre difficulté que l'on se forme de la multitude de ses péchés.

J'avoue, Chrétiens, que l'ascendant de nos passions vient des avantages que nous leur avons laissé prendre ; et je sais ce que dit saint Augustin, que les plus grandes oppositions à la sainteté ne sont pas celles que nous a données la nature, mais celles que nous nous sommes faites par la coutume : *Cum aliquibus concupiscentiis nati sumus, alias consuetudines fecimus.* Après tout, faut-il se faire un obstacle personnel d'une difficulté qui n'est, hélas ! que trop commune? Tous les saints ont-ils toujours été saints ? Leurs couronnes ne sont-elles composées que des fleurs de leur première innocence ? et, parmi les palmes qu'ils portent, n'en est-il point qui soient dues au repentir? A quel dessein donc l'Ecriture a-t-elle pris

soin de recueillir les soupirs d'un David, les larmes d'une Madeleine et les regrets de tant d'ames pénitentes? Qu'était-il besoin de joindre au récit de leur conversion l'histoire de leurs crimes? Quel effet pouvaient produire ces ombres mêlées à l'éclat de tant de belles vertus? Ah! c'était pour nous apprendre, répond saint Ambroise, que les péchés à expier, non plus que les passions à vaincre, ne sont point des obstacles à la sainteté, puisque les plus grands saints ont souvent été de grands pécheurs, comme ils ont paru toujours hommes, puisqu'ils ont su profiter de leurs chutes aussi bien que de leurs fragilités, puisqu'ils se sont fait des unes et des autres autant de degrés pour s'élever à la plus haute perfection : *Cognoscamus sanctos non naturæ præstantioris fuisse, sed observantiæ majoris, nec vitia nescisse, sed emendasse.*

Reste donc à dire pour toute excuse que les saints avaient bien plus de graces, et que nous en avons beaucoup moins. C'est à quoi l'on s'attache surtout de nos jours. Il semble que l'éloge de la grace dans les saints soit devenu notre apologie; qu'en lui faisant, comme on le doit, honneur de leurs vertus, on la veuille rendre responsable de nos vices, et qu'on ne se plaise tant à dire que la grace qui leur était communiquée était surabondante que pour se persuader que celle qui nous est donnée est insuffisante, du moins suppose-t-on toujours qu'elle est moins forte; mais c'est ce qu'on ne fait que supposer et ce qu'on ne prouvera jamais. Et peut-être ne serait-il pas difficile de montrer, sans sortir de la solennité qui nous assemble, que nous avons dans un sens plus de secours offerts, plus de graces préparées, que la plupart de ceux dont nous honorons la mémoire. Car s'il est de foi que l'intercession des saints a toujours été le canal ordinaire des faveurs divines; si le fond même de leurs mérites a toujours été un trésor ouvert à nos besoins, n'est-il pas plus vraisemblable qu'autant que le nombre de ses puissans protecteurs s'est augmenté, autant se sont accrues pour nous les richesses de la grace? Ce raisonnement est fondé sur la communion des saints; et c'est sur cette augmentation d'intercesseurs que l'Eglise se croit en droit aujourd'hui de demander à Dieu l'abondance de ses miséricordes : *Ut desideratam tuæ propitiationis abundantiam multiplicatis intercessoribus largiaris.*

Quoi qu'il en soit, l'Ecriture n'admet point entre nous et les saints cette énorme disproportion prétendue de secours et de graces. Tous les fidèles sans exception y sont appelés saints : *Salutant vos sancti.* Pourquoi? parce qu'étant tous appelés à la sainteté, ils ont tous, pour y arriver, toutes les graces et tous les se-

cours, au moins nécessaires. C'en est assez pour confondre ceux qui veulent qu'entre eux et les saints il y ait du côté de la grace trop d'inégalité. Parcourez donc maintenant les plus hauts rangs du ciel, et pour résoudre toutes les difficultés que vous trouvez à la sainteté dans vos propres dispositions, de quelque part qu'elles viennent, des penchans de la nature, des effets du péché, de l'insuffisance prétendue de la grace; jetez simplement les yeux sur ceux qui tiennent là-haut les premières places : il est peu de saints si grands, si élevés, dont vous ne puissiez dire à la lettre ce que l'Apôtre saint Jacques a dit du prophète Elie : Après tout, c'était un homme tout semblable à nous : *Homo erat similis nobis* [1]. Oui, ce saint Jean, ce disciple bien-aimé du Sauveur, était un homme comme nous, d'enfant d'Adam et d'esclave du démon, fait enfant de Dieu et disciple de Jésus-Christ. S'il en a été le favori, il ne l'est devenu que par la tendresse de son amour et par la pureté de son innocence : *Homo erat similis nobis.* Ce saint Pierre, ce chef des Apôtres, a été comme nous, un pécheur, un ingrat, un infidèle : ce n'est que la ferveur de son repentir qui l'a mis au dessus de tant d'ames innocentes : *Homo erat similis nobis.* Ce saint Paul, ce vase d'élection, n'était ni moins fragile ni moins exposé que nous aux atteintes du malin esprit : s'il y a résisté par le secours de la grace, c'est uniquement, comme il le dit lui-même, parce qu'il l'a demandée avec instance et qu'il y a répondu avec fidélité : *Homo erat similis nobis.* Ces saintes, les merveilles de leur sexe, ont été pour la plupart sujettes à ses faiblesses, plusieurs même ont donné dans ses égaremens, et quelques secours qu'elles aient tiré de la grace, elles n'en ont acquis un mérite supérieur que parce qu'elles en ont fait un meilleur usage. Sur quel fondement croyons-nous donc ne pouvoir pas ce que tant d'autres ont pu? *Non poteris quod isti et istæ?* c'est le raisonnement qui détrompa saint Augustin, et qui doit nous détromper des difficultés insurmontables que nous prétendons trouver à la sainteté dans nos propres dispositions. (Le P. SEGAUD, *Sur les Exemples des Saints.*)

Nous avons la même destinée que les saints à remplir.

Avoir à remplir sur la terre la même destinée que les saints, c'est le premier trait de ressemblance qui nous rapproche de ces hommes célestes que nous venons honorer par nos hommages.

[1] Jac., v, 17.

Qu'entendons-nous en effet, mes chers frères, ou que devons-nous entendre par la vocation à la sainteté? Serait-ce une vocation particulière, une élection spéciale qui ne tomberait que sur quelques ames privilégiées, à l'exclusion du commun des hommes qui font profession du Christianisme? Je sais que telle est la manière de penser d'un certain monde qui veut s'autoriser dans l'éternel oubli de Dieu et de sa religion; c'étaient là des saints, et au mérite desquels le commun des hommes ne peut pas se flatter d'atteindre, nous répond l'homme du monde, quand nous opposons à ses désordres l'exemple de ces vrais Chrétiens sanctifiés au milieu du siècle, comme s'ils étaient devenus saints pour avoir été du nombre heureux des élus de Dieu; et qu'au contraire ils ne fussent pas devenus les élus et les favoris de Dieu, parce qu'ils devaient être et se faire eux-mêmes des saints avec la grace. Mais loin de nous cette erreur, cette illusion grossière qui nous ferait méconnaître la gloire d'une vocation qui nous fait partager les plus beaux droits, pour acquérir le droit honteux de nous dispenser de ses devoirs.

Oui, Chrétiens, c'est assez de porter ce glorieux titre commun à tous les disciples de Jésus-Christ, pour être destinés à devenir des saints. Un saint ne fut jamais qu'un parfait Chrétien, et un parfait Chrétien ne peut manquer d'être un grand saint; et de là cet oracle si étendu de saint Paul que Dieu, sans acception de personnes, nous a tous appelés à devenir des saints : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra* [1]. De là ce langage si ordinaire au même Apôtre, de donner indifféremment le nom de saints à tous les Chrétiens des Eglises à qui ses Epîtres s'adressaient : *Omnibus sanctis qui sunt Ephesi* [2]..... *Omnibus sanctis in Christo* [3]. De là cette idée magnifique de la vertu chrétienne que Jésus-Christ propose à tous ses disciples, quand il les exhorte à être parfaits comme le Père céleste est parfait. De là ce motif sublime de sainteté que nous propose le Père céleste lui-même, quand il nous ordonne d'être saints parce qu'il est saint : *Sancti estote, quoniam ego sanctus sum* [4]. Quoi donc! nous parler ainsi, est-ce là confirmer notre indolence dens le parti d'une vertu médiocre et bornée? N'est-ce pas plutôt nous déclarer dans les termes les plus forts que tous les Chrétiens sans distinction d'âge, de rang et d'état, sont destinés à la sainteté, et qu'étant, comme nous le sommes, les concitoyens des saints : *Estis cives sanctorum*, nous devons

[1] Ad Thess., IV. — [2] Ad Eph., I. — [3] Phil., I. — [4] Levit., XI.

tous marcher sur leurs traces, si nous voulons atteindre le même terme ?

Ce qui nous trompe sur ce point capital, et ce qui nous retient dans une erreur la plus propre à nous dégrader, c'est que nous confondons la vocation générale à la sainteté chrétienne avec la vocation spéciale à certaines œuvres d'éclat, à certains sacrifices héroïques que Dieu ne demande pas également à tous les hommes; ainsi Dieu ne nous a pas appelés tous à lui faire le sacrifice d'un fils unique, comme un Abraham; celui d'une couronne, comme un Moïse; celui des douceurs et des plaisirs du monde, comme les religieux et les solitaires; celui de la vie même, comme les martyrs; mais prenez garde, si nous ne sommes pas également appelés de Dieu à ces actes sublimes que nous présente l'histoire de quelques saints distingués, ne nous appelle-t-il pas du moins aux sentimens généreux que demanderait leur prompte exécution, s'il avait sur nous de pareils desseins? Ne veut-il pas que ce courage de l'ame à lui sacrifier tout, si sa volonté l'ordonne, soit le même dans nous que dans ces grands cœurs d'Apôtres et de martyrs que nous admirons? et dès lors n'établit-il pas une conformité parfaite entre nous et les plus grands saints, du côté de la vocation à la sainteté?

Or, mes chers auditeurs, pénétrés que nous serons de cette première vérité que nous partageons la vocation des saints les plus distingués dans le Christianisme, ne suffit-il pas de laisser aller nos cœurs à l'impression naturelle de leur exemple, pour sentir se réveiller dans nous le désir de les suivre et de les imiter? Eh! comment considérer la dignité, la noblesse de notre destinée, qui nous égale aux saints, sans rougir de nos vices, et peut-être de nos vertus, dont le mélange et la médiocrité ne déshonorent guère moins notre religion que nos vices mêmes? Comment soutenir le contraste des exemples peu chrétiens que nous donnons au monde, et de ceux que lui donnèrent ces hommes dont nous partageons la glorieuse destinée, sans faire effort sur nous-mêmes, pour remplir plus dignement cette grande destinée que nous partageons avez eux?

Ah Chrétiens! si je ne voulais que vous inspirer à ce moment une ambition humaine et profane, et que, pour y réussir, je vous misse devant les yeux des héros du monde signalés par leurs victoires, des hommes de fortune montés tout à coup au faîte de la grandeur et de l'élévation, des esprits fameux et immortalisés par les fruits de leur génie, je conçois comment ces sortes d'exem-

ples pourraient vous étonner et vous surprendre, mais sans vous toucher toutefois et vous persuader de les suivre. Pourquoi? parce que vous auriez droit de me dire qu'il n'est pas donné à tous les hommes d'aspirer si haut, et de posséder ces sortes de vertus et de mérites que le monde canonise; vous me diriez, et avec raison, que la naissance, la dignité, la faveur, la supériorité des talens, le concours de certaines circonstances heureuses, où se trouvent peu de personnes, et qui ne dépendent pas uniquement de nous-mêmes, est ce qui fait briller sur la scène du monde ces héros, ces génies, ces hommes de fortune qu'on y admire; et qu'enfin tout le reste des hommes ne peut pas être destiné comme eux à devenir les élus et les favoris du monde. Voilà ce que vous pourriez opposer de raisonnable au sentiment de l'ambition humaine que l'on voudrait vous inspirer; et il ne faudrait que cette idée, je l'avoue, pour refroidir tout à coup l'ardeur de l'homme le plus avide de grandeur et d'élévation.

Mais quand, pour vous faire aspirer au mérite qui fait les saints, le seul mérite véritable aux yeux de Dieu, je ne vous propose avec l'Eglise que des hommes qui n'étaient pas plus appelés que vous à devenir ce qu'ils sont aujourd'hui; quand je vous représente que non seulement il n'est pas au dessus de vos conditions de prétendre à cette grandeur céleste qui les distingue; mais que vous ne répondez pas aux desseins généraux de la Providence dans l'ordre surnaturel, si vous n'aspirez pas à les égaler en mérites; qu'en vertu de votre vocation, vous avez tout droit d'ambitionner, comme eux, les premiers rangs, uniquement réservés à qui les emportera par violence; et que tous les soldats de Jésus-Christ, tels que vous l'êtes, peuvent s'élever à l'héroïsme de sa religion, aussi bien que les saints glorifiés que l'Eglise propose à notre culte; quand je vous parle ainsi de la part de Dieu, mes chers auditeurs, si vous êtes encore sensibles à quelque autre gloire qu'à celle du monde, ne sentez-vous pas votre cœur s'agrandir, s'étendre, s'élever, pour ainsi dire, à proportion de sa haute destinée, qui lui est commune avec les saints?

Ne concluez-vous pas avec moi, plus déterminés encore par l'attrait du sentiment que par la conviction du raisonnement, ne concluez-vous pas qu'étant appelés du ciel à fournir la même carrière que les saints, vous devez donc marcher par la même route, faire les mêmes efforts, courir les mêmes dangers, soutenir les mêmes combats, remporter les mêmes victoires sur la cupidité, sur le monde et sur l'Enfer? Ne concluez-vous pas que, partageant

la vocation des plus grands saints, vous devez donc partager l'excellence et l'héroïsme de leurs vertus, l'ardeur de leur zèle, la ferveur de leurs prières, l'austérité de leur mortification, la vivacité de leur foi, la douceur de leur charité, leur humilité dans la grandeur, leur soumission dans les revers, leur détachement et leur innocence au milieu du monde? Ne concluez-vous pas enfin, dans quelque état de bassesse que Dieu vous ait fait naître, que le plus haut degré de vertu sur la terre et de gloire dans le ciel n'a pour un cœur chrétien rien de trop sublime et de trop relevé? Car, ne sont-ce pas ces nobles sentimens, ô mon Dieu! que doit nous inspirer à tous l'exemple de tant de saints reconnus, que vous n'aviez pas appelés plus que nous-mêmes à devenir ce qu'ils sont? Et si de tels sentimens n'étaient pas les nôtres, que serions-nous à vos yeux que des ames basses et rampantes, indignes de la noblesse de leur destinée, et infidèles à ses devoirs? *Vocavit nos ut essemus sancti.* (Le P. Le Chapelain, *Pour la Fête de tous les saints.*)

Nous avons les mêmes ennemis que les saints à combattre.

Ne nous rassurons point, mes chers auditeurs, sur l'inégalité que nous croyons découvrir entre nous et les saints, du côté des ennemis qu'il nous faudrait combattre pour arriver au terme où ils sont heureusement parvenus. Non, j'ose le dire ici, et je ne craindrai point, par un respect déplacé, d'avilir les vertus des saints, en manifestant la honte de leurs faiblesses, puisque leur fragilité même fut dans cette vie mortelle le sujet, le triomphe de leur courage, et comme la matière précieuse dont se forma leur sainteté même. Non, ces héros chrétiens, dont nous célébrons la mémoire, ils ne furent pas moins faibles que nous-mêmes, moins hommes, moins portés au mal et souvent moins criminels aux regards de Dieu et du monde même. Placés qu'ils sont aujourd'hui sur des trônes de gloire et plus brillans que les astres du firmament, ils eurent, comme nous, la plupart leurs taches, leurs obscurités et leurs éclipses; et peut-être des taches plus marquées, des obscurités plus ténébreuses, des éclipses plus effrayantes que celles qui nous découragent et nous désespèrent.

Car, sans parler ici de cette corruption générale de notre nature, dont Marie seule fut préservée par la voie du miracle; corruption qui fit gémir au comble de la vertu un saint Paul, un saint Jérôme, un saint Grégoire, dont les écrits nous attestent que l'abondance de la grace divine, qui pouvait inonder leur ame, ne les exempta

pas d'éprouver dans leur corps tout ce que le démon de la chair peut livrer de combats; sans parler, dis-je, de cet ennemi commun à tous, qui obligea ces héros chrétiens de se crucifier, pour ainsi dire, tout vivans, de se faire eux-mêmes leurs tyrans et leurs persécuteurs, ne trouverez-vous pas dans une multitude de saints ces obstacles, ces ennemis particuliers et personnels, qui vous troublent et vous déconcertent?

Parcourez en effet avec moi les fastes de l'Eglise, et malgré cet appareil de vertus et de miracles qu'ils vous présentent et dont le monde chrétien est ébloui jusqu'au découragement, vous y reconnaîtrez des saints qui, pour répondre aux desseins de la grace, eurent à vaincre les mêmes passions, les mêmes habitudes enracinées par les mêmes égaremens dont vous avez fortifié les vôtres; des saints qui portèrent long-temps le joug tyrannique du monde avant le joug aimable de Jésus-Christ, qui ne furent fameux par la renommée de leurs vertus qu'après l'avoir été par le scandale de leurs désordres, et qui ne sont parvenus à se faire de grands saints que pour avoir eu le courage d'être enfin de grands pénitens. Vous y découvrirez des saints qui, pour atteindre à la gloire, eurent à combattre plus que vous-mêmes ces vices d'humeur, de caractère, de tempérament; cette légèreté d'esprit, cette inconstance de cœur, ce déréglement d'imagination et ces autres dispositions personnelles qui s'opposent dans vous à l'esprit de piété; des saints dont toute la nature sembla contrarier les effets de la grace et qui furent obligés en quelque sorte de renoncer à paraître des hommes, pour être constamment de vrais Chrétiens. Vous y découvrirez des saints qui, pour arriver au terme du bonheur, eurent à triompher du monde au milieu du monde même, et du monde le plus terrible, tel que le monde païen et idolâtre, mille fois plus dangereux, plus séduisant, plus ennemi de la vertu que celui qui vous intimide et vous tyrannise.

Qui que vous soyez enfin, mon cher auditeur, et quelle que soit la source de votre opposition présente aux victoires que la sainteté vous commande, levez les yeux au ciel qui s'ouvre à vos regards, et il vous offrira jusque sur les trônes les plus élevés des saints qui ont été et qui ont paru trop long-temps ce que vous êtes aujourd'hui; des saints qui ont commencé par les mêmes déréglemens dont votre jeunesse fut esclave, ou qui, comme vous, ont dégénéré après d'heureux commencemens; point de faiblesse, point d'inclination vicieuse, point de péché, point de défaut, point de vice, point de crime même, dont un grand nombre de saints

n'ait eu à rougir, comme vous, devant Dieu, peut-être devant les hommes. Et comme l'Enfer (s'il m'est permis de vous rappeler dans ce beau jour ce souvenir affreux), et comme l'Enfer est plein de Chrétiens qui ont malheureusement terminé une carrière commencée par l'innocence, le Ciel est peuplé de bienheureux qui ont terminé saintement une vie commencée par le désordre et le plus grand désordre.

Et voilà, comme je l'ai d'abord avancé, ce qui doit communiquer à l'exemple des saints plus de force encore et d'autorité pour nous engager efficacement à les suivre; car de cette persuasion où nous devons être qu'il n'est point d'ennemis, soit dans nous, soit hors de nous, qu'ils n'aient eu à combattre eux-mêmes, que s'ensuit-il? Ah! mes chers auditeurs, on vous l'a dit cent fois, et le dira-t-on jamais assez? C'est qu'il n'y a donc rien dans la dépravation de notre nature, dans la force de nos habitudes, dans nos défauts naturels ou contractés, c'est qu'il n'y a rien dans la séduction du monde le plus dangereux, dans l'impiété, l'irréligion, le travers des esprits parmi lesquels nous avons à vivre, qui doive nous paraître si redoutable dans le cours de la vie humaine; c'est que, malgré l'idée de notre faiblesse, nous sommes aussi forts que l'étaient les saints sur la terre contre tant d'ennemis domestiques ou étrangers qui nous assiègent, et dont ils furent assiégés, comme nous nous plaignons de l'être; que pour en triompher sûrement, comme eux, il ne faut donc que de la fermeté et du courage, et que si nous sommes arrêtés désormais dans le chemin de la sainteté, c'est moins à la faiblesse de notre cœur qu'à sa lâcheté qu'il faut nous en prendre.

Réflexion, vous le savez, dont ne put se défendre Augustin pécheur, et qui en fit tout à coup un des plus grands saints, une des colonnes les plus inébranlables de l'Eglise : jusque là indécis et indéterminé, faible et timide comme vous, à la vue des préjugés, des passions, des habitudes qu'il avait à vaincre, il désespérait de pouvoir jamais s'élever au dessus de lui-même, et tous les traits de la grace, émoussés contre son cœur rebelle, n'avaient encore eu d'autre effet que de lui arracher de vains soupirs et des larmes toujours stériles en fruits de pénitence; mais lorsque, dans une apparition miraculeuse qu'il nous dépeint lui-même, il eut vu la sainteté comme en personne se présenter à ses regards, environnée de ces troupes de prédestinés qui avaient combattu et triomphé sous ses ordres; lorsqu'il eut entendu cette voix céleste lui adresser ce reproche, plus puissant sur un esprit droit et so-

lide que tous les raisonnemens du monde : Eh quoi! Augustin, ne pourras-tu pas ce qui fut possible pour tant d'autres? *Et tu non poteris quod isti et istæ?* ce peu de paroles fut comme un coup de tonnerre qui éclaira ce nouveau Paul, et le renversa. Dès ce moment le faible Augustin n'est plus; tout change de face à ses yeux, tout cède à la force de son ame; et il a bientôt vengé la honte et l'opprobre de sa lâcheté passée, par une suite de victoires sur lui-même, dont le plan, depuis l'établissement de l'Eglise, lui était tracé par tant de modèles.

A quoi tient-il donc, mes chers auditeurs, que l'exemple des saints n'ait le même pouvoir, et ne produise le même effet sur vos cœurs que sur celui de cet illustre pénitent? était-il moins faible que vous et moins fragile? avait-il moins à combattre contre la nature, pour triompher à chaque instant de ses faiblesses? Non, sans doute; mais il conservait encore dans son désordre cet esprit de droiture et d'équité qui ne permet pas à l'homme coupable de résister obstinément à la vérité connue; et voilà, Chrétiens, de quelque probité que votre cœur se pique, ce qui vous manque, et ce qui vous manquera peut-être toujours, pour profiter de l'exemple d'Augustin et de tant d'autres héros chrétiens que la religion vous présente pour modèles; car au lieu de vous rendre de bonne foi, comme ce grand homme, à l'argument invincible de cet exemple des saints qui le convertit, vous vous obstinez, contre les lumières du bon sens, à imaginer des différences chimériques entre vous et ces saints dont on vous oppose l'exemple. Comme si vous étiez une espèce d'hommes à part, vous ne voulez pas que dans ce nombre comme infini d'hommes vertueux que vous invoquez comme vos protecteurs, il s'en trouve un seul que son état, sa situation, son penchant, son caractère, ait rendu pleinement votre semblable ici-bas, vous osez presque vous persuader que Dieu les fit d'une autre nature, et moins contraire à la sainteté que la vôtre. Fiers et présomptueux jusqu'à l'excès, pour vous arroger sans raison tout autre mérite applaudi du monde, vous ne craignez point de vous avilir jusqu'à vous refuser la disposition même, au mérite de la sainteté dont le monde fait moins de cas que de tout le reste; vous vous dégradez sans peine de ce côté-là au dessous de tous les hommes, que vous méprisez d'ailleurs. Capables de tout, dès que la passion vous parle et vous anime, vous voyez partout l'impossible, quand c'est la religion seule qui vous commande; et par une espèce d'humilité profane également indigne de l'homme et du Chrétien, vous ne rougissez pas de vous croire, au moins de vous

dire plus incapables de vertu et de sainteté que les plus grands pécheurs, les plus scélérats même, devenus enfin pénitens, et que l'Eglise nous montre aujourd'hui au plus haut point de la gloire: c'est-à-dire que vous fermez les yeux pour ne pas voir ce qui vous condamne, que vous êtes de mauvaise foi avec Dieu, de mauvaise foi avec ses ministres, de mauvaise foi avec vous-mêmes; et de là vient que la même grace qui fut assez forte pour triompher en un moment d'une armée de préjugés et de passions dans Augustin, est trop faible pour vous soutenir un moment vous-mêmes contre les moindres penchans qui vous captivent. (Le même.)

Nous avons les mêmes armes que les saints pour triompher.

Je ne m'arrête point à vous la démontrer, Chrétiens, cette égalité visible de graces entre vous et les saints encore habitans de la terre; et ne voyez-vous pas d'un coup d'œil le parallèle évident que j'en pourrais faire? car si vous êtes instruits des principes de votre religion, pouvez-vous ignorer les oracles si souvent réitérés dans nos Ecritures, que Dieu a promis également les secours dont il gratifie tout le monde, à tous les disciples de son Fils; qu'il s'est en-engagé de les proportionner aux besoins présens de sa créature, et de ne souffrir jamais qu'elle soit tentée au delà de ses forces? Pouvez-vous ignorer que, si vous désirez, comme les saints, des trésors de grace encore plus grands, il vous suffit de demander comme eux pour obtenir l'objet de vos désirs? Que c'est à tous, sans distinction de justes et de pécheurs, qu'il a été dit: « Cherchez et vous trouverez, « demandez et vous recevrez, frappez et on vous ouvrira. » Pouvez-vous ignorer que le fond de toutes les graces vous est présenté comme il le fut aux saints dans la participation des sacremens qui en sont la source; que le bon usage des secours divins que vous y puiserez sera couronné, dans vous comme dans eux, par des secours encore plus grands, et que si vous cultivez à leur exemple le talent divin qui vous est confié, il se multipliera dans vos mains par la libéralité du Maître? pouvez-vous ignorer des vérités si consolantes, et qui doivent être si connues du monde?

Non, mes chers auditeurs, quelque penchant que vous ayez à regarder les saints, comme des hommes extraordinaires et privilégiés, pour vous faire un prétexte spécieux de ne les imiter pas, ils n'eurent jamais pour se sanctifier eux-mêmes d'autres moyens que ceux qui nous sont offerts; et si le monde en a vu parmi eux que Dieu, pour des raisons spéciales, excepta de l'ordre com-

mun, et qu'il éleva, comme par miracle, à un ordre supérieur de secours et de graces, on n'en peut rien conclure pour la multitude des saints dont nous révérons les sublimes vertus, et qui, dans leurs plus beaux triomphes, n'eurent pas de votre part, ô mon Dieu! des secours plus puissans que la multitude de vos disciples. Que dis-je? et de combien même de saints les plus célèbres dans l'Eglise pourrais-je dire avec vérité qu'ils reçurent d'abord moins de graces que vous-mêmes! Que si dans le cours de leur vie, ils furent plus favorisés des dons du ciel, c'est qu'ils avaient plus prié, plus veillé, plus jeûné, plus médité, plus sollicité le ciel, pour obtenir ces secours puissans qui ne sont accordés qu'aux plus fortes instances; c'est qu'enfin ils avaient fait valoir au centuple le talent qui leur était confié par le souverain Seigneur. Comptez, s'il est possible, grands de la terre, le nombre effrayant de graces dont vous abusez tous les jours au milieu du monde; et, j'ose le dire, tel parmi vous qui m'écoute et qui rejette son désordre sur le défaut de secours de la part de son Dieu, en trouvera de prodigués pour lui seul plus qu'il n'en a fallu pour conduire au ciel les plus grands saints que révère aujourd'hui l'Eglise. Or, mes chers auditeurs, à la vue de ce dernier trait de gloire pour tous les Chrétiens, et qui achève, pour ainsi dire, leur ressemblance avec les saints qu'ils honorent, que peut-il manquer encore à ces grands modèles que le ciel leur présente pour les animer à les suivre? Si je m'étais contenté de vous dire que vous avez à remplir sur la terre la même destinée que les saints, sans ajouter qu'ils n'eurent pas moins que vous de combats à livrer pour y répondre; ou, qu'après vous avoir représenté l'égalité qui se trouve entre vous et les saints du côté des combats que la sainteté demande, j'eusse négligé de vous dire que vous avez encore les mêmes armes pour triompher des faiblesses et des fragilités humaines; c'eût été, sans doute, vous laisser un double prétexte pour vous dispenser de les suivre et de les imiter; mais une fois persuadés, comme vous devez l'être, de cette pleine conformité qui vous rapproche de tous les héros du Christianisme; à ce moment, Chrétiens, ou vos préjugés sur les saints se dissipent, ou ce qui vous paraissait des dieux ne vous paraît plus que des hommes, ou vous pouvez vous comparer sans orgueil à ce que le ciel vous offre de plus magnifique et de plus grand. A ce moment, l'exemple de ces illustres athlètes, loin de vous éblouir encore et de vous décourager, ne vous imprime-t-il pas enfin, malgré vous-mêmes, cette nob e rivalité de vertus, qui est comme l'ame des vrais Chré-

tiens, et qui fait autant de héros de tous les soldats de Jésus-Christ; cette émulation sainte, non moins insatiable de vertus et de mérites que l'ambition humaine la plus démesurée peut être avide des honneurs du monde? *Æmulamini spiritualia... æmulamini charismata meliora* [1]. Et si nous n'éprouvons pas encore de pareils sentimens, où est dans nous cette ame, cette force chrétienne qui doit retracer dans nos personnes aux yeux du monde les Apôtres, les confesseurs, les martyrs, les vierges, tous les héros de la religion de Jésus-Christ? Sommes-nous donc la postérité de ces grands hommes? Sans être animés des sentimens qui les formèrent, méritons-nous de les avoir pour modèles? Toute leur gloire ne fait-elle pas notre honte; toutes leurs richesses, la confusion de notre misère; et au tribunal de notre raison même ne sommes-nous pas inexcusables devant Dieu?

Mais quoi qu'il en soit, Chrétiens, de la disposition présente de vos cœurs, à la vue de tant de saints proposés à votre imitation, c'est une proposition incontestable, et par l'exposition de laquelle je conclus que si leur exemple ne sert pas maintenant, comme il doit, à vous animer, Dieu selon sa menace le produira contre vous au jour de ses vengeances, et que rien ne justifiera plus sensiblement devant tous les hommes le dernier arrêt qui vous réprouvera. Vous redoutez sans doute les jugemens du Seigneur, et peut-être ne pouvez-vous penser, sans frémir, à l'affreuse Peinture qu'il nous en a tracée par lui-même ou par ses prophètes. Eh! comment ne trembler pas dans l'attente de ce grand jour où l'Homme-Dieu doit être seul juge dans sa propre cause, et où l'homme chrétien doit être uniquement jugé sur l'exemple, sur l'Evangile, sur la croix de l'Homme-Dieu! Mais une circonstance bien remarquable de ce jugement terrible et dont nos esprits trop peu attentifs ne se laissent pas assez frapper, c'est l'exemple de ces saints, hommes en tout comme nous, que le Dieu de justice nous opposera; c'est cette multitude comme infinie, cette vaste nuée de témoins dont parle saint Paul, et dont le témoignage sans réplique sera pour nous autant de juges aussi redoutables, et plus redoutables en quelque sorte que Jésus-Christ même, par notre parfaite ressemblance avec eux.

Car, oubliant pour un moment ce monde terrestre qui nous occupe, au préjudice du monde céleste qui nous attend, transportons-nous en esprit au tribunal de l'Homme-Dieu, juge sans appel des

[1] Ia I Cor., XII, 14.

vivans et des morts; là figurons-nous ces millions de saints réunissant dans leur troupe glorieuse tout ce qu'il y eut jamais de vertus dans le Christianisme, sans avoir été distingués de la masse commune durant leur vie mortelle, du côté de la destinée, des combats ni des secours. Voyons-les tels qu'ils paraîtront dans ce grand jour, au rapport de l'Evangile, placés à la droite de leur Juge et du nôtre, élevés sur douze trônes, couronnés de leurs mérites, les palmes de la victoire à la main, formant tout à la fois le plus terrible et le plus beau des spectacles aux yeux du monde qu'ils vont juger eux-mêmes; et par le seul aspect de leurs vertus, comparées dans un moment à tous nos vices, réglant comme autant de dieux l'éternelle destinée de l'univers. Représentons-nous le parallèle qui se fera, et que nous ferons alors, malgré nous-mêmes, de ces disparités étranges dont nous ne voulons pas rougir; je veux dire, de notre obstination et de leur pénitence; de notre lâcheté et de leur courage, de notre mollesse et de leur austérité, de notre indolence et de leur ferveur, de nos scandales et de leur zèle, de notre libertinage et de la pureté de leur vie, de notre esprit incrédule et de la constance invariable de leur foi. Quelle situation pour nous, indignes Chrétiens que nous sommes! Et si, au rapport de l'Evangile, le seul exemple des nations païennes que Jésus-Christ nous confrontera, pour donner plus de poids à ses justices, doit suffire à nous confondre alors et à nous réprouver: *Regina Austri surget in judicio*[1], que sera-ce, grand Dieu! d'avoir à soutenir au pied de votre tribunal l'exemple de ces légions saintes qui nous seront comparées par vous-mêmes, et dont toutes les vertus glorifiées se réuniront alors comme autant de voix foudroyantes, pour éclater sur nous de toutes parts! Non, je le répète, ce ne sera point tant l'exemple de Jésus-Christ, l'Evangile de Jésus-Christ, la croix de Jésus-Christ; non, ce ne seront point ces effrayantes images considérées en elles-mêmes qui serviront le plus à justifier le jugement dont nous serons frappés; mais l'exemple de Jésus-Christ, suivi par tant de saints qui l'auront vivement exprimé dans leurs personnes; mais l'Evangile de Jésus-Christ pratiqué par tant de saints, qui en auront fait la règle infaillible de leurs mœurs; mais la croix de Jésus-Christ portée durant des siècles, par tant de saints qui en conserveront encore les glorieux vestiges, aux yeux des nations rassemblées. Voilà, mes chers frères, ne l'oublions jamais, ce qui nous laissera sans réplique au tribunal de Jésus-Christ et de l'uni-

[1] Matth., II.

vers ; ce qui nous forcera de reconnaître la souveraine équité de Dieu jusque dans l'arrêt solennel et authentique de notre réprobation : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.* (Le MÊME.)

Péroraison.

Si vous voulez parvenir au bonheur dont les saints jouissent maintenant dans le ciel, il faut vous exercer avec soin à imiter leurs vertus, à garder leurs saintes observances, à ne point trop tenter les choses élevées que vous ne pourriez atteindre, mais aussi à ne point tomber dans l'excès contraire, afin de vous augmenter la récompense qui vous est promise. Ne nourrissez point votre corps trop délicatement, afin qu'il ne devienne votre plus dangereux ennemi ; ne vous accoutumez point aux voluptés de la chair, de crainte que votre ame ne finisse par devenir esclave.

Que si d'un autre côté vous macérez votre corps par des travaux excessifs, il en résulte aussi que votre ame est surchargée du même poids qui accable votre corps. Bientôt l'ennemi l'assiège et l'enchaîne, la mauvaise humeur ne tarde point à suivre, et l'ame est paresseuse, soit pour chanter les louanges de Dieu, soit pour lui offrir des prières agréables, soit enfin pour lui offrir l'hommage de son obéissance et de son humilité. Ayez donc pour règle de vous en rapporter à ce sujet aux bonnes traditions des saints qui vous ont précédé dans la même carrière. Par là vous éviterez l'un et l'autre excès ; car le bien consiste à ce que chacun commence de manière à pouvoir achever, et à être également utile et à soi-même et aux autres. (Saint EPHREM de Syrie, *Traité de la vie religieuse.*)

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR LA SAINTETÉ.

EXORDE.

Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.

La volonté de Dieu est que vous soyez des saints. (*I Thess.*, IV.)

Prosternés, dans ces fêtes solennelles, au pied des autels du Dieu vivant, que lui demandez-vous, chrétiens auditeurs? Sans doute qu'il dessille enfin vos yeux par un rayon de sa lumière, et qu'il vous fasse connaître d'une manière claire et distincte quelle est sa volonté pour en faire désormais la règle de votre conduite. Ah! mes frères, bénissez le Seigneur, qui ne permet pas que vous l'ignoriez plus long-temps, cette volonté sainte, et qui, après l'avoir révélée immédiatement par lui-même à saint Paul, daigne aujourd'hui se servir de moi pour vous la faire entendre. Il veut (mondains, prêtez l'oreille!), il veut, il attend de vous, non que vous fournissiez ici-bas une brillante carrière; que vous paraissiez avec éclat sur le théâtre de la vanité, que vous recueilliez les hommages ou les applaudissemens de l'univers, que vous teniez un rang distingué parmi les sages du monde ou parmi ses héros; mais que, par une vie pleine d'innocence et de bonnes œuvres, vous augmentiez le nombre des prédestinés et des saints: *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.* Et ces saints eux-mêmes, ces grands de la cour céleste dont vous briguez en ce jour la protection et dont il vous importe d'étudier les goûts pour obtenir leurs faveurs, n'ont, sur cela ni sur tout le reste, d'autre sentiment que celui de leur maître. Ils souhaitent tous qu'à leur exemple nous fassions notre principale affaire de celle de notre sanctification; et si quelque chose pouvait troubler leur bonheur, ce ne serait que la vue des dangers qui menacent le nôtre. Il me semble les voir, ces heureux immortels, tantôt respectueusement inclinés devant le trône du Tout-Puissant, solliciter en notre faveur sa miséricorde; tantôt, pour nous piquer d'une noble émulation, nous montrer de

loin leurs palmes et leurs couronnes ; nous tracer du geste et des yeux la route difficile qui les a conduits à un si beau terme ; nous tendre la main pour nous arracher à toutes les affections basses et terrestres ; et parmi tant de marques de la plus vive inquiétude, je m'imagine entendre chacun d'eux s'écrier : O mes cohéritiers et mes frères ! puissiez-vous retracer ma sainteté, pour mériter un jour de partager ma gloire : *Sanctificamini et venite mecum* [1].

Quel obstacle pourrait s'opposer dans nous à l'accomplissement des volontés du souverain et des désirs de ses favoris ? Le peu d'estime que nous ferions de la sainteté, ou l'impuissance dans laquelle nous prétendrions être d'y parvenir ? Mais, et ce mépris et cette défiance, messieurs, seraient également injustes ; pourquoi cela ? parce que, quelque grands, quelque élevés que nous soyons, la sainteté ne doit point nous paraître un objet au dessous de notre ambition, et que, quelque petits au contraire, quelque méprisables qu'on nous suppose, elle n'est point un bien au dessus de notre portée. En deux mots, travaillons à devenir des saints ; rien n'est plus digne de nous ; et c'est peut-être la chose dont nous sommes le plus généralement capables : deux propositions qui vont faire le partage de ce discours, après que nous aurons salué Marie, reine de ce peuple fortuné dont elle fut autrefois la protectrice et le modèle. *Ave, Maria.* (Le P. DE MAROLLES, *Sur la Sainteté.*)

Nous devons travailler à devenir des saints ; rien n'est plus digne de nous.

La sagesse, le courage et la gloire, vous conviendrez sans peine, messieurs, que rien n'est plus digne de fixer les vœux d'une ame noble et élevée que ce qui porte quelqu'un de ces brillans caractères. Or, l'objet que je propose ici à votre ambition les réunit tous, et dans le sens le plus réel, puisque, lorsqu'il est question de la sainteté, l'on peut prononcer avec assurance que la vraie sagesse en forme le projet, que le vrai courage l'exécute, que la vraie gloire le couronne.

Développons ces trois pensées.

Que les peuples louent la sagesse des saints, dit l'auteur du livre de l'Ecclésiastique, et qu'ils se lassent enfin de vanter celle des pécheurs : *Sapientiam sanctorum narrent populi* [2]. Et quoi, en effet, de plus digne de nos éloges que la judicieuse conduite que tinrent ces hommes formés à l'école de la raison éternelle ? Prenez garde,

[1] I Reg., XVI. — [2] Eccl., XLIV.

s'il vous plaît; éclairés de cette pure lumière, ils jetèrent d'abord les yeux sur ce monde dont la figure nous enchante, et ils remarquèrent que l'éclat dont il brille est un éclat trompeur; que ses honneurs sont frivoles, ses richesses périssables, ses plaisirs détrempés d'amertume; que la joie qu'il promet à ses partisans est une joie superficielle qui ne va point jusqu'à leur cœur, une joie rapide qui ne se laisse goûter qu'en fuyant, une joie perfide qui finit par les larmes; que ce peu d'hommes enfin réputés heureux ici-bas le sont bien peu et n'ont que peu de temps à l'être. Rentrant ensuite en eux-mêmes et considérant la dignité de leur nature, ils se demandèrent si une ame spirituelle leur avait été donnée pour s'attacher à ce qui flatte les sens, une ame immortelle pour l'occuper de ce qui meurt, une ame infinie au moins dans ses désirs, pour la concentrer dans un sphère si vile et si étroite; ils eurent bientôt conclu que, créés dans le temps, ils étaient nés pour l'éternité; que la vie présente n'est qu'un passage, la terre un exil, le ciel la véritable patrie. Après cela il ne fut plus question pour eux de délibérer; ils se proposèrent d'arriver à ce terme comme au seul véritablement digne d'eux.

En vain l'exemple des autres hommes sembla les accuser de folie. Ce fut avec un sentiment mêlé de compassion et de dédain qu'ils les virent eux-mêmes tourner toutes leurs vues et toutes leurs pensées vers la terre; dégrader la noblesse de leur être, et oublier la grandeur de leur destinée; se nourrir de vaines espérances, et s'occuper de viles intrigues; traiter sérieusement l'affaire d'un établissement peu durable ou d'une préséance frivole; s'agiter, se tourmenter, pour étendre les limites d'un domaine ou pour reculer les frontières d'un empire; bâtir l'édifice de leur fortune sur un terrain chancelant, et préparer à grands frais de pompeuses ruines; courir en insensés après l'erreur et le mensonge, et s'applaudir de tous les pas qui les éloignent de leur fin. Ils n'eurent garde d'être tentés de les suivre dans ces routes perdues, et ils ne pensèrent qu'à assurer leur éternel bonheur.

Se trompèrent-ils? firent-ils un mauvais choix? Je craindrais peut-être de vous en faire juges, mes frères, dans ces momens de charme et d'illusion, d'assoupissement et d'indolence, d'amusemens et de plaisirs, de prospérité et de fortune, de vertige et d'ivresse, où tout conspire à obscurcir votre raison et à vous rendre insensibles aux promesses de votre foi; mais j'en appelle avec confiance à ces momens de graces et de lumières où, peut-être au sortir de quelque assemblée de religion, pénétrés jusqu'au vif de ce que vous veniez d'en-

tendre, et comme absorbés dans de sages et utiles rêveries, vous avez envisagé tout autrement que vous n'aviez fait jusque là le néant des choses humaines et l'importance du salut; où, d'après un illustre pénitent [1], vous vous disiez à vous-même : Que fais-je, et quel est mon but? la vie s'écoule, et l'éternité approche; les dettes s'accumulent, et le temps des comptes presse; la concupiscence passe, et la vérité reste. Hélas! tant d'autres prennent leur essor vers le ciel, et moi je m'attache à la terre, et me plonge de plus en plus dans la corruption des sens : *Quid facimus? alii rapiunt cœlum, et nos in carne et sanguine volutamur.* J'en appelle à ces momens de trouble salutaire et de remords où, venant de satisfaire une passion criminelle, vous avez entendu au milieu de vous-mêmes une voix impérieuse qui vous a forcés de convenir de votre injustice, une voix menaçante qui vous en a fait redouter le châtiment; où, levant timidement vos yeux vers le ciel, vous sentiez que celui qui y règne était irrité contre vous, et croyiez voir dans toutes les créatures qui vous environnaient des ministres de sa vengeance. J'en appelle à ces momens de dégoût et de satiété où, après avoir essayé de toutes les fausses douceurs que le monde vante comme les sources du bonheur, ennuyés de l'uniformité des plaisirs, fatigués de leurs excès, étonnés du vide immense qu'ils avaient laissé dans votre cœur, et de l'inquiétude qu'ils n'en avaient pas bannie, vous avez reconnu qu'il lui fallait des biens d'un ordre surnaturel et divin, pour fixer ses agitations et combler ses désirs. J'en appelle à ces momens d'épreuve et de disgrace où, mal récompensés par vos maîtres, oubliés de vos protecteurs, trahis lâchement ou faiblement servis par ceux que vous regardiez comme vos amis, vous avez déclamé avec tant de force contre l'injustice des hommes, et publié hautement que Dieu seul méritait qu'on s'attachât à lui, puisque lui seul n'abandonnait jamais ses amis et ses serviteurs. J'en appelle à ces momens d'équité naturelle et de bonne foi où, voyant briller sur le visage d'un homme de bien la vertu avec tous ses charmes, respirant auprès de lui je ne sais quel air d'innocence et de paix qui vous était inconnu, remarquant dans tous ses discours le ton de la piété, de la charité, de la candeur; lisant dans ses regards, fréquemment tournés vers le ciel, la grandeur de ses espérances, vous avez secrètement envié son sort, et avez été tentés de lui dire comme Saül à David : *Justior es quam ego* [2]; vous êtes plus juste que moi, et sans

[1] Saint Augustin. — [2] I Reg., XXIV.

doute aussi plus heureux et plus sage. J'en appelle enfin, et comme en dernière instance, à ce moment qui finira pour vous tous les autres, à ce moment vainqueur des prestiges, qui mettra sous vos yeux tous les objets à leur place, et vous les montrera revêtus de leurs propres couleurs, en un mot au moment de votre mort, où, près de commencer des destinées éternelles, et n'apercevant derrière vous que des jours perdus dans la vanité ou tissus par le crime, vous regretterez amèrement de n'avoir pas, à l'exemple des saints, choisi le royaume céleste pour le terme de votre ambition, et marché, comme eux, dans l'unique et véritable route qui pouvait les y faire parvenir.

Car remarquez, messieurs, que plus d'un chemin très propre à les en écarter s'offrit à eux comme propre à les y conduire : la voie de ces mondains, qui, tout livrés qu'ils sont aux soins de la terre, ne désespérant pas d'occuper un jour une place dans le ciel, croient que de légers efforts et de courts instans suffiront pour la mériter, et que, placée justement au bout de leur coupable carrière, une grace victorieuse viendra sanctifier leur mort, et expier les crimes de leur vie ; et la voie de ces demi-Chrétiens, qui, gardant une espèce de milieu entre le monde et l'Evangile, aiment à se figurer que de quelques bonnes œuvres et de mille faiblesses résultera une sorte d'équilibre, qui sera décidé en leur faveur par la miséricorde. Vains artifices! un rayon émané d'en haut leur fit sentir tout d'un coup le prodigieux aveuglement des uns et l'extrême imprudence des autres.

Non, ils ne purent se persuader que la vue intime de l'essence divine, des délices infinies, des délices éternelles, pussent être la récompense de quelques regrets forcés, de quelques froids désaveux, de quelques désirs stériles, et que la plus criminelle présomption fût un bon titre pour obtenir le plus grand des miracles. Ils ne trouvèrent guère moins absurde de penser qu'il fût possible de servir deux maîtres, ou qu'un Dieu si digne d'être honoré sans rival pût agréer des cœurs flottans et partagés. Dès ce moment ils n'aperçurent de route véritablement sûre pour arriver au ciel que celle que leur ouvrait l'Evangile, c'est-à-dire l'observation fidèle de tous les préceptes, et de ceux d'entre les conseils qui pouvaient leur en faciliter la pratique, en un mot le chemin de la sainteté. Ils y entrèrent, résolus d'en dévorer tous les ennuis, d'en franchir toutes les épines, et d'y marcher constamment jusqu'au dernier moment de leur vie.

Qu'appelle-t-on, messieurs, véritable sagesse, sinon l'art d'as-

sortir ainsi les moyens les plus justes à la fin la plus sublime? et ne fut-ce point une sagesse de ce caractère qui parut avoir concerté le projet de leur sainteté? Mais c'était au vrai courage que l'exécution en était réservée.

Et quelle haute estime ne doit pas inspirer pour la sainteté ce second trait qui la caractérise, surtout à des hommes tels que le sont communément ceux de notre nation, qui ne voient rien de si déshonorant que le soupçon d'un cœur bas et pusillanime, rien de si grand que ce qui tient par quelque endroit à l'idée de la valeur; qui la placent, cette vertu, au dessus de toutes les dignités, et qui mépriseraient le sceptre de la plus vaste monarchie de l'univers, s'ils le voyaient dans la main d'un lâche! Quoi! les saints posséderaient toute la réalité de ce mérite, dont l'ombre seule a quelque chose de si brillant et de si flatteur? Oui, messieurs, puisqu'il est vrai de dire qu'ils font des efforts plus généreux, et qu'ils remportent des victoires plus difficiles que tout ce que, dans ce genre, offre le théâtre de la gloire guerrière. Et vous ne le sentez que trop, ames chrétiennes, dans ces combats intérieurs où il vous faut sacrifier à la loi de Dieu les plus chers intérêts de votre cœur, de justes ressentimens, par exemple, ou des inclinations trop tendres. Que dis-je, vous le sentez? vous savez bien nous le dire quelquefois, sans craindre d'étonner ceux qui ont étudié la trempe du cœur humain et démêlé ses plus secrets ressorts, qu'il vous en coûterait incomparablement moins d'exposer votre vie dans de sanglans combats que de prendre sur vos penchans un si cruel empire.

En effet, dans les champs fameux de la mort ou de la victoire, affermis par l'exemple d'une foule de guerriers, enflammés par l'espoir des récompenses, retenus par la crainte du déshonneur, quelquefois transportés par la colère et par la vengeance, ou vous ne seriez pas assez à vous-mêmes pour apercevoir le danger, ou, en le bravant avec audace, vous seriez soutenus par quelque passion; et quel n'est point le pouvoir d'une passion pour soutenir un cœur, quand elle lui communique ses propres chaleurs! au lieu que dans ces luttes secrètes du devoir avec l'amour-propre, bien loin que la passion vienne à votre secours, c'est elle, c'est-à-dire vous-mêmes, qu'il faut immoler. Quelle différence entre ces deux espèces de combats! et qui peut douter que celui-ci ne soit bien plus laborieux que l'autre?

Et de là, messieurs, le sentiment universel de tous les philosophes, confirmé par l'oracle même du Saint-Esprit, que l'homme

patient est supérieur à l'intrépide guerrier, et celui qui triomphe de son cœur au conquérant qui soumet les villes : *Melior est vir patiens viro forti, et qui dominatur animo suo expugnatore urbium*[1]. Maxime, je le répète, également conforme à la foi et à la raison; quel enchantement nous en dérobe la vérité? et, si nous en étions pénétrés autant qu'il semble que nous devrions l'être, quelle idée exciteraient dans nous les termes pompeux de constance et de fermeté d'ames fortes et courageuses? et au moment qu'on les prononce en notre présence, où se porterait naturellement notre esprit? Serait-ce à la tête de ces légions fumantes de carnage, au milieu des nobles hasards, parmi le sang et les funérailles? Non, mes frères; ce serait dans ces pieux asiles consacrés à la pénitence, dans ces sociétés de Chrétiens assez généreux pour aspirer à la perfection du Christianisme; qui sont occupés sans cesse à réprimer leurs désirs, à faire une sainte violence à leurs inclinations; qui savent mettre un frein à leur colère, poser une garde de circonspection sur leurs lèvres, refuser à leurs sens toutes les satisfactions défendues, et même la plupart des satisfactions permises. Qu'on ne me parle plus, dirions-nous, des Alexandre et des César, maîtres impérieux des hommes, et vils esclaves de tout ce qui dégrade l'humanité : ici sont les vrais héros; c'est ici qu'on fait la guerre à des ennemis plus dangereux que ceux de l'état, qu'on pare des coups plus redoutables que le fer et le feu, qu'on ose braver le monde avec tous ses charmes et avec toutes ses terreurs, mépriser ses jugemens comme ses plaisirs; qu'on tient enfin enchaînés sous ses pieds tous les vices : *Melior, melior est vir patiens viro forti, et qui dominatur animo suo expugnatore urbium.*

Doit-il être surprenant qu'une magnanimité si réelle ait la solide gloire pour récompense? Je dis la solide gloire, la gloire véritable; car oserez-vous, mondains, comparer le prix stérile de vos profanes travaux avec la brillante destinée que Dieu réserve à ses fidèles serviteurs? Déployons-la ici tout entière, à leur consolation et à votre honte, hommes séduits, cette gloire frivole à laquelle vous aspirez avec tant d'ardeur. Me trompé-je? une vaste renommée, de pompeux éloges, l'admiration des peuples, les respects du vulgaire, des sceptres et des couronnes, des trophées et des triomphes : voilà réuni dans un seul point de vue tout ce que la gloire humaine a de plus éblouissant. Mais que deux simples réexions l'ont bientôt dépouillée de tous ses charmes! qu'elle est

[1] Prov., 16.

la durée de cette gloire si vantée ? quel en sera le terme ? combien de temps en jouirez-vous ? tout au plus dans le court espace d'une vie fugitive. Où aboutira-t-elle enfin ? Au tombeau.

Oui, tombeau redoutable, tu seras l'écueil infaillible où viendra se briser l'orgueil satisfait de ce mondain presque adoré. Le moment approche, il est déjà presque arrivé, où, s'efforçant en vain de fixer auprès de lui les avantages flatteurs qui l'environnent, ils lui échapperont sans retour, et où, non moins infidèle que tous les autres biens de la vie, cette gloire si précieuse à ses yeux le laissera se précipiter seul dans la région des morts : *Quoniam, quum interierit, non sumet omnia, neque descendet cum eo gloria ejus* [1].

Mais, direz-vous peut-être, sa mémoire, recommandable par mille actions éclatantes, sera du moins consacrée par des monumens publics. Tous les arts à l'envi, ministres de notre reconnaissance et tributaires de son mérite, travailleront pour sa gloire. Les plus habiles mains offriront aux regards et à la vénération de nos derniers neveux les traits de son visage ; et si le temps, destructeur impitoyable, consume le marbre et l'airain auxquels ils auront été confiés, l'histoire, plus durable et que l'un et que l'autre, le fera survivre, dans la meilleure partie de lui-même, à ses funérailles. C'est-à-dire, mes frères, que, tandis qu'il sera étendu lui-même dans la poussière et parmi les vers, son nom volera dans la bouche des hommes ; qu'il sera loué où il n'est pas ; mais que, s'il n'a été qu'un héros, qu'un grand homme selon le monde, il sera tourmenté où il est. Eh ! que lui serviront des éloges qui ne parviendront point à ses oreilles, des honneurs qui ne frapperont jamais ses yeux ? Non, non, la mort a réellement fini pour lui tout ce qui mérite d'être appelé gloire ; il n'en descendra rien avec lui dans les ombres du sépulcre : *Non descendet cum eo gloria ejus ;* ou, si vous voulez (en conservant le même sens sous des expressions en apparence contraires), elle y demeurera tristement ensevelie avec lui, mais sans espérance d'y revivre un jour comme lui : *Descendet cum eo gloria ejus.*

Ce n'est pas ainsi que périt la gloire de vos favoris, ô mon Dieu ! elle renaît en quelque sorte de leurs cendres ; elle semble prendre une nouvelle vie dans leur tombeau, et presque toujours au moment où le bras de la mort vient de les y renverser eux-mêmes. Oui, c'est alors que leur vertu, peu auparavant offusquée par les nuages qu'un monde injuste et jaloux avait rassemblés autour d'elle,

[1] Ps. XLVIII.

perce ce voile ténébreux, et n'en brille qu'avec plus d'éclat. C'est alors que leur grand rémunérateur illustre leur mémoire par des prodiges, et fait couler la santé et la vie de l'urne même qui renferme leurs dépouilles froides et insensibles; que bientôt leurs restes sacrés sont arrachés à la terre pour aller prendre une place sur les autels; que le triste jour où ils rendirent leurs derniers soupirs devient un jour de commune allégresse; que souvent les rois et les peuples élèvent des temples à l'Eternel sous leur invocation, et que quelquefois des provinces et des nations entières, par un engagement solennel, les réclament comme leurs pères et leurs protecteurs.

Je sais, à la vérité, que cette espèce d'apothéose, si je puis parler ainsi, n'est pas indifféremment le partage de tous les saints; qu'il est même un prodigieux nombre de ces heureux habitans du ciel qui n'ont laissé aucune trace de leur existence sur la terre. Peu connus pendant leur vie, absolument ignorés après leur mort, leurs noms n'occupent point de place dans la mémoire des hommes. Mais un jour viendra (et c'est le dernier des jours), un jour viendra que cette terre, théâtre obscur de leurs combats, retentira du bruit de leurs victoires; que des nations innombrables, rassemblées du septentrion et du midi, des rives du couchant et de l'aurore, fixeront sur leurs personnes des regards respectueux, préconiseront leurs vertus, applaudiront à leur récompense; jour de triomphe pour ces glorieux prédestinés et d'opprobre pour vous, monarques ambitieux, conquérans insensés qui aviez établi vos grandeurs sur un fondement de sable, et resserré vos espérances dans les limites du temps et de la mortalité. Quelle sera votre honte en ce grand jour, quand, confondus sur les bords de l'abîme avec la plus vile populace de l'univers, avec le rebut de tous les siècles, vous verrez vos trophées et vos inscriptions funèbres, vos statues et vos mausolées devenus la proie des flammes; quand ce feu dévorant ravagera sous vos yeux le pompeux théâtre où votre orgueil s'était si souvent donné en spectacle? Combien de fois, vous appliquant à vous-mêmes la peinture humiliante que vous aviez tracée des justes, ne direz-vous pas dans votre désespoir : C'est donc ainsi que, par le chemin de la folie, nous sommes arrivés au déshonneur, et qu'en nous écartant de la vérité, nous avons manqué la gloire? *Vitam insaniam, et finem sine honore* [1].

Sap., v.

Quelles seront au contraire vos délicieuses réflexions, ames saintes, troupes bienheureuses, lorsque, réunies à vos corps, sortis brillans de leurs humbles tombeaux, vous vous élèverez légèrement au dessus des nues vers la céleste patrie, et que, foulant les astres à vos pieds, vous vous verrez investies de l'éternelle et pure lumière qui jaillit du sein de la divinité! Dans quels transports de reconnaissance ne vous écrierez-vous pas : Eh! Seigneur, qu'est-ce donc que l'homme, pour que vous répandiez si libéralement sur lui vos faveurs? et n'eût-il point été trop payé de ses faibles services par l'honneur de les rendre à un si grand maître? *Quid est homo, quia magnificas eum*[1]? (LE MÊME.)

La sanctification est la chose dont nous sommes le plus généralement capables.

Vous le savez, mes frères, il est mille entreprises dans la vie, dont la prudence nous défend d'espérer aucun heureux succès, parce que, pour les faire réussir, il faut ou de grands talens ou de puissans efforts, ou du moins un état, une fortune relevée; et que ce serait faire trop d'honneur à notre génie, à nos forces, à notre condition, que de nous accorder sur aucun de ces points, même la médiocrité. C'est, par exemple, une science épineuse à acquérir, et la pénétration nous manque; un travail rude à soutenir, et notre extrême faiblesse s'y refuse absolument; une place honorable à obtenir, et la bassesse du rang que nous tenons dans la société nous en interdit l'entrée.

Consolez-vous, hommes simples, faibles et vils même par état et par condition : je viens aujourd'hui vous annoncer, de la part de Dieu, une vérité bien capable de ranimer vos espérances. Et c'est qu'en dépit de tout ce que le monde peut penser de vous, avec ces lumières si bornées, vous pouvez découvrir les voies sublimes de la sainteté; qu'avec ces forces presque épuisées, vous pouvez marcher dans le chemin difficile de la sainteté; que dans cet état si obscur et si humble, vous pouvez arriver au terme glorieux de la sainteté. Reprenons.

Nul obstacle dans l'extrême médiocrité de vos lumières pour découvrir les voies de la sainteté, et de la sainteté la plus sublime. Eh quoi! Chrétiens auditeurs, vous seriez-vous donc persuadés, comme semblaient l'avoir conçu les fidèles de Corinthe, que le royaume de Dieu dépendît plus des paroles que des œuvres? que la sainteté consistât dans de profondes recherches, dans de

[1] Job., VII.

subtiles réflexions, dans des spéculations relevées, ou du moins dans quelqu'une de ces vastes entreprises pour la gloire de Dieu, dont l'exécution demande quelquefois d'aussi rares talens que ceux qu'emploie avec le plus d'éclat et de succès l'ambition mondaine? Non, mes frères, on vous l'a dit mille fois; la sainteté ne consiste, pour tous tant que nous sommes, qu'à remplir avec exactitude et avec ferveur les devoirs de notre état, selon le triple rapport dans lequel cet état nous constitue, soit avec Dieu, soit avec le prochain, soit avec nous-mêmes. Or, pour connaître ces sacrés devoirs, qui ne voit qu'il ne faut ni génie fort pénétrant, ni lumières fort étendues? que la voix de la conscience, presque toujours intelligible à quiconque l'écoute dans le silence des passions, intime communément à chacun de nous la loi d'une manière peu équivoque; que cette loi elle-même n'est ni obscure ni inaccessible; que le législateur ne l'a point déposée dans un volume énigmatique ou rare, pour que nous soyons en droit de dire: Quelle main lèvera le sceau qui couvre à nos yeux tant de mystères? qui traversera les mers pour nous apporter ce recueil précieux des ordonnances divines?

Il est entre vos mains, mes frères, ce code si simple tout à la fois et si lumineux, ce livre dépositaire de la loi la plus sublime et la plus raisonnable. Ouvrez-le vous-mêmes, cet Evangile divin; lisez-y ces préceptes à la portée de tous, parce qu'ils ont été faits pour tous; étudiez-y ces maximes et plus pures et plus sensées que toutes celles de la philosophie humaine; et s'il vous reste quelques doutes sur le sens précis de quelques unes d'entre elles, cherchez-en le commentaire, non dans le procédé des mondains, mais dans la conduite de ce petit nombre de Chrétiens fervens dont la vie est une règle sensible et peut passer pour le plus pur Christianisme réduit en pratique. Joignez-y, si vous le voulez, des explications autorisées par l'estime des fidèles et par le jugement de l'Eglise; ou, si vous n'en avez ni le loisir ni la facilité, ne rougissez pas de vous adresser de vive voix à ceux que le ciel a placés sur la chaire de Moïse pour instruire les peuples. Non, Seigneur, vous n'avez pas tellement abandonné notre siècle à son sens réprouvé que vous n'ayez suscité, même dans ces temps corrompus, de sages pasteurs, qui savent conduire leurs brebis dans de sains pâturages; de fidèles économes sur les lèvres de qui réside la science, à qui a été donnée l'intelligence des sacrés oracles, et qui sont toujours disposés à communiquer aux simples et aux igno-

rans les trésors de leur sagesse. Ils vous apprendront, ces ministres zélés, ce dont vos méditations sur le texte de la loi n'auraient pu vous instruire; ils vous l'apprendront dans un langage clair et facile; ils vous l'inculqueront quelquefois avec force et autorité; ils vous l'insinueront plus souvent encore avec onction et avec douceur; et vous sortirez d'auprès d'eux incomparablement plus habiles dans la science des saints, malgré toute votre simplicité, que n'ont coutume de l'être d'orgueilleux savans, dans qui les passions du cœur n'obscursissent que trop souvent les lumières de l'esprit.

Eh! que seraient devenues les promesses de l'Evangile, mes frères, si ces savans profanes, si ces sages du siècle avaient plus d'avantages que vous pour découvrir les routes qui mènent à la sainteté? que devrait-on penser de cette prédilection pour vous, et de cette espèce d'indifférence pour eux, qui l'une et l'autre y sont si expressément marquées? Non, non, et nous pouvons encore le dire d'après Jésus-Christ notre maître: Soyez béni, ô mon Dieu! d'avoir dérobé la connaissance de ces mystères aux prudens et aux sages du monde, et de les avoir révélés aux petits et aux simples: *Confiteor tibi*, *Pater*, *quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus*, *et revelasti ea parvulis* [1]. Hélas! vous leur avez laissé en partage, à ces esprits prétendus éclairés, les arts brillans et les sciences curieuses, les délicatesses du style et du langage, les lumières fausses ou incertaines, dangereuses ou stériles, tout au plus le talent de connaître les hommes, de manier les ressorts de la politique, de gouverner les peuples: *Confiteor tibi*, *pater....* Soyez béni encore une fois de ne nous avoir donné aucune de ces connaissances, ou peu utiles ou peu nécessaires, et de nous avoir mis autant ou plus qu'eux à portée de connaître vos volontés saintes: *Et revelasti ea parvulis.*

Mais il ne suffit pas, direz-vous, de les connaître ces volontés divines; il faut encore y être docile, sous peine d'encourir la malédiction prononcée contre le serviteur négligent et instruit. Or, pour exécuter ce qu'elles prescrivent, il faut des forces, sans doute, et des forces proportionnées à la difficulté des ordres qu'on a reçus de son maître; et c'est précisément ce dont vous vous plaignez de manquer, victimes malheureuses de plus d'une sorte de faiblesse; faiblesse du cœur, faiblesse du corps: et d'abord fai-

[1] Matth., XI.

blesse de votre cœur, naturellement peu ferme ou amolli par de longues et funestes habitudes, qui lui ont fait perdre depuis longtemps l'empire qu'il devrait avoir sur lui-même. Comment, avec un naturel si indolent, entrer dans les routes difficiles de la sainteté?

Comment y entrer, mes frères? Et moi je dis que vous pouvez y marcher, y marcher à grands pas, y courir, y voler même avec une merveilleuse légèreté, si, comme vous en avertit Isaïe, vous espérez en Dieu, si vous implorez le secours de celui qui donne de la vigueur aux ames fatiguées et multiplie le courage et la force de ceux à qui reste à peine l'existence : *Qui dat lasso virtutem, et iis qui non sunt fortitudinem et robur multiplicat* [1]. Oui, continue le Prophète, ceux qui s'adressent au Seigneur comme à leur unique espérance: *Qui sperant in Domino*, feront contre les forces mêmes du Tout-Puissant un heureux échange de leur faiblesse: *Mutabunt fortitudinem;* ils prendront des ailes ainsi que le plus rapide des habitans des airs: *Assument pennas, sicut aquila;* et on les verra dans le chemin de la vertu marcher sans faire de chutes, courir sans éprouver de lassitude: *Ambulabunt et non deficient, current et non laborabunt.*

Et s'il vous fallait des exemples, mes frères, pour rassurer votre foi et pour enhardir votre timidité, parmi une multitude de pécheurs, trophées mémorables de la grace et de la prière, animée par la confiance que l'histoire de l'Eglise offre de toutes parts à nos yeux, quel cœur fut jamais plus abattu sous le poids de sa faiblesse que celui d'un Augustin, jouet éternel de ses passions et dupe de ses bons désirs; qui voit le précipice et qui s'y plonge; qui rougit de ses fers et qui les aime; qui gémit de ses maux et qui craint sa guérison? Qui jamais dut plus désespérer de trouver de la fermeté dans un cœur si faible et qui s'affaiblit tous les jours? Aussi n'est-ce point là qu'il compte la puiser; c'est du ciel qu'il la fera descendre; ses cris y pénètreront, ses soupirs s'y feront entendre: *Usquequo, Domine, usquequo* [2]? Et pour prix de sa prière humble et fervente, la force de Dieu même viendra bannir de son cœur l'humaine faiblesse, et, dans le centre des plus honteuses fragilités, établir sa demeure et son empire: *Qui sperant in Domino, mutabunt fortitudinem.*

Or, je vous le demande maintenant, mes frères, qui pourrait

[1] Is., XL. — [2] S. Aug., *L[illegible]. Confess.*

vous rendre ce même moyen impossible, ou empêcher, si nous l'employons, qu'il ne fût également efficace? Dieu ne s'est-il pas engagé de la manière la plus formelle à soutenir ceux qui s'appuient sur lui, et à exaucer ceux qui l'invoquent? Et n'est-ce point là (dans la prière accompagnée de foi et d'humilité) qu'il faut enfin chercher la solution de tous les nœuds et la clef du grand mystère de la prédestination même? Oui, Chrétiens, et, instruit par son expérience autant que par ses réflexions, le grand Augustin, dont je viens de toucher les combats et les victoires, ne crut pas devoir donner d'autre base à sa sublime théologie sur cette matière, que cet axiôme si vrai dans tous les temps, et depuis lui si fameux: Faire ce que nous pouvons, et demander ce que nous ne pouvons pas : *Facere quod possis, et petere quod non possis.*

Mais, indépendamment de la ressource infaillible que nous offre la prière, est-il bien certain qu'avec ce que Dieu nous donne de secours actuels nous puissions si peu de chose? *Surge, qui dormis*[1]; sortez de l'enchantement, mon cher auditeur; déployez ce bras qu'enchaîne une honteuse mollesse; levez-vous, essayez vos forces, secondez l'impulsion présente de la grace, quelque action de vertu, quelque victoire sur vous-même; osez enfin faire un premier pas dans le chemin de la sainteté; le second, et je ne crains pas de vous en assurer, d'après la commune expérience, vous coûtera beaucoup moins; peut-être que le troisième vous deviendra facile, et que les secours célestes, se multipliant à proportion de votre fidélité à en bien user, aplaniront entièrement pour vous cette route semée de rochers et d'épines dont l'aspect vous effraie. Oui, mes frères, dans la grande entreprise de notre sanctification, comme dans toutes les autres affaires de la vie, tout dépend souvent du courage avec lequel on ose la commencer. Cette détermination généreuse, ce vif élan de notre ame, si je puis parler ainsi, l'élève tout d'un coup au dessus d'elle-même. On se sent placé dès ce moment dans une sphère nouvelle, d'où les objets à nos yeux changent de position et de figure; on trouve dans soi-même un principe inconnu de vigueur et de fermeté, qui semblait n'attendre qu'un effort de notre part pour se développer; et l'on reconnaît enfin que cette impuissance prétendue dont s'appuyait notre paresse n'était qu'un artifice du tentateur ou une illusion de l'amour-propre: *Surge qui dormis, et illuminabit te Christus.*

[1] Eph., v.

Vous sentez sans doute, messieurs, la solidité de ces réponses faites aux prétextes pris de la faiblesse de votre cœur; mais qu'opposer aux raisons tirées des infirmités corporelles, que plusieurs d'entre vous font valoir éloquemment comme un obstacle presque invincible à leurs progrès dans la sainteté? La réponse est facile, mes frères; et c'est que, bien loin qu'elles en soient un obstacle insurmontable, elles n'en sont pas même un, puisque après tout, parfaitement indépendante des forces du corps, la sainteté n'est l'ouvrage que du cœur et y réside tout entière.

Eh bien! mes frères, en conséquence de cet état d'infirmité habituelle où vous prétendez être, je le conçois, vous ne pourrez parcourir l'univers pour y conquérir des ames à Jésus-Christ ni embrasser les plus austères pratiques de la mortification chrétienne; vous livrer à tous les mouvemens de votre zèle ou suivre dans toute son étendue votre attrait pour la pénitence. Vous ne pourrez pas même exercer certaines œuvres de miséricorde, et, comme Job, devenir l'œil de l'aveugle et le pied de ceux qui chancellent, puisque vous pouvez à peine vous conduire et vous soutenir vous-mêmes. Mais, condamnés à ne faire que de petites choses pour la gloire de Dieu, vous pourrez désirer d'en faire de grandes, gémir de vous voir hors d'état d'en faire, aider de vos prières et de vos conseils ceux qui tous les jours en font; vous pourrez relever, par la sublimité de vos motifs, le peu que vous faites, vous humilier d'être un membre inutile à la société, et un fardeau pesant sur la terre. Vous pourrez enfin prier beaucoup, souffrir beaucoup, aimer beaucoup... et dans ce dernier mot j'ai tout dit.

Voilà la route de sainteté que la Providence a ouverte devant vous; voilà celle dans laquelle vous devez et vous pouvez marcher, en vous applaudissant même quelquefois de cette faiblesse-là même, très propre à écarter l'orgueil qui ferait peut-être broncher vos pas, et qui en a renversé tant d'autres bien plus affermis que vous. Or, si vous avez le bonheur de fournir jusqu'au bout cette obscure et pénible carrière, je ne crains pas d'ajouter que, quelle que soit peut-être la bassesse de votre condition et de votre fortune, vous n'en arriverez pas moins au terme et au plus glorieux terme de la sainteté.

Car, n'allez pas croire, mes frères, que la compagnie des saints et des saints les plus élevés dans la gloire, ressemble en rien à ces sociétés mondaines ou politiques qui font l'objet des désirs des ames ambitieuses; qu'on ne puisse y être admis qu'à la faveur d'un

grand nom, et après avoir administré des preuves incontestables d'une noblesse aussi ancienne que pure, ou du moins sans en avoir forcé l'entrée par les profusions d'un métal brillant, qui supplée ordinairement à toutes les prérogatives de la naissance, et souvent l'emporte sur elles. Non, Chrétien, des vertus et des vertus pures et constantes, voilà le seul prix de la gloire céleste, le seul titre qu'on puisse faire valoir avec succès auprès de celui qui distribue les rangs dans la cité sainte; et, amplement pourvus de ce mérite unique et privilégié, le pauvre et l'homme obscur y prennent hardiment le pas sur le noble et le riche qui le possèdent dans un degré moins éminent. Là, les serviteurs reçoivent souvent un accueil plus distingué que leurs maîtres. Les Isidore, humble laboureur, et les Geneviève, simple bergère, y jouissent de la préséance sur plusieurs têtes autrefois ceintes du diadème, y remplissent un trône plus éclatant, y font briller sur leur front une plus riche couronne. (Le P. DE MAROLLES.)

Nous voulons être saints; il faut donc faire ce qu'ont fait les saints.

Rien n'est plus odieux que de vouloir se soustraire aux obligations générales, et chercher le repos dans les travaux et les périls publics. Cet officier de David qui refusait de goûter un seul jour les douceurs de la vie domestique, tandis que tous les braves d'Israël et de Juda, occupés au siége d'une ville, veillaient et combattaient autour de l'arche du Seigneur, ne condamnait pas seulement l'oisiveté des ames lâches, mais semblait faire un reproche même à David de ce que, contre sa coutume et contre le devoir des rois, il passait tranquillement dans les délices de sa cour la saison destinée aux entreprises de la guerre : *Tempore quo solent Reges ad bella procedere... remansit in Jerusalem* [1].

Jusqu'à présent Israël et Juda, c'est-à-dire tous les fidèles, ont combattu pour parvenir à la conquête du ciel : jamais nous n'y parviendrons par l'oisiveté ni par la délicatesse. Il faut combattre comme eux, pour triompher avec eux, puisque nous aspirons à la même récompense; puisque nous sommes soumis à la même loi; puisque nous marchons tous à la suite du même chef. Leur récompense était le ciel; leur loi était l'Evangile; leur chef était notre Sauveur Jésus-Christ. Il n'y a point d'autre ciel, d'autre

[1] II Reg., x, 1.

Evangile, ni d'autre Sauveur pour nous : trois considérations qui prouvent sensiblement la nécessité absolue de faire ce qu'ont fait les saints, pour être ce que sont les saints.

S'il y avait après la mort deux diverses récompenses, l'une pour ceux qui auraient été fidèles au monde, l'autre pour ceux qui auraient été fidèles à Dieu, notre lâcheté trouverait quelque matière de prétexte, et bornant nos désirs au bonheur préparé pour les mondains, nous pourrions laisser aux saints la fatigue et le fruit de la vie évangélique. Mais, par malheur pour les lâches, il n'y a qu'un seul terme heureux qui est le ciel, un seul chemin pour y aller, qui est celui de la croix et de ces rudes vertus que l'on appelle béatitudes. Il faut donc nécessairement ou les pratiquer avec les saints, ou renoncer au ciel avec les impies.

Car enfin ne serait-il pas surprenant que ces fragiles biens dont nous jouissons sur la terre, l'opulence, la grandeur, la réputation, la santé, biens apparens et souvent faux, nous coûtassent tant de peines, et que le ciel, centre de tous les biens, fût le seul qui ne coûtât rien ? Songez par combien de précautions, de remèdes et de douleurs on tâche a prolonger la vie de quelques jours ennuyeux ; par combien de précipices on court à de fragiles honneurs ; par combien de veilles on parvient à quelque degré de science ; par combien d'assiduités, d'humiliations, de bassesses on achète la faveur des grands. Les grands mêmes avec quelle peine et quel enchaînement de chagrins et de périls soutiennent-ils leur grandeur ! Nés gratuitement dans la puissance et dans l'éclat, combien chèrement paient-ils à la fortune ce qu'ils ont reçu de la nature en pur don ! Bien plus, ces mêmes béatitudes, être pauvre et humble de cœur, être doux, être pacifique, souffrir, se priver des plaisirs ; c'est là le joug de l'Evangile, insupportable à la lâcheté des Chrétiens. Est-il insupportable à la politique du monde et même à l'hypocrisie ?

En effet, prétend-on s'avancer auprès des grands, leur donner une idée avantageuse du caractère de son esprit : on s'étudie à la modération, au sang-froid, à la complaisance ; on sait que les esprits inquiets et turbulens ne sont au goût de personne ; on confirme là, sans y penser, la vérité de cette maxime du Sauveur : Heureux ceux qui ont l'esprit doux : *Beati mites*. Est-il question d'essuyer les caprices et les chagrins de ceux de qui l'on dépend : Vous dévorez votre dépit, vous dissimulez, vous pliez ; vous feignez d'ignorer et même de ne pas comprendre ce qui pourrait vous engager à marquer du ressentiment. Ce n'est pas là qu'il faut

se piquer de délicatesse, avoir de la pénétration. Bienheureux au contraire ceux qui en manquent alors, ou qui font semblant d'en manquer : *Beati pauperes spiritu.* Voit-on les chutes, les revers des fortunes trop éclatantes; craint-on d'attirer l'orage sur soi; veut-on se mettre à couvert de l'envie: on s'abaisse avant le coup; on se reforme dans le train, dans la bonne chère, dans le jeu, dans tout ce qui peut faire éclat et réveiller la jalousie. Heureux, par conséquent, ceux qui savent borner leur joie, s'attrister et se mortifier à propos : *Beati qui lugent.* Voilà la comédie du monde, et l'aveu qu'il fait malgré lui de la solidité des maximes de l'Évangile.

Vous vous persuadez que pour pratiquer toutes ces vertus, vous faire toutes ces violences, il faut être saint. Non, il ne faut pour cela simplement qu'aimer le monde, votre réputation, vos intérêts, les honneurs de la guerre et de la cour. Dès là tous ces efforts sont faciles; on en dévore aisément tous les dégoûts. Un libertin passionné pour la fortune du monde est en état de faire là-dessus des leçons aux plus parfaits. Encore si ce monde que l'on sert en était reconnaissant; si par tant de souplesse et de tortures que l'on se donne, on était sûr d'obtenir ce que l'on prétend. Mais au péril de l'ingratitude, au risque du succès, au hasard de trouver la mort avant la récompense où l'on aspire, et de voir par là tous ses travaux ensevelis sans fruit dans le tombeau, on va toujours son train; on ferme les yeux au péril; on ne les ouvre qu'à l'espérance. Ouvrons-les un moment, Chrétiens, à l'espérance du ciel. Tout vous coûte en ce monde, et le ciel ne coûterait rien, le seul de tous les biens qui ne vous peut échapper, que vous êtes sûrs d'obtenir dès que vous voudrez l'obtenir; le seul dont vous ne pouvez être frustrés par la mort, ni par le nombre des concurrens, ni par les caprices de la fortune; enfin le seul qui vous puisse rendre vraiment heureux. Quel aveuglement! mais bien plus, méditez ce que je vais dire.

Si, renonçant à tous vos droits sur le ciel, abandonnant le soin de votre salut, et consentant à vous damner, vous pouviez au moins par là vous dérober à la peine, et vous faire un train de vie tranquille et délicieux, ce serait dans vos fers une espèce de douceur, une espèce de sommeil en attendant le supplice. Mais consultez l'expérience, elle fait avouer à tous les pécheurs que ce chemin spacieux qui conduit au précipice est sans comparaison plus fatigant que celui qui conduit au ciel. En vérité, dans toutes les vertus de la vie évangélique, et dans tous les combats qu'il faut

livrer aux passions, y a-t-il rien de plus dur que la tyrannie des passions, quand une fois on leur a lâché la bride? Quelle misère plus pesante et plus honteuse que celle d'un avare ou d'un dissipateur ruiné par ses profusions? Quelle persécution pareille à celle que se fait à lui-même un ambitieux, un envieux, un cœur rempli de haine, et dévoré de l'ardeur de se venger? Quelles larmes plus amères que le dépit, les ennuis, les chagrins d'un voluptueux? Toujours rebuté des plaisirs et affamé des plaisirs, il les cherche quand il les possède; il est moins sensible à ceux qu'il a qu'à ceux qu'il n'a pas ou qu'il n'a plus; il tâche continuellement à se dédommager des dégoûts présens, en étendant ses désirs à de nouvelles douceurs, ou rappelant le souvenir de celles qui sont passées. Il s'imagine qu'alors il était vraiment heureux, parce que dans le temps présent il se sent vraiment misérable, et alors il se croyait misérable, parce qu'il ne se sentait pas assez heureux. De là ces inégalités, ces caprices, cet oubli, cette horreur même de ce que l'on a plus aimé. De là ces remords piquans, non pas toujours de conscience, mais d'honneur et d'intérêt, quand on se voit réduit par la ruine de sa fortune à expier dans une oisiveté forcée l'oisiveté volontaire de ses jeunes ans. Mais pourquoi se flatter que le voluptueux soit toujours sourd aux remords de sa conscience? Ah! ces tortures, ces combats, ce joug de la religion, ce poids de la passion; ces élancemens vers Dieu, ces retours aux vains plaisirs; ces saillies de la raison captive, qui voudrait se mettre en liberté; ces résolutions que l'on s'imagine sincères, et que l'on sent ne l'être pas; pleurs et soupirs, témoins, non pas toujours de la conversion du pécheur, mais de son extrême misère; inconstance dans le mal et dans le bien; repentir tantôt du péché et tantôt de la pénitence : on reporte à Dieu un cœur encore flétri de l'attachement au monde; on reporte au monde un cœur encore déchiré de remords. Jamais innocent sans regret, ni criminel sans scrupule.

Voilà donc les béatitudes tournées en malédictions pour le châtiment du pécheur; voilà la douleur dans la volupté, la tristesse dans la joie, les larmes dans le plaisir : *Vœ vobis qui ridetis*! Malheur à vous qui riez, disait le Sauveur du monde, malheur : non seulement parce que vous serez éternellement malheureux, mais parce que dès cette vie vous êtes vraiment malheureux; voilà ce qu'il vous en coûte pour vous perdre : en faudrait-il plus; mais en faudrait-il autant pour vous sauver?

Et c'est là, dit un sage auteur, le suprême degré de la folie des mondains. Forcé que l'on est à souffrir ou pour Dieu, ou pour le

monde, ou pour le ciel, ou pour l'Enfer, on aime mieux souffrir, au péril de souffrir encore et d'être éternellement puni, que de souffrir pour être heureux, et sûr d'une récompense éternelle : *Nonne extremæ dementiæ est, ibi nolle potius laborare, ubi a labore itur ad mercedem, quam ubi a labore itur ad supplicium?*

Ainsi, messieurs, en quelque état que nous soyons, quelque route que nous prenions dans la vie, peine et travail de toutes parts. Le repos n'est que dans le terme, et dans le terme où les saints sont parvenus. Il faut donc faire comme les saints, puisque nous prétendons au même terme, à la même récompense; mais encore parce que nous sommes soumis à la même loi : c'est une seconde raison.

Si la malice, ou la négligence, ou l'oubli pouvaient prescrire contre la loi du Seigneur, il y aurait long-temps que les hommes l'auraient abolie, et substitué leurs traditions et leurs coutumes en sa place. Mais, dit l'Apôtre, nous n'avons qu'un Législateur et qu'un Juge, auteur et vengeur de sa loi, qui, ayant su l'établir, saura bien la maintenir : *Unus est legislator et judex*[1]. Ce Législateur, dit Tertullien, n'a pas dit : Je suis la coutume; il a dit : Je suis la vérité : *Christus veritatem se, non consuetudinem cognominavit.* Or, contre la vérité jamais rien ne peut prévaloir, ni mode, ni autorité, ni loi, ni prescription de siècles : *Veritas manet et invalescit in æternum; et vivit, et obtinet in sæcula sæculorum.*

C'était une vérité dans la bouche de Jésus-Christ, que le ciel n'est que pour les humbles : c'est encore maintenant une vérité. C'en était une à l'égard des disciples et des Apôtres, des peuples de Jérusalem, de Tyr et de Galilée, qu'il avait assemblés autour de lui, pour leur enseigner les béatitudes et la morale du ciel; c'en est encore une à l'égard des grands et des illustres du monde. Ils étaient tous renfermés dans cette multitude attentive; et c'était à eux que l'on parlait. Il n'y a donc ni temps qui puisse abolir la rigueur de l'Evangile, ni qualité qui nous en puisse dispenser.

Cependant, Chrétiens auditeurs, à comparer notre conduite avec celle des premiers temps, peut-on dire que nous vivions sous la même loi que nos pères, et que les mêmes principes soient les regles de nos mœurs? Je vois nos pères pénétrés de respect pour le nom de Dieu, adorateurs sincères et Chrétiens de bonne foi, préférer à toutes les grandeurs la gloire de leur baptême; et je vois parmi nous l'indifférence, la langueur, l'indolence aux choses

[1] Jac., IV, 12.

divines, l'insensibilité pour les intérêts éternels, la piété réduite en art, et nul autre milieu que la lâcheté entre le libertinage et l'hypocrisie. Je vois les premiers Chrétiens se distinguer des nations par l'esprit de paix et d'union, par la communication des biens, par une manière d'égalité que le nom de frère mettait entre eux dans la diversité des conditions; et je vois les Chrétiens se distinguer aujourd'hui non seulement des errans, mais même des infidèles, par l'éclat de leurs dissensions et de leurs inimitiés, par l'excès de leur avarice et de leur inhumanité, par le mépris de cette fraternité qui, bien loin d'être maintenant liée entre les étrangers par la profession de la même foi, ne l'est pas même entre les parens par le sang et la nature. Je vois dans les premiers temps la modestie et la pudeur présider aux mœurs des jeunes gens, et maintenant la pudeur tellement effacée de leur cœur et de leur front que la grossièreté de l'ancien libertinage est devenue aux libertins d'un siècle aussi raffiné que le nôtre un sujet de confusion, et que les crimes de nos ancêtres en matière de pureté passeraient maintenant en quelque façon pour vertus. Je vois ces premiers siècles innocens, ou du moins criminels avec mesure, embrasser la pénitence avec des rigueurs sans mesure, et laver leurs moindres péchés dans les larmes et dans le sang; et je vois ce monde scélérat, plongé dans les plus affreuses débauches, inventer des excès inconnus même par leur nom, et bannir de son souvenir jusqu'au nom de la pénitence. Quelle opposition de maximes et de mœurs aux yeux d'un Dieu juge équitable et, comme dit saint Augustin, juge immuable et constant de toutes nos inconstances! *Immutabilis mutabilium moderator.*

Aux yeux de ce Dieu éternel, devant qui les années, les siècles ne sont qu'un point immobile et qu'une même éternité, que deviendront à ses yeux nos changemens, nos relâchemens de siècle en siècle, et le droit que nous en tirons de pécher avec plus d'impunité? Saintes lois de pudeur, de charité, d'humilité, de pénitence : *Humiliate capita vestra. Invicem diligite. Pœnitentiam agite.* Divines lois, n'étiez-vous donc que pour les premiers fidèles? ne deviez-vous durer que trois ou quatre cents ans? Au tribunal du Seigneur, au jour de la dernière sentence, quand on verra comparaître les nations, les Chrétiens entre tous les hommes seront-ils distingués par les siècles différens? Ceux-là ne seront-ils reçus au nombre des bienheureux que sanglans et décharnés, parce qu'ils étaient nés dans les premiers siècles; et ceux-ci seront-ils excusés de leur langueur et de leur délicatesse, parce qu'ils

étaient des derniers temps? Non, pour eux et pour nous l'Evangile est toujours le même, et la diversité des temps n'en a point aboli la rigueur.

L'élévation des conditions en donne-t-elle dispense? Attendez-vous, Chrétiens, qu'en considération du rang que vous occupez sur la terre, Dieu vous dise, comme Assuérus à Esther, que la loi n'était pas pour vous, mais pour tout le reste du monde? *Non pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est* [1]. Ah! vous n'attendez pas de la bouche du Seigneur cette vaine distinction; vous vous la faites bien vous-mêmes, et de votre propre autorité. Ne renvoyez-vous pas l'austérité aux solitaires, le prière aux oisifs, la douceur aux imbéciles, la patience aux affligés? *Non pro te, non pro te, sed pro omnibus.* Comprenez cependant que c'est aux hautes conditions, beaucoup plus qu'aux inférieures, que l'Evangile est adressé; qu'il est fait principalement pour les grands et les heureux du monde. Car à qui l'Evangile ordonne-t-il principalement le jeûne et la mortification, sinon à ceux dont la vie est remplie de délicatesse? A qui ordonne-t-il l'humilité, sinon à ceux qui sont entourés des respects et des hommages des hommes, au milieu par conséquent des piéges de la vanité? A qui ordonne-t-il l'aumône et l'esprit de charité, sinon à ceux qui vivent dans l'opulence? A qui ordonne-t-il le pardon, l'oubli des injures, sinon à ceux que de grands intérêts exposent à de grandes inimitiés? A qui ordonne-t-il la vigilance et la prière, sinon à ceux qui sont pressés des plus fortes tentations?

Ne dites donc pas: Tout cela n'était que pour les saints, qui par la tranquillité de leur état et la docilité de leur humeur étaient naturellement disposés à la vertu. Car je vous réponds, moi, que par cette même raison, par la douceur de leur état et celle de leur humeur, les saints n'avaient pas besoin qu'on leur imposât ces tristes devoirs pour être engagés à la vertu. S'il était possible de se sauver sans s'acquitter de ces rudes obligations, c'était à ces gens-là, dociles et sans passions, qu'il était possible d'y réussir dans les ménagemens de la vie douce. Mais à vous, assujétis comme vous l'êtes aux plus violentes passions, pleins des restes fâcheux d'une éducation molle et orgueilleuse, attachés à la terre par cent liens différens, il n'est rien de trop fort pour vous retenir dans le devoir. Ce qui n'était sur ces points-là qu'utile et avantageux aux saints vous est à vous nécessaire et indispensable. Il a donc pour

[1] Esth., xv, 13.

les personnes élevées, non seulement la même obligation, mais une obligation plus pressante aux rigueurs de la loi de Dieu que pour les saints et pour le reste du monde. Un troisième et dernier engagement, c'est que nous avons tous en notre Sauveur un même modèle et un même chef.

Si jamais le mérite a dû rendre l'entrée du ciel facile et gratuite à quelqu'un, c'était au Sauveur du monde: il a fallu cependant qu'il y entrât par la croix: *Oportuit pati Christum* [1]. Et quoiqu'il fût en son pouvoir de s'y faire un chemin plus doux, ayant la liberté de ne pas accepter le commandement de souffrir, ou d'en demander la dispense à Dieu son père; si avec ce pouvoir il s'est fait à lui-même une vraie nécessité de choisir la voie des souffrances, pour consommer l'ouvrage de notre salut, ne devons-nous pas avouer, malgré l'inclination qui nous entraîne au repos, que c'est pour chacun de nous une nécessité absolue de faire le même choix ou de renoncer au salut ?

Déclarons-nous donc : nous joindrons-nous aux murmurateurs d'Israël, qui, lassés des longueurs et des fatigues du chemin par où Moïse les menait à cette terre promise, dont ils faisaient l'objet de leurs désirs, se rebutaient de sa conduite et se disaient entre eux : Cherchons un autre chef qui nous ramène en Egypte: *Constituamus nobis ducem, et revertamur in Egyptum* [2] ?

Aveugles et ingrats, pouvaient-ils oublier ce que Moïse avait fait de merveilleux et d'inouï pour les tirer d'esclavage ? Ignoraient-ils que tout redoutable qu'il était, puissant et presque absolu sur les élémens, il était lui-même soumis aux mêmes travaux qui excitaient leurs murmures? S'ils marchaient sur les pointes des rochers, sur les sables ardens du désert, ils n'y marchaient que sur ses pas. Le voyaient-ils chercher contre les besoins publics des précautions particulières? Avait-il d'autres secours qu'eux contre la soif et la faim ? Mais ils eussent voulu marcher par des chemins couverts de fleurs, que Moïse eût pris sur lui seul tous les soins et les périls, toutes les fatigues de l'entreprise, et ne leur eût laissé que le plaisir d'entrer dans sa conquête, heureux et tranquilles après lui. Ils se repentaient enfin de l'avoir reconnu pour chef: *Constituamus nobis ducem.*

Avons-nous plus de respect et de soumission pour Jésus-Christ? sommes-nous plus touchés de ses exemples? avons-nous moins de peine à l'imiter ? Le bien même que nous faisons, ne le faisons-

[1] Luc., XXIV, 26. — [2] Num., XIV, 4.

nous pas souvent par tout autre motif que pour nous montrer Chrétiens? Ne rougissons-nous pas de nous abstenir du mal par tendresse de conscience et par principe de religion? Ne nous faisons-nous pas plus d'honneur d'être vertueux par probité, par des égards humains et des complaisances intéressées?

Ah! nous poussons souvent l'ingratitude bien plus loin. Ces vertus sévères qui nous font peur, qui nous font honte quelquefois, ne les admirons-nous pas, quand nous les regardons dans l'éloignement de l'antiquité profane? La vie austère dans un Caton, la pauvreté dans un Fabrice, la continence dans un Scipion, le pardon des injures dans un César, nous paraissent des efforts et des vertus héroïques; elles nous paraissent méprisables et basses dans un Chrétien. Idolâtres des vertus païennes, ah! nous les élevons pour ainsi dire sur l'autel, et nous dégradons les vertus chrétiennes, toutes consacrées qu'elles sont par la pratique du Fils de Dieu. Pourquoi donc, mon Sauveur, êtes-vous venu parmi nous? sans vous, peut-être ferions-nous gloire de réprimer, avec quelques païens, les désirs de l'ambition, la convoitise des plaisirs; et nous rougissons d'en être vainqueurs après vous, sur votre exemple et sur vos pas. Quelle honte votre croix et votre sang ont-ils donc imprimée à tant de nobles vertus, honorées dans tous les siècles? Ah! Dieu nous renverra, mes frères, avec ces profanes païens que nous avons choisis pour chefs, dont nous aurons suivi la loi, dont par conséquent nous aurons mérité la vaine et fausse récompense. Aurons-nous part à la récompense des saints, n'ayant point observé leur loi, n'ayant point imité leur chef? Nous le devons cependant, si nous voulons être ce qu'ils sont. (Le P. de La Rue, *Sur l'Exemple des Saints.*)

Dieu nous propose les saints comme modèles.

Une des tentations les plus dangereuses à quoi l'homme sur la terre soit exposé, c'est le scandale; mais aussi, par une règle toute contraire, puis-je ajouter qu'une des graces les plus fortes et les plus efficaces que Dieu emploie pour ménager notre conversion et notre salut, c'est le bon exemple. En quelque déréglement de vie que nous puissions être et quelque opposition que nous ayons à rentrer dans l'ordre et la soumission que nous devons à Dieu, si nous considérons bien l'exemple des saints, il n'est presque pas possible qu'il n'opère en nous trois merveilleux effets; je veux dire qu'il ne nous persuade la sainteté, qu'il ne nous adoucisse

la pratique de la sainteté, et qu'il ne nous ôte tout prétexte pour nous défendre d'embrasser la sainteté: d'où je conclus qu'il nous réduit à une heureuse nécessité d'être saints par imitation, comme les saints l'ont été par devoir et par esprit de religion. Et voilà en quoi je dis que Dieu est admirable de nous avoir donné les saints pour modèles : *Mirabilis Deus in sanctis suis.*

Oui, Chrétiens, les saints sont des modèles qui nous persuadent la sainteté; et il y a dans cette persuasion un certain charme qui gagne également le cœur et l'esprit. Ce n'est ni raisonnement ni autorité; c'est quelque chose qui tient de l'un et de l'autre, qui a tout le poids de l'autorité, qui a toute la force du raisonnement, mais qui de plus a je ne sais quoi que tous les raisonnemens et toutes les autorités n'ont pas ni ne peuvent avoir. Comment donc la vie d'un saint nous persuade-t-elle? En nous faisant comprendre, d'une simple vue, toute la perfection et tout le mérite de la sainteté. Qu'est-ce qu'un saint? Un saint, répond Guillaume de Paris, c'est une idée réelle, visible, palpable et substantielle de toute la perfection évangélique. Et quand Dieu nous met un saint devant les yeux, que nous dit-il? Ce qu'il dit autrefois à Moïse, en lui faisant voir la figure du tabernacle : *Inspice, et fac secundum exemplar* [1] : Regarde, Chrétien, ce portrait vivant et animé : voilà ce que tu dois être, et sur quoi je veux que tu te formes; c'est dans l'exemple de ce prédestiné et de ce saint que tu apprendras à observer ma loi, à accomplir la justice, à garder la charité, à satisfaire aux devoirs de la religion, à régler toute la conduite de ta vie : *Inspice;* cet exemple t'instruira de ce que tu dois à ton Dieu et de ce que tu dois à ton prochain; comment il faut user des biens de la terre, et comment il faut s'en abstenir; quelle doit être la mesure de tes occupations, et quelle doit être celle de tes divertissemens, en un mot, ce que tu as à faire, ce que tu as à éviter pour vivre en Chrétien : *Inspice.* Ainsi Dieu nous donne-t-il dans les saints de quoi nous instruire et nous toucher. Il ne faut pour cela ni discours ni préceptes : la vue d'un saint est une leçon intelligible à tout le monde; les grands esprits et les simples, les spirituels et les ignorans sont également capables de la comprendre. Car on peut bien appliquer ici ce que saint Chrysostôme disait du firmament : Vous me demandez comment le ciel parle et comment il nous annonce les grandeurs de Dieu? C'est, répondait ce Père, par sa splendeur et par la variété de ses étoiles; il n'a

[1] Exod., XXV.

point d'autre langage que celui-là, ni d'autre voix; mais cette voix, toute muette qu'elle est, a retenti dans toutes les parties du monde: le Scythe, l'Indien, le Grec, le Barbare, tous l'entendent : *Et Scytha et Barbarus et Indus hanc vocem audiunt.* Disons le même des saints; leur vie nous parle, et nous explique toute la loi de Dieu : comment? Par les vertus dont elle a été ornée; et ce que nous aurions peine à concevoir dans la loi même, ce qui nous paraîtrait obscur dans les livres, ce que toutes les paroles des hommes ne nous développeraient qu'imparfaitement, nous est mis sous les yeux, et clairement exprimé dans l'exemple de ces élus de Dieu; de sorte que les plus grossiers en sont plus instruits : *Barbarus et Indus hanc vocem audiunt.* Or, il n'est pas possible de voir la sainteté, je dis la vraie sainteté telle qu'elle a été dans les saints sans en reconnaître d'abord tout le mérite, et sans lui donner notre estime. Ces excellens caractères qui lui sont propres, et en quoi consiste sa perfection, cette piété, cette humilité, ce désintéressement, ce détachement de soi-même, cet esprit de justice et de charité, cette droiture et cette bonne foi, cette règle et cette sagesse, cette constance et cette force héroïque, tout cela nous convaincra malgré nous qu'il n'y a rien de plus respectable, rien de plus aimable, et par conséquent rien de plus désirable : or, nous remplir de ces sentimens à l'égard de la sainteté, n'est-ce pas nous la persuader? Tout ce que nous pourrions lui opposer, ce serait d'être, ce me semble, trop parfaite, et d'exiger trop de nous, puisque, pour nous faire saints, elle nous engage à être ennemis de nous-mêmes, jusqu'à faire à Dieu le sacrifice de notre vie. Mais cela même, reprend saint Augustin, est encore bien justifié par l'exemple de ces glorieux athlètes que le Christianisme honore sous le nom de martyrs. Car leur exemple, tout admirable qu'il est, nous apprend qu'ils n'ont rien fait pour Dieu que ce que font tous les jours des sujets fidèles pour le service de leur prince, et que ce devoir si éminent de sainteté n'est, après tout, qu'un devoir commun, fondé sur la première loi de la nature, qui oblige l'homme à mourir plutôt que de trahir son Dieu et sa religion.

Voilà, dis-je, ce que l'exemple des saints nous persuade; celui de Dieu, quoique infiniment plus relevé, ne pouvait sur tout cela nous donner les mêmes lumières; pourquoi? Saint Grégoire pape, en apporte une belle raison : non seulement, dit-il, parce que la sainteté de Dieu est une sainteté invisible, inaccessible, incompréhensible, et par là, si j'ose ainsi m'exprimer, incapable de nous servir d'exemple; mais beaucoup plus, écoutez ceci, parce qu'à le

bien prendre, Dieu n'est pas saint de la manière que nous devons l'être, et que la sainteté n'est point dans lui ce qu'elle doit être dans nous. Car dans nous la sainteté est inséparable de la pénitence; or, la pénitence ne peut non plus convenir à Dieu que le péché; dans nous, une partie de la sainteté est de nous soumettre, de dépendre, d'obéir : voilà ce qui nous sanctifie, et en Dieu c'est tout le contraire; nous sommes saints par le mépris que nous faisons de nous-mêmes, et Dieu est saint par la gloire qu'il se donne à soi-même; il est saint dans une possesion entière et parfaite de sa béatitude, et nous sommes saints par la patience dans nos misères, et ainsi du reste. Dieu pouvait donc bien, conclut saint Grégoire, nous commander la sainteté, mais il ne pouvait nous persuader par son exemple la sainteté, parce qu'il ne pouvait pas être notre modèle sur la plupart des vertus dont il faut que notre sainteté soit composée, et qui en sont les principales parties. Mais qu'a-t-il fait? Il nous a donné des hommes comme nous, et de même nature que nous, qui se sont sanctifiés par toutes ces vertus; et, en nous les mettant devant les yeux, il a suppléé, pour ainsi dire, par leur exemple, ce qui manquait au sien. Car il nous fallait des modèles de sainteté qui nous touchassent et qui eussent une certaine proportion avec nous, pour pouvoir remuer les ressorts les plus intimes de notre cœur; or, il n'y avait que les saints propres pour cela, et capables de faire cette impression sur nous. Et en effet, Chrétiens, c'est ainsi que l'Esprit de Dieu a de tout temps excité les hommes et qu'il leur a inspiré les désirs ardens de la sainteté. C'est par là que ce généreux prince des Machabées, l'illustre Matathias, étant proche de la mort, confirma ses enfans dans le culte du Seigneur et dans la vraie religion. Tout ce que je vous demande, leur dit-il, mes chers enfans, c'est que vous ne perdiez jamais le souvenir de ce qu'ont fait vos ancêtres pour le Dieu d'Israël, car avec cela je me promets tout de vous. Représentez-vous souvent l'obéissance d'un Abraham, jusqu'à ne pas épargner son fils unique; la fidélité d'un Joseph envers son maître, aux dépens de sa fortune et de sa liberté; la modération d'un David envers ses ennemis, au préjudice des intérêts les plus délicats de sa couronne; le zèle d'un Elie dans la cour des rois, au péril même de sa vie; et ainsi, parcourant de siècle en siècle et de génération en génération, vous trouverez qu'il n'y a point de parti dans le monde plus honorable ni plus solide que celui de servir Dieu. Ce furent les paroles de ce saint vieillard que je puis bien appeler avec saint Jérôme un homme évangélique avant l'Evangile même : *Virum ante Christi*

Evangelia evangelicum; et ces paroles produisirent dans la personne des jeunes Machabées, non pas les effets, mais les miracles de vertu dont vous avez entendu le récit. C'est pour cela même que le second concile de Nicée autorisa si fortement et si constamment l'ancienne tradition d'exposer les images des saints à la vénération des peuples; et nous savons, par le rapport de saint Damascène, qu'une des raisons qui détermina les Pères du concile fut celle-ci, savoir, que les fidèles voyant ces images seraient excités à imiter dans la pratique ce qu'ils honoraient dans la figure et dans la représentation. Enfin, c'est pour cela que l'Eglise, après nous avoir présenté l'exemple de chaque saint en particulier dans les autres fêtes de l'année, tire aujourd'hui le rideau, s'il m'est permis d'user de cette expression, et nous les montre tous, espérant que la vue de tant d'exemples nous convaincra et nous convertira, comme si elle nous disait: Voyez, Chrétiens, voilà les héros de votre foi; voilà ces hommes dont le monde n'était pas digne, et qui, en méprisant le monde, se sont rendus dignes de Dieu; voilà ceux qui remplissent le ciel. Comparez-vous à eux, et, dans l'éloignement infini que cette comparaison vous fera découvrir entre eux et vous, confondez-vous de ce que vous êtes, et aspirez à ce que vous n'êtes pas. Au lieu de ces vertus mondaines que vous affectez et qui n'ont ni vérité ni solidité; au lieu de cette prudence de la chair qui vous aveugle et qui est ennemie de Dieu; au lieu de cette politique dont vous vous faites une conscience et qui vous jette dans un abîme de péchés; au lieu de cette science du monde que vous vantez tant et dont tout le fruit est de vous bâtir sur la terre des fortunes périssables que la mort détruira bientôt; au lieu de tout cela, attachez-vous aux vertus chrétiennes, qui font les élus et les prédestinés. Il n'y a pas un saint dans le ciel dont l'exemple ne soit pour vous une leçon; étudiez-les tous, et si vous voulez sanctifier votre ambition jusqu'à en faire une vertu, tâchez même à l'emporter sur eux: *Æmulamini charismata meliora* [1]. C'est ce que l'Eglise nous dit et à quoi il faut que nous répondions.

Mais ce que l'Eglise ou plutôt ce que Dieu demande de nous, le pouvons-nous dans l'extrême faiblesse où nous sommes, et au milieu de tant d'obstacles que nous rencontrons dans le monde? Ah! Chrétiens, c'est ici le grand point de notre instruction et le second effet de l'exemple des saints. Oui, nous le pouvons, et quoique l'esprit d'impénitence et de libertinage qui règne dans nous puisse

[1] I C r., XII.

nous faire penser le contraire, ces élus de Dieu seront des preuves éternelles que la sainteté n'a rien d'impossible; qu'elle n'a rien même de fâcheux ni de difficile pour ceux qui aiment Dieu; qu'elle a ses douceurs, ses consolations, aussi bien que le monde, et des consolations, des douceurs infiniment plus pures que celles du monde : vérités, mes chers auditeurs, dont les saints rendront témoignage contre nous au jugement de Dieu, et le témoignage le plus convaincant. Appliquez-vous. Nous mettons la sainteté au rang des choses impossibles, c'est par où notre libertinage voudrait se maintenir. Mais Dieu nous empêche bien aujourd'hui de nous prévaloir de cette pensée. Il est vrai que pour être saint il faut faire effort, prendre sur soi, renoncer aux sentimens naturels, fuir les plaisirs, dompter ses passions, mortifier ses sens; et le moyen, dit on, d'en venir là et de s'y soutenir? Ah! Chrétiens, autre merveille de la sagesse de Dieu : *Mirabilis Deus in sanctis suis.* Car je conviens que cela surpasse les forces de la nature, je conviens qu'il n'y a rien là que de grand; mais Dieu n'est-il pas admirable de nous avoir facilité tout cela, de nous l'avoir adouci jusqu'à pouvoir dire que si sa loi est un joug, c'est un joug léger et un fardeau aisé à porter? *Jugum meum suave et onus meum leve* [1]. Or, il l'a fait, en nous donnant les saints pour exemple. Avant cet exemple des saints, nous pouvions trembler, et notre crainte semblait raisonnable; mais maintenant qu'on nous montre tant de martyrs, tant de vierges, tant de glorieux confesseurs qui ont marché devant nous et qui nous ont tracé le chemin, que pouvons-nous trouver d'impossible? Eh quoi! ils ont pu vivre dans les déserts et sur des rochers escarpés; ils ont pu s'ensevelir dans l'obscurité du cloître et en supporter toutes les austérités; ils ont pu joindre ensemble les prières presque continuelles, les longues et fréquentes veilles, les jeûnes rigoureux, les sanglantes macérations, tout ce qu'inspire l'esprit de pénitence et l'abnégation évangélique; ils ont pu se laisser condamner aux tourmens les plus affreux et les endurer. Voilà, disait l'Apôtre, ce qu'ont fait et ce qu'ont souffert tant de saints; ils ont bien voulu servir de sujets à la cruauté des hommes; ils se sont exposés aux outrages, aux fouets, aux chaînes, aux prisons; les uns ont éprouvé toute la violence du feu, les autres ont passé par le tranchant des épées, plusieurs ont été dévorés des bêtes féroces, ont été lapidés, ont été sciés: *Lapidati sunt, secti sunt* [2]. Après cela, mes chers auditeurs, retranchez-

[1] Matth., XI. — [2] Hebr., XI.

vous sur votre faiblesse et sur une impossibilité prétendue. Avez-vous les mêmes combats à livrer? vous trouvez-vous dans les mêmes occasions de signaler votre courage et d'exercer votre patience? ce qu'on vous demande est-il comparable aux victoires que les saints ont remportées et aux obstacles qu'ils ont surmontés? Mais, dites-vous, si la sainteté n'est pas impossible, du moins est-elle bien difficile. Non, mes frères, rien n'est difficile à ceux qui aiment Dieu comme les saints. L'ardeur de leur zèle, la ferveur de leur amour, leur générosité et leur résolution leur ont aplani toutes les voies. Quand ont-ils senti les difficultés? ou s'ils les ont senties, quand s'en sont-ils plaints? quand ont-ils été étonnés? quand ont-ils balancé et délibéré? Dès que vous serez animés du même zèle, que vous serez brûlés du même amour, que vous aurez pris les mêmes résolutions et avec la même générosité, ces peines, que vous vous figurez comme des monstres, disparaîtront et s'évanouiront. Tout vous deviendra facile et même agréable. Je dis agréable, car nous voulons trouver du plaisir jusque dans la sainteté; sentiment bien indigne d'un Chrétien; mais tout indigne qu'il est, reprend saint Chrysostôme, Dieu s'est accommodé en cela même à notre délicatesse, et l'exemple des saints en est la preuve. Dès cette vie, ils ont goûté des douceurs et des consolations infiniment au dessus de toutes les douceurs et de toutes les consolations du siècle. Au lieu de ces plaisirs infâmes et criminels que leur présentait le monde et dont ils ont eu tant d'horreur, Dieu leur en a préparé d'autres tout célestes et tout divins. Peut-être ne les concevons-nous pas, parce que, plongés dans les sens, nous ne voulons pas comme eux nous mettre en état de les comprendre. Mais les fréquentes épreuves qu'ils en ont faites, et que nous ne pouvons désavouer, doivent bien nous convaincre là-dessus et nous confondre. Tandis qu'au milieu des flammes, ainsi que nous l'apprend l'Ecriture, les réprouvés protestent qu'ils se sont lassés dans le chemin de l'iniquité: *Lassati sumus in via iniquitatis* [1], tandis que les esclaves du monde nous rendent eux-mêmes témoignage qu'il n'y a pour eux dans la vie qu'amertume, que trouble et qu'affliction d'esprit: *Exspectavimus pacem, et ecce turbatio* [2]; ces élus de Dieu nous assurent, tout au contraire, qu'ils n'ont jamais trouvé qu'en Dieu la source des vraies consolations; que plus ils ont eu soin de se mortifier pour lui, plus il leur a fait sentir l'onction intérieure de la grace, et que cette vie qu'ils ont passée dans les pratiques les plus sévères du Christianisme,

[1] Sap., v. — [2] Jerem., xiv.

bien loin de leur avoir paru dure et fâcheuse, était pour eux comme une béatitude anticipée. Pourquoi nous obstinerions-nous à ne les en pas croire, et quel intérêt auraient-ils eu à nous tromper? Mais si nous les en croyons, pourquoi nous opiniâtrerions-nous à être plutôt malheureux avec le monde qu'à chercher dans Dieu notre véritable bonheur?

Ce n'est pas que j'ignore de combien de prétextes la nature corrompue tâche à se prévaloir pour nous éloigner de la sainteté. On dit: Le moyen de vivre en tel et tel état et de s'y sanctifier? prétexte de la condition; on dit: Je suis détourné par mille autres soins qui m'occupent et qui ne me donnent point de relâche, prétexte des affaires; on dit: J'ai un tempérament délicat que le moindre effort altère et que je dois ménager, prétexte de la santé; on dit: J'ai des passions vives qui m'entraînent et auxquelles je ne puis presque résister, prétexte des dispositions intérieures; on dit: J'ai des engagemens qui m'attachent, et mon cœur est pris, prétexte de l'habitude; enfin que ne dit on pas? Mais quoi qu'on dise, je prétends qu'un troisième effet de l'exemple des saints est de nous ôter tout prétexte dont notre lâcheté cherche à se couvrir et à s'autoriser. Car, je le veux, mon cher auditeur, vous êtes dans des conditions dangereuses; mais dans ces mêmes conditions n'y a-t-il pas eu des saints, et même n'y en a-t-il pas eu dans des conditions qui les exposaient encore à de plus fréquens et à de plus grands dangers? Vous êtes obligé de vaquer à des emplois fatigans et embarrassans; mais dans ces mêmes emplois tant d'autres avant vous ne se sont-ils pas sanctifiés? Avez-vous moins de loisir pour penser à vous-même? que saint Louis sur le trône; et lorsqu'il gouvernait un royaume, qu'il passait les mers, qu'il commandait des armées, qu'il donnait des batailles, lui était-il plus libre qu'à vous de se recueillir et de se défendre des distractions du monde? Vous êtes faible et d'une complexion qui vous engage à bien des ménagemens, et qui vous met hors d'état d'agir; mais combien de saints, surtout combien de vierges déjà faibles par elles-mêmes, encore plus affaiblies par les abstinences, par les jeûnes, par de longues veilles, par de continuelles austérités, par tous les exercices de la pénitence et de l'abnégation chrétienne, n'ont pris néanmoins jamais aucun relâche, et, selon la parole de l'Apôtre, ont fait de leurs corps des hosties vivantes! Vous avez des passions à vaincre; mais en avez-vous de plus difficiles à surmonter que des millions de pécheurs et de pécheresses qui, par de salutaires violences, aidés de la grace, ont triomphé de leur cœur, et en ont

réprimé tous les mouvemens? Enfin, vous êtes dominé par l'habitude, vous êtes endurci dans le péché, vous êtes surchargé de dettes devant Dieu, vous êtes coupable à ses yeux d'un nombre infini d'offenses, et d'offenses très griéves; vous n'osez plus rien attendre de sa miséricorde. Ah! mon cher frère, souvenez-vous des saints, et vous apprendrez qu'il n'y a point d'habitude si invétérée que vous ne puissiez détruire, qu'il n'y a point d'attachement si étroit que vous ne puissiez rompre, qu'il n'y a point d'état de péché d'où il ne soit en votre pouvoir de sortir, et qu'en quelques désordres que vous soyez tombé, vous n'avez point encore tellement éloigné Dieu de vous que vous n'ayez des moyens prompts et sûrs pour le retrouver et pour vous réconcilier avec lui. Car combien y a-t-il eu de saints pénitens qui, à certains temps de leur vie, ont été dans les mêmes habitudes que vous, ont été aussi redevables à la justice de Dieu que vous, ont eu autant de sujet, et peut-être même plus de sujet que vous de se défier de sa miséricorde et de désespérer de leur retour! Cependant ils sont revenus, ils se sont convertis, ils se sont remis dans leur devoir, ils s'y sont perfectionnés, ils se sont élevés à la plus sublime sainteté. Est-ce que la grace était plus puissante pour eux qu'elle ne l'est pour vous? est-ce que les trésors de la divine miséricorde, si abondans pour eux, sont épuisés pour vous? Non, sans doute, et dès que vous voudrez en faire l'épreuve comme les saints, vous trouverez toujours un Dieu patient pour vous attendre, un Dieu prévenant pour vous rechercher, un Dieu bienfaisant pour vous combler de ses graces, un Dieu tout puissant pour opérer en vous des miracles de conversion et de sanctification. C'est ainsi qu'il renverse tous vos prétextes par l'exemple des saints, et c'est en cela toujours qu'il est admirable : *Mirabilis Deus in sanctis suis.* Mais en quoi vous êtes condamnables, Chrétiens, c'est de ne pas profiter de cet exemple. Qu'aurez-vous à répondre quand Dieu, dans son jugement dernier, produira contre vous ces glorieux prédestinés, et qu'il vous demandera compte de l'affreuse différence qui paraîtra entre eux et vous, entre leur pénitence et votre obstination, entre leur courage et votre lâcheté; entre leur zèle, leur activité, leur ferveur et votre mollesse, votre indolence, vos froideurs; entre leur sainteté et les abominations de votre vie libertine et corrompue? Car voilà le jugement de comparaison que vous aurez à soutenir, et qui vous convaincra, qui vous confondra, qui vous réprouvera. Prévenons-le, mes chers auditeurs, et, comprenant qu'il ne tient qu'à nous de détourner ce triste malheur

dont nous sommes menacés, aimons-nous assez nous-mêmes pour ne nous l'attirer pas volontairement. Si nous ne sommes pas encore saints, et si même nous ne sommes rien moins que saints, souhaitons de l'être, demandons à l'être, prenons toutes les mesures nécessaires pour l'être. Car, dit le Fils de Dieu, bienheureux ceux qui sont affamés et altérés de la sainteté et de la justice! *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam*[1]. Pourquoi? parce que cette faim et cette soif, parce que ce désir sincère, ardent, efficace, les fera travailler fortement et solidement à acquérir le bien qu'ils souhaitent, et qui, sans contestation, est le plus précieux de tous les biens. (Bourdaloue, *Pour la Fête de tous les Saints.*)

Péroraison.

Prenez donc courage, hommes petits aux yeux du monde, et osez élever vos espérances jusqu'à la sainteté. Déposez vos orgueilleuses préventions, hommes grands selon le monde, et ne dédaignez pas de tourner vos vues vers la sainteté. Que ceux-ci ne soient pas assez vains pour la croire au dessous de leur ambition; que ceux-là ne soient pas assez pusillanimes pour la regarder comme au dessus de leur portée. Tendons-y tous avec estime et avec confiance.

Ce sera l'unique but que je vous montrerai dans toute cette longue carrière, où nous faisons aujourd'hui le premier pas. Puissiez-vous n'en point envisager d'autre; laisser tomber les paroles, et vous attacher aux choses; chercher les fruits, négliger les fleurs; oublier l'orateur autant qu'il le mérite, et profiter de ses discours autant qu'il le souhaite! Ce sera le moyen de nous réunir tous un jour dans la demeure des saints, dans l'éternité bienheureuse, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il. (Le P. de Marolles.)

[1] Matth., v.

PLAN ET OBJET DU TROISIÈME DISCOURS SUR LA GRANDEUR DES SAINTS.

EXORDE.

Vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat ex omnibus gentibus, et tribubus, et populis, et linguis, stantes ante thronum.

Je vis une troupe innombrable de toutes nations, de toutes tribus et de toutes langues, qui se tenaient debout devant le trône. (*Apoc.*, VII, 9.)

Aucun mortel ne vit jamais un aussi ravissant spectacle que celui qui s'offrit à l'Apôtre saint Jean lorsque, dans cette admirable vision dont il nous a laissé l'histoire, le ciel s'ouvrant tout entier à ses regards, il contempla l'Agneau de Dieu assis sur son trône, et devant lui la troupe bienheureuse des prédestinés, ces généreux vainqueurs du monde, de l'Enfer et d'eux-mêmes, qui, portant des palmes dans leurs mains et des couronnes sur leurs têtes, tout resplendissans d'une lumière divine et enivrés de délices immortelles, célèbrent, par des hymnes d'actions de graces, la gloire de leur triomphe et les ineffables bienfaits de leur Créateur. C'est ce même spectacle, ce spectacle si touchant et caché maintenant aux yeux de nos corps, que l'Eglise nous invite à considérer sans cesse des yeux de la foi. Cette mère féconde de tous les saints nous montre avec complaisance les honneurs et la félicité dont jouissent déjà ses premiers nés; et pour réveiller nos espérances, enflammer nos désirs : « Telle est, nous dit-elle, la gloire que le Seigneur réserve à tous ceux qui auront vécu saintement sur la terre : *Gloria hæc est omnibus sanctis ejus* [1]. »

Il faut que la sainteté soit quelque chose de bien grand, mes frères, pour que le grand Dieu de l'univers lui ait destiné de si magnifiques récompenses. Les saints ont été l'objet de ses pensées éternelles; ils sont le terme, et, après lui-même, la fin de toutes ses œuvres. C'est pour eux qu'il a fait le monde; c'est pour la con-

[1] Ps. CXLIX, 9.

sommation des saints que le monde subsiste et que les générations se succèdent. Tous les événemens tristes ou heureux qui occupent l'attention des hommes, qui composent l'histoire des particuliers et des familles, ou qui remplissent les annales des peuples, ces grandes révolutions qui renversent ou relèvent les empires et les royaumes, toutes les vicissitudes, en un mot, des choses humaines, sont ordonnées ou permises pour l'intérêt seul des élus : *Propter electos* [1]. Le Verbe incréé s'est fait chair, et les plus divins mystères ont été accomplis pour les élus. Le souverain Juge ne dressera son tribunal au dernier jour que pour proclamer solennellement la gloire de ses élus, et les venger de leurs ennemis à la face de l'univers. Le ciel, cette auguste demeure du Très-Haut, est le royaume des élus, préparé pour les recevoir, depuis l'origine des siècles : *Paratum vobis regnum a constitutione mundi* [2].

Redescendons sur la terre, et voyons comment le Seigneur y honore ses saints. Souvent, durant leur vie, ils ont commandé à la nature, et paru avec une majesté imposante aux yeux des princes et des rois : *Glorificavit illum in conspectu regum* [3]. Après leur mort, leurs ossemens ont prophétisé, et leurs cendres ont opéré des prodiges. Tandis que la dépouille mortelle des plus puissans monarques descend dans la corruption du tombeau, et que souvent toute leur gloire y demeure ensevelie avec eux, les restes sacrés des amis de Dieu reposent sur nos autels ; leurs images vénérées sont l'ornement de nos temples ; leur nom et leur mémoire sont en bénédiction chez tous les peuples fidèles. Nous distinguons les jours de l'année par le culte que nous rendons à chacun d'eux ; et le cercle de chaque année ramène un jour plus solennel, où, les réunissant tous dans les hommages que nous leur adressons, comme ils sont réunis dans le bonheur dont ils jouissent, nous célébrons avec transport le souvenir de leurs vertus et la gloire de leur commun triomphe : *Gloria hæc est omnibus sanctis ejus* [4].

C'est ainsi que l'Eglise entre dans le dessein de Dieu, pour honorer ceux qu'il a choisis et qu'il couronne. Puis-je donc mieux entrer moi-même dans l'esprit de cette fête qu'en consacrant ce discours à la louange de tous les saints ? Mais hélas ! mes frères, le panégyriste des saints ne doit-il pas s'attendre à rencontrer aujourd'hui de nombreux contradicteurs dans ce monde qui se dit encore Chrétien, mais qui a cessé en effet de l'être ? et l'éloge des héros de l'Evangile peut-il être autre chose dans ce siècle que leur apo-

[1] Marc., XIII, 20. — [2] Matth., XXV, 34. — [3] Eccli., XLV, 3. — [4] Ps. CXLIX, 9.

logie? car, jusqu'où l'impiété n'a-t-elle point porté son audace? Non contente de persécuter et de calomnier les disciples de Jésus-Christ, pendant qu'ils vivent sur la terre, elle les poursuit jusque dans le ciel même, et les outrage encore après qu'ils sont devenus l'objet du culte et de la vénération publique. A l'en croire, ces saints que nous invoquons n'ont été que des esprits faibles et bornés, des ames rampantes et vulgaires; leur piété n'était qu'une superstition puérile; presque toutes leurs vertus (pardonnez si je répète ces blasphèmes) se réduisaient à un grossier fanatisme; et si quelques uns d'entre eux ont mérité des éloges, ils sont restés fort au dessous des grands hommes dont on lit les actions dans les histoires profanes. Ces reproches nous imposeront-ils? Non, mes frères, il est trop facile d'en montrer l'injustice. Nous ne nous bornerons même pas à les détruire, en faisant voir (ce qui suffirait) que les saints ont été des esprits éclairés, des ames fortes et élevées, des cœurs droits, purs, sensibles, généreux; mais, pour mettre leur gloire dans tout son jour, et confondre à jamais leurs détracteurs, nous entreprenons d'établir et de prouver sans réplique ces deux propositions : la première (écoutez bien, je vous prie), que les saints ont été les seuls véritables grands hommes, à l'exclusion de ces génies vantés, de ces héros et de ces prétendus sages que le monde admire; la seconde, que les saints ont été les seuls véritables gens de bien, à l'exclusion de ces prétendus modèles de vertus tout humaines que le monde canonise. Mais parce que ces deux propositions me fournissent le sujet de deux discours, je me renferme aujourd'hui dans la première, et me contenterai de vous faire envisager les saints comme les seuls véritables grands hommes.

O Eglise triomphante, assemblée des justes parfaits, élite précieuse de toutes les générations et de tous les peuples, cour brillante et immortelle du grand roi, c'est donc à vous que je dédie et consacre en ce jour les efforts de mon zèle; c'est votre cause que je défends; ce sont vos droits que j'essaie de venger! Puisse, par votre intercession, le Seigneur bénir mon entreprise, et accorder à son indigne ministre ces graces de force, d'onction et de lumière, sans lesquelles tous nos discours ne sont qu'un vain bruit de paroles, et ne sauraient faire aucune impression dans les cœurs! *Ave, Maria.*

Quels sont, je vous le demande, mes frères, les grands hommes vraiment dignes de ce nom? à quels traits devons-nous les reconnaître? n'est-ce pas d'abord à une élévation extraordinaire de vues

et de pensées; en second lieu, à la sublimité d'un courage que rien ne peut étonner ni abattre; en troisième lieu enfin, à des actions et à des œuvres grandes et merveilleuses? Si, comme je n'en puis douter, ce sont là les caractères de la véritable grandeur, j'ose dire qu'elle ne se trouve que chez les saints, ou chez les grands hommes que la religion a formés. (Le P. DE MAC-CARTHY, *Sur la Grandeur des Saints.*)

Les saints sont grands par une élévation extraordinaire de vues et de pensées.

Que le monde produise ici à nos yeux tous ces héros qu'il nous vante, tous ces rares génies dont il veut que la gloire nous éblouisse: guerriers, politiques, philosophes, savans, orateurs, écrivains fameux. A quoi tous ces hommes ont-ils aspiré? quel a été l'objet de leurs pensées, la fin de leurs travaux, lorsque la religion et la foi ne les a pas ennoblis? Les uns se sont précipités au milieu des hasards, ont vécu dans les alarmes, prodigué leurs trésors et le sang de leurs sujets, porté au loin le ravage et la désolation, pour conquérir des provinces, subjuguer des peuples et s'environner d'un fantôme de puissance que la mort allait bientôt faire évanouir. Les autres se sont consumés de veilles pour se faire un nom par quelques progrès dans les sciences humaines, carrière immense dont ils n'ont pu, avec tous leurs efforts, ni atteindre ni même apercevoir les bornes. Les autres enfin ont mis tous leurs soins à faire briller leur sagesse, leur habileté, leur éloquence ou leurs autres talens, sur la scène du monde. Tous ont envisagé comme le suprême bonheur de pouvoir conserver, après la mort, une vie imaginaire dans le souvenir des hommes, et de faire encore un peu de bruit sur la terre après qu'ils en auraient disparu pour toujours. Tel est le fruit qu'ils se sont proposé de tant de dangers, de sueurs et de peines; telle a été l'ambition de ces ames qu'on appelle grandes. Mais qui ne s'écrierait ici avec un véritable sage inspiré de Dieu: *Vanité des vanités, et il n'y a que vanité?* Que sert en effet à ce conquérant d'avoir régné sur de vastes états, quand, de tout ce qu'il possédait, il ne lui reste enfin qu'un peu de poussière avec laquelle il confond la sienne? que devient cette puissance superbe, dont il faisait sentir le poids à des nations entières, quand les derniers de ses sujets foulent à leurs pieds ses cendres? *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas* [1]. Que reste-t-il à ce savant

[1] Eccl., I, 2.

de tant de connaissances et de lumières; à cet orateur, à cet écrivain célèbre, de ce feu du génie dont il s'enorgueillissait, quand tout est allé s'éteindre dans les glaces et les ombres de la mort? *Vanitas vanitatum*, *et omnia vanitas.* Qu'importe une immortalité en idée, à celui qui en effet n'est plus? et que lui revient-il alors d'une vaine renommée, dont le bruit n'est point entendu dans la tombe? *Vanitas vanitatum*, *et omnia vanitas.*

Voyons si les saints ont eu une ambition plus noble, et s'ils ont porté plus haut leurs pensées et leurs vues. Les saints ont mesuré des yeux la terre entière, ils l'ont comparée avec l'immensité de leur cœur, et ils l'ont trouvée petite. Ils n'auraient pas accepté pour leur héritage l'empire de l'univers. Ils avaient compris que ce n'est pas ici la patrie des enfans de Dieu, mais un lieu d'exil et de passage; que ce monde visible, malgré toutes les merveilles qu'il renferme, n'est pas le chef-d'œuvre des mains du Créateur, mais seulement l'esquisse et l'ébauche d'un autre monde plus grand et plus parfait, où la magnificence divine s'est déployée tout entière. Ils savaient qu'au delà de cette vallée de larmes, de ce théâtre de misères, de désordres et de crimes, est le royaume de la sainteté et de la paix, où il n'y a plus ni vicissitude, ni crainte, ni douleur, et où les élus de Dieu goûtent, au sein d'un repos inaltérable, des délices toujours nouvelles. C'était vers ce séjour de la félicité immuable et permanente que leur cœur s'élançait sans cesse du milieu des objets périssables dont ils étaient entourés. C'était de cette patrie bienheureuse et de ses ineffables beautés qu'ils ne se lassaient point de s'entretenir. Ils lisaient avec avidité tout ce que les livres sacrés en racontent; et ils se représentaient avec une joie inexprimable ces nouveaux cieux et cette nouvelle terre, ce soleil de justice qui n'a point de couchant, ce jour pur de l'éternité, cette cité merveilleuse que l'Agneau divin éclaire, que le torrent des voluptés divines arrose, qu'environne une enceinte de paix, que remplit l'abondance de tous les biens. Pleins de ces images ravissantes, ils s'écriaient dans des transports d'admiration : Quels sont donc tes charmes pour ceux qui t'habitent, ô cité du Dieu vivant, puisqu'à nous, qui te contemplons de si loin, tu parais déjà si glorieuse et si belle? Oh! que toutes les choses d'ici-bas nous semblent viles et méprisables auprès de ce qu'on raconte de toi! *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei* [1]! Ce n'était pas une immortalité chimérique, celle du nom et des souvenirs, qu'ils se promettaient dans

[1] Ps. LXXXVI, 3.

cette région de la vie, mais l'immortalité réelle et parfaite de tout leur être. Ils espéraient, non seulement que leur ame, cette substance spirituelle et incorruptible, vivrait à jamais; mais que ce corps de boue lui-même, après avoir subi par sa dissolution l'arrêt prononcé contre toute chair, « entendrait un jour dans le tombeau la voix du Fils de l'Homme ; » que sa cendre éteinte et sa poussière insensible se ranimerait au souffle de celui qui l'a tirée du néant; et qu'alors, « renouvelant sa jeunesse comme celle de l'aigle, » revêtu d'une force, d'une grace, d'une beauté impérissables, il partagerait la gloire et le bonheur de l'ame à laquelle il serait réuni pour toujours.

Sans s'arrêter à des difficultés vaines, ni demander follement s'il est possible à la toute-puissance elle-même de rendre la vie après l'avoir ôtée, et de rassembler les élémens épars des mêmes membres qu'elle a formés, ils pensaient, avec une douce consolation, que, comme le grain se corrompt dans la terre pour se reproduire bientôt avec plus d'éclat, ainsi le corps du juste ne descendra dans la corruption que pour en sortir incorruptible; ne mourra que pour revivre immortel. Ils ne voyaient rien dans ce prodige qui ne répondît à la grandeur et à la bonté du Dieu qui fit l'homme à son image; ils y reconnaissaient un digne fruit de la mort du Dieu-Homme, un effet divin de sa glorieuse résurrection. Tandis que l'impie se repaît de l'espérance affreuse du néant, et que les enfans insensés du siècle bornent tous leurs désirs au temps qui s'échappe d'un vol si rapide, les saints de tous les âges répètent ce que l'un d'entre eux disait il y a plus de trois mille ans : Je sais que mon Rédempteur est vivant, qu'au dernier jour je sortirai du tombeau revêtu de cette même chair, et que, dans ma chair, je verrai mon Dieu ; cette espérance est mon trésor, que je garde précieusement dans le fond de mon cœur, et que je ne me laisserai point ravir : *Reposita est hæc spes mea in sinu meo* [1].

O espérance de voir et de posséder Dieu! sentiment noble et sublime, besoin des grands cœurs, que rien de borné ne peut satisfaire et que l'infini peut seul remplir! ô ames saintes, c'est de Dieu que vous étiez affamées et altérées sur la terre; c'est lui que vos vœux cherchaient dans le ciel même; et sans lui, toutes les délices de cette bienheureuse demeure auraient perdu leur charme et leur prix à vos yeux. Vous saviez qu'en lui seul était la source de tout bien, le centre de toute perfection, le lieu de votre repos et de

[1] Job., XIX, 27.

votre béatitude. C'est là, c'est dans le sein de Dieu que votre esprit, avide de connaître, devait se rassasier de la plénitude de la science, contemplant la vérité dans son principe, embrassant d'un coup d'œil toutes choses, et voyant la lumière dans la lumière même : *In lumine tuo videbimus lumen* [1]. C'est là que votre cœur devait étancher sa soif ardente du bonheur, contenter ses immenses désirs et son insatiable amour, recevoir une mesure pleine, comble, abondante et surabondante: *Mensuram bonam*, *et confertam*, *et coagitatam*, *et supereffluentem* [2]; c'est là que votre légitime et généreuse passion pour la véritable gloire devait être satisfaite, lorsque, couronnés de la main de Dieu, vous règneriez avec lui; que, plongés dans cet océan de gloire qui environne son trône, tout pénétrés de sa splendeur, vous deviendriez semblables à lui-même, comme le miroir qui réfléchit les rayons du soleil brille de l'éclat de cet astre et renvoie tous ses feux : *Similes ei erimus*, *quoniam videbimus eum sicuti est* [3]. L'esprit toujours fixé sur ces grands objets de vos désirs, vous planiez au dessus des choses humaines; vous habitiez moins la terre que le ciel; vous regardiez la gloire de ce monde comme une fumée qui se dissipe dans les airs; les plaisirs des sens, comme un opprobre; la vie, comme une fleur qui se fane en un jour; toute la science et la sagesse du siècle ne vous paraissait qu'ignorance et que folie; la possession de toutes les richesses de l'univers eût été à vos yeux une perte: *Quæ mihi fuerunt lucra*, *arbitratus sum detrimenta* [4]. Mourir pour aller vivre avec Jésus-Christ, était l'unique gain dont vous fussiez avides: *Mihi vivere Christus est*, *et mori lucrum* [5].

Sont-ce là, mes frères, des pensées basses et rampantes? Ne sont-ce pas plutôt les sentimens les plus élevés et les plus divins qui puissent entrer dans le cœur de l'homme? et puisque les seuls saints les ont eus, n'ai-je pas raison de conclure qu'on ne trouve qu'en eux seuls cette élévation extraordinaire de vues et de pensées qui est le premier caractère de la véritable grandeur? (Le même.)

Rien n'est comparable à la sublimité du courage des saints.

Je ne parle pas ici de ce courage qui affronte la mort dans les combats, vertu commune, et qu'on peut appeler presque vulgaire, puisque tous les guerriers ou l'ont reçue de la nature, ou l'acquiè-

[1] Ps., xxxv, 10. — [2] Luc., vi, 38. — [3] I Joan., iii, 2. — [4] Phil., iii, 7. — [5] Ibid., i, 21.

rent par la seule habitude du métier des armes. Si cependant il s'agissait d'établir le parallèle sur cette bravoure même, y eut-il jamais de héros plus intrépides à la guerre que les Josué, les Gédéon, les David et ces vaillans Machabées qui versèrent tout leur sang pour leur religion et leur patrie? Et Maurice avec sa glorieuse légion thébaine, ne furent-ils point de valeureux soldats avant d'être d'illustres martyrs? Et le thaumaturge de nos Gaules, Martin de Tours, avant de devenir un saint pontife, n'avait-il pas porté l'épée et combattu avec honneur pour son prince? Et notre saint Louis, ne fut-il pas le modèle des grands capitaines et des grands rois, aussi bien que des humbles et fervens chrétiens? Mais, laissant la valeur guerrière, faisons remarquer dans les saints d'autres genres de courage plus difficiles et plus rares.

Le monde, dont toutes les pensées sont fausses, quand il veut juger de la religion; dont toutes les paroles sont des calomnies, quand il parle des disciples de Jésus-Christ, voudrait faire envisager la piété comme une faiblesse de cœur et comme la vertu des lâches, lui, qui tremble devant l'ombre seule de la force et de la puissance, qui est toujours prêt à adorer les caprices des plus vils tyrans, qui ne manque jamais d'applaudir au crime heureux et à l'injustice triomphante, il traite de pusillanimité et de faiblesse la crainte de Dieu, cette crainte héroïque qui élève l'ame au dessus de toutes les autres craintes, qui la rend indépendante de tous les événemens et de toutes les créatures, qui enseigne elle seule à tout sacrifier, à tout braver, à tout souffrir. Est-ce bien pour les ames pusillanimes qu'a été fait l'Evangile, qui maudit les timides et les range avec les hypocrites et les adultères? Etaient-ce des hommes sans cœur que Jésus-Christ appelait à sa suite, lorsqu'il disait que le royaume des cieux souffre violence, et que ce sont les violens qui le ravissent? Faut-il donc un courage médiocre pour se dépouiller de toutes choses et se renoncer soi-même; pour se dévouer aux ignominies et aux outrages, aux tourmens et à la plus cruelle mort? N'est-ce pas ce qu'ont fait les saints?

Voyez ces riches vendre tout ce qu'ils possèdent, en distribuer le produit aux pauvres et se condamner eux-mêmes à toutes les rigueurs de l'extrême pauvreté; sortir de leurs magnifiques palais, pour s'enfoncer dans d'affreuses solitudes; quitter la mollesse de leurs lits somptueux, pour aller prendre un pénible repos sur les rochers nus et dans des antres sauvages; remplacer les mets délicats et les vins exquis de leur table par l'eau des fontaines, par les dattes du désert et souvent par l'herbe des champs; s'imposer

de longues veilles, un jeûne presque continuel, un silence non interrompu; souffrir sans adoucissement le froid piquant des hivers et l'ardeur brûlante des étés; immoler enfin aux austérités les plus effrayantes de la pénitence une chair accoutumée aux délices. Tels furent les Paul, les Arsène, les Pélagie, les Marie d'Egypte, et tant d'autres que je pourrais nommer. Comparez, et dites-moi si leur courage a surpassé celui de tant de grands hommes prétendus, qui ne refusèrent jamais rien à la nature.

Ce courage est cependant encore plus facile que celui qui brave les railleries et les outrages, qui se soutient dans les opprobres et les mépris injustes. Combien d'ames, qu'on regarde d'ailleurs comme fortes et généreuses, succombent au respect humain, et n'oseraient ni professer la foi qu'elles estiment en secret, ni pratiquer la vertu qu'elles aiment, par la crainte des dérisions et des censures d'un monde ennemi de la piété et de l'innocence! Combien de ceux à qui l'on a donné le nom de héros ont été inconsolables d'une humiliation, n'ont pu supporter une marque de dédain, et, après avoir reçu un affront souvent léger, n'ont vu de remède à la plaie profonde de leur cœur que dans leur mort ou celle de l'imprudent qui les avait offensés! Oh! qu'ils étaient supérieurs à ces faiblesses de l'amour-propre, la plus superbe et la plus lâche des passions du cœur humain, ceux qui savaient non seulement pardonner une injure, mais en aimer l'auteur, et ne se venger que par des bienfaits; ceux qui, réduisant l'opinion bruyante de la multitude des hommes à sa juste valeur, la comptaient pour rien, et, prenant pour règle, non les discours d'autrui, mais leur conscience, disaient avec une simplicité sublime et une humble fierté: Peu m'importent vos jugemens, ô hommes! celui qui me juge, c'est Dieu : *Qui autem judicat me, Dominus est* [1]; qui marchaient à travers les clameurs, les insultes, les calomnies de ce monde frivole et corrompu, sans se détourner un seul instant du grand but vers lequel ils tendaient; qui, loin de craindre les mépris et les opprobres que leur attirait la vertu, les recherchaient au contraire, et y mettaient leur gloire! Que vous me paraissez grands, ô Apôtres de mon Sauveur, lorsqu'après avoir subi devant le conseil des Juifs une humiliante flagellation, vous sortez pleins de joie! *Ibant gaudentes a conspectu concilii* [2]; parce que vous avez été jugés dignes de souffrir l'ignominie pour le nom de Jésus : *Quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati* [3]!

[1] 1 Cor., IV, 4. — [2] Act. V, 41. — [3] Ibid.

Que vous me semblez au dessus de l'homme, ô Paul! lorsque vous vous glorifiez en termes si magnifiques, non d'avoir été ravi au troisième ciel, mais d'être sur la terre nu, errant, proscrit, chargé de chaînes; que vous comptez avec complaisance et comme vos titres d'honneur les outrages qui vous ont été faits pour l'Evangile, les coups de verges et les soufflets que vous avez reçus, les prisons où vous avez été jeté avec les malfaiteurs, et qu'en étalant ces prodigieuses humiliations, vous vous écriez avec l'accent du triomphe : Nous sommes un spectacle digne du ciel et de la terre, des Anges et des hommes : *Spectaculum facti sumus mundo, et angelis, et hominibus* [1]. Pourquoi, saint Apôtre? parce que nous n'avons cessé d'être le rebut et la balayure du monde : *Tanquam purgamenta hujus mundi,..... omnium peripsema usque adhuc* [2]. Oh! les dignes disciples d'un Maître rassasié d'opprobres, et crucifié entre deux criminels! Voilà un genre de courage inconnu aux héros du siècle, dont ils n'eurent pas même l'idée, et qui ne pouvait appartenir qu'à ceux qui avaient foulé à leurs pieds toute la bassesse et la lâcheté de l'orgueil humain; qui, par la vertu toute-puissante du Dieu anéanti jusqu'à la croix, s'étaient vaincus et anéantis eux-mêmes.

Mais, dira-t-on peut-être, si les grands hommes du siècle n'ont pas eu cette sorte de courage, ils en ont eu d'une autre espèce; et l'on peut citer de plusieurs d'entre eux des traits admirables de fermeté et de constance, de dévouement héroïque, de force invincible dans les supplices, et jusque dans les bras de la mort. Je l'avoue, mes frères, il en est des exemples, et qui méritent tous les applaudissemens qu'on leur donne. Que répondrons-nous donc? et faudra-t-il que les saints cèdent ici la palme? Ah! paraissez, martyrs de Jésus-Christ, descendez dans la lice, troupe innombrable de héros de tout rang, de toute condition, de tout sexe et de tout âge. Venez d'abord, montrez-nous vos glorieuses cicatrices et vos trophées, vous, nobles vieillards qui, sous des cheveux blancs et dans ces corps affaiblis par les années, fîtes paraître une vigueur que la nature ne donne point à la plus robuste jeunesse, opposâtes comme un mur aux ennemis de la foi votre vénérable caducité, et vîtes échouer et se briser contre elle toute l'inhumanité des tyrans et toute la rage de leurs satellites. Venez, vous, généreux enfans qui, dès l'entrée de la vie, sûtes mourir pour votre Dieu; qui vous jouiez avec les instrumens des tortures et au milieu des bourreaux

[1] I Cor., IV, 9. — [2] Ibid.

acharnés, et qu'on vit sourire, en expirant, à la couronne du martyre que vous tendait une main invisible. Venez, vous, ô femmes fortes! ô vierges intrépides qui, oubliant la faiblesse naturelle de votre sexe, couriez au devant des bêtes féroces prêtes à vous dévorer, vous précipitiez dans les flammes, ou lassiez la fureur de ceux qui épuisaient en vain contre vous les inventions et les raffinemens de la plus atroce cruauté. Venez enfin, vous tous, qui que vous soyez, qui, au milieu des chevalets, des ongles de fer et des brasiers ardens, au milieu des débris épars de vos membres mutilés, des flots de votre sang qui coulaient autour de vous, des mille formes hideuses de la mort dont vous étiez environnés, le front serein, les yeux fixés vers le ciel, le nom de Jésus sur les lèvres, la joie peinte dans tous les traits, sembliez moins des mourans que des triomphateurs; étonniez, confondiez les persécuteurs par un héroïsme sans exemple; forciez tout un peuple idolâtre à s'écrier qu'il y avait quelque chose de divin dans votre constance; désarmiez souvent vos bourreaux eux-mêmes, et les voyiez tomber à vos pieds tremblans et convertis. Où sont-ils, ô martyrs! ceux qui oseraient se dire vos rivaux et vous disputer le prix du courage? C'est vous qui avez vaincu le monde et l'avez courbé sous le joug de l'Evangile; c'est vous qui êtes venus d'une grande tribulation, qui avez blanchi vos vêtemens dans le sang de l'Agneau, et qui, maintenant la tête ceinte de l'auréole immortelle, brillez comme des astres parmi les enfans de Dieu, tandis qu'il ne reste à tant de vains héros, esclaves de leurs passions et martyrs d'un fol orgueil, qu'une confusion et une ignominie éternelle. (Le P. de Mac-Carthy.)

Grandeur des saints. Exemple de saint Paul.

Combien l'homme est grand! quelle est l'excellence de cette nature! à quelle vertu ne peut-elle pas atteindre! Jamais mortel ne l'a prouvé comme saint Paul; sa vie est la plus éloquente réponse aux détracteurs de l'humanité, la plus puissante exhortation à la vertu; elle fait voir qu'avec quelques efforts sur soi-même il est possible à l'homme de franchir l'intervalle qui le sépare des esprits célestes. Le saint Apôtre n'était pas d'une autre nature que nous; son être ne se composait pas d'autres élémens; il n'habitait point une terre différente de la nôtre; comment s'est-il élevé si fort par sa vertu au dessus de tout ce qu'il y eut jamais d'hommes sur la terre? Que pourront donc opposer désormais à cet exemple ceux-là

qui placent le vice sur une pente glissante et la vertu sur le sommet d'une montagne escarpée? Saint Paul les réfute par ce mot : *Les tribulations si courtes et si légères que nous souffrons en cette vie produisent en nous la durée éternelle d'une gloire incomparable* [1]. Que s'il en est ainsi des tribulations, à bien plus forte raison de nos plaisirs fugitifs et périssables. Lui, non seulement l'ardeur de la charité qui l'enflamme le rend insensible aux souffrances où l'engage l'exercice de son apostolat; elle le porte à ne vouloir pas même y chercher sa récompense. Nous, hélas! bien éloignés d'une si haute perfection, nous n'envisageons pas même dans l'attrait de la récompense un moyen de plus pour nous porter à l'acquittement de nos devoirs. Lui, il ne compte pour rien, ni la faiblesse de sa constitution, ni la foule des embarras qui l'assiègent, ni la violence des combats de la chair, rien au monde; son ardeur s'accroît avec les dangers; aussi l'entendez-vous, dans le saint enthousiasme qui l'anime, s'écrier : *J'oublie ce qui est derrière moi pour tendre vers ce qui est devant moi* [2]. La perspective de la mort qui le menace, bien loin de ralentir son courage, ne fait que l'enflammer et le pénétrer d'une vive allégresse : il voudrait associer tous les cœurs à ses transports de joie : *Réjouissez-vous*, écrit-il à ce sujet aux Philippiens, *et félicitez-moi.* S'il est assailli par les tribulations, par les insultes et les outrages, il écrit à ceux de Corinthe : *Je me plais dans mes adversités, dans mes opprobres, dans mes persécutions* [3]. C'est là ce qu'il appelle *l'armure* de la justice, parce que ce sont les gages des biens spirituels, parce que chacun de ses combats est pour lui l'occasion de tant de victoires et de glorieux trophées qu'il érige en l'honneur du Dieu qui l'a fait vaincre. Il n'attend pas que les tribulations viennent à lui, il y court, elles font ses délices; plus avide de mourir que de vivre, plus jaloux de pauvreté que de richesse; appelant et le travail et l'affliction plus que les autres n'aspirent après le repos et les plaisirs; priant pour ses persécuteurs avec plus d'instance que d'autres n'en mettent dans leurs vœux contre leurs ennemis. Pour lui, l'ordre des choses semble avoir changé de nature. Que dis-je? c'est par nous qu'il est interverti. Paul n'y déroge pas, il conserve fidèlement l'esprit de leur première institution; tout ce qui est l'objet de ses vœux, c'est ce qu'il y a de plus conforme à la nature; tout ce qu'il dédaigne et fuit, la nature est la première à le combattre; car enfin, qu'y a-t-il de plus naturel que de craindre d'offenser Dieu, de plus naturel que de chercher

[1] II Cor., IV, 17. — [2] Phil., III, 13. — [3] II Cor., XII, 10.

surtout à lui plaire? Voilà et le vrai mal, et le vrai bien. Paul n'en connaît pas d'autre : pour cela il suffit d'être homme, de se bien connaître soi-même. Non seulement la terre ne lui offre rien qui soit digne de son estime : autorité, richesse, puissance, gloire de commander à des nations, de diriger de nombreuses armées, rien de tout cela n'excite ses désirs ; mais le ciel lui-même ne possède qu'un seul objet qui les embrasse tous. La gloire des Anges et des Archanges s'éclipse à ses yeux ; Jésus-Christ seul occupe sa pensée et remplit ses affections ; avec lui, il est au comble des félicités ; sans lui, la compagnie des principautés et des puissances célestes n'a plus rien qui ne lui devienne indifférent ; avec lui, il consent à être le dernier, bien plus, à être s'il est possible au nombre des réprouvés ; l'amour de Jésus-Christ lui vaudra et toutes les richesses et tous les honneurs. Etre séparé de l'amour de Jésus-Christ, Paul ne saurait supporter cette idée ; elle est pour lui tous les supplices, la seule torture qu'il redoute, elle est tout l'Enfer. Posséder l'amour de Jésus-Christ, c'est pour lui la seule vie, c'est tout l'univers, c'est le ciel, c'est tout, et le présent et l'avenir ; c'est régner, c'est recueillir la promesse, c'est être au centre de tous les biens ; donc la vie présente n'a plus pour un saint Paul ni amertumes ni combats. Le monde entier n'est à ses yeux que comme l'herbe desséchée que l'on foule sous les pieds. Vainement la tyrannie dresse ses échafauds, les peuples furieux conspirent et menacent, la mort déploie ses tortures : Paul est heureux d'avoir quelque chose à souffrir pour Jésus-Christ. Les chaînes dont il est garrotté sont pour lui un plus magnifique ornement que le diadème dont Néron parc sa tête. La prison qu'il habite s'est changée dans un ciel anticipé ; les plaies dont son corps est sillonné, voilà ses palmes de triomphe ; les coups dont on l'accable, voilà ses récompenses, ce qu'il appelle *des graces :* pourquoi? Mourir pour aller s'unir à Jésus-Christ, c'eût été un bienfait ; prolonger sa vie, c'était prolonger ses combats ; mais telle est sa charité que, pour étendre le règne de Jésus-Christ, il consent que le bienfait soit différé, que les combats s'accumulent ; *il est*, dit-il, *plus nécessaire que je vive* [1].

Vous m'allez répondre que ce n'étaient plus là des souffrances, puisqu'il y trouvait des douceurs ; je suis bien loin de le désavouer. Ce qui était pour le reste des hommes un sujet d'affliction était pour saint Paul une source de plaisirs ; non seulement les traverses et les souffrances qui l'affligeaient dans son corps, mais les déchirantes

[1] Phil., I, 24.

sollicitudes qui lui faisaient dire : *Qui est dans la langueur sans que je ne languisse avec lui? Qui est scandalisé sans que je ne brûle?* Mais cela même est la preuve de son ardente charité, puisqu'il trouve tant de charmes dans ses souffrances. N'allez pas défendre de verser des pleurs à ce père qui vient de perdre un fils cher à son cœur; l'unique consolation qu'il puisse recevoir, c'est de s'abandonner à ses larmes. Ainsi, notre grand Apôtre ne trouve à la douleur qui l'accable nuit et jour d'autre charme que sa douleur même, tant les maux étrangers l'affectent plus vivement que les siens propres. Il gémit sur la perte des Juifs, au point que, pour les voir sauvés, il consentirait à être lui-même exclu de la céleste gloire. Il gémit pour tout ce qu'il y a d'habitans dans l'univers. O cœur plus vaste que l'univers! mettez dans une balance d'un côté le cœur de Paul, de l'autre le monde tout entier : ce sera le premier qui l'emportera.

Aussi, quelles magnifiques récompenses n'a-t-il pas reçues du Dieu qui aime les hommes bien plus que les hommes ne sauraient l'aimer! Paul n'avait pas encore été enlevé à la terre, Dieu l'introduit dans le Paradis, il le transporte jusqu'au troisième ciel, il lui communique les secrets les plus ineffables et l'initie à des mystères qu'il n'est pas donné à l'homme de publier. Encore dans les liens d'une chair mortelle, il lui fait partager la gloire des esprits bienheureux. Son ame pure semble le mettre en communication avec eux; son zèle infatigable lui donne leur agilité. Et si l'on me demande pourquoi Dieu l'a choisi plutôt qu'aucun des Anges pour en faire le prédicateur du monde, je répondrai : Dieu ne l'a pas voulu afin que notre tiédeur n'eût pas lieu de prétexter qu'il était impossible à des hommes de s'approcher de leur sublime nature, et pour nous faire mieux sentir toute la grandeur de son Apôtre, en comparant ce qu'il a fait avec la faiblesse de ses moyens. Est-il en effet spectacle plus digne d'admiration que de voir une parole sortie d'une bouche humaine commander à la mort, remettre les péchés, dissiper d'aussi profondes ténèbres, changer le monde et y transporter les vertus du ciel? Admirons donc ici la puissance du Seigneur et le zèle de Paul à concourir avec les desseins de sa miséricorde. Mais ne nous en tenons pas à une simple admiration; imitons ce grand homme pour mériter de partager un jour ses récompenses. C'est lui-même qui nous y invite : « J'ai accompli, » nous dit-il, « le glo-
« rieux combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la fidélité. Au
« reste, la couronne de justice m'est réservée, que le Seigneur, qui
« est le juste juge, me rendra en ce jour-là, et non seulement à moi,

« mais à tous ceux qui aiment son avénement [1]. » Ne nous arrêtons pas à considérer cette grandeur de courage, cette ferveur d'un saint zèle qui lui ont mérité ses sublimes prérogatives; n'oublions pas que Paul n'était qu'un homme comme nous, sujet à toutes les faiblesses de notre nature; et les adversités de la vie nous paraîtront comme à lui faciles et légères. (Saint Chrysostôme, *Homélie sur saint Paul.*)

Détachement des saints.

Ces saints étaient étrangers et voyageurs sur la terre [2]. Dans quel sens? dans quelles circonstances Abraham fait-il cette déclaration? peut-être est-elle échappée de sa propre bouche. Quoi qu'il en soit, David l'a faite au nom de tous: *Seigneur*, a-t-il dit, *je suis devant vous comme un étranger; je suis voyageur comme l'ont été tous mes pères* [3]. Certes, des hommes qui habitaient sous des tentes, qui étaient réduits à payer à prix d'argent un sépulcre dans une terre qui leur fut promise en héritage, ne pouvaient s'y regarder que comme tels; eux qui n'y possédaient pas même un coin de terre pour s'y faire ensevelir. Peut-être ils ne parlaient que de la terre de Palestine? non: mais bien de toute l'enceinte du monde; et avec raison, car le monde tout entier ne leur offrait rien qui pût être l'objet de leurs affections, rien à quoi ils ne fussent étrangers. Tous leurs désirs étaient de cultiver la vertu. Ils n'avaient sous les yeux que les exemples du désordre. Point ou peu d'amis; point de liens qui les attachassent à la terre; et ils le témoignaient bien, non, si vous voulez, par des discours, mais par les faits. Dieu lui dit: Sortez de votre pays; quittez la terre qui s'appelait votre patrie, et venez dans une terre étrangère. Il obéit sans regret, sans aucune douleur de séparation, comme l'on en donne à une patrie réelle, aux personnes que l'on y a laissées. Dieu lui dit encore: Offrez-moi votre fils en sacrifice. Il s'apprête à le sacrifier, comme si ce fils n'eût pas été le sien. Les richesses qu'il possédait, il les partageait indifféremment, tant il y était peu attaché. Nul amour pour les préséances; nulle précaution pour éviter les dangers: aussi fut-il exposé à des traverses sans nombre. Point de maisons magnifiques ni de somptueuses constructions, ni de recherches pour les plaisirs de la table ou la pompe des vêtemens, ni pour aucune de nos superfluités mondaines. Toutes ses démarches

[1] II Tim., iv, 7, 8. — [2] Hebr., xi, 1. — [3] Ps. xxxviii.

n'avaient qu'un but, celui d'arriver à la patrie céleste, exerçant l'hospitalité, fidèle à tous les devoirs de la charité, miséricordieux, patient, désintéressé, ne comptant pour rien la gloire et les biens de ce monde.

Isaac fut le digne fils d'un tel père; Isaac est continuellement agité, poursuivi. On l'attaque, et il cède; partout étranger, et conséquemment résigné à tout.... Mêmes dispositions dans Jacob. Lui aussi ne se regarde que comme un exilé, un passager sur la terre, n'accordant rien à ses sens ni aux convoitises de la chair.

Le mot de saint Paul est donc d'une justesse rigoureuse; tous ces saints personnages ne se croyaient être que des étrangers et des voyageurs sur la terre, à la recherche d'une nouvelle patrie. Juste ciel, quelle différence entre eux et nous! ces saints patriarches ne conçoivent qu'un seul désir, celui de quitter une terre où ils se voyaient exilés pour rentrer au sein de la patrie! Nous, à la plus légère indisposition, nous nous laissons gagner à la peur, qui nous fait croire que nous allons mourir; faiblesse puérile par où la Providence nous punit de notre attachement à ce monde. Au lieu de nous y regarder comme des étrangers qui marchons vers une meilleure patrie, nous avons l'air d'être des forçats que l'on arrache à leur cachot pour les traîner au supplice. Nous intervertissons l'ordre naturel des choses : gémissant là où nous devrions nous réjouir, tremblans comme des criminels à l'approche du tribunal où la sentence qui va être portée contre eux châtiera les crimes dont ils sont souillés. Saint Paul gémissait, mais dans un autre sens : *Pendant que nous sommes dans cette tente*, *nous gémissons*, s'écriait-il, *sous sa pesanteur* [1]. Ainsi Abraham et les saints patriarches gémissaient-ils de se voir hors de la patrie. De laquelle? de celle qu'ils avaient quittée? ils étaient libres d'y revenir. C'en était donc une autre? oui, la patrie du ciel. Et parce qu'ils avaient tout quitté pour celle-là, ils se rendirent tellement agréables au Seigneur qu'il daigna s'appeler lui-même le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Quelle gloire pour eux! quel titre de noblesse! Se peut-il? quoi! le Seigneur du ciel et de la terre ne déroge-t-il pas à être appelé du nom de ces simples mortels? Dieu, répond l'Apôtre, s'appelle le Dieu du ciel et de la terre, comme il s'appelle le Dieu des nations, parce qu'il les a créées et qu'il a tout tiré du néant. Mais ce n'est point dans ce sens qu'il veut être appelé le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Par là il se déclare leur ami, comme

[1] II Cor., v, 2.

un puissant monarque, qui s'est assuré de la fidélité de tels de ses premiers officiers, se plaît à les adopter, en s'appelant plus particulièrement leur maître. Mais que dis-je? l'on s'étonne que Dieu s'appelle le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, comme il s'appelle le Dieu des nations, le Dieu de l'univers! vous ignorez, vous ne réfléchissez pas quelle est l'excellence de ce titre, parce que nous nous mettons peu en peine de mériter qu'il s'appelle le Dieu de chacun de nous. Il est bien en général le Dieu des Chrétiens: l'est-il de vous, de moi, de chacun de nous individuellement? Comprenez ce que c'est que la valeur de ce mot. Le souverain maître de l'univers s'appelle le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob! et loin d'en rougir, il le tient à honneur. Oui certes, et avec raison, puisque les saints non seulement valent autant que le monde tout entier, mais qu'ils l'emportent sur des milliers de monde: *Un seul qui craint*, dit l'Ecriture, *vaut mieux que mille qui sont méchans* [1].

A l'exemple de ces grands hommes, détachons-nous des choses de la terre, si nous voulons que Dieu ne dédaigne pas de s'appeler notre Dieu. L'appelleriez-vous le Dieu des pervers? ce serait un blasphème dont il s'indignerait.

Nommez-le le Dieu des justes et des saints, il s'en glorifie. Jugeons-en par nous-mêmes. Seriez-vous flattés que l'on confondît votre nom avec celui de serviteurs infidèles que vous auriez chassés de votre maison? Ne vous tiendriez-vous pas déshonorés d'entendre dire: Un tel souillé de crimes était à votre service. Vous vous récrieriez à l'instant comme offensé d'une injure qui vous deviendrait personnelle. C'est qu'il y a une sorte de rapport entre le maître et le serviteur; ce qui fait la honte de l'un se transporte naturellement à l'autre. (Saint CHRYSOSTÔME, *Homélie sur l'Épître aux Hébreux.*)

Puissance des saints.

Admirons donc la puissance des saints: s'ils font de si grandes choses dès ce monde, que sera-ce dans le monde à venir? S'ils s'élèvent dès maintenant jusqu'à la hauteur des esprits célestes, à quelle gloire ne sont-ils pas appelés dans le ciel! Au nom de Josué, il n'est personne sans doute qui ne voulût comme lui commander au soleil et à la lune. Vous le pouvez, mes frères, et plus encore. Que nous promet Jésus-Christ? *Celui qui m'aime*, nous dit-il, *mon*

[1] Eccl., xv, 4.

Père et moi nous viendrons à lui, et nous établirons en lui notre demeure [1]. Qu'ai-je besoin du soleil, de la lune et de ces miracles, quand le maître de tout daigne venir habiter en moi et y établir sa demeure? Que m'importe tout le reste? c'est lui qui est mon soleil, lui qui est ma lumière.

Ce que Josué obtient par sa foi, le Chrétien peut l'obtenir par la ferveur de sa prière. Jésus-Christ nous recommande de veiller, de prier sans cesse. Ce que j'appelle veiller, ce n'est pas seulement se lever la nuit, mais durant le jour même, s'appliquer à la prière. C'est veiller que de prier de la sorte. Tel homme interrompt le sommeil de nuit pour s'adonner à la prière, et n'en dort pas moins. Prier, c'est diriger vers Dieu toutes les facultés de son intelligence; c'est s'entretenir avec lui comme si l'on était en sa présence, pénétré du sentiment de sa majesté suprême. Les Anges dans le ciel n'environnent son trône qu'avec crainte et tremblement; et l'homme s'en rapproche avec l'attitude de la contrainte, le cœur distrait et dédaigneux.

La prière est une arme bien puissante, quand on la fait dans des dispositions convenables. Elle triomphe de toutes les résistances; elle soumet les cœurs, même les plus rebelles. Là où l'amitié avait échoué, la persévérance dans la prière finit par l'emporter, elle donne des droits à ce qui n'en avait point [1]. « Il n'est pas bon, dit « Jésus-Christ à la Chananéenne, de prendre le pain des enfans « et de le jeter aux chiens [2]. » Elle répond, il est vrai: « Mais les « petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs « maîtres. » (Le même.)

Il n'y a entre les anges et les saints de différence que le nom.

Le ciel est le séjour des Anges; les martyrs l'habitent également. Les célestes intelligences furent créées exemptes de la vieillesse et de la mort; les martyrs auront le même privilége. — Mais les Anges ont eu en partage une nature spirituelle. — Qu'importe? Bien que les martyrs eussent une chair mortelle, ils ont triomphé de la mort, ou plutôt, avant leur mortalité, Jésus-Christ, par sa mort, a donné à leur chair une gloire plus éclatante que l'immortalité même. Les étoiles dont brille le firmament jettent moins de splendeur que les blessures des martyrs n'en répandent sur leur chair. C'est parce qu'ils sont morts qu'ils ont obtenu de plus honorables

[1] Joan., XIV. — [2] Matth., XV, 26.

prérogatives, et qu'avant d'être mis en possession de leur immortalité ils ont reçu le prix et la récompense, leur mort même étant devenue leur couronne. *Vous l'avez un peu rabaissé au dessous des Anges ; vous l'avez couronné de gloire et d'honneur* [1], avait dit le Prophète parlant de l'homme. Ce peu qui lui manquait, Jésus-Christ nous l'a rendu par son avénement parmi les hommes, en condamnant la mort par sa mort. L'apparente infériorité de notre nature, au dessous de celle des Anges, s'est changée, pour nos confesseurs, en une source de gloire. Car s'ils n'avaient pas été mortels, ils n'auraient pas été martyrs; s'il n'y avait point de mort, il n'y aurait point de couronne. Un saint Paul n'aurait pu écrire aux Corinthiens: *Il n'y a point de jour que je ne meure par la gloire que je reçois de vous en Jésus-Christ notre Seigneur* [2]. S'il n'y avait point de mort et de corruption, le même Apôtre n'aurait pu dire : *Je me réjouis dans les maux que je souffre pour vous, et j'accomplis dans ma chair ce qui reste à souffrir à Jésus-Christ* [3]. Bien loin donc de nous plaindre d'être condamnés à mourir, rendons graces à la mort de nous conduire au martyre et à la victoire. (Saint Chrysostôme, *Sur les Saints.*)

Quel est le combat que nous devons soutenir.

Le temps des persécutions est passé ; celui des combats dure toujours. Ce n'est plus de la part des hommes que vous avez à craindre, mais de la part des démons. Nous portons en nous-mêmes le plus implacable de nos persécuteurs, cet amour pour les plaisirs qui nous poursuit sans cesse. Il jette notre ame dans l'assoupissement, bientôt dans la langueur et la mollesse; il enflamme nos passions, nos jalousies, nos ressentimens. Ce n'est point durant les persécutions que l'on s'occupe de vaine gloire, de plaisirs, de richesses. L'aiguillon de la crainte ranime la ferveur, entretient la piété. Le monde tout entier s'anéantit pour celui qui compte aller bientôt au martyre; et quel empressement nos pères mettaient à y voler! Un semblable héroïsme ne nous est plus commandé. Nous n'en sommes pas moins sur le champ de bataille, en butte à des persécutions d'autant plus formidables qu'elles ne paraissent pas l'être. C'est une guerre déguisée sous le nom de paix, et elle n'en est que plus dangereuse. Toutefois personne ne craint, personne n'est sur ses gardes. Autrefois l'Eglise, peu nombreuse, n'avait de richesses

[1] Ps viii, 6. — [2] I Cor., xv, 31. — [3] Col., i, 24.

que ses vertus. Un seul serviteur fidèle vaut mieux que des milliers de prévaricateurs. (Saint CHRYSOSTÔME [1].)

Même sujet.

Vous m'allez dire qu'il n'y a plus de martyrs, parce qu'il n'y a plus de persécutions. Plus de persécutions, dites-vous? Vous vous trompez : l'Eglise n'est jamais sans en avoir; ce n'est point seulement le chevalet qui fait les martyrs : autrement le bienheureux Job n'eût point obtenu de couronne; car il n'est question dans son histoire, ni de juge qui le cite à comparaître, ni de bourreaux qui exécutent une sentence portée par le magistrat, ni de chevalet où ses membres soient déchirés; et pourtant, combien de martyrs proprement dits n'ont pas eu à souffrir autant que ce saint homme, frappé sans relâche par cette longue suite d'annonces de nouvelles désastreuses, qui venaient l'accabler avec plus de rigueur que les pointes du fer le plus acéré; dévoré dans toutes les parties de son corps par un essaim toujours renaissant de vers plus acharnés que les plus impitoyables bourreaux! Est-il martyre comparable à celui-là? Comme Job, vous êtes exposés à souffrir la perte de vos biens : à son exemple, supportez-en la privation avec courage; rendez-en grace à Dieu; c'est là un genre de martyre qui vous vaudra les mêmes récompenses. Vous êtes éprouvé par la mort d'un enfant chéri : imitez Abraham offrant son fils Isaac en sacrifice au Seigneur, vous aurez droit aux mêmes bénédictions que lui. Ne dites plus : Personne désormais ne m'appellera donc plus du nom de père! Non, vous n'avez pas cessé d'être père, puisque votre fils est toujours vivant. Vous ne l'avez point perdu; la possession vous en est bien plus assurée; nous n'aviez été jusque là que le père d'un fils mortel, vous l'êtes devenu d'un fils immortel. (Saint CHRYSOSTÔME [2].)

Le plus bel hommage à rendre aux saints est de les imiter.

Celui dont la vie est sans tache et la conscience sans reproche fait de chacune de ses journées la fête et la solennité d'un martyr, même hors des jours qui leur seront consacrés, et sans assister dans les temples où nous les invoquons. Ce n'est pas que je veuille vous détourner d'aller les visiter dans leurs tombeaux : bien loin

[1] Hom. XXIV, *in Act. apost.* — [2] Ibid., 1 *in II ad Cor.*

de là, c'est au contraire pour vous engager à vous y rendre avec le pieux empressement que nous leur devons, non pas seulement aux époques de leurs solennités, mais dans tous les temps. Aujourd'hui, par exemple, qui ne serait édifié de ce concours, de cette pompe brillante, de cette vive et ardente charité que nous voyons éclater parmi les fidèles? De tous les habitans de cette grande ville, presque personne n'est resté dans l'enceinte de ses murailles. Tout ce qui est attaché au Seigneur a voulu se transporter ici; nul obstacle n'a pu arrêter leur sainte ardeur; les pauvres ont oublié leurs pressantes nécessités; les vieillards, le poids des années; les femmes, la délicatesse de leur sexe; les riches, les magistrats, le faste de l'opulence et l'orgueil du rang; tous les cœurs et toutes les conditions se sont confondus dans un seul sentiment, l'amour dû aux saints martyrs.

Plus éloquens que les prédicateurs, nos saints martyrs nous crient dans le silence de leurs tombeaux : « Jetez les yeux sur nous, voyez « les maux que nous avons soufferts, qu'est-ce que la mort avec « tous ses supplices auprès de la vie éternelle qu'ils nous ont « procurée? Nous avons été jugés dignes de mourir pour le nom « de Jésus-Christ. Nous n'aurions pas fait le sacrifice volontaire de « notre vie; quelques momens plus tard, la seule nécessité de « mourir allait nous y contraindre. Le martyr n'a fait que devan- « cer l'exécution à laquelle la nature condamne tous les hommes. « C'est pourquoi nous ne cessons de bénir son Auteur, d'avoir bien « voulu faire servir au salut de nos ames cette mort à laquelle « nous ne pouvions échapper, et agréer comme un don et comme « un titre de gloire une dette que rien ne pouvait nous dispenser « de lui payer. — Mais des tortures, des souffrances aussi cruelles! « — Combien de temps durent-elles? un moment; et le bonheur « qui la suit est sans terme. Il y a plus : elles ne durent pas même « un moment pour celui dont les regards se portent sur cet heu- « reux avenir, et sur le Dieu qui tient dans ses mains la couronne « promise aux combats. »

Tel est le langage que les martyrs vous font entendre; et ce langage est plus persuasif que tous nos discours. Car, en vous prêchant qu'il n'y a rien de si effrayant dans les tortures, je n'ai pas le droit d'en être cru sur parole; au lieu que le saint confesseur qui vous parle par ses œuvres ne saurait trouver de contradicteur.

Nous avons beau vous exhorter, en vous présentant tour à tour l'espoir des récompenses ou la terreur des jugemens de Dieu, trop

souvent nous ne gagnons rien sur vos cœurs. Mais, êtes-vous dans une église consacrée à nos saints martyrs : le seul aspect de leurs tombeaux vous émeut, il parle à vos cœurs; il fait couler de vos yeux d'abondantes larmes, et vos prières s'épanchent avec une ferveur nouvelle. D'où vient alors cette componction vive, ces pleurs dont votre visage est baigné? Ce qui les produit, c'est la pensée des martyrs et le souvenir de leurs grandes actions. En méditant sur le crédit dont ils jouissent auprès de Dieu, sur l'éclat et la gloire dont ils sont environnés à la cour du Roi des rois, nos pensées se replient sur les péchés que nous commettons; nous comparons leur béatitude avec nos misères; nous mesurons douloureusement l'intervalle qui nous en sépare, comme les pauvres qui ne voient pas sans quelque chagrin et sans une secrète envie les riches élevés en dignité, escortés avec pompe, comblés d'honneurs à la cour du prince, et se trouvent plus indignes encore par le rapprochement de leur situation avec une opulence qu'ils ne partagent pas. (Saint Chrysostôme, *Sur les saints Martyrs.*)

Les œuvres grandes et merveilleuses n'appartiennent qu'aux saints.

Les grands hommes font de grandes choses, et laissent après eux d'illustres monumens de leur génie et de leurs vertus. Me demandera-t-on ce que les saints ont donc fait de grand et de merveilleux? Ah! mes frères, qu'il m'est facile de répondre! et quel champ s'ouvrirait ici devant moi, si le temps me permettait de le parcourir! Je passerais en revue tout ce que les siècles anciens et les âges modernes ont produit d'hommes célèbres en tout genre, et je les défierais tous d'oser mettre leurs œuvres les plus vantées en parallèle avec celles des saints; je demanderais, par exemple, à un Solon et à un Lycurgue si leurs lois éphémères peuvent entrer en comparaison avec la législation d'un Moïse, qui subsiste encore dans toute sa force au bout de trois mille ans, qui prolonge au delà de toutes les bornes connues l'existence du peuple à qui elle fut donnée, qui, par un phénomène inexplicable, le conserve sans mélange au milieu de toutes les nations parmi lesquelles il est dispersé, le fait survivre à toutes, et lui imprime un caractère unique d'immortalité. Je demanderais avec la même confiance aux poètes renommés de Rome et de la Grèce, lequel de leurs chants ils oseront opposer aux cantiques sublimes de David, aux tendres gémissemens de Jérémie pleurant sur les ruines du temple et de la cité sainte, aux menaces foudroyantes d'Isaïe, qui semble, du

haut des cieux, lancer le tonnerre ; et je leur dirais : On trouve dans vos écrits le génie de l'homme imitant l'inspiration divine ; on trouve, dans ceux des Prophètes, la véritable inspiration divine, éclipsant tous les efforts de l'esprit humain. Je m'adresserais ensuite aux plus fameux orateurs des siècles d'Auguste et de Périclès, et je les forcerais d'avouer que les Grégoire de Nazianze, les Basile, les Chrysostôme, les Ambroise, les ont souvent surpassés en éloquence. J'appellerais les historiens, et je leur ferais sentir combien leurs plus beaux récits le cèdent à cette histoire simple et magnifique de l'origine des choses, où le Créateur nous est montré tirant d'un mot le ciel et la terre du néant, débrouillant d'une parole le chaos, ordonnant à la lumière d'être, et obéi par la lumière qui existe à sa voix, lançant dans leurs routes les deux grands luminaires à qui il a donné l'empire du jour et de la nuit, et semant les étoiles dans l'espace. Je ferais comparaître ces philosophes orgueilleux dont quelques uns furent appelés divins ; ils rougiraient de leurs déclamations pompeuses et stériles, de leur fausse sagesse, et de leur honteuse morale, à la vue de l'Evangile, qui répandit tout à coup dans le monde une lumière si pure et si nouvelle ; qui, sans pompe de paroles, enseigna toutes les vérités grandes et nécessaires, fit connaître le vrai Dieu et le seul culte digne de lui, posa les principes éternels des mœurs, et apprit aux hommes à aimer et pratiquer les vertus, sur lesquelles ces vains discoureurs n'avaient su que disputer. Viendraient ensuite les conquérans : que leur opposerais-je, Chrétiens? une conquête bien plus rapide, plus étendue, plus étonnante que les leurs ; celle de l'univers faite en peu d'années par douze pauvres pêcheurs, sans armée, sans trésors, sans assistance humaine, par la seule vertu de cette divine croix qui souleva d'abord contre elle toutes les puissances de la terre, et bientôt les abattit toutes à ses pieds. Les fondateurs de royaumes et d'empires paraîtraient à leur tour : je leur montrerais l'Eglise, ce royaume tout à la fois spirituel et visible, étendu de l'occident à l'aurore, subsistant sur sa base immobile depuis dix-huit siècles, et défiant tous les efforts de l'Enfer et du monde ; et je leur demanderais qui d'entre eux a fondé une société aussi grande, aussi durable, aussi sagement gouvernée, qui ait résisté à autant d'orages, qui offre les mêmes garans d'une perpétuité sans fin. Les bienfaiteurs de l'humanité se présenteraient aussi : hélas ! en est-il beaucoup de véritables bienfaiteurs des hommes parmi ces grands personnages que le monde célèbre? mais enfin, quels qu'ils puissent être, qu'ils s'avancent. Vous me suffi-

sez vous seul, pour éclipser toutes leurs œuvres, ô Vincent de Paul! vous qui, pauvre vous-même, sûtes, par les ressources miraculeuses de votre charité, nourrir des millions de pauvres, répandre l'abondance dans de vastes provinces ravagées par la contagion, la famine et la guerre, faire couler vos intarissables largesses jusque dans les régions les plus éloignées, où, sans vous voir, on jouissait de vos dons, comme on jouit de ceux de l'invisible Providence, qui couvrîtes la France entière d'innombrables asiles pour les malades, pour l'enfance abandonnée, pour la vieillesse sans appui, pour toutes les classes d'infortunés; qui perpétuâtes en quelque sorte votre bienfaisance, en la laissant pour héritage à une sainte société de filles généreuses, dévouées aux besoins des malheureux, et servantes vénérables des membres souffrans de Jésus-Christ. Ah! si un court règne de la philosophie anti-chrétienne parmi nous a suffi pour détruire avec tant d'autres institutions utiles et glorieuses la plupart des précieux monumens dont la patrie, dont l'humanité vous étaient redevables, il en reste assez encore, après tant de fureurs, pour attester à l'univers quel génie, quelle puissance le ciel vous donna pour faire du bien aux hommes.

Qui pourrait compter tous les services rendus à la société entière, toutes les grandes choses opérées par le saints? Les mœurs des peuples barbares adoucies, les superstitions monstrueuses du paganisme abolies avec les sacrifices humains qui ensanglantèrent autrefois toute la terre, et en particulier nos Gaules; vos pères recevant de saint Remi le joug de la civilisation avec celui de l'Evangile; vos profondes forêts percées ou abattues, vos terres défrichées, vos déserts peuplés par les Etienne de Cîteaux, les Bruno et les Bernard; les monastères qu'ils construisirent devenus les asiles de la science et de la vertu, les dépôts où se conservèrent, au milieu des ravages de la barbarie, toutes les richesses de l'antiquité profane et sacrée; vos premières écoles créées, les premiers fondemens des bonnes études, et d'une sage législation, jetés par le pieux empereur Charlemagne, et par de saints hommes qu'il appela de toutes les parties de l'Europe autour de son trône; le moyen âge éclairé par les écrits de plusieurs saints, qui furent les seuls savans de leur siècle; ces grands ordres religieux établis, qui rendirent plus de services mille fois à l'agriculture, aux arts, aux sciences et aux lettres, que toutes nos universités et nos académies; vos hameaux, vos bourgs et plusieurs de vos villes fondés par les saints dont ils portent encore les noms; des temples magnifiques

élevés, pour être l'ornement de vos cités et de vos campagnes; la France regardée comme le modèle des autres nations, sous saint Louis, qui fut lui-même l'arbitre des rois, le modérateur des peuples et l'oracle de son temps; en un mot, tous les genres de prospérité et de grandeur naissant à la voix de la religion, se développant et s'accroissant d'âge en âge, sous son heureuse influence, jusqu'à la pleine maturité, si je puis parler ainsi, du siècle de Louis XIV, de ce grand siècle, qui fut le dernier de notre gloire, parce qu'il fut le dernier de notre fidélité aux doctrines des saints et de notre attachement à la foi de nos pères.

Voilà, Chrétiens, une légère esquisse des œuvres des saints et de leurs bienfaits, dont nous avons joui pendant près de quatorze cents ans. Oh! si j'opposais à ce tableau celui des œuvres de l'impiété pendant ces vingt-cinq désastreuses années, où il lui a été dit : Voici ton heure, et la puissance des ténèbres : *Hæc est hora vestra et potestas tenebrarum!* Mais non, je ne dois pas mêler de tristes et affreuses images à la joie de cette solennité ni détourner votre attention de l'éloge de ceux dont nous célébrons la fête. Je viens de prouver qu'ils ont fait en tout genre des choses grandes et merveilleuse; et pour vous en convaincre, je n'ai pas eu besoin de recourir aux merveilles proprement dites, à ces dons des miracles et des prophéties qui les ont fait paraître souvent comme des divinités sur la terre. Je ne me tairai cependant point sur cette portion de leur gloire. Malgré les préjugés de certains esprits plus vulgaires qu'on ne pense, qui se sont nourris uniquement des sophismes, des impostures et des sarcasmes de nos écrivains licencieux et impies, il n'est nullement indigne de Dieu, ni de déployer quelquefois sa puissance, en suspendant les lois de la nature pour des causes graves et importantes, ni d'annoncer d'avance par ses Prophètes de grands événemens, qui doivent influer sur le sort de la religion et sur la destinée des peuples, ni enfin d'autoriser par des signes extraordinaires la mission de ceux qu'il envoie porter sa parole aux hommes. Il est de ces prodiges opérés devant une telle multitude de témoins, si authentiquement attestés par ceux qui les virent; publiés si hautement en présence des générations contemporaines, sans qu'une voix s'élevât pour les démentir; si formellement avoués par ceux mêmes qui avaient le plus d'intérêt à les nier; tellement constatés par les effets surprenans qu'ils produisirent, et par les monumens qui en restèrent; accompagnés de tant de circonstances qui excluent jusqu'à la possibilité de l'illusion; appuyés, en un mot, de preuves si multipliées, si irrécusables,

qu'il n'y a que la plus aveugle ignorance, ou la mauvaise foi la plus opiniâtre, qui puisse les révoquer en doute, et que l'incrédulité moderne, en cherchant à en ébranler la croyance, n'a réussi, par ses vains efforts, qu'à en mieux confirmer la certitude.

Il fut donc grand, celui que le Seigneur établit le Dieu de Pharaon, qui vainquit la résistance de ce prince idolâtre par les dix plaies ou fléaux terribles dont il frappa toute l'Egypte; qui ouvrit à un million d'hommes un large chemin au milieu des abîmes de la mer, tint les flots suspendus et enchaînés autour d'eux pendant leur passage, et les fit retomber sur leurs ennemis pour les engloutir; qui désaltéra tout un peuple dans le désert, par l'eau qu'il fit jaillir des rochers, et le nourrit, pendant quarante ans, de la manne qu'apportaient chaque jour les nuées du ciel. Ils furent grands, ces envoyés de Jésus-Christ qui, sous l'empire de Tibère et de ses premiers successeurs, c'est-à-dire dans un siècle de philosophie et d'incrédulité, parcoururent le monde entier, guérissant les malades, rendant la vue aux aveugles-nés, ressuscitant les morts; qui opérèrent ces merveilles, non dans le secret ni dans les ténèbres, mais à la lumière du jour, dans les places publiques, au milieu d'innombrables témoins; qui furent crus dans Rome, dans Antioche, dans Athènes, dans Corinthe, les villes les plus savantes et les plus polies de l'univers; qui triomphèrent de la Synagogue et de l'idolâtrie; convainquirent d'imposture les dieux et les prêtres du paganisme; firent disparaître, devant l'éclat des vrais miracles, les prestiges des faux cultes et les noires illusions de la magie; imposèrent silence aux oracles confondus; subjuguèrent enfin, par la force de la vérité, par l'ascendant d'un pouvoir évidemment surnaturel, les savans et les ignorans, les philosophes et leurs disciples, les peuples et les Césars. Ils furent grands, ces Prophètes inspirés du ciel qui prédirent cette étonnante révolution plusieurs siècles avant qu'elle s'accomplît; en marquèrent l'époque précise et toutes les circonstances, comme s'ils les eussent vues de leurs yeux; annoncèrent l'enfantement d'une vierge, la naissance d'un Dieu parmi les hommes, sa mort sur une croix, la dispersion du peuple déicide dans toutes les contrés de l'univers, la vocation des gentils à la foi, ce grand et inexplicable changement de tout un monde idolâtre en un monde chrétien, et tant d'autres événemens supérieurs à toute prévoyance humaine. Ils furent grands enfin ces saints hommes, la gloire de nos siècles modernes, les François de Paule, les Xavier, les Charles Borromée, qui renouvelèrent tous les prodiges des premiers âges du Christianisme, et prouvèrent que

le Dieu qu'ils servaient est dans tous les temps le Dieu des merveilles : *Mirabilis Deus in sanctis suis* [1]. (Le P. DE MAC-CARTHY.)

Péroraison.

Oh ! que j'aime à contempler cette longue chaîne, cette suite non interrompue de saints qui ont honoré la vraie religion et pratiqué les plus sublimes vertus, depuis le juste Abel et les plus anciens patriarches jusqu'à ce petit nombre d'ames pures et ferventes que l'œil de Dieu discerne encore au milieu de la corruption de ce siècle ! Voilà tout ce que les générations humaines ont produit de personnages véritablement grands. Eux seuls l'ont été comme vous l'avez vu, par une élévation surnaturelle de vues et de pensées, par une hauteur de courage toute divine, par les œuvres merveilleuses et vraiment immortelles qu'ils ont faites. Mais surtout, mes frères, eux seuls paraîtront grands, lorsque, toute grandeur mortelle étant enfin détruite, la figure de ce monde ayant passé sans retour, la terre entière étant consumée par les flammes, le juste Juge viendra réviser solennellement tous les jugemens des hommes, rétablir la vérité et la justice dans tous leurs droits, rendre au vice et à la vertu, à l'irréligion et à la piété ce qui leur est dû. Alors, dit l'Ecriture, les saints paraîtront avec une noble assurance : *Tunc stabunt justi in magna constantia* [2]. Elevés dans les airs, et assis sur des trônes pour juger avec Dieu même, ils prononceront les arrêts de ceux qui les ont persécutés et opprimés durant la vie : *Adversus eos qui se angustiaverunt* [3]. Leurs ennemis, autrefois si arrogans et si superbes, traînés maintenant comme des criminels à leurs pieds, ne pouvant soutenir ni le feu de leurs regards ni l'éclat de leur gloire, seront saisis, continue le texte sacré, d'un trouble et d'un effroi plein d'horreur : *Videntes turbabuntur timore horribili* [4]. Comme ils n'ont jamais ajouté foi à ce qu'on leur disait du triomphe futur des justes et du salut que Dieu leur préparait, leur surprise, à la vue d'un spectacle si inattendu, égalera leur douleur : *Mirabuntur in subitatione insperatæ salutis* [5]. Eh quoi ! s'écrieront-ils en poussant de profonds soupirs et se livrant à un affreux désespoir, sont-ce là ces hommes dont nous faisions l'objet de toutes nos dérisions, que nous ne regardions qu'avec dédain, dont nous ne parlions qu'avec outrage ? *Hi sunt quos habuimus aliquando*

[1] Ps. LXVII, 36. — [2] Sap., v, 1. — [3] Ibid. — [4] Ibid., 2. — [5] Ibid.

in derisum[1] ? Ah! insensés que nous étions! leur vie entière nous semblait une folie; cette fuite du monde, cet éloignement de nos assemblées et de nos plaisirs, cette pudeur qu'un mot alarmait, ces humbles pratiques de la piété chrétienne, cette abstinence des viandes défendues, cette fréquentation des temples du Seigneur, tout cela n'était à nos yeux que petitesse d'esprit, vain scrupule, bizarrerie et délire: *Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam*[2]. Les voyant méprisés et rebutés de ce monde brillant, dont les opinions étaient pour nous la suprême loi, nous ne doutions point qu'ils ne fussent voués pour toujours à l'oubli et à l'opprobre; parce qu'ils étaient humbles, nous les croyions viles, et leur mort nous parut sans honneur, parce qu'elle fut sans bruit et sans pompe: *Et finem illorum sine honore*[3]. Et les voilà au rang des enfans de Dieu, en possession de l'héritage des saints, élevés au dessus des astres du ciel, dont ils effacent l'éclat par leur gloire: *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei*[4]. Toutes nos pensées n'étaient donc qu'erreur; toutes nos maximes qu'illusion et mensonge: *Ergo erravimus*[5].

O fatal et irrémédiable erreur, dont les suites seront éternelles! Afin de n'y pas tomber nous-mêmes, mes frères, de n'être pas condamnés à voir un jour avec dépit et désespoir la grandeur et la félicité des saints, contemplons-la aujourd'hui avec joie et avec amour; louons dans des transports d'admiration ces grandes ames; applaudissons avec l'Eglise au triomphe de ces véritables héros; imitons ces parfaits modèles de la vertu; invoquons le secours de ces puissans intercesseurs, et n'ayons plus désormais d'autre ambition ni d'autre désir que de nous rendre dignes, par une vie vraiment chrétienne, d'être associés à leur gloire et à leur bonheur dans l'éternité. Ainsi soit-il. (LE MÊME.)

[1] Sap., v, 3. — [2] Ibid., 4. — [3] Ibid. — [4] Ibid., 5. — [5] Ibid., 6.

PLAN ET OBJET DU QUATRIÈME DISCOURS SUR LA GRANDEUR DES SAINTS.

EXORDE.

Qui timent te, magni erunt apud te per omnia.

Ceux qui vous craignent seront toujours grands devant vous. (*Judith*, XVI, 19.)

Ce sont donc les ames simples et fidèles que les jugemens du Seigneur remplirent ici-bas d'une terreur salutaire; qui, marchant humblement sous l'œil de ce maître redoutable, opposèrent aux maximes des mondains la pensée de ses arrêts suprêmes; à l'attrait des plaisirs, le souvenir de ses vengeances; ne connurent enfin d'autre mal que sa colère, d'autre bien que son amour : ce sont les saints, en un mot, dont l'Esprit-Saint révèle et proclame la grandeur : *Qui timent te, magni erunt apud te per omnia.*

Oui, Chrétiens, ils sont véritablement grands, ces amis de Dieu, que la religion en ce jour nous montre réunis dans la cour céleste. Ils sont grands, et par la faveur dont le Roi des rois les honore, et par la hauteur du trône sur lequel il les a fait monter, et par l'éclat du diadème dont il a couronné leurs fronts. Mais ils sont grands, surtout par les titres qui leur ont ouvert les portes éternelles, par la vivacité de leur foi, par la constance de leur fidélité, par la générosité de leurs sacrifices, par l'héroïsme de leurs vertus. Toutefois, c'est vainement que le ciel publie leur gloire et nous offre le spectacle de leur triomphe; leurs fêtes sont mises en oubli, leur culte languit sans honneur, les offrandes de la piété ne chargent plus leurs autels; et tandis que, solitaire dans ses temples, la religion rassemble à peine quelques enfans fidèles pour célébrer les victoires des saints et invoquer leur appui, l'indifférence déserte leur solennités, et l'impiété les poursuit de ses mépris et de ses outrages; car que n'osent point, pour rabaisser et avilir les favoris de Dieu, des hommes dont les blasphèmes essaient de détrôner Dieu même! quels dédains pour la piété la plus touchante! quels soupçons outrageans pour le zèle le plus pur! pour les élans les

plus sublimes quelles odieuses qualifications ! Ne souffrons pas que l'on fasse descendre les saints à cet injuste abaissement, et défendons contre d'injurieuses accusations leur incomparable grandeur.

Les saints sont véritablement grands : la raison elle-même ne saurait méconnaître leur grandeur : premier point.

Les saints sont véritablement grands : la religion se fait gloire de publier et d'honorer leur grandeur : deuxième point.

Implorons, etc. (M. Borderies, évêque de Versailles, *Sur la Grandeur des Saints.*)

La raison ne saurait méconnaître la grandeur des saints.

Laissons, Chrétiens, les préjugés et les passions s'obstiner à poursuivre, au milieu de l'appareil des dignités ou du faste de l'opulence, un vain fantôme de grandeur. Il faut à la raison un plus digne objet de ses hommages ; il lui faut une grandeur qui soit personnelle à l'homme, qui brille de son propre éclat, qui se soutienne par sa propre énergie, que l'opinion ne puisse flétrir, que l'injustice ne puisse abattre, que la fortune ne puisse renverser ; en un mot, la grandeur de l'ame est la seule que la raison consente à reconnaître; mais aussi, qu'elle rencontre des ames éclairées, des ames nobles, des ames pures et détachées d'elles-mêmes ! en dépit de leur obscurité, de leur dénûment, de leur oppression même, elles obtiendront ses suffrages et son admiration. La raison ne peut donc refuser aux saints le nom de grands, puisqu'ils lui présentent des titres qui établissent à ses yeux la véritable grandeur, je veux dire la profondeur de leur sagesse, l'élévation de leurs sentimens, l'innocence et le désintéressement de leurs affections.

C'était le sage qui, au jugement des philosophes du paganisme, méritait seul le nom de grand; à les entendre, le sage est supérieur aux rois, puisqu'il se commande à lui-même; aux conquérans, puisqu'il triomphe de ses passions ; à l'adversité, dont il dédaigne les outrages; à la douleur, dont il surmonte les atteintes ; à la mort, dont il défie et brave les coups. Mais, ce sage imaginaire, l'Evangile seul pouvait le réaliser, et il n'appartenait qu'aux saints d'en présenter d'innombrables modèles. Quel spectacle, en effet, offrirent à la terre, durant les jours de leur vie mortelle, ces saints dont la religion nous découvre aujourd'hui le triomphe!

Au lieu de cette sagesse incertaine et chancelante que suivaient en tâtonnant tous ces habiles dont s'enorgueillit la philosophie

païenne, quelle lumière vive brille aux regards des saints et éclaire leurs pas! quelle connaissance précise du but qu'ils doivent atteindre! quelle constance pour y parvenir! quelle prudence pour parcourir une route bordée de tant de précipices! Au lieu de cette sagesse intéressée qui levait fièrement la tête, si les hommes la soutenaient par leurs applaudissemens, et qui tombait découragée quand elle se voyait en butte à leurs outrages, dans les saints, quelle indifférence pour les opinions du vulgaire! quelle modestie, s'ils sont condamnés aux éloges! quelle sérénité, s'il leur faut affronter les mépris! Au lieu de cette sagesse hypocrite et corrompue qui transigeait avec les passions et souriait à la volupté, dans les saints, quel respect pour la vertu! quelles précautions pour l'entourer et la défendre! quels ménagemens et quelle sollicitude pour cette fleur si délicate que le plus léger souffle peut flétrir!

Aussi, que la raison mette en oubli les titres les plus augustes des saints; qu'elle ne se souvienne plus qu'ils furent les enfans de la foi, les disciples de l'Evangile, les imitateurs de Jésus-Christ; du moins lui faudra-t-il reconnaître que les saints furent de vrais sages, inaccessibles aux préjugés qui aveuglent les hommes, à l'ambition qui les divise, à l'amour du plaisir qui les amollit, à toutes ces passions enfin qui tour à tour les courbent sous leur tyrannie, ou plutôt de vrais sages qui, substituant Dieu à la place de l'intérêt, de l'orgueil, de la cupidité (honteux et fragiles fondemens de la sagesse humaine), trouvèrent, dans ce nom adorable seul, le principe des plus sublimes comme des plus solides vertus. S'ils commandent, c'est Dieu dont ils tiennent la place; s'ils obéissent, c'est Dieu dont ils exécutent les lois; s'ils sont dans l'opulence, ils rendront compte à Dieu de leurs trésors; s'ils sont pauvres, Dieu est leur père, il aura pitié de ses enfans. Dans les entreprises, Dieu est leur force; dans les incertitudes, leur conseil; dans les afflictions, leur consolateur; dans les persécutions, leur asile.

Que j'aime, Chrétiens, les transports et la reconnaissance de saint Chrysostôme pour cette divine sagesse! Et dans une terre que les sophistes avaient fait retentir si long-temps de leurs frivoles déclamations, qu'il m'est doux d'entendre le plus éloquent des saints s'écrier en leur nom: « Voyez quelle est la puissance et quelles sont « les merveilles de notre nouvelle et céleste philosophie. » *Videte quanta sit philosophiæ vis.* Elle n'est point superbe et ne borne pas ses enseignemens aux esprits cultivés ou à quelques oisifs nourris dans l'opulence; tous sont appelés à l'entendre; elle est populaire,

les petits et les humbles se plaisent à ses leçons ; elle n'est point subtile et ne se consume pas en des spéculations vaines ; elle veut, non que l'on disserte, mais que l'on devienne meilleur ; non que l'on vante la vertu, mais qu'on la suive ; et elle préfère aux plus pompeux éloges de la bienfaisance un verre d'eau donné au pauvre, et un acte d'amour de Dieu au traité le plus éloquent sur sa nature et sur ses attributs ; elle n'est point dure et stoïque, elle est faite pour l'homme, elle soutient sa faiblesse, encourage ses efforts, accueille son repentir, pleure sur ses malheurs : *Videte quanta sit philosophiæ vis.*

Que voit donc une raison éclairée dans ces saints innombrables qui, animés du même esprit, furent placés dans des conditions diverses ? elle y voit autant de sages, tous également dignes de sa vénération ; sur le trône, des sages qui ne connurent pour eux-mêmes d'habilité que dans la justice, et, pour leurs peuples, de prospérité que dans la vertu ; sur les tribunaux, des sages dont la crainte ou l'intérêt ne firent jamais pencher la balance ; sous les armes, des sages qui entendirent la voix de l'humanité au milieu du tumulte et des violences de la guerre, et respectèrent, parmi la licence des camps, les supplications du faible et les alarmes de la pudeur ; dans l'obscurité d'une vie commune et ignorée, des sages qui, inconnus aux hommes, rendirent le plus glorieux hommage à la vertu, en l'aimant pour elle-même, et trouvant dans ses charmes un assez doux salaire de leurs sacrifices et de leurs efforts. Enfin, dans les jeunes saints eux-mêmes, la raison voit autant de sages qui, s'armant d'une noble haine contre la volupté, fermèrent l'oreille à ses enchantemens, le cœur à ses amorces, ne vécurent qu'un printemps, mais l'embellirent de leur innocence : *Pueris his dedit Deus scientiam in omni sapientia.*

Mais à cette profonde sagesse, les saints joignirent encore les sentimens les plus sublimes. Non, ils ne pouvaient se contenter des grossières satisfactions qui servent d'aliment à l'enfant du siècle, ils le laissaient se courber vers la terre, y attacher son cœur, y borner son amour ; mais pour eux, ce n'était pas à si bas prix qu'on pouvait remplir leur noble ambition ni assouvir ce besoin de bonheur dont ils étaient tourmentés. Que pouvait leur offrir la terre qui pût répondre à l'immensité de leurs désirs ? Quoi ! ces trésors, c'est-à-dire ce vil métal que les sens, il est vrai, peuvent atteindre, que la main de l'avare touche, que son œil contemple, mais auquel l'ame ne peut s'unir ; cette misérable boue qu'il faut amasser avec des travaux si pénibles, conserver avec de si con-

stantes sollicitudes, perdre tôt ou tard avec de si cuisantes douleurs? Quoi! ces plaisirs dont les mondains eux-mêmes déplorent la rapidité, accusent l'impuissance et taisent les remords? Quoi! ces honneurs si souvent prodigués au vice, que l'univers retentit d'acclamations pour une fois qu'il en verra revêtir la vertu? Non, ce monde est sujet aux vicissitudes, et il fallait aux saints l'immutabilité; il est périssable, et il fallait aux saints l'éternité; il est borné, les saints s'y voyaient circonscrits dans des limites trop resserrées; comme ce vainqueur fameux de l'Asie, ils s'y trouvaient à l'étroit et s'élançaient par leurs vœux vers un autre monde, infini comme leurs désirs, et dont par leur vertus il leur fallait faire la conquête. En un mot, c'était à Dieu qu'ils osaient prétendre; c'était Dieu qu'ils redemandaient à toutes les créatures; c'était Dieu qui seul pouvait remplir leur intelligence et rassasier leur amour; et de là, dans les saints, ces soupirs brûlans d'une ame que Dieu seul peut désaltérer: *Sitivit anima mea ad Deum fortem vivum.* De là, dans les saints, cette généreuse impatience des fers qui les captivent et les arrêtent dans l'exil: *Cupio dissolvi.* De là cette parole d'une incroyable hardiesse qui révèle enfin au cœur de l'homme le secret de ses anxiétés et du remède qui seul peut y mettre fin. « Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et notre « cœur n'a point de repos jusqu'à ce qu'il puisse se reposer en « vous: » *Fecisti nos ad te, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.*

Cependant, Chrétiens, tandis que la raison admire elle-même dans les saints la noblesse de leurs sentimens, la religion nous reprochera-t-elle toujours sans fruit notre avilissement et notre honte? Nous sommes les enfans des saints, appelés comme eux à la plus haute dignité: *Filii sanctorum sumus;* souffrirons-nous toujours que d'indignes passions nous dégradent? Nous faudra-t-il toujours plier la tête sous leur joug, étouffer notre conscience, éteindre notre raison, rougir de prononcer le nom de la vertu, et craindre de rencontrer ses regards? Nous sommes les enfans des saints: *Filii sanctorum sumus.* Comme eux nous ne trouverons jamais qu'un seul bien qui puisse remplir notre ame, et comme eux, pour l'obtenir, nous n'avons qu'à le désirer. Jusques à quand languirons-nous dans le plus honteux dénûment? Que sommes-nous en effet quand les passions nous tourmentent, que des malheureux souffrant les angoisses de l'indigence? Qu'est-ce qu'un avare, un impudique, un ambitieux? autant de pauvres qui se sentent dévorés sans relâche par une faim qu'ils ne peuvent rassasier,

par une soif qu'ils ne peuvent éteindre, que leur misère trouble durant leur sommeil par de sinistres images, qui se réveillent pressés par le cri du besoin et consacrent leurs journées à mendier auprès des créatures une pâture grossière, qui trompe mais ne peut satisfaire leur avidité: *Circuibunt civitatem et famem patientur ut canes.* Ah! plutôt nous sommes les enfans des saints: *Filii sanctorum sumus;* méritons un nom si glorieux, justifions ce titre, en joignant, comme les saints, à la noblesse des sentimens l'innocence et le désintéressement des affections.

Aimer: noble apanage du cœur de l'homme, sentiment ineffable qui, nous arrachant à nous-mêmes pour nous faire vivre dans autrui, étend ainsi et multiplie notre existence, participation céleste de cette charité infinie qui embrasse tout l'univers. Mais aussi, aimer: quand la corruption l'empoisonne, plaie honteuse des enfans d'Adam, source fatale d'où découlent la plupart des maux qui les inondent, lamentable principe de leur insolence et de leur bassesse, de leurs noires jalousies et de leurs aveugles préférences, de leurs joies insensées et de leurs brutales fureurs. Ce besoin si violent de notre ame, les saints le connurent, ils surent eux-mêmes quel pouvoir exercent sur le cœur la voix de la nature, les liens du sang, l'intérêt de la commisération, l'attrait de la sympathie; ils aimèrent aussi, mais ils surent captiver et soumettre le plus impétueux, comme le plus redoutable de nos penchans; ils aimèrent aussi; mais leurs attaches vertueuses ne donnèrent point d'alarmes à leur innocence, et ne firent pas rougir leur front; ils aimèrent aussi, mais l'amour de Dieu, affection première et dominante de leur ame, vint purifier et ennoblir ce second amour; ils aimèrent dans leurs parens le Dieu qui leur était si doux d'appeler leur père; dans leurs enfans, le Dieu à qui ils formaient de vrais adorateurs et des sujets fidèles; dans leurs amis et les objets les plus chers à leur cœur, le Dieu qui, voulant consoler l'homme dans la terre de son exil, lui donna l'amitié pour adoucir son pèlerinage et calmer ses douleurs.

Mais non, leur amour ne pouvait se renfermer dans de si étroites limites, ou plutôt ils auraient pris ce sentiment en défiance s'il avait dû sa naissance à la nature seule ou au seul penchant du cœur. Il faut que tout intérêt personnel soit banni de leurs ames, et que dans les doux épanchemens de leur affection ils n'aient point à craindre de rencontrer vers eux-mêmes un dangereux retour. Il faut enfin que tous les hommes deviennent pour eux des frères, et s'il se peut qu'ils se ressentent tous de leur amour. Aussi, pour

soulager l'infortune, pour soutenir la faiblesse, pour dissiper l'erreur, point de travaux qu'ils n'endurent, point de péril qu'il n'affrontent, point de sacrifices qui ne leur semblent doux: les uns, brisant les plus chers liens de la nature, courent s'ensevelir dans les sombres asiles de la souffrance, et consacrent leurs jours à panser ses plaies, à essuyer ses pleurs; les autres, le cœur déchiré par le spectacle de l'infortune, se dépouillent en sa faveur de tous leurs biens, préférant, dans leur charitable et pieux désespoir, l'indigence à une richesse trop pauvre pour soulager tous les malheurs. Ceux-ci, désabusés des illusions du siècle, vont dans la solitude préparer aux cœurs tendres une demeure pour y pleurer comme eux sans contrainte sur leurs mécomptes ou leurs erreurs; ceux-là, étrangers, mais non pas insensibles aux dernières dégradations du vice, élèvent des refuges où le crime puisse cacher sa honte, ou plutôt l'effacer sous une innocence que donne encore le repentir. D'autres, entendant de loin les cris de leurs frères dans l'esclavage, traversent les mers, et pour adoucir une dureté impitoyable vont offrir leur or, et, s'il le faut, leur liberté; d'autres enfin, poursuivant, dans des plages lointaines et sous un ciel brûlant, des hommes que la nature avait cachés parmi les bêtes féroces et dans le fond de ses vieilles forêts, les rassemblent à la voix de l'Evangile, leur apprennent à connaître celui qui créa l'univers, et, leur montrant la croix sur laquelle un Dieu mourut pour les péchés de tous, ouvrent les cœurs de ces êtres farouches au sentiment de l'amour divin, et leurs lèvres aux doux cantiques de la charité fraternelle.

Comment la raison ne serait-elle pas pénétrée d'admiration et de respect en contemplant dans les saints l'ineffable pureté de leurs affections, quand elle sait où se laissent entraîner trop souvent des cœurs dont elle est le seul guide, et qui sont réduits à n'entendre que ses leçons? quels froids calculs dans leurs attachemens! quelles spéculations dans leurs sacrifices! quelle exagération mensongère dans leurs protestations! quel échange honteux de services, arrachés d'une part à l'indifférence par le seul intérêt, et de l'autre, d'une reconnaissance qui n'est que sur les lèvres!

Mais surtout quelle dépravation vient flétrir pour eux les affections les plus légitimes! quels excès trop souvent profanent les nœuds les plus sacrés! enfin, jusque sous le voile de l'amitié, que d'illusions, que de faiblesses, que de crimes peut-être!

Saint tabernacle où réside l'Agneau sans tache, autel sacré où tant de fois il s'immole, ne craignez pas que je souille votre pré-

sence par la peinture de ces indignes débordemens, ni que, devant vous, je sonde le cœur humain dans ses hideux replis. Non, je ne veux pas remuer cette corruption profonde, ni relever à ce prix le désintéressement des affections des saints et leur céleste innocence. (Le même.)

Différens degrés parmi les saints.

C'était le sort qui devait régler le partage de la terre promise; mais néanmoins je vois Moïse ne point recourir à la voie du sort pour assigner le partage de la tribu de Ruben, de celle de Gad, et d'une partie de celle de Manassé. Josué lui-même ne tire point au sort l'héritage de la tribu de Juda, de Caleb, d'Ephraïm, et de l'autre moitié de la tribu de Manassé. C'est ce qui me conduit à penser que, dans le bienheureux héritage du royaume céleste, il y en aura qui n'obtiendront point leur partage par la voie du sort, et qui, quoique saints, ne seront point comptés avec les autres; ils auront un héritage à part, comme Caleb et Jésus, fils de Navé.

Au jour de la victoire, quand il s'agit de partager les dépouilles, est-ce par le sort que se règle le partage des guerriers d'élite? non : le général leur distribue tout ce qu'il y a de plus riche et de meilleur. Ainsi Jésus-Christ en agira-t-il : car parmi les saints, il en est quelques uns dont les faits glorieux et les sublimes vertus ont fixé ses regards. Il les connaît, et c'est au grand jour des justices qu'il leur en accorde la récompense, en leur décernant des honneurs particuliers, et en leur communiquant une portion plus considérable de sa gloire. (Origène, *Homélie XXI sur les Nombres.*)

Pourquoi Dieu a voulu que les saints fussent affligés.

On nous dira peut-être : Mais est-il de la justice de Dieu de permettre que des hommes justes et irréprochables aient été foulés aux pieds, et en quelque sorte pressurés par ce qu'il y avait de plus pervers et de plus corrompu?

A cela voici ce que nous répondons. Si ceux qu'on appelle justes et saints aiment les choses de la terre, comme s'y attachent tous ceux qui sont passionnés pour tout ce qui charme les sens, par cela ils sont bien éloignés de l'amour de Dieu; et certes je ne comprends plus comment on peut les appeler saints, eux qui versent leurs mépris sur les seules choses qui méritent d'être aimées, sur tout ce qui tient à Dieu, en ne les préférant pas à des objets

fugitifs, et souvent criminels, qu'ils recherchent par toute sorte de moyens. Si au contraire ils aimaient véritablement ce qui est, ils se réjouiraient de voir leurs désirs accomplis. Ne se rapprochent-ils pas plus de la nature des Anges, lorsque, épris d'un saint amour pour toutes les choses du ciel, ils éloignent, autant que possible, leurs affections de celles de la terre? Ainsi nous pouvons dire avec vérité que rien ne convient mieux à la justice divine que de ne jamais laisser le courage de ses saints s'énerver au milieu des jouissances temporelles dont il les aurait comblés; et que si quelqu'un d'entre eux, par suite de la faiblesse humaine, risquait de s'y attacher, Dieu ne saurait lui prouver plus de bonté qu'en le privant de ce qui pourrait le perdre, et en l'affermissant, par son secours, dans le bienheureux état dont j'ai parlé, en lui inspirant du dégoût pour des biens et des jouissances qui ne sont point dignes d'occuper un cœur fait pour l'éternité. (Saint Denis l'Aréopagite, *Des Noms divins.*)

La religion se fait gloire de publier et d'honorer la grandeur des saints.

Que l'hérésie ait rejeté des pratiques qui importunaient les passions et des dogmes qui pesaient à la faiblesse, et que, refusant de croire aux excès de la miséricorde d'un Dieu et au mystère le plus touchant de son amour, elle ait renversé les tribunaux de réconciliation et chassé Jésus-Christ de nos tabernacles: ce sont des fureurs que je déplore et que m'expliquent toutefois l'orgueil de l'homme et sa corruption lamentable; mais qu'elle ose dégrader les amis de Dieu, calomnier leur fidélité ou se rire de leur puissance, et qu'oubliant les conseils mêmes de la raison, elle aille jusqu'à outrager l'Eglise qui les offre à notre vénération, et encourage pour eux nos hommages, il faut y reconnaître, Chrétiens, cette profondeur d'aveuglement, où l'erreur va s'enfonçant chaque jour quand elle a une fois brisé le joug salutaire de la foi et de l'obéissance. La religion, au reste, se met peu en peine de ces soulèvemens, et se plaît à reconnaître dans les saints la véritable grandeur. Les saints sont grands, en effet, aux yeux de la religion, lorsqu'elle considère l'étendue de leur pouvoir, l'éclat de leurs vertus, l'intrépidité de leur courage.

Quelle puissance, en effet, la religion découvre dans ces élus de Dieu, désormais irrévocablement fixés dans son amour, et les éternels objets de ses complaisances et de ses faveurs! Sur la terre, le partage des saints était l'obscurité et l'humble dépendance sous

laquelle les courbait ou la haine ou l'orgueil; dans le ciel, Dieu les revêt de splendeur ou de gloire, leur communique son autorité suprême et les place sur un trône inébranlable comme le sien: *Regnabunt cum illo.* Sur la terre, les saints furent traînés tantôt devant le tribunal de leurs persécuteurs, et tantôt devant le tribunal des mondains, pour expier le crime de leur fidélité à l'Evangile, au milieu des tourmens, ou du moins des mépris; dans le ciel, le souverain Juge leur confie le soin de peser dans la balance les crimes de la terre, et ils doivent, comme lui, voir un jour les nations à leurs pieds attendre en tremblant leur sentence: *Judicabunt nationes.* Sur la terre, les peuples soulevés s'armèrent contre les saints, comme ils s'étaient armés contre Jésus-Christ lui-même; mais ainsi que ce Dieu sauveur, ils foulent maintenant leurs ennemis vaincus et partagent avec lui l'empire de l'univers: *Dominabuntur populis.*

Mais ce pouvoir, Chrétiens, si glorieux pour les saints, et qui nous découvre en eux tant de grandeur, ne nous laisse pas sans alarmes; s'il excite dans notre ame l'admiration, il y porte aussi l'épouvante. Que notre cœur se repose bien plus doucement quand nous contemplons dans les saints un usage plus consolant, et, pour parler ainsi, plus fraternel de leur puissance; quelle joie de considérer dans les saints les amis de Dieu, qui sont aussi les nôtres; des passagers arrivés au port qui nous suivent de l'œil et nous montrent la route au milieu des orages; des favoris du Roi des rois qui ne puisent si librement dans ses trésors que pour répandre sur nous d'abondantes largesses; des intercesseurs pleins de zèle qui jamais ne se lassent de parler pour nous et ne parlent jamais en vain; des ministres du Tout-Puissant qui profitent de sa confiance et de sa faveur pour écarter les fléaux qui nous menacent, humilier nos persécuteurs, terrasser nos ennemis, nous sauver de l'indigence, nous délivrer de la maladie, quelquefois nous arracher des bras mêmes de la mort!

Que je plains ceux de nos frères que séparent de l'Eglise leurs coupables et tristes erreurs, de vouloir enlever aux saints leur pouvoir, et à nous, notre confiance! Vous craignez pour l'autorité de Dieu? quoi! Dieu ne reste-t-il pas toujours l'arbitre souverain des graces et des bienfaits? Les saints ne sont pour nous auprès de lui que d'humbles supplians; mais l'efficacité de leurs supplications leur vaut les priviléges de la toute-puissance: *Omnipotentia supplex.* Vous craignez d'outrager les mérites de Jésus-Christ, de dégrader l'honneur de sa médiation? Mais qui jamais connut une

autre source de tous les biens? Quel Chrétien dans l'ordre de la nature, comme dans l'ordre de la grace, plaça jamais en un autre que l'Homme-Dieu toute son espérance? Mais les saints furent ici-bas ses amis; dans le ciel, ne pourront-ils rien pour nous sur son cœur? Mais les saints furent ici-bas pour lui de fidèles et intrépides soldats; dans le ciel, feront-ils vainement parler en notre faveur le souvenir de leurs épreuves, de leurs combats et leur mort? Vous craignez les excès de la superstition? Quoi! lorsque les saints sont sur la terre au milieu de nous, leurs prières sont notre recours, et quand ils sont une fois dans le ciel, nous n'attendrions rien de leur puissance? Sur la terre les saints suspendaient les lois de la nature, ou les renversaient à leur gré; dans le ciel, ils auraient perdu leur empire? Sur la terre l'ombre de Pierre guérissait les malades; ils invoqueraient en vain son appui quand il est dans l'éclat de sa gloire? Sur la terre Paul était mortel et commandait à la mort; et elle refuserait de lui obéir maintenant qu'il est pour jamais affranchi de sa cruelle loi?

Ah! Chrétiens, que la religion nous apprend éloquemment à repousser ces insoutenables et désolantes doctrines. Voyez-la, dès sa naissance, au milieu de l'horreur des persécutions et dans l'obscurité de ses catacombes, élever ses premiers autels sur le tombeau de ses défenseurs, et montrer sa confiance dans le pouvoir des saints en faisant ainsi comme monter ensemble vers le trône de Dieu les mérites de la mort du Sauveur et le cri du sang de ses martyrs. Voyez-la dans des jours plus sereins élevant de toutes parts en l'honneur des saints d'augustes basiliques, y rassembler à grands cris le nombreux concours de ses enfans, et suspendre chaque jour à ces antiques voûtes de nouveaux monumens de la puissance des saints et de la reconnaissance des peuples. C'est là que s'offrent, à chaque pas, du crédit des saints les plus glorieux souvenirs. Que de complots étouffés! que de craintes bannies! que de fléaux dissipés! c'est là que ne furent point vaines les prières du laboureur pour sa moisson, du pauvre opprimé pour son modeste héritage, de la jeune épouse pour son époux, de la mère enfin pour son fils, enveloppé déjà des ombres de la mort; c'est là que les maîtres du monde apprirent plus d'une fois à porter la prudence dans les conseils, la constance dans l'adversité, l'intrépidité dans les périls; c'est là que jadis nos pieux monarques allaient chercher l'étendard redoutable des combats, et se précipitant sur l'ennemi en invoquant l'Apôtre de la France, perpétuaient parmi leurs guerriers la confiance au pouvoir des saints avec l'héritage de la valeur.

Mais les saints, si grands aux yeux de la religion par l'étendue de leur pouvoir, le sont aussi par l'éclat de leurs vertus.

Quelle douceur pour un Chrétien instruit de sa foi et qui en a médité les preuves, de contempler la gloire qui de toutes parts environne la religion! Les prédictions qui durant tant de siècles l'annoncent à la terre; les bienfaits qui à sa venue justifient la longue impatience de l'univers; la nuit de l'idolâtrie chassée par sa lumière; les temples des dieux s'écroulant à sa voix; les philosophes devenus ses adorateurs et les rois ses tributaires; enfin la sublimité de ses enseignemens, la sagesse de ses lois, la puissance de ses consolations, tout montre au Chrétien, dans sa religion, la noble fille du ciel, organe des oracles de Dieu et dépositaire de son pouvoir. Cependant les saints qu'elle a nourris du lait de sa doctrine et dirigés de ses conseils lui assurent par leurs vertus une gloire plus frappante pour tous les regards. Il n'est point de nuages que les vertus des saints ne dissipent par leur éclat; il n'est point d'objections auxquelles les vertus des saints ne répondent. Que pouvez-vous en effet objecter à la religion? Quoi! l'obscurité de ses dogmes? Il est vrai, ses dogmes indignent l'orgueil, mais les vertus des saints gagnent le cœur; elles finissent même par subjuguer la raison. Les objections sont bientôt épuisées contre une doctrine dont les disciples se font chérir. Quoi! la tristesse et l'austérité de sa morale? Mais les vertus des saints dissipent bientôt ces préjugés injustes. Comment ne pas deviner l'indulgence réelle de la religion et les douceurs secrètes qu'elle prépare à ses amis, quand les saints, si fidèles à pratiquer ses lois, découvrent le calme divin dont leur ame est remplie par la sérénité qui embellit leur front? Quoi! la contrainte imposée aux passions? Mais il faut que les passions se taisent devant les vertus des saints, et qu'on voie tomber les emportemens de la vengeance devant leur patience invincible, l'amour de l'or devant leur héroïque pauvreté, la fureur pour de honteux plaisirs devant leur céleste pudeur. Aussi voyez les saints à la naissance du Christianisme: par leurs vertus seules, ils confondent les sophistes, ils troublent leurs ennemis, ils attendrissent leurs bourreaux; par leurs vertus seules, ils montrent la divinité de la religion, et parlent en sa faveur un langage qui n'a pas moins de puissance sur les cœurs que la parole même de Dieu. Ah! c'est qu'il n'appartenait en effet qu'à une religion divine de former les vertus des saints; seule elle pouvait offrir à la terre, au milieu de tant de corruption, ces miracles de tempérance et de chasteté; au milieu de tant d'égoïsme, ces miracles de grandeur d'ame et de généro-

sité; au milieu de tant de férocité, ces miracles de sensibilité et de bienfaisance.

Que dis-je? les prodiges surnaturels, les miracles qui environnèrent de tant de gloire le berceau de la religion, et qui, dans la suite des siècles, attestèrent tant de fois son pouvoir, ne lui attirèrent pas plus d'admiration et d'hommages que n'ont fait les vertus des saints : autres miracles, moins frappans au premier aspect, mais qui font sur les ames une impression plus durable et plus sûre. Comparez, en effet, les premiers miracles aux seconds, et établissez la différence. Les premiers portent, il est vrai, la conviction dans l'esprit; mais ils éblouissent les regards, ils confondent la raison, ils ne jettent qu'un éclat passager. Les seconds demeurent, pour ainsi parler, fixes et immobiles; l'œil peut les contempler à loisir; ils remuent les ames, ils y excitent une émulation sainte, ils entraînent la volonté. Les premiers n'ont qu'un petit coin de terre pour théâtre; les seconds sont offerts en spectacle à l'univers entier. Là on guérit, il est vrai, les malades, on rappelle les morts à la vie; mais ici on guérit les plaies de l'ame, on l'arrache à une mort plus cruelle que celle qui donne tant d'effroi, à une corruption plus profonde que celle du tombeau : là on redresse les boiteux, on rend la lumière aux aveugles; mais ici on dissipe les ténèbres de l'erreur, on soutient les cœurs chancelans et faibles dans la route de la vertu : là on apaise les flots agités; mais ici on fait succéder aux orages des passions le calme de l'innocence. Enfin, c'est là que la religion, il est vrai, enlève notre étonnement; mais c'est ici qu'elle captive notre amour.

Enfin la religion, après avoir admiré dans les saints l'éclat de leurs vertus et l'étendue de leur pouvoir, n'admire pas moins la grandeur du courage qu'ils ont déployé pour sa défense.

Ne devrait-il pas suffire à la religion de sa majesté et de ses bienfaits pour la défendre? et faut-il que cette noble étrangère rencontre si souvent sur son passage, au lieu des acclamations et des chants de triomphe, des insultes et des cris de fureur; au lieu de sujets fidèles et soumis, des enfans dénaturés et des ennemis acharnés à sa ruine? mais du moins de vaillans soldats lui servent de cortége, et, de siècle en siècle, les saints veillent à ses côtés, repoussent de sacriléges assauts, et maintiennent l'honneur des divines promesses.

La religion toujours trouve dans les saints des soutiens inébranlables, des vengeurs intrépides, d'insurmontables remparts. Point d'assauts si violens qu'ils ne repoussent, point de haine si ardente qu'ils

n'éteignent, point de fierté si haute qu'ils ne contraignent de plier.

Si un ministre furieux veut faire triompher l'hérésie de son maître par les menaces et les terreurs, la religion aura ses Basile, et l'on saura quel langage la fermeté place sur les lèvres d'un véritable évêque. Si un prince vertueux, mais bouillant, plonge, par un accès de colère, une ville immense dans le deuil, et que les flatteurs se taisent, la religion aura ses Ambroise, et les oreilles du Maître du monde entendront la vérité, et ses yeux apprendront à verser les larmes du repentir. Si, après avoir désolé la terre par les meurtres et les ravages, un conquérant farouche s'apprête à remplir de ruines et de sang la cité des saints, et que les empereurs tremblans fuient eux-mêmes à son aspect, la religion aura ses Léon, pour affronter sans pâlir cet homme, le fléau de Dieu, et les paroles et les menaces viendront expirer sur ses lèvres, et les flots de l'orgueil se briser aux pieds d'un pontife désarmé, et devant la majesté inattendue de ses regards.

Mais peut-on essayer de parcourir les annales des saints, pour raconter les traits innombrables de leur courage? Remontons plutôt à la naissance de la religion, et jugeons quel héroïsme les saints dans tous les siècles ont déployé pour elle, en voyant par quelle valeur invincible ils ont protégé son berceau. Quel noir orage se forme tout à coup, et s'apprête à fondre sur la religion! quels sont de toutes parts contre elle ces cris de rage, ces imprécations et ces fureurs! Du haut du Capitole le signal de la persécution s'est fait entendre, et d'un bout de l'empire à l'autre le paganisme rugit au seul nom de Chrétien. L'injustice dresse ses tribunaux, la cruauté prépare ses supplices. Pour le Chrétien, plus de reconnaissance, plus d'amitié, plus de souvenir des affections les plus douces et des noms les plus chers. Le juge voit à son tribunal le maître traîné par l'esclave, le père par le fils. C'est l'époux qui devient le délateur de son épouse; c'est l'ami qui devient pour son ami un implacable accusateur. Les lois si favorables aux passions, si indulgentes pour le crime lui-même, s'arment contre le Chrétien d'une inconnue et inépuisable rigueur. Les roues et les chevalets, les grils brûlans, l'huile enflammée, les scies et les pointes de fer, toutes les inventions d'une haine ardente et féroce attendent les Chrétiens pour leur arracher un lâche désaveu ou les punir de leur constance.

Où fuirez-vous, troupe faible et désarmée, pour trouver un asile contre tant de fureurs? Agneaux innocens, où fuirez-vous pour échapper aux loups cruels qui s'apprêtent à vous dévorer?

Quoi! prendre la fuite aux approches de l'ennemi! chercher les ténèbres et la retraite quand la religion invoque l'assistance de leur valeur! Voyez-les accourir de toutes parts, se précipiter en foule au devant des gouverneurs et des juges, publier à grands cris le titre qui fait leur crime, et briguer l'arrêt qui va les condamner, avec la même ardeur qu'un accusé soupire après la sentence qui doit l'absoudre. Rien ne peut renverser ces cœurs généreux, ni la colère des empereurs, ni la perte des biens et des dignités, ni l'opprobre qu'on prétend imprimer à leur nom; rien ne peut amollir ces mâles courages, ni les espérances ou les promesses, ni les douces insinuations de la flatterie, ni les supplications et les regrets, ni leurs parens et leurs amis en pleurs; rien ne peut porter l'effroi dans ces ames intrépides, ni l'appareil de ces tortures, ni la recherche de ces supplices, ni la vue de leurs frères qu'on immole à leurs yeux. Que dis-je? à ce spectacle s'allume une ardeur nouvelle; pour un Chrétien, qui meurt naissent d'innombrables Chrétiens, et pour une voix qui s'éteint dans les supplices, s'élèvent mille voix qui appellent l'honneur d'une semblable mort. Point d'âge, de sexe ni de condition qui ne montre un égal courage. Tantôt ce sont des esclaves, mais à qui le Christianisme, en leur donnant la vraie liberté, leur en enseigna le langage, et leur apprit à montrer devant leurs juges les sentimens les plus hauts et la plus vénérable dignité; tantôt ce sont de nobles Romaines nourries dans la délicatesse et accoutumées aux honneurs, qui, sans frémir, descendent dans les ténèbres d'une prison infecte, et bientôt montent d'un pas ferme sur un échafaud; quelquefois ce sont des guerriers, long-temps invincibles contre les ennemis de l'empire, et qui maintenant courbent la tête, sans se plaindre, sous la hache du bourreau; d'autres fois c'est un vieillard à qui le juge ordonne de blasphémer Jésus-Christ : « Il y a, répond-il, quatre-vingts ans que je le sers et qu'il me fait du bien; pourrais-je le maudire? » Enfin, quelquefois c'est une mère portant encore entre ses bras l'enfant à qui elle n'apprit à délier sa langue que pour dire : Je suis Chrétien; il le redit encore au pied du tribunal, et l'arrêt du juge ne le sépare point de sa mère; il ne semblait pas mûr pour le supplice, il l'était pour la victoire : *Nondum matura pœnæ, jam matura victoriæ.* D'autres fois, ce sont des vierges timides, et pleines de pudeur, mais qui, lorsque le combat les appelle, courent, parées de leurs habits de fête et rayonnantes d'espérance, affronter les rugissemens des bêtes féroces et les clameurs homicides de l'amphithéâtre.

L'amphithéâtre! ô éternel monument du courage des saints, qui, durant trois siècles entiers, reçûtes dans votre enceinte tant d'innocentes victimes et vîtes ruisseler leur sang, vous survivez à la grandeur romaine! Au milieu de ses débris, vous demeurez encore debout pour rappeler sans cesse à Rome chrétienne les merveilles de sa naissance, et lui dire plus éloquemment que ne le faisaient à la vieille Rome ses flatteurs, ce qu'il en coûta de travaux et d'épreuves pour l'établir sur ses immortels fondemens.

Tantæ molis erat Romanam condere gentem!

Heureux qui peut visiter vos augustes ruines! heureux qui peut descendre dans ces caveaux sombres, d'où s'élançaient sur les Chrétiens les lions et les ours; parcourir ces vastes galeries d'où un peuple immense applaudissait à leur mort avec fureur; et, dans ces mêmes lieux où le Christ fut accablé de tant de malédictions et d'outrages, entendre en son honneur de pieux cantiques, et voir déployer l'étendard de sa puissance et de son amour! (M. Borderies.)

Intercession des saints.

Que dirons-nous encore à la gloire de ces saints martyrs? Ils sont arrivés au but vers lequel ils tendaient. Mais le tyran qui les faisait tourmenter, ne pouvant supporter de les voir en mourant triompher de toute sa fureur par leur courage et leur constance, poursuit de sa haine même leurs cadavres sans vie; il veut que l'on livre aux flammes ces corps qui ont servi de demeure à des ames si vertueuses. Leurs corps furent donc brûlés; mais leurs cendres et toutes les parcelles qui ont échappé aux flammes ont été tellement répandues dans tout l'univers qu'à peine pourrait-on citer une province qui n'en ait retiré des fruits de bénédiction. J'ai moi-même et je conserve une petite portion de ce riche présent fait à la terre; j'ai déposé près des restes de ces vrais soldats de Jésus-Christ les corps de mes parens, afin qu'au grand jour de la résurrection ils se trouvent voisins de ceux qui pourront les aider de leurs prières auprès de Dieu: car je sais qu'ils ont ce pouvoir. Mille raisons me démontrent tout le pouvoir, toute la liberté dont ils jouissent auprès de Dieu. Mes propres yeux ont été témoins du miracle qui s'opéra lorsqu'un soldat boiteux, implorant l'assistance de ces saints, fut guéri subitement,

et se mit à marcher comme tous les autres. J'en veux citer encore un autre qui me touche de plus près.

Le jour où nous devions, pour la première fois, célébrer une fête en leur honneur, ma mère m'ordonna, quoique je fusse alors occupé à des choses très pressantes, et fort loin d'elle, de venir pour prendre part à la célébration de cette fête. Je n'exécutai qu'avec répugnance cet ordre qui me contrariait ; mais à l'heure où l'on célébrait les veilles dans le jardin où avaient été déposées les reliques je m'étais endormi dans un petit appartement voisin, quand soudain parut devant moi une multitude de soldats qui, en sentinelle auprès de ma porte, frappaient des verges les unes contre les autres, et qui, se jetant sur moi d'un air menaçant, me repoussaient avec force ; et j'aurais été frappé, si la prière de l'un d'entre eux ne m'avait préservé. A mon réveil, je songeai à expier par des larmes amères tout ce que ma conduite avait eu de répréhensible, et le vase même qui renfermait les saintes reliques en fut inondé, tant je désirais obtenir de Dieu mon pardon et obtenir de ces soldats chrétiens l'oubli de la faute que j'avais commise envers eux! (Saint GREGOIRE de Nysibe, *Discours sur les quarante, martyrs.*)

Les saints dans le ciel s'intéressent aux besoins des hommes.

Le pontife qui offre à Dieu le sacrifice ne prie point seul. Ses prières sont soutenues de celles de ces saints Anges qui, selon la doctrine de Jésus-Christ lui-même, se réjouissent plus dans le ciel au sujet d'un seul pécheur qui fait pénitence qu'au sujet de quatre-vingt-dix justes qui persévèrent [1]. Elles le sont encore par les prières des saints qui sont endormis du sommeil de la paix !

Et quant à cette dernière vérité, ne serait-il pas absurde de prétendre que ces saints, qui ne respiraient que charité pendant leur vie mortelle, et lorsqu'ils ne voyaient encore que comme à travers un miroir et en énigme, ne conservent rien d'une si belle vertu, lorsqu'ils sont dans l'autre vie, et qu'ils voient désormais Dieu sans voile et face à face? N'est-ce point là au contraire que se perfectionnent toutes les vertus, tous les mérites acquis sur la terre ? et parmi ces vertus, en est-il une qui soit au dessus de la charité ?

Nous devons donc penser que les saints, déjà en possession de

[1] Luc., XV, 7.

la suprême félicité, non seulement conservent leur charité envers les hommes, mais encore qu'ils la conservent dans un degré supérieur à celle des saints qui combattent encore sur la terre, et qui pourtant par le secours de leurs prières soutiennent la faiblesse de leurs frères, lorsqu'ils ont à braver les tourmens et la mort. Non, ce n'est point seulement ici que s'accomplit ce précepte : « Si un seul membre souffre quelque douleur, tous les au« tres la ressentent en commun [1] ; » surtout puisque Jésus-Christ lui-même a déclaré qu'il était infirme quand quelqu'un de ses saints était infirme. (ORIGÈNE, *De l'Oraison.*)

Les saints nous aident par leurs prières et par leurs exemples.

Qui doute que tout ce qu'il y a eu de saints parmi nos pères ne nous aident par leurs prières et ne nous soutiennent par l'exemple de leurs belles actions? Ils combattent l'ennemi avec nous; ils ne quittent les armes que quand il est vaincu, et qu'au jour où nous entrons en possession de cette terre fortunée où coulent le lait et le miel; ils nous exhortent encore dans ces ouvrages qu'ils nous ont laissés; et c'est là surtout qu'ils nous enseignent comment nous devons combattre les puissances ennemies, et comment nous devons soutenir les assauts divers qu'elles nous livrent. Ainsi donc ils combattent en quelque sorte pour nous; ils marchent en avant, revêtus de leurs armes; et nous, les yeux fixés sur eux, l'esprit tout plein des exemples de courage et d'intrépidité qu'ils nous ont laissés, nous nous avançons avec courage à leur suite, et nous osons défier au combat tout ce que l'air qui nous environne renferme d'esprits pervers. (LE MÊME, *Homélie XXVI sur les Nombres.*)

Nous devons imiter les exemples des saints.

O mes chers enfans en Jésus-Christ! puissiez-vous comprendre combien mon amour pour vous est au dessus des affections de la chair! c'est lui qui me fait sans cesse rester prosterné au pied des saints autels, afin d'obtenir de mon Dieu que vous le connaissiez, et que vous sentiez tout le prix de la grace qu'il vous a faite, et que vous ne vous lassiez point de crier jour et nuit vers Dieu, afin qu'il vous accorde d'en haut les secours qui vous sont nécessaires, et que vous compreniez vous-mêmes ce qui vous convient.

[1] II Cor., II, 28.

Car, je vous l'ai déjà dit et je vous le répète, la maison que nous habitons sur la terre est véritablement une caverne de brigands, et nous y sommes liés des chaînes de la mort. D'après cela, gardez-vous donc de vous laisser séduire; ne souffrez point que vos yeux se ferment par un sommeil trompeur; offrez-vous à Dieu comme des victimes ornées de cette pureté sans laquelle personne ne saurait voir Dieu.

Mes chers enfans, mon ame est couverte de confusion quand je pense que nous avons en nous la faculté de faire ce qu'ont fait les saints, et que nous ne voulons point élever nos intelligences, rechercher la gloire des cieux, ni imiter les œuvres des saints, ni marcher sur leurs traces, afin d'hériter de leurs mérites et de parvenir à partager avec eux l'héritage éternel qui nous est réservé de la part de ce Dieu qui est notre père commun, et à qui soit gloire et honneur dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. (Saint ANTOINE, abbé, *Lettre V.*)

Les exemples des saints doivent nous animer.

Job, après la perte de ses biens, après la mort de tout ce qu'il avait de plus cher; Job, tout couvert de plaies et devenu, quoique encore vivant, la pâture des plus vils insectes, Job ne fut point vaincu mais éprouvé. Tobie, après tant de bonnes œuvres, après avoir signalé sa charité par tant d'héroïsme et par tant de traits glorieux, loin de se laisser abattre par la perte de la vue, ne fit que croître encore dans l'amour et dans la crainte de Dieu; et, bénissant Dieu dans son adversité, il sembla que la perte de ses sens n'avait fait que donner à son ame plus d'énergie pour chanter les louanges de Dieu. Tous les justes de tous les temps ont montré la même patience; les Apôtres nous en ont appris la nécessité par la doctrine qu'ils nous ont enseignée de la part de leur maître; ils nous ont appris surtout, par leur exemple, à ne jamais murmurer dans l'adversité, mais à recevoir avec résignation et à supporter avec courage tout ce qui peut nous arriver de fâcheux dans le cours de notre vie mortelle; et Moïse, après avoir tenu le même langage à l'ancien peuple, ajoutait : « C'est le Seigneur qui vous éprouve, « afin de savoir si vous l'aimez [1]. »

C'est par là qu'Abraham plut à Dieu, parce que, pour plaire à Dieu, il consentit à immoler son fils unique; et vous, à qui il ne de-

[1] Deut., XIII, 3.

mande que de légers sacrifices, sans pouvoir les obtenir, que feriez-vous donc s'il vous ordonnait de lui immoler un fils? La crainte et l'amour de Dieu doivent vous faire tenir prêts à tout. Quand même il s'agirait de la perte de tous vos biens, de tous les tourmens, de toutes les douleurs, réunis pour vous assiéger sans relâche; quand même la mort viendrait vous ravir cruellement une épouse, des enfans chéris, rien de tout cela ne doit vous abattre. Ce sont des combats, à la vérité, qu'il faut vous livrer à vous-mêmes; mais des combats ne doivent ni éteindre ni affaiblir la foi d'un Chrétien; c'est dans cette lutte qu'il doit au contraire faire preuve de toutes ses forces, et que l'assurance qu'il a de parvenir aux biens futurs doit lui faire mépriser les maux présens. Sans combat il ne saurait y avoir de victoire. Ce n'est qu'au fort de la tempête qu'un pilote se fait connaître. Il est facile d'avoir du courage quand le danger est éloigné. C'est dans l'adversité que la sincérité de la foi paraît à découvert. Un arbre que de profondes racines attachent à la terre n'est point ébranlé par les assauts que lui livrent tous les vents déchaînés à la fois contre lui. De même l'Apôtre, après avoir été en butte aux naufrages, aux coups de fouet, après avoir supporté une infinité de tourmens plus cruels les uns que les autres, convient, non pas qu'il est abattu, mais qu'il est purifié par toutes ces adversités; en sorte que, selon lui, plus il était affligé dans son corps, plus sa foi était éprouvée. (Saint CYPRIEN, *Liv. de la Mortal.*)

Péroraison.

Honorons donc, Chrétiens, par d'humbles hommages et de ferventes supplications, ces saints qu'entourent de si brillans honneurs, et que relève une grandeur si sublime; contemplons leur gloire, applaudissons à leur triomphe, ou plutôt que cette vue réveille en nous le souvenir de notre immortelle destinée, et nous enflamme d'une noble émulation pour marcher sur leurs traces. Ils sont nos frères, serons-nous les seuls déshérités? Ils ont conquis un bonheur éternel, nous condamnerons-nous à d'éternelles douleurs? Ils ont triomphé des passions, en serons-nous toujours les esclaves? Jamais la raison humaine n'a plus vanté ses lumières; jamais elle ne fit parler plus haut ses titres et ses droits : comme les saints, montrons-lui quelle sagesse, quelle élévation, quelle innocence éclatent dans les vrais disciples de l'Evangile, et faisons rougir de ses dédains cette maîtresse si fière dont nous payons depuis long-temps si cher l'orgueil et les erreurs. La religion languit

dans l'avilissement, elle a perdu sa splendeur et sa magnificence; comme les saints, rendons-lui l'éclat des vertus, et les larmes de la joie seront les seules qu'on lui verra répandre. Défendons-la contre ses ennemis : elle réclame contre eux notre courage, notre zèle et nos vœux; mais si elle nous demandait un plus généreux sacrifice; si, comme tant de saints, nous étions appelés à lui offrir la preuve la plus signalée de l'amour, heureux celui à qui il serait donné de mourir pour elle, et d'échanger pour sa défense une vie pleine de périls et de douleurs contre une vie où Dieu dédommage ses serviteurs de leurs tribulations par une félicité éternelle! (M. BORDERIES.)

SALUT.

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES ET MORALES SUR CE SUJET.

Que suis-je? d'où viens-je? où vais-je? Sur ces questions importantes, si intimement liées à ma nature, à mon existence, à mon bonheur, je consulte d'abord ma raison.

Elle me répond, sur la première, que mon corps n'est pas tout mon être, puisque je pense; que suis-je donc? Un composé de deux substances, l'une active, indivisible, spirituelle; l'autre inerte, susceptible de division et matérielle.

Sur la seconde question, la raison me dit que je ne suis, que je ne puis être l'ouvrage ni du hasard, qui n'est rien, ni de moi-même; qu'il est donc nécessaire que j'aie reçu l'être, que mon existence suppose et prouve celle d'un Être suprême, et l'ordre merveilleux de ma structure, sa profonde sagesse. De la considération de mon être, passant à considérer tous les autres êtres qui composent le monde; frappé de leur composition, de leur ordre, de leur accord, de leur rapport intime, ma raison conclut qu'une sagesse supérieure à tout ce que je puis imaginer a présidé à la formation de cet immense et admirable ouvrage.

Sur la troisième question, ma raison me fait voir clairement qu'un être, pour peu qu'il ait de sagesse, ne fait rien sans motif; qu'à plus forte raison l'Être souverainement sage ne peut rien faire que pour un but quelconque; que par conséquent mon Auteur m'a créé pour une fin; que j'ai dans ses vues une destination.

Laissons l'incrédule fermer les yeux à cette évidente vérité, et, de ce qu'il y a dans la nature des êtres dont il ne découvre pas la fin, conclure qu'ils n'ont aucune destination. Trouverait-il raisonnable, ignorant le mécanisme d'une montre, de retrancher comme inutile le rouage dont il ne verrait pas l'usage? Il connaît bien moins encore le mécanisme de l'univers, et il est aussi injuste

qu'insensé lorsqu'il accuse la sagesse suprême de ce qui est la faiblesse de son esprit et le vice de son ignorance.

Quel est ce but pour lequel j'ai été placé dans ce monde? quelle est cette fin à laquelle je suis destiné? où dois-je la chercher? L'impie la fait consister dans la possession des biens et des avantages du monde. Mais si l'Auteur nous a donné pour unique fin la jouissance des sensations agréables, où est la sagesse de nous en faire éprouver de désagréables, en plus grand nombre et plus vivement senties? Si la fin de l'homme était les richesses, les honneurs, les plaisirs, il serait inconséquent et barbare, pour un s petit nombre de riches, de puissans, d'heureux, de faire naître tant de misérables. C'est outrager le Créateur de lui attribuer des vues aussi déraisonnables et aussi cruelles. C'est insulter aux malheureux de leur présenter pour fin unique des biens auxquels ils sont dans l'impuissance d'atteindre. On ravale l'homme à n'avoir d'autre destination que celle de la bête. Pourquoi donc a-t-il été créé si différent? Outre les avantages corporels, les sens plus par faits, les organes plus multipliés, le don de la parole, l'homme a par dessus les bêtes l'intelligence, la liberté, l'imagination, les talens, la grandeur des idées, la capacité des sciences, des arts, des vertus. Il a sur elles le domaine, il a l'autorité de les employer à ses usages. Un ouvrier sage donne-t-il la même destination à son œuvre la plus parfaite et à ses travaux les plus grossiers? L'ame, indissoluble de sa nature, ne se corrompt pas avec le corps. Lorsque toutes les choses du monde ont péri pour elle, elle vit encore. Si les objets terrestres étaient sa fin, après la perte de son corps, elle existerait sans avoir une fin; elle resterait dans la création un hors-d'œuvre, un être sans but, sans destination. Et où serait la sagesse de son Auteur? J'en appelle encore ici, à l'appui de ma propre raison, à la raison universelle, la raison de tous les hommes, la raison de tous les siècles, la raison de tous les pays. Excepté un petit nombre d'individus qui ont usurpé et déshonoré le titre de philosophes, tout le genre humain a constamment reconnu un état ultérieur à la vie présente, auquel tous les mortels sont destinés. Le paganisme lui-même, la plus absurde des religions, avait son Élysée et son Tartare.

La fin de l'homme ne consiste donc pas dans la jouissance des choses de ce monde. C'est hors du monde qu'elle est placée. Or, au delà du monde, qu'y a-t-il? Il n'y a que Dieu. Graces immortelles, Seigneur, de m'avoir créé pour une fin si noble, d'avoir voulu être vous-même ma destination et mon partage. Oui, je le sens à

l'insatiabilité de mon cœur, il n'y a que l'infini qui puisse être ma fin. Tandis que les désirs des animaux sont bornés comme leurs besoins physiques, les miens, qui sont sans bornes, m'annoncent un besoin illimité. J'ai beau m'efforcer de les satisfaire, je ne fais que les irriter. Rien de ce qui est fini ne peut les épuiser. Continuellement renaissans, ils croîtront sans cesse jusqu'au temps où l'infini viendra remplir le vide qu'ils mettent dans mon cœur, et je m'écrie avec saint Augustin : Vous m'avez créé pour vous, ô mon Dieu ! mon cœur est dans une agitation continuelle, et il n'éprouvera de tranquillité que lorsqu'il se reposera en vous.

Fin de l'homme, selon la foi.

La raison et le sentiment me montrent que je n'ai pas été placé sur la terre comme sur un théâtre pour y jouer une scène de quelques instans ; mais que je ne quitterai cette vie que pour aller dans une autre, trouver le bienfaisant créateur à qui je dois toutes les deux. La religion vient ensuite confirmer et consacrer ces instructions, et par ses sublimes enseignemens, achever d'éclaircir tout ce qui a pu rester encore d'obscur dans les notions de mon intelligence. Au principe de l'indissolubilité de l'ame, elle ajoute le dogme de son immortalité. Elle me révèle la nature de ma destination : une éternité de bonheur dans le sein de Dieu, ou de peines éternelles dont une sera d'être banni de sa présence. Elle m'instruit de l'objet pour lequel la vie présente m'a été donnée, et m'apprend que c'est pour mériter la vie future. Levez les yeux vers le ciel, nous crie le Seigneur par son Prophète, abaissez-les ensuite vers la terre. Tout ce que vous voyez sera anéanti : les cieux s'évanouiront comme une fumée, la terre sera brisée comme un vêtement, et ses habitans périront tous, mais mon salut subsistera éternellement.

La vie future, la vie éternelle, voilà donc notre terme. Nous pouvons, dans l'égarement de nos idées, dans l'aveuglement de notre raison, dans l'avilissement de toutes nos facultés, méconnaître cette haute destination : il nous est impossible de la changer. Et si nous étions les maîtres de nous substituer une autre fin, serait-il raisonnable à nous d'en préférer quelqu'une à Dieu ? N'a-t-il pas fait pour nous le choix le plus avantageux ? L'impie lui-même qui désire le néant soupirerait après une vie éternelle, s'il ne s'était pas donné l'affreux intérêt qu'elle n'existât point.

Le salut est la seule chose importante.

Mais l'intérêt que s'est forgé l'impie n'est pas celui de l'homme raisonnable, de l'homme chrétien. Puisque Dieu nous a donné pour fin la vie future, notre premier devoir est d'y tendre; puisque la vie future doit être éternelle, notre premier intérêt est de l'atteindre. Quel autre bien peut être mis en comparaison avec un bonheur éternel? Il y a entre l'intérêt du salut et tous les intérêts terrestres toute la distance qui est entre le temps et l'éternité, entre le fini et l'infini. Le salut n'est pas seulement une chose importante, c'est la chose nécessaire; c'est la seule nécessaire; et ma raison me le dicterait, quand l'oracle divin ne me le révèlerait pas. C'est la chose nécessaire; je ne puis me passer du salut. C'est la seule nécessaire; je puis me passer de tout le reste. Tous les autres biens sont hors de moi; ils ne tiennent pas à moi; ils sont comme des vêtemens qui m'environnent, qui me servent, mais qui peuvent être détachés de moi, et dont je serai dépouillé un jour: mon salut est intimement uni à moi, il est inséparable de moi, il est incorporé à moi, il est moi. Que j'obtienne tous les avantages, que j'acquière tous les royaumes de la terre, de quoi me serviront-ils, si je viens à perdre mon ame? Qu'est-ce que je pourrai mettre en comparaison de mon ame, pour l'échanger avec elle? Que des affaires de la terre viennent à manquer, il reste toujours ou des ressources, ou des dédommagemens. Ce qui n'est pas possible aujourd'hui le deviendra demain. Vous n'avez pas réussi dans la poursuite de tel avantage; de la constance, et un changement de circonstances finira par vous le procurer. Mais la perte de votre salut une fois faite est irréparable. En supposant même que le bien de l'ordre temporel que vous recherchiez vous soit échappé sans retour, ce que vous aurez perdu d'un côté vous pourrez le regagner de l'autre. Ce plaisir après lequel vous couriez, vous n'avez pu l'atteindre: un autre plaisir viendra vous distraire et vous consoler de sa perte. Cette charge que vous sollicitez, un concurrent plus heureux vous l'a enlevée; vous vous rabattez sur une charge qui vous sera aussi avantageuse. Ainsi la vie humaine est une alternative de succès et de revers qui se compensent. Mais la perte de votre ame, qui vous en dédommagera? qu'est-ce qui pourra vous indemniser de votre éternité?

Le salut! le salut! voilà le seul objet digne d'occuper notre esprit et notre cœur. Tout autre intérêt, auprès de celui-là, n'est

qu'un jeu d'enfant, et, pour me servir du terme consacré par l'Esprit-Saint, une fascination de bagatelles qui ne peut que ternir l'éclat du vrai bien. Mais le salut est tellement nécessaire que, dans aucune circonstance, pour aucun motif, il n'est jamais permis de le sacrifier. Pères de famille, perdez pour le bien de vos enfans votre repos, votre fortune, votre santé; amis, depouillez-vous pour soulager vos amis malheureux; sujets, immolez votre vie pour la défense de votre souverain: tout cela sera légitime, juste, louable; mais aucun attachement, aucun devoir, aucun intérêt, fût-ce celui des royaumes, fût-ce celui de l'univers, ne doit vous faire abandonner ni même hasarder votre salut. Il est pour vous plus précieux que le monde entier. C'est une obligation stricte de tout quitter, et ce qui vous est plus utile, et ce qui vous est le plus cher, plutôt que de risquer votre salut.

Alternative du salut ou de la damnation.

Apprenez donc, vous dit le Seigneur, où est la prudence, où est la vertu, où est l'intelligence. Comparez dans votre esprit deux hommes qui, sortis du séjour du temps, sont entrés dans l'empire de l'éternité. L'un, constamment repoussé de la fortune, n'a jamais réussi dans aucune entreprise temporelle ; ses jours, coulés dans la pauvreté, ont été une suite de revers, de malheurs et de souffrances, mais qui l'ont conduit au séjour de la gloire. L'autre a marché sur la terre de succès en succès, comblé de richesses, entouré d'amis, plein de science, revêtu de toutes les dignités, au faîte de la puissance; mais le terme de toutes ces félicités a été la damnation. Lequel des deux aimeriez-vous le mieux être? quel sort préféreriez-vous, de celui du mauvais riche ou de celui du Lazare? Cette réflexion que peut-être vous n'avez jamais faite, que peut-être même vous repoussez actuellement comme importune, il viendra un temps où vous la ferez bien amèrement malgré vous; et si elle n'a pas servi à régler le cours de votre vie, elle en troublera douloureusement les derniers momens. Ce que vous êtes assuré de penser alors avec douleur et infructueusement, pensez-le maintenant avec utilité. Prévenez, vous en êtes le maître, le malheur qu'il vous sera alors impossible d'éviter. Ayez pitié de votre ame. Telle est la nécessité de la sauver que, si vous ne réussissez pas, vous la perdrez. Ce n'est pas seulement un bien inestimable dont vous la privez, ce sont des maux inappréciables dont vous l'accablez. Entre la vie et la mort éternelles, entre le salut et la

damnation, il n'y a pas de milieu. Le ciel ou l'Enfer, terrible, mais nécessaire alternative. Sortez de ce cercle étroit de pensées terrestres où se renferme votre esprit; agrandissez-le de la contemplation d'un ordre de choses infiniment supérieur; transportez-vous en idée sur les confins du monde présent et du monde où vous devez un jour être conduit; voilà qu'une main invisible vous tient suspendu sur la limite qui sépare la vie de la mort. Levant les yeux au dessus de vous, vous apercevez un océan de lumière pure, brillante, céleste. Les abaissant au dessous, vous découvrez un gouffre ténébreux èt sans fond. Ou prendre votre vol en haut, ou vous laisser tomber à plomb en bas. Si vous vous élevez, un bonheur infini; si vous tombèz, un malheur sans mesure; ici un trône de gloire avec les Anges, là un tourbillon d'horribles flammes parmi les démons. Eternité d'un côté, éternité de l'autre, et vous au milieu. Telle est, ne vous faites pas d'illusion, la situation où vous êtes pendant le cours de votre vie. Que le cheveu qui vous soutient entre ces éternelles destinées vienne à se rompre, que devenez-vous? Il se rompra un jour; il se rompra au moment que vous n'attendez pas; il se rompra peut-être très prochainement. Lorsque Absalon, suspendu par sa chevelure, voyait fuir loin de lui ses défenseurs, et entendait accourir sur lui ses redoutables ennemis, pensez-vous qu'il eût l'extravagante pensée de s'occuper encore des vengeances, de l'ambition, de l'impudicité qui avaient rempli sa vie? Croyez-vous que, dans cette affreuse position, son esprit pût concevoir d'autres idées que celle du danger qui le menaçait? Figure bien faible du pécheur qui, sans cesse suspendu sur l'Enfer, n'en étant séparé que par un mince intervalle, pense toujours à ses vanités et à ses crimes.

Bonheur du ciel.

Ah! que ne peuvent, pour un moment, s'ouvrir devant vos yeux les portes de cette Jérusalem céleste, où Dieu comble sans cesse ses élus du bonheur de sa présence! Que ne vous est-il accordé, comme à saint Paul, d'être ravi, ne fût-ce que pour quelques instans, dans cette cité mystérieuse! C'est alors que vous concevriez pleinement, que vous sentiriez vivement de quel prix est salut. Dans l'impuissance de contempler le bonheur dont sont inondés les saints, considérez au moins les efforts qu'ils ont faits pour y parvenir. La vivacité de leurs désirs sur la terre vous donnera une idée de leur jouissance dans le ciel. Si, de l'immense élé-

ration où ils sont placés, ils ne peuvent vous parler, tout ce qu'ils ont fait pour la mériter vous parle. Les souffrances des martyrs, les austérités des anachorètes, les soupirs des vierges, les prières, les rmes, les mortifications de tous les saints, vous disent combien ils estimaient le salut; combien peu, en comparaison de ce bien suprême, ils estimaient tous les autres.

Affreux malheur de l'enfer.

Voulez-vous d'autres témoins non suspects de l'importance du salut? Ce sont ceux qui éprouvent l'affreux malheur d'en être privés. Transportez-vous en esprit à l'entrée de ce gouffre que creusa la justice, qu'habite le désespoir. Jetez un coup d'œil sur les flammes vengeresses qui dévorent éternellement, sans jamais les consumer, les coupables et déplorables victimes du courroux céleste. Ecoutez les cris, les grincemens de dents, les hurlemens qu'arrache à ces malheureux le regret d'avoir été insoucians pour leur salut, et osez ensuite conserver la même insouciance.

Tout dans les vues de Dieu tend au salut de l'homme.

Mais pourquoi demander à des hommes quelle est la valeur d'un bien infini? C'est Dieu qu'il faut consulter. Lui seul connaît toute l'étendue des biens qu'il vous destine. Prenons donc de notre salut l'idée qu'en a Dieu lui-même : estimons-le ce qu'il l'estime, et jugeons du prix qu'il y met par tout ce qu'il a fait pour nous le procurer. Tout ce qu'un Dieu infiniment sage a décrété de toute éternité dans la profondeur de ses conseils, tout ce qu'un Dieu tout-puissant dans ses œuvres a donné au monde dans le temps, tout ce qu'un Dieu éternel dans sa durée disposera, et dans le cours des siècles, et lors même qu'ils seront terminés, se réduit, ou comme moyen ou comme terme, à cette seule affaire du salut de l'homme. Une continuité non interrompue de Providence travaille de tout temps à me sauver. A considérer tout ce qu'elle a fait avec une si constante persévérance, il semblerait que c'est à elle que mon salut est utile. J'élève mes regards vers Jésus-Christ; je le vois se réduire à l'état d'homme, souffrir, mourir pour mon salut. Puis-je contempler sa croix sans en être vivement frappé, profondément pénétré de l'importance du motif qu'il y a attaché? Je rabaisse mes idées sur moi-même : toutes les graces dont je n'ai cessé d'être comblé se retracent à mon esprit; graces généreuses

et particulières, graces intérieures et extérieures, graces naturelles et surnaturelles, graces de lumière dans l'intelligence, graces de force dans la volonté, graces de charité dans le cœur, graces de persévérance pour le bien, graces de remords dans le péché, graces de fuite dans les occasions, graces de résistance contre les tentations : toute ma vie n'a été qu'une succession de graces aussi variées que mes besoins, aussi multipliées que mes instans. C'est un torrent de bienfaits que Dieu a lâché sur moi pour m'entraîner à l'éternité bienheureuse.

Dignité de l'ame.

Comprenons donc quelle est la dignité de notre ame, et ne la laissons pas avilir. Considérons son origine, sa nature, sa destination. Créée à l'image de Dieu, rachetée du sang de Dieu, appelée à partager l'éternité et la félicité de Dieu, voilà son état. Soutenons-la à cette hauteur où l'a placée son bienfaisant Auteur, et ne souffrons pas qu'elle en soit dégradée. Mon fils, vous crie l'Esprit-Saint, conservez votre ame dans la douceur, et rendez-lui l'honneur qu'elle mérite. Celui qui pèche contre son ame, qui le justifiera ? et qui honorera celui qui déshonore son ame ?

Faites donc d'elle (cette comparaison est honteuse sans doute, mais elle en est plus frappante), faites de votre ame autant de cas qu'en fait le démon. Depuis le moment où nous avons l'usage de la raison, jusqu'à notre mort, il ne néglige rien pour s'en emparer et la perdre. Quand nous parvenons à l'en chasser, Jésus-Christ nous le déclare, il n'a ni repos ni paix qu'il n'y soit entré, et il revient l'assaillir, fortifié encore de sept autres démons plus méchans encore que lui. Que de moyens divers n'emploie-t-il pas pour s'en rendre maître ! Il la séduit par des ruses, comme Eve ; il l'attaque par des traverses, comme Job ; il la fascine par des illusions, comme Judas ; il l'allèche par des flatteries, comme il osa le tenter envers le divin Sauveur. N'est-ce pas une insouciance absurde, honteuse, criminelle, de n'être pas aussi occupés de nous sauver que le démon l'est de nous damner ?

Étonnante insouciance sur le salut.

Et cependant c'est une insouciance générale. Il n'y a personne faisant profession du Christianisme qui ne sache, qui ne croie que le salut est la plus importante des affaires. Tous les catéchismes

enseignent à l'enfant que c'est pour acquérir la vie éternelle qu'il a été créé. Toutes les chaires ne cessent de répéter qu'il n'y a que cette seule affaire qui soit nécessaire. Toutes les consciences crient que c'est celle dont il faut s'occuper de préférence. Et cependant, ô déplorable inconséquence de la raison humaine! ô funeste opposition des principes et de la pratique! la plupart des Chrétiens montrent par leur conduite qu'ils mettent le salut au dernier rang de leurs besoins; qu'ils le regardent comme la plus légère de leurs affaires. Combien ils sont rares ceux qui s'en occupent sérieusement, qui aiment à s'en entretenir, qui s'informent des moyens d'y parvenir! Quelle est la cause de cette funeste indifférence? Est-ce légèreté d'esprit? est-ce attachement aux choses de la terre? est-ce langueur, ou peut-être même défaut absolu de foi? Ce sont tous ces motifs qui, soit réunis, soit divisés, agissent sur la presque totalité des hommes, leur font négliger leur plus essentielle affaire. Les uns ne pensent point du tout à leur salut, et oublient profondément qu'ils soient au monde pour une fin quelconque. Les autres pensent au salut par intervalles très courts : ils en ont des idées superficielles, passagères, dont ils se laissent promptement distraire. Ceux-ci veulent bien le salut, mais à condition de concilier les soins qu'il exige avec ce qui y est inconciliable, avec les dissipations, les plaisirs, les vices du monde. Ceux-là consentent bien à renoncer aux vanités mondaines, mais dans un avenir éloigné, et quand ils en seront dégoûtés. D'autres, quand l'idée du salut et de ce qu'il faut faire pour l'obtenir se présente à leur esprit, la repoussent comme une importune qui vient troubler leurs jouissances et empoisonner leurs plaisirs. Il y en a même qui se sont endurcis contre cette pensée salutaire, qui se font une gloire de la regarder d'un œil tranquille, et qui ont l'affreuse intrépidité de braver l'éternité. Héros insensés du démon, pleins de courage pour affronter les feux de l'Enfer, pusillanimes pour soutenir les rigueurs de la pénitence.

Non, je ne puis croire, disait Tertullien, qu'une ame raisonnable soit capable d'un oubli aussi extravagant. Tous ces hommes qui s'occupent si peu de leur salut traiteront d'insensé le nautonier qui parcourrait les mers sans savoir à quel port il doit débarquer, le voyageur qui poursuivrait une longue route sans objet et sans but. Qu'ils retournent leurs pensées sur eux-mêmes. Quel jugement peuvent-ils porter de leur insouciance sur le terme de leur vie? A quoi leur sert la raison dont ils sont doués, si elle les abandonne dans la chose où elle leur est le plus nécessaire,

dans la chose pour laquelle elle leur a été principalement accordée? La sagesse qui n'est autre chose que la raison appliquée à la pratique, et dirigeant la conduite, la sagesse consiste en deux points : dans le choix de l'objet, dans l'emploi des moyens. Il ne suffit pas pour être sage de se proposer une fin quelconque, il faut en rechercher une que la raison avoue. Vous n'accordez pas ce titre à l'enfant qui place son bonheur dans des vains jouets prêts à se briser entre ses mains; au dissipateur qui, pour quelques instans d'un frivole plaisir, condamne tout le reste de sa vie à une douloureuse et humiliante misère. Il est bien plus insensé celui qui, ayant droit d'aspirer à une félicité sans mesure et sans terme, consent à le perdre, et se dévoue à un malheur interminable pour quelques jouissances passagères et fugitives. C'est une inconséquence révoltante de reconnaître l'alternative d'un bonheur éternel ou d'une éternelle damnation, et de préférer la damnation. Et que l'on ne dise pas qu'on veut réellement son salut. C'est une autre inconséquence également absurde de désirer une fin, et de se refuser aux moyens de l'atteindre, de vouloir se sauver et de faire ce qu'il faut pour se damner.

Et ce qui est le plus étonnant dans cette singulière inconséquence, c'est de voir quelquefois les hommes les plus prudens, les plus capables dans les affaires du monde, les hommes qui s'en occupent le plus constamment, qui les conduisent le plus habilement, être ceux qui négligent le plus leur salut, qui y pensent le moins, qui y donnent le moins de soins. Ils prendraient à injure, si on leur disait qu'ils n'entendent rien aux affaires temporelles, qu'ils ignorent leurs intérêts, qu'ils gouvernent mal leur maison, qu'ils s'acquittent avec nonchalance ou sans capacité de leurs emplois; qu'occupés de minuties, ils abandonnent les objets importans. Comment, avec tant de prétentions, souvent bien fondées, à la prudence mondaine, sont-ils aussi pleinement dépourvus de toute prudence chrétienne? Comment ne sentent-ils pas qu'ils méritent tous ces reproches? Comment ne se les font-ils pas à eux-mêmes? Sages à la fois et insensés, sages pour des bagatelles, insensés sur l'essentiel; sages à l'égard de ce qui passe, insensés sur ce qui est éternel; sages mondains, insensés Chrétiens. Interrogez-les sur les affaires dont ils sont chargés pour le monde : vous admirerez leur application à les étudier, leur justesse d'esprit à les démêler, leur sagacité à choisir les moyens, leur adresse à éviter les difficultés, leur prévoyance à juger les résultats, leur constance à poursuivre l'exécution. Mais quand Dieu les interrogera sur l'af-

faire dont il les avait chargés, qu'auront-ils à lui répondre? Oseront-ils lui dire qu'ils se sont fortement occupés de toutes les autres, qu'ils y ont supérieurement réussi, et que celle-là est la seule qu'ils aient négligée?

Causes de l'insouciance sur le salut.

Les enfans du siècle (le divin Sauveur appelait ainsi les infidèles) sont plus prudens dans les affaires du siècle que les enfans de lumière, c'est-à-dire les Chrétiens, ne le sont pour l'affaire de l'éternité. C'est que ces prétendus enfans de lumière sont dans le fait de véritables enfans du siècle. Les désirs des biens terrestres sont vifs et ardens de leur nature; le désir du bien céleste, faible et languissant. Les désirs des biens terrestres sont solides et constans dans leur durée rien ne les rebute : le désir du bien céleste est léger et transitoire; il se dissipe facilement, et se lasse promptement. Les désirs des biens terrestres sont prudens sur le choix de leurs moyens; ils ne prennent jamais le change : le désir du bien céleste est souvent inconsidéré, et se laisse aisément entraîner à des erreurs. Les désirs des biens terrestres affectent profondément; on reste inconsolable quand on n'a pu les réaliser : le désir du bien céleste ne fait qu'effleurer l'ame, on n'en est pas moins tranquille pour avoir perdu la grace. Si nous nous adressions à des hommes plus spirituels, nous leur dirions (et ce langage, consacré par la religion, serait avoué par la saine raison), nous leur dirions : Le salut étant infiniment plus important pour vous que tout ce que vous pouvez avoir d'autres affaires, vous devez faire, pour y parvenir, beaucoup plus que vous ne faites pour obtenir tout autre succès. Mais nous proportionnant à leur faiblesse, nous nous réduisons à leur demander, pour leur plus grand intérêt, ce qu'ils accordent journellement à leurs intérêts bien plus légers : nous nous contentons de les prier d'employer à leur sanctification les soins qu'ils apportent à leurs frivolités et peut-être à leurs crimes. Considérez, vous dit saint Chrysostôme, comment se conduit le commerçant relativement à un voyage dont il attend sa fortune; il ne néglige aucun des moyens qui peuvent le conduire à son terme. Notre vie est une navigation, non pas d'une terre à l'autre, mais de la terre au ciel; et nous l'entreprenons sans précaution, nous la poursuivons sans attention. Faisons, pour acquérir le bien suprême, seulement ce que nous voyons continuellement faire, ce que nous faisons nous-mêmes habituellement pour une fortune

périssable ; faisons-le avec le même zèle, avec la même suite, et nous deviendrons de grands saints. Guerriers qui, à travers les dangers et les fatigues, courez après une gloire que peut-être vous n'atteindrez pas, qui, si vous l'obtenez, passera, dont, en la supposant durable, vous ne jouirez pas long-temps, employez les mêmes efforts à poursuivre une gloire certaine, impérissable, qui suivra votre personne au delà des limites de la vie. Vous qui, dans les cours, travaillez infatigablement à entasser honneurs sur honneurs, dignités sur dignités, élevez votre ambition à une grandeur plus digne de vous : aspirez par des travaux aussi assidus à la couronne qui ceindra votre tête pendant toute l'éternité. Vous qui, dans la carrière du commerce, accroissez tous les jours sur la terre, à force de soins, une fortune qui peut-être vous échappera, qu'au moins vous êtes assuré d'abandonner un jour, mettez des soins aussi constans à amasser dans le ciel un trésor bien plus précieux que rien ne pourra vous ravir. Vous tous, de quelque état que vous soyez, qui faites votre étude de multiplier, de varier des plaisirs qui ne vous satisfont jamais pleinement, qui passent rapidement, qui laissent dans votre cœur toujours un vide, souvent le remords, quelquefois le dégoût, mettez une semblable application à vous procurer un bonheur pur et sans mélange, continu et sans variation, complet et sans inquiétude, éternel et sans fin.

Désordre de l'insouciance sur le salut.

Quand nous avons une affaire majeure, bien plus importante que toutes les autres, nous négligeons toujours les autres pour nous occuper principalement et presque uniquement de celle-là. Dans ce qui concerne le bien spirituel, c'est tout le contraire : notre salut est la seule affaire dont nous ne nous occupons pas ; c'est l'affaire que nous sacrifions au soin de toutes les autres. Il semblerait, à la manière dont nous y travaillons, que c'est la seule indifférente. Pour tout ce qui a rapport au monde, nous trouvons sans peine du temps. Les bienséances du monde, les soins domestiques, les affaires de l'état, les plaisirs ont leurs heures marquées ; tous nos momens y sont employés, il n'en reste plus pour le salut. Toutes les affaires temporelles, on est impatient de les conclure, on ne se donne pas de repos qu'elles ne soient terminées. L'affaire spirituelle n'est jamais pressée. On diffère sa conversion ; on remet à d'autres temps les exercices de religion, parce qu'on se trouve occupé de choses plus urgentes. Ainsi, par une interversion

d'idées, dirai-je déplorable, dirai-je insensée, dirai-je criminelle? nous traitons les biens éternels comme s'ils étaient frivoles, et les biens frivoles comme s'ils étaient éternels.

Si Dieu déclarait à tous les pauvres que pour s'enrichir ils n'ont besoin que de le vouloir; à tous les prisonniers, qu'ils recouvreront leur liberté seulement en la voulant; à tous les malades, qu'ils sont les maîtres de se rendre la santé par un acte de leur volonté, resterait-il un seul homme dans le monde qui ne fût riche, libre et sain? Ce n'est pas là ce qu'il nous offre : mais il nous fait des propositions bien plus avantageuses, et nous ne nous soucions pas de les accepter. Vous êtes, nous dit-il, pauvres des biens spirituels; tous les trésors de la grace sont à votre disposition. Vous êtes sous l'esclavage du démon; il ne tient qu'à vous de vous procurer la liberté des enfans de Dieu. Vos ames sont dans un état de langueur et d'infirmité habituelle; vous êtes les maîtres de les guérir, de leur rendre la santé et la vigueur. Pour obtenir ces biens, les plus précieux, les plus importans, les plus nécessaires de tous, une seule chose suffit : c'est de les vouloir; et la plupart des hommes ne les veulent pas. Il est donc évident que, dans le sein même de la religion, on fait plus de cas de la richesse, de la liberté, de la santé, que du salut. Et c'est une ame immortelle qui est si légèrement affectée de ce qui n'aura pas de fin!

Si cet ouvrage de votre salut, auquel Dieu vous ordonne de travailler, et auquel il attache votre sort de l'éternité; si cet ouvrage si important, si obligatoire pour vous, était confié à un autre, quels soins, quelle assiduité, quels travaux n'exigeriez-vous pas de lui! Et dans le cas où il s'y porterait avec cette négligence que vous y mettez, quelle indignation ne ressentiriez-vous pas contre lui! Tournez-la contre vous-même, homme indifférent à votre plus grand intérêt. Le danger auquel cet homme vous exposerait, vous vous y jetez volontairement; vous vous faites le mal qui vous irriterait contre lui. Et si, au lieu de votre propre salut, c'était du salut d'un autre que vous fussiez chargé, votre honneur, votre probité vous engageraient à y mettre toute l'attention, tout le soin, toute la suite, toute la peine dont vous êtes capable. C'est ainsi du moins que vous croyez devoir vous conduire, et que vous vous conduisez en effet lorsque des affaires importantes pour autrui vous sont commises. Croyez-vous l'obligation de travailler votre propre salut moins stricte, moins sacrée?

L'insouciance du salut cause d'autres désordres.

Le désordre de votre insouciance sur ce point essentiel a cela de plus criminel et de plus funeste, qu'il est le principe de tous vos autres désordres. Si vous vous laissez séduire par les préjugés mondains, si contraires aux maximes de l'Evangile, c'est parce que vous ne faites pas assez de cas de votre salut. Si vous vous laissez entraîner aux dissipations, aux vanités, aux plaisirs, aux dissolutions du monde qui vous éloignent de Dieu, c'est encore parce que vous ne faites pas assez de cas de votre salut. Si vous vous laissez emporter par vos passions qui vous précipitent dans une continuité de péchés, c'est toujours parce que vous ne faites pas assez de cas de votre salut. Pénétrez-vous vivement du principe que le salut est la seule chose nécessaire. Cette pensée, fortement imprimée dans votre esprit, fortifiera votre volonté, et la maintiendra ferme et inébranlable au milieu des tentations qui viendront l'assaillir de toutes parts. Quand un profit considérable, mais peu honnête, se présentera, dites-vous : Qu'est-ce que cet intérêt auprès de celui du salut? Que l'acquisition d'un rang élevé, que le sort de votre famille, dépendent d'une intrigue qui supplantera un rival, pensez à la gloire éternelle, devant laquelle tout l'éclat des grandeurs humaines n'est qu'une fumée qui s'évapore dans les mains qui veulent la saisir, et dont tout ce qui reste est de les avoir souillées. Si des plaisirs illégitimes viennent vous offrir leurs dangereuses amorces, levez les yeux vers le bonheur éternel, dont leur jouissance fugitive vous priverait. A toutes les ruses du démon, à toutes les illusions de la chair, opposez la nécessité du salut. C'est cette puissante considération qui soutint Joseph et Susanne, vivement sollicités et fortement menacés; c'est elle qui fortifia le courage des martyrs, placés entre la perte de leur vie et celle de leur ame ; c'est elle qui a fait tous les saints; c'est elle qui nous rendra semblables à eux, et qui nous amènera au même terme, si nous nous en pénétrons de même.

Notre vie n'est qu'un voyage vers le salut.

Nous connaissons cette maxime du grand Apôtre, et nous n'en doutons pas : Il n'y a point pour nous ici-bas une patrie permanente, nous en cherchons une dans l'avenir. Notre vie est le voyage, et la terre sur laquelle nous passons, la route par laquelle

nous tendons à cette cité mystérieuse dont parle l'apôtre saint Jean ; dans cette cité où rien de souillé ne doit entrer, où seront admis les seuls élus, et d'où seront bannis pour jamais tous les maux. Il fait bien peu de cas de son terme, le voyageur qui passe son temps à s'amuser dans les hôtelleries, qui s'écarte de son chemin pour tous les objets qu'il aperçoit de côté ou d'autre, qui se laisse entraîner dans des routes opposées quand elles lui paraissent plus agréables. Nous blâmons ces volages Israélites qui, par leurs crimes multipliés dans le désert, retardèrent pendant de si longues années leur arrivée dans la terre de Chanaan, où deux seulement d'entre eux eurent le bonheur de pénétrer. Leur marche vers cette terre de promission est l'emblème de la nôtre vers le séjour qui nous est destiné. Nous avons, comme eux, la colonne lumineuse d'un côté, et l'obscure de l'autre, la foi qui dirige nos pas, le ministère sacré établi par Dieu, qui nous conduit; la manne céleste qui nous fortifie, les ennemis qui s'opposent à notre passage, et que nous combattons, tandis que la tribu sainte lève les mains au ciel; les tables de notre auguste loi, le tabernacle où réside le Saint des saints. Mais aussi comme eux nous regrettons les ognons d'Egypte, nous murmurons contre les préceptes divins, nous nous révoltons contre le Seigneur, nous nous laissons séduire par les dangereuses beautés de Madian, nous sacrifions nos ames au veau d'or, à nos honteuses passions; et, par une dernière, hélas! et bien triste conformité, combien peu d'entre nous, exempts de ces criminelles prévarications, mériteront d'être reçus dans le séjour du repos et du bonheur !

Moyens d'acquérir le salut.

Les moyens de parvenir à ce terme si heureux et si nécessaire sont de vouloir avec fermeté, de s'en occuper avec assiduité, de le solliciter avec ferveur, d'y travailler avec persévérance. Nous ne parlerons pas ici de ce dernier moyen, qui sera le sujet d'une considération particulière.

Vouloir fermement le salut.

Il n'est que trop commun de voir confondre la velléité du salut avec la résolution ferme, absolue, inflexible. La velléité sans cesse contrariée et vaincue par des velléités contraires est une suite continuelle de combats et de défaites. Le paresseux veut et ne veut

pas, dit le Sage. C'étaient ces variations de son cœur flottant entre la vertu et le vice, entre le désir du salut et l'attachement à ses passions, entre Dieu et le monde, qu'exprime et que déplore si vivement saint Augustin dans ses Confessions. Il se peint lui-même dans les agitations qui précédèrent sa conversion, combattu par des volontés contraires dont aucune n'était pleine et entière; disputant avec lui-même, sans obtenir aucun résultat; n'ayant aucun désir qui ne fût aussitôt suivi du désir opposé; soupirant après son retour à Dieu et le redoutant; malheureux de sentir l'obligation de rompre ses chaînes, plus malheureux de n'en avoir pas la force; mais surtout malheureux des funestes contradictions qui le tourmentaient. Ce ne seront pas ces désirs si légers, si souvent étouffés par des désirs opposés qui vous acquerront le salut. Ils ne sont qu'une fausse monnaie dont la valeur est nulle dans le royaume de Dieu. Il n'arrivera pas au port, ce vaisseau, jouet des vents divers, qui le poussent sans relâche, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Après l'avoir long-temps ballotté, ils finiront par le précipiter dans l'abîme. Non seulement ces velléités incertaines ne vous servent à rien, elles vous nuisent, en ce qu'elles vous abusent, et que vous les prenez pour une volonté véritable. Oui, peut-être serait-il à désirer pour vous que vous n'eussiez jamais éprouvé ces sentimens, bons en eux-mêmes, mais insuffisans; que votre esprit n'eût point conçu ces pieuses pensées, pour en avorter. Il y aurait plus d'espérance que les mouvemens d'une prédication véhémente, que la menace de quelque danger, que la chute dans quelque calamité, que le rayon d'une grace puissante vous tirassent de votre léthargie. Mais les faux désirs dont vous vous laissez bercer vous entretiennent dans ce sommeil de mort, vous inspirent la sécurité, imposent silence à votre conscience, étouffent vos résolutions, arrêtent vos bonnes actions. Vous vous flattez que c'est un fil par lequel, dans votre éloignement, vous tenez encore à la religion, et qui vous y ramènera un jour; et c'est encore un lien de plus qui vous tient attaché à votre péché. Les désirs, l'Esprit-Saint nous l'apprend, tuent le paresseux.

Ce ne sont pas là les désirs qui forment les saints. Ce ne sont pas ceux-là qui firent donner à Daniel le titre d'homme des désirs. David soupire après le Seigneur, il désire le moment où il paraîtra en sa présence, comme le cerf altéré court après l'eau des fontaines; il déplore la longueur de son exil. Il conjure Dieu de retirer son ame de sa prison, pour aller rejoindre les justes qui l'attendent. Malheureux homme que je suis, dit saint Paul, qui me délivrera de

ce corps de mort? Ce sera la grace de Dieu au nom de Jésus-Christ notre Seigneur. Mon désir est de me voir dissous, et de me trouver avec Jésus-Christ. Voilà quelle est la volonté du salut qui obtient le salut; c'est une volonté vive et forte; c'est celle-là seule qui est efficace. Il ne suffit pas de vouloir se sauver; il faut, pour vouloir réellement le salut, vouloir fermement les moyens du salut: Jésus-Christ veut que tous les hommes soient sauvés. Voyez comment il manifeste cette volonté; considérez tout ce qu'il a fait pour l'effectuer.

Travailler fortement au salut.

Vous dites que vous voulez vous sauver. Pour juger quelle est votre volonté, je ne demande ni ce que dit votre langue ni même ce que souhaite votre cœur. Ce sont les faits que j'interroge: que faites-vous pour vous sauver? Vous dites que vous voulez vous sauver, et vous ne réprimez pas les emportemens de la colère. Vous dites que vous voulez vous sauver, et vous ne cessez pas ces gains iniques. Vous dites que vous voulez vous sauver, et vous ne restituez pas le bien mal acquis. Vous dites que vous voulez vous sauver, et vous ne rétractez pas vos calomnies. Vous dites que vous voulez vous sauver, et vous continuez des propos libres et scandaleux. Vous dites que vous voulez vous sauver, et vous ne rompez pas cette liaison dangereuse ou peut-être criminelle. Vous dites que vous voulez vous sauver, et vous ne réformez pas ces habitudes vicieuses. Vous dites que vous voulez vous sauver, et vous ne voulez rien faire de ce qui serait nécessaire, et vous faites tout ce qu'il faut pour vous damner. Vous êtes comme un homme qui, annonçant un terme à son voyage, prendrait volontairement la route diamétralement opposée. Non, je vous le soutiens, vous n'avez pas la volonté de vous sauver. Ce que vous éprouvez, et ce que vous ne voulez pas vous avouer, est la faiblesse qui vous tient partagé entre la crainte de l'avenir et la jouissance du présent; qui vous fait alternativement désirer, tantôt de conserver l'une, tantôt de vous préserver de l'autre. Ces désirs que vous ressentez, tout faibles qu'ils sont, ne sont pas criminels sans doute; Dieu les approuve, c'est même lui qui les inspire. Mais ce sont les effets des désirs qu'il récompense; ils n'ont plus à ses yeux aucun prix dès qu'ils restent stériles. Ce n'est pas celui qui crie: Seigneur, Seigneur, c'est celui qui fait la volonté du Père céleste qui entrera dans le royaume des cieux.

Manière de travailler au salut.

Quand vous avez à cœur de réussir dans une affaire de fortune, d'ambition, de passion, comment vous y prenez-vous? Suivez la même marche dans l'affaire de votre salut. Car la prudence chrétienne, essentiellement différente de la prudence mondaine dans les objets qu'elle se propose, y ressemble beaucoup dans les moyens qu'elle emploie. Trois principes dans les affaires du monde dirigent ordinairement votre conduite : 1° examiner par soi-même les voies qui tendent au but, et ne pas s'en rapporter aveuglément à l'opinion et à l'exemple; 2° faire usage de tous les moyens sans en négliger aucun; 3° ne rien laisser à l'incertitude des événemens de ce qu'on peut lui ôter, et ne jamais mettre en péril ce qu'il est possible d'assurer. La prudence du salut consiste de même dans ces trois règles.

En premier lieu, dans vos affaires importantes de l'ordre temporel, vous n'adoptez pas tellement les opinions communes et populaires que vous ne vouliez voir par vous-même. Vous consultez quelquefois; mais ce sont les hommes les plus éclairés, et vous joignez à leurs avis vos propres réflexions. Pourquoi, dans la seule affaire du salut, vous conformez-vous sans hésiter, sans réfléchir, aux opinions du monde, aux exemples du monde? Ne devez-vous pas sentir, au contraire, que c'est de toutes les affaires celle où on doit le moins s'en rapporter au monde? parce que celui de qui dépend votre salut vous défend expressément de vous attacher au monde, de suivre le monde, et parce que toutes les maximes, toute la conduite du monde, sur le luxe, sur les plaisirs, sur l'ambition, sur la vengeance, sur la manière de s'enrichir, sur tous les points de la morale évangélique, sont diamétralement opposées aux maximes du salut. Quand vous avez un procès, est-ce de votre adversaire que vous prenez les moyens de le gagner?

En second lieu, quand vous voulez réussir dans une entreprise, vous avez le double soin de n'omettre rien d'utile, de ne rien vous permettre de nuisible. Est-ce ainsi que vous conduisez l'entreprise de votre éternité? Et observez que dans celles du monde, un moyen négligé peut être remplacé par un autre, une erreur est promptement réparée. Ici tous les moyens sont indispensablement nécessaires; toutes les fautes font manquer le but. L'oracle divin y est positif. En vain aurez-vous observé toute la loi, si vous la violez en un point, vous êtes coupable d'une infraction totale. Et c'est ici

un abus commun, même parmi les personnes qui se piquent de religion. On se flatte d'être dans la voie du salut, parce qu'on évite quelques vices grossiers, parce qu'on pratique quelques œuvres de piété, de charité, peut-être même de mortification ; et cependant on se permet sans scrupule tout ce qui plaît dans le monde. On prend de la loi ce qui ne contrarie pas sa passion ; mais, sur ce qui touche l'objet chéri, on ne veut pas se relâcher. L'avare approuve les préceptes qui condamnent le luxe. Le libertin applaudit aux sermons contre l'avarice. Le vindicatif entend sans répugnance réprouver l'intempérance. L'ambitieux déclame volontiers contre l'oisiveté. L'orgueilleux se plaît à censurer la débauche. C'est une tentative chimérique que de vouloir allier des choses incompatibles: le salut et un seul vice ; la conscience et le plaisir; le service de Dieu, et la violation de sa loi; l'arche du Seigneur et l'idole de Dagon. Entre le sentier étroit qui conduit au ciel et la voie large qui mène à l'Enfer, on en imagine une troisième, pas aussi spacieuse que celle des excès, pas aussi resserrée que celle des saints; mitoyenne entre la grace et les sens, entre Dieu et le monde : illusion bien commune et en même temps bien funeste. Une seule route mène au salut, toutes les autres à la perdition. Il n'y a qu'un moyen de se sauver, c'est l'observation absolue et sans exception de tous les préceptes. Il y a autant de moyens de se damner qu'il y a de préceptes qu'on peut enfreindre.

En troisième lieu, vous faites consister votre prudence à ne point commettre au hasard des événemens les choses importantes ; et, dans les choix qui intéressent votre fortune ou votre ambition, à prendre toujours le parti le plus sûr. Pourquoi, dans la plus importante de vos affaires, vous écartez-vous de cette règle si sage? Vous savez, et l'Esprit vous le déclare, que quiconque aime le péril y périra; et vous aimez à vous y exposer. Vous savez que ne vouloir s'abstenir que de ce qui est positivement défendu, c'est se mettre dans le risque de le commettre, et vous vous permettez sans difficulté tout ce dont vous ne voyez pas une interdiction précise. Vous savez qu'une vie de mollesse et de dissipation est difficilement sans péché, et vous continuez de la mener. Vous savez que telle société présente, par ses maximes et ses exemples, des encouragemens au péché, et vous ne cessez de la fréquenter. Vous savez qu'un attachement qui ne vous a pas conduit tout-à-fait au crime n'est cependant pas conforme à l'exacte pureté, et vous l'entretenez toujours. Vous savez que le délai dans l'exécution de vos résolutions les annule, et vous les différez continuellement.

En tout cela vous devez reconnaître que la route sur laquelle vous marchez n'est pas la plus sure; qu'elle est au moins douteuse, si même elle n'est pas certainement mauvaise. Vous craindriez d'exposer votre corps à une contagion, et vous y transportez intrépidement votre ame. Vous ne redoutez le risque que pour lui, vous le bravez pour elle. Vous le préservez avec soin de tout péril vous la livrez avec indifférence à tous les dangers.

Demander à Dieu le salut.

Ce n'est pas encore assez de désirer notre sanctification, d'y travailler, de l'assurer; il est encore nécessaire de la demander à Dieu : c'est lui qui nous l'accorde. Si le salut est le prix de nos efforts, il est en même temps le don de sa grace. Nous plantons, nous arrosons; mais c'est lui qui donne l'accroissement. Demandons-lui donc pour la vie future, la gloire; pour la vie présente, la grace qui y conduit ; que notre fidélité nous les mérite, que nos vœux nous les obtiennent.

Prétextes du peu de soin du salut.

Pour excuser le peu de soin qu'on prend de sa plus importante affaire, j'entends alléguer deux prétextes différens : les uns prétendent que les devoirs de leur état ne leur laissent pas le temps de s'occuper du salut; les autres disent que le salut est tellement difficile qu'ils n'osent l'entreprendre. Les premiers sont détournés, les seconds découragés. Suivons-les dans leurs frivoles excuses, et montrons à ceux-là qu'ils se font une vaine illusion, à ceux-ci qu'ils s'abandonnent à une pusillanimité funeste.

Premier prétexte, les affaires.

Quand Jésus-Christ vous déclare que le salut est la seule chose nécessaire, il ne vous dit pas que vous deviez, pour l'acquérir, manquer aux devoirs de votre état, abandonner vos affaires temporelles. Votre erreur consiste dans une fausse interprétation de sa maxime. Auteur de la société, il distribue les hommes dans les divers états qui la composent; il ordonne impérativement l'accomplissement des devoirs attachés à ces conditions. Ainsi Dieu vous ayant placé dans votre état, lorsque vous en remplissez les obligations, lorsque vous en suivez les affaires, vous n'enfreignez

pas ses lois, vous les observez; vous ne contrariez pas l'affaire du salut, vous y travaillez. Dieu a établi entre votre état et votre salut la correspondance qui est entre la fin et le moyen. Le salut est le terme qu'il vous propose; l'état est la route sur laquelle il vous place pour y arriver. Lors donc que vous prétextez les fonctions de votre profession pour vous dispenser des soins de votre sanctification, vous opposez entre elles des choses qui sont intimement unies; vous vous faites un obstacle au salut de ce qui est un des plus grands moyens de salut. Ce serait en manquant aux devoirs de votre état, fût-ce pour les exercices de piété, que vous vous fermeriez l'entrée du ciel.

Oui, c'est une idée fausse et injurieuse à la religion de prétendre que la piété détourne des occupations temporelles. Les païens intentaient ce reproche au christianisme; les impies de nos jours le renouvellent, et vous l'autorisez en le faisant servir d'excuse à votre négligence. Les pratiques les plus pieuses, les plus utiles en elles-mêmes deviennent blâmables, irréligieuses, nuisibles, dès qu'elles se font au préjudice des devoirs d'état. Il est bon de les y ajouter; elles sont incapables de les remplacer. Approuveriez-vous un serviteur qui, faisant beaucoup d'ouvrage que vous ne lui commanderiez pas, manquerait à votre service?

Il ne suffit pas de dire vaguement que les occupations attachées à votre état empêchent celles du salut. Il faudrait dire quelles sont ces occupations qui vous distraient, quels sont les soins dont elles vous détournent. Nommez une vertu chrétienne, citez un précepte de l'Evangile, indiquez un devoir de religion, incompatible avec vos occupations civiles; et réciproquement cherchez, entre vos obligations civiles, quelle est celle qui contrarie les obligations religieuses. Tout état est au contraire par lui-même un moyen général de salut; chaque état en présente de particuliers. Chacun d'eux a ses vertus spéciales à pratiquer, ses devoirs à observer, ses grâces à mettre à profit, ses dangers à éviter, ses obstacles à surmonter, ses traverses à essuyer, ses tentations à vaincre. Pouvez-vous douter que les moyens les plus efficaces, les plus assurés de vous sauver ne soient ceux que Dieu lui-même vous a préparés dans la condition qu'il vous a choisie? Etudiez les livres sacrés; parcourez les fastes de l'Eglise: dans toutes les professions vous trouverez des saints. Manquaient-ils aux devoirs de leur état, ou violaient-ils les préceptes de la religion?

Il se conforme donc à la loi divine, celui qui remplit ses devoirs de citoyen: mais réciproquement celui-là remplit le plus parfaite-

ment ses devoirs de citoyen, qui s'en acquitte pour se conformer à la loi divine. En faisant entrer les obligations civiles dans l'ordre de ses obligations, la religion leur imprime son auguste caractère, les consacre par ses préceptes, les fonde sur ses motifs, les fortifie de sa sanction, leur communique sa stabilité. L'homme n'y voit que des rapports avec ses semblables; leur perspective s'agrandit aux yeux du Chrétien. C'est avec Dieu même qu'elle lui découvre des relations; c'est de Dieu qu'il reçoit ses devoirs d'état; c'est à Dieu qu'il obéit en les accomplissant; c'est à Dieu qu'il rendra compte de leur observation; c'est Dieu qui l'en récompensera. Combien deviennent plus assurées ces obligations, quand la foi les impose, quand la religion les règle, quand l'espérance les soutient, quand la charité les anime, quand la piété les sanctifie!

Ne nous dites donc plus que vos occupations vous détournent du salut. Ce n'est pas votre vraie raison, c'est le prétexte dont vous la palliez. Ce n'est pas hors de vous, c'est dans vous qu'est votre motif. Ce ne sont pas vos emplois, ce sont vos passions qui vous arrêtent. Remplissez en esprit de religion les devoirs que votre état vous impose, et vous les remplirez avec honneur dans cette vie, avec utilité pour l'autre. Ne séparez pas ce que Dieu a voulu qui fût inséparablement uni, votre état dans le monde et votre état de Chrétien. Soyez magistrat chrétien, administrateur chrétien, guerrier chrétien, négociant chrétien; et vous serez sûrement, complétement, parfaitement, magistrat, administrateur, guerrier, négociant. Suivez avec fidélité la loi céleste, et toutes les lois terrestres seront exactement observées.

Second prétexte, la difficulté.

On est encore arrêté dans le travail du salut par la difficulté d'y réussir. Les obstacles, dit-on, sont si grands que peu d'hommes les surmontent. Je n'ai pas plus de force que les autres, je sens mon impuissance, je tenterais en vain ce qu'il m'est impossible d'exécuter.

Cette excuse n'est pas nouvelle. Elle fut présentée à Jésus-Christ: et qu'y répondit-il? Que la difficulté du salut est une raison pour faire de plus grands efforts; que le peu de personnes qui se sauvent doit nous engager à un travail plus assidu, pour être de ce petit nombre. Soyez dans une maison enflammée, dans un navire prêt à s'abîmer, la difficulté de vous en retirer vous en fera-t-elle négliger les moyens? Ne ferez-vous pas d'autant plus d'efforts que

vous éprouverez plus d'obstacles ? Que vous vous trouviez forcé de rester dans un pays que la contagion ravage, le nombre des victimes qu'elle s'immole ne sera-t-il pas une raison de multiplier vos précautions ? Et le salut n'est-il pas un bien assez grand pour être obtenu par des travaux, acheté par des sacrifices, conquis par des combats ?

Et quels sont les hommes qui se plaignent de la difficulté du salut ? Ce sont ceux qui l'ont rendu difficile, qui continuellement le rendent tel, par tout ce qu'ils font pour le contrarier. Il est difficile sans doute, il est même impossible à ceux qui refusent d'y travailler. Mais ont-ils droit de se plaindre d'une difficulté qu'ils n'ont jamais essayé de surmonter ?

Oui, le salut serait difficile à vos seuls efforts. Mais comptez-vous pour rien les secours de tout genre prêts à venir à l'aide de vos premiers efforts ? En vous donnant le salut pour terme, la bienfaisance infinie a multiplié pour vous les moyens d'y parvenir ; et sans parler des dons de l'ordre surnaturel, qui vous sont promis, et dont vous avez si souvent fait l'épreuve, dans l'ordre naturel tout peut être employé au salut : la santé et la maladie ; la pauvreté et la richesse ; la grandeur et l'humiliation ; la félicité et les tribulations. Il n'y a pas un moment dans notre vie où nous ne puissions faire un pas vers le salut. Il n'y a pas une circonstance qui ne nous présente, ou une invitation, ou un encouragement, ou une bonne action à faire, ou une victoire à remporter. Si la Providence nous eût laissés les maîtres de choisir à notre gré les moyens de salut, aurions-nous pu en imaginer de plus nombreux, de plus variés, de plus puissans, de plus faciles que ceux dont la bonté suprême nous gratifie à chaque instant ?

Conclusion.

Elevons donc nos regards vers cette patrie, seul objet digne de tous nos vœux, de toutes nos démarches. Contemplons cette multitude de saints qui nous y ont précédés, qui nous y appellent, qui nous tendent les bras pour nous attirer, qui nous présentent leurs exemples pour nous encourager. Ils nous disent du séjour de la gloire : Ces obstacles qui vous effraient ne sont pas plus insurmontables pour vous que pour nous. Ces passions qui vous tourmentent, nous les avons aussi éprouvées. Ces plaisirs qui vous retiennent nous étaient pareillement offerts ; cette faiblesse dont vous vous lamentez, nous la ressentions de même. Nous fûmes tout ce

que vous êtes : il ne tient donc qu'à vous de devenir ce que nous sommes. (Le C. de La Luzerne, *Considérations sur divers points de morale.*)

Nécessité du salut, et l'usage que nous en devons faire contre les plus dangereuses tentations de la vie.

On parle du salut comme d'une affaire souverainement importante, et on a raison d'en parler de la sorte; mais c'est trop peu dire : il faut ajouter que c'est une affaire absolument nécessaire; et ce fut l'idée que le Sauveur des hommes en voulut donner à Marthe, dans cette grande leçon qu'il lui fit : « Marthe, vous vous inquiétez « et vous vous embarrassez de bien des choses; mais une seule chose « est nécessaire [1]. »

Ce n'est donc point seulement une affaire d'une importance extrême que le salut, mais une affaire d'une absolue nécessité. Entre l'un et l'autre la différence est essentielle. Qu'on me fasse entendre qu'une affaire m'est importante et très importante, je conçois précisément par là que je perdrai beaucoup en la perdant, sans qu'il s'ensuive néanmoins que dès lors tout sera perdu pour moi, et qu'il ne me restera plus rien. Mais que ce soit une affaire absolument nécessaire, et seule nécessaire, je conclus et je dois conclure que si je venais à la perdre, tout me serait enlevé, et que ma perte serait entière et sans ressource : or tel est le salut.

Affaire nécessaire, et seule nécessaire : nécessaire, puisque je ne puis me passer du salut; seule nécessaire, puisque, hors le salut, il n'y a rien dont je ne puisse me passer. Je dis nécessaire, puisque je ne puis me passer du salut : car c'est dans le salut que Dieu a renfermé toutes mes espérances, en me le proposant comme fin dernière, et c'est de là que dépend mon bonheur pendant toute l'éternité. Je dis seule nécessaire, puisqu'il n'y a rien, hors le salut, dont je ne me puisse passer : car je puis me passer de tout ce que je vois dans le monde; je puis me passer des richesses du monde, je puis me passer des honneurs et des grandeurs du monde, je puis me passer des aises et des récréations du monde. Tout cela, il est vrai, ou une partie de tout cela, peut m'être utile, par rapport à la vie présente, suivant l'état et la condition où je me trouve; mais enfin je puis me passer de cette vie présente et mortelle, et il faudra bien tôt ou tard que je la perde. Par conséquent, je n'ai de fond à

[1] Luc., x.

faire que sur le salut : c'est là que je dois tendre incessamment, uniquement, nécessairement, à moins que, par un affreux désespoir, je ne consente à être immanquablement, pleinement, éternellement malheureux.

Terrible alternative ; ou un malheur éternel qui est la damnation, ou une éternelle béatitude qui est le salut! Voilà sur quoi je suis obligé de me déterminer, sans qu'il y ait aucun tempérament à prendre. Le ciel ou l'enfer, point d'autre destinée. Si je me sauve, le ciel est à moi, et il ne me sera jamais ravi; si je me damne, l'enfer devient irrémissiblement mon partage, et jamais je ne cesserai d'y souffrir; car la mort n'est point pour nous un anéantissement : ce n'est point, comme pour la bête, une destruction totale. Au contraire, l'homme en mourant ne fait que changer de vie; d'une vie courte et fragile, il passe à une vie immortelle et permanente; vie qui doit être pour les élus le comble de la félicité et le souverain bien, et vie qui sera pour les réprouvés la souveraine misère et l'assemblage de tous les maux. Ainsi Dieu, dans le conseil de sa sagesse, l'a-t-il arrêté, et ses décrets sont irrévocables. Voilà ma créance, voilà ma religion.

De là même, affaire tellement nécessaire qu'il ne m'est jamais permis, en quelque rencontre que ce soit, ni pour qui que ce soit, de l'abandonner. Un père peut sacrifier son repos et sa santé pour ses enfans; un ami peut renoncer à sa fortune, et se dépouiller de tous ses biens pour son ami; bien plus, il peut en faveur de cet ami sacrifier jusqu'à sa vie. Mais s'agit-il du salut, il n'y a ni lien du sang et de la nature, ni tendresse paternelle, ni amitié si étroite qui puisse nous autoriser à faire le sacrifice d'un bien supérieur à toute liaison humaine et à toute considération.

Plutôt que de consentir à la perte de mon ame, je devrais, s'il dépendait de moi, laisser tomber les royaumes et les empires; je devrais laisser périr le monde entier. Et ce n'est point encore assez : car, selon les principes de la morale évangélique , et selon la loi de la charité que je me dois indispensablement à moi-même, non seulement il ne m'est point libre de sacrifier, en quelque manière que ce puisse être, mon salut, mais il ne m'est pas même permis de le hasarder et de l'exposer. Le seul danger volontaire, si c'est un danger prochain, est un crime pour moi; et quoi qu'il m'en pût coûter, ou pour le prévenir, ou pour en sortir, je ne devrais rien ménager ni rien épargner, fallût-il en venir à toutes les extrémités; fallût-il quitter père, mère, frères, sœurs; fallût-il m'arracher l'œil ou me couper le bras : pourquoi cela? toujours par cette grande rai-

son de la nécessité du salut, qui prévaut à tout et l'emporte sur tout.

Allons plus loin, et, pour nous faire mieux entendre, réduisons ceci à quelques points plus marqués et plus ordinaires dans la pratique. Je prétends donc que cette nécessité du salut, bien méditée et bien comprise, est avec le secours de la grâce le plus prompt et le plus puissant préservatif contre toutes les tentations dont nous pouvons être assaillis, chacun dans notre état. Mais sans embrasser trop de choses, et sans nous engager dans un détail infini, bornons-nous à certaines tentations particulières, plus communes, plus spécieuses, plus violentes, qui naissent de la nécessité et du besoin où l'on peut se trouver en mille occasions, par rapport aux biens temporels et aux avantages du siècle : je m'explique.

Il y a des extrémités fâcheuses où se trouvent réduites une infinité de personnes; et que fait alors l'ennemi de notre salut, ou, pour mieux dire, que fait la nature corrompue? que fait la passion et l'amour-propre, plus à craindre mille fois pour nous que tous les démons? C'est dans des conjonctures si critiques et si périlleuses que tout concourt à nous séduire et à nous corrompre. Le prétexte de la nécessité nous devient une prétendue raison dont il est difficile de se défendre, et la conscience n'a point de barrières si fortes que cette nécessité ne puisse nous faire franchir. Par exemple, on manque de toutes choses, et pourvu qu'on voulût s'écarter des voies de l'équité et de la bonne foi, on ne manquerait de rien; on aurait non seulement le nécessaire, mais le commode, et on l'aurait abondamment. On voit déchoir sa famille de jour en jour, elle est sur le point de sa ruine; et pourvu qu'on voulût entrer dans les intrigues criminelles d'un grand, et seconder ses injustes desseins, on s'en ferait un patron qui la soutiendrait et l'élèverait. On est embarqué dans une affaire de conséquence; c'est un procès dont la perte doit causer un dommage irréparable : il est entre les mains d'un juge accrédité dans sa compagnie; et au lieu de solliciter ce juge assez inutilement, si l'on voulait, aux dépens de la vertu, écouter de sa part d'autres sollicitations et y condescendre, on pourrait ainsi se procurer un arrêt favorable et un gain assuré. On a un ennemi dont on reçoit mille chagrins; c'est un homme sans raison et sans modération, qui nous butte en tout, qui nous persécute; et si l'on voulait user contre lui de certains moyens qu'on a en main, on serait bientôt à couvert de ses atteintes. Quel empire ne faut-il pas prendre sur soi et sur les mouvemens de son cœur pour ne pas succomber à de pareilles tentations et pour demeurer ferme dans son devoir?

Car, encore une fois, de quoi n'est-on pas capable quand la nécessité presse, et à quoi n'a-t-elle pas porté des millions de gens qui du reste avaient d'assez bonnes dispositions et n'étaient de leur fond ni vicieux ni méchans! De combien d'iniquités la pauvreté et l'indigence n'est-elle pas tous les jours le principe! combien a-t-elle fait de scélérats, de traîtres, de parjures, d'impies, d'impudiques, de ravisseurs du bien d'autrui, et de meurtriers qui sans cela ne l'auraient jamais été, qui ne l'ont été en quelque manière que malgré eux et qu'avec toutes les répugnances possibles; mais enfin qui l'ont été parce qu'ils ont cru y être forcés! Non seulement ils l'ont cru, mais de là souvent ils se sont persuadés que jusque dans leurs crimes ils étaient excusables; et voilà ce qui rend encore la nécessité plus dangereuse. On se fait aisément de fausses consciences, on étouffe tous les remords du péché, on se dit à soi-même que, dans la situation où l'on est et dans toutes les circonstances qui l'accompagnent, il n'y a point de loi, et que tout est permis; on exagère cet état, dont on veut se prévaloir, et l'on prend pour dernière extrémité et pour nécessité absolue ce qui n'est que difficulté, qu'incommodité, que l'effet d'une imagination vive et d'une excessive timidité. Quoi qu'il en soit, tout cela mène à d'étranges conséquences, et les suites en sont affreuses.

Or, quel est pour nous, en de semblables attaques, le plus solide appui et le soutien le plus inébranlable? le voici. C'est de se retracer fortement le souvenir de cette maxime fondamentale: « Il n'y a qu'une chose nécessaire [1]; c'est de s'armer de cette pensée, » selon la figure de l'Apôtre, « comme d'une cuirasse, comme d'un casque, comme d'un bouclier qui résiste aux traits les plus enflammés [2] » de l'esprit tentateur, et que rien ne peut pénétrer; c'est, dis-je, d'opposer nécessité à nécessité, la nécessité de sauver son ame, qui est une nécessité capitale et souveraine, à la nécessité de sauver sa fortune, de sauver ses biens, de sauver sa vie.

Car je dois ainsi raisonner: Il est vrai, je pourrais rétablir mes affaires, si je voulais relâcher quelque chose de cette intégrité si exacte et si sévère, qui n'est guère de saison dans le temps où nous sommes, et qui m'empêche de faire les mêmes profits que tant d'autres: mais en me rétablissant ainsi selon le monde, je me perdrais selon Dieu, je perdrais mon ame: or, il la faut sauver. Il est vrai, si je ne me rends pas à telle proposition qu'on me fait, je choquerai le maître

[1] Luc., x. — [2] Ephes., vi.

qui m'emploie; j'aliènerai de moi le protecteur qui m'a placé, et qui peut dans la suite me faire encore monter plus haut; je serai obligé de me retirer, et n'ayant plus personne qui s'intéresse pour moi, ni qui m'avance, je resterai en arrière; et que deviendrai-je? Il n'importe: en acquiesçant à ce qu'on me demande, j'offenserais un maître bien plus puissant que tous les maîtres et tous les potentats de la terre, et, pour conserver de vaines espérances, je sacrifierais mon ame et je la damnerais : or, il la faut sauver. Il est vrai, l'occasion est belle de me tirer de l'oppression où je suis et d'abattre cet homme qui ne cesse de me nuire et de me traverser; mais en me délivrant des poursuites d'un ennemi qui, malgré toutes ses violences, et quoi qu'il entreprenne contre moi, ne peut après tout me faire qu'un mal passager, je me ferais un autre ennemi bien plus redoutable, qui est mon Dieu, et qui, de son bras vengeur, peut également et pour toujours porter ses coups sur les ames comme sur les corps. A quoi donc exposerais-je mon ame ? or, il la faut sauver. Il est vrai ma condition est dure, et je mène une vie bien triste; je n'ai rien, et je ne vois point pour moi de ressource. On me fait les offres les plus engageantes, et, si je les rejette, me voilà dans le dernier abandonnement et dans la dernière misère; mais d'ailleurs je ne les puis accepter qu'au préjudice de l'honneur, et surtout qu'au préjudice de mon ame: or, il la faut sauver. Oui, il le faut, et à quelque prix que ce soit, et quelque peine qu'il y ait à subir. Il le faut, et quelque infortune, quelque décadence, quelque malheur qui en doive suivre par rapport aux intérêts humains. Il le faut, car c'est là le seul nécessaire, le pur nécessaire. Encore une fois, je dis le pur, le seul nécessaire, parce qu'en comparaison de ce nécessaire rien n'est proprement ni ne doit être censé nécessaire, parce que dès qu'il s'agit de ce nécessaire, toute autre chose, qui s'y trouve en quelque sorte opposée, cesse dès lors d'être nécessaire, parce que c'est à ce nécessaire que doivent se rapporter, comme à la règle primitive et invariable, toutes mes délibérations, toutes mes résolutions, toutes mes actions.

Ce fut ainsi que raisonna la chaste Susanne, lorsqu'elle se vit attaquée de ces deux vieillards qui voulurent la séduire, et qui la menaçaient de la faire périr, si elle ne consentait à leur passion. Que ferai-je, dit-elle, dans le cruel embarras où je suis? quelque parti que je prenne, je ne puis éviter la mort: mais il vaut mieux que je périsse par vos mains que de pécher en la présence de mon Dieu, et de périr éternellement par l'arrêt de sa justice. Ce fut ainsi que raisonna le généreux Éléazar lorsque de faux amis le sollici-

taient de manger des viandes défendues selon la loi, et de se garantir par là de la colère du prince. Ah! répondit ce zélé défenseur de la religion de ses pères, en obéissant au prince et en suivant le conseil que vous me donnez, je pourrais, pour le temps présent, me sauver du supplice où je suis condamné, et prolonger ma vie de quelques années; mais, vif ou mort, je ne me sauverai pas des jugemens formidables du Tout-Puissant; et qu'y a-t-il de si rigoureux que je ne doive endurer plutôt que d'encourir sa haine et de renoncer à ses promesses? C'est ainsi que raisonnait saint Paul, ce vaisseau d'élection, et ce docteur des nations. Il se représentait tout ce qu'il y a de plus effrayant, de plus affligeant, de plus désolant. Il supposait que la tribulation vînt fondre sur lui de toutes parts; qu'il fût accablé d'ennuis, pressé de la faim, tourmenté de la soif, environné de périls, comblé de malheurs; qu'il fût abandonné aux persécutions, aux croix, aux glaives tranchans; que, dans un déchaînement général, tout l'univers se soulevât contre lui, la terre, la mer, toutes les puissances célestes, toutes les puissances infernales, toutes les puissances humaines; il le supposait, et à la vue de tout cela il s'écriait: *Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ?* Il allait plus loin; et, par la force de la grace qui le transportait, s'élevant au dessus de tous les événemens, il osait se répondre de lui-même, et ajoutait: Je le sais, et j'en suis certain, que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni le présent, ni l'avenir, ni ce qu'il y a de plus haut, ni ce qu'il y a de plus bas, ni quelque créature que ce soit, ne pourra me détacher de l'amour de Dieu, mon Seigneur et mon Sauveur [1]. » Voilà comme parlait ce grand Apôtre. Et d'où lui venait cette constance et cette fermeté insurmontables? c'est qu'il concevait de quel intérêt et de quelle nécessité il était pour lui de sauver son ame, en se tenant toujours étroitement et inséparablement attaché au Dieu de son salut.

Ce sont là, dit-on, de beaux sentimens, ce sont de belles réflexions; mais, après tout, on ne vit pas de ces sentimens ni de ces réflexions, et cependant il faut vivre. Avec ces réflexions on ne fait rien, et toutefois il faut avoir quelque chose, il faut faire quelque chose, il faut parvenir à quelque chose. J'en conviens, on ne vit pas de ces réflexions; mais de ces réflexions on apprend à mourir, si l'on ne peut vivre sans risquer le salut de son ame. Je l'avoue, avec ces réflexions on ne fait rien dans ce monde, on

[1] Rom., VIII.

n'amasse rien, on ne parvient à rien; mais de ces réflexions on apprend à se passer de tout, si l'on ne peut rien faire, ni rien amasser, ni parvenir à rien, sans exposer le salut de son ame. Disons mieux, on apprend de ces réflexions que c'est tout faire que de faire son salut, que c'est tout gagner que d'amasser un trésor de mérites pour le salut, que c'est parvenir à tout que de parvenir au terme du salut. Voilà ce que ces réflexions ont appris à tant de Chrétiens de l'un et de l'autre sexe: car malgré la corruption dont tous les états du monde ont été infectés, il y a toujours eu dans chaque état des fidèles de ce caractère, prêts à quitter toutes choses pour mettre en sûreté leur salut; il y en a eu, dis-je, et plaise au ciel qu'il y en ait toujours! La nécessité du salut était-elle autre chose pour eux que pour nous? Y étaient-ils plus intéressés que nous? Non, sans doute: c'était pour eux et pour nous la même nécessité; mais ils y pensaient beaucoup plus que nous, et, en y pensant plus que nous, ils la comprenaient aussi beaucoup mieux que nous. Pensons-y comme eux, méditons-la comme eux, nous la comprendrons comme eux; et en la comprenant comme ils l'ont comprise, nous en ferons comme eux notre affaire essentielle, et nous y adresserons toutes nos prétentions et toutes nos vues.

Mais, hélas! où les portons-nous? Quand je vois les divers mouvemens dont le monde est agité, et qui sont ce qu'on appelle le commerce du monde; quand je vois cette multitude confuse de gens qui vont et qui viennent, qui s'empressent et qui se tourmentent, toujours occupés de leurs desseins, et toujours en action pour y réussir et les conduire à bout; n'ayant que cela dans l'esprit, ne travaillant que pour cela, n'aspirant qu'à cela : au milieu de ce tumulte, j'irais volontiers leur crier avec le Sage : « Hommes dépourvus de sens et aussi peu raisonnables que des enfans à peine formés et sortis du sein de leur mère [1] », à quoi pensez-vous? que faites-vous? Hors une seule chose, tout le reste « n'est que vanité [2]; » et par une espèce d'ensorcellement, cette vanité vous charme, cette vanité vous entraîne, cette vanité vous possède aux dépens de l'unique nécessaire! Je le dirais aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, aux savans et aux ignorans. Malheur à quiconque ne m'écouterait pas; et dès à présent, malheur à quiconque demeure là-dessus dans une indifférence et un oubli qu'on ne peut assez déplorer!

[1] Sap., XII. — [2] Eccles., I.

Estime du salut et de la gloire du ciel, par la vue des grandeurs humaines.

C'est une morale ordinaire aux prédicateurs, d'inspirer du mépris pour toutes les pompes et toutes les grandeurs du monde. Ils en font des peintures les plus propres à les rabaisser dans notre estime et à les dégrader. De la manière qu'ils en parlent et dans les termes qu'ils s'en expliquent, ce ne sont que de vaines apparences, que des fantômes et des illusions qui nous séduisent, et dont nous devons, autant qu'il est possible, détourner nos regards. A Dieu ne plaise que je prétende en aucune sorte déroger à la vérité et à la sainteté de cette morale! Je l'ai prêchée comme les autres en plus d'une rencontre, et je suis bien éloigné de la contredire, puisque ce serait me contredire moi-même. Mais après tout, quoi que nous en puissions dire, il faut toujours convenir que ces grandeurs et ces pompes humaines, si méprisables d'ailleurs, ne laissent pas d'avoir quelque chose en effet de pompeux et de brillant, quelque chose de grand et de magnifique, et c'est par où il me semble non seulement qu'il est permis, mais qu'il peut être très utile à un Chrétien de les envisager, pourvu qu'on les envisage chrétiennement: donnons jour à cette pensée.

« Les cieux, » dit le Prophète royal [1], nous « annoncent la gloire « de Dieu, et le firmament, » dont il est l'auteur, « nous fait con« naître l'excellence de l'ouvrier qui l'a formé. » Aussi est-ce en conséquence de ce principe, et conformément à cette parole du Prophète, que l'Apôtre saint Paul reprochait aux sages de l'antiquité de n'avoir pas glorifié Dieu selon la connaissance qu'ils en avaient par ses ouvrages. Car toutes les choses visibles, ajoutait ce docteur des gentils, tous les êtres dont nos sens sont frappés, et qui se présentent à nos yeux avec leurs perfections, nous découvrent les perfections invisibles du souverain Maître qui les a créés : tellement que les philosophes mêmes du paganisme ont été inexcusables de ne pas rendre à ces perfections divines qu'ils ne pouvaient ignorer le juste tribut de louanges qui leur était dû. Or, voilà, par proportion et suivant la même règle, à quoi nous peut servir la vue de ce que nous appelons grandeurs et pompes du monde. Ce sont des images, quoique imparfaites, des grandeurs célestes, et de cette gloire qui nous est promise sous le terme de salut. Ce sont des ébauches où nous est représenté, quoique très légèrement, ce que Dieu prépare à ses élus dans le séjour de la béatitude. Ce sont,

[1] Psal. XVIII.

pour ainsi parler, comme des essais de la magnificence du Seigneur, qui nous donne à juger quelles richesses immenses il versera dans le sein de ses prédestinés, de quel éclat il les couronnera, de quelles délices et de *quels torrens de joie il les enivrera* [1], quand il lui plaira de les retirer de cette région des morts où nous sommes, et de les introduire dans la terre des vivans; quand il les fera sortir de ce désert où nous passons, et qu'il les recevra dans la bienheureuse Jérusalem; quand il fera finir pour eux cet exil où nous languissons, et qu'il les établira dans leur glorieuse patrie; quand il leur ouvrira ses tabernacles éternels, qu'il en étalera à leurs yeux toutes les beautés, tous les trésors, qu'il les revêtira de sa divine clarté et les élèvera dans les splendeurs des saints; enfin, quand il les mettra en possession de ce salut qu'ils ne voyaient auparavant *que sous des figures énigmatiques et comme dans un miroir* [2], mais dont ils connaîtront alors le prix, parce qu'ils le verront et qu'ils commenceront à en jouir.

Voilà, dis-je, de quoi les pompes et les grandeurs du siècle nous tracent quelque idée, et une idée assez forte pour exciter tout notre zèle à la poursuite du salut et à la conquête du royaume de Dieu. Car, d'une part, considérant ces grandeurs mortelles, et y en ajoutant même encore de nouvelles, autant que j'en puis imaginer, et, d'autre part, consultant la foi et méditant ces paroles du grand Apôtre, « que l'œil n'a jamais rien vu, que l'oreille n'a jamais rien « entendu, que le cœur de l'homme n'a jamais rien pensé ni rien « compris qui égale ce que Dieu destine à ceux qu'il aime, et dont « il sera éternellement aimé [3], quelle conséquence dois-je tirer de l'un et de l'autre? Je m'attache au raisonnement de saint Chrysostôme, et je dis : Quelque mépris que je fasse de la terre et que j'en doive faire, il m'est toutefois évident que j'y vois des choses merveilleuses; il ne m'est pas moins évident qu'on m'en rapporte encore d'autres plus surprenantes et plus admirables; et si je veux laisser agir mon imagination et lui donner l'essor, que n'est-elle pas capable de se figurer au dessus même et de tout ce que je vois et de tout ce que j'entends? Cependant ni tout ce que je vois, ni tout ce que j'entends, ni tout ce que je puis me figurer, non seulement selon les idées naturelles et raisonnables, mais par les fictions les plus excessives et les plus outrées, n'approche point de ce que j'espère après cette vie, et de ce que Dieu a fait pour moi dans un autre monde que celui-ci. Quand je vois tout cela, quand

[1] Psal. xxxv. — [2] I Cor., xiii. — [3] Ibid., ix.

je l'entends, que je me le figure, j'en suis charmé; mais tout cela néanmoins n'est point la gloire que j'attends, tout cela ne peut être mis en comparaison avec la gloire que j'attends, tout cela n'est rien auprès de la gloire que j'attends; et si je multipliais tout cela, si je le redoublais, si je l'accumulais sans mesure, après y avoir épuisé toutes les puissances de mon ame et toutes les forces de mon esprit, tout cela serait toujours infiniment au dessous de la gloire que j'attends. Qu'est-ce donc, mon Dieu, que cette gloire? qu'est-ce que ce salut? mais en même temps, Seigneur, qu'est-ce que l'homme? et à qui appartient-il qu'à un Dieu aussi libéral et aussi bon, aussi puissant et aussi grand que vous l'êtes, de nous récompenser de la sorte, et de nous glorifier, non seulement au delà de tous nos mérites, mais au delà de toutes nos connaissances et de toutes nos vues?

C'est ainsi que raisonnait saint Chrysostôme, et c'est ainsi que, par la vue des pompes humaines et des grandeurs du monde, j'acquiers la connaissance la plus sensible et la plus parfaite que je puisse maintenant avoir du salut où j'aspire et de la gloire qui m'est réservée dans le ciel, si je suis assez heureux pour y parvenir. Ne pouvant connaître présentement cette gloire par ce qu'elle est, je la connais par ce qu'elle n'est pas; et la connaissance que j'en ai par ce qu'elle n'est pas me dispose mieux que toute autre à la connaissance de ce qu'elle est.

Il ne s'agit donc point ici de déployer son éloquence en de vagues et de longues déclamations sur le néant de tout ce que nous voyons en ce monde, et de toutes les grandeurs dont nos yeux sont frappés. Avouons que ces grandeurs, quoique passagères, ont du reste en elles-mêmes de quoi toucher nos sens, de quoi attirer nos regards, de quoi piquer notre envie, de quoi exciter nos désirs, de quoi allumer nos passions; avouons-le, encore une fois, et reconnaissons-le; mais pourquoi? afin qu'ensuite, montant plus haut, et nous disant à nous-même : Ce n'est point encore là le bonheur qui m'est proposé, ce n'est point encore le saint héritage où je prétends, nous concevions de cet héritage céleste et de ce bonheur souverain une idée plus noble et plus excellente. Quand saint Augustin voyait la cour des empereurs de Rome, si superbe et si florissante; quand il assistait à certaines cérémonies où ils se montraient avec plus d'appareil et plus de splendeur, il ne disait pas avec dédain ni d'un air de mépris : Qu'est-ce que ce faste et cette abondance? qu'est-ce que ce luxe et cette somptuosité? qu'est-ce que cet amas prodigieux de biens et de richesses? A s'en tenir au

premier aspect, ce spectacle lui remplissait l'esprit, le surprenait et l'attachait; mais de là bientôt passant plus avant et s'élevant à Dieu : Si tout ceci, mon Dieu, s'écriait-il, est si auguste, qu'est-ce de vous-même? et si toute cette pompe se voit hors de vous, que verra-t-on dans vous? Telle devrait être la méditation des grands. Il n'y a personne à qui elle ne convienne; mais c'est aux grands que ce sujet est spécialement propre, parce qu'il leur est plus présent. Ils sont beaucoup plus souvent témoins et spectateurs de la grandeur et de la majesté royale; ils la voient de plus près que les autres, et ils la voient dans tout son lustre. Or, il leur serait si utile et si facile tout ensemble de faire ce que faisait Moïse au milieu de la cour de Pharaon! Le tumulte et le bruit du monde, les grandes et différentes scènes qui lui passaient continuellement devant les yeux, ne lui firent jamais perdre de vue l'Invisible, selon l'expression de saint Paul; mais il en conserva toujours l'image aussi vivement empreinte dans son esprit que s'il l'eût vu en effet, ce Dieu d'Israël qu'il adorait au fond de son cœur, et vers qui il tournait tous ses désirs comme vers la source de tous les biens et le dispensateur de tous les dons.

Oh! qu'un grand, instruit des vérités du Christianisme, et jugeant des choses selon les principes de la religion, ferait de salutaires et de solides réflexions, quand, dans une cour, comme sur un théâtre ouvert de toutes parts, il voit paraître tant de personnages et de toutes les sortes; quand il voit tant de mondains et de mondaines que l'ambition rassemble, et qui, tous à l'envi, cherchent à se montrer, à se signaler par la somptuosité et la dépense, à tenir les plus hauts rangs, à jouer les plus beaux rôles; quand il voit certaines fortunes, et tout ce qui les accompagne, tout ce qui les décore; surtout quand, après mille intrigues dont il ne lui est pas difficile de suivre les traces, et dont les ressorts ne peuvent être si secrets qu'il ne les aperçoive bien, il voit l'iniquité dominante, l'iniquité triomphante, l'iniquité honorée, accréditée, toute puissante! S'il avait alors une étincelle de foi, ou s'il la consultait, cette foi où il a été élevé, et qu'il n'a peut-être pas perdue, que penserait-il? que dirait-il? il entrerait dans le sentiment de saint Augustin; il admirerait la libéralité de Dieu jusques envers ses ennemis les plus déclarés. Mais, mon Dieu, conclurait-il, si c'est là sur la terre le partage des pécheurs, lors même qu'ils se tournent contre vous, qu'avez-vous donc préparé dans votre royaume pour ces bons et fidèles serviteurs qui ne s'attachent qu'à vous? Cette affluence, ce crédit, cette autorité, ces titres, ces dignités, ces

trésors, voilà ce que vous abandonnez indifféremment au vice et au libertinage; voilà ce que vous accordez plus souvent qu'aux autres, et plus abondamment, à des réprouvés et à des vases de colère; voilà, pour m'exprimer ainsi, ce que vous livrez en proie à toutes leurs convoitises et à toutes leurs injustices : ah! mon Dieu, que reste-t-il donc pour la vertu? que reste-t-il, ou plutôt, Seigneur, que ne reste-t-il point pour ces prédestinés en qui vous avez mis vos complaisances, et que vous avez choisis comme des vases de miséricorde?

Heureux qui sait envisager de la sorte les grandeurs du siècle présent, et qui de là apprend à estimer les espérances et la gloire du siècle futur! Il n'est point à craindre que ce présent l'attache, puisque c'est même de ce présent qu'il tire de puissans motifs pour porter tous ses vœux vers l'avenir. Quelque sensation que ce présent fasse d'abord sur son cœur, elle ne lui peut être nuisible, puisqu'au contraire elle ne sert qu'à lui donner une plus grande idée de l'avenir où il aspire, et où il ne peut arriver que par un détachement véritable et volontaire de ce présent. Ainsi, tout ce que ce présent étale à sa vue d'éclat, de charmes, d'attraits, bien loin de le détourner du salut, ne contribue qu'à l'affermir davantage dans cette maxime capitale : « Que sert-il à l'homme de gagner « tout le monde, s'il vient à se perdre lui-même? et quel échange « pourra le dédommager de la perte de son ame [1] ? »

Maxime sortie de la bouche de Jésus-Christ même, qui est la vérité éternelle; maxime assez connue dans une certaine spéculation, mais bien peu suivie dans la pratique. Car voici l'énorme renversement dont nous n'avons que trop d'exemples devant les yeux, et qui croît de jour en jour dans tous les états du Christianisme. Parce que les sens, tout matériels et tout grossiers, ne sont susceptibles que des objets qu'ils aperçoivent et qui leur sont présens, c'est à ce présent que nous nous arrêtons. Au lieu de dire, comme saint Paul : « Nous n'avons point ici une demeure stable et per- « manente, mais nous en attendons une autre dans l'avenir [2], » à peine concevons-nous qu'il y ait un avenir au delà de ce cours d'années que nous passons sur la terre, et dont la mort est le terme; à peine nous laissons-nous persuader qu'il y ait un autre bonheur, qu'il y ait d'autres biens et d'autres grandeurs que ces grandeurs et ces biens visibles dont nous pouvons jouir dans le temps : d'où il arrive que nous avons si peu de goût pour les choses du ciel, et

[1] Matth., XVI. — [2] Hebr., XIII, 14.

pour tout ce qui a rapport au salut. On nous en parle, nous en parlons nous-mêmes : mais ce qu'on nous en dit, comment l'écoutons-nous, et nous-mêmes comment en parlons-nous? avec le même froid que si nous n'y prenions nul intérêt. Et il n'y a rien en cela de surprenant, « puisque l'homme sensuel et animal ne peut « s'élever au dessus de lui-même, ni pénétrer avec des yeux de « chair dans les mystères de Dieu [1]. »

C'est pour cela que la vue du monde nous devient si dangereuse et si pernicieuse. Non seulement elle pourrait nous être salutaire, mais elle devrait l'être dans la manière que je l'ai fait entendre. Elle l'a été et elle l'est encore pour un petit nombre de Chrétiens, accoutumés à juger de tout par les pures lumières de la foi, et non par l'aveugle penchant de la nature. Ils voient la figure de ce monde, ils la considèrent, mais comme une figure et non point autrement. Car ce n'est dans leur estime qu'une figure; mais de cette figure ils passent à la vérité qu'elle leur annonce, au bien réel et solide qu'elle leur découvre, à la suprême béatitude dont elle leur trace comme un léger crayon. Que ne regardons-nous ainsi le monde? que ne nous attachons-nous à contempler dans ce miroir ce qu'il nous représente des beautés inestimables et ineffables d'un autre monde, où sont renfermées toutes nos espérances? C'est l'occupation la plus ordinaire de ces ames fidèles et intérieures que l'esprit de Dieu conduit, et qui, sans se laisser prendre à des dehors trompeurs, tournent à bien pour leur perfection et leur sanctification ce qui pervertit le commun des hommes. Car voilà quel est le principe de ce mortel assoupissement, et, si je l'ose dire, de cette stupide insensibilité où nous vivons à l'égard du salut.

Le Prophète reprochait aux Juifs qu'ils n'avaient tenu nul compte de cette terre promise que le Seigneur leur destinait, parce que dans le désert où ils marchaient ils n'étaient attentifs qu'à ce qu'ils rencontraient sur leur route, et à ce qui pouvait satisfaire leur sensualité. N'est-ce pas là notre état, et surtout n'est-ce pas là l'état d'une infinité de grands et d'opulens, qui semblent, à les voir agir, n'avoir été faits que pour cette vie, et y avoir établi leur dernière fin? Ce qui les occupe, ce n'est guère leur destinée éternelle; et pourvu que dans la voie qui leur est ouverte, rien ne leur manque de tout ce qu'ils y souhaitent, soit richesses, soit honneurs, soit douceurs et commodités, ils se mettent peu en peine

[1] I Cor., IV.

du terme où ils doivent adresser tous leurs pas. Mais quel est-il donc ce terme, et sommes-nous excusables de ne le pas savoir, quand nous le pouvons apprendre de tout ce qui se présente à nous et qui nous environne? Il ne faudrait que quelques réflexions; mais l'enchantement de la bagatelle dissipe tellement nos pensées que, dans une distraction habituelle et perpétuelle, nous oublions sans cesse le seul bien digne de notre souvenir. L'heure viendra, prenons-y garde, l'heure viendra, où nous en connaîtrons l'excellence et la valeur infinie, non plus par des conjectures ni des comparaisons, mais par une connaissance expresse et directe. Cette connaissance, claire et dégagée des illusions qui nous trompaient, réformera dans un moment toutes nos idées, mais peut-être, hélas! pour exciter en même temps tous nos regrets: regrets d'autant plus vifs que nous commencerons à concevoir une plus haute estime du salut, et que cette estime n'aura d'autre effet que de nous en faire ressentir plus vivement la perte.

Désir du salut, et la préférence que nous lui devons donner au dessus de tous les autres biens.

De l'estime naît le désir, et ce désir doit croître selon le prix du bien qui nous est proposé, et selon la mesure de l'estime que nous en devons faire.

Je dois donc, par proportion, désirer le salut, comme je dois aimer Dieu. Parce que Dieu est le souverain bien, je dois l'aimer souverainement; et parce que le salut est la souveraine béatitude, je le dois souverainement désirer. Si, dans toute l'étendue de l'univers, il y a quelque chose que j'aime plus que Dieu, dès là je suis coupable devant Dieu, parce que je déroge à la souveraineté de son être, en lui préférant un être créé; et si, dans tous les biens de la terre, il y a quelque chose que je désire plus que le salut, dès là je manque à la charité que je me dois, et je me rends coupable envers moi-même, parce que je me dégrade moi même, et que je préfère au souverain bonheur de mon ame une félicité trompeuse et passagère. Ce n'est pas assez : si dans tout l'univers il y a même quelque chose que j'aime autant que Dieu, je l'offense, je lui fais outrage, et je n'accomplis pas le précepte de l'amour de Dieu, parce que Dieu étant par sa nature au dessus de tout, rien ne peut entrer en comparaison, ni doit être mis dans un degré d'égalité avec ce premier Être, cet Être suprême; et si dans toute la terre il y a quelque chose que je désire autant que le salut, c'est un renversement, c'est un désordre, parce que, dans mon estime et dans

mon cœur, j'ôte au plus grand de tous les biens ce caractère de supériorité et d'excellence qui lui est essentiel, et qui ne se trouve ni ne peut se trouver dans aucun bien mortel et périssable.

Ce n'est pas tout encore, et quand je n'aimerais rien plus que Dieu, rien autant que Dieu, si j'aime avec Dieu quelque chose que je n'aime pas pour Dieu, je n'ai pas cette plénitude d'amour qui est due à Dieu, puisque mon amour est partagé; et d'ailleurs, en ce que j'aime avec Dieu, sans l'aimer pour Dieu, je n'honore pas Dieu comme fin dernière à qui tout doit être rapporté. De même, quand je ne désirerais rien de plus que le salut, rien autant que le salut, si je désire avec le salut quelque chose que je ne désire pas pour le salut et en vue du salut, je n'ai pas ce désir pur, ce plein désir que mérite un bien tel que le salut, c'est-à-dire un bien que je dois proprement regarder comme mon unique bien, puisque tout autre bien que je pourrais prétendre en ce monde n'est un vrai bien pour moi que selon qu'il pourrait m'aider à parvenir au salut, comme au seul terme de mon espérance, et au seul comble de tous les biens.

Mais quoi! n'est-ce pas un bien qu'un établissement honnête et une fortune convenable à ma condition ? n'est-ce pas un bien que tout ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie, et ne puis-je pas désirer tout cela ? Oui, ce sont là des biens, et je puis les désirer; mais ce ne sont que des biens subordonnés au premier bien, qui est le salut, d'où il s'ensuit que je ne dois les désirer qu'avec cette subordination et que suivant le rapport qu'ils peuvent avoir à ce bien supérieur. Or, en les désirant de la sorte, ce ne sont point absolument ces biens que je désire, mais c'est le salut que je désire dans ces biens et par ces biens, conformément au bon usage que je suis résolu d'en faire; tellement qu'il est toujours vrai de dire alors que je ne désire que le salut, et que je ne veux rien que le salut.

Ainsi, il n'y a que le salut que je doive désirer directement, que je doive désirer formellement et expressément, que je doive désirer en lui-même et pour lui-même. Quand je demande à Dieu tout le reste, je ne dois le lui demander que sous condition, et qu'avec une véritable indifférence sur ce qu'il lui plaira d'en ordonner, lui témoignant mon désir; mais, du reste, me soumettant à sa sagesse et à sa Providence pour juger si c'est un bon désir, si c'est un désir selon ses intentions et selon ses vues, s'il m'est utile que ce désir s'accomplisse, et s'il en tirera sa gloire; renonçant à ce désir, si tout cela ne s'y rencontre pas, le désavouant de cœur, et même

priant Dieu que, bien loin de l'exaucer, il fasse tout le contraire, supposé que sa gloire et mon avantage spirituel y soient intéressés. Mais quand je lui demande mon salut, je le lui demande, ou je dois le lui demander, de toute une autre manière; car je le dois demander déterminément, nommément, sans toutes ces conditions, puisqu'elles s'y trouvent déjà, et sans nulle indifférence sur le succès de ma prière. Expliquons-nous.

Quand je demande à Dieu mon salut, je ne lui dis pas simplement ni ne dois pas lui dire : Seigneur, donnez-moi votre royaume, et daignez écouter là-dessus mon désir, si c'est un bon désir; mais je lui dis, et je lui dois dire : Donnez-moi, Seigneur, votre royaume, et rendez-vous là-dessus favorable à mon désir, parce que je sais que c'est un bon désir. Je ne lui dis pas ni ne dois pas lui dire : Seigneur, donnez-moi votre royaume, et daignez écouter là-dessus mon désir, si c'est un désir selon vos intentions et selon vos vues; mais je lui dis, et je dois lui dire : Donnez-moi, Seigneur, votre royaume, et rendez-vous là-dessus favorable à mon désir, parce que je sais que c'est un désir selon vos vues et selon vos intentions. Je ne lui dis pas ni ne dois pas lui dire : Seigneur, donnez-moi votre royaume, et daignez écouter là-dessus mon désir, s'il m'est utile que ce désir s'accomplisse, et si vous en devez tirer votre gloire; mais je lui dis, et je dois lui dire : Donnez-moi, Seigneur, votre royaume, et rendez-vous là-dessus favorable à mon désir, parce que je sais qu'il m'est souverainement utile que ce désir s'accomplisse; que c'est dans l'accomplissement de ce désir qu'est renfermée toute mon espérance; que sans l'accomplissement de ce désir, il n'y a point pour moi d'autre bonheur, et parce que je sais encore que vous y trouverez votre gloire, puisque c'est dans le salut de l'homme que vous la faites particulièrement consister. Enfin, je ne lui dis pas ni ne dois pas lui dire seulement : Seigneur, sauvez-moi, si c'est votre volonté; mais je lui dis, et je dois lui dire : Sauvez-moi, Seigneur, et je vous conjure, ô mon Dieu! que ce soit là votre volonté, une volonté spéciale, une volonté efficace. Si bien qu'il ne m'est jamais permis de renoncer à ce désir du salut, comme il ne m'est jamais permis de renoncer au salut même; mais, bien loin de laisser ce désir s'éteindre dans mon cœur, je dois sans cesse l'y entretenir et l'y rallumer.

Conséquemment à ce désir, Dieu veut donc que j'aie recours à lui. Il veut que je frappe continuellement à la porte, et que, par des vœux redoublés, je lui fasse une espèce de violence pour l'engager à m'ouvrir et à me recevoir. Il veut que ce soit là le sujet de

mes prières les plus fréquentes et les plus ardentes. Il ne me défend pas de lui demander d'autres biens; mais il veut que je ne les lui demande qu'autant qu'ils ne peuvent préjudicier à mon salut, qu'autant qu'ils peuvent concourir avec mon salut, qu'autant que ce sont des moyens pour opérer mon salut. Sans cela il rejette toutes mes demandes, parce qu'elles ne sont ni dignes de lui, qui a tout fait pour le salut de ses élus, ni dignes de moi, qu'il n'a créé et placé dans cette région des morts que pour tendre à la terre des vivans et pour obtenir le salut.

C'est par le sentiment et l'impression de ce désir du salut que le saint roi David s'écriait si souvent, et disait si affectueusement à Dieu : « Eh! Seigneur, quand sera-ce? quand viendra le moment « que j'irai à vous, que je vous verrai, je vous possèderai, et je « goûterai dans votre sein les pures délices de la béatitude céleste [1]? » Tout roi qu'il était, assis sur le trône de Juda, comblé de gloire, et ne manquant d'aucun des avantages qui peuvent le plus contribuer au bonheur humain, il se regardait en ce monde comme dans un lieu d'exil. Il n'en pouvait soutenir l'ennui, et il en témoignait à Dieu sa peine : « Hélas! que cet exil est long! ne finira-t-il point, « Seigneur? et combien de temps languirai-je encore avant que « mon attente et mes souhaits soient remplis [2]? » Et de là aussi ces transports de joie qui le ravissaient, dans la pensée que son heure approchait, et que bientôt il sortirait des misères de cette vie, pour passer à l'heureux séjour après lequel il soupirait : « On me l'a an- « noncé, et ma joie en est extrême : j'irai dans la maison de mon « Seigneur et de mon Dieu [3]. »

C'est de la même impression et du même sentiment de ce désir du salut qu'étaient si vivement touchés ces anciens et fameux patriarches que saint Paul nous représente plutôt comme des Anges, habitans du ciel, que des hommes vivant sur la terre. Ils y étaient comme s'ils n'y eussent point été; ils y étaient comme des étrangers et des voyageurs; tous leurs regards se portaient vers leur patrie et leur éternelle demeure; ils la saluaient de loin, ils s'y élançaient par tous les mouvemens de leur cœur, et rien n'en détournait leurs yeux ni leur attention.

Désir du salut qui, dans les saints de la loi nouvelle, n'a pas été moins vif ni moins empressé que dans ceux de l'ancienne loi. Le grand Apôtre en est un exemple bien mémorable et bien touchant; la vie n'était pour lui qu'un esclavage et une triste captivité, et,

[1] Psal. XLI. — [2] Ibid. CXIX. — [3] Ibid. CXXI.

sans en accuser la Providence ni s'en plaindre, il ne laissait pas de déplorer son sort et d'en gémir : *Malheureux que je suis!* Quel était le sujet de ces gémissemens si amers et tant de fois réitérés? c'est que son ame, retenue dans un corps mortel, ne pouvait jouir encore de sa béatitude: *Qui me délivrera de ce corps mort*[1]? qui détruira cette prison et qui brisera mes liens, afin que je prenne mon vol vers l'objet de tous mes vœux et le centre de mon repos? Dans une semblable disposition, il n'avait garde de s'abandonner aux horreurs naturelles de la mort; mais, par la force du désir dont il était transporté, il savait bien les réprimer et les surmonter. Bien loin que la mort l'étonnât, il l'envisageait avec une sorte de complaisance; et, bien loin de la fuir, il s'y présentait lui-même et la demandait: *Mourir*, c'était *un gain*[2], selon son estime, parce que c'était passer dans le sein de Dieu, et arriver au terme du salut.

Si nous comprenions comme ce docteur des nations et comme tant d'autres après lui, ce que c'est que le salut; si Dieu, pour un moment, daignait faire luire à nos yeux un rayon de sa gloire, et de cette gloire qu'il nous prépare à nous-mêmes, qui peut exprimer quelle sainte ardeur, quel feu s'allumerait dans nos cœurs? Du reste, sans avoir encore cette vue claire et immédiate qui n'est réservée qu'aux bienheureux dans le ciel, nous avons la foi pour y suppléer. Il ne tient qu'à moi de me rendre, avec cette lumière divine qui m'eclaire, plus attentif aux grandes espérances que la religion me donne, et dont je devrais uniquement m'occuper.

Je le devrais; mais comment est-ce que je satisfais à ce devoir? comment est-ce qu'on y satisfait dans tous les états du monde, et du monde même chrétien? Rien de plus rare que le désir du salut; pourquoi? parce que ce désir est étouffé presque dans tous les cœurs par mille autres désirs qui n'ont pour fin que la vie présente et que ses biens. Non seulement on désire les biens de la vie avec le salut, sans les désirer pour le salut; non seulement on les désire autant que le salut; non seulement même on les désire plus que le salut; mais le dernier degré de l'aveuglement et du désordre, c'est que la plupart ne désirent que les biens de la vie, ne soupirent qu'après les biens de la vie, et ne pensent pas plus au salut que s'ils n'en croyaient point ou n'en espéraient point. Est-ce en effet par un libertinage de créance qu'ils vivent dans une telle insensibilité à l'égard du salut? est-ce par une espèce d'enchantement et

[1] Rom., VII. — [2] Phil., I.

d'ensorcellement? Quoi qu'il en soit, si je considère toute la face du Christianisme, qu'est-ce que j'y aperçois? j'y vois des gens affamés de richesses, des gens affamés d'honneurs, des gens affamés de plaisirs, et des plaisirs les plus grossiers. Voilà où s'étend toute la sphère de leurs désirs; voilà les bornes où ils les tiennent renfermés, sans les porter plus loin ni les élever plus haut.

Ce n'est pas que quelquefois dans les discours on ne reconnaisse l'importance du salut; ce n'est pas qu'on ne s'en explique en certains termes, et qu'on ne convienne qu'il n'est rien de plus désirable ni même de si désirable. Les plus mondains savent en parler comme les autres, et souvent mieux que les autres. Mais qu'est-ce que cela? un langage, des paroles affectées, et rien de plus; car, sans nous en tenir aux paroles et aux expressions, mais examinant la chose dans la vérité, peut-on dire que nous désirons le salut, lorsque, de tous les sentimens et de tous les mouvemens de notre cœur, il n'y en a pas un qui tende vers le salut? Nous aimons, mais quoi? est-ce ce qui nous conduit au salut? nous haïssons, mais quoi? est-ce ce qui nous détourne du salut? nous nous réjouissons, mais de quoi? est-ce des mérites que nous acquérons pour le salut? nous nous affligeons, mais pourquoi? est-ce parce que nous avons souffert quelque dommage et fait quelque perte qui intéresse le salut? Parcourons ainsi de l'une à l'autre toutes nos passions et toutes nos affections; laquelle pourrons-nous marquer, quelle qu'elle soit, qui ait pour terme le salut, et où il ait aucune part? Je ne veux pas faire entendre par là que nous vivions dans une indolence qui ne s'affectionne à rien et que rien n'émeut; au contraire, toute notre vie se passe en désirs, et en désirs qui nous agitent, qui nous troublent, qui nous dévorent, qui nous consument; car telle est la vie de l'homme dans le monde, et telle est souvent même la vie de bien des hommes jusque dans la retraite; vie de désirs, mais de quels désirs? de désirs frivoles, de désirs terrestres, de désirs insensés, de désirs pernicieux, de ces désirs que formaient les Juifs, et que Dieu semblait écouter, quand il voulait punir cette nation indocile en les abandonnant à eux-mêmes et à la perversité de leur cœur.

Puissions-nous amortir tous ces désirs qui nous entraînent dans la voie de perdition! Car voilà, dit l'Apôtre, où ils nous conduisent et à quoi ils se terminent. Ils nous amusent pendant la vie, ils nous tourmentent, ils nous trompent, et par une suite immanquable ils nous damnent; effets trop ordinaires et que mille gens éprouvent sans apprendre de là à se détromper; désirs qui nous amusent par

les vains objets auxquels nous nous attachons, et les vaines espérances dont nous nous flattons; ou ce sont des biens qui nous sont refusés et que nous n'obtenons jamais, malgré tous les soins que nous y apportons; ou, si nous sommes plus favorisés de la fortune, ce sont des biens dont nous découvrons bientôt, comme Salomon, la fausseté et la vanité; désirs qui nous tourmentent par les inquiétudes, les craintes, les soupçons, les impatiences, les dépits, les mélancolies et les chagrins où ils nous exposent. Interrogeons là-dessus une multitude innombrable de mondains ambitieux, de mondains intéressés, de mondains voluptueux; s'ils sont de bonne foi, ils conviendront que ce qui leur ronge plus cruellement l'ame et ce qui fait leur plus grand supplice dans la vie, ce sont les violens désirs que leur inspirent l'ambition, la cupidité, l'amour du plaisir, qui les dominent; désirs qui nous corrompent par les crimes où ils nous précipitent et qu'ils nous font commettre; car on veut les contenter, ces désirs déréglés, et si l'on ne le peut par les voies droites, on prend les voies détournées, qui sont les voies de l'iniquité et de l'injustice; de là même enfin désirs qui nous damnent; au lieu que, par des avantages tout opposés, un vrai désir du salut sert à nous occuper solidement, à nous tranquilliser dans les événemens les plus fâcheux et dans toutes les adversités humaines, à nous sanctifier et à nous sauver.

Ce désir de salut est, pour une ame fidèle, l'occupation la plus solide. Elle s'entretient de sa fin dernière; elle y fixe toutes ses pensées, comme à son unique bien; elle en goûte par avance les douceurs toutes pures, et c'est comme un pain de chaque jour, qui la nourrit. Ce même désir du salut, en dégageant l'ame de tous les désirs du siècle, l'établit dans un repos presque inaltérable. A peine s'aperçoit-elle de tout ce qui se passe dans le monde, tant elle y prend peu d'intérêt et tant elle est au dessus de tous les accidens et de toutes les révolutions. Elle n'a qu'un point de vue, qui est le ciel; hors de là rien ne l'inquiète, parce que hors de là elle ne tient à rien ni ne veut rien. Par une conséquence très naturelle, autant que ce désir du salut contribue au repos de l'ame chrétienne, autant contribue-t-il à sa sanctification; car si c'est un désir véritable et tel qu'il doit être, c'est un désir efficace qui, dans la pratique, nous fait éviter avec un soin extrême tout ce qui peut nuire, en quelque sorte que ce soit, à notre salut, et nous applique sans relâche à toutes les œuvres capables de l'assurer et de le consommer. Or ces œuvres, ce sont des œuvres saintes et sanctifiantes, et voilà comment le désir du salut nous sauve.

Renouvelons-le dans nous, ce désir si salutaire; ne cessons point de le réveiller, de le ranimer par la fréquente méditation de l'importance infinie du salut. Que désirons-nous autre chose, et où devons-nous aspirer avec plus d'empressement et plus de zèle, qu'à un bien qui seul nous suffit, et sans quoi nul autre bien ne peut nous suffire? (Bourdaloue, *Pensées.*)

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR LE SALUT.

Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt : non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.

Tous se sont détournés de la véritable voie, ils ne sont plus bons à rien; personne ne fait le bien, pas même un seul. (*Psal.*, 13, 3, ou *Ps.*, 52, 4.)

Fascinatio nugacitatis obscurat bona, et inconstantia concupiscentiæ transvertit sensum.

L'ensorcellement des amusemens du siècle obscurcit les biens qui y sont, et l'inconstance de la concupiscence pervertit les sens. (*Sap.*, 4, 12.)

Desolatione desolata est terra, quia non est qui recogitet corde.

Toute la terre est dans la désolation, parce que personne ne pense à soi-même. (*Jerem.*, 12, 11.)

Salus erit timentibus nomen tuum.

Ceux qui craindront votre saint nom trouveront leur salut. (*Mich.*, 6, 9.)

Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur.

Que servira à un homme d'avoir gagné le monde entier, s'il vient à perdre son ame? (*Matth.*, 16, 26.)

Qui voluerit animam suam salvam facere, perdet eam : qui autem perdiderit animam suam, propter me inveniet eam.

Celui qui se voudra sauver lui-même se perdra, et celui qui se perdra pour l'amour de moi se sauvera. (*Ibid.*, 25.)

Quam dabit homo commutationem pro anima sua?

Un homme qui sera une fois perdu, par quel échange se pourra-t-il racheter? (*Ibid.*, 26.)

Videbit omnis caro salutare Dei.

Tout homme verra celui qui est envoyé pour le salut des hommes. (*Luc.*, 3, 6.)

Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant.

Je suis venu afin que mes brebis aient la vie, et qu'elles l'aient abondamment. (*Joan.*, 10, 10.)

Nunc proprior est nostra salus, quam quum credidimus.

Nous sommes plus proches de notre salut que lorsque nous avons commencé à croire. (*Rom.*, 13, 11.)

Ecce nunc tempus acceptabile; ecce nunc dies salutis.

Voici maintenant le temps favorable; voici maintenant le jour du salut. (II. *Cor.*, 6, 2.)

Scio quia hoc mihi proveniet ad salutem.

Je sais que ce que j'entreprends me sera utile pour mon salut. (*Philip.*, 1, 19.)

Cum metu et tremore vestram salutem operamini.

Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement. (*Philip.*, 2, 12.)

Non posuit nos Deus in iram, sed in acquisitionem salutis.

Dieu ne nous a pas choisis pour être des objets de sa colère, mais pour nous faire acquérir le salut. (I. *Thess.*, 5, 9.)

Rogamus vos, fratres, ut abundetis magis, et ut vestrum negotium agatis.

Nous vous conjurons, mes frères, de faire en sorte que vous avanciez de jour en jour dans la vertu, et de vous appliquer à l'affaire qui vous est d'une plus grande importance. (I. *Thess.*, 4, 10, 11.)

Quomodo nos effugiemus, si tantam neglexerimus salutem.

Comment éviterons-nous la vengeance du Seigneur, si nous négligeons tant de moyens de nous sauver? (*Heb.*, 2, 3.)

Reportantes finem fidei vestræ, salutem animarum.

En rapportant le salut de vos ames comme la fin et le prix de votre foi. (I. *Petr.*, 1, 9.)

Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis.

Efforcez-vous d'affermir votre vocation et votre élection par les bonnes œuvres. (II. *Petr.*, 1, 10.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR LE SALUT.

EXORDE.

Hora est jam nos de somno surgere.

Il est temps désormais que nous nous réveillions de notre sommeil. (*Rom.*, XIII, 11.)

Le croira-t-on, si je le dis, que presque toute la nature humaine est endormie, et qu'au milieu de cette action si vive et si empressée qui paraît principalement à la cour, la plupart des hommes languissent au dedans du cœur dans une mortelle léthargie? Nul ne veille véritablement que celui qui est attentif à son salut; et s'il en est ainsi, Chrétiens, qu'il y en a dans cet auditoire qu'un profond sommeil appesantit! qu'il y en a qui, en prêtant l'oreille, n'entendent pas, et ne voient pas en ouvrant les yeux, et qui peut-être malheureusement ne se réveilleront pas encore à mon discours! C'est l'intention de l'Eglise de les tirer aujourd'hui de ce pernicieux assoupissement. C'est pourquoi elle nous lit dans les saints mystères de ce jour l'histoire du jugement dernier; lorsque la nature, étonnée de la majesté de Jésus-Christ, rompra tout le concert de ses mouvemens, et qu'on entendra un bruit tel qu'on peut se l'imaginer parmi de si effroyables ruines, et dans un renversement si affreux. Quiconque ne s'éveillera pas à ce bruit terrible est trop profondément assoupi, et il dort d'un sommeil de mort. Toutefois si nous y sommes sourds, l'Eglise, pour nous exciter davantage, fait encore retentir à nos oreilles la parole de l'Apôtre. Le grand Paul mêle sa voix au bruit confus de l'univers, et nous dit d'un ton éclatant : « O fidèles! l'heure est venue de nous éveiller : » *Hora est jam nos de somno surgere.* Ainsi, je ne crois pas quitter l'Evangile, mais en prendre l'intention et l'esprit, quand j'interprète l'Epître que l'Eglise lit en ce jour. Fasse celui pour qui je parle, que j'annonce avec tant de force ses menaces et ses jugemens que ceux qui dorment dans leurs péchés se réveillent et se convertissent! c'est là la grace que je lui demande par les prières de la Sainte-Vierge.

C'est une vérité constante que l'Ecriture a établie et que l'expérience a justifiée, que la cause de tous les crimes et de tous les malheurs de la vie humaine, c'est le défaut d'attention et de vigilance. Si les justes tombent si souvent, perdent la grace après une longue persévérance, c'est qu'ils s'endorment dans la vue de leurs bonnes œuvres. Ils pensent avoir vaincu tout-à-fait leurs mauvais désirs : la confiance qu'ils ont en ce calme fait qu'ils abandonnent le gouvernail; c'est-à-dire qu'ils perdent l'attention à eux mêmes et à la prière. Ainsi, ils périssent misérablement, et, pour avoir cessé de veiller, ils perdent en un moment tout le fruit de tant de travaux. Mais si l'attention et la vigilance sont si nécessaires aux justes pour prévenir leur chute funeste, combien en ont besoin les pécheurs pour s'en relever et pour réparer leur ruine! c'est pourquoi de tous les préceptes que le Saint-Esprit a donnés aux hommes, il n'y en a aucun que le Fils de Dieu ait répété plus souvent, que les saints Apôtres aient inculqué avec plus de force, que celui de veiller sans cesse. Toutes les Epîtres, tous les Evangiles, toutes les pages de l'Ecriture sont pleines de ces paroles : « Veillez, priez, « prenez garde, soyez prêts à toutes les heures, parce que vous ne « savez pas à laquelle viendra le Seigneur. » En effet, faute de veiller à notre salut et à notre conscience, notre ennemi qui n'est que trop vigilant, et nos passions qui ne sont que trop attentives à leurs objets, nous surprennent, nous emportent, nous mettent entièrement sous le joug, et traînent nos ames captives devant le redoutable tribunal de Jésus-Christ, avant que nous ayons seulement songé à en prévenir les rigueurs par la pénitence. C'est ce dangereux assoupissement que craignait le divin Psalmiste lorsqu'il faisait cette prière : « Eclairez mes yeux, ô Seigneur, de peur que je ne « m'endorme dans la mort[1]. » C'est pour prévenir l'effet de cette mortelle léthargie que l'Apôtre nous dit aujourd'hui : « Mes frères, « l'heure est venue de vous réveiller de votre sommeil. »

Et moi, pour suivre ses intentions, je combattrai tout ensemble le sommeil et la langueur; le sommeil qui nous rend insensibles; la langueur qui nous empêche de nous éveiller tout-à-fait, et de nous éveiller promptement, nous replonge de nouveau dans le sommeil. Je vous montrerai en deux points, premièrement, Chrétiens, que ceux-là sont trop nonchalamment et malheureusement endormis, qui ne pensent pas à Dieu ni à sa justice; secondement, que l'heure est venue de nous réveiller de ce sommeil; et que cette

[1] Ps. XII, 4.

heure, c'est l'heure même où nous sommes présentement, et celle où je vous excite et où je vous parle. Ainsi, après avoir éveillé ceux qui dorment dans leurs péchés, je tâcherai de vaincre les délais de ceux qui disputent trop long-temps avec leur paresse. Voilà simplement, et en peu de mots, le partage de mon discours. Donnez-moi du moins vos attentions dans un discours où il s'agit de l'attention elle-même. (Bossuet, *Sur la nécessité de travailler à son salut.*)

Ils sont malheureusement endormis ceux qui ne pensent pas à Dieu ni à sa justice.

Afin que personne ne croie que c'est un crime léger de ne pas penser à Dieu, ou d'y penser sans considérer combien c'est une chose terrible de tomber entre ses mains, j'entreprends de vous faire voir que ce crime est une espèce d'athéisme.

Dixit insipiens in corde suo: Non est Deus [1]; « L'insensé a dit « en son cœur: Il n'y a point de Dieu. »

Les saints Pères nous enseignent que nous pouvons nous rendre coupables, en plusieurs façons, de cette erreur insensée: par erreur, par volonté, par oubli. Il y a, en premier lieu, les athées et les libertins, qui disent ouvertement que les choses vont au hasard et à l'aventure, sans ordre, sans gouvernement, sans conduite supérieure: insensés qui, dans l'empire de Dieu, parmi ses ouvrages, parmi ses bienfaits, osent dire qu'il n'est pas, et ravir l'être à celui par lequel subsiste toute la nature! La terre porte peu de tels monstres; les idolâtres mêmes et les infidèles les ont en horreur. Et lorsque dans la lumière du Christianisme on en découvre quelqu'un, on en doit estimer la rencontre malheureuse et abominable. Mais que l'homme de plaisir, sensuel, qui laisse dominer les sens et ne songe qu'à les satisfaire, prenne garde que Dieu ne le livre tellement à leur tyrannie, qu'à la fin il vienne à croire que ce qui n'est pas sensible n'est pas réel; que ce qu'on ne voit ni ne touche n'est qu'une ombre et un fantôme, et que les idées sensibles prenant le dessus, toutes les autres ne paraissent douteuses ou tout-à-fait vaines; car c'est là que sont conduits insensiblement ceux qui laissent dominer les sens et ne pensent qu'à les satisfaire On en voit d'autres, dit le docte Théodoret, qui ne viennent pas jusqu'à cet excès de nier la Divinité, mais qui, pressés et incommodés

[1] LII.

dans leurs passions déréglées, par ses lois qui les contraignent, par ses menaces qui les étonnent, par la crainte de ses jugemens qui les troublent, désireraient que Dieu ne fût pas; bien plus, ils voudraient pouvoir croire que Dieu n'est qu'un nom, et disent dans leur cœur, non par persuasion, mais par désir : *Non est Deus :* « Il « n'y a point de Dieu. » Ils voudraient pouvoir réduire au néant cette source féconde de l'être. « Ingrats et insensés, dit saint Au « gustin, qui, parce qu'ils sont déréglés, voudraient détruire la « règle, et souhaitent qu'il n'y ait ni loi ni justice : » *Qui dum nolunt esse justi, nolunt esse veritatem qua damnantur injusti.* Je laisse encore ceux-ci, et je veux croire qu'aucun de mes auditeurs n'est aussi dépravé et si corrompu. Je viens à une troisième manière de dire que Dieu n'est pas, de laquelle nous ne pourrons pas nous excuser.

Voici le principe que je pose. Ce à quoi nous ne daignons penser est comme nul à notre égard. Ceux-là donc disent en leur cœur que Dieu n'est pas, qui ne le jugent pas digne qu'on pense à lui sérieusement. A peine sont-ils attentifs à sa vérité quand on prêche, à sa majesté quand on sacrifie, à sa justice quand il frappe, à sa bonté quand il donne; enfin qui le comptent tellement pour rien qu'ils pensent en effet n'avoir rien à craindre tant qu'ils n'ont que lui pour témoin. Qui de nous n'est pas de ce nombre? Qui n'est pas arrêté dans ses entreprises par la rencontre d'un homme qui n'est pas de son secret ni de sa cabale? Et cependant ou nous méprisons, ou nous oublions le regard de Dieu. N'apportons pas ici l'exemple de ceux qui roulent en leur esprit quelque vol ou quelque meurtre; tout ce qu'ils rencontrent les trouble, et la lumière du jour et leur ombre propre leur fait peur. Ils ont peine à porter eux-mêmes l'horreur de leur funeste secret; et ils vivent cependant dans une souveraine tranquillité des regards de Dieu. Laissons ces tragiques attentats; disons ce qui se voit tous les jours. Quand vous déchirez en secret ceux que vous caressez en public; quand vous les percez de cent plaies mortelles par les coups incessamment redoublés de votre dangereuse langue; quand vous mêlez artificieusement le vrai et le faux pour donner de la vraisemblance à vos histoires malicieuses; quand vous violez le sacré dépôt du secret qu'un ami trop simple a versé tout entier dans votre cœur, et que vous faites servir à vos intérêts sa confiance qui vous obligeait à penser aux siens, combien prenez-vous de précautions pour ne point paraître! combien regardez-vous à droite et à gauche! Et si vous ne voyez pas de témoin qui puisse vous reprocher votre

lâcheté dans le monde, si vous avez tendu vos piéges si subtilement qu'ils soient imperceptibles aux regards humains, vous dites: « Qui nous a vus? » *Narraverunt ut absconderent laqueos; dixerunt, quis videbit eos* [1]? comme dit le divin Psalmiste. Vous ne comptez donc pas parmi les voyans celui qui habite aux cieux? Et cependant entendez le même Psalmiste : « Quoi! celui qui a formé « l'oreille n'écoute-t-il pas? et celui qui a fait les yeux est-il aveu- « gle? » *Qui plantavit aurem, non audiet, aut qui finxit oculum, non considerat* [2]? Pourquoi ne songez-vous pas qu'il est tout vue, tout intelligence; que vos pensées lui parlent, que votre cœur lui découvre tout, que votre propre conscience est sa surveillante et son témoin contre vous-même? Et cependant sous ces yeux si vifs, sous ces regards si perçans, vous jouissez sans inquiétude du plaisir d'être caché; vous vous abandonnez à la joie, et vous vivez en repos parmi vos délices criminelles sans songer que celui qui vous les défend, et qui vous en a laissé tant d'innocentes, viendra quelque jour inopinément troubler vos plaisirs d'une manière terrible par les rigueurs de son jugement lorsque vous l'attendrez le moins. N'est-ce pas manifestement le compter pour rien, et « dire en son « cœur insensé: Il n'y a point de Dieu? » *Dixit insipiens in corde suo, non est Deus.*

Quand je recherche les causes profondes d'un si prodigieux oubli, et que je considère en moi-même d'où vient que l'homme si sensible à ses intérêts, et si attentif à ses affaires, perd néanmoins de vue si facilement la chose du monde la plus nécessaire, la plus redoutable et la plus présente, c'est-à-dire Dieu et sa justice, voici ce qui me vient en la pensée. Je trouve que notre esprit, dont les bornes sont si étroites, n'a pas une assez vaste compréhension pour s'étendre hors de son enceinte; c'est pourquoi il n'imagine vivement que ce qu'il ressent en lui-même, et nous fait juger des choses qui nous environnent par notre propre disposition. Celui qui est en colère croit que tout le monde est ému de l'injure que lui seul ressent, pendant qu'il en fatigue toutes les oreilles. On voit que le paresseux qui laisse aller toutes choses avec nonchalance ne s'imagine jamais combien vive est l'activité de ceux qui attaquent sa fortune. Pendant qu'il dort à son aise et qu'il se repose, il croit que tout dort avec lui, et n'est réveillé que par le coup. C'est une illusion semblable, mais bien plus universelle, qui persuade à tous les pécheurs que pendant qu'ils languissent dans l'oisiveté, dans

[1] Ps. LXIII, 5. — [2] Ibid. XCIII, 9.

le plaisir, dans l'impénitence, la justice divine languit aussi et qu'elle est tout-à-fait endormie. Parce qu'ils ont oublié Dieu, ils pensent aussi que Dieu les oublie : *Dixit enim in corde suo, oblitus est Deus*[1] : « Car il a dit en son cœur : Dieu l'a oublié. » Mais leur erreur est extrême; si Dieu se tait quelque temps, il ne se taira pas toujours. « Je veillerai, dit-il, sur les pécheurs pour leur mal « et non pour leur bien : » *Vigilabo super eos in malum et non in bonum*[2]. « Je me suis tu, dit-il ailleurs, j'ai gardé le silence, j'ai « été patient, j'éclaterai tout à coup; long-temps j'ai retenu ma co- « lère dans mon sein, à la fin j'enfanterai, je dissiperai mes enne- « mis, et les envelopperai tous ensemble dans une même ven- « geance : » *Tacui semper, silui, patiens fui; sicut parturiens loquar, dissipabo et absorbebo simul*[3]. Par conséquent, Chrétiens, ne prenons pas son silence pour un aveu, ni sa patience pour un pardon, ni sa longue dissimulation pour un oubli, ni sa bonté pour une faiblesse. Il attend, parce qu'il est miséricordieux; et si l'on méprise ses miséricordes, souvent il attend encore et ne presse pas sa vengeance, parce qu'il sait que ses mains sont inévitables. Comme un roi qui sent son trône affermi et sa puissance établie apprend qu'il se machine dans son état des pratiques contre son service, de secrets desseins de révolte; car il est mal aisé de tromper un roi qui a les yeux ouverts et qui veille; il pourrait étouffer dans sa naissance cette cabale découverte; mais assuré de lui-même et de sa propre puissance, il est bien aise de voir jusqu'où iront les téméraires complots de ses sujets infidèles, et ne précipite pas sa juste vengeance jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au terme fatal où il a résolu de les arrêter; ainsi, et à plus forte raison, ce Dieu tout-puissant, qui du centre de son éternité développe tout l'ordre des siècles, et qui, sage dispensateur des temps, a fait la destination de tous les momens devant l'origine des choses, n'a rien à précipiter. Ceux-là se hâtent et se précipitent, dont les conseils sont dominés par la rapidité des occasions et emportés par la fortune. Il n'en est pas ainsi du Tout-Puissant. Les pécheurs sont sous ses yeux et sous sa main. Il sait le temps qu'il leur a donné pour se repentir, et celui où il les attend pour les confondre. Cependant qu'ils mêlent le ciel et la terre pour se cacher, s'ils pouvaient, dans la confusion de toutes choses; que ces femmes infidèles et ces hommes corrompus et corrupteurs se couvrent eux-mêmes, s'ils peuvent, de toutes les ombres de la nuit; que ceux qui s'entendent si bien

[1] Ps. IX, 34. — [2] Jer, XLIV, 27. — [3] Is., XLII, 14.

pour conspirer à leur perte enveloppent leurs intelligences déshonnêtes dans l'obscurité d'une intrigue impénétrable ; ils seront découverts au jour arrêté ; leur cause sera portée devant le tribunal de Jésus-Christ où leur conviction ne pourra être éludée par aucune excuse, ni leur peine retardée par aucune plainte.

Mais j'ai à vous découvrir de plus profondes vérités. Je ne prétends pas seulement faire appréhender aux pécheurs les rigueurs du jugement dernier, ni les supplices insupportables du siècle à venir. De peur que le repos où ils sont dans la vie présente ne serve à nourrir dans leur cœur aveugle et impénitent l'espérance de l'impunité, leur Saint-Esprit nous enseigne que le repos même est une peine. Pécheurs, soyez ici attentifs. Voici une nouvelle manière de se venger qui n'appartient qu'à Dieu seul ; c'est de laisser ses ennemis en repos et de les punir davantage par leur endurcissement et par leur sommeil léthargique que s'il exerçait sur eux un châtiment exemplaire. Il est donc vrai, Chrétiens, qu'il arrive souvent qu'à force d'être irrité, Dieu renferme en lui-même toute sa colère ; en sorte que les pécheurs, étant étonnés eux-mêmes de leurs longues prospérités et du cours fortuné de leurs affaires, s'imaginent n'avoir rien à craindre et ne sentent plus aucun trouble dans leur conscience. Voilà ce pernicieux assoupissement, voilà ce sommeil de mort dont j'ai déjà tant parlé. C'est, mes frères, le dernier fléau que Dieu envoie à ses ennemis ; c'est le comble de tous les malheurs, c'est la plus prochaine disposition à l'impénitence finale et à la ruine dernière et irrémédiable.

Pour l'entendre, il faut remarquer que c'est une excellente maxime des saints docteurs, « Qu'autant que les pécheurs sont ri-« goureux censeurs de leurs vices, autant Dieu se relâche en leur « faveur de la sévérité de ses jugemens : » *In quantum non peperceris tibi, in tantum tibi Deus, crede, parcet.* En effet, comme il est écrit que Dieu aime la justice et déteste l'iniquité, tant qu'il y a quelque chose en nous qui crie contre les péchés et s'élève contre les vices, il y a aussi quelque chose qui prend le parti de Dieu ; et c'est une disposition favorable pour le réconcilier avec nous. Mais dès que nous sommes si malheureux que d'être tout-à-fait d'accord avec nos péchés ; dès que par le plus indigne des attentats nous en sommes venus à ce point que d'abolir en nous-mêmes la sainte vérité de Dieu, l'impression de son doigt et de ses lumières, la marque de sa justice souveraine, en renversant cet auguste tribunal de la conscience qui condamnait tous les crimes, c'est alors que l'empire de Dieu est détruit, que l'audace de la rébellion

est consommée et que nos maux n'ont presque plus de remèdes.

C'est pourquoi ce grand Dieu vivant qui fait que le souverain bonheur est de le servir et de lui plaire, et que ce qui reste de meilleur à ceux qui se sont éloignés de lui par leurs crimes, c'est d'être troublés et inquiétés du malheur de lui avoir déplu; après qu'on a méprisé long-temps ses graces, ses inspirations, ses miséricordieux avertissemens, et les coups par lesquels ils nous a frappés de temps en temps, non encore pour nous punir à toute rigueur mais seulement pour nous réveiller, prend enfin cette dernière résolution pour se venger des hommes ingrats et trop insensibles; il retire ses saintes lumières, il les aveugle, il les endurcit; et, leur laissant oublier ses divins préceptes, il fait qu'en même temps ils oublient et leur salut et eux-mêmes.

Encore que cette doctrine paraisse assez établie sur l'ordre des jugemens de Dieu, je penserai n'avoir rien fait si je ne la prouve clairement : il faut que je vous montre dans son Écriture le progrès d'un si grand mal. Le prophète Isaïe nous le représente tenant en sa main une coupe qu'il appelle la coupe de la colère de Dieu: *Bibisti de manu Domini calicem iræ ejus* [1]. « La main du Seigneur « vous a fait boire la coupe de sa colère. » Elle est, dit-il, remplie d'un breuvage qu'il veut faire boire aux pécheurs; mais d'un breuvage fumeux comme d'un vin nouveau qui leur monte à la tête et qui les enivre. Ce breuvage qui enivre les pécheurs, qu'est-ce autre chose, messieurs, que leurs péchés mêmes et leurs désirs emportés auxquels Dieu les abandonne? Ils boivent comme un premier verre, et peu à peu la tête leur tourne, c'est-à-dire que dans l'ardeur de leurs passions la réflexion à demi éteinte n'envoie que des lumières douteuses. Ainsi l'ame n'est plus éclairée comme auparavant, on ne voit plus les vérités de la religion ni les terribles jugemens de Dieu que comme au travers d'un nuage épais. C'est ce qui s'appelle dans les Ecritures « l'esprit du vertige [2], » qui rend les hommes chancelans et mal assurés. Cependant ils déplorent encore leur faiblesse; ils jettent quelques regards du côté de la vertu qu'ils ont quittée. Leur conscience se réveille de temps en temps, et dit en poussant un secret soupir dans le cœur: O piété! ô chasteté! ô innocence! ô sainteté du baptême! ô pureté du Christianisme! Les sens l'emportent sur la conscience: ils boivent encore, et leurs forces se diminuent, et leur vue se trouble. Il leur reste néanmoins quelque connaissance et quelque souvenir de Dieu.

[1] LI, 17. — [2] Is., IX, 14.

Buvez, buvez, ô pécheurs, buvez jusqu'à la dernière goutte et avalez tout jusqu'à la lie. Mais que trouveront-ils dans ce fond? « Un breuvage d'assoupissement, dit le saint Prophète, qui achève « de les enivrer jusqu'à les priver de tout sentiment: *Usque ad fundum calicis soporis bibisti, et potasti usque ad fæces.* Et voici un effet étrange : « Je les vois, poursuit Isaïe, tombés dans les coins des « rues, si profondément assoupis qu'ils semblent tout-à-fait morts :» *Filii tui projecti sunt, dormierunt in capite omnium viarum.* C'est l'image des grands pécheurs, qui s'étant enivrés long-temps du vin de leurs passions et de leurs délices criminelles, perdent enfin toute connaissance de Dieu et tout sentiment de leur mal. Ils pèchent sans scrupule; ils s'en souviennent sans douleur; ils s'en confessent sans componction; ils y retombent sans crainte; ils y persévèrent sans inquiétude; ils y meurent enfin sans repentance.

Ouvrez donc les yeux, ô pécheurs, et connaissez l'état où vous êtes. Pendant que vous contentez vos mauvais désirs, vous buvez un long oubli de Dieu; un sommeil mortel vous gagne, vos lumières s'éteignent, vos sens s'affaiblissent. Cependant il se fait contre vous, dans le cœur de Dieu, un amas de haine et de colère: *Thesaurisas tibi iram* [1], comme dit l'Apôtre : sa fureur long-temps retenue fera tout à coup un éclat terrible. Alors vous serez réveillés par un coup mortel, mais réveillés seulement pour sentir votre supplice intolérable. Prévenez un si grand malheur; éveillez-vous, l'heure est venue : *Hora est jam nos de sommo surgere.* Eveillez-vous pour écouter l'avertissement, de peur qu'on ne vous éveille pour écouter votre sentence. Ne tardez pas davantage: cette heure où je vous parle doit être, si vous êtes sages, l'heure de votre réveil. (BOSSUET.)

Vanité des occupations de l'homme sur la terre.

« Cependant l'homme se fatigue et se trouble vainement[2] », s'écrie le divin Psalmiste; il se trouble, et à la fin il meurt; il se trouble, et il n'a pas encore pris racine que déjà il est foulé sous les pieds; c'est une flamme qui s'allume, et, telle que la paille dévorée par le feu, ce n'est plus qu'un peu de cendre. Vous le voyez qui s'élève comme la tempête, et qui tombe confondu dans la poussière; il s'étend comme l'incendie, et se dissipe comme la fumée. D'abord il a l'éclat de la fleur, et il sèche comme l'herbe; il

[1] Rom., II, 5. — [2] Ps. XXXVIII, 9.

grossit comme le nuage: le moment d'après ce n'est qu'une goutte d'eau; il s'enfle comme une vapeur légère, et disparaît comme l'étincelle; il se trouble, et l'instabilité de ses désirs n'aboutit qu'à la corruption qui s'en exhale alentour; il se trouble, et après qu'il s'est épuisé dans ses agitations vaines, il disparaît; à lui les troubles, à d'autres les jouissances; à lui les travaux, les soucis, les afflictions, les rapines, les malédictions; à d'autres les trésors, les divertissemens, les plaisirs, les adulations; il n'a pour lui que les gémissemens et les larmes; d'autres ont les richesses et l'opulence; il est tourmenté dans les Enfers, tandis que d'autres dissipent ses biens au milieu des chants et des danses.

« Cependant l'homme se fatigue et se trouble vainement. » L'homme, qui n'est prêté à la vie que pour un moment, et que la mort redemande bientôt comme une dette qu'elle exige impérieusement; l'homme, cet animal indomptable par système, pervers par sa nature, artificieux par instinct, malfaisant avec réflexion, injuste par étude, toujours prêt à se laisser emporter par l'ambition et la cupidité, insatiable dans ses désirs, perfide par caractère, gonflé d'orgueil et d'arrogance, d'une présomption qu'un rien déconcerte, d'une fierté qu'un souffle abat, d'une audace qu'un moment renverse; l'homme, néant superbe, vile boue et poussière en révolte, cendre que le moindre vent dissipe, qui épouvante aujourd'hui par ses menaces, et qui demain sera livré à la mort; aujourd'hui dans l'abondance, demain dans le dénûment du tombeau; aujourd'hui décoré de la pourpre et du diadème, demain chargé d'un linceul; aujourd'hui sur le trône et dans les délices, demain traîné sur le bûcher funèbre; aujourd'hui entouré des nuages de l'encens que lui décerne ses flatteurs, demain dans la solitude et dans l'infection du sépulcre; aujourd'hui il existe, demain il n'est plus rien; vous l'admirez aujourd'hui, demain il n'aura que des pleurs à attendre de vous. L'homme, également accablé sous le poids de la prospérité et de l'adversité; insupportable dans l'une, inconsolable dans l'autre; il ne se connaît pas lui-même, et son avide curiosité veut toujours aller au delà de la faible portée de son intelligence; il ignore ce qui est sous ses yeux, et il s'égare dans l'avenir; mortel par sa nature, il a l'air, par ses vastes pensées, de se croire destiné à ne jamais mourir; lui, dont le corps d'un jour est le rendez-vous de toutes les infirmités, la proie de toutes les passions, un théâtre abandonné à toutes les douleurs. O spectacle trop déplorable et trop réel de notre faiblesse! ô triomphe trop éclatant de la misère humaine! et quoi que j'aie pu dire,

je suis bien loin d'avoir rendu toute la pensée qu'exprime ce mot du Prophète : « Cependant l'homme se fatigue et se trouble vainement. » Terminons par ce seul trait : Dites-moi si la scène de ce monde n'est pas fidèlement représentée par les agitations de la mer ; si même la vie de l'homme n'est pas sujette à plus de troubles encore que ce mobile élément, si les tempêtes qui viennent nous assaillir n'y sont pas plus fréquentes et plus formidables, si nos éternelles contestations ne nous y poussent pas les uns contre les autres avec plus de violence que les vents, quand ils se heurtent avec fureur; celui-ci s'empare du champ de son frère; celui-là lui vole ses esclaves : on se querelle, on se bat à outrance pour un peu de terre; l'un traîne son voisin par devant les tribunaux pour un filet d'eau; un autre lui dispute l'air; l'un redemande ce qu'il n'a pas donné, l'autre nie ce qu'il a reçu; l'un charge sans mesure les intérêts de sa somme, l'autre se refuse même à payer le capital. Le pauvre se lamente; le riche s'inquiète et n'est jamais content; celui qui n'a rien est dans l'abjection ; on ne pardonne pas à celui qui a. Etes-vous en charge? vous êtes soupçonné; revêtu du pouvoir? vous devenez odieux; porté au rang suprême? c'est pour avoir toujours les armes à la main : guerres continuelles, jalousies sans fin ; partout une insatiable cupidité tyrannise les cœurs : le mensonge et l'imposture sont dans toutes les bouches ; plus de bonne foi, plus de vérité nulle part, et tout le sentiment entre ceux qui se disent amis ne va pas au delà de la table. Plus d'énergie dans les ames : l'amour de l'argent fait toute la vie; l'amour de l'argent a mis en vente jusqu'aux élémens; la voie publique paie des impôts; la terre est morcelée par fractions, les eaux sont asservies, l'air est mis à prix; la terre ne peut plus porter les maux dont elle gémit; et l'air, corrompu par nos iniquités, ne porte vers le ciel que les fétides vapeurs qui s'en exhalent; nos cités gémissent sous le joug des exacteurs; les riches sont dévorés d'inquiétudes au milieu de leurs trésors; l'usurier se consume et se dessèche; le voleur menace notre vie, et l'empoisonne de soucis rongeurs ; il n'y a d'accès auprès des tribunaux que pour les oppresseurs; l'effronté calomniateur trafique du mensonge; c'est entre nous une funeste émulation de sermens, ou plutôt de parjures, et le nom de Dieu n'est plus invoqué que par les blasphèmes. Oh! combien à la vue des crimes et des misères qui désolent l'humanité, combien le Prophète n'a-t-il pas eu raison de s'écrier : « Cependant l'homme se « fatigue et se trouble vainement. »

Et n'y a-t-il que l'homme, ô divin Psalmiste! qui soit dans le

trouble et dans l'agitation? Votre arrêt ne tombe-t-il que sur l'être éminemment doué de la raison? — Et le Prophète a répondu : « J'ai parcouru les animaux et les élémens divers; et l'homme seul m'a présenté l'image de ce trouble continuel. » Pourtant les eaux se soulèvent : oui; mais bientôt elles se calment; les vents se déchaînent, puis ils s'apaisent; la terre tremble et se rasseoit; la fureur des animaux tombe avec la faim; la flamme s'emporte, et s'éteint quand elle a dévoré son aliment; mais l'homme, l'homme seul, du moment où l'amour des richesses lui a fait prendre feu, ne sait plus s'arrêter; a-t-il enfin ce qu'il désire? il lui faut encore autre chose, et toujours; et plus il possède, plus il veut posséder encore, jusqu'à ce que la mort vienne le surprendre plein de nouveaux projets. Tourmenté sans relâche par cette soif qui le brûle, il se travaille, il se fatigue pour des richesses, compagnes infidèles et perfides, maîtresses capricieuses et tyranniques qui se prodiguent indifféremment et se jouent de ceux qui les servent; pour des richesses, principes de tous les égaremens de l'esprit et du cœur, sources de tous les vices et de tous les désordres, instrumens des délices qui corrompent l'ame, ennemies de la tempérance et de la sagesse, poison secret qui corrompt toutes les vertus. Fais-je le procès aux richesses elles-mêmes plutôt qu'à ceux qui les possèdent? Comment en usent-ils? Ils ne les ont que pour les tenir captives, enchaînées comme autant d'ennemies, comme des esclaves toujours prêts à échapper à leurs maîtres, comme des malfaiteurs arrachés aux mines pour retomber dans d'autres prisons, plutôt que de les laisser librement circuler dans les mains des pauvres.

Mais, répondez-vous, il faut bien amasser pour ses enfans; autrement ils n'auraient d'autre héritage que l'indigence. Ah! sans doute, le riche, occupé comme il l'est de ses chimériques espérances, doit prévoir l'avenir, lui qui s'aveugle sur le présent; s'inquiéter pour ses enfans, lui qui ne songe pas même à sa propre destinée! il pense à ses héritiers : sait-il seulement si on lui accordera les honneurs d'une sépulture? Insensé, dites-moi quelle sera votre fin; et alors assurez-vous de l'état de vos enfans. Dites-moi ce qui arrivera dans cette journée même, et après cela je vous abandonne le lendemain. Pourquoi vous abuser même sur le temps qui suivra votre mort? pourquoi vouloir qu'on vous insulte jusque dans votre trépas? pourquoi prescrire à Dieu ce qu'il doit faire, et imposer à sa providence l'obligation d'exécuter ce qu'il vous a plu

[1] Matth., xxv, 40.

de donner? il ne vous appartient pas de statuer rien de ce qui aura lieu quand vous ne serez plus..... Pourquoi donc vous tourmenter vainement à détourner en faveur de vos enfans un bien qui appartient aux pauvres? pourquoi retenir le bien des orphelins, et leur en vouloir quand ils le réclament, comme si c'était un bien qui fût à vous? il est à eux, non à vous; il vous a été remis pour eux; vous ne l'aviez pas apporté avec vous en venant au monde. Donnez ce que vous avez reçu, et profitez de l'usufruit; ce qui vous est commandé, c'est de donner, non de recevoir. N'êtes-vous pas assez bien partagé de ce que Dieu s'adresse à vous, vous tendant la main dans la personne du pauvre? Celui qui verse sur la terre les eaux par torrens vous demande une obole; celui qui lance la foudre et les éclairs implore votre pitié; celui qui habille le ciel de son brillant azur vous demande quelques haillons; ne vous suffit-il pas que les pauvres vous adressent les mêmes supplications qu'à Dieu même? Donnez, ayez compassion des misérables, pour que l'on ait compassion de vous. Mais votre œil orgueilleux ne consent pas même à s'abaisser; et, quelque prière que l'on vous fasse, vous restez insensible et dur. Donnez, donnez donc aux pauvres avant que n'arrive le jour où vous aurez à en rendre compte; donnez-leur ce qui est à eux, et qui ne tardera pas à vous être rendu; ils ont pour père le Souverain de l'univers : recevez de sa bouche le gage le plus assuré. Quoi! « Ce que vous aurez fait au moin- « dre de vos frères, c'est à moi-même que vous l'aurez fait [1]. » Celui qui s'attendrit sur les misères du pauvre et de l'affligé, non seulement obtient la rémission de son péché, mais il reçoit à son tour la garantie des récompenses qui l'attendent, par cet oracle de l'Esprit-Saint : « Qui donne au pauvre prête au Seigneur à intérêt; » remarquez cette expression, *prête* au Seigneur, il ne dit pas *donne* au Seigneur; l'Esprit-Saint qui l'a dictée sait combien notre cœur est intéressé, combien la cupidité qui nous domine est avide d'accroître ses possessions; c'est pourquoi il ne nous dit pas simplement : « Celui qui a pitié du pauvre donne au « Seigneur, » pour que vous ne borniez pas votre pensée à un simple don sans récompense; mais celui qui a pitié du pauvre *prête* au Seigneur à intérêt. Or, si Dieu nous emprunte, il devient conséquemment notre débiteur. Lequel des deux préférez-vous, que Dieu soit votre débiteur ou qu'il soit votre juge? Le débiteur est lié à son créancier; mais le juge ne dépend point de l'accusé. Quand

[1] Matth., 25, 40.

vous prêtez votre argent, vous exigez des assurances; il vous faut de trois choses l'une : une hypothèque, un gage ou une caution; le pauvre n'a par lui-même rien de tout cela à vous offrir; son indigence et la dureté du riche allaient donc être un obstacle à l'aumône : Dieu lève toutes les difficultés en se donnant lui-même pour caution et pour gage. Vous vous défiez de ce misérable qui n'a rien en propre que son dénûment; fiez-vous à moi, qui possède des biens immenses; ne craignez rien, c'est à moi que vous prêtez. — Mais que gagnerai-je en vous prêtant? — Je vous rendrai au centuple; je vous donnerai la vie éternelle. — Il me faut une obligation en bonne forme, une échéance bien déterminée. — Ecoutez; Dieu va vous satisfaire.

Lorsque le Fils de l'Homme sera assis sur le trône de sa gloire, il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. A ceux qui seront à sa droite, il dira : *Venez, ô les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous était préparé depuis le commencement du monde* [1]. Et pourquoi cela? *C'est que j'ai eu faim, et que vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais nu, et vous m'avez revêtu; j'étais en prison, et vous m'êtes venus visiter.* — Mais, *Seigneur*, diront-ils en rapprochant leur faiblesse de la grandeur de celui à qui ils ont eu l'honneur de rendre un semblable service; mais, *Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, et que nous vous avons nourri, ou bien avoir soif, et que nous vous avons donné à boire*, vous de qui tous les êtres attendent leur subsistance? quand est-ce que nous vous avons vu réduit à ces extrémités? quand est-ce que nous avons fait pour vous ce que vous dites? —*Toutes les fois que vous l'avez fait pour le moindre de ceux-ci, c'est à moi-même que vous l'avez fait.* Mais par cela même qu'il a dégagé sa parole envers ceux qui sont à sa droite, par le don qu'il leur fait de son royaume en récompense de leur charité, il inflige à ceux qui sont à sa gauche le châtiment dont il a menacé leur insensibilité et leur avarice : *Retirez-vous de moi, maudits, allez dans les ténèbres extérieures, qui avaient été préparées pour le démon et pour ses anges.* Pourquoi encore cette sentence? *Parce que j'ai eu faim, et que vous ne m'avez pas donné à manger?* Il ne dit point, parce que vous avez été fornicateurs, adultères, voleurs; que vous avez rendu de faux témoignages, que vous vous êtes parjurés. Toutes criminelles que soient de telles actions, elles ne le sont pas autant que la dureté

[1] Matth., xxv, 34 et suiv.

de cœur et le manque de compassion pour les pauvres. Et pourquoi, ô mon Dieu, borner à ce seul crime tout leur acte d'accusation? Parce que je condamne moins le péché lui-même que le défaut de repentir; je vous condamne pour cette dure insensibilité qui, ayant dans les mains un moyen de salut aussi efficace que celui de l'aumône, n'en a pas tenu compte. Je vous la reproche encore comme étant la source de tous les vices et de tous les crimes. Je récompense la charité envers les pauvres comme étant le principe de toutes les vertus. Je menace l'une des flammes éternelles, j'accorde à l'autre le royaume des cieux, en notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire dans tous les siècles. Ainsi soit-il. (Saint Chrysostôme, *Homélie sur le Psaume XXXVIII.*)

Le salut est l'affaire de chaque moment.

Le salut de l'homme n'ayant point d'autre ennemi que le péché, c'est ce qui a porté notre Seigneur à lui recommander si sérieusement de veiller et de prier : de veiller pour n'y pas tomber; de prier, pour obtenir la grace de s'en relever par la pénitence : *Vigilate et orate* [1]. Vigilance et prière à tout moment nécessaire au pécheur; parce qu'en la négligeant il n'y a nul moment qui ne rende le pécheur plus incertain de son salut, plus incapable de le faire et plus indigne de l'obtenir. Le salut est donc à son égard l'affaire de chaque moment : trois réflexions terribles à quiconque n'a point étouffé les remords de sa conscience.

Il n'y a nul moment qui ne rende le pécheur plus incertain de son salut; non seulement parce qu'il lui reste moins de temps, qu'à chaque moment le temps s'abrège et le met plus près de la mort, que les années d'intervalle qu'il s'imagine jusque là se réduisent peut-être à des mois et à des jours; mais parce qu'en cela même s'il y a quelque chose de certain, c'est qu'il sera trompé dans ses mesures et surpris lorsqu'il y pensera le moins. Voulez-vous savoir là-dessus mes conjectures? les voici. Je sais, messieurs, où je parle, au milieu d'une cour brillante, où l'on sait se désennuyer du tumulte des grandes affaires par encore de plus grands plaisirs : honnêtement, s'il est possible; mais cependant au milieu des biens, de l'abondance et de la joie: de là, que s'ensuit-il?

Que vous êtes justement et personnellement compris sous cette sentence de Job : *Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad Inferna descendunt* [1]. Des gens qui vivent dans les biens et qui descendront

[1] Marc., XIII, 33. — [2] Job., XXI, 13.

au tombeau, en combien de temps? en un moment: *In puncto ad Inferna.* N'est-ce pas la fin ordinaire de la vie délicieuse? Il faut des maux violens ou des langueurs ennuyeuses pour arracher l'ame d'un corps exténué par le travail, altéré par la faim, desséché par la misère. Mais les riches, les voluptueux trouvent la mort en un instant dans les commodités de leur fortune; ils la portent dans leur embonpoint, ils l'invitent à leurs repas fréquens et immodérés, ils la hâtent par leurs passions, ils la précipitent par leurs débauches. Ils ne se sauvent la plupart des coups sanglans de la guerre que pour réserver leur vieillesse au coup imprévu qui les terrasse au milieu de leurs amis. Est-il un hiver, un printemps qui n'offre de pareils spectacles, aux magistrats sur le tribunal, aux grands seigneurs dans leurs palais, aux riches particuliers dans le sein de leurs familles? Il y a donc pour vous, qui vivez dans les grands biens, une raison particulière d'incertitude et de crainte pour l'avenir.

Une autre raison plus forte encore, c'est que non seulement vous vivez dans les grands biens, mais même dans les grands péchés. Or, outre le péril qui menace tous les hommes, il y a pour les grands pécheurs une menace spéciale qui leur rend le fil de la vie plus fragile et plus tremblant. L'arrêt du ciel y est précis: *Viri sanguinum et dolosi non dimidiabunt dies suos* [1]. Les grands pécheurs, dit David, soit que leur péché soit public, comme celui des violens, des sanguinaires: *Viri sanguinum;* soit que leur péché soit caché, comme celui des hypocrites: *Et dolosi*, généralement tous ces gens-là n'atteindront pas la moitié de leurs jours: *Non dimidiabunt dies suos.*

On se moque de cet arrêt, quand on voit tant de pécheurs traîner leur vie et leurs péchés jusqu'à la caducité. Mais bien loin de vous en moquer, sachez que c'est même par là que cet arrêt s'exécute. En comprenez-vous le vrai sens? apprenez-le de saint Grégoire. Il dit qu'il est ordinaire aux pécheurs de partager le plan de leur vie en deux parts fort inégales. Ils assignent la première et la plus longue à leurs plaisirs, la seconde et la plus courte à leur salut. Dieu se moque de leur partage. Il leur abandonne à leur gré cette longue partie de la vie qu'ils destinent à leurs plaisirs. Mais quand viendra cette partie imaginaire qu'ils réservent à leur salut? jamais. Elle est retranchée par la justice divine. A quelque âge qu'ils étendent leur vie honteuse et criminelle, ils seront surpris par la mort, et la surprise aura le même effet pour la damnation

[1] Psal., LV, 24.

de leur ame que si leurs plus beaux jours eussent été retranchés par la moitié : *Non dimidiabunt dies suos.*

Vous qui m'écoutez, à quelle partie êtes-vous de votre carrière ? Etes-vous encore dans la moitié destinée à vos plaisirs ? Quand parviendrez-vous à l'autre, réservée à la pénitence et au soin de votre salut ? Dieu ne l'a-t-il point abrégée, mais ne l'a-t-il point retranchée ? Levez les yeux ; ne voyez-vous point la main de Dieu vous tracer comme à Balthasar l'arrêt du retranchement de vos jours : *Mane, Thecel, Phares.* Comptez, pesez, séparez, coupez, tranchez. Quand l'arrêt éclatera-t-il, quand s'exécutera-t-il ? Mais quand il s'exécutera, serez-vous alors en grace et en état de salut ? Aujourd'hui vous n'en savez rien ; demain le saurez-vous mieux ? vous en serez plus incertain, mais même plus incapable : autre sujet de réflexion.

N'éprouvez-vous pas qu'en différant vous devenez moins maître de votre cœur, plus esclave des passions et des vices qui vous dominent ? Rappelez à votre esprit l'état de Samson soumis au pouvoir des Philistins ; c'est précisément votre état. Que firent-ils de ce fameux guerrier ? d'abord ils lui arrachèrent les yeux : *Eruerunt oculos ejus* [1]. Ensuite ils le lièrent et l'enfermèrent : *Vinctum catenis et clausum carcere.* Enfin ils l'occupèrent comme un bête à faire tourner un moulin : *Et molere fecerunt.* Quelle indigne servitude ! Est-elle moins dure au pécheur chargé d'années et de péchés ? Il a perdu la lumière ; il est serré de mille honteux liens ; il s'est laissé avilir par des affections brutales, par des soins lâches et bas. Mesurez là votre état, mon cher auditeur.

Autrefois vous aviez quelque lumière, quelque lueur de religion, de crainte, de respect pour Dieu ; quelque idée de votre salut, quelque inquiétude sur l'avenir ; tout cela s'est presque effacé : le peu qui vous en reste encore s'évanouit de jour en jour ; Dieu, la religion, l'avenir, tout cela vous devient obscur ; vous n'y voyez plus rien qu'à travers mille nuages et mille doutes nouveaux ; vos doutes, vos obscurités, vos nuages se multiplient.

Bien plus, vos liens, vos chaînes, vos engagemens au péché, redoublent et se fortifient. Ce n'était autrefois qu'un objet qui vous engagèait, maintenant vous allez à tout ; tout ce que vous voyez vous attire et vous entraîne. Une seule passion vous avait d'abord séduit, maintenant toutes les passions vous obsèdent. A l'amour de la volupté s'est joint l'amour de l'argent. Vous n'étiez alors

[1] Jud., XVI, 21.

qu'impudique, aujourd'hui vous êtes avare, et demain vous serez prodigue, et de prodigue, insatiable et violent, et cruel, et par degrés sans foi, sans honneur et sans raison.

Pour sortir de tant de liens qui vous rendent le salut plus difficile de jour en jour, quel courage vous faudrait-il? et qu'est devenu votre courage? Encore peut-être en avez-vous pour la guerre, et contre des ennemis qui ne sont vos ennemis que malgré eux et malgré vous. Avez-vous du courage contre vos vrais ennemis, qui sont ceux de votre salut? En quel excès tombez-vous de lâcheté, de bassesse et de misère, à mesure que vous avancez dans les voies du péché, dans l'habitude du péché! *Quam vilis facta es nimis, iterans vias tuas*[1]. C'était Jérémie qui faisait ce reproche au peuple juif. J'ose le faire à tous ceux que leur naissance élève au dessus du peuple et que leurs passions ravalent au dessous des esclaves les plus vils. Non, vous n'êtes plus ce Samson si renommé par ses exploits, par sa force et par son génie. On ne reconnaît plus en vous le sang de tant de grands hommes distingués par leurs faits et par leurs vertus. Vous n'êtes plus que l'esclave des plus sales passions, des vôtres et de celles d'autrui. Quand y ferez-vous réflexion? quand en rougirez-vous? quand tâcherez-vous d'en sortir, pour rentrer dans la voie de l'honneur et du salut? Si cet effort vous paraît si difficile aujourd'hui, quand vous sera-t-il possible? A chaque moment vous devenez plus incapable d'y réussir. Disons enfin : à chaque moment vous devenez plus indigne d'obtenir la grace d'y parvenir.

Car, mon cher frère, qu'est-ce que ce trésor de Dieu dont parlait saint Paul aux Romains; ces richesses de sa bonté, de sa patience et de sa longanimité? *Divitias bonitatis ejus et patientiæ et longanimitatis*[2]. C'est à votre égard cette santé, ces années, cette longue vie, dont il vous laisse jouir. Là-dessus répondez à deux questions de saint Paul : Ignorez-vous, dit-il, quel est le dessein de Dieu dans cette grace extérieure et temporelle qu'il vous fait? Ne comprenez-vous pas que sa bonté ne prolonge vos jours que pour vous conduire à la pénitence? *Ignoras quoniam benignitas ejus ad pœnitentiam te adducit?* Voilà la première question; voici la seconde : Êtes-vous assez insensible à votre intérêt éternel pour mépriser cette grace qu'il tire exprès pour vous du trésor de sa bonté? *An divitias bonitatis ejus contemnis?* Ne comprenez-vous pas que par ce mépris vous vous en rendez indigne,

[1] Jer., II, 36. — [2] Rom., II, 4.

et que vous méritez, par votre endurcissement, qu'il vous ferme à jamais le trésor de sa patience, et qu'il accumule vos péchés, vos rechutes, vos mépris dans le trésor de sa vengeance, pour le décharger sur vous au terrible jour de sa fureur? *Secundum duritiam tuam thesaurisas tibi iram in die iræ.*

N'est-ce pas à vous qu'il adresse par Isaïe ce reproche foudroyant? *Tacui, silui, patiens fui : quasi parturiens loquar : dissipabo et absorbebo* [1]. « Je me suis tu, je n'ai rien dit, je suis de« meuré en patience : j'éclaterai enfin par des cris pareils à ceux « de l'enfantement, et ces cris hâteront ta ruine et ta damnation : » *Dissipabo et absorbebo.*

C'est aussi la menace de Jérémie au pécheur impénitent : *Derelinquet divitias suas, et in novissimo suo erit insipiens.* « Il sera « forcé, dit-il, de laisser à d'autres ses biens, et son dernier jour « sera la consommation et la conviction de sa folie. » Tout le monde la reconnaîtra, tout le monde en aura pitié; mais il en portera la peine : *In novissimo suo erit insipiens.*

En effet quelle plus étrange et plus énorme folie que d'avoir préféré le frivole à l'important, l'apparent au réel, le fragile à l'immortel, le temps à l'éternité, le rien au tout? Quelle plus inexcusable et plus déplorable folie que de rejeter le soin du salut, l'affaire de tous les siècles, l'affaire de toute la vie, l'affaire de chaque moment, au dernier moment de la vie! Obligé d'entreprendre un voyage de long cours, en reculeriez-vous les apprêts au moment précis du départ? Chargé d'un compte important à toute votre fortune, attendriez-vous à le dresser dans l'instant qu'il faut le rendre? Et chargé des comptes obscurs d'une longue et coupable vie, vous différez, vous reculez jusqu'à votre dernier moment. Vous présumez qu'à ce moment vous aurez assez de force et de présence d'esprit pour soutenir votre cause auprès du juge éternel, assez de tendresse de cœur pour vous tourner alors à Dieu par une sincère pénitence et par un véritable amour?

Rappelez à votre mémoire et vous remettez sous les yeux tous ceux que vous avez vus réduits à ce dernier point; leur surprise, leur embarras, leur frayeur, leur accablement; encore plus souvent leur dureté, leur insensibilité, leur stupidité pour l'autre vie. Cela s'appelle-t-il aller à Dieu, mourir pénitent, mourir Chrétien, bien mourir? En quelle autre affaire un homme sage oserait-il paraître en cette disposition? A quoi vous servira toute la sagesse,

[1] Is., XLII, 14.

la science et la politique du monde, et tous les talens propres à gouverner les états, quand vous vous sentirez dépourvu, au lit de la mort, des premières connaissances nécessaires pour bien mourir? quand, au lieu de tous ces vains noms dont vous vous faisiez tant d'honneur, vous ne connaîtrez plus en vous que deux qualités misérables, de mortel et de pécheur ? Ne sentirez-vous pas votre folie? n'éclatera-t-elle pas aux yeux des hommes, aussi bien qu'aux yeux de Dieu?

Profitez de celle d'autrui pour vous rendre vraiment sage; et pour le devenir, prévenez le dernier moment. Ne tombez pas dans l'illusion de ceux qui trouvent toujours de nouveaux empêchemens dans chaque événement de leur vie et qui demandent toujours un temps plus commode, exempt de tumulte et d'embarras.

Ah! si Joseph eût donné dans cette erreur, il n'eût jamais fait son salut: tous les accidens de sa vie semblaient y mettre un obstacle imprévu, qui devait lui en ôter la pensée. Avait-il le temps d'y penser, quand il se voyait enfermé et vendu par ses propres frères? De quoi son esprit et son cœur pouvaient-ils alors être occupés, que des mouvemens de dépit, de colère et d'aversion contre les auteurs de sa misère? Avait-il le temps de penser à son salut au milieu des Israélites, esclave de ces barbares et soumis à leur pouvoir, à la vue de leurs débauches et de leurs impiétés? En avait-il le temps, exposé aux piéges d'une femme sans conscience et sans pudeur? L'avait-il dans l'accablement où le devait plonger l'injustice de son maître, et la douleur de se voir dans les fers pour avoir eu trop de vertu ? L'avait-il enfin ce temps précieux, lorsqu'étant hors de prison, le roi se déchargea sur lui du gouvernement de l'Egypte, et qu'il en eut lui seul tout le poids à soutenir, dans les périls de l'abondance et les horreurs de la stérilité? Que ne disait-il comme vous: La famine cessera, l'abondance reviendra, les troubles s'apaiseront; je me retirerai de la cour, j'obtiendrai mon congé du roi? Je serai alors tout à moi-même, et ne songerai plus qu'à mon salut.

C'est sur de pareilles idées que l'on s'étourdit tous les jours, comptant sur le futur et jamais sur le présent. C'est cependant sur le présent qu'il faut établir le salut. C'est dans l'état où Dieu nous met, dans l'âge où nous nous trouvons, dans ce point de fortune où nous sommes; aujourd'hui, dit saint Paul, dans ce court espace de la vie que nous appelons *aujourd'hui: Donec hodie cognominatur*[1].

[1] Hebr., III, 13.

Cet *aujourd'hui* est à nous ; mais *demain* n'est point à nous : et qui sait si ce demain ne sera point l'éternité? (Le P. de La Rue, *Sur l'Importance du salut.*)

L'heure présente doit être l'heure de notre réveil.

Tel est le conseil de Dieu et la sage économie que ce grand Père de famille a établie dans sa maison. Il a voulu avoir des serviteurs vigilans et perpétuellement attentifs. C'est pourquoi il a disposé de sorte, le cours imperceptible du temps que nous ne sentons ni sa suite ni les larcins qu'il nous fait ; en sorte que la dernière heure nous surprend toujours. Il faut ici nous représenter cette illusion trompeuse du temps, et la manière dont il se joue de notre faible imagination. Le temps, dit saint Augustin, est une faible imitation de l'éternité. Celle-ci est toujours la même : ce que le temps ne peut égaler par sa consistance, il tâche de l'imiter par la succession. S'il nous dérobe un jour, il en rend subtilement un autre semblable, qui nous empêche de regretter celui que nous venons de perdre. C'est ainsi que le temps nous joue et nous cache sa rapidité. C'est aussi peut-être en cela que consiste cette malice du temps dont l'Apôtre nous avertit par ces mots : « Rachetez le temps, dit-il, parce « que les jours sont mauvais ; » c'est-à-dire trompeurs et malicieux. En effet, le temps nous trompe toujours, parce qu'encore qu'il varie sans cesse, il montre presque toujours un même visage, et que l'année qui était écoulée semble ressusciter dans la suivante. Toutefois une longue suite nous découvre toute l'imposture. Les rides sur notre front, les cheveux gris, les infirmités ne nous font que trop remarquer quelle grande partie de notre être est déjà abîmée et engloutie. Mais dans de si grands changemens le temps affecte toujours quelque imitation de l'éternité : car comme c'est le propre de l'éternité de conserver les choses dans le même état, le temps, pour nous en approcher, ne nous dépouille que peu à peu et nous mène aux extrémités opposées par une pente si douce et tellement insensible que nous nous trouvons engagés au milieu des ombres de la mort, avant que d'avoir songé comme il faut à notre conversion. Ezéchias ne sent point écouler son âge, et dans la quarantième de ses années, il croit qu'il ne fait que de naître : *Dum adhuc ordirer succidit me* [2]. « Il a coupé la trame de mes jours « que je ne faisais que commencer. » Ainsi la malignité trompeuse

[1] Ephes., v, 16. — [2] Is., xxxviii, 12.

du temps fait que nous tombons tout à coup et sans y penser entre les mains de la mort. Pour nous garantir de cette surprise, Jésus-Christ ne nous a laissé qu'un seul moyen dans la parabole de l'Evangile, c'est celui d'être toujours attentifs et vigilans. « Veillez, « dit-il, sans cesse, parce que vous ne savez à quelle heure viendra « le Seigneur. »

Ici l'on ne peut s'étonner assez de l'aveuglement des hommes qui ne sont pas moins audacieux que le fut autrefois l'apôtre saint Pierre, lorsqu'il démentit la vérité même. On ne lit point sans étonnement la témérité de ce disciple qui, lorsque Jésus-Christ lui dit nettement qu'il le reniera trois fois, ose lui répondre en face; « Non, je ne vous renierai pas. » Mais cessons de nous étonner de son audace, qu'il a expiée par tant de larmes; étonnons-nous de nous-mêmes et de notre témérité insensée. Jésus-Christ nous a dit à tous en paroles claires: Si vous ne veillez sans cesse, je vous surprendrai. Et nous osons lui répondre: Non, Seigneur, nous dormirons à notre aise; cependant nous vous préviendrons de quelques momens, et une prompte confession nous sauvera de votre colère. Quoi! le Fils de Dieu aura dit que la science des temps est l'un des secrets que son Père a réservés en sa puissance; et nous voudrons percer ce secret impénétrable et fonder nos espérances sur un mystère si caché, et qui passe de si loin notre connaissance! Quand Jésus-Christ viendra en sa majesté pour juger le monde, mille événemens terribles précèderont: toute la nature se remuera devant sa face; et cependant l'univers, menacé de sa ruine totale par un si grand ébranlement, ne laissera pas d'être surpris. Il est écrit que ce dernier jour viendra comme un voleur, et qu'il arrivera sur tous les hommes, comme un lacet où ils seront pris inopinément: tant la sagesse de Dieu est profonde à nous cacher ses conseils! et nous croirons pouvoir sentir et apercevoir la dissolution de ce corps fragile qui porte sa corruption en son propre sein! Nous nous trompons, nous nous abusons, nous nous flattons nous-mêmes trop grossièrement. La mort ne viendra pas de loin avec grand bruit pour nous affaiblir. Elle s'insinue avec la nourriture que nous prenons, avec l'air que nous respirons, avec les remèdes mêmes par lesquels nous tâchons de nous en défendre. Elle est dans notre sang et dans nos veines; c'est là qu'elle a mis ses secrètes et inévitables embûches, dans la source même de la vie. C'est de là qu'elle sortira, tantôt soudaine, tantôt à la suite d'une maladie déclarée; mais toujours surprenante et trop peu prévue. L'expérience le fait assez voir; et Jésus-Christ nous a dit dans son Évangile que Dieu

l'a voulu de la sorte. C'est par un dessein prémédité qu'il nous a caché notre dernier jour, « afin, dit saint Augustin, que nous pre-« nions garde à tous les jours : » *Latet ultimus dies, ut observentur omnes dies.* Puisqu'il a entrepris de nous surprendre si nous ne veillons, serons-nous plus industrieux à prévenir la main de Dieu qu'il ne sera prompt à frapper son coup? Ou croyons-nous avoir contre lui d'autres précautions et d'autres moyens que celui qu'il nous a donné, de veiller toujours? Quelle folie! quel aveuglement! quel étourdissement d'esprit! et quel nom donnerons-nous à une si haute extravagance?

Permettons néanmoins aux hommes, si vous voulez, de goûter paisiblement le plaisir de vivre; accordons que la jeunesse puisse se promettre de longs jours, et ne lui envions pas la triste espérance de vieillir. Pensez-vous qu'on doive fonder sa future conversion sur cette attente? Détrompez-vous, Chrétiens, et apprenez à vous mieux connaître. Telle est la nature de votre ame et de votre volonté, qu'elle ne peut, étant née libre, être forcée par ses objets, mais elle s'engage elle-même. Elle se fait comme des liens de fer et une espèce de nécessité par ses actes; c'est ce qui s'appelle l'habitude, dont je ne m'étendrai pas à vous décrire la violence trop connue et trop expérimentée. Je veux donc bien vous confesser qu'il y a une certaine ardeur des passions et une force trop violente de la nature que l'âge peut tempérer. Mais cette seconde nature qui se forme par l'habitude, mais cette nouvelle ardeur encore plus tyrannique qui naît de l'accoutumance, le temps ne fait que l'accroître et l'affermir davantage. Quelle folie de laisser fortifier un ennemi qu'on veut vaincre! Ainsi nous nous trompons déplorablement, lorsque nous attendons du temps le remède à nos passions que la raison nous présente en vain. Si nous n'acquérons par vertu et par un effort généreux la facilité de les vaincre, c'est une folie manifeste de croire que l'âge nous la donne. Et comme dit sagement l'Ecclésiastique, « la vieillesse ne trou-« vera pas ce que la jeunesse n'a pas amassé : » *Quæ in juventute tua non congregasti, quomodo in senectute tua invenies* [1]? Et il n'est pas nécessaire de rappeler ici de bien loin, ni les deux vieillards de Babylone, impudens calomniateurs de la pudique Susanne, ni la déplorable vieillesse de Salomon, autrefois sage. L'expérience du présent nous sauve la peine de rechercher avec soin les exemples des siècles passés. Jetez vous-mêmes les yeux sur vos

[1] Eccl., XXV, 5.

proches, sur vos amis, sur tous ceux qui vous environnent; vous ne verrez que trop tous les jours que les vices ne s'affaiblissent pas avec la nature, et que les inclinations ne se changent pas avec la couleur des cheveux. Au contraire, si nous laissons dominer la colère, la vieillesse bien loin de la modérer, la tournera en aigreur par son chagrin. Et quand on donne tout au plaisir, on ne voit, dit saint Basile, dans l'âge plus avancé, que des idées trop présentes, des désirs trop jeunes, et, pour ne rien dire de plus, des regrets qui renouvellent tous les crimes. Par conséquent ne différez pas, et éveillez-vous tout à l'heure, vous qui, refusant à présent de vous convertir, dites que vous vous convertirez quelque jour; désabusez-vous : *Hora est jam.* Car quelle autre heure voulez-vous prendre? En découvrez-vous quelqu'une qui soit plus commode ou plus favorable? Connaissez le secret de votre cœur, et entendez le ressort qui fait mouvoir une machine si délicate.

Je sais que vous êtes libre; mais toutefois, pour vous exciter, il faut quelque raison qui vous persuade, vous détermine; et quelle raison plus pressante aurez-vous alors que celle que je vous propose? Y aura-t-il un autre Jésus-Christ, un autre Evangile, une autre foi, une autre espérance, un autre Paradis, un autre Enfer? Que verrez-vous de nouveau qui soit capable de vous ébranler? Pourquoi donc résistez-vous maintenant? Pourquoi donc voulez-vous vous imaginer que vous céderez plus facilement en un autre temps? D'où viendra cette nouvelle force à la vérité, ou cette nouvelle docilité à votre esprit? Quand cette passion qui vous domine à présent, quand ce secret tyran de votre cœur aura quitté l'empire qu'il a usurpé, vous n'en serez pour cela ni plus dégagé ni plus maître de vous-même. Si vous ne veillez sur vos actions, il ne fera que céder la place à un autre vice, au lieu de la remettre au légitime Seigneur, qui est la Raison-Dieu. Il y laissera, pour ainsi dire, un successeur de sa race, enfant comme lui de la même convoitise. Je veux dire, les péchés se succèderont les uns aux autres; et si vous ne faites quelque grand effort pour interrompre la suite de cette succession malheureuse, qui ne voit que d'erreur en erreur et de délai en délai elle vous mènera jusqu'au tombeau? Connaissez donc que tous ces délais ne sont qu'un amusement manifeste, et qu'il n'y a rien de plus insensé que d'attendre la victoire de nos passions du temps qui les fortifie.

Mais je n'ai pas dit encore ce que les pécheurs endormis ont le plus à craindre. Pour eux ils n'appréhendent que la mort subite; et comme ils veulent se persuader, malgré l'expérience et tous les

exemples, que leur vigueur présente les en garantit, ils découvrent toujours du temps devant eux. Mortels téméraires et peu prévoyans, qui croyez que la justice divine n'a qu'un moyen de vous perdre! Non, mes frères, ne le croyez pas. Nous sommes souvent condamnés et souvent punis terriblement, avant que la vengeance se déclare, avant même que nous la sentions. Et certes, nous pourrions entendre cette vérité par l'exemple des choses humaines. On ne dit pas toujours aux criminels la misère de leur triste état : souvent on les voit pleins de confiance pendant que leur mort est résolue. Leur sentence n'est pas prononcée, mais elle est déjà écrite dans l'esprit des juges. Tel s'est trouvé perdu à la cour, et entièrement exclu des graces, dont le crédit subsistait apparemment. Si la justice des hommes a ses secrets et ses mystères, la justice divine n'aura-t-elle pas aussi les siens? Oui, sans doute, et bien plus terribles. Mais il faut l'établir par les Ecritures. Ecoutez donc ce qui est écrit au Deutéronome : « Sachez que le Seigneur « votre Dieu punit incontinent ceux qui le haïssent, et ne diffère « pas à les perdre, leur rendant dans le moment même ce qu'ils « méritent : » *Reddens odientibus se, statim ut disperdat eos; et ultra non differat, protinus eis restituens quod merentur* [1]. Pesez ces mots, incontinent, sans différer, dans le moment même. Est-il vrai que Dieu punisse toujours de la sorte? Il n'est pas vrai, si nous regardons la vengeance qui éclate ; il est vrai si nous regardons les peines cachées que Dieu envoie à ses ennemis, peines si grandes et si terribles que je vous ai démontrées dans ma première partie. Celui qui pèche est puni sans retardement, parce que la grace se retire dans le moment même, parce que sa foi diminue, qu'un péché en attire un autre, et qu'on tombe toujours plus facilement après qu'on est affaibli par une première chute.

Telles sont les peines affreuses qui suivent le crime dans l'instant qu'il est commis. C'est que ces hommes corrompus perdent toute crainte de Dieu, c'est-à-dire tout le frein de leur licence; ces femmes achèvent de perdre tout ce qu'il leur reste de modestie, c'est-à-dire tout l'ornement de leur sexe. Enfin le crime n'a plus pour nous une face étrange qui nous épouvante; mais il est devenu malheureusement familier, et n'étonne plus notre ame endurcie. N'appelez-vous pas cela un grand supplice? Quoi! dit le grand saint Augustin, si, lorsque nous péchons, nous étions frappés à l'instant d'une soudaine maladie, si nous perdions la vue, si nos

[1] Deut., VII, 10.

forces nous abandonnaient, nous croirions que Dieu nous punit, et nous aurions un saint empressement d'apaiser sa juste fureur par une prompte pénitence. Ce n'est pas la vue corporelle, mais c'est la lumière de l'ame qui s'éteint en nous : ce n'est pas cette santé fragile que nous perdons; mais Dieu nous livre à nos passions, qui sont nos maladies les plus dangereuses. Nous ne voyons plus, nous ne goûtons plus les vérités de la foi. Aveugles et endurcis, nous tombons dans un assoupissement et dans une insensibilité mortelle; et pendant que Dieu nous y abandonne par une juste punition, nous ne sentons pas sa main vengeresse, et nous croyons qu'il nous pardonne et qu'il nous épargne : *Si quis furtum faciens statim oculum perdidisset, omnes dicerent Deum præsentem vindicasse; oculum cordis amisit, et ei pepercisse putatur Deus?* Que nous sert de vivre et de subsister aux yeux des hommes, si cependant nous sommes morts, perdus devant Dieu et devant ses Anges? *Nomen habes quod vivas, et mortuus es*[1] : On vous ap« pelle vivans ; mais en effet vous êtes morts. » Pour faire mourir un arbre, il n'est pas toujours nécessaire qu'on le déracine. Voyez ce grand chêne desséché qui ne pousse plus, qui ne fleurit plus, qui n'a plus de glands ni de feuilles; il a la mort dans le sein et dans la racine; il n'en est pas moins ferme sur son tronc; il n'en étend pas moins ses vastes rameaux. Chrétien dont le cœur est endurci, voilà ton image. Bois aride, Dieu n'a pas encore frappé ta racine, et ne t'a pas précipité de ton haut pour te jeter dans le feu : mais il a retiré l'esprit de vie.

Craignez donc, pécheur endormi, craignez le dernier endurcissement. Eveillons-nous, il est temps. Pourquoi endurcissez-vous vos cœurs comme Pharaon? Eveillez-vous sans délai, puisque chaque délai aggrave vos peines. Car attendez-vous à vous éveiller que vous soyez retourné parmi vos plaisirs? Et quand faut-il que le Chrétien veille, sinon quand Jésus-Christ parle? Faites réflexion sur vous-même; pensez-vous être bien loin de cette mortelle léthargie, de cet endurcissement funeste dont vous êtes menacé si terriblement par tant d'oracles de l'Ecriture? Songez à vos premières chutes : votre cœur vous frappait alors : *Percussit eum cor David*[2] : « David fut frappé au cœur. » Vos remords étaient plus vifs et vos retours à Dieu plus fréquens. Vous périssiez, mais souvent vous versiez des larmes sur votre perte, et vos tristes funérailles étaient du moins honorées de quelque deuil. Maintenant

[1] Apoc., III, 1. — [2] II Reg., XXIV, 10.

vous paraissez confirmé dans votre crime : les saints avertissemens ne vous touchent plus; les sacremens vous sont inutiles. Craignez enfin, Chrétiens, que Dieu ne vous livre au sens réprouvé, et que votre ame ne devienne un vaisseau cassé et rompu qui ne puisse plus contenir la grace. C'est de quoi sont menacés par le Saint-Esprit ceux qui profanent les Sacremens par leurs rechutes, et qui entretiennent leurs mauvais désirs par leur complaisance. « Je les « briserai, dit le Seigneur, comme un pot de terre, et les réduirai « tellement en poudre qu'il ne restera pas le moindre fragment « sur lequel on puisse porter une étincelle de feu ou puiser une « goutte d'eau. » *Comminuetur sicut conteritur lagena figuli contritione valida : et non invenietur de fragmentis ejus testa in qua portetur igniculus de incendio, aud hauriatur parum aquæ de fovea* [1]. Etrange état de cette ame cassée et rompue! Elle s'approche de ce sacrement de pénitence et de ce fleuve de grace qui en découle; il ne lui en demeure pas une goutte d'eau. Elle écoute de saints discours qui seraient capables d'embraser les cœurs; elle n'en rapporte pas la moindre étincelle. C'est un vaisseau tout-à-fait brisé et rompu; et si elle ne fait un dernier effort pour rappeler l'esprit de la grace et pour exciter la foi endormie, elle périra sans ressource.

Ah! mes frères, j'espère de vous de meilleures choses, encore que je parle ainsi. Quoi! ma parole est-elle inutile? L'Esprit de mon Dieu n'agit-il pas? ne se remue-t-il pas quelque chose au fond de vos cœurs? Ah! s'il est ainsi, vous vivez, et votre santé n'est pas déplorée. Ne perdons pas ce moment de force : donnez des regrets, donnez des soupirs : ce sont les signes de vie que le céleste médecin vous demande. Après laissez agir sa main charitable. « Car pourquoi voulez-vous périr? Je ne veux point la mort de celui « qui meurt : convertissez-vous et vivez, dit le Seigneur tout-puis- « sant : » *Et quare moriemini, domus Israël? quia nolo mortem morientis, revertimini et vivite* [2].

Mais je n'ai rien fait, Chrétiens, d'avoir peut-être un peu excité votre attention aux soins de votre salut, par la parole de Jésus-Christ et de l'Evangile, si je ne vous persuade de vous occuper souvent de cette pensée. Toutefois ce n'est pas l'ouvrage d'un homme mortel, de mettre dans l'esprit des autres ces vérités importantes : c'est à Dieu de les y graver. Et comme je n'ai fait au-

[1] Is., XXX, 10. — [2] Ezech., XVIII, 31, 31.

jourd'hui que vous réciter ses saintes paroles, je produirai encore en finissant ce qu'il a prononcé de sa propre bouche dans le Deutéromome. « Ecoutez, Israël, le Seigneur votre Dieu est le seul « Seigneur. Vous l'aimerez de tout votre cœur, de toute votre ame « et de toute votre force. Mettez dans votre cœur mes paroles et « les lois que je vous donne aujourd'hui : racontez-les à vos enfans « et les méditez en vous-mêmes, soit que vous soyez assis dans « votre maison, soit que vous marchiez dans le chemin : » *Sedens in domo tua et ambulans in itinere, dormiens atque consurgens* [1]. « En vous couchant et en vous levant, qu'elles vous soient toujours « présentes; que mes préceptes roulent sans cesse devant vos « yeux, en sorte que vous ne les perdiez jamais de vue : » *Movebuntur ante oculos tuos;* non comme un objet mort, qui n'émeut pas, mais comme un objet mouvant qui éveille les sens. Telle est la loi inviolable des anciens que Dieu avait donnée à nos Pères. Pesez-en toutes les paroles. Elle leur commande d'avoir Dieu et ses saints commandemens dans le cœur, d'en parler souvent, afin d'en rafraîchir la mémoire; d'y avoir toujours un secret retour, de ne s'en éloigner point parmi les affaires, et néanmoins d'y prendre un temps pour y penser en repos et dans son cabinet avec une application particulière; de s'éveiller et de s'endormir dans cette pensée, afin que notre ennemi étant toujours attentif à nous surprendre, nous soyons toujours en garde contre ses embûches. Ne me dites pas que cette attention n'est d'usage que pour les cloîtres et la vie retirée. Ce précepte formel a été écrit pour tout le peuple de Dieu. Les Juifs, tout charnels et grossiers qu'ils sont, reconnaissent encore aujourd'hui que cette obligation indispensable leur est imposée. Si nous prétendons, Chrétiens, que ce précepte ait moins de force dans la loi de grace, et que les Chrétiens soient moins obligés à cette attention que les Juifs, nous déshonorons le Christianisme, et faisons honte à Jésus-Christ et à l'Evangile. Le faux Prophète des Arabes, dont le Paradis est tout sensuel, et dont toute la religion n'est que politique, n'a pas laissé de prescrire à ses malheureux sectateurs d'adorer cinq fois le jour; et vous voyez combien ils sont ponctuels à cette observance. Les Chrétiens se croiront-ils dispensés de penser à Dieu parce qu'on ne leur a point marqué des heures précises? C'est qu'ils doivent veiller et prier toujours. Le Chrétien doit veiller et prier sans cesse,

[1] Deut., VI, 4 et seq.

et vivre toujours attentif à son salut éternel. Ne pensez pas que cette pratique vous soit impossible : le passage que j'ai récité vous en donne un infaillible moyen. Si Dieu ordonne aux Israélites de s'occuper perpétuellement de ses saints préceptes, il leur ordonne auparavant de l'aimer, de prendre à cœur son service. Aimez, dit-il, le Seigneur, et mettez en votre cœur ses saintes paroles. Tout ce que nous avons à cœur nous revient assez de soi-même, sans forcer notre attention, sans tourmenter notre esprit et notre mémoire. Demandez à une mère s'il faut la faire souvenir de son fils unique. Faut-il vous avertir de songer à votre fortune et à vos affaires? Lorsqu'il semble que votre esprit soit ailleurs, n'êtes-vous pas toujours vigilans, et, toujours trop vifs, secrètement attentifs sur cette matière, sur laquelle le moindre mot vous éveille? Si vous pouviez prendre à cœur votre salut éternel, et vous faire une fois une grande affaire de celle qui devrait être la seule, nos salutaires avertissemens ne vous seraient pas un supplice, et vous penseriez de vous-mêmes mille fois le jour à un intérêt de cette importance. Mais certes ni nous n'aimons Dieu, ni nous ne songeons à nous-mêmes, et ne sommes Chrétiens que de nom. Excitons enfin, et prenons à cœur notre éternité. (BOSSUET.)

Péroraison.

Dieu, messieurs, fait un journal de notre vie; une main divine écrit ce que nous avons fait et ce que nous avons manqué de faire, écrit notre histoire qui nous sera un jour représentée et sera représentée à tout l'univers. Songeons donc à la faire belle. Effaçons par la pénitence ce qui nous y couvrirait de confusion et de honte. Éveillons-nous, l'heure est venue. Les raisons de nous presser deviennent tous les jours plus fortes; la mort avance, le péché gagne, l'endurcissement s'accroît; tous les momens fortifient le discours que je vous ai fait, et il sera plus pressant encore demain qu'aujourd'hui. L'Apôtre le dit à la suite de mon texte : *Proprior est nostra salus :* « Notre salut est tous les jours plus proche. » Si notre salut s'approche, notre damnation s'approche aussi; l'un et l'autre marche d'un pas égal. « Car, comment échapperons-nous, « dit le même Apôtre, si nous négligeons un tel salut? » *Quomodo nos effugiemus, si tantam neglexerimus salutem* [1]? Faisons donc

[1] Hebr., II, 3.

notre salut, puisque Dieu nous envoie un tel Sauveur : Jésus-Christ va venir au monde « plein de grace et de vérité [1] ; » soyons fidèles à sa grace et attentifs à sa vérité, afin que nous participions à sa gloire.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. (Bossuet.)

[1] Joan., I, 14.

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR LE SALUT.

EXORDE.

Tempus meum nondum advenit ; tempus autem vestrum semper est paratum.

Mon temps n'est pas encore venu ; mais pour le vôtre, il est toujours prêt.
(*Joan.*, VII, 6)

Le reproche que fait aujourd'hui Jésus-Christ à ses parens selon la chair, qui le pressaient de se manifester au monde et d'aller à Jérusalem se faire honneur de ses grands talens, nous pouvons le faire à la plupart de ceux qui nous écoutent. Le temps qu'ils donnent à leur fortune, à leur élévation, à leurs plaisirs est toujours prêt ; il est toujours temps pour eux d'acquérir des biens, de la gloire, et de satisfaire leurs passions ; c'est là le temps de l'homme : *Tempus vestrum semper est paratum ;* mais le temps de Jésus-Christ, c'est-à-dire le temps de travailler au salut, n'est jamais prêt ; ils le renvoient, ils le diffèrent ; ils attendent toujours qu'il arrive, et il n'arrive jamais : *Tempus meum nondum advenit.*

Les plus légers intérêts de la terre les agitent et leur font tout entreprendre : car qu'est-ce que le monde lui-même dont ils suivent les voies trompeuses, qu'une agitation éternelle où les passions mettent tout en mouvement, où le repos est le seul plaisir inconnu, où les soucis sont honorables, où ceux qui sont tranquilles se croient malheureux, où tout est travail et affliction d'esprit ; enfin, où tout s'agite et tout se méprend ?

Certes, mes frères, à voir les hommes si occupés, si vifs, si patiens dans leurs poursuites, on dirait qu'ils travaillent pour des années éternelles et pour des biens qui doivent assurer leur félicité : on ne comprend pas que tant de soins et d'agitations ne se proposent qu'une fortune dont la durée égale à peine celle des travaux qui l'ont méritée, et qu'une vie si rapide se passe à chercher avec tant de fatigue des biens qui doivent finir avec elle.

Cependant, une méprise qui ne peut se soutenir contre la plus

légère attention est devenue l'erreur du plus grand nombre. En vain la religion nous rappelle à des soins plus solides et plus nécessaires; en vain elle nous annonce que travailler pour tout ce qui doit passer, c'est amasser à grands frais des monceaux de sable qui s'écroulent sur nos têtes à mesure que nous les élevons; que le plus haut point d'élévation où nous puissions atteindre ici-bas est toujours la veille de notre mort et la porte de l'éternité, et que rien n'est digne de l'homme que ce qui doit durer autant que l'homme : les soins des passions sont toujours pénibles et sérieux ; il n'est que les démarches que nous faisons pour le ciel qui soient faibles et languissantes ; le salut tout seul est pour nous un amusement : nous travaillons pour les biens frivoles comme si nous travaillions pour des biens éternels; nous travaillons pour les biens éternels comme si nous travaillions pour les biens frivoles.

Oui, mes frères, les soins de la terre sont toujours vifs; obstacles, fatigues, contre-temps, rien ne nous rebute : les soins de la terre sont toujours prudens; dangers, piéges, perplexités, concurrence, rien ne nous fait prendre le change. Or, il s'en faut bien que les soins du salut ne soient de ce caractère ; rien de plus languissant, et qui nous intéresse moins, quoique les obstacles et les dégoûts y soient fort à craindre ; rien de plus imprudent, quoique la multiplicité des voies et le nombre des écueils y rendent les méprises si familières. Il faut donc y travailler avec vivacité et avec prudence ; avec vivacité, pour ne pas se rebuter ; avec prudence, pour ne pas s'y méprendre. Implorons, etc. *Ave, Maria.* (MASSILLON, *Sur le Salut.*)

Il faut travailler avec vivacité au salut.

Rien sans doute ne devrait nous intéresser davantage en cette vie que le soin de notre salut éternel : outre que c'est ici la grande affaire où il s'agit de tout pour nous, nous n'en avons même, à proprement parler, point d'autre sur la terre ; et les occupations infinies et diverses attachées à nos places, à notre rang, à notre état, ne doivent être que des manières différentes de travailler à notre salut.

Cependant ce soin si glorieux auquel tout ce que nous faisons, et tout ce que nous sommes, se rapporte, est pour nous le plus méprisable : ce soin principal, et qui devrait être toujours à la tête de tous nos autres soins, leur cède à tous dans le détail de nos actions : ce soin si aimable, et auquel les promesses de la foi et les

consolations de la grace attachent tant de douceurs, est devenu pour nous le plus dégoûtant et le plus triste. Et voilà, mes frères, d'où vient le défaut de vivacité dans l'affaire de notre salut éternel: on y travaille sans estime, sans préférence, sans goût. Suivons ces idées, et souffrez que je les développe.

C'est une erreur bien déplorable, mes frères, que les hommes aient attaché des noms pompeux à toutes les entreprises des passions, et que les soins du salut n'aient pu mériter auprès d'eux le même honneur et la même estime. Les travaux militaires sont regardés parmi nous comme la voie de la réputation et de la gloire: les intrigues et les mouvemens qui font parvenir sont comptés parmi les secrets d'une profonde sagesse; les projets et les négociations qui arment les hommes les uns contre les autres, et qui font souvent de l'ambition d'un seul l'infortune publique, passent pour étendue de génie et pour supériorité de talens; l'art d'élever sur un patrimoine obscur une fortune monstrueuse, aux dépens souvent de l'équité et de la bonne foi, est la science des affaires et la bonne conduite domestique; enfin, le monde a trouvé le secret de rehausser par des titres honorables tous les soins qui se rapportent aux choses d'ici-bas: les actions de la foi toutes seules, qui demeureront éternellement, qui formeront l'histoire du siècle à venir, et qui seront gravées durant toute l'éternité sur les colonnes immortelles de la sainte Jérusalem, passent pour des occupations oiseuses et obscures, pour le partage des ames faibles et bornées, et n'ont rien qui les relève aux yeux des hommes. Et voilà, mes frères, la première raison de notre indifférence pour l'affaire du salut: nous n'estimons pas assez cette sainte entreprise pour y travailler avec vivacité.

Or, je ne crois pas devoir m'arrêter ici à combattre une illusion si indigne même de la raison. Car, qu'est-ce qui peut rendre un ouvrage glorieux à celui qui l'entreprend? Est-ce la durée et l'immortalité qu'il promet dans la mémoire des hommes? Ah! tous les monumens de l'orgueil périront avec le monde qui les a élevés; tout ce que nous faisons pour la terre aura la même destinée qu'elle: les victoires et les conquêtes, les entreprises les plus éclatantes, et toute l'histoire des pécheurs, qui embellit le siècle présent, sera effacée du souvenir des hommes; les œuvres du juste toutes seules seront immortelles, écrites à jamais dans le livre de vie, et survivront à la ruine entière de l'univers. Est-ce la récompense qu'on nous y propose? Mais tout ce qui ne peut nous rendre heureux ne peut aussi nous récompenser; et on n'en a pas d'autre

ici que Dieu même. Est-ce la dignité des occupations auxquelles on vous engage? Mais les soins de la terre les plus honorables sont des jeux auxquels notre erreur a donné des noms sérieux : ici tout est grand; on n'aime que l'Auteur de son être ; on n'aime que le souverain de l'univers; on ne sert qu'un maître tout puissant; on ne désire que des biens éternels ; on ne fait des projets que pour le ciel; on ne travaille que pour une couronne immortelle.

Qu'y a-t-il donc de plus glorieux sur la terre et de plus digne de l'homme que les soins de l'éternité? Les prospérités sont d'honorables inquiétudes; les emplois éclatans, un esclavage illustre ; la réputation est souvent une erreur publique; les titres et les dignités sont rarement le fruit de la vertu, et ne servent tout au plus qu'à orner nos tombeaux et embellir nos cendres. Les grands talens, si la foi n'en règle l'usage, sont de grandes tentations; les vastes connaissances, un vent qui enfle et qui corrompt, si la foi n'en corrige le venin; tout cela n'est grand que par l'usage qu'on en peut faire pour le salut; la vertu toute seule est estimable pour elle-même.

Cependant, si nos concurrens sont plus heureux et plus élevés que nous dans le monde, nous les regardons avec des yeux d'envie, et leur élévation, en humiliant notre orgueil, ranime la vivacité de nos prétentions et de nos espérances ; mais lorsque les complices quelquefois de nos plaisirs, changés soudain en de nouveaux hommes, rompent généreusement tous les liens honteux des passions, et, portés sur les ailes de la grace, entrent à nos yeux dans la voie du salut, tandis qu'ils nous laissent derrière eux errer encore tristement au gré de nos désirs déréglés, nous voyons d'un œil tranquille le prodige de leur changement, et, loin que leur destinée nous fasse envie et réveille en nous de faibles désirs de salut, nous ne pensons peut-être qu'à remplacer le vide que leur retraite laisse dans le monde; qu'à nous élever à ces postes périlleux d'où ils viennent de descendre par des vues de foi et de religion : que dirai-je? nous devenons peut-être les censeurs de leur vertu, nous cherchons, ailleurs que dans les trésors infinis de la grace, les motifs secrets de leur changement; nous donnons à l'œuvre de Dieu des vues tout humaines, et nos censures déplorables deviennent la plus dangereuse tentation de leur pénitence. C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous répandez des ténèbres vengeresses sur des cupidités injustes! D'où vient cela? nous manquons d'estime pour la sainte entreprise du salut : première cause de notre indifférence.

En second lieu, nous y travaillons avec indolence, parce que nous n'en faisons pas une affaire principale, et que nous ne lui donnons jamais la préférence sur tous nos autres soins. En effet, mes frères, nous voulons tous nous sauver; les pécheurs les plus déplorés ne renoncent pas à cette espérance : nous voulons même que, parmi nos œuvres, il s'en trouve toujours quelques unes qui se rapportent au salut; car nul ne s'abuse jusqu'à croire qu'il méritera la gloire des saints sans avoir jamais fait une seule démarche pour s'en rendre digne : mais où nous nous trompons, c'est dans le rang que nous donnons à ces œuvres parmi les occupations qui partagent notre vie.

Et certes, mes frères, les bienséances et les inutilités des commerces, les fonctions d'une charge, les embarras domestiques, les passions et les plaisirs ont leurs temps et leurs momens marqués dans nos journées. Où plaçons-nous l'ouvrage du salut? quel rang donnons-nous à ce soin unique sur tous nos autres soins? en faisons-nous une affaire seulement? et, pour entrer dans le détail de vos mœurs, que faites-vous pour l'éternité que vous ne rendiez au monde au centuple? Vous employez quelquefois une légère portion de vos biens en des largesses saintes; mais qu'est-ce, si nous le comparons à ce que vous en sacrifiez tous les jours à vos plaisirs, à vos passions et à vos caprices? Vous élevez peut-être au commencement de vos journées votre esprit au Seigneur par la prière; mais le monde, au sortir de là, ne prend-il pas sa place dans votre cœur, et tout le reste du temps n'est-il pas pour lui? Vous assistez peut-être exactement chaque jour aux mystères saints; mais, sans entrer ici dans les motifs qui souvent vous y conduisent, cet unique exercice de religion n'est-il pas compensé par une journée entière de vie odieuse et mondaine? Vous vous faites quelquefois une violence passagère; vous souffrez peut-être une injure; vous prenez sur vous pour une obligation de piété; mais ce sont là quelques faits uniques et singuliers qui sortent de l'ordre commun, et qui n'ont jamais de suite; vous n'en sauriez produire un seul devant le Seigneur qu'il ne s'en offre mille de l'autre côté que l'ennemi compte pour lui : le salut n'a que vos intervalles; le monde a pour ainsi dire l'état et le fonds : les moments sont pour Dieu; la vie tout entière pour nous-mêmes.

Je sais, mes frères, que vous sentez vous-mêmes là-dessus l'injustice et le danger de votre conduite. Vous convenez que les agitations du monde, des affaires, des plaisirs, vous occupent presque tout entiers, et qu'il vous reste peu de temps pour penser au salut;

mais vous dites, pour vous calmer, que lorsqu'un jour vous serez plus tranquilles ; que des affaires d'une certaine nature seront terminées ; que vous serez déchargés sur un aîné des soins de cette dignité; que certains embarras seront finis ; en un mot, que certaines circonstances ne se trouveront plus, vous penserez tout de bon à votre salut, et que l'affaire de l'éternité deviendra alors votre principale affaire.

Mais ce qui vous abuse, c'est que vous regardez le salut comme incompatible avec les occupations attachées à l'état où la Providence vous a placés. Car ne pouvez-vous pas en faire des moyens de sanctification? ne pouvez-vous pas y exercer toutes les vertus chrétiennes? la pénitence, si ces occupations sont pénibles? la clémence, la miséricorde, la justice, si elles vous établissent sur les hommes? la soumission aux ordres du ciel, si le succès ne répond pas quelquefois à votre attente? le pardon des injures, si vous y souffrez l'oppression, la calomnie et la violence? la confiance en Dieu seul, si vous y éprouvez l'injustice ou l'inconstance de vos maîtres? N'est-il pas des ames de votre rang et de votre état qui, dans la même situation où vous êtes, mènent une vie pure et chrétienne? Vous savez bien vous-mêmes qu'on peut trouver Dieu partout; car dans ces momens heureux où vous avez été quelquefois touchés de la grace, n'est-il pas vrai que tout vous rappelait à Dieu ; que les périls mêmes de votre état devenaient pour vous des instructions et des remèdes; que le monde vous dégoûtait du monde même; que vous trouviez partout le secret d'offrir à Dieu mille sacrifices invisibles, et de faire de vos occupations les plus tumultueuses des sources de réflexions saintes ou des occasions salutaires de mérite? Que ne cultivez-vous ces impressions de grace et de salut? Ce n'est pas votre situation, c'est votre infidélité et votre faiblesse qui les ont éteintes dans votre cœur.

Joseph était chargé de toutes les affaires d'un grand royaume ; lui seul soutenait tout le poids du gouvernement : cependant oublia-t-il le Seigneur, qui avait rompu ses liens et justifié son innocence? ou attendit-il, pour servir le Dieu de ses pères, qu'un successeur vînt lui rendre le loisir que sa nouvelle dignité lui avait ôté? il sut faire servir à la consolation de ses frères, et à l'avantage du peuple de Dieu, une prospérité qu'il ne reconnaissait tenir que de sa main toute-puissante. Cet officier de la reine d'Ethiopie, dont il est parlé aux Actes des Apôtres, était établi sur les richesses immenses de cette princesse : le détail des tributs et des subsides et toute l'administration des deniers publics était confiée à sa fidé-

lité : or, cet abîme de soins et d'embarras ne lui laissait-il pas le loisir de chercher dans les prophéties d'Isaïe le salut qu'il attendait, et les paroles de la vie éternelle? Placez-vous dans les situations les plus agitées, vous y trouverez des justes qui s'y sont sanctifiés : la cour peut devenir l'asile de la vertu comme le cloître; les places et les emplois peuvent être les secours comme les écueils de la piété; et quand pour revenir à Dieu on attend qu'on puisse changer de places, c'est une marque qu'on ne veut pas encore changer son cœur.

Aussi, lorsque nous vous disons que le salut doit être l'unique affaire, nous ne prétendons pas que vous renonciez à toutes les autres : vous sortiriez de l'ordre de Dieu; nous voulons seulement que vous les rapportiez toutes au salut; que la piété sanctifie vos occupations, que la foi les règle, que la religion les anime, que la crainte du Seigneur les modère; en un mot, que le salut soit comme le centre où elles aboutissent toutes; car d'attendre que vous soyez plus tranquille et plus débarrassé de tous soins pour être plus homme de bien, outre que c'est une illusion dont le démon se sert pour reculer votre pénitence, c'est un outrage même que vous faites à la religion de Jésus-Christ : vous justifiez les reproches que les ennemis des Chrétiens faisaient autrefois contre elle; il semble que vous la regardez comme incompatible avec les devoirs de prince, de courtisan, d'homme public, de père de famille : vous semblez croire comme eux que l'Evangile ne propose que des maximes funestes à la république, et que, s'il en était cru, il faudrait tout quitter, sortir de la société, renoncer à tous les soins publics, rompre tous les liens de devoir, de bienséance, d'autorité qui nous unissent aux autres hommes, et vivre comme si on était seul sur la terre : au lieu que c'est l'Evangile tout seul qui nous fait remplir ces devoirs comme il faut; au lieu que c'est la religion de Jésus-Christ toute seule qui peut former des princes religieux, des courtisans chrétiens, des magistrats incorruptibles, des maîtres modérés, des sujets fidèles, et maintenir dans une juste harmonie cette variété d'états et de conditions d'où dépend la tranquillité des peuples et le salut des empires.

Mais pour vous faire mieux sentir l'illusion de ce prétexte, quand vous serez libre d'embarras et dégagé de ces soins extérieurs qui vous détournent aujourd'hui du salut, votre cœur sera-t-il libre de passions? les liens injustes et invisibles qui vous arrêtent seront-ils rompus? serez-vous rendu à vous-même? plus humble, plus patient, plus modéré, plus chaste, plus mortifié? Ah! ce ne sont

pas les agitations du dehors qui vous retiennent, c'est le déréglement du dedans, c'est le tumulte et la vivacité des passions : ce n'est pas dans les soins de la fortune et dans l'embarras des événemens et des affaires, dit saint Chrysostôme, qu'est la confusion et le trouble, c'est dans les inclinations déréglées de l'ame; un cœur où Dieu règne est partout tranquille : *Non in rerum eventu perturbatio ac tumultus, sed in nobis et in animis nostris.* Vos soins pour la terre ne sont incompatibles avec le salut que parce que les affections qui vous y attachent sont criminelles. Ce ne sont pas vos places, ce sont vos penchans qui sont pour vous des écueils : or, ces penchans, vous ne vous en dépouillerez pas comme de vos soins et de vos embarras; ils seront même alors plus vifs, plus indomptables que jamais; ils auront, outre ce fonds de faiblesse qu'ils tirent de votre propre corruption, la force du temps et des années : vous croirez avoir tout fait en vous ménageant du repos, et vous verrez que vos passions, plus vives à mesure qu'elles ne trouveront plus de quoi s'occuper au dehors, tourneront toute leur violence contre vous-même; et vous serez surpris de trouver dans votre propre cœur les mêmes obstacles que vous ne croyez voir aujourd'hui que dans ce qui vous environne. Cette lèpre, si j'ose parler ainsi, n'est pas attachée à vos vêtemens, à vos charges, aux murs de vos palais, de sorte que vous puissiez vous en défaire en les quittant; elle a gagné votre propre chair : ce n'est donc pas en renonçant à vos soins qu'il faut travailler à vous guérir; c'est en vous purifiant vous-même qu'il faut sanctifier vos soins; tout est pur à ceux qui sont purs : autrement votre plaie vous suivra jusque dans le loisir de votre solitude; semblable à ce roi de Juda dont il est parlé au livre *des Rois*, lequel eut beau abdiquer sa couronne, remettre tous les soins de la royauté entre les mains de son fils, et se retirer dans le fond de son palais, il y porta la lèpre dont le Seigneur l'avait frappé, et vit cette plaie honteuse le suivre jusque dans sa retraite. Les soins extérieurs ne trouvent leur innocence ou leur malignité que dans notre cœur, et c'est nous seuls qui rendons les occupations de la terre dangereuses, comme c'est nous seuls qui rendons celles du ciel insipides et dégoûtantes. (LE MÊME.)

Nous seuls nous rendons les occupations du ciel insipides et dégoûtantes.

Premièrement, mes frères, vous êtes injustes d'attribuer à la vertu ce qui prend sa source dans votre propre corruption; ce

n'est pas la piété qui est désagréable, c'est votre cœur qui est déréglé ; ce n'est pas le calice du Seigneur qu'il faut accuser d'amertume, dit saint Augustin, c'est votre goût qui est dépravé. Tout est amer à un palais malade ; corrigez vos penchans, et le joug vous paraîtra léger ; rendez à votre cœur le goût que le péché lui a ôté, et vous goûterez combien le Seigneur est doux : haïssez le monde, et vous comprendrez à quel point la vertu est aimable ; en un mot, aimez Jésus-Christ, et vous sentirez tout ce que je dis.

Voyez si les justes ont le même dégoût que vous pour les œuvres de la piété. Interrogez-les ; demandez-leur s'ils regardent votre condition comme la plus heureuse ; ils vous répondront que vous leur paraissez digne de compassion ; qu'ils sont touchés de votre égarement et de vos peines, de vous voir tant souffrir pour un monde, ou qui vous méprise, ou qui vous ennuie, ou qui ne peut vous rendre heureux ; courir après des plaisirs souvent plus insipides pour vous que la vertu même que vous fuyez : ils vous répondront qu'ils ne changeraient pas leur tristesse prétendue contre toutes les félicités de la terre. La prière les console, la retraite les soutient, les lectures saintes les animent ; les œuvres de la piété répandent dans leur ame une onction sainte, et leurs jours les plus heureux sont ceux qu'ils passent avec le Seigneur. C'est le cœur qui décide de nos plaisirs ; tandis que vous aimerez le monde, vous trouverez la vertu insupportable.

En second lieu, voulez-vous savoir encore pourquoi le joug de Jésus-Christ est pour vous si dur et si accablant ? c'est que vous le portez trop rarement : vous ne donnez au soin du salut que quelques momens rapides ; certains jours que vous consacrez à la piété ; certaines œuvres de religion dont vous vous acquittez quelquefois ; et en vous déchargeant aussitôt vous ne sentez que le désagrément des premiers efforts, vous ne laissez pas à la grace le loisir d'en adoucir le poids, et vous prévenez les douceurs et les consolations qu'elle ne manque jamais de répandre sur les suites. Ces animaux mystérieux que les Philistins choisirent pour porter l'arche du Seigneur hors de leurs frontières, figures des ames infidèles peu accoutumées à porter le joug de Jésus-Christ, mugissaient, dit l'Écriture, et semblaient gémir sous la grandeur de ce poids sacré : *Pergentes et mugientes* [1] ; au lieu que les enfans de Lévi, image naturelle des justes, accoutumés à ce ministère saint, faisaient retentir les airs de cantiques d'allégresse et d'actions de graces, en

[1] I Reg., vi, 12.

la portant avec majesté, même à travers les sables brûlans du désert. La loi n'est pas un fardeau pour l'ame juste accoutumée à l'observer : il n'est que l'ame mondaine peu familiarisée avec ses saintes observances qui gémisse sous un poids si aimable : *Pergentes et mugientes*. Lorsque Jésus-Christ a assuré que son joug était doux et léger, il nous a ordonné en même temps de le porter chaque jour : l'onction est attachée à l'accoutumance; les armes de Saül n'étaient pesantes pour David que parce qu'il n'en avait point l'usage : *Non usum habeo* [1]. Il faut se familiariser avec la vertu pour en connaître les saints attraits; il faut percer avant dans cette terre heureuse pour y trouver le lait et le miel; ce n'est qu'à l'entrée qu'on trouve des géans et des monstres qui dévorent ses habitans. Les plaisirs des pécheurs ne sont doux que sur la surface; ils n'ont d'agréables que les premiers momens : si vous allez plus avant, ce n'est que fiel et qu'amertume; et plus vous les approfondissez, plus vous y trouverez le vide, l'ennui, la satiété qui en est inséparable : la vertu, au contraire, est une manne cachée; pour en goûter toute la douceur, il faut l'approfondir : mais aussi, plus vous avancez, plus les consolations abondent; plus les passions se calment, plus les voies s'aplanissent, plus vous vous applaudissez d'avoir rompu des chaînes qui vous accablaient, et que vous ne traîniez plus qu'à regret et avec une secrète tristesse. Ainsi, tandis que vous vous en tiendrez à de simples essais de vertu, vous n'en goûterez que les répugnances et les amertumes; et comme vous n'aurez pas la fidélité du juste, vous n'en devez pas aussi attendre les consolations.

Enfin, vous accomplissez les devoirs de la piété sans goût, non seulement parce que vous les accomplissez trop rarement, mais parce que vous ne les accomplissez qu'à demi. Vous priez, mais sans recueillement; vous jeûnez, mais c'est sans entrer dans un esprit de componction et de pénitence; vous vous abstenez de nuire à votre ennemi, mais c'est sans l'aimer comme votre frère; vous approchez des mystères saints, mais sans y apporter cette ferveur, qui seule y fait trouver des douceurs ineffables; vous vous séparez quelquefois du monde, mais vous ne portez pas dans la retraite le silence des sens et des passions, sans quoi elle n'est plus qu'un triste ennui; en un mot, vous ne portez le joug qu'à demi. Or, Jésus-Christ n'est pas divisé : ce Simon le Cyrénéen, qui ne portait qu'une partie de la croix en était accablé, et il fallait que

[1] I Reg., XVII, 39.

les soldats lui fissent violence pour l'obliger de continuer au Sauveur ce triste ministère : *Et angariaverunt ut tolleret crucem ejus* [1]. Il n'est que la plénitude de la loi qui soit consolante ; plus vous en retranchez, plus elle devient pesante et onéreuse ; plus vous voulez l'adoucir, plus elle accable ; au lieu qu'en y ajoutant même des rigueurs de surcroît vous en sentez diminuer la pesanteur, comme si vous y ajoutiez de nouveaux adoucissemens : d'où vient cela? c'est que l'observance imparfaite de la loi prend sa source dans un cœur que les passions partagent encore ; or, un cœur divisé et qui nourrit deux amours, ne peut être, selon la parole de Jésus-Christ, qu'un royaume et un théâtre plein de trouble et de désolation.

En voulez-vous une image naturelle et tirée des livres saints? Rébecca, sur le point d'enfanter Jacob et Esaü, souffrait des douleurs mortelles, dit l'Ecriture ; les deux enfans se faisaient déjà la guerre dans son sein : *Et collidebantur in utero ejus parvuli* [2], et comme lassée de ses maux, elle demandait au Seigneur sa mort ou sa délivrance : Ne soyez point surprise, lui dit la voix du ciel, si vos douleurs sont si extrêmes ; et s'il vous en coûte tant pour devenir mère, c'est qu'il y a deux peuples dans votre sein : *Duœ gentes et duo populi sunt in utero tuo* [3]. Voilà votre histoire, mon cher auditeur ; vous êtes surpris qu'il vous en coûte tant pour accomplir une œuvre de piété, pour enfanter Jésus-Christ, le nouvel homme, dans votre cœur ; ah ! c'est que vous y conservez encore deux amours irréconciliables, Jacob et Esaü, l'amour du monde et l'amour de Jésus-Christ ; c'est que vous portez au dedans de vous deux peuples, pour ainsi dire, qui se font une guerre éternelle : *Duœ gentes et duo populi sunt in utero tuo ;* voilà la source de vos douleurs et de vos peines. Si l'amour de Jésus-Christ tout seul possédait votre cœur, tout y serait calme et paisible ; mais vous y nourrisez encore des passions injustes ; vous aimez encore le monde, les plaisirs, les distinctions de la fortune ; vous ne pouvez souffrir ceux qui vous effacent ; votre cœur est plein de jalousies, d'animosités, de désirs frivoles, d'attachemens criminels : *Duœ gentes et duo populi sunt in utero tuo ;* et de là vient que vos sacrifices étant toujours imparfaits comme ceux de Caïn, sont toujours tristes et pénibles comme les siens.

Servez donc le Seigneur de tout votre cœur, et vous le servirez avec allégresse ; donnez-vous à lui sans réserve, sans vouloir en-

[1] Matth., XXVII, 32 — [2] Gen., XXV, 22. — [3] Ibid., 23.

core retenir un droit sur toutes vos passions; observez les justices de la loi avec plénitude, et elles répandront, dit le Prophète, de saints plaisirs dans votre cœur : *Justitiæ Domini rectæ, lætificantes corda* [1]. Ne croyez pas que les larmes de la pénitence soient toujours tristes et amères : le deuil n'est qu'au dehors; elles ont mille dédommagemens secrets lorsqu'elles sont sincères : le juste ressemble au buisson sacré; vous n'en voyez que les ronces et les épines, mais vous ne voyez pas la gloire du Seigneur qui réside au dedans; vous voyez des macérations et des jeûnes, mais vous ne voyez pas l'onction sainte qui les adoucit; vous voyez le silence, la retraite, la fuite du monde et des plaisirs, mais vous ne voyez pas le consolateur invisible, qui remplace avec tant d'usure le commerce des hommes, devenu insupportable depuis que l'on a goûté Dieu; vous voyez une vie en apparence triste, ennuyeuse, mais vous ne voyez pas la joie et la paix de l'innocence qui règne au dedans. C'est là que le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation répand ses faveurs à pleines mains, et que l'ame, ne pouvant quelquefois en soutenir l'excès et la plénitude, est obligée de demander à son Seigneur qu'il suspende le torrent de ses graces et qu'il mesure l'abondance de ses dons à la faiblesse de sa créature. (MASSILLON.)

Le salut est accessible à tous.

Dans sa parabole de la semence, Jésus-Christ expose ce que nous avons rappelé tant de fois les dangers de l'indifférence opposée à l'ardeur avec laquelle il faut travailler au salut: d'une part, la mollesse, la lâcheté, l'amour des biens terrestres; de l'autre, le courage, le détachement et le mépris des richesses; les risques à courir pour les premiers, les fruits à recueillir pour les autres. Il parcourt les divers degrés de la vertu, car notre miséricordieux Législateur n'a pas voulu nous borner à un seul moyen de salut. Il ne nous a pas dit que si nous ne rendons pas cent pour un, il n'y a point pour nous de salut à espérer. Il a rendu le salut accessible à tous. Vous ne pouvez pas garder la virginité; embrassez le mariage et vivez-y chrétiennement. Vous ne sauriez vous passer de biens; partagez avec les pauvres ceux que vous avez: vous les partagerez avec Jésus-Christ lui-même. Si vous ne pouvez vous résoudre à lui donner tout, du moins ne lui en refusez pas une portion. Puisqu'il vous pro-

[1] Ps. XVIII, 9.

met de vous faire son cohéritier dans le ciel, faites-en votre frère, votre cohéritier sur la terre. C'est vous donner à vous-même que de donner à Jésus-Christ. Le Prophète vous dit à tous: *Ne méprisez pas ceux qui viennent du même sang que vous*[1]. S'il ne vous est pas permis de méconnaître ceux qui vous tiennent par les liens de la nature, quelle que soit l'infériorité de leur condition, combien plus encore n'avez-vous pas de devoirs à remplir envers celui qui, outre les droits que lui donne l'association à votre nature, est votre souverain, votre bienfaiteur, qui vous a prévenu et comblé de tant de graces que vous aviez si peu méritées! Ce serait le comble de l'ingratitude et de la démence de ne pas lui rendre quelque retour. (Saint Chrysostôme[2].)

Nous serons sauvés si nous voulons fortement le salut.

Vous avez dans les mains la vie et la mort, le Paradis ou l'Enfer. Dieu vous en laisse le choix. *Vous avez*, nous dit-il, *l'eau et le feu; portez la main où vous voudrez.* Et encore: *Si vous voulez m'écouter, vous mangerez les fruits de la terre*[3].

Oui, je le veux, me dira quelqu'un. Car où est l'homme assez insensé pour dire qu'il ne le veuille pas? mais il ne me suffit pas que je le veuille. Pardonnez-moi; il suffit que vous le vouliez; pourvu cependant que vous le vouliez comme il faut, et que vous agissiez en conséquence de votre volonté. Maintenant, non, vous ne l'avez pas, cette volonté. Permettez que je vous oppose à vous-même dans les autres intérêts qui enflamment votre volonté. Dites-moi, celui qui veut prendre une femme se contente-t-il d'un simple acte de volonté? Point du tout. Il cherche, sollicite, intéresse ses amis, amasse de l'argent. Voyez le commerçant qui veut s'enrichir, se contente-t-il d'en avoir le désir? reste-t-il oisif dans sa maison? il va, il court, équipe un vaisseau, se pourvoit des hommes et des provisions nécessaires, fait valoir ses fonds, s'informe avec exactitude du prix des terres et des marchandises. N'est-il pas déraisonnable d'être si empressé pour les choses de la terre, et quand il s'agit des biens du ciel, de se contenter de dire qu'on veut les gagner? Mais ce que l'on veut, on fait des efforts pour l'obtenir, on prend tous les moyens pour y arriver. Vous n'attendez pas, pour apaiser votre faim, que les alimens tombent d'eux-mêmes dans votre bouche; vous vous les faites préparer; faites-en autant pour le ciel, et vous l'aurez.

[1] Is, LVIII, 7. — [2] Hom., XLV, *in Matth.* — [3] Prov., XVIII, 21.

C'est pour cela que Dieu vous a donné le libre arbitre; il n'a pas voulu que vous eussiez à l'accuser de vous avoir fait l'esclave de la nécessité, mais que tout dépendît de la volonté. Mais un si honorable privilége ne fait qu'exciter vos plaintes; on nous dit souvent: Pourquoi Dieu m'a-t-il laissé maître du bien que je dois faire? Il fallait apparemment qu'il vous laissât tranquillement vous plonger dans le sommeil, dans les plaisirs, dans toutes vos sensualités pour vous porter ainsi dans le ciel? Dans cette hypothèse, en auriez-vous été plus vertueux et plus méchant, lorsque vous n'auriez pas eu le double aiguillon de la crainte des châtimens et de l'espérance des récompenses qui pourtant ne vous empêchent pas encore d'être vicieux?

Plaignez-vous de Dieu, à la bonne heure, si, en vous proposant la récompense, il ne vous a pas donné les moyens de l'acquérir; mais non, il vous a prodigué les secours. Vous dites qu'il en coûte pour être vertueux, et que le vice a des attraits dont il est difficile de se défendre. Oui, la voie qui conduit à l'un est large et spacieuse; la vertu n'a qu'un sentier étroit et réservé. Mais répondez: s'il se présentait à vous deux chemins, dont l'un aboutît à une fournaise ardente, l'autre à un jardin de délices, le premier large et spacieux, l'autre étroit et difficile; lequel choisiriez-vous? Quelque travers d'esprit où l'on soit, on ne balancera pas de prendre celui des deux dont le commencement est pénible, mais dont le terme est si désirable. Partout les premiers pas sont laborieux, mais on en est bien dédommagé par les résultats. Dans les arts, par exemple, et dans les sciences, que n'en coûte-t-il pas pour apprendre! mais on ne s'y engage pas, dit-on, sans avoir quelqu'un dont l'autorité y contraigne. Qu'un jeune homme soit maître de lui-même, il préfèrera vivre d'abord dans l'aisance, au risque d'amasser pour l'avenir mille fâcheuses incommodités. La comparaison est exacte, puisque vous me parlez d'une jeunesse imprudente, livrée à elle-même, conservant encore l'insouciance du premier âge; je parle, moi, de tout ce qui ne ressemble en rien à tout ceci, de sagesse, de vertu, de grandeur d'ame. Nous sommes, dans notre conduite, des enfans qui nous croyons émancipés; nous oublions que nous avons un père, nous repoussons le frein de la conscience, qui nous réveillerait de notre assoupissement, et nous porterait à courir et à combattre. (Saint CHRYSOSTÔME [1].)

[1] Hom. XIV, *in Epist. ad Cor.*

Il dépend de nous d'être vertueux.

Pourquoi Dieu ne nous a-t-il pas fait naître vertueux? — Qui est-ce qui nous fait cette demande? est-ce le gentil ou le Chrétien? Tous les deux; mais par des motifs différens. Adressons-nous particulièrement au Chrétien: nos frères nous touchent de plus près que les étrangers. Que voudrait le Chrétien? — Dieu aurait dû imprimer en nous la connaissance de la vertu. — Aussi l'a-t-il fait. Autrement, d'où saurions-nous ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter? Pourquoi y a-t-il des lois et des tribunaux? — Je le sais bien; mais ce n'est pas là ce que je demande; ce que je demande, c'est de pratiquer. — Mais si Dieu faisait tout, de quoi mériteriez-vous d'être récompensé? Dites-moi, lorsqu'un Chrétien et un gentil pèchent, Dieu les punit-il également? non, m'allez-vous répondre avec toute l'assurance que donne la connaissance du vrai Dieu. — Si l'on vous disait que vous et le gentil recevrez la même récompense, quoique ayant une connaissance de Dieu si différente, ne le trouveriez-vous pas mauvais? — Oui, sans doute; et la raison, ajouteriez-vous, c'est que le gentil, pouvant acquérir par lui-même la connaissance de Dieu, ne s'en est pas mis en peine. Que celui-ci, à son tour, vînt à vous répliquer que Dieu aurait bien dû lui suggérer naturellement cette connaissance, ne l'écouteriez-vous pas avec pitié? ne lui diriez-vous pas: Pour quelle raison n'avez-vous pas cherché Dieu comme moi, et ne vous êtes-vous pas appliqué à le connaître? Vous lui diriez avec la plus grande confiance que c'est le comble de la folie de se plaindre que Dieu n'ait pas imprimé dans notre ame la connaissance de son nom. Vous le diriez, parce que vous, vous n'avez rien négligé pour parvenir à cette connaissance. Mais si vous aviez apporté un soin égal à régler votre vie selon vos lumières, vous ne penseriez pas à nous faire de semblables questions. Pourquoi les faites-vous? parce que vous êtes sans fidélité et sans courage dans l'exercice de la vertu. De bonne foi, si nous n'étions vertueux que par la nécessité de l'être, il s'ensuivrait que les bêtes auraient pu disputer avec nous de vertu, puisqu'il y en a qui sont plus réglées que les hommes. — J'aimerais mieux, dites-vous, être bon malgré moi, et n'avoir point à prétendre de récompense, plutôt que d'être méchant avec mon libre arbitre, au risque d'en être puni. — Bon, malgré vous : ce serait ne plus l'être. Si c'est par ignorance que vous ne l'êtes pas, au moins dites-le-moi,

et je tâcherai de vous apprendre à le devenir. Mais si vous savez que l'impudicité est un mal, pourquoi n'en fuyez-vous pas l'occasion ? — Je n'en ai pas la force, répondez-vous. Tant d'autres qui l'ont fait, et plus encore, vous accuseront par leur exemple, et ne manqueront pas de preuves pour vous réfuter et vous fermer la bouche. Vous avez une femme et vous n'êtes pas chaste; tel autre qui n'a point de femme est un modèle de chasteté. Où est votre excuse de faire moins quand un autre fait plus ? — Je ne suis pas organisé comme lui ; ma nature n'est pas portée à être chaste. — Dites que vous ne le voulez pas. Et voici comme je démontre qu'il dépend de chacun de nous d'être vertueux. Ce qu'un homme ne peut faire, il ne le pourra pas, quand même on voudrait l'y contraindre. S'il le peut lorsqu'on l'y contraint, quand il ne le fera pas, ce sera la faute de sa volonté. Par exemple, il est absolument impossible à un corps lourd et pesant de voler, de s'élever dans l'air. Eh bien ! je suppose qu'un prince l'ordonnât à tous ses sujets sous peine d'être décapités, jetés au feu, n'importe ; lui obéira-t-on ? personne : parce que la chose est impraticable de sa nature. Que le même prince fît une ordonnance qui oblige de garder la chasteté, menaçant des peines les plus sévères quiconque y manquerait ; ne s'empresserait-on pas d'obéir ? — Peut-être, m'allez-vous dire, car nous lisons déjà cette ordonnance qui défend la fornication ; et il s'en faut bien que tous l'exécutent ; non pas que l'on n'en craigne point les conséquences, mais on espère que le crime restera caché. Que si l'on était sous les yeux du législateur et du juge, alors la crainte prévaudrait sur la passion ; et le plus fougeux emportement saurait bien se commander à soi-même. Ne disons donc pas : Un tel est naturellement bon, un tel est naturellement méchant. Si un homme était naturellement bon, il ne pourrait jamais devenir méchant ; et s'il était naturellement méchant, il ne deviendrait jamais bon ; ce qui est contre l'expérience. Nous voyons tous les jours de ces changemens subits du bien au mal ou du mal au bien. L'Ecriture nous fournit mille exemples d'impies qui deviennent justes, et de justes qui se pervertissent. L'Evangile nous présente des publicains qui deviennent Apôtres, des Apôtres qui deviennent traîtres, des brigands qui se sanctifient sur la croix, des mages qui adorent Jésus-Christ dans la crèche ; exemples qui se renouvellent journellement dans le monde ; ce qui n'arriverait pas, si c'était la nature qui déterminât nos vices ou nos vertus. Elle nous a fait susceptibles de toutes les impressions : nous aurons beau

faire, jamais nous ne parviendrons à être impassibles. Or, ce qui est de sa nature ce qu'il est, ne change pas. Il est dans notre nature de dormir, d'avoir faim, d'être sujet aux maladies, à la mort. Quoi qu'on fasse, on ne s'affranchira jamais de ces nécessités. Voilà pourquoi ce ne sont pas là des crimes; et l'on ne s'est jamais avisé d'en faire la matière d'un reproche, ce ne serait point une injure à un homme de l'appeler mortel et passible: c'en serait une de l'appeler fornicateur et adultère. On n'est point traduit en justice pour avoir faim, on ne l'est que pour s'être rendu volontairement coupable. Concluons : il dépend de nous d'être vertueux : notre seule conscience l'atteste; tant d'exemples de vertu nous le prouvent. Pourquoi donc chercher à nous abuser nous-mêmes par de vaines raisons et de frivoles défenses qui, loin de nous excuser, ne font que mériter davantage une éternelle condamnation? (Saint Chrysostôme [1].)

On peut se sauver dans le monde.

A quoi bon semer si l'on sème dans les grands chemins ? c'est du grain perdu. De même, nous avons beau nous appeler Chrétiens, ce n'est pas le nom qui nous sauvera, si nos œuvres ne répondent pas à la dignité que nous portons. En voulez-vous un témoignage bien digne de foi ? c'est celui du frère de Jésus-Christ, de son Apôtre saint Jacques : *La foi*, dit-il, *sans les œuvres*, *n'est qu'une foi morte* [2]. Il faut donc que le fidèle accomplissement de la loi manifeste notre créance, autrement ce n'est plus qu'un vain nom. A quoi sert d'être enrôlé sous des drapeaux , si l'on ne combat pas pour le prince qui vous paie et vous nourrit ? Mieux vaudrait, je ne crains pas de le dire , n'en pas porter le nom que le déshonorer par l'oubli de ses devoirs. Ce lâche soldat qui ne combat point pour son prince à qui il doit tout, il ne peut échapper à la punition. Eh ! quelle comparaison peut-il y avoir entre le service d'un prince de la terre et celui qui nous oblige envers le souverain maître de la nature? Oh! si nous donnions le moindre intérêt au salut de nos ames! Vous m'allez dire: Mais comment vivre Chrétien dans le monde, et se sauver dans le tourbillon des sociétes où l'on vit? Que me dites-vous, ô mon frère! Je n'aurai pas de peine à vous prouver que ce n'est pas le lieu qui nous sauve ou nous perd, mais les œuvres et la volonté. Adam fit naufrage dans le Paradis, comme on échoue

[1] Hom. XIII, *in* 1 *Epist ad Cor.* — [2] Jacq., II, 17.

dans le port. Loth se sauva dans Sodome, et Job sur son fumier, tandis que Saül au milieu de ses trésors perdit tout à la fois et sa couronne et ses espérances pour l'autre vie. Vous ne pouvez, dites-vous, embarrassé comme vous l'êtes par les affaires et par les liens du monde, vaquer à l'affaire de votre salut; excuse frivole! Qui les provoque, ces embarras? Ils viennent de la négligence que l'on apporte à la prière, à l'assistance à l'Eglise. Voyez ceux qui sollicitent un emploi, une grace du prince: quelle assiduité à faire leur cour, quel empressement à se faire des protecteurs, à les intéresser dans l'objet de leurs désirs! Vous, comment assistez-vous à nos redoutables mystères?... En présence des rois de la terre, quel recueillement! On n'ose ouvrir la bouche, porter ses regards d'un côté et d'autre; on s'y tient dans une posture de supplians. Tout ce que nous vous demandons, c'est d'être en présence du Roi des rois ce que vous êtes en présence des majestés terrestres. Je vous le dis souvent, et ne cesserai de vous le dire tant que je ne verrai point mon peuple corrigé... Pensez, pensez donc à ce jour terrible du dernier jugement, à ces feux, à ce lieu de supplice, et changeons de vie. L'heure viendra où la mort fera crouler sous nos pieds ce théâtre de la vie où nous pouvons mériter les couronnes qui se distribuent aux vainqueurs. Le théâtre tombé, plus de combats, plus de prix à remporter. Jusqu'ici esclaves de la chair, commençons à vivre dans l'esprit. Nous avons vécu dans les sensualités, dans la mollesse, dans l'indifférence; vivons dans la pénitence, dans la pratique des vertus chrétiennes. Pensons à ce que nous sommes. Cendre et poussière, ô homme, d'où te viendrait ton orgueil? Qu'as-tu à espérer de la vaine gloire du monde et des biens qu'il te présente? Allez, mes frères, allez visiter les tombeaux; allez-y contempler les mystères de la mort, ces chairs en lambeaux, ces ossemens putrides, ces corps dévorés par la corruption. Méditez les aspects qui s'offriront à vos regards; là, apprenez-moi, si vous le savez, qui de ces cadavres fut un roi ou un simple sujet, un noble ou un roturier, un sage ou un homme livré à ses passions. La mort a tout mis de niveau. Cherchez dans ces ruines ces belles formes, cette fraîcheur, cet éclat, ces douces expressions du visage qui distinguaient ce jeune homme. Rien qu'un peu de cendre, rien que des insectes dévorans, rien que puanteur et corruption. Appliquez-vous tout cela à vous-mêmes et nourrissez-vous habituellement de ces pensées. Il en est temps encore, abandonnons les voies où nous sommes égarés. Nous avons été rachetés par un sang précieux. C'est pour vous, ô hommes! qu'un Dieu est descendu sur

la terre, qu'il s'y est abaissé à la plus extrême pauvreté, n'ayant pas une pierre pour y reposer sa tête. Contraste inexplicable! le souverain Juge consent à se substituer lui-même aux coupables qu'il devait punir. Celui qui est la vie se dévoue à la mort. Le Créateur tout puissant se fait la victime de ses propres esclaves qui l'insultent. Cette Majesté suprême que le séraphin n'envisage qu'en tremblant se laisse outrager par le dernier des hommes; elle ne répugne pas à savourer le fiel et le vinaigre, à se laisser percer par le fer d'une lance, enfermer dans un sépulcre, et vous, insensibles à un tel héroïsme de charité, vous dormez, vous abandonnez votre vie à la mollesse, vous outragez votre Dieu par de continuels mépris; vous répandriez votre sang pour lui, vous ne feriez pas encore assez; car enfin, quelle comparaison y a-t-il à faire entre le sang d'un Dieu et celui de son esclave? Prévenez donc par la pénitence et par un changement de vie ce moment de la mort, après lequel tout recours devient inutile. (Saint CHRYSOSTÔME [1].)

Comment il faut se sauver dans le monde.

Pour jouir de la paix, faites-vous une retraite particulière. Eloignez-vous du monde et du commerce des méchans. Tel est le conseil que nous donne le divin Psalmiste, et certes avec raison. Car, de même que les corps, en s'exposant à l'influence d'un air infecté de vapeurs malfaisantes, y trouvent leur perte, de même l'ame reçoit de l'approche des méchans une impression dangereuse. C'est le conseil que nous donne Jésus-Christ lui-même: « Si votre œil « est pour vous un sujet de scandale, arrachez-le [2]; » c'est-à-dire que nous devons sacrifier ce qui nous est le plus cher, du moment où la société en serait préjudiciable à l'intérêt de notre salut. Tous les oracles de la loi ne cessent de nous prescrire cette fuite et cet éloignement du monde. Si la constitution naturelle cède à des impressions étrangères, à plus forte raison ce qui tient à notre volonté propre est-il susceptible de changer en bien ou en mal. Nous en avons dans l'histoire de Salomon, de Samson, dans celle du peuple hébreu, d'assez mémorables témoignages. Mieux vaudrait se rencontrer près d'un serpent que de vivre dans la compagnie des pervers. Le premier se fait connaître dès l'abord, les autres distillent leur venin goutte à goutte, et leur contagion affaiblit

[1] *De penitent.* — [2] Matth., v, 29.

insensiblement les principes de vertus qui peuvent être en vous. Que vous alliez vous établir quelque part, vous commencez par vous informer quel est l'air qu'on y respire; et, quand il y va de votre salut, vous ne chercherez pas même à connaître les personnes à qui se donnera votre confiance. (LE MÊME [1].)

Il faut travailler au salut avec prudence.

Une entreprise où les dangers sont journaliers, où les méprises sont ordinaires, où, parmi les routes infinies qui paraissent sûres, il ne s'en trouve pourtant qu'une de véritable, et où cependant le succès doit décider de nos destinées éternelles; une entreprise de ce caractère demande sans doute des attentions non communes, et dans la conduite d'aucune autre on n'eut jamais besoin de tant de circonspection et de prudence. Or, que telle soit l'entreprise du salut, il serait inutile ici de le prouver, et nul d'entre vous n'en doute; ce qu'il importe donc d'établir, ce sont les règles et les caractères de cette prudence, qui doit nous guider dans une affaire si périlleuse et si essentielle.

La première règle, c'est de ne pas se déterminer au hasard parmi cette multiplicité de voies que les hommes suivent; les examiner toutes indépendamment des usages et des coutumes qui les autorisent; et dans l'affaire de l'éternité ne donner rien à l'opinion et à l'exemple; la seconde, lorsqu'on se détermine, ne laisser rien à l'incertitude des événemens, et préférer toujours la sûreté au péril.

Telles sont les règles communes de prudence que les enfans du siècle eux-mêmes suivent dans la poursuite de leurs prétentions et de leurs espérances temporelles : le salut éternel est la seule affaire où elles sont négligées. Premièrement, nul n'examine si ces voies sont sûres et ne demande pas d'autre garant de leur sûreté que la foule que l'on voit marcher devant soi. Secondement dans les doutes qui naissent sur le détail des démarches, le parti le plus périlleux au salut, comme il a toujours l'amour-propre pour lui, il a toujours aussi la préférence: deux erreurs capitales et communes dans l'affaire du salut éternel, qu'il faut ici combattre. La première règle est de ne pas se déterminer au hasard, et dans l'affaire de l'éternité ne rien donner à l'opinion et à l'exemple. En effet, le juste nous est partout représenté dans les livres saints comme un homme

[1] *Exp. in ps.* IV.

sensé et prudent, qui suppute, qui compare, qui examine, qui discerne, qui éprouve ce qu'il y a de meilleur, qui ne croit pas légèrement à tout esprit, qui porte à ses pieds le flambeau de la loi, pour éclairer ses démarches et ne pas se méprendre dans ses voies: Le pécheur au contraire y est dépeint comme un insensé qui marche à l'aventure, et qui dans les pas les plus périlleux passe outre avec confiance, comme s'il marchait dans les sentiers les plus sûrs et les plus unis: *Sapiens timet et declinat a malo ; stultus transilit*, *et confidit*[1].

Or, voilà, mes frères, la situation de presque tous les hommes dans l'affaire du salut éternel. Partout ailleurs prudens, attentifs, défians, habiles à découvrir les erreurs cachées sous les préjugés communs, c'est dans le salut tout seul que rien n'égale notre crédulité et notre imprudence. Oui, mes frères, vous nous entendez dire tous les jours que la vie du monde, c'est-à-dire cette vie d'amusement, d'inutilité, de vanité, de faste, de mollesse, exempte même de grands crimes; que cette vie, dis-je, n'est pas une vie chrétienne; et dès là, que c'est une vie de réprobation et d'infidélité: c'est la doctrine de la religion où vous êtes nés, et depuis votre enfance on vous a nourris de ces vérités saintes : le monde au contraire soutient que cette vie est la seule que des personnes d'un certain rang puissent mener; que, ne vouloir pas s'y conformer, ce serait un air sauvage, où il entrerait plus de singularité et de petitesse que de raison et de vertu. Je veux qu'il soit encore douteux, qui du monde ou de nous a raison, et que ce grand différend ne soit pas encore vidé: néanmoins, comme il s'agit ici d'une alternative affreuse, et que s'y méprendre est le dernier de tous les malheurs, il semble que la prudence demanderait qu'on s'éclaircît du moins avant que de passer outre. Il est naturel de douter du moins entre deux partis qui contestent, et où notre salut surtout est devenu le sujet de la dispute: or, je vous demande, entrant dans le monde, et recevant ses mœurs, ses maximes, ses usages, comme vous les avez reçus, avez-vous commencé par examiner s'il avait raison, et si c'était nous qui avions tort et qui étions les séducteurs?

Le monde veut qu'on aspire aux faveurs de la fortune, et qu'on n'oublie ni soins, ni mouvemens, ni bassesses, ni artifices pour s'en rendre digne: vous suivez ces usages; mais avez-vous examiné si l'Évangile ne les contredit point? Le monde se fait honneur du luxe, de la magnificence, des profusions, de la délicatesse des ta-

[1] Prov., XIV, 16.

bles; et en matière de dépense rien n'est excessif selon lui que ce qui peut aboutir à altérer les affaires : vous êtes-vous informés si la loi de Dieu ne prescrit point un usage plus saint des richesses que nous ne tenons que de lui? Le monde autorise les jeux éternels, les plaisirs, les spectacles, et traite avec dérision quiconque ose même douter de leur innocence : avez-vous trouvé cette décision dans les maximes tristes et crucifiantes de Jésus-Christ? Le monde approuve certaines voies douteuses et odieuses d'augmenter le patrimoine de ses pères, et ne met point d'autres bornes à la cupidité que celles des lois, qui punissent les violences et les injustices manifestes : nous pourriez-vous assurer que les règles de la conscience n'y regardent pas de plus près, et n'entrent pas là-dessus dans des discussions que le monde ne connaît point? Le monde souffre que l'on aspire à des honneurs sacrés, qu'on supplie même à la porte des distributeurs des graces, et qu'on monte en rampant sur le trône sacerdotal : vous êtes-vous éclairci si les lois de l'Eglise ne traitent pas ici toutes démarches d'intrusion, et le simple désir de crime? Le monde a déclaré qu'une vie douce, molle, oiseuse, était une vie innocente, et que la vertu n'était pas si austère que nous la faisons : avant de l'en croire sur sa parole, avez-vous consulté si la doctrine que Jésus-Christ nous a apportée du ciel souscrivait à la nouveauté et au danger de ses maximes?

Quoi! mes frères, dans l'affaire de votre éternité vous adoptez sans attention des préjugés communs, seulement parce qu'ils sont établis? vous suivez ceux qui marchent devant vous, sans examiner où conduit le sentier qu'ils tiennent? vous ne daignez pas vous demander à vous-mêmes si vous ne vous trompez point? il vous suffit de savoir que vous n'êtes pas le seul à vous méprendre? Quoi! dans l'affaire qui doit décider de vos destinées éternelles, vous ne faites pas même usage de votre raison? vous ne demandez point d'autre garant de votre sûreté que l'erreur commune? vous ne doutez pas? vous ne vous informez pas? vous ne vous défiez pas? tout vous est bon? Vous qui êtes si épineux, si difficile, si défiant, si plein de précautions, quand il s'agit de vos intérêts terrestres; dans cette grande affaire toute seule, vous vous conduisez par instinct, par opinion, par impression étrangère? vous n'y mettez rien du vôtre, et vous vous laissez entraîner indolemment à la multitude et à l'exemple? Vous, qui sur tout autre point rougiriez de penser comme la foule; vous, qui vous piquez de supériorité de génie, et de laisser aux peuples et au esprit médiocres les préjugés vulgaires; vous, qui outrez peut-être la singularité dans votre

façon de penser sur tout le reste; sur le salut tout seul, vous ne pensez qu'avec la foule, et il semble que la raison ne vous est pas donnée pour ce grand intérêt seulement? Quoi! mes frères, quand on vous demande tous les jours, dans les démarches que vous faites pour le succès de vos affaires et de vos espérances terrestres, les raisons que vous avez eues de préférer un parti à un autre, vous développez des motifs si sages et si solides; vous justifiez votre choix par des vues si sûres et si décisives; vous paraissez avoir pensé si mûrement avant que d'entreprendre; et lorsque nous vous demandons tous les jours d'où vient que, dans l'affaire du salut éternel, vous préférez les abus, les usages, les maximes du monde aux exemples des saints, qui n'ont pas vécu certainement comme vous; et aux règles de l'Evangile, qui condamnent tous ceux qui vivent comme vous; vous n'avez rien à nous répondre, sinon que vous n'êtes pas le seul, et qu'il faut vivre comme tout le monde vit? Grand Dieu! et que servent les grandes lumières pour conduire des projets qui périront avec nous? nous avons de la raison pour la vanité, nous sommes des enfans pour la vérité; nous nous piquons de sagesse dans les affaires du monde, dans celle du salut éternel, nous sommes des insensés.

Vous nous direz peut-être que vous n'êtes pas plus sage et plus habile que tous les autres hommes qui vivent comme vous; que vous ne pouvez pas entrer dans des discussions qui vous passent; que, si nous en étions crus, il faudrait se chicaner sur tout, et que la piété n'est pas de tant raffiner.

Mais je vous demande: faut-il tant de raffinement pour savoir que le monde est un guide trompeur; que ses maximes sont réprouvées dans l'école de Jésus-Christ, et que ses usages ne sauraient jamais prescrire contre la loi de Dieu? n'est-ce pas la règle la plus simple et la plus commune de l'Evangile, et la première vérité de la science du salut? Il ne faut qu'aller simplement pour connaître le devoir. Les raffinemens ne sont nécessaires que pour se le dissimuler à soi-même, et pour allier les passions avec les règles saintes: c'est là où l'esprit humain a besoin de toute son industrie, car l'entreprise est difficile; et voilà où vous en êtes, vous qui prétendez que rappeler les coutumes à la règle est un raffinement insensé: il ne faut que se consulter soi-même pour connaître le devoir. Tandis que Saül fut fidèle, il n'eut pas besoin d'aller consulter la Pythonisse sur ce qu'il devait faire; la loi de Dieu le lui apprenait assez: ce ne fut qu'après son crime que, pour calmer les inquiétudes d'une conscience troublée, et allier ses faiblesses in-

justes avec la loi de Dieu, il s'avisa d'aller chercher dans les réponses d'un oracle trompeur quelque autorité favorable à ses passions. Aimez la vérité, et vous l'aurez bientôt connue : une conscience droite est le meilleur de tous les docteurs.

Ce n'est pas que je veuille blâmer ici les recherches sincères que fait une ame simple et timide pour s'éclairer et pour s'instruire; je veux dire seulement que la plupart des doutes sur les devoirs, dans les ames livrées au monde comme vous, naissent d'un fonds dominant de cupidité, qui d'un côté voudrait ne point toucher à ses passions injustes; et de l'autre s'autoriser de la loi, pour s'épargner le remords de la transgression manifeste. Car d'ailleurs, si vous cherchez Dieu de bonne foi et que vos lumières ne suffisent pas, il y a encore des prophètes dans Israël : consultez, à la bonne heure, ceux qui conservent la forme de la loi et de la saine doctrine, et qui enseignent la voix de Dieu dans la vérité : ne proposez pas vos doutes avec ces couleurs et ces adoucissemens qui déterminent toujours la décision en votre faveur ; ne consultez pas pour être trompé, mais pour être éclairci ; ne cherchez pas des oracles favorables, mais des oracles sûrs et éclairés ; ne vous contentez pas même du témoignage d'un seul homme; consultez le Seigneur à plusieurs reprises et par différens organes ; la voix du ciel est uniforme, parce que la vérité dont elle est l'interprète n'est qu'une : si les témoignages ne conviennent pas, préférez toujours le choix qui vous éloigne le plus du péril ; défiez-vous du sentiment qui plaît, qui rit à la vue, et qui avait déjà pour lui les suffrages de votre amour-propre.

N'imitez pas Loth, lequel, sur le point de se séparer d'Abraham, maître de choisir de la droite ou de la gauche, leva les yeux, dit l'Écriture, avant que d'opter : vit alentour une contrée fertile, douce, aimable, riante, telle que son cœur la souhaitait; laissa à Abraham celles qui lui parurent moins délicieuses, et se détermina là-dessus pour le pays de Sodome, sans examiner s'il y avait de la sûreté pour lui : *Elevatis itaque Loth oculis, vidit omnem circa regionem Jordanis, quæ universa irrigabatur.... sicut Paradisus Domini..., et habitavit in Sodomis* [1]. En effet, son imprudence fut bientôt punie, dit saint Ambroise; peu de temps après les rois des nations l'emmènent captif; et délivré de leurs mains, à peine échappe-t-il au feu du ciel qui tomba sur cette ville criminelle! *Loth amœnam elegit : infirmioris itaque consilii pretium luit, quoniam*

[1] Gen, XIII, 10 12.

a prudentiore deflexerat [1]. Il est rare que les décisions de nos penchans se trouvent les mêmes que celles des règles saintes.

Cependant c'est ce qui décide de tous nos choix dans l'affaire du salut et dans les circonstances mêmes où nous voyons des routes plus sûres que celles que nous choisissons : seconde démarche de notre imprudence dans l'entreprise de notre salut éternel. En effet, il n'est guère de doute sur nos devoirs, qui nous dérobe l'obligation précise de la loi sur chaque démarche : nous connaissons les sentiers par où Jésus-Christ et les saints ont passé ; on nous les montre encore tous les jours ; on nous convie, par le succès qu'ils ont eu, à marcher sur leurs traces : c'est ainsi, nous dit-on avec l'Apôtre, que ces hommes de Dieu qui nous ont précédés vainquirent le monde et obtinrent l'effet des promesses : nous voyons qu'en les imitant on peut tout espérer, et que dans la voie où nous marchons tout est à craindre : devrions-nous balancer dans cette alternative ?

Cependant, partout nous résistons à nos propres lumières; partout nous préférons le péril à la sûreté; toute notre vie n'est même qu'un péril continuel; dans toutes nos actions, nous flottons, non pas entre le plus ou le moins parfait, mais entre le crime et les simples fautes; toutes les fois que nous agissons, il n'est pas question de savoir si nous faisons le plus grand bien, mais si nous ne faisons qu'un mal léger et digne d'indulgence : tous vos doutes se bornent à nous demander, si se permettre un tel plaisir, si tenir un tel discours, si se livrer jusqu'à un tel point à son ressentiment, si user de cette duplicité, si ne pas refuser une telle complaisance est un crime ou une simple offense; vous êtes toujours entre ces deux destinées; et votre conscience ne peut jamais vous rendre ce témoignage que dans une telle occasion vous vous êtes déterminé pour le parti où il n'y avait aucun péril.

Ainsi vous savez qu'une vie de jeu, de plaisir, de spectacle, d'amusement, quand même il ne s'y mêlerait rien de grossier et de criminel, est un parti fort douteux pour l'éternité; nul saint du moins ne vous en a laissé l'exemple : des mœurs plus recueillies et plus chrétiennes ne vous laisseraient rien de semblable à craindre, vous le savez : cependant vous aimez mieux un doute accommodant qu'une sûreté trop gênante. Vous savez que la grace a des momens qui ne reviennent plus; que rien n'est plus incertain que le retour des impulsions saintes auxquelles on se refuse; que le

[1] S. Ambr.

salut différé est presque toujours manqué; et que, commencer aujourd'hui, c'est s'assurer prudemment du succès; vous le savez : cependant vous préférez l'espérance incertaine d'une grace à venir au salut présent qui s'offre à vous. Vous savez que ce guide sacré respecte vos passions; qu'il est plutôt le confident de vos faiblesses que le juge de votre conscience et le médecin de vos maux, et qu'il manque ou de lumière pour vous instruire, ou de fermeté pour vous corriger; vous le savez, et si vivement que vous-même sortez toujours de ses pieds, plein de doutes et de remords secrets sur sa complaisance : un nouveau choix serait nécessaire; mais vos passions craignent ce changement; et un aveugle accoutumé est toute la raison que vous avez de courir avec lui au précipice. Vous savez que votre sûreté demanderait que vous descendissiez de cette dignité où la main du Seigneur ne vous a pas élevé, et que vous remplissez sans vocation, comme sans mérite; vous le savez : mais tant d'autres en sont revêtus, que vous connaissez encore plus indignes que vous; la vraisemblance vous rassure, et l'évidence du devoir ne vous touche plus. Vous savez que l'art de grossir ses trésors doit presque toujours son succès à la cupidité et à l'injustice; que ces manières détournées de multiplier son bien ont leurs difficultés dans la religion, et que si parmi les interprètes de la loi, il s'en trouve quelques uns qui vous tolèrent, tout le reste vous condamne; vous le savez : mais c'est cette variété même de suffrages qui vous calme, et en matière de salut, avoir contre vous le parti le plus nombreux et le plus sûr, ne vous paraît pas un inconvénient à craindre.

Or, mes frères, je ne vous demande ici que deux réflexions, et je finis. Premièrement, quand même dans cette voie où vous marchez, la balance serait égale, c'est-à-dire, quand il serait également douteux si vous vous sauvez ou si vous vous perdez; s'il vous restait un peu de foi, vous devriez être dans des alarmes cruelles : il devrait vous paraître affreux que votre salut éternel fût devenu un problème, sur lequel on ne sait à quoi s'en tenir, et qu'on opinât avec une égale vraisemblance sur le bonheur ou sur le malheur de votre destinée éternelle, comme sur ces questions indifférentes que Dieu a livrées à la dispute des hommes; vous devriez tout entreprendre pour mettre du moins les vraisemblances de votre côté; pour chercher une situation où le préjugé du moins vous fût favorable : et ici où tout conclut contre vous, où la loi ne vous est point favorable, où vous n'avez pour vous que de légères apparences de raison sur lesquelles vous n'oseriez hasarder le moindre

de vos intérêts temporels; et dans des mœurs, qui jusques ici n'ont sauvé personne, et où vous ne vous rassurez que par l'exemple de ceux qui périssent avec vous, vous êtes tranquille dans cette voie? Vous convenez de la sagesse de ceux qui en ont choisi une plus sûre : vous dites tous les jours qu'ils sont louables; qu'on est heureux quand on peut prendre sur soi jusqu'à ce point; qu'il est bien plus sûr de vivre comme eux; vous le dites, et vous ne croyez pas devoir les imiter? Insensé, s'écrie l'Apôtre, quel est donc le prestige qui vous abuse? et poürquoi n'obéissez-vous pas à la vérité que vous connaissez?

Ah! mes frères, dans les choix qui intéressent notre gloire, notre avancement, nos prétentions temporelles, sommes-nous capables de cette imprudence? De toutes les voies qui s'offrent à l'ambition pour parvenir, choisit-on celles qui ne mènent à rien, où la fortune est lente et douteuse, et qui jusqu'ici n'ont fait que des malheureux? et laisse-t-on celles où tout paraît nous répondre du succès? C'est donc du salut tout seul que nous faisons une espèce d'aventure, si j'ose parler ainsi, c'est-à-dire une entreprise sans mesures, sans précaution, que nous abandonnons à l'incertitude des événemens, et dont nous attendons le succès du pur hasard, et non pas de nos soins et de nous-mêmes.

Enfin, dernière réflexion : souffrez que je vous demande, mes frères, pourquoi cherchez-vous et nous alléguez-vous tant de raisons spécieuses pour vous justifier à vous-mêmes les mœurs dans lesquelles vous vivez? Ou vous voulez sincèrement vous sauver, ou vous êtes résolu de vous perdre. Voulez-vous vous sauver? choisissez donc les voies les plus propres pour arriver à la fin où vous aspirez; laissez là les voies douteuses, et qui jusqu'ici n'y ont conduit personne; tenez-vous-en à celle que Jésus-Christ nous a montrée, et qui seule peut vous y conduire : ne vous appliquez pas à vous diminuer à vous-même les dangers de votre état, et à les envisager par les endroits les moins odieux, pour les moins craindre : grossissez-en au contraire le péril dans votre esprit : on ne peut trop craindre ce qu'on ne peut trop éviter; et le salut est la seule affaire où les précautions ne sauraient jamais être excessives, parce que la méprise y est sans ressource. Voyez si ceux qui suivaient les voies douteuses où vous marchez, et qui nous alléguaient les mêmes raisons que vous pour les justifier, s'en sont tenus là dès que la grace a opéré dans leur cœur des désirs sincères de salut : ils ont regardé les périls au milieu desquels vous vivez comme inalliables avec leur dessein; ils ont cherché des routes plus sûres et plus

solides; ils ont fait succéder la sainte sûreté de la retraite à l'inutilité et aux dangers des sociétés et des commerces; l'usage de la prière, à la dissipation des jeux et des amusemens; la garde des sens, à l'indécence des parures et au péril des spectacles; la mortification chrétienne, à la mollesse d'une vie douce et sensuelle; la modestie et les largesses saintes, aux profusions de la vanité; l'Evangile, au monde : ils ont couru au plus sûr, et ont compris que ce serait une folie de vouloir se sauver comme tous les autres se damnent.

Mais si vous êtes résolu de périr, eh! pourquoi voulez-vous donc encore garder certaines mesures avec la religion? pourquoi cherchez-vous toujours à mettre quelques raisons spécieuses de votre côté, à réconcilier vos mœurs avec l'Evangile, et sauver, pour ainsi dire, encore les apparences avec Jésus-Christ? pourquoi n'êtes-vous pécheur qu'à demi, et laissez vous encore à vos passions les plus grossières le frein inutile de la loi? Secouez donc ce reste de joug qui vous gêne, et qui, en diminuant vos plaisirs, ne diminuera pas vos supplices. Pourquoi vous perdez-vous avec tant de contrainte? Au lieu de ce confesseur indulgent qui vous damne, mettez-vous au large, n'en ayez point du tout. Au lieu de ces scrupules qui ne vous permettent que des gains douteux et vous interdisent encore certains profits bas et manifestement iniques, qui vous mettent néanmoins au nombre des ravisseurs qui ne possèderont pas le royaume de Dieu, franchissez le pas et ne mettez plus d'autres bornes à votre injustice que celle de votre cupidité. Au lieu de ces familiarités suspectes où votre ame est toujours blessée, ôtez à la passion la barrière importune et inutile de ce que le crime a de plus grossier. Au lieu de ces mœurs molles et mondaines qui aussi bien vous damneront, ne refusez rien à vos passions, et vivez comme les animaux au gré de tous vos désirs. Oui, pécheurs, périssez avec tous les fruits de l'iniquité, puisque aussi bien vous en moissonnerez les larmes et les peines éternelles. Mais non, mon cher auditeur, nous ne vous donnons ces conseils de désespoir que pour vous en inspirer de l'horreur; c'est un tendre artifice du zèle, qui ne fait semblant de vous exhorter à votre perte qu'afin que vous n'y consentiez pas vous même. Hélas! suivez plutôt ces restes de lumière qui vous montrent encore de loin la vérité; ce n'est pas sans raison que le Seigneur a conservé jusqu'ici en vous ces semences de salut, et qu'il n'a pas permis que tout s'effaçât jusqu'aux principes; c'est un droit qu'il se réserve encore sur votre cœur; prenez garde seulement de ne pas fonder

là-dessus une vaine espérance de conversion à venir; il n'est permis d'espérer que lorsqu'on commence à travailler. (MASSILLON.)

Perte du salut, malheur affreux, irréconciliable.

Le comble de la félicité est d'y parvenir; de la misère d'en être exclu. Combien l'on trouve malheureux l'homme qui vit loin de sa patrie, condamné à n'y plus revenir! Il n'est personne qui ne le plaigne. Le malheureux qui s'est exclu du céleste héritage, et a perdu sans retour les biens que l'on y possède, combien l'on doit déplorer son infortune! Déplorer, n'est pas dire assez; on ne pleure d'ordinaire que sur le malheur de ceux qui sont victimes d'un évènement où il n'y a pas de leur faute; mais quand ils auraient pu l'éviter, quand c'est de leur propre choix, et par le coupable abus de leur liberté qu'ils sont tombés dans cette disgrace, ce ne sont plus des larmes, mais des sanglots, mais des gémissemens, mais la plus profonde affliction qu'il faut donner à une semblable calamité. Ainsi le Sauveur pleura-t-il sur l'impie Jérusalem. Pleurons, mes frères, pleurons, par des torrens de larmes qui ne tarissent jamais, notre insensibilité pour le ciel. Perdre les biens du ciel! Quand tout ce qu'il y a dans la nature d'êtres animés ou inanimés fondraient en pleurs, il n'y en aurait pas encore assez pour déplorer dignement un aussi lamentable malheur. Car enfin qui pourrait exprimer ou comprendre ce que c'est que ce bonheur du ciel, cette félicité souveraine, ces délices, cette gloire, ces joies et ces clartés, desquelles il est écrit que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, qu'il n'est approché jamais du cœur de l'homme rien qui soit comparable à ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment? Remarquez ces expressions: Bien loin de goûter rien de pareil à ces voluptés ineffables, on ne saurait même s'en faire une idée. C'est la divine Toute-Puissance qui non seulement les accorde, mais qui les a préparées, et qui s'est en quelque sorte travaillée à les ramasser. Si elle a tant fait pour l'homme avant qu'il eût rien mérité de son Créateur, le plaçant dans un jardin de délices, s'entretenant familièrement avec lui, lui assurant le don de l'immortalité, les moyens de vivre heureux, exempt de toute sollicitude, que ne fera-t-elle pas en faveur de ceux qui auront signalé leur foi et leur amour pour lui par de généreux combats et par d'héroïques sacrifices! Il nous a tout donné, ce Dieu des miséricordes, tout jusqu'à son propre Fils, dans un temps où nous étions en guerre avec lui; que n'avons-nous pas à en attendre depuis

que nous avons été réconciliés, admis dans son amitié! Tout riche et indépendant qu'il est de sa nature, il daigne solliciter l'hommage de nos cœurs. Et nous, ô mes enfans! par quel empressement répondons-nous à tant d'amour? Je parle d'empressement, quelle indifférence, au contraire, pour les biens qu'il nous propose! Le Dieu qui n'a pas épargné son propre Fils, quand il y allait de notre salut, ne peut obtenir que pour lui nous consentions au plus léger sacrifice! Il nous ouvre le ciel; nous, nous courons tête baissée dans l'abîme! Et voyez quelle foule de crimes inonde la terre! Impostures, rapines, adultères, meurtres, pour ne pas parler de désordres bien plus crians encore. Malheur! malheur à moi! s'écriait le Prophète, plus de piété, plus de droiture parmi les hommes. C'est à nous à faire éclater ces gémissemens. Commençons donc, mes frères, à pleurer sur nous-mêmes. Mais vous, de votre côté, associez-vous à ma douleur. Peut-être en ce moment il en est parmi ceux qui m'écoutent qui se rient de ce langage. Eh! c'est là même ce qui doit reboubler notre tristesse, de voir cette insensibilité qui nous empêche de sentir la profondeur du mal qui nous dévore. En proie à un délire furieux, nous l'ignorons, et nous nous abandonnons à une joie insensée, quand nous devrions ne connaître que les larmes. Car « la colère du ciel viendra fondre, n'en dou- « tez pas, sur l'impie et le méchant [1]. » Mais on n'y pense point, mais ces menaces terribles, on les regarde comme des paroles en l'air. Personne n'y prête seulement l'oreille; personne pour qui elles ne soient un objet de risée. Quel remède opposer à cette léthargie? comment échapper au naufrage? comment nous sauver? Nous allons à la mort, nous sommes dans le tombeau; les païens, les infidèles, les démons eux-mêmes, tous à l'envi insultent à nos désordres et à nos malheurs. Quelle victoire! quelle allégresse pour les enfers! D'autre part quelle amère affliction pour les Anges, sous la garde desquels nous avons été mis! Rire quand déjà nous sommes la proie de la mort!... *Cieux, écoutez, et toi, terre, prête l'oreille, car le Seigneur a parlé.* Il faut bien s'adresser au ciel, et prendre à partie les élémens, quand les hommes sont sourds. Vous du moins, qui n'avez pas encore perdu tout principe de vie, ne refusez pas de me prêter une main secourable; aidez ces malades désespérés, vous qui êtes fermes encore, ne dédaignez pas vos frères errans. S'ils vous sont chers, que leur salut excite quelque intérêt de votre part. N'épargnez ni remontrances ni reproches,

[1] Rom., I, 18.

pour les empêcher de se perdre. Un malade travaillé de la fièvre se met à la discrétion même de ses domestiques devenus ses maîtres; une servile complaisance le perdrait. N'entendons-nous pas la voix de tant de fléaux déchaînés contre nous, les guerres éternelles, les débordemens et les naufrages, tant de morts coup sur coup nous crier de nous convertir enfin? La colère du ciel nous investit de toutes parts. Au milieu de tout cela nous restons sourds, tranquilles, sans défiance, comme si nous étions assurés d'être agréables au Seigneur. Tous, nous tendons la main à qui nous donne, personne ne l'ouvre pour en faire tomber l'aumône qui nous protégerait au jour du jugement. On ne pense qu'à grossir son trésor, on oublie que l'on a une ame à sauver; tout ce que l'on redoute, c'est de manquer de bien; mais l'Enfer où nous pouvons être précipités, on n'en conçoit pas le moindre effroi. Pouvons-nous trop déplorer un semblable égarement? pouvons-nous l'accuser avec trop d'énergie? Toutefois, je craignais de vous parler ce langage; mais c'est ma douleur qui m'y contraint; c'est elle qui m'arrache des aveux que j'aurais voulu dissimuler. Encore si les maux qui nous accablent étaient susceptibles de quelque consolation. Mais non. C'en est donc fait de nous! Oh! qui fera de mes yeux deux sources de larmes pour pleurer sur les calamités de mon peuple? Pleurons, oui pleurons, ô mes bien-aimés; ne donnons point de trève à nos sanglots. Quoi! toujours pleurer, va-t-on me dire, n'ouvrir la bouche que pour exhaler des gémissemens! Plût au ciel qu'au lieu de gémissemens qui peut-être vous fatiguent, je n'eusse à vous faire entendre que des paroles de louanges et d'encouragement! Mais est-il possible? ce qu'il y a d'accablant, ce n'est pas de verser des larmes, mais de vivre de manière à les mériter. Cessez, cessez d'attirer sur vous les châtimens de la colère divine, et je cesserai de pleurer. Cessez de vous exposer à cette mort qui vous menace, et je suis consolé. Verriez-vous sans la plus vive émotion le cadavre de votre ami? Non, au contraire, vous accuseriez d'une barbare insensibilité celui qui ne mêlerait pas ses larmes à vos pleurs. Moi, je pleure la perte de vos ames, et vous m'empêcheriez de pleurer! Serais-je votre père, si je ne les pleurais pas? oui, votre père et le plus compatissant de tous. Saint Paul s'écriait bien: *Mes chers petits enfans, que j'enfante de nouveau*[1]. Ah! vit-on jamais plus tendre mère éprouver plus que lui les déchirantes douleurs de l'enfantement? Si vous pouviez lire aussi dans mon cœur, y voir les

[1] Gal., IV, 19.

brûlantes ardeurs dont il est consumé pour votre salut! La jeune épouse ne donne pas des larmes plus amères à la perte de l'époux qui vient d'être enlevé à ses espérances. Le père le plus tendre n'est pas touché plus douloureusement de la mort d'un fils, que je le suis de la perte de mon peuple. (Saint Chrysostôme.)

Péroraison.

Telle est la prudence de l'Évangile, si souvent recommandé par Jésus-Christ; hors de là, tout est vanité et méprise: vous auriez un esprit supérieur et capable de tout, des talens rares et éclatans, si vous prenez le change sur votre salut éternel, vous êtes un enfant. Salomon, si estimé dans tout l'Orient pour sa sagesse, est un insensé dont on a peine encore aujourd'hui à comprendre la folie. Toute la raison du monde n'est qu'un jeu, qu'un éblouissement, si elle se méprend sur le point décisif de l'éternité: il n'est dans toute la vie que ce seul point de sérieux : tout le reste est un songe sur lequel il importe peu de se méprendre. Ne vous en fiez donc pas à la multitude, qui est toujours le parti de ceux qui s'égarent; ne prendez pas pour vos guides des hommes qui ne sauraient être vos garans ; ne laissez rien au hasard et à l'incertitude des événemens : c'est le comble de la folie, quand il s'agit de l'éternité; et d'autant mieux que, vouloir risquer ici, c'est être assuré de tout perdre. Rapprochez toujours les usages et les exemples à la règle: souvenez-vous qu'il y a une infinité de voies qui paraissent droites aux hommes, et qui néanmoins conduisent à la mort; que tous ceux presque qui se damnent, se damnent en croyant se sauver ; et que tous les réprouvés au dernier jour, en entendant prononcer leur sentence, seront surpris, dit l'Évangile, de leur condamnation : *Quando te vidimus esurientem* [1]? parce qu'ils s'attendaient tous au partage des justes. C'est ainsi qu'après l'avoir attendu, selon les règles de la foi, dans cette vie, vous en jouirez éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il. (Massillon.)

[1] Matth., xxv, 37,

PLAN ET OBJET DU TROISIÈME DISCOURS SUR LE SALUT.

EXORDE.

Quicumque enim fecerit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse meus frater et soror et mater est.

Celui qui fera la volonté de mon père qui est dans les cieux est mon frère, ma sœur et ma mère. (*Matth.*, XII, 50)

Que n'imitons-nous, pour nos propres intérêts, le zèle qui anime Jésus-Christ pour les intérêts de son Père? A des ames plus ferventes, à un siècle plus chrétien, les ministres de l'Évangile ne parleraient que de ce qu'on doit à Dieu; à peine pouvons-nous nous faire écouter lorsque nous parlons aux hommes de ce qu'ils se doivent à eux-mêmes. Ils sont arrivés les jours tant prédits et tant pleurés par le Sauveur, les jours de ténèbres et de nuit profonde où la foi, obscurcie par le nuage des passions, cachée sous le voile des préjugés et des maximes mondaines, ne jette pour tant d'hommes que des lueurs trop faibles pour leur montrer l'égarement des sentiers où ils marchent entraînés par la séduction de leurs désirs. Devenu comme étranger dans sa religion, le Chrétien ne vit plus pour le ciel, il ne vit que pour la terre; il n'est plus occupé de l'éternité, il ne s'occupe que du temps; il ne travaille plus à son salut, il ne travaille qu'à sa fortune ou à ses plaisirs. Comment travaillerait-il à son salut? Il ne connaît pas le prix de son ame, il ne croit point l'importance du salut: des Chrétiens, parlons plus juste, des hommes qui se vantent d'être Chrétiens, presque convaincus de ne l'être pas dans la chose où il leur importe davantage de l'être dans la foi, dans la persuasion de l'importance du salut!

Voilà, mes chers frères, le grand désordre de notre siècle, source de tous les autres désordres; nos jugemens, sur l'importance du salut, condamnés par les principes de la foi; ces principes de la foi sur l'importance du salut contredits par nos jugemens; en un mot, je prétends que notre conduite donne lieu, en quelque sorte, de nous regarder comme des déserteurs de la foi, sur cet article fondamental

de la religion. Pourquoi? parce qu'à juger du salut par les principes de la foi, c'est une affaire souverainement importante; première partie: parce qu'à juger de notre foi par tant de lâches et de mauvais Chrétiens, on dirait qu'ils ne croient point que le salut soit une affaire souverainement importante; seconde partie: mutuelle opposition de nos idées et des idées de la foi, de nos jugemens et des jugemens de la foi, du Christianisme et des prétendus Chrétiens, par rapport à l'importance du salut; c'est le fond de cette instruction, elle ne demande de mon ministère qu'une exposition simple et naturelle; elle demande toute l'attention de votre esprit, toute la docilité de votre cœur. *Ave, Maria.* (Le P. de Neuville, *Sur l'importance du salut.*)

Affaire du salut, affaire souverainement importante.

Qu'est-ce que le salut, et de quoi vous parlons-nous lorsque nous vous pressons de travailler à l'ouvrage de votre salut? J'entreprendrais vainement de vous l'expliquer; Dieu seul peut vous donner une juste idée, puisque, selon les principes de la foi, Dieu seul connaît le prix infini des biens destinés à celui qui sauve son ame, et toute l'étendue des malheurs qui attendent celui qui la perd. Quoi donc! il s'agit pour moi, dans l'affaire du salut, d'un intérêt si grand, si essentiel, que ma raison tout entière ne suffit point à le concevoir! Déjà mon esprit se trouble, se confond; plaisirs, honneurs, dignités, biens de la terre, revers de fortune, humiliations, maladies, indigence; tout ce que je crains et tout ce que j'espère; tout ce que je recherche et tout ce que j'évite; tout ce qui fait ici-bas ma joie et mes douleurs; tout ce qui met mes passions dans un mouvement si rapide; tout cela n'est donc que l'ombre de ce qui m'est réservé dans la vie future, puisque tout cela ne passe point mes idées, au lieu que tout ce qui m'est permis de penser de l'importance du salut, c'est que je ne parviendrai point à la comprendre! Ah! Chrétiens, qu'y a-t-il de plus propre à vous faire sentir l'importance du salut, que cette impuissance même où nous sommes de vous la développer? Tâchons, cependant, de répandre quelque jour sur cette grande vérité. Conjectures, réflexions, raisonnemens humains, disparaissez! Vos couleurs ne sont point assez vives pour peindre un pareil objet; il n'appartient qu'à la religion de lever le voile qui couvre les profondeurs de l'éternité; sur ses pas, hommes faibles et fragiles, osons entrer dans le sanctuaire de la Divinité, sonder l'esprit et le cœur d'un

Dieu! Que Dieu pense-t-il de l'importance du salut, lui à qui seul il est donné de la connaître? Dieu, mes chers auditeurs, Dieu nous répond par sa conduite: il a tout fait pour sa gloire et pour notre salut: il a tout sacrifié, tout immolé à la réparation du péché et à notre salut. Tous les ouvrages, toutes les actions d'un Dieu créateur, d'un Dieu sanctificateur, d'un Dieu sauveur, ont pour but général sa propre gloire, et pour but, pour terme particulier notre salut.

1° Le salut des hommes est une des fins principales que s'est proposée le Dieu créateur. Je n'étais pas encore, et Dieu pensait à moi dans cette éternité qui n'a pas eu de commencement; mais il ne pensait à moi qu'en vue du salut et point rapport au salut; il ne prenait le dessein de me placer sur la terre que pour me conduire au ciel. Dieu ne m'aurait-il créé que pour me faire jouer sur le théâtre du monde une scène bientôt terminée, afin que tantôt je m'enivre à la hâte des douceurs d'une volupté fugitive; tantôt baigné de mes larmes, triste jouet de l'inconstance du sort et des caprices des hommes, j'envie la destinée de ceux qui ne sont point, et qu'aussitôt je coure avec eux me replonger dans la nuit éternelle? Que l'impie, dominé par les sens, tâche de se persuader qu'il périra tout entier; homme, en même temps ennemi de Dieu qu'il déshonore, lorsqu'il lui attribue un dessein si peu digne de la sagesse éternelle, et ennemi de lui-même, jusqu'à s'avilir, se dégrader en se donnant pour fin un léger sentiment qui s'évanouit, un trésor fragile qui lui échappe! Guidé par une raison plus saine, éclairé par la foi, je vois Dieu s'occuper de mon salut depuis l'éternité, arranger, disposer, préparer les événemens, les produire, les régler en vue de mon salut, car c'est en partie du désir de me rendre éternellement heureux que prit naissance le désir de former l'univers; le monde est, parce que Dieu l'a voulu, et Dieu, n'en doutons pas, Dieu ne l'a voulu que parce qu'il voulait et manifester ses attributs et opérer le salut des hommes. Cieux, qui nous annoncez la grandeur de Dieu et la puissance immortelle de son bras, vous nous annoncez donc en même temps la grandeur, la noblesse de nos destinées éternelles: l'éclat et la pompe, dont vous vous parez à nos yeux, ne vous ont été donnés que pour nous rappeler, par la majesté de cet auguste spectacle, à des pensées plus sublimes, que pour nous avertir des desseins de Dieu sur nous.

Desseins de Dieu, qui ne sont pas moins exprimés dans la manière dont il gouverne le monde. Prenez-y garde, Chrétiens, tout ce que nous lisons de prodiges et d'événemens miraculeux dans l'Ecriture

sainte, qui nous a conservé l'histoire des premiers âges du monde, se trouve marqué de l'empreinte, et porte le caractère d'un Dieu qui, constant, invariable dans ses voies, prépare tout, conduit tout en vue du salut. La chute et la naissance, la gloire et la décadence des empires, la succession des monarchies qui se détruisent, qui se remplacent les unes les autres, la loi écrite, ajoutée à la loi de la nature, les patriarches, les Prophètes, le peuple saint, séparé des autres peuples, ses prospérités et ses disgraces, tout se rapporte à Jésus-Christ selon la doctrine de l'Apôtre. Or, pouvons-nous ignorer les rapports qu'a notre salut avec la vie, les souffrances, la résurrection de Jésus-Christ? Si Dieu parle aux hommes, ce n'est qu'afin de les rappeler aux soins du salut; s'il leur donne des lois, c'est afin que, dans leur obéissance, ils trouvent le mérite du salut; s'il répand sur eux la gloire et l'abondance, s'il les jette dans l'opprobre, dans l'humiliation, c'est afin que la reconnaissance ou la crainte les ramène dans la route du salut; tout ce qui est étranger au salut lui semble indigne de son attention. Que le juste languisse dans le sein de l'indigence; que, livré en proie à la douleur sans cesse renaissante, chaque jour lui amène un nouveau sujet de deuil et de pleurs: Dieu l'aime, il l'aime de l'amour le plus tendre, il voit couler ses larmes; il ne les voit point couler sans en être ému, attendri: il en est touché, mais il ne se presse point de les essuyer; ce que Dieu lui réserve dans l'éternité est si fort au dessus de ce qu'il pourrait lui donner dans le temps; hors du salut tous les autres biens lui paraissent si frivoles qu'il ne peut se résoudre à en faire la récompense de la vertu: il n'y a que le salut qui réponde à l'étendue de sa bienveillance pour les justes. Que tout réussisse à l'impie, qu'il nage dans l'opulence et dans la joie, Dieu dédaigne souvent de troubler cette prospérité passagère qui enchante un cœur coupable; il lui refusera le salut: c'est lui refuser tout; et c'est surtout par cette punition terrible qu'il le punit en Dieu. Ecoutez donc, peuples et nations: *Audite hæc, omnes gentes; auribus percipite, omnes qui habitatis orbem*[1]; écoutez, vous principalement qui êtes si épris des biens de la terre, je ne viens point aujourd'hui déchirer le bandeau qui vous cache la vanité du monde, je ne vous dis point que ces plaisirs qui allument vos désirs ne sont que des plaisirs faux et trompeurs qui recèlent mille douleurs véritables; que ces richesses qui excitent votre avare cupidité ne sont que des richesses fragiles, fruit de mille

[1] Ps XLVIII, 2.

travaux, source de mille inquiétudes; que ces honneurs qui irritent votre ambition ne sont qu'une vaine fumée qui se dissipe, qu'un songe qui vous joue. Je ne vous dis point que tout ce qui vous plaît, tout ce qui vous charme ici-bas n'est qu'une vapeur d'un instant, une ombre incertaine, tout au plus une fleur qui brille le matin, qui le soir se sèche et se fane; et, puisque vous le voulez, continuez de les aimer et de les estimer ces fantômes imposteurs qui n'ont rien d'aussi réel que votre imprudente facilité à vous en laisser séduire; comptez pour un grand bonheur celui de les posséder, pour un grand malheur celui de les perdre; apprenez du moins de là à connaître le salut : car enfin, ces biens de la cupidité, vous voyez votre Dieu les abandonner en quelque sorte au hasard, au caprice, à l'empire de la fortune, à l'industrie, au travail, à l'audace même, à l'injustice, à l'impiété des hommes; il permet que le démon en fasse l'attrait, quelquefois la récompense du crime; souvent il les refuse au juste qu'il aime, il les laisse entre les mains du pécheur qu'il déteste: souvent ce n'est que dans l'abondance, dans la plénitude de ses miséricordes qu'il les retire; ce n'est que dans sa colère, dans le feu de son indignation qu'il les accorde. Or, si de pareils biens vous paraissent dignes d'être aimés, que sera donc le salut? ce bien que Dieu s'est réservé à lui seul de donner, de distribuer; ce bien, le seul que Dieu destine à récompenser le tendre amour du juste, le seul qu'il ôte à l'impie; ce bien que Dieu n'accorde que dans les plus tendres épanchemens de sa charité, qu'il ne refuse que dans l'excès de sa fureur; ce bien, en un mot, auquel il sacrifie tous les autres biens, pour aplanir à un seul d'entre les élus les voies du salut : les richesses enlevées, les honneurs arrachés, la santé détruite, les sceptres brisés, les trônes renversés, le monde entier, s'il le faut, bouleversé jusque dans ses fondemens et caché sous ses débris; Dieu croira n'en avoir point fait trop : il en fait bien davantage; car si après avoir vu ce que fait le Dieu créateur pour notre salut, nous passons à ce que fait le Dieu sanctificateur, par quels coups étonnans ne déclare-t-il pas ce qu'il pense de l'importance du salut!

2° Ames justes et vertueuses, voulez vous savoir ce que c'est que le salut? Voyez ce que l'Esprit-Saint fait en vous et pour vous. Pourquoi cet ordre de la grace, cet ordre surnaturel si fécond en prodiges et en miracles? Pourquoi cette adoption divine, qui, oubliant le crime de votre première origine, vous donne droit de regarder comme votre père ce Dieu qui semblait ne pouvoir être que votre juge et votre maître? Pourquoi les sacremens, source

féconde d'où coule ce torrent de graces, qui lave vos iniquités et produit la vertu en vous aidant à l'acquérir? Pourquoi ces lumières pures et vives qui dissipent vos erreurs, qui vous montrent vos égaremens, qui vous découvrent les piéges tendus à votre innocence, qui guident vos pas dans les sentiers de la justice? Pourquoi cette force, cette ardeur, cette charité divine qui amortit le feu des passions, qui vous élève au dessus des faiblesses de lanature, qui ôte leur attrait aux coupables voluptés, qui donne tant de charmes à l'austère et pénible vertu? Pourquoi tout cela? Pour votre salut.

Pécheurs, voulez-vous savoir ce que c'est que le salut? rentrez au dedans de vous-mêmes; rappelez à votre souvenir ce qui s'est passé entre Dieu et vous depuis tant d'années, que sa grace combat vos passions, et que vos passions résistent à sa grace; combien il vous en a coûté pour commettre le premier péché, ce péché funeste qui a élevé entre vous et Dieu le mur de division qui vous sépare; combien il vous fallut faire d'efforts pour vous arracher d'entre les bras d'un Dieu qui ne pouvait se résoudre à vous quitter lorsque vous vous obstiniez à le fuir; rappelez-vous ces craintes, ces inquiétudes, ces terreurs qui agitèrent aussitôt votre ame; cette voix de la conscience que vous ne pouvez ni soutenir ni éviter; voix plaintive, voix terrible qui éclate en reproches et en murmures; ces frayeurs mortelles, ces alarmes de tous les jours, presque de tous les momens; ces réflexions sombres, désolantes, que la grace fait continuellement passer jusqu'à vous, malgré le bruit et le tumulte des passions; plein d'un ennui secret qui vous mine, qui vous consume, vous portez partout le trait mortel qui vous déchire: la paix et le tranquille sommeil ont fui loin de vous. Quelle main puissante vous arme ainsi vous-même contre vous-même? quelle main ennemie trouble votre repos, empoisonne vos plus doux plaisirs, répand l'amertume et l'alarme dans vos voies? C'est votre main, ô mon Dieu! qui me poursuit; c'est votre voix qui me rappelle; c'est la voix de l'Esprit-Saint, de cet esprit d'amour et de charité, qui se plaint, qui gémit, qui s'attendrit sur l'affreux péril auquel je m'expose. Hélas! si en perdant mon salut je devenais souverainement malheureux, un Dieu, selon le langage de l'Ecriture, un Dieu en serait-il affligé, troublé, contristé? Cet esprit de lumières, cet esprit de science, cet esprit de sagesse, les oracles divins peuvent-ils nous le présenter comme le jouet d'une vaine erreur? Mais portons nos regards sur un objet encore plus grand: je ne vous parle plus d'un Dieu créateur qui a tout produit, qui conserve tout, qui gouverne tout en vue du salut; je ne vous parle plus d'un Dieu

sanctificateur qui, par l'action puissante de sa grace, travaille si puissamment avec nous à l'ouvrage de notre salut : je vous parle d'un Dieu sauveur qui descend du ciel sur la terre pour nous mériter le salut, pour nous assurer le salut, pour travailler par lui-même à notre salut. Quel travail encore? Puissiez-vous, mes chers auditeurs, ne l'oublier jamais.

3° Rien n'était; Dieu a dit, tout a commencé d'être; qu'il dise, tout cessera d'être; à sa parole l'univers docile paraît et disparaît. Un instant a vu éclore, sous sa main féconde, la terre et les astres, le jour et la nuit : *Tuus est dies et tua est nox, tu fabricatus es auroram et solem*[1]. Sa volonté s'est fait entendre au néant; le néant s'est pressé de donner la lumière et les ténèbres; les étoiles ont couru prendre leur place dans le firmament, la terre s'est posée sur des fondemens inébranlables; le soleil a commencé sa course; et, depuis six mille ans, il nous ôte, il nous rend la lumière au moment une fois déterminé. Si Dieu parle, au premier son de sa voix la terre tremble, le ciel chancelle, les cèdres du Liban se brisent, les empires tombent et renaissent. Ah! quand il a voulu travailler au salut de l'homme, il semblerait que ce n'est plus ce Dieu puissant qui se joue du monde et de ce qu'il y a de plus grand dans le monde. Ne seriez-vous pas tenté de penser que sa puissance, quoique infinie, a trouvé un objet qui la demande tout entière et qui peut l'épuiser? Vous diriez qu'il est prêt à succomber, s'il était possible, sous le poids immense du projet qu'il médite : il prie, il veille, il se consume dans les travaux d'un pénible ministère; il immole sa réputation, sa vie : le salut de l'homme mérite-t-il donc un sacrifice dont un Dieu même serait la victime?

Venez, entrez au jardin des Oliviers, considérez ce qui s'y passe : là, dans les sombres horreurs d'une nuit profonde, loin de ses disciples, triste, inquiet, agité par la crainte et par l'amour, Jésus-Christ commande à son Esprit de lui peindre, avec les couleurs les plus vives, la suite de cette scène sanglante qui ne s'achèvera que sur le Calvaire : déjà il se voit indignement trahi, lâchement abandonné, méconnu de ses Apôtres, livré entre les mains d'une troupe séditieuse par une main qu'il aime, traîné de tribunaux en tribunaux, jouet de la vile populace, victime de l'ambition jalouse des prêtres hypocrites, rassasié d'opprobres, déchiré, nageant dans son sang, expirant sur la croix, seul, délaissé de Dieu et des hommes, sans que personne daigne prendre part à ses douleurs. A

[1] Ps. LXXIII, 16.

ce triste spectacle la force l'abandonne; sa grande ame ne peut plus soutenir le poids de la douleur qui l'accable, il semble qu'il va rompre ses liens et se détacher de son corps : *Tristis est anima mea usque ad mortem* [1]. Il ne parle point; ses larmes, son silence, sa posture parlent assez pour lui, et annoncent l'ennui mortel qui le dévore; enfin, levant vers le ciel ses yeux presque éteints, d'une voix entrecoupée de soupirs il s'écrie : Ah! mon Père, s'il est possible, faites que ce calice passe loin de moi. Père saint, père juste, ne reconnaissez-vous plus votre Fils bien-aimé? Vous rejetez la prière d'un Dieu qui vous implore; non, ses vœux, qui servent à exprimer sa douleur profonde et que sa propre volonté soumet à la vôtre, ses vœux ne seront point exaucés; il le boira jusqu'à la lie ce calice d'amertume. Quel mal sa mort préviendra-t-elle donc qui ne cède, grand Dieu, à l'horreur de le voir périr à vos yeux? Quel mal sa mort préviendra! La perte de notre salut : or, ce mal est si grand, si funeste que, dans les idées de la sagesse éternelle, le salut de l'homme devient le prix de la mort d'un Dieu.

Un Homme-Dieu sacrifié au salut de l'homme! Pouvons-nous dire quelque chose de plus? Oui, mes chers auditeurs, un Homme-Dieu qui se console de sa mort par le salut de l'homme : l'Ange lui montre nos destinées éternelles attachées à sa mort; il faut que l'homme périsse ou qu'un Dieu meure; alors Jésus-Christ cesse de craindre pour lui, il ne craint plus que pour nous : son cœur trouve des charmes dans les plus affreux supplices; il se lève, il marche à la mort d'un pas ferme et assuré; le temps coule trop lentement; il devance, par ses vœux empressés, l'heure destinée à ses peines: content de voir son sang inonder la terre, pourvu qu'en mourant il voie la gloire de son Père vengée et l'espérance du salut rendue à l'homme, je l'aperçois qui recueille ses forces, qui ranime sa voix pour se donner le plaisir de dire que ce grand ouvrage de la réparation et du salut du monde est consommé; plein de cette idée, il s'endort doucement du sommeil de la mort : *Dixit : Consummatum est, et inclinato capite tradidit spiritum* [2]. .

Y pensons-nous, Chrétiens? Un Homme-Dieu immolé à notre salut; un Homme-Dieu qui s'immole à notre salut; un Homme-Dieu qui se console de sa mort, par l'espoir de notre salut, son amour ne nous apprendra-t-il point, je ne dis pas à l'aimer, je dis à nous aimer? Ne nous dirons-nous jamais, si je perds mon salut, je me précipite dans des malheurs si grands, si terribles, qu'un

[1] S. Marc., XIV, 16. — [2] Joan, XIX, 30.

Dieu-Homme les a redoutés pour moi, qu'un Homme-Dieu en a tremblé pour moi, qu'un Homme-Dieu s'est fait presqu'un devoir de verser tout son sang pour m'en préserver? Ah! pouvait-il mieux m'apprendre ce que je dois penser de l'importance du salut, qu'en mourant afin de me sauver? Ne réussirons-nous donc point à concevoir ce qu'il est en lui même, ce salut auquel Dieu fait de si grands sacrifices? Que vous dirais-je, Chrétiens, qui n'affaiblît l'impression qu'a dû faire sur votre esprit et sur votre cœur le spectacle d'un Homme-Dieu posé sur l'autel, victime immolée à votre salut?

Vous avertirais-je que, dans l'affaire du salut, il s'agit, de quoi? de vous, mon cher auditeur, de vous. Seigneur, donnez à ma voix cette force qui animait la voix du grand saint Ambroise, lorsqu'il jetait la terreur et l'épouvante dans tout un peuple, en lui répétant ces paroles : *Attende tibi* [1]. Homme séduit et aveuglé, cessez de vous oublier; commencez de penser à vous : *Attende tibi.* Dans l'immense étendue de ce vaste univers, au milieu du Christianisme, aussi bien que parmi les nations infidèles; dans le sanctuaire, comme dans le siècle profane, j'entends dire de toutes parts : Que deviendra ce procès dont le succès me donne ou m'enlève une fortune considérable; ce projet qui flétrit ou qui immortalise ma réputation; cette entreprise qui établit ou qui ruine ma maison pour des siècles? Mais que deviendrez-vous vous-même? où serez-vous? que ferez-vous? *Attende tibi.* Et que vous importera, lorsque vous ne serez que cendre et poussière, que ce soient les vôtres ou les étrangers qui occupent les premières places dans le monde? Que vous importera, lorsque la terre aura reçu les dépouilles de votre mortalité, que votre nom vive ou qu'il périsse dans la mémoire des hommes? Que vous importera d'avoir connu ou d'avoir ignoré les plaisirs du monde? Pensez-vous que le soin de votre fortune ou le souvenir de leur opulence passée agite aujourd'hui vos pères? Venez consulter leurs cendres dans l'ombre et le silence de ces tombeaux où elles attendent les vôtres; froides, glacées, elles reprendaient une vie nouvelle pour vous le dire sans cesse : *Attende tibi.* Pensez à vous; ne portez point à des objets étrangers des soins qui vous sont dus. Un père vous dirait : Le temps s'écoule, ô mon fils; dans sa course rapide il amène le moment qui doit nous réunir. Vous voyez ce qui me reste de ce que je fus autrefois; vous jouissez de ma dépouille; elle n'est à vous que

[1] Tob, IV, 13.

comme elle fut à moi, par emprunt, pour la transmettre à la génération qui doit vous succéder; fût-elle à vous, elle n'est point vous; votre fortune mourra pour vous, et vous vivrez encore: *Attende tibi.* Une mère dirait à cette fille entêtée de sa vaine beauté: Pourquoi tant de soins, tant d'attentions? Vos charmes et ceux qui en sont follement épris vous suivront-ils ici? Votre corps périra, vous vivrez encore: *Attende tibi.* Insensé, vous vous égarez en de vains projets; honneurs, richesses, dignités, plaisirs, réputation, songes fugitifs, après quelques instans ils ne seront plus pour vous, vous ne serez plus pour eux; tout le reste vous est étranger; le salut seul est votre affaire propre et personnelle, puisque dans le salut seul sont renfermées les destinées de votre ame, de cette ame immortelle qui est l'homme et tout l'homme: *Attende tibi.* Vous dirais-je que, dans l'affaire du salut, il s'agit de vous, mon cher auditeur, de vous pour toute une éternité? Au plus léger soupçon d'un revers propre à détruire notre fortune, que d'alarmes, que d'inquiétudes! L'ame pleine de crainte et d'espérance, de désirs et de terreurs, ne suffit point à contenir cette foule de mouvemens impétueux qui la transportent; elle ne s'occupe que de l'événement qu'elle attend; elle s'en retrace l'image dans le bruit et l'agitation du monde, dans le silence de la nuit, dans le repos du sommeil. Une ame immortelle si vivement touchée de ce qui passe si promptement, quelle faiblesse! Une ame immortelle si peu touchée de ce qui ne passera jamais, quelle folle sécurité! Je suis sur le rivage de l'éternité, *ad littus æternitatis;* peut-être le premier pas que je ferai va me précipiter dans les profondeurs terribles de cet abîme où tout entre pour n'en sortir jamais: encore un moment, je serai déjà dans le cours des années éternelles; et je suis tranquille, et je m'endors au bord du précipice, et je m'occupe du temps, comme si le temps ne devait jamais finir, ou comme si je devais finir avec le temps; et je néglige, j'oublie l'éternité, comme si l'éternité ne devait jamais commencer, ou comme si l'éternité pouvait finir: fortune du monde, disgrace du monde, vous n'êtes que pour le temps, le salut est pour l'éternité.

Vous représenterais-je ce dont il s'agit pour vous, dans l'éternité? Ecoutez, mes chers frères, et tremblez. Quel affreux contraste! le ciel ou l'enfer. Livré à l'amour d'un Dieu, objet éternel de ses plus tendres complaisances, ou livré à la colère d'un Dieu, victime dévouée à ses anathèmes et à ses plus terribles vengeances; épuiser, dans les siècles des siècles, les richesses de sa grace ou

les trésors de sa fureur; ce que ce Dieu qui peut tout peut rassembler de félicité pour récompenser en Dieu, ou ce que Dieu qui peut tout peut réunir de supplices pour punir en Dieu : un bonheur qui ne laisse rien à souhaiter, ou un malheur qui ne laisse rien à espérer : source inépuisable de plaisirs, torrent de délices, transports enchanteurs sans cesse renaissans, sans vide, sans ennuis, sans vicissitude, sans révolutions; ou feux brûlans, flammes dévorantes, pleurs et lamentations sans fin, sans repos, sans intervalle : le cœur établi à jamais dans la paix la plus profonde, ou le cœur consumé, déchiré par un désespoir immortel. On se perd, on s'égare dans ces idées effrayantes; plus on creuse, plus on approfondit, plus on trouve à penser et à réfléchir; mais, si vous êtes Chrétien, un mot dira tout : une éternité dans le ciel, ou une éternité dans l'Enfer, voilà le sort qui vous attend. Grands et terribles objets! source de réflexions profondes, de mouvemens pathétiques! Notre zèle s'empresserait à les manier, à les développer, si la voix de l'homme devait, si la voix de l'homme pouvait se faire entendre, lorsque, du sein de la terre qui l'a reçu, la voix du sang de Jésus-Christ parle avec tant de force et d'énergie. La croix, le Calvaire, ce qu'un pareil maître ne vous apprendra pas, qui pourrait vous le faire comprendre? Un Dieu mourant pour notre salut : là, si on savait méditer, les passions les plus fougueuses, épouvantées, consternées, viendraient se perdre, s'ensevelir dans un timide silence. Que le temps ait des prospérités, que le temps ait des disgraces pour le peuple qui ignore Jésus-Christ; aux yeux du Chrétien le salut est tout : et comment le salut ne serait-il pas tout pour lui? aux yeux du Dieu qu'il adore, le reste n'est rien.

Nous lisons, dans les saintes Ecritures, qu'un jour Dieu fit entendre sa voix au prophète Isaïe : Allez, Prophète, lui dit-il, allez trouver le juste et l'impie; dites au juste qu'il marche dans les voies de la paix et du véritable bonheur : *Dicite justo quoniam bene* [1]; dites à l'impie que rien n'est comparable à son malheur : *Væ impio in malum* [2]! Vous voulez, Seigneur, que je pénètre dans ce palais superbe, que je perce la foule d'adorateurs qui environne cet heureux du siècle, je le vois tranquille, content, au sein de l'opulence et des plaisirs tout cède, tout fléchit au gré de son superbe caprice; point de jour qui ne se lève pour lui serein, exempt de nuages et de tempêtes; si quelque chagrin passager vient inter-

[1] Is., III, 10. — [2] Ibid., 11.

rompre le cours de ses prospérités, tout un peuple s'empresse à l'effacer de son souvenir, et à rappeler, auprès de lui, la joie fugitive ; et je lui dirai qu'il n'est pas heureux que je donne des larmes à son sort envié du reste des hommes ! Me croira-t-il ? *Væ impio in malum!* Je descendrai dans ce réduit sombre et obscur où le juste languit dans l'indigence, accablé sous le poids de l'infirmité et des années, ayant à peine de quoi soutenir les faibles restes d'une vie mourante, environné d'une nombreuse famille qui, par ses larmes, par ses cris, lui reproche presque de lui avoir donné le jour. J'oserai interrompre le cours de ses soupirs, lui soutenir qu'il est heureux. Ah! je ne pourrai que pleurer avec lui : *Dicite justo quoniam bene.* Allez parler à l'impie, au pécheur; fût il au sein de la plus brillante prospérité, il est malheureux ; et le juste, quelles que puissent être ses disgraces, il va comprendre qu'il est heureux. Le jour de la récompense et des vengeances approche ; le temps passe, l'éternité vient : *Retributio enim manuum ejus fiet ei.* Être heureux dans le temps, lorsqu'on doit être malheureux dans l'éternité, cela s'appelle-t-il être véritablement heureux? Quel bonheur qu'un bonheur qu'on haïra, qu'on détestera, qu'on maudira dans les siècles des siècles! *Væ impio in malum!* Et qu'importe à l'homme juste que le petit nombre de jours qu'il faut couler sur cette terre étrangère soit troublé par la douleur? Quand on devient heureux pour une éternité, on ne fut jamais véritablement malheureux : *Dicite justo quoniam bene.* L'homme qui réussit dans l'ouvrage de son salut est heureux en quelque situation que le mette ma providence ; le salut consolerait de la perte des biens du monde entier; les biens du monde entier ne consoleraient pas de la perte du salut. La religion ne connaît qu'un objet digne d'occuper notre esprit et notre cœur; c'est le salut; le reste n'est que le jeu, que l'amusement de l'enfance ou l'égarement d'une folle cupidité. (Le P. DE NEUVILLE.)

Illusion des mondains dans les faux désirs du salut.

Que de toutes les affaires le salut soit la plus importante, c'est une vérité que votre raison, aidée de la foi, vous démontre avec tant de force qu'il ne vous faut qu'un coup d'œil pour la pénétrer. Il s'agit de vous ouvrir le ciel par vos œuvres, ou l'Enfer vous engloutit pour l'éternité; cette idée suffit. Quel étalage de motifs frappera celui que cette première vue n'a pas ébranlé? Supposons donc ici comme incontestable l'importance du salut, et arrêtons-

nous uniquement à comparer, avec la grandeur de cet objet, la nature de vos désirs. Quels sont-ils ordinairement, mondains, qui vous flattez de désirer le salut? Désirs froids et languissans dans le cœur qui ne s'en occupe que légèrement: ce sont à peine des désirs de spéculation. Désirs stériles et infructueux dans la conduite : ce ne sont pas eux qui la règlent ; ce sont alors tout au plus des désirs de sentiment, mais sans action. Désirs étroits et bornés : si dans quelques circonstances ils vous font agir, dans d'autres ils se refusent à des sacrifices nécessaires ; ce sont au moins des désirs sans courage et sans résolution. Enfin, désirs de peu de durée: s'ils sont efficaces pendant un temps, leur efficacité ne se soutient pas ; ce ne sont plus que des désirs sans constance et sans précautions ; ce sont donc de faux désirs.

Je dis, en premier lieu, que ce sont des désirs froids et languissans; et je le conclus de ce que tout désir ardent, quel qu'en soit l'objet, vous occupe, vous suit, vous domine et vous fixe; de ce que l'idée de son objet prend sur vos esprits un empire proportionné à la vivacité du sentiment qui affecte vos cœurs; de ce que ce sentiment y répand une chaleur, un mouvement, une sollicitude qui, de votre aveu, sont comme le caractère inséparable de tout vrai désir; et voilà, mondains, ce que vous n'éprouvez pas à l'égard du salut. L'objet est moins sensible, je le sais, mais il est réel. L'impression qu'il produit devrait donc avoir de la réalité. Or, où la trouver, cette réalité d'impression dans un désir qui n'interrompt presque jamais l'appareil de vos vanités, l'oisiveté de vos assemblées, la continuité de vos fêtes, l'excessive superfluité de vos jeux, qui vous laisse presque toujours remplis de l'idée de vos amusemens, du soin de les reproduire, de l'attention à les varier, de l'empressement à vous y livrer; qui vous permet d'envisager comme principalement intéressant ce que la fortune présente de favorable, ce que l'ambition promet de grandeur, ce que la vie fournit de délices?

C'est l'œil perçant du Seigneur, disait David, que je prends à témoin de la vanité des pensées des hommes: *Dominus scit hominum cogitationes quoniam vanæ sunt*[1]. C'est vous-mêmes, hommes dissipés, que j'atteste ici sur la vanité des vôtres. Vanité des connaissances: vous vous instruisez de tout, vous ne négligez que la science du salut. Vanité des inclinations : vous les réunissez sur les biens qu'un même instant vous offre et vous enlève; vous regar-

[1] Ps. LXCV, 11.

dez avec indifférence ce qui n'a rapport qu'au salut. Vanité des regrets: vous gémissez sur les pertes les plus légères; vous vous affligez peu de celles qui ne nuisent qu'au salut. Vanité des poursuites: l'impatience vous trouble, les inquiétudes vous rongent, l'attente vous fait languir, dès qu'il s'agit d'un intérêt passager; vous ne paraissez tranquille que sur le salut; et, si l'on vous en fait le reproche, vous n'hésitez pas à répondre qu'il est naturel que le poids des objets sensibles vous entraîne. Mais pourquoi cédez-vous si facilement à sa force? C'est que vous désirez ardemment les objets sensibles; c'est parce que vous désirez froidement le salut.

C'est, Chrétiens auditeurs, parce que l'Eglise est témoin de votre léthargique indolence qu'elle dit de nos jours à ses ministres ce que dit autrefois le Seigneur à Jonas: Levez-vous, Prophète; allez dans le sein de ces villes qui renferment un peuple nombreux: *Surge, et vade in civitatem grandem* [1]. Là, au milieu de ces esprits agités, de ces cœurs indolens, annoncez des paroles de salut; frappez-les du souvenir de ma loi, du péril de leur état, du tableau de mes vengeances; faites passer jusque dans eux ces vérités dont vous êtes devenu l'organe et qu'ils oublient: *Prædica in ea prædicationem quam ego loquor ad te.* De là, mes frères, ces temps de miséricorde et de grace que le zèle de l'Eglise vous ménage pour imprimer dans vos esprits la pensée du salut. De là ce nombre d'ouvriers évangéliques qu'elle réunit dans la vigne du Père de famille, pour en prévenir la malheureuse stérilité. De là cette multitude de prédicateurs qui, comme autant d'envoyés de Dieu pour vous gagner à lui, investissent en quelque sorte vos villes, vous appellent de tous côtés dans les temples, font partout retentir leur voix pour vous faire entendre le nom du salut. Et si leurs travaux sont quelquefois suivis des fruits de conversion et de pénitence, que Dieu leur accorde la consolation de recueillir, ce n'est qu'après avoir réveillé la pensée du salut presque entièrement effacée. Le désir du salut ne commence alors à agir que parce que réellement il existe. Il fallait l'exciter d'abord dans ces hommes qui tendaient visiblement à leur perte, en se persuadant qu'ils désiraient encore de se sauver.

Je préviens ici, mes frères, la fausse conséquence que vous affecteriez de tirer d'une vérité certaine, pour vous justifier l'étourdissement habituel qui vous dérobe la pensée du salut. Quoi donc, nous demanderez-vous, est-il possible d'habiter la terre et de ne

[1] Jon., I, 2. — [2] Ibid., III, 2.

penser qu'au ciel? L'idée du ciel est-elle la seule dont il soit permis de s'occuper sur la terre ? Non, Chrétiens ; mais, comme un homme d'honneur, jaloux d'en conserver la réputation et de la mériter, n'est pas uniquement occupé de cette idée; mais parce qu'elle est gravée profondément dans son ame, il l'y trouve toujours quand il s'agit de remplir des devoirs que l'honneur impose, ou d'écarter de sa conduite une action qui le blesse; il en serait ainsi du salut, si vous saviez en nourrir la pensée, la fortifier par la réflexion, la méditer, la rappeler fréquemment, pour en faire la règle de votre conduite. Et c'est parce que trop ordinairement ce ne sont pas ces désirs du salut qui la dirigent; quelque vifs qu'ils pussent être d'ailleurs, ce ne sont que des désirs stériles et infructueux: second caractère d'un faux désir.

En effet, Chrétiens, sans entrer ici dans de longs raisonnemens, si c'est un désir réel tel que vous croyez l'éprouver, il est dans sa nature qu'il vous engage à user de tous les moyens qui peuvent le réaliser. Tout vrai désir tend à son terme. Et cependant que faites-vous pour parvenir au salut? Le péché vous éloigne évidemment de ses voies, vous y demeurez plongés. Le sacrement de pénitence serait votre ressource, vous l'abandonnez. La prière deviendrait votre force, vous la négligez. La grace vous sollicite, vous lui résistez. Le remords vous agite, vous l'étouffez. La loi de Dieu vous oblige continuellement, et journellement vous la transgressez; et vous osez croire qus vous avez un vrai désir de salut?

Si c'est un désir réel, tel que l'importance du salut doit le produire, il est dans sa nature qu'il préside à vos vues, à vos projets, à vos démarches, pour les subordonner toujours au grand intérêt de votre salut. Et cependant est-ce cet intérêt principal que vous consultez? Cette charge exige des talens, des connaissances, de l'assiduité, de la capacité pour en remplir les fonctions selon les desseins de Dieu ; mais il vous suffit qu'elle soit honorable, qu'elle vous flatte par son éclat, qu'elle facilite des arrangemens; moins effrayé des obligations qui la suivent qu'attiré par les avantages qui en résultent, vous vous empressez sans scrupule à l'acquérir. Ce genre d'occupation est dangereux, la conscience s'en alarme, elle vous en fait de vifs reproches; la vertu le blâme ; mais il offre de belles espérances pour la fortune; il en accélère les faveurs : plus touché de l'appât de cet intérêt du temps que frappé du danger qui expose votre ame pour l'éternité, vous vous décidez à le continuer. Cet état de vie relativement à vos dispositions renfermerait pour vous bien des écueils ; mais il est conforme à vos goûts,

il vous présente des douceurs, il vous satisfait; plus ardent à rechercher le bonheur de cette vie qu'attentif à prévenir le malheur de la vie future, vous vous déterminez à l'embrasser; et vous osez croire que vous avez un vrai désir du salut?

Si c'est un désir réel, il est dans sa nature qu'il mette une différence sensible entre vous et ceux qui n'en sont point animés. Or, rapprochez ici, vous, Chrétiens, qui vivez selon les lois du monde, rapprochez votre vie de la vie de ceux qui ne pensent point au salut. Leur dissipation est-elle beaucoup plus soutenue? leur amour des biens plus ardent? leur vanité plus jalouse? leur délicatesse plus voluptueuse? leur ambition plus fière? leur oubli de Dieu plus constant? Les vices, dont l'honneur seul les invite à se garantir, ou qu'il les engage à dissimuler, ne sont-ils pas aussi les seuls dont vous cherchiez à vous défendre? et vous osez croire que vous avez un vrai désir du salut?

Si c'est un désir réel, il est dans sa nature que vous en aperceviez au moins dans vous quelque vestige. Retrouvez donc, et montrez nous dans votre conduite quelques traits de cet Évangile divin, de ces maximes saintes, de ces sages leçons, de ces principes sublimes, pour lesquels Jésus-Christ vous a marqué la route que vous devez suivre; vous y avez à peine fait un pas; chaque jour vous en détourne; vous ne cherchez seulement pas l'occasion de la bien connaître. Vous le savez, c'est à une foi surnaturelle que vous devez tendre, et il n'est rien que de naturel dans ce qui absorbe vos jours, et vous osez croire que vous avez un vrai désir du salut?

Pour en juger sainement, Chrétiens, produisez donc aujourd'hui au tribunal de votre conscience ce qui seul sera produit pour vous ou contre vous au tribunal de Dieu. Là, dit saint Chrysostôme, la bouche sera muette, les œuvres seules seront éloquentes: *Opera loquentur, ora tacebunt.* Et c'est, mes frères, c'est cette éloquence d'actions, malheureusement trop sensible dans le monde, qui dépose hautement contre ces désirs de salut, dont se flattent encore les mondains. Je dois ici vous avouer mon étonnement, lorsque, considérant quelquefois la vie chrétienne et pénitente d'un nombre de justes qui se sont arrachés aux charmes du siècle, et, la comparant avec la vôtre, je vous entends dire que vous avez la même espérance, que vous sentez le même désir du salut. Quoi! vous tendez au même terme; et l'on ne voit aucun rapport entre la voie qui vous y mène! Ce n'est pas, je le sais, qu'elle doive être entièrement la même pour tous. Les premiers diffèrent de vous

par les devoirs volontaires qu'ils se sont imposés; par des engagemens d'une perfection particulière qu'ils ont contractés; par divers exercices de piété qui doivent plus spécialement et plus assidûment les occuper. Mais enfin y a-t-il un autre Evangile pour eux que pour vous? Etes-vous moins obligés qu'eux à le suivre? Ont-ils un autre Dieu à servir, une autre religion à professer, une autre morale à pratiquer, une autre récompense à mériter? Ah! parce qu'ils la désirent sincèrement, ils se consacrent tout entiers à l'obtenir. Pour elle vous ne faites rien; et vous osez croire que vous la désirez sincèrement?

Mais est-il donc si général, parmi les mondains, de ne point penser au salut, de ne point agir pour le salut? Non, mes frères, du milieu même du monde, nous voyons s'élever encore quelques efforts vers le ciel. Une langueur totale n'est pas absolument universelle. Tous n'attendent pas, comme le paralytique de l'Evangile, que quelqu'un vienne remuer les eaux salutaires qui peuvent opérer leur guérison. Et parce qu'ils usent eux-mêmes de quelques moyens, ils en concluent que sérieusement ils la désirent. Erreur, si, comme trop souvent il arrive, ce sont des désirs étroits et bornés, dès qu'il s'agit des sacrifices nécessaires au salut: troisième marque d'un faux désir. La source du mal vient de ce qu'on ne veut ni renoncer entièrement à tous ses devoirs ni sacrifier généralement toutes ses passions; de ce qu'on cherche plutôt à calmer sa conscience qu'à la satisfaire pleinement; et qu'en même temps qu'on lui accorde ce qu'on peut lui céder avec moins de peine, on retient opiniâtrément ce qu'il en coûterait trop d'abandonner. Ainsi, verra-t-on un homme paraître chrétien dans la plupart de ses œuvres, se montrer observateur de plusieurs préceptes, et s'éloigner constamment de certains désordres; on croirait qu'il veut sincèrement se sauver. Mais parlez-lui de l'injustice de cette possession, de l'usure de ce contrat, de la nécessité de cette restitution: à la seule idée de la diminution de sa fortune, vous verrez s'évanouir ses désirs de salut.

Cette femme vaque par intervalle à la prière; elle s'occupe assidûment à ses devoirs; elle est régulière dans l'extérieur de ses démarches; on croirait qu'elle veut sincèrement se sauver; mais parlez-lui de cette inimitié qu'elle nourrit dans le fond de son cœur; de ces témoignages de charité qu'obstinément elle refuse à ceux qui sont l'objet de sa haine; de ces discours satiriques, amers et nuisibles qu'elle se permet: dès qu'il faut vaincre son ressentiment, elle oublie les désirs de son salut.

Cette jeune personne est soumise à ceux dont elle a reçu le jour; modérée quand il s'agit du prochain, elle en épargne la réputation; compatissante envers les malheureux, elle se plaît à les soulager; on croirait qu'elle veut sincèrement se sauver; mais parlez-lui de cet attachement tendre qu'elle entretient, de ces périls qu'elle serait obligée de fuir, de ce penchant à de pernicieuses vanités auxquelles elle se livre: parce que le sacrifice de son inclination la révolte, elle aime mieux lui faire céder les désirs de son salut.

Ce jeune homme évite la contagion de l'impiété; il en voit même avec horreur la monstrueuse licence; il en rejette avec précaution ce qui pourrait l'y entraîner; on croirait qu'il veut sincèrement se sauver; mais parlez-lui de cet attrait funeste pour des amusemens nuisibles à son innocence, de ces maximes réprouvées de vengeance et de point d'honneur, de ces coupables condescendances de respect humain, quand il faudrait paraître respecter publiquement la loi de Dieu: aux idées criminelles d'un monde qu'il redoute, quoiqu'il le méprise, il immole lâchement les désirs de son salut.

Et de là, mes chers auditeurs, la triste mais légitime demande que vous autorisez quelquefois les ministres de Jésus-Christ à vous faire jusque dans le saint tribunal. Vous vous y présentez; c'en devait être assez sans doute pour leur persuader que le désir du salut vous y amène, lorsque vous les forcez bientôt à douter de la sincérité de ce désir: *Vis sanus fieri* [1], peuvent-ils vous dire: voulez-vous efficacement être sauvé? Pourquoi? Parce que, si, d'une part, vous convenez auprès d'eux de quelques uns de vos égaremens dans les voies du salut, de l'autre vous disputez avec eux, pour vous affranchir de quelques unes de vos obligations; parce qu'en condamnant comme eux certains désordres, vous voudriez qu'ils parussent ménager comme vous certaines inclinations; parce que vous résistez alors sur certains objets à la sévérité évangélique de leurs décisions; en un mot, parce que vous ne renfermez pas absolument tout dans la générosité de vos résolutions. Cette liaison vous est funeste: il faut la rompre; cette lecture vous a séduit: il faut vous l'interdire; ce jeu trouble votre tranquillité ou dérange votre fortune: il faut vous en abstenir; cette occasion est prochaine: il faut vous en éloigner; cette conduite scandalise: il faut la réformer; ces discours ont blessé la réputation du prochain: il faut les réparer; ces divisions domestiques sont incompatibles avec l'esprit du Christianisme: il faut les faire cesser. A ces paroles

[1] Jon., v, 6.

importantes de salut, comment répondez-vous? Hélas! quelquefois comme répondit à Jésus-Christ ce jeune homme qui lui demanda ce qu'il pouvait encore ajouter à sa fidélité: *Quid adhuc mihi deest* [1]? A peine le Sauveur lui a-t-il proposé de tout quitter et de le suivre que l'attachement à ses possessions le pénètre de tristesse, et l'engage aussitôt à se retirer: *quum audiisset... verbum, abiit tristis* [2]. (Le P. Lenfant, *Faux Désirs du Salut.*)

Soin du salut, et l'extrême négligence avec laquelle on y travaille dans le monde.

Cherchez *premièrement le royaume de Dieu et sa justice* [3]. En ce peu de paroles, le Sauveur du monde nous donne une juste idée de la conduite que nous devons tenir à l'égard du salut. Ce salut, ce royaume de Dieu, c'est dans l'éternité que nous le devons posséder, c'est à la mort que nous le devons trouver; mais c'est dans la vie que nous le devons chercher. Si donc je ne le cherche pas dans la vie, je ne le trouverai pas à la mort; et si j'ai le malheur de ne le pas trouver à la mort, je ne le trouverai jamais; et dans l'éternité j'aurai l'affreux désespoir d'avoir pu le posséder, et de ne le pouvoir plus.

C'est, dis-je, dans la vie qu'il le faut chercher: car l'unique voie pour y arriver et pour le trouver, ce sont les bonnes œuvres, c'est la sainteté. Or, ces bonnes œuvres, où les peut-on pratiquer? en cette vie, et non en l'autre. Cette sainteté, où la peut-on acquérir? dans le temps présent, et non dans l'éternité; sur la terre, non dans le ciel. En effet, il y a cette différence à remarquer entre le ciel et la terre: la terre fait les saints, mais elle ne fait pas les bienheureux; et au contraire, le ciel fait les bienheureux, mais il ne fait pas les saints. Supposez de tous les saints celui que Dieu aura élevé au plus haut point de gloire dans le ciel, tout l'éclat de sa gloire n'ajoutera pas un seul degré à sa sainteté: cet état de gloire couronnera sa sainteté, confirmera sa sainteté, consommera sa sainteté; mais il ne l'augmentera pas: il la rendra plus durable, puisqu'il la rendra éternelle, mais il ne la rendra ni plus méritoire ni plus parfaite.

C'est donc dès maintenant, et sans différer, que nous devons donner nos soins à chercher le royaume de Dieu: mais encore, comment le faut-il chercher? *Premièrement:* c'est-à-dire que nous devons faire du salut notre première affaire: pourquoi? parce que

[1] Matth., XIX, 20. — [2] Luc., XII. — [3] Ibid.

c'est notre plus grande affaire. Règle divine, puisque c'est le Fils même de Dieu qui nous l'a tracée; règle la plus droite, la plus équitable, puisqu'elle est fondée sur la nature des choses, et qu'il est bien juste que le principal l'emporte sur l'accessoire; règle fixe et inviolable, puisque c'est une loi émanée d'en haut, et un ordre que Dieu a établi et qu'il ne changera jamais. Mais nous, toutefois, nous prétendons renverser cet ordre, nous entreprenons de contredire cette loi, nous voulons substituer à cette règle une règle tout opposée. Car Jésus-Christ nous dit: Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et pour ce qui est du vêtement, de la nourriture, des biens de la vie, n'en soyez point en peine. Vous pouvez vous en reposer sur votre Père céleste, qui vous aime, *et qui vous donnera toutes ces choses par surcroît* [1]. Mais nous, au contraire, nous disons: Cherchons d'abord les biens de la vie; et pour ce qui regarde les biens de l'éternité, le royaume de Dieu, le salut, n'en soyons point en peine, mais confions-nous en la miséricorde du Seigneur: il est bon, il ne nous abandonnera pas.

Nous le disons, sinon de bouche, du moins en pratique, et c'est ainsi que raisonnèrent les conviés de l'Évangile. Ils étaient invités à un grand repas; il fallait, pour y assister, certains habits de cérémonie, certains préparatifs; mais eux, tout occupés de leurs affaires temporelles, ils crurent qu'ils y devaient vaquer préférablement à l'invitation qu'on leur avait faite. Ils ne doutèrent point qu'ils n'eussent sur cela de bonnes raisons pour s'excuser; et plein de confiance, l'un dit: Je me marie, et il faut que j'aille célébrer les noces; l'autre dit: J'ai acheté une terre, et je ne puis me dispenser de l'aller voir; un autre dit: J'ai à faire l'essai de cinq paires de bœufs qu'on m'a vendues. Tous conclurent enfin qu'ils avaient des choses plus pressées que ce repas dont il s'agissait, et répondirent que ce serait pour une autre fois. Or, qu'est-ce que ce grand repas? dans le langage de l'Écriture, c'est le salut. Dieu nous y appelle, et nous y appelle tous. Il ne se contente pas, pour nous y convier, de nous envoyer ses ministres et ses serviteurs, mais il nous a même envoyé son Fils unique. On nous avertit que de la part du maître tout est prêt, et qu'il ne reste plus que de nous préparer nous-mêmes, et de nous mettre en état d'être reçus au festin. Mais que répondons-nous? J'ai d'autres affaires présentement, dit un mondain; et quelles sont-elles ces autres affaires? L'affaire de mon établissement, ajoute-t-il, l'affaire de mon agrandissement, les af-

[1] Luc., XII.

faires de ma maison ; en un mot, tout ce qui regarde ma fortune temporelle.

Pour ces affaires humaines, que ne fait-on pas! et cette fortune temporelle, à quel prix ne l'achète-t-on pas! est-il moyen qu'on n'imagine? est-il moyen, quelque pénible et quelque fatigant qu'il soit, qu'on ne mette en œuvre pour se pousser, pour s'avancer, pour se distinguer, pour s'enrichir, pour se maintenir, soit à la cour, soit à la ville? il semble que le monde ait alors la vertu de faire des miracles, et de rendre possible ce qui, de soi-même, paraîtrait avoir des difficultés insurmontables et être au dessus des forces de l'homme. Il donne de la santé aux faibles, et leur fait soutenir des travaux, des veilles, des contentions d'esprit capables de ruiner les tempéramens les plus robustes. Il donne de l'activité aux paresseux, et leur inspire un feu et une vivacité qui les porte partout, et que rien ne ralentit. Il donne du courage aux lâches, et malgré les horreurs naturelles de la mort, il les expose à tous les orages de la mer et à tous les périls de la guerre. Il donne de l'industrie aux simples, et leur suggère les tours, les artifices, les intrigues, les mesures les plus efficaces pour parvenir à leurs fins et pour réussir dans leurs entreprises. Voilà comment on cherche les biens du monde, et comment on croit les devoir chercher; de sorte que si l'on vient à bout de ses desseins, quoi qu'il en ait coûté, on s'estime heureux, et l'on ne pense point à se plaindre de tous les pas qu'il a fallu faire; et que si les desseins qu'on avait formés échouent, ce n'est point de toutes les fatigues qu'on a essuyées que l'on gémit, mais du mauvais succès où elles se sont terminées : tant on est persuadé de cette fausse et dangereuse maxime, que pour les affaires du monde on ne doit rien épargner, et qu'elles demandent toute notre application.

Cependant que fait-on pour le salut? et quand il s'agit du royaume de Dieu, à quoi se tient-on obligé, et quelle diligence y apporte-t-on? Les uns en laissent tout-à-fait le soin, et tout le soin que les autres en prennent se réduit à quelque extérieur de religion, pratiqué fort à la hâte, et très imparfaitement. On ne s'en inquiète pas davantage, comme si cela suffisait, et que Dieu dût suppléer au reste. En vérité, est-ce ainsi que le Sauveur des hommes nous a avertis de chercher ce royaume fermé depuis tant de siècles, et dont il est venu nous tracer le chemin et nous ouvrir l'entrée? Il veut que nous le cherchions comme un trésor; or, avec quelle ardeur agit un homme qui se propose d'amasser un trésor? On est attentif à la moindre espérance du gain, sensible à la plus petite perte,

prudent pour discerner tout ce qui peut nous servir ou nous nuire, courageux pour supporter tout le travail qui se présente, tempérant pour s'interdire tout divertissement, toute dépense qui pourrait arrêter nos projets et diminuer nos profits. Il veut que nous le cherchions comme une perle précieuse : or, cet homme de l'Évangile qui a découvert une belle perle, ne perd point de temps, court dans sa maison, vend tout ce qu'il a, se défait de tout pour acheter cette perle dont il connaît le prix et qu'il craint de manquer. Il veut que nous le cherchions comme notre conquête : or, à quels frais, à quels hasards, à quels efforts n'engagent pas la poursuite et la conquête d'un royaume ! Il veut que nous le cherchions comme notre fin et notre dernière fin : or, en toutes choses la fin, et surtout la fin dernière, doit toujours être la première dans l'intention ; on ne doit viser que là, aspirer que là, agir que pour arriver là.

Et voilà pourquoi notre adorable Maître ne nous a pas seulement dit : « Cherchez le royaume de Dieu » ; mais il ajoute, « et sa justice ». Qu'est-ce que cette justice, sinon ces œuvres chrétiennes, cette sainteté de vie sans quoi l'on ne peut prétendre au royaume éternel ? Car je viens de le dire, et je ne puis trop le répéter, ce royaume n'est que pour les saints. Il n'est ni pour les grands, ni pour les nobles, ni pour les riches, ni pour les savans : disons mieux, il est et pour les grands, et pour les nobles, et pour les riches, et pour les savans, et pour tous les autres, pourvu qu'à la grandeur, qu'à la noblesse, qu'à l'opulence, qu'à la science, qu'à tous les avantages qu'ils possèdent, ils joignent la sainteté. Tous ces avantages sans la sainteté seront réprouvés de Dieu, et la sainteté sans aucun de ces avantages sera couronnée de Dieu.

Mais cette justice, cette sainteté de vie, ce mérite des œuvres, c'est ce qui ne nous accommode pas, et ce que nous mettons, dans le plan de notre conduite, au dernier rang. Du moment qu'on veut nous en parler, une foule de prétextes se présentent pour nous tenir lieu d'excuses ou de prétendues excuses : on est trop occupé, on n'a pas le temps, on a des engagemens indispensables, et à quoi l'on peut à peine suffire ; on est incommodé, on est d'une complexion délicate, on est dans le feu de la jeunesse, on est dans le déclin de l'âge ; en un mot, on a mille raisons, toutes aussi spécieuses, mais en même temps toutes aussi fausses les unes que les autres.

Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'on se croit par là bien justifié devant Dieu, lorsqu'on ne l'est pas. Ces conviés qui s'ex-

cusèrent ne doutèrent point que le Maître qui les avait invités ne fût très content d'eux, et de ce qu'ils lui alléguaient pour ne se pas trouver à son repas. Mais il en jugea tout autrement : il en fut indigné, et déclara sur l'heure *que jamais aucun de ces gens-là ne paraîtrait à sa table* [1]. Tel est, de la part de Dieu, le jugement qui nous attend. Dès que nous refusons de travailler à notre salut, et d'y travailler solidement, il nous rejette par une réprobation anticipée, et nous exclut de son royaume. Quel arrêt! quelle condamnation! Malheur à l'homme qui s'y expose! Ah! nous avons des affaires: mais du moins, pour ne rien dire de plus, comptons le salut au nombre de ces affaires, et regardons-le comme une occupation digne de nous.

Non seulement elle en est digne, mais, par comparaison avec celle-là, nulle ne mérite nos soins, et tout ce que nous donnons de temps à toute autre affaire, au préjudice de celle-là ou indépendamment de celle-là, ne peut être qu'un temps perdu. Je ne dis pas que c'est toujours un temps perdu pour le monde, mais pour le salut: or, étant perdu pour le salut, tout autre emploi que nous en faisons n'est plus qu'un amusement frivole, et tout autre fruit que nous en retirons n'est que vanité et illusion. (BOURDALOUE.)

Affaire du salut, affaire souverainement négligée.

Combien d'hommes mondains vivent dans un oubli profond du salut! entraînés par les objets extérieurs, emportés par le torrent rapide du monde et des passions, sans cesse errans, fugitifs, hors d'eux-mêmes, par conséquent n'entendant jamais cette voix de la foi, de la conscience, qui ne parle qu'au plus secret de l'ame, et qui les rappelle aux soins du salut, ils volent de désirs en désirs, d'objets en objets, de plaisirs en plaisirs; leur vie s'écoule dans une agitation continuelle; ils sont dans l'éternité avant que d'avoir fait réflexion que l'éternité les attend; victimes infortunées dont parle le Sage, que le démon couronne de fleurs; qui, les yeux bandés, marchent sans le savoir au lieu du sacrifice, et tombent frappées d'un coup imprévu.

Combien d'hommes qui ne pensent au salut que malgré eux, qui ne craignent rien tant que d'être obligés d'y penser! Cette pensée du salut, si douce, si consolante pour le juste, n'est, pour

[1] Luc., XII.

l'homme pécheur, qu'une pensée sombre et affligeante; il fuit, il évite tout ce qui peut la rappeler; discours de piété, lectures des livres saints, ministres de l'Evangile, il les fuit, il s'évite lui-même, il n'ose se trouver seul avec sa raison et avec sa foi. Lieux déserts et solitaires, tranquilles retraites, si chères à l'ame pure et fervente, qui vient loin du bruit et du tumulte vous confier les chastes soupirs, les transports de son amour, les regrets, les larmes, les douleurs de sa pénitence! doux momens de paix et de silence dont elle voudrait pouvoir arrêter la course trop précipitée, que vous êtes odieux à l'homme pécheur! Ah! pour se dérober aux réflexions qui naissent dans votre sein, avec quelle avidité il saisit tout ce qu'il croit capable de l'emporter loin de lui-même; il se précipite dans les jeux, dans les cercles, dans les compagnies, dans les spectacles, dans l'agitation et les clameurs du monde, dans l'ivresse de la débauche et des plaisirs; il ne pense au salut que pour se mettre en état de n'y plus penser, heureux, content, satisfait de lui-même, s'il réussit enfin à oublier son ame et son éternité.

Combien d'hommes, ô ciel! oserais-je le dire, combien d'hommes, après s'être épuisés en efforts superflus pour éviter cette pensée du salut, qui toujours chassée et bannie revient toujours, qu'ils fuient toujours et qui les suit toujours, s'enhardissent enfin à la mépriser et à regarder d'un œil tranquille l'immense étendue de l'éternité! Pour rassurer leur conscience épouvantée, ils s'élèvent contre leur religion, afin de calmer leurs cœurs; ils travaillent à changer, à bouleverser leur esprit; de là on prête une oreille attentive à ces maîtres de l'irréligion, à ces apôtres de l'Enfer, à ces évangélistes de l'athéisme, qu'il était réservé à ce dernier âge du monde penchant vers son déclin de voir marcher la tête levée et d'entendre dogmatiser à la face du soleil; de là cette fureur de lire tant de livres impies, qui errent de contrées en contrées, portés par le souffle de l'esprit impur pour désoler l'héritage de Jésus-Christ; on se nourrit de ces lectures fatales, on y passe les jours et les nuits, on en fait ses plus chères délices; la corruption des mœurs, l'intérêt de l'amour-propre, le désir de rencontrer une paix si long-temps cherchée et si vainement attendue, donne de la force aux raisonnemens, prête des charmes, des graces nouvelles au langage; on avale le poison à longs traits, on ouvre son ame à l'erreur, on vole au devant de la séduction, la raison affaiblie s'embarrasse, se perd dans les détours incertains d'un raisonnement captieux; elle s'ébranle, elle chancelle, elle tombe du côté où l'en-

traîne la pente de la cupidité ; afin de ne plus craindre, on prend le parti de ne plus croire ; pour commencer à être pécheur tranquille, on cesse d'être chrétien ; on se fait une religion selon ses mœurs, parce qu'on désespère de faire ses mœurs à sa religion ; on ne condamne l'Evangile que parce qu'on en est condamné; on n'en vient jusqu'à le quitter que parce qu'on n'ose en venir jusqu'à le pratiquer. Fasse le ciel que ce que je viens de dire vous soit inconnu; s'il ne convient pas à ceux devant qui je parle, il ne convient que trop au siècle dans lequel nous vivons.

Entre ceux qui semblent penser au salut, combien d'hommes n'y pensent que faiblement, superficiellement! ils y pensent, aussitôt ils n'y pensent plus; état que saint Augustin décrit admirablement et dans lequel il fut long-temps avant de se convertir. La lumière, dit-il, vint frapper mes yeux appesantis sous les ombres de la mort, une légère impression de crainte et de terreur commença d'agiter mon ame; mais l'idée des plaisirs effaçait aussitôt l'idée de la vertu, l'amour de la volupté bannissait la crainte des peines; j'étais plongé dans un sommeil léthargique : *Sarcina sæculi velut somno assolet, dulciter premebar.* Les efforts que je faisais pour retourner à vous, ô mon Dieu, ressemblaient aux efforts impuissans d'un homme que presse le sommeil : *Cogitationes quibus in te meditabar similes erant conatibus expergesci volentium;* il entr'ouvre les yeux et il les referme; il s'élève et il retombe; il se réveille et il se rendort: *Qui tamen superati soporis altitudine remerguntur.* Une lueur passagère me montrait le devoir ; un moment après, ce que j'avais vu, ce que j'avais voulu, ne me paraissait qu'un songe, et je ne pensais pas davantage à mon salut éternel que si jamais je n'y avais pensé. Ah! grand saint, en racontant la malheureuse histoire de vos égaremens, vous racontez la nôtre; c'est ainsi que nous ne cessons quelquefois d'oublier le salut que pour l'oublier ensuite plus profondément.

Ceux-ci pensent au salut, ils se flattent même de vouloir le salut, et ils le veulent, si c'est le vouloir que de le vouloir d'une volonté vague, indéterminée, qui met des désirs dans le cœur, qui ne met point d'actions dans la conduite. Homme mondain, vous dites : Je voudrais me sauver; vous ne dites point: Je veux me sauver; pour cela je veux fuir une vie de péché et commencer une vie de pénitence; je veux renoncer à ces profits illicites, à ces gains usuraires qui perdent mon ame; je veux restituer ce bien qui ne m'appartient pas, bannir de mon esprit le souvenir de cette injure, en effacer jusqu'aux traces et aux vestiges

qui pourraient reproduire le désir de la vengeance ; je veux prévenir, selon les règles de la charité chrétienne, celui qui s'est éloigné de moi, ou qui pense que je me suis éloigné de lui, et, en pardonnant, mériter qu'on me pardonne. Vous dites: Je voudrais me sauver; vous ne dites point: Je veux me sauver, et pour cela je veux mettre ordre à ma conscience, développer, approfondir une bonne fois le chaos d'iniquités que je n'ai jamais assez débrouillé, revenir sur tant de confessions, tant de communions faites sans fruit, sans préparation; je veux par la régularité de mes mœurs ramener à Jésus-Christ ceux que je lui ai enlevés par le scandale de mes exemples, expier mes péchés en les pleurant et en essuyant les larmes du pauvre qui pleure son indigence. Femme mondaine, vous dites: Je voudrais me sauver, vous ne dites point: Je veux me sauver, et pour cela je veux fuir un certain monde corrompu et corrupteur, renoncer à ces excès du jeu, à ce scandale de parures immodestes, à cet étalage de luxe et de vanité, à cette vie de mollesse, d'oisiveté, qui n'est remplie que de bagatelles, de vains amusemens, de discours inutiles, de médisances criminelles, de curiosité inquiète, du soin de tout savoir pour avoir le plaisir de tout dire ; à cette vie d'amour-propre et de mondanité, qui fait qu'éternellement occupée de moi-même, je n'ai d'autre idole, je n'adore d'autre divinité que moi-même. Ames peu chrétiennes, plus instruites des maximes du monde que des maximes de l'Evangile, vous dites : Je voudrais me sauver; vous ne dites point : Je veux me sauver, et pour cela je veux entrer dans les voies de la pénitence et de la mortification, dans les voies de la douceur et de l'humilité, dans les voies de la prière et de la vigilance chrétienne, dans cette voie étroite où l'on ne trouve que les vestiges de Jésus-Christ et les traces du petit nombre qui marche à la suite du Dieu crucifié, dans cette voie opposée au chemin large et spacieux où court la multitude qui fuit Jésus-Christ même en se flattant de le suivre, dans cette voie dure et pénible où l'on ne se soutient que par tant d'efforts et de combats, où l'on n'assure sa vertu que par tant de victoires et de sacrifices. Ainsi vous voulez le salut ; cependant vous ne voulez point donner au salut ce qu'il demande, c'est-à-dire que vous voulez le salut, et que vous ne le voulez pas ; ou plutôt, c'est-à-dire que vous n'avez ni la volonté de vous sauver ni la force et la droiture d'avouer que vous ne l'avez pas.

Ceux-là veulent le salut, mais ils ne le veulent que d'une volonté passagère, inconstante, peu durable, que d'une volonté faible que le moindre obstacle arrête, que d'une volonté timide que le

moindre péril épouvante et fait retourner sur ses pas, que d'une volonté incertaine, qui demeure éternellement flottante entre le désir du salut et la crainte des peines que coûte le salut; on forme à chaque instant des projets de conversion, on conçoit de nouveaux desseins de piété et de régularité; mais une parole, une raillerie, le respect humain, une complaisance pour des amis qu'on aime jusqu'à ne pas s'aimer assez soi-même, une occasion imprévue, un intérêt, un engagement d'honneur mondain ou de fortune fait tout évanouir; la vie entière se passe à entreprendre et à ne point exécuter, à se reprocher sa faiblesse et à ne la point surmonter, à souhaiter de vouloir et à ne vouloir jamais.

D'autres veulent le salut; ils ne le veulent que d'une volonté qui se porte sur l'avenir sans se fixer au présent: je connais les voies du salut, j'y entrerai; en quel temps? Lorsque le feu de l'âge et des passions sera amorti, lorsque le déclin de la vie et le nombre des années amènera de lui-même les réflexions sages et la pensée de l'éternité, lorsque l'établissement de ma fortune m'aura donné le loisir de travailler à mon salut, lorsque, n'ayant plus rien à faire pour la terre, je pourrai penser à ce qu'il faut faire pour le ciel. Ah! mon cher auditeur, peut-être un jour vous voudrez le salut! Vous ne le voulez pas encore; et qui sait si le temps d'y travailler ne sera point écoulé avant que vous soyez parvenu au moment de le vouloir?

Pour moi, me direz-vous, me préserve le ciel de rejeter à un autre temps ce grand ouvrage du salut, qui est l'ouvrage de tous les momens, ou de ne vouloir que faiblement et par intervalles ce qu'on ne peut vouloir trop fortement et trop constamment. J'ai considéré le péril, plein d'une terreur salutaire; j'ai posé les bornes au delà desquelles je ne permets point à mes penchans de m'entraîner; la prière, les œuvres de piété, la fréquentation des sacremens entrent dans le plan de ma conduite: je le sais, mon cher auditeur; cependant je doute si vous êtes assez persuadé de l'importance du salut. En effet, parce que dans les idées, dans les principes de la cupidité, les richesses, les honneurs, l'établissement de votre maison, sont une affaire véritablement importante, quoique vous en fassiez trop, vous pensez n'en faire jamais assez; jamais assez d'emplois utiles, de postes avantageux, de titres honorables, il faut toujours croître, toujours monter, toujours s'élever; afin de réussir, n'omettre aucun moyen utile; entre les utiles, choisir le plus utile; entre ceux qui paraissent sûrs, s'attacher au plus sûr; et parce qu'il est des écueils ca-

chés contre lesquels vient échouer la sagesse la plus épurée, des jours mauvais qui renversent l'ouvrage de vingt, de trente années, des revers imprévus, des caprices du sort bizarre qui se joue de notre vaine prudence, l'esprit tâchera de percer dans l'avenir, de lever les voiles qui le dérobent à nos regards; et parce qu'on ne sait ce qu'on doit craindre, on craint tout, on veut prévenir tout, on épuise, on consume sa santé, on se console de succomber sous le fardeau par le plaisir de ne pas survivre à sa fortune et d'emporter dans le tombeau la satisfaction d'avoir assuré contre toutes les révolutions l'ouvrage de ses mains et de son industrie; c'est que l'esprit est vivement frappé, le cœur fortement touché; c'est que les préjugés du monde, profondément imprimés dans l'ame, nous ont accoutumés à regarder la prospérité mondaine comme le grand objet, la grande affaire, l'affaire souverainement importante.

S'agit-il du salut? là cessent les précautions, l'activité, l'empressement. Peut-on se sauver en voyant le monde aussi bien qu'en se tenant dans la retraite? Le commerce du monde est plein de périls, il faut une espèce de miracle pour ne pas s'égarer, pour ne pas tomber souvent dans cette route trompeuse et pleine de précipices; pour conserver dans ce climat empesté du siècle profane la fleur de l'innocence si précieuse, mais si délicate et si fragile, il faut une espèce de miracle; on se le promet, on y compte; et parce qu'on y compte, avec le naturel le plus vif, avec l'imagination la plus aisée à enflammer, avec le cœur le plus tendre, le plus complaisant, on se tiendra dans le monde, dans le plus grand monde, on y sera sans attention sur soi-même, sans vigilance, et on se répondra d'y conserver une vertu naissante encore si faible qu'à peine elle serait en sûreté dans la solitude. Peut-on se trouver à ces assemblées formées par l'oisiveté, parées par la vanité, soutenues, entretenues par le jeu, où s'insinue la licence, ennemie de la pudeur, où règne la médisance opposée à la charité, où la moindre perte que l'on fait est la perte de son temps, et la plus ordinaire la perte de son cœur? Peut-on entrer dans ces conversations, se livrer à ces parties de plaisir, où malgré soi l'on oublie bientôt ce qu'on ne doit point ignorer, où on apprend ce qu'on ne doit pas savoir? Peut-on s'occuper de ces lectures fatales, qui par le récit d'aventures fabuleuses ont coutume d'exciter des passions trop réelles? le peut-on, sans renoncer à son salut? Le cœur décide au gré de la passion; la raison n'ose contredire le cœur; on risque tout, on s'expose à tout. Les richesses, l'abondance, la pro-

spérité, sont un poison contagieux qui corrompt les ames les plus pures. Jésus-Christ nous a déclaré qu'un homme riche et vertueux, qu'un homme qui fait en même temps sa fortune et son salut, est, en quelque sorte, un prodige qui étonne le ciel; n'importe. Un Abraham ne s'est-il pas sanctifié dans les richesses? un David ne s'est-il pas sanctifié sur le trône? Mais mille autres y ont péri; n'importe. Pourvu qu'un seul s'y soit sauvé, pourvu que la route dans laquelle on marche ne soit pas évidemment la route de perdition, on vit tranquille et sans alarmes : délicat, inquiet, attentif, vigilant sur tout le reste, en matière de salut on se renferme dans les bornes de la nécessité la plus indispensable; ce que Dieu demande, mais ce qu'il n'exige pas; ce qu'il conseille, mais ce qu'il n'ordonne pas, on l'oublie, on le néglige, on le dédaigne. Ah! je vois une seule foule de vierges chrétiennes rompre ces liens si doux qui les attachaient à une famille tendrement aimée, renoncer aux plaisirs du monde pour se dérober à sa séduction, quitter tout ce qu'elles pouvaient espérer, afin de se mettre dans l'heureuse nécessité de n'avoir plus d'autre trésor que l'espérance du ciel; je vois des solitaires cachés sous la cendre et le cilice, assurer leur innocence par la pénitence, s'affermir dans la pratique des préceptes par l'observation des conseils évangéliques, perdre leurs corps afin de sauver leur ame : à ces traits je reconnais des hommes intimement persuadés de l'importance du salut; mais être persuadé de l'importance du salut, et, par rapport au salut, ne connaître ni attention, ni vigilance, ni précautions, ni sûretés, ni craintes, ni alarmes, ni inquiétudes, je vous laisse, mes chers auditeurs, je vous laisse ce mystère à expliquer.

Mais voici le prétexte le plus commun, l'excuse la plus ordinaire; on n'ignore pas l'importance du salut, on en sent trop vivement la difficulté, on voudrait gagner sur son cœur de ne s'occuper que du salut, tant de passions s'y opposent, il faut tant se gêner, se captiver, se faire violence, le salut est si difficile, qu'enfin l'ame rebutée s'ouvre à des soins plus faciles. Le salut est difficile! le croyez-vous, vous qui aspirez à ces richesses, à ces grandeurs, à ces délices, que Jésus-Christ regarde comme un écueil si terrible pour le salut, et vous vous promettez de faire votre salut au milieu de cette abondance si dangereuse? Comment le trouvez-vous trop difficile dans cette médiocrité de fortune qui vous exempte des piéges, des embûches que l'élévation tend à la vertu? Ah! changez de langage, ou changez de conduite; renoncez aux vaines excuses qui colorent votre lâcheté, ou renoncez à ces pro-

jets d'ambition et de fortune dont le succès ne servirait qu'à augmenter les périls, qu'à multiplier les obstacles. Le salut est difficile! que faites-vous pour en diminuer la difficulté? que ne faites-vous pas pour l'augmenter? où est la fuite du monde, l'abondance des aumônes, la prière, la fréquentation des sacremens, l'éloignement des occasions? Je vous vois gâter votre esprit, amollir votre cœur par des lectures, des conversations, des spectacles dont la licence pervertirait jusqu'à la vertu la mieux affermie, par une vie molle, oisive, voluptueuse, qui nourrit, qui allume la cupidité. O ciel! on se plaint que le salut est difficile! on s'emploie chaque jour à le rendre moins facile, à fortifier les passions, à s'affaiblir soi-même.

Le salut est difficile! et comment vous est-il devenu difficile? Souvenez-vous de votre premier âge, temps heureux où la candeur et l'innocence présidaient à vos mœurs; que la vertu avait pour vous de charmes et d'attraits! que votre conscience pure et délicate vous inspirait d'horreur pour le vice! Ce sont donc vos péchés qui vous ont mis dans cet état de faiblesse, qui vous sert aujourd'hui de prétexte pour demeurer dans l'impénitence; et si vous n'avez pris l'affreuse résolution de vous perdre pour toujours, quel motif plus pressant de revenir à Dieu, et d'y revenir dès ce jour? Plus vous résisterez à la grace, plus la grace trouvera de force et de résistance dans vos passions. Plus vous négligerez le salut, plus vous cesserez d'en sentir l'importance. Autrefois vous aviez quelque inquiétude sur l'avenir; aujourd'hui, quoique vous soyez plus coupable, vous êtes plus tranquille: le péril est plus pressant, vous en êtes moins effrayé: serait-il donc plus aisé de dégager votre cœur quand il sera plus engagé, de dompter vos passions lorsqu'elles auront acquis plus de pouvoir et d'empire?

Le salut est difficile! et qu'est-ce qui n'est pas difficile dans le monde? La voie des honneurs, la voie de la réputation et de l'estime publique, la voie de l'opulence et des richesses, la voie du crédit et de l'autorité, la voie même du plaisir et des délices a ses obstacles, et la fortune vend ses faveurs plus cher que Dieu ses récompenses. L'homme d'épée qui veut se pousser et se distinguer, le courtisan qui veut gagner la faveur et la conserver, le politique qui veut s'avancer et se soutenir, le savant qui veut briller et s'immortaliser, le négociant qui veut s'enrichir, quels travaux n'ont-ils pas à supporter! quels contre-temps à essuyer! Le solitaire dans son désert ne mène pas une vie si dure, si pénible: or, vous le savez, l'espérance de réussir, espérance toujours incertaine, souvent

trompeuse, fait disparaître les obstacles. Pourquoi le salut serait-il la seule affaire qu'on négligeât, parce qu'elle est difficile, quoique le salut soit l'unique affaire dans laquelle le succès dépend de la volonté, et l'unique affaire dans laquelle Dieu nous fait toujours réussir quand nous sommes fidèles à sa grace?

Le salut est difficile! Ah! mon cher auditeur, il s'agit de tout votre bonheur pour toute une éternité; les obstacles doivent-ils vous arrêter? et en Enfer vous consolerez-vous, parce qu'il eût été difficile de vous sauver? Le salut est difficile! Tant de personnes de votre âge, de votre état, de votre condition marchent dans les voies, et vous tracent la route du salut; ils peuvent, ils osent vous donner l'exemple: ne pouvez-vous le suivre? ils sont hommes comme vous: pourquoi ne seriez-vous pas saint comme eux? *Tu non poteris quod isti et istæ.*

Le salut est difficile! Ne comptez-vous donc que sur vous? ignorez-vous les richesses de la grace de Jésus-Christ? Il vous a tant de fois appelé, il vous appelle encore aujourd'hui; craignez-vous qu'ensuite il ne vous abandonne? Celui, dit l'Apôtre, qui vous donne de vouloir vous donnera d'accomplir; Jésus-Christ ne vous a pas refusé son sang, jugez s'il vous refusera sa grace. (Le P. DE NEUVILLE.)

Péroraison.

Seigneur, s'écriait David, j'ai rappelé à mon souvenir l'idée de ce jour de l'éternité qui renferme dans sa durée l'immense étendue de tous les siècles; de ce jour dont la lumière constante et immuable ne sera point effacée par les ombres de la nuit; de ce jour qui a précédé la naissance, et qui éclairera les ruines, les derniers débris du monde : *Cogitavi dies antiquos* [1]; j'ai médité ces années éternelles qui couleront toujours et qui ne passeront point : *Et annos æternos in mente habui* [2]; j'ai senti l'épouvante s'élever dans mon ame : *Turbatus sum* [3] : plein de mille pensées confuses, je n'ai point eu de voix pour les exprimer et pour soulager par mes paroles le trouble de mon cœur : *Et non sum locutus* [4]. Ce trouble, loin de me jeter dans l'abattement, m'a rempli d'une force secrète; j'ai rompu les liens qui m'attachaient à la terre; j'ai commencé de parcourir la voie de vos commandemens avec une démarche prompte et rapide : *Et dixi, nunc cœpi* [5]. Tels seraient les senti-

[1] Ps. LXXVI, 6. — [2] Ibid. — [3] Ibid., 5. — [4] Ibid. — [5] Ibid., 11.

mens que produirait en nous la pensée du salut, si nous savions l'approfondir : lorsqu'on est vivement pénétré de la grandeur d'un bien, on se sent entraîné à sa poursuite par un penchant impétueux. Donnez moi un homme avide de gloire, il ne se plaît que dans les périls de la guerre; déjà son sang versé en tant de combats s'est plusieurs fois renouvelé dans ses veines, il ne cherche que l'occasion d'achever le sacrifice qu'il a commencé d'offrir à cette chimère d'honneur et d'immortalité dont il est entêté. Donnez-moi donc, ô mon Dieu, de répandre dans les esprits la vive persuasion de l'importance du salut; à la place de ces hommes faibles que tout lasse et rebute, de ces hommes passionnés que tout séduit, de ces hommes timides que tout épouvante, de ces hommes incertains, irrésolus, qui veulent tout et qui ne font rien, de ces hommes volages, inconstans qui commencent toujours et qui n'achèvent jamais, je vous donnerai des Chrétiens ardens et intrépides, des héros magnanimes, tels que les vit l'Eglise dans ses plus beaux jours : *Ecce nova facio omnia* [1]. Que le monde cesse de m'étaler ses charmes, de me vanter ses délices; que me servira d'avoir gagné le monde si je viens à perdre mon ame? *Quid enim prodest homini* [2]. C'est cette considération qui a fait les saints; ils étaient hommes comme nous, faibles et fragiles comme nous; le monde et les passions, pour les séduire, leur parlèrent le même langage qu'à nous. Mais, reprend l'Apôtre, ils tenaient leurs regards invariablement attachés sur la céleste patrie; et dans l'attente des destinées éternelles, ils méprisaient le temps avec tous les plaisirs, avec toutes les fortunes du temps. Appliquons-nous, comme eux, à méditer l'importance du salut, nous aurons bientôt leur courage, nous arriverons à leurs vertus, nous obtiendrons leur récompense. Ainsi soit-il. (Le même.)

[1] Apoc., xxi, 5. — [2] Matth., xvi, 26.

PLAN ET OBJET DU QUATRIÈME DISCOURS SUR LE SALUT.

EXORDE.

Estote perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est.

Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait. (*Matth.*, v, 48.)

Ce précepte si sublime, qui renferme toute la loi et la morale évangélique, est-il possible pour un Chrétien engagé dans le commerce du monde? Peut-on faire son salut, vivant au milieu de cette génération perverse et corrompue? Peut-on être en même temps un saint et un homme du monde?

Grande et importante question, répond saint Augustin, sur laquelle les enfans du siècle n'ont jamais manqué de prétextes et de raisonnemens spécieux pour se persuader que la religion n'est praticable que dans les déserts et les cloîtres. En vain, d'âge en âge, l'exemple de tant de justes sanctifiés dans toutes les conditions du monde forme-t-il une preuve victorieuse en faveur de la religion, l'erreur subsiste toujours : rien de plus ordinaire aux mondains que de se plaindre des difficultés qu'ils trouvent sans cesse à la pratique des vertus évangéliques. On se fait bien un devoir dans le monde de remplir toutes les obligations de son état, d'être fidèle à tous les principes de vertu et de probité mondaine; pour la perfection chrétienne, on n'oserait y penser, les obstacles y sont trop grands : je ne suis pas un saint, dit-on, je me contente d'être honnête homme, le monde et le salut, le monde et la sainteté étant incompatibles par l'opposition éternelle entre l'esprit de l'un et l'esprit de l'autre, entre l'Evangile et le monde, Jésus-Christ et le monde.

Que puis-je donc faire de plus conforme à l'esprit de cette solennité, dans ce jour où l'Eglise, ouvrant à nos yeux la céleste Jérusalem, nous montre cette multitude de saints, de tous les états et de toutes les tribus, qui ont vaincu le monde et toutes ses puissances? à la vue de ce spectacle si propre à confondre vos pré-

jugés, que puis-je faire de plus utile et de plus convenable que d'entreprendre de traiter ce grand sujet, de la possibilité du salut dans le monde même, des moyens de se sanctifier jusque dans les embarras et les périls du siècle ?

Vous dites : Le salut est trop difficile dans le monde. Pourquoi? Parce que les obstacles y sont trop grands, trop fréquens; les moyens de salut, au contraire, trop rares ou trop faibles; or, à qui ne rencontre que des obstacles sur sa route, et presque point de secours, quel peut être son espoir ? Sa perte n'est-elle pas certaine ? Mondains, voilà votre langage; voici celui que j'y oppose. Je demande d'abord s'il est vrai que les obstacles au salut soient dans le monde aussi grands, aussi insurmontables qu'on les fait; en second lieu, si les moyens de salut sont aussi faibles, aussi rares qu'on le dit. Et je réponds qu'il n'est ni si aisé de se perdre ni si difficile de se sauver dans le monde qu'on le croit : je dis (et voici le plan de ce discours) que, si l'on se perd dans le monde, c'est qu'on le veut bien, parce qu'en effet les obstacles du monde au salut ne sont pas toujours tels qu'on les fait : ce sera le sujet de la première partie. Je dis que, si l'on ne se sauve point dans le monde, c'est qu'on ne le veut pas, parce que le monde renferme des moyens de salut et de sanctification plus grands qu'on ne pense: ce sera la seconde partie.

Quels sont les obstacles que le monde oppose au salut ? quels sont les moyens de salut qu'on peut trouver dans le monde ? L'une et l'autre proposition sont trop intéressantes sans doute pour ne pas me répondre de toute votre attention. Puissent-elles triompher de vos préjugés, et vous forcer de convenir que dans aucune condition du monde il n'est point impossible d'être un saint et un parfait Chrétien ! Adressons-nous à la Reine des saints, etc. (Cambacérès, *Sur le Salut.*)

Si l'on se perd dans le monde, c'est qu'on le veut bien.

A Dieu ne plaise, Chrétiens, qu'infidèles à notre ministère, nous osions lever les anathèmes de Jésus-Christ contre le monde. Périsse mille fois le faux prophète qui pourrait cesser de crier : Fuyez du milieu de Ninive et de Babylone corrompue, fuyez ce siècle proscrit, cette terre abominable qui n'enfante que piége, séduction, scandale : *Fugite de medio Babylonis.* Quel est donc mon dessein ? Prenez garde, et saisissez bien ma pensée. Je suppose que votre vocation est d'être dans le monde, que c'est Dieu lui-même qui

vous appelle dans l'état que vous y occupez. Si c'est contre l'ordre et la volonté de Dieu que vous y êtes, je vous préviens, ce n'est plus pour vous que je parle, la fuite et la retraite sont le seul parti qui vous reste : *Fugite de medio Babylonis.* Mais, si c'est par l'ordre et la volonté de Dieu que vous y êtes, non seulement il est vrai, mais il est même de foi que vous pouvez vous y sauver; et en vain prétexterez-vous les obstacles du monde au salut : si vous ne vous y sauvez pas, y étant placé de la main de Dieu, je dis que ce n'est plus au monde, mais à vous seul qu'il faut imputer votre perte et votre naufrage. Pourquoi? En premier lieu, parce que ces obstacles du monde au salut, tant de fois allégués, sont le plus souvent dans vous-même et faussement imputés au monde; en second lieu, parce que ces obstacles, quoique réels et véritables, sont, pour l'ordinaire, grossis ou exagérés ; troisièmement enfin, parce que les obstacles, quelque grands et multipliés qu'ils soient en eux-mêmes, ne sont jamais invincibles par rapport à vous. En trois mots, obstacles du monde au salut, obstacles souvent supposés, toujours exagérés, jamais invincibles : trois vérités qui, bien approfondies, forceront le mondain le plus aveugle d'avouer que sa perte ne vient que de lui-même : *Perditio ex te, Israël.*

Je dis, en premier lieu, obstacles du monde au salut, obstacles souvent supposés et faussement imputés au monde. Tels sont, en général, la négligence, la mauvaise volonté, les délais affectés touchant l'affaire du salut et de la conversion. Qu'est-ce, en effet, que le salut pour la plupart des Chrétiens? Ne pensez pas que ce soit toujours, ainsi qu'ils l'affectent, un objet absolument indifférent; c'est, au contraire, un désir toujours permanent et caché au fond de leur cœur : presque point de pécheur qui ose dire de sang-froid, j'ai renoncé à sauver mon ame; mais c'est un désir étouffé par une foule d'autres désirs, un projet repoussé, combattu par mille autres projets, qu'on espère cependant effectuer un jour, lorsque tous les autres desseins seront remplis. Chacun se dit à lui-même : Quoi! ma jeunesse se passerait dans la pénitence, à fuir le monde et les plaisirs! Non : il est un temps pour tout, un âge pour les passions, un âge pour les vertus; un temps pour le monde, un temps pour la religion. Dans cette pensée, on travaille à se rendre la jeunesse heureuse et agréable; on la prolonge, on la fait durer autant que le monde fait durer ses attraits et ses charmes; les discours sur la conversion, on les écoute comme les conseils d'une autre saison; à tel âge, dit-on, à tel temps de la vie, je reviendrai à moi et je me convertirai; mais comme en pas-

sant d'un âge à l'autre les passions ne passent point, qu'en changeant d'état et de situation on ne change ni de cœur ni de caractère, qu'arrive-t-il? que le salut est presque toujours comme un songe de l'esprit, dont le projet est formé, l'époque toujours fixée, mais dont le moment et l'exécution n'arrivent jamais. J'en appelle à vous-même, mon cher auditeur : ne sont-ce point là les dispositions de la plupart des Chrétiens du monde à l'égard de leur salut? et plaise au ciel que, témoin de leur erreur, vous n'y reconnaissiez pas la vôtre. Or, cette malheureuse sécurité, qui est, dans tous les hommes, le premier et peut-être le plus grand obstacle au salut, ce funeste sommeil qui ne vous permet de donner à Dieu qu'un avenir incertain, à la religion que des désirs vagues et impuissans, je demande, est-ce au monde et à la contagion du monde qu'il faut l'attribuer? est-ce lui qui vous force de remettre le salut à l'extrémité, et de faire de la plus importante, de la première de toutes les affaires, la dernière de la vie? En vain direz-vous que c'est le charme de ses plaisirs qui enchaîne votre volonté, et que, si vous n'étiez pas dans le monde, vous auriez plus de courage et de résolution. Non ; tant s'en faut que le monde règne sur nous jusqu'à s'emparer de notre volonté et à nous aveugler sur nos intérêts, qu'à la première occasion, dès qu'il s'agit de parvenir à un poste, de faire réussir un projet d'ambition ou de fortune, vous retrouvez toute votre activité. Le monde a beau faire briller ses plaisirs, il suffit que la fortune appelle, on ne prend point le change; on fait trève avec les passions; on s'arrache à toutes les délices pour voler aux travaux et aux fatigues ; et lors même qu'à un certain âge le monde vous invite au repos et à la retraite, la cupidité l'emporte, et vos regards ne se portent plus que sur l'objet qu'elle vous présente. Ce n'est donc ni le monde ni ses plaisirs qui ont produit en vous cette insensibilité, cette indifférence pour le salut; mais plutôt un cœur dépravé, qui, avant même que d'entrer dans le monde et d'en connaître les dangers, a formé le dessein de ne penser à son salut que lorsqu'il serait forcé par l'âge de ne plus penser au monde; en un mot, une mauvaise volonté que la pensée de la conversion attriste, et qui, n'envisageant qu'avec chagrin le moment où il faudra revenir à Dieu, a résolu de se défendre contre la grace et de ne se rendre qu'à l'extrémité.

Mais faisons mieux : laissons à part l'intention et la volonté sur lesquelles vous prétendez que personne n'a droit de vous juger, et disons : Obstacles du monde au salut, obstacles faussement imputés au monde. Tels sont en particulier tant de vices de nature, de

caractère, d'inclination, d'habitude, qui, cent fois, ont fait échouer le projet de la pénitence, qui cependant ne peuvent être imputés qu'à vous-mêmes. Pourquoi? Parce que le commerce du monde, loin d'avoir pu vous les donner, aurait dû, au contraire, les combattre ou les réprimer; je m'explique : c'est, par exemple, son humeur brusque et emportée qui fait perdre à cet homme en place tout le mérite de ses travaux et de ses vertus devant Dieu et devant les hommes; il se sauverait dans son état, s'il savait prendre en patience toutes les peines, et se rendre doux et affable. Or, est-ce le monde qui rend cet homme si difficile, si colère, si emporté? Au contraire, il lui prêche la douceur, la patience, l'honnêteté; et, pour plaire à Dieu dans son état, on peut dire qu'il ne lui a manqué que d'y plaire au monde et d'y vivre selon le monde.

C'est un libertinage effréné qui a entraîné ce jeune homme dans la dissolution et la débauche : né avec mille belles qualités, s'il eût voulu commander à sa passion, il eût été un modèle de sagesse. Est-ce le monde qui l'a précipité dans cette vie licencieuse et impie? Au contraire, depuis qu'il tient cette conduite, il est réduit à chercher les ténèbres et à fuir le monde, qui, par ses railleries, ses mépris, le fait rougir de lui-même. Sans les discours du monde, qui lui reproche de déshonorer ainsi son rang et sa naissance, il eût porté peut-être plus loin les vices de son caractère, les excès d'un naturel bouillant et fougueux. Et combien de jeunes gens, pour qui la censure publique eût été seule un frein à leurs désordres, et à qui il n'a manqué que d'écouter le monde pour revenir à leur devoir!

De même, c'est un attachement honteux aux biens de la terre, un intérêt sordide, une dépense folle, un luxe monstrueux, une conduite suspecte ou déréglée qui vous perdent sans ressource. Est-ce au monde et à la contagion du monde qu'il faut s'en prendre, ou plutôt à la nature, au caractère, qui, trop souvent indomptables, forment des avares, des prodigues, des femmes scandaleuses, malgré les discours et les satires du monde? Et ne dites pas qu'éloigné du commerce des hommes, on eût trouvé moins d'occasions de se livrer à ses penchans et plus de moyens de les combattre; car il est si vrai, du moins pour la plupart de nos vices et de nos défauts, qu'ils sont entièrement indépendans du commerce du monde, qu'ils subsistent souvent même après l'avoir quitté. Voyez dans la dévotion cet esprit mordant et atrabilaire; le fiel n'en est pas moins dans ses discours, et de médisant qu'il était par humeur, il semble être devenu satirique par zèle et par devoir. Pla-

cez loin du monde et dans la retraite ce caractère hautain et impérieux, cet esprit dissipé, intrigant, ambitieux, qu'arrivera-t-il? Vous le savez, et combien de maisons saintes sont tombées dans le relâchement par ces coupables sujets, qui ont porté dans la religion les vices de leur caractère! à Dieu par leur profession, au monde par leurs intrigues; formant plus de projets, conduisant plus d'affaires du fond de leur retraite qu'ils n'eussent fait au milieu du siècle, parce qu'en quittant le monde ils n'avaient pu se quitter eux-mêmes. Ce n'est donc pas toujours le monde qui fomente nos passions, qui entretient nos vices; et, avant que de l'accuser de notre perte, il faudrait examiner si la cause n'en est point dans nous-mêmes, et distinguer dans chaque homme ce qu'il a mis du sien dans la dépravation de ses mœurs, c'est-à-dire ce qu'il avait de vices et de passions avant que d'entrer dans le monde; et l'on verrait que, presque dans tous les égaremens de la vie, le monde y a moins de part que nous-mêmes. La nature a commencé, l'orgueil achève; la source des vertus et des vices est dans notre propre cœur; et comme un homme bien né dans le monde y devient rarement un malhonnête homme, le vertueux un débauché, le sage un dissipateur, quoique le monde soit rempli d'écueils et de désordres; de même, si l'on devient un libertin et un impie, c'est que le caractère en avait déjà décidé, et que pour un pécheur dont le monde a causé la perte, il en est mille qui l'en accusent, à peu près comme saint Augustin le dit de lui-même, que son orgueil le portait à ne jamais s'avouer coupable, et plutôt que d'en convenir, il cherchait à ses désordres une cause étrangère qui fût en lui sans être lui-même : *Excusare amabam; et accusare nescio quid aliud quod meum esset, et ego non essem.*

Enfin, obstacles du monde au salut, obstacles faussement imputés au monde. Telle est la manière même de travailler à son salut, et de s'en occuper dans le monde. Que fait un mondain qui pense à sauver son ame? Il a entendu dire que le joug du Seigneur est doux et léger, qu'on est plus heureux de le servir que de servir le monde; et sans penser que la grace n'agit que par degrés, qu'avant de goûter les douceurs de la terre promise, il faut franchir le désert de la pénitence; que c'est le Calvaire qui mène au Thabor, et qu'on ne s'enivre du breuvage des élus qu'après avoir goûté le calice d'amertume, un mondain, au contraire, voudrait trouver la route aplanie, et passer presque des dégoûts du vice aux consolations de la vertu. Dans ce prejugé, à peine échappé des voluptés profanes, on se livre à la prière, à la retraite, aux bonnes œuvres,

et on n'y éprouve que sécheresse, froideur, ennui accablant; qu'arrive-t-il? que n'osant point entièrement abandonner l'ouvrage, on n'y donne que le moins de temps qu'on peut; en sorte que, penser à son salut pour un Chrétien du monde, c'est chaque année choisir quelques jours qu'on passe dans la retraite, durant lesquels on fait en prières, en aumônes, en pénitences, à peu près toutes les bonnes œuvres qu'un Chrétien doit faire; et ce court intervalle une fois donné à Dieu et à la religion, on croit avoir acquis le droit d'oublier l'un et l'autre, et de donner le reste à soi-même et à ses passions; voilà ce que c'est, pour la plupart des mondains, que penser à leur salut. Mais ce partage si inégal entre Dieu et les créatures, cette alternative de piété et de scandale, de ferveur et de lâcheté, obstacle si commun dans la vie et si funeste au salut, je demande encore, à quoi faut-il l'attribuer? Au monde, sans doute, qui ne souffre pas, qui ne permet pas qu'on serve Dieu autrement? Et moi, je dis que le monde, au contraire, est le premier à condamner hautement cette conduite; qu'on l'entend dire sans cesse que ces sortes de vertus sont bien commodes; que c'est donc un grand mérite à des femmes de s'abstenir des plaisirs, des spectacles, des assemblées du monde dans des temps consacrés à la dévotion, pour s'y livrer ensuite avec plus d'ardeur; à des hommes d'affaires et de cabinet, de paraître à certains temps vouloir penser à leur salut, satisfaire au devoir de la religion, et ce temps écoulé, consacrer tout le reste à l'intérêt, à la cupidité; que si c'est là se sauver, l'Evangile n'est pas si difficile, ni la voie du salut si étroite. Tel est, dis-je, le langage du monde sur votre conduite; et combien peut-être, parmi ceux qui m'écoutent, qui n'auraient pas le courage même de n'être qu'aussi chrétiens que le monde l'exige! ils s'excusent de leur peu de vertu par la crainte des censures du monde, et ils n'ont pas même les vertus que le monde approuve. Comment donc, encore une fois, osez-vous lui imputer votre négligence dans l'affaire du salut, tandis qu'il vous avertit, qu'il vous juge, qu'il vous condamne, et que, pour être sauvé, il ne vous manque que de penser sur le salut comme le monde même en pense?

Mais qu'importe que le monde parle si bien de la religion dans la spéculation? il ne lui est pas moins contraire dans la pratique; et si les premiers obstacles naissent de nous-mêmes, peut-on nier que le monde ne lui en oppose de plus grands encore? Né inconstant et léger, il vous faudrait, pour vous sauver, de la retraite et du recueillement; et le monde vous oblige d'être toujours livré à

la dissipation, et dans un mouvement continuel : faible, il vous faudrait éviter l'occasion, et vous y êtes toujours exposé ; plein de passions, il vous faudrait fuir la tentation, et vous en êtes environné : sensuel, il vous faudrait fuir les plaisirs, et tout vous y invite, tout vous y entraîne. Que sais-je ? tant d'autres contre-temps qui semblent rendre incompatible le salut avec le monde. Oui, sans doute ; mais c'est ici le point essentiel pour lequel j'ai dit, en second lieu, obstacles du monde au salut, obstacles réels et véritables, mais presque toujours grossis et exagérés.

En effet, dit saint Chrysostôme, pour vous montrer d'un seul mot combien peu vous êtes sincère à cet égard, mettons ces mêmes obstacles en opposition avec tout autre objet que le salut; qu'ils se trouvent en concurrence avec votre intérêt ou vos passions, rien ne vous coûtera pour les vaincre. Il vous faudrait, dites-vous, de la retraite, et votre état ne vous le permet pas ; mais, continue ce Père, qu'on vous l'ordonne pour prévenir ou réparer une infirmité, pour rétablir un désordre arrivé dans vos affaires, ou même pour un délassement prétendu nécessaire, les affaires cessent, le temps est bientôt trouvé, les mesures prises; on en a toujours pour penser à son plaisir, jamais pour s'occuper du salut et de l'éternité. Vous auriez besoin de violence pour rompre votre caractère, vaincre cette passion, cette mollesse, cette sensualité, et dans le monde on n'en est pas capable. Mais quoi ! vous l'êtes si promptement, et vous vous piquez si fort de l'être, lorsqu'il s'agit de tout autre objet que le salut! Ce guerrier, si efféminé, si voluptueux, devient dur à lui-même, brave toutes les fatigues, lorsque l'honneur l'appelle dans la carrière de la gloire. Ce grand, si hautain, si impérieux avec ses inférieurs, même avec ses égaux, est si humble, si souple, si flatteur devant son maître; il s'en fait un mérite, et il plie son caractère selon que l'exige sa fortune. Il vous faudrait vaincre ce faible du cœur et de l'esprit, ce défaut, cette habitude, et ils sont invincibles au milieu des piéges du monde. D'où vient donc qu'ils ne le sont plus lorsqu'il s'agit des avantages de la terre ? Le monde fait tous les jours les plus grands miracles : l'ardeur de parvenir donne de la santé aux faibles, du courage aux paresseux, de l'industrie aux simples ; il fait surmonter des difficultés, trouver en soi-même des ressources dont on ne se croyait pas capable. Je ne disconviendrai donc pas que la route du ciel ne soit plus semée d'écueils dans le monde; mais je vous dirai en même temps : Faites, pour assurer votre salut, ce que vous faites tous les jours pour sauver votre honneur, votre intérêt, votre ré-

putation; aimez seulement votre ame comme vous aimez votre corps, et bientôt vous serez plus fort que tout ce qui vous environne, plus fort que toutes les puissances du monde. Je vous dirai que c'est en vain que vous accusez le monde et ses plaisirs; tant s'en faut qu'ils soient si séduisans que, de votre aveu même, du milieu de ces fleurs trompeuses percent à chaque instant des épines, qui ne produisent que trop de tristes retours sur soi-même. Et plût au ciel que le monde n'opposât au salut d'autre obstacle que les plaisirs! on en serait bientôt désabusé, et, comme le dégoût qui les suit fait tous les jours des sages et des philosophes, il ferait à la longue des Chrétiens et des saints.

Mais, disons mieux, et en supposant le monde aussi dangereux, ses obstacles, ses périls, ses tentations aussi invincibles que vous les prétendez, avant d'en conclure que le salut y est impossible, il resterait encore une question à examiner, savoir, si ces dangers, ces obstacles, ces tentations existent à votre égard, en un mot, s'il y a un monde pour vous. Dans cette supposition, je vous dirais: De quoi vous plaignez-vous, mon cher auditeur? de quoi accusez-vous le monde? Qu'il est séduisant par l'attrait de ses voluptés? Voyez si la saison n'en est point passée pour vous, et si vous n'entendez pas dire sans cesse: Que fait cette femme à ce jeu, à cette assemblée, avec un luxe, un enjouement qui n'appartiennent qu'à la jeunesse; ce vieillard, ce magistrat à ce spectacle, à ce divertissement, aussi peu convenable à leur âge qu'à leur état? Qu'il est difficile de ne pas se livrer dans le monde au luxe, à l'intempérance, à la mollesse! Peut-être pour ceux qui sont nés dans l'opulence et les grandeurs; mais, vous, placé par la Providence dans une situation différente, voyez si le monde n'est pas si indigné du ton et des airs que vous affectez, qu'il vous fait une honte de ce que vous regardez comme un devoir. Qu'il est fâcheux d'être exposé à tant d'occasions de chute, à tant d'attraits et de périls! Oui, pour ceux qui en sont environnés et que rien n'en éloigne; mais vous, dont la santé est frêle et chancelante, qu'avez-vous à en redouter? Et vous, infortuné, vous n'avez point à craindre les dangers de la prospérité; pauvre, vous n'avez point à redouter les périls de l'opulence; dans la peine et le travail, vous n'êtes donc point exposé aux tentations de l'oisiveté; peu favorisé des dons de la nature, vous ignorez le danger de plaire et de séduire: quelle situation pouvait être plus avantageuse? Vous accusez les attraits du monde, et ce monde n'a pour vous que des rigueurs et des disgraces.

Enfin, disons tout : peut-être né avec le caractère le plus heureux, aviez-vous reçu de la nature tout ce qu'il fallait pour vaincre les puissances du siècle. Car voilà encore ce qu'on voit tous les jours dans le monde, et ce qu'on n'y saurait assez déplorer : des hommes en qui on remarque les plus grands mérites, qui sont parvenus à la plus haute sagesse, pleins d'amour du travail et de leur devoir ; des hommes qui, malgré la contagion du siècle, marchent toujours d'un pas ferme où l'honneur et la vertu les appellent ; et je demande comment il est possible qu'ayant foulé aux pieds tous les vices et vaincu tant d'obstacles dans le monde, ils l'accusent encore de leur perte. Si c'est le monde qui les détourne des vertus chrétiennes, pourquoi ne les détourne-t-il pas aussi des vertus morales? N'en coûte-t-il pas autant ou davantage de vaincre ses passions pour être un sage selon le monde qu'un Chrétien selon Dieu, et d'être un philosophe qu'un saint? Si c'est le monde qui les empêche d'être de grands serviteurs de Dieu, pourquoi ne les empêche-t-il pas aussi d'être de grands hommes d'état, de politique, de science, de magistrature? Ne faut-il pas renoncer à ses plaisirs, sacrifier son repos et vaincre autant de difficultés dans le monde, pour y parvenir, s'y distinguer, s'y faire une réputation que pour y faire son salut? Eclairé et profond dans la prudence du siècle, pourquoi est-on si indifférent à l'égard de celle de la religion? Rien n'est obstacle dans le monde, lorsqu'il s'agit des devoirs de l'honnête homme et du citoyen ; tout devient piége, écueil, tentation, où il faut remplir les devoirs de Chrétien : étrange contradiction! Jamais assez de temps pour penser à acquérir de la considération, le premier mouvement est de s'élancer dans la carrière de l'honneur, de la gloire et des vertus humaines ; il est toujours trop tôt pour penser à son salut ; le dernier âge, de la dernière année, le dernier moment suffisent. Voilà la solution du problème, et pourquoi tant de Chrétiens, nés avec tout ce qu'il faut pour se sauver dans le monde, osent se plaindre que le monde, qui n'a pu les empêcher d'acquérir mille vertus païennes, ne leur a pas permis une seule vertu chrétienne, et qu'après avoir triomphé de tous les obstacles pour leur réputation, ils n'ont pu en vaincre un seul pour leur sanctification.

Mais je me trompe peut-être, mes chers auditeurs ; peut-être n'êtes-vous dans aucune de ces circonstances, et qu'au contraire votre âge, votre caractère, votre situation, tout est piége pour vous dans le monde. Votre perte y est donc assurée : dernier prétexte pour lequel j'ai dit, en troisième lieu, obstacles du monde

au salut, obstacles jamais invincibles, quelque grands et multipliés qu'ils soient en eux-mêmes. L'Apôtre nous l'apprend, que Dieu ne souffre jamais que nous soyons tentés au dessus de nos forces, et qu'il nous donne les secours nécessaires pour parvenir malgré les écueils qui nous environnent. Dieu est l'auteur de tous les états, de toutes les conditions; s'il y en avait donc une seule où le salut ne fût pas possible, on pourrait dire que Dieu serait l'auteur de notre perte; ce qui est un blasphème aux yeux de la foi et de la raison. La judicature compte ses Moïse et ses Samuel; le mariage, ses Tobie; le veuvage, ses Esther; l'épée, ses Eustache et ses Maurice; la cour, ses Joseph; le trône même, ses Louis et ses Edouard. Il a donc été possible, de tout temps, de se sanctifier dans les différentes conditions du monde. Je sais que vous avez coutume de répondre à ces exemples et à ce raisonnement que les temps sont différens; qu'aujourd'hui tout est changé, le monde si corrompu, la religion si affaiblie, si abandonnée, que ce qui était possible dans le siècle de nos pères ne l'est pas pour le nôtre. Que veut dire ce langage? Nommez-moi donc un temps et un siècle où le monde n'ait pas été l'ennemi de Jésus-Christ, où la religion n'y ait pas éprouvé des obstacles et la vertu des contradictions. Les temps sont changés! Il est vrai que nos pères, plus chrétiens, se faisaient un mérite de la religion et une gloire de la respecter; au lieu qu'aujourd'hui l'impiété, accréditée dans tous les états, semble être devenue une bienséance; qu'autrefois la jeunesse, retenue plus long-temps sous l'empire paternel et formée par une éducation sévère et chrétienne, vivait dans la crainte de Dieu et des hommes; aujourd'hui, indépendante des lois divines et humaines, elle affecte, presque en naissant, de méconnaître la religion et la nature, et brave également Dieu et ses parens; qu'autrefois la piété, la décence, la modestie faisaient l'apanage du sexe; aujourd'hui, une liberté outrée, l'affectation d'un faux savoir, ont érigé en apôtres de l'impiété et du scandale celles qui devaient se faire une gloire de se taire et de l'ignorer; qu'enfin autrefois le luxe, retenu dans de justes bornes, laissait quelques places aux vertus, au lieu qu'aujourd'hui le torrent a rompu les digues, et, confondant tous les états, semble avoir étouffé tous les principes.

Mais quoi! parce que notre siècle est plus corrompu, s'ensuit-il qu'il soit impossible d'être chrétien? Parce qu'on a plus à combattre, s'ensuit-il qu'il soit impossible de vaincre? Et pour qui pense sérieusement à son salut, peut-on appeler invincibles des obstacles contre lesquels la raison seule réclame, que des païens auraient

condamnés, et pour lesquels, sans recourir aux préceptes de la religion, il suffit d'avoir des sentimens pour s'en garantir?

Mais non, reprend l'auteur de l'Ecclésiaste, il est faux de dire et absurde de croire que le monde de nos jours soit plus dépravé, et que le siècle de nos pères ait mieux valu que le nôtre: *Ne dicas quod priora tempora meliora fuere quam nunc.* C'est, ajoute l'Esprit-Saint, une erreur insensée de le prétendre: *Stulta enim est ejuscemodi interrogatio.* Et, en effet, pour en venir une fois sur ce préjugé à un raisonnement décisif, je veux supposer pour un instant que les temps sont aussi différens que vous le prétendez; que la suite des siècles, ayant affaibli l'idée de la religion, altéré, corrompu les mœurs, ait aussi rendu le salut plus difficile aujourd'hui pour un chrétien engagé dans le monde: dans cette supposition même, pour vous montrer qu'il n'y a point encore d'impossibilité au salut, je cherche quel est de tous les obstacles celui que le temps a le plus accrédité, celui qui paraît le plus invincible; et je trouve que c'est la fausse idée que l'on a dans le monde des devoirs du Chrétien: car il est si vrai que l'aveuglement est presque général à cet égard, qu'on ignore si fort aujourd'hui les vrais principes, la voie qui conduit au salut, que lorsque quelqu'un semble en approcher, qu'il a acquis un certain dehors de piété et de régularité, il passe dans le public pour un prodige, il est cité comme un exemple. Un grand, un riche ont-ils fait quelque bonne œuvre, j'entends le monde crier: Quelle charité! quelle générosité! Un père, une mère de famille, à l'extérieur, ont-ils quelque régularité aux yeux du monde, c'est un modèle de perfection, un prodige de vertu: je crois trouver des saints, et je vois que cette charité si admirée n'est que l'effort d'un homme qui, dans une occasion d'éclat ou dans une dernière maladie, vient de donner aux pauvres beaucoup moins qu'il n'a donné à ses passions; que cette religion si prônée dans cet honnête homme, ce chef de famille, se réduit à paraître chaque jour au saint sacrifice et une fois l'année à la table sainte: du reste, beaucoup d'oisiveté, d'amusement, de mollesse, de sensualité, d'amour de soi-même; presque point de croix, de pénitence, de mortification des sens, d'abnégation intérieure, de renoncement évangélique. On se croit dans les voies du salut et de la perfection, et presque des saints qu'on n'a pas encore commencé à être chrétien. Voilà, dis-je, ce qu'on voit tous les jours dans le monde; ce qu'on peut regarder comme le plus grand obstacle au salut, la plus grande plaie que la révolution des temps ait faite à la religion: j'avoue même que lorsque j'envisage par cet endroit le sort

des Chrétiens de nos jours, peu s'en faut que je ne dise comme eux que les temps sont bien différens; qu'aujourd'hui la religion est entièrement méconnue, et qu'il est comme impossible de se sauver dans le monde. (Le même.)

A quels titres le salut mérite nos soins.

L'affaire du salut est, à proprement parler, la seule à laquelle il nous soit véritablement glorieux de travailler, la seule dans laquelle il nous soit absolument nécessaire de réussir; et voilà les deux titres incontestables qui sollicitent en sa faveur des soins de préférence et les plus généreux efforts. Suivez-moi, s'il vous plaît.

Je dis premièrement que les soins du salut sont les seuls véritablement honorables. Comment cela? c'est que l'homme, et l'homme seul qui s'en occupe sérieusement, réunit dans lui tout ce qui peut faire ici-bas sa solide gloire, le mérite flatteur d'imiter son Dieu, et la noble ambition de le posséder.

Oui, Chrétiens, quand il s'agit de nos intérêts éternels, Dieu même nous donne l'exemple du zèle qu'il nous inspire, puisque c'est à notre salut qu'il daigne rapporter tout ce qui dans l'ordre soit physique, soit moral émane de son pouvoir ou est réglé par sa Providence.

Représentez-vous donc, si vous le voulez, tous les êtres sensibles sortis de la main féconde du Créateur; le soin qu'il a pris d'animer l'univers par la vivacité de mille mouvemens variés, et de l'embellir par les décorations les plus brillantes; la sage économie avec laquelle il a assigné à chacune de ses parties son emploi différent, et le concours intelligent par lequel il guide leur aveugle obéissance; la symétrie réelle suivant laquelle il a placé tous ses ouvrages dans un juste rapport les uns avec les autres, et l'air de grandeur et de noblesse qui résulte de leur apparente confusion; la liberté qu'il nous a laissée d'examiner ces merveilles, et la satisfaction qu'il nous a refusée d'en pénétrer les ressorts. Détournez maintenant les yeux du spectacle qu'offre ce monde matériel, pour les arrêter sur les scènes multipliées que donnent la société civile et le monde politique. Voyez ces grands événemens souvent produits par de petites causes; ces coups imprévus que la prudence déconcertée appelle les caprices du sort; ces élévations subites et ces chutes précipitées; ces crimes couronnés, et ces vertus flétries; ces forfaits quelquefois punis à leur tour, et ces vertus récompensées; cette combinaison de fortunes et de disgraces répandues

parmi les hommes avec tant d'inégalité, et ce mélange confus de gens de bien et de scélérats, dont le cœur seul fait souvent toute la différence.

Que pensez-vous, mes frères, de ces traits merveilleux d'une sublime magnificence dans la disposition de l'univers, et d'une Providence si enveloppée, et en apparence si irrégulière dans la conduite des humains? Attribuerons-nous les uns au stérile projet que Dieu aurait formé de piquer seulement la curiosité de l'homme, ou d'orner le lieu de son exil? regarderons-nous les autres comme les amusemens d'un être ennuyé de sa propre grandeur, qui chercherait à se divertir de l'instabilité de notre nature et de nos agitations éternelles? ou plutôt pouvons-nous ne pas reconnaître dans les uns et dans les autres la main d'un Dieu occupé sans cesse à travailler au salut des hommes, et qui, pour parvenir à ce but précieux, met en œuvre différens moyens, et les varie tous suivant les vues d'une profonde sagesse; frappe l'esprit de l'un par le spectacle majestueux de ses ouvrages, pour l'élever jusqu'à leur Auteur; humilie l'orgueil de l'autre par l'obscurité de ses voies, pour le faire rentrer en lui-même; attaque quelquefois nos cœurs par l'appareil effrayant de ses vengeances; s'efforce d'autres fois de se les attacher par la multitude de ses bienfaits; instruit le vice par la vertu, éprouve la vertu par le vice; lasse ceux-ci de prospérités, et ceux-là de revers, pour élever le salut des uns et des autres ou sur le dégoût des fausses douceurs, ou sur le renversement des vaines espérances; subordonne à ce dessein principal les prompts éclats de sa colère, comme les sages lenteurs de sa justice, l'uniformité des lois de la nature, aussi bien que nos propres inconstances, que sais-je, moi? généralement tout ce qu'il permet et tout ce qu'il ordonne: en sorte qu'on peut justement appliquer à Dieu, tenant les rênes de l'univers, ces paroles, par lesquelles saint Paul se rendait à lui-même témoignage qu'il n'avait en vue, dans cette diversité de soins laborieux qui partageaient sa vie, que le salut des hommes confiés à son zèle? *Omnia sustineo propter electos, ut et ipsi salutem consequantur*[1].

Que si, après avoir reconnu dans le salut du genre humain la fin commune où se portent en général tous les objets créés sous la direction du maître qui les gouverne, nous étudions maintenant en particulier la conduite de l'Homme-Dieu pendant le cours de sa vie mortelle, quel rapport, encore plus direct, ce semble, et

[1] II Tim.

plus immédiat, ne trouverons-nous pas entre elle et le salut des hommes! quelle vérité, de celles qu'il nous a dévoilées, est étrangère au salut? quelle maxime, de celles qu'il nous a enseignées, est indifférente pour le salut? quel moment, de ceux qu'il a passés sur la terre, n'a pas été consacré à notre salut! quel autre motif, que celui de le procurer, a eu part à l'effusion d'une seule goutte de son sang, ou même a fait couler une seule de ses larmes? quel autre bien ont sollicité pour nous ses regards mourans, ou ses derniers soupirs? sur quel autre objet se sont jamais arrêtés ses pensées, et lequel de ses pas s'est jamais écarté de ce terme? Que dis-je? la vue d'une croix placée sur la route qui devait l'y conduire, et mille autres rigueurs qui remplissaient l'effrayant intervalle qui l'en séparait, purent-elles un seul instant suspendre ou ralentir la vivacité de sa course? ou plutôt la gloire d'un si beau dessein, rejaillissant sur les moyens nécessaires pour l'accomplir, n'efface-t-elle pas à ses yeux tout ce que semblaient avoir d'indécent pour un Dieu la faiblesse d'un homme et les supplices d'un esclave? *Omnia sustineo propter electos, ut et ipsi salutem consequantur.*

Pourrions-nous donc, mes frères, n'être que médiocrement flattés des soins d'une affaire qui occupe également le Dieu créateur et arbitre de l'univers, et le Dieu sauveur et réformateur des hommes? rougirions-nous de tendre à un but auquel le premier a dirigé tous les efforts de sa puissance, toutes les profusions de sa magnificence, toutes les merveilles marquées, pour ainsi dire, au coin de sa grandeur, et auquel le second a rapporté toutes les faiblesses de son humanité, toutes les rigueurs de sa pauvreté, tous les excès de ses humiliations et de ses douleurs? Le sentiment de notre grandeur naturelle pourrait-il enfin ne s'intéresser pas à l'exécution d'un dessein auquel, l'un assis sur son trône, fait servir toutes les créatures, et pour lequel l'autre, étendu sur une croix, ne dédaigne pas de s'immoler lui-même? *Omnia sustineo propter electos, ut et ipsi salutem consequantur.*

Mais combien un intérêt si flatteur ne doit-il pas croître encore, quand on considère que non seulement Dieu rapporte tous ses soins à notre salut, mais que tous les soins que nous prenons de notre salut se rapportent à la possession de Dieu!

Quel projet en effet forme un homme qui entreprend de faire son salut? Ecoutez-le, vous qui travaillez avec tant d'ardeur à amasser un monceau de sable qui doit s'écrouler sur vos têtes, et qui aspirez à une élévation toujours si voisine du précipice; vous

qui vous efforcez de faire passer jusqu'à la postérité la plus reculée le stérile souvenir du rôle que vous avez joué dans le monde, et qui, bien loin d'éterniser au gré de vos désirs ambitieux les monumens de votre orgueil, ne faites que préparer les débris pompeux sur lesquels le temps et la mort érigeront leurs trophées; vous qui ne parlez qu'avec admiration de ces illustres pécheurs qui ont fait un peu de bruit dans le monde, bruit dont l'impression s'affaiblit insensiblement à mesure qu'elle s'étend dans la profondeur des siècles; qui ne vantez que cette ombre brillante qui reste d'un grand homme qui n'est plus; cette ombre qui, dispersée dans différens coins de la terre, perd tous les jours quelque chose de son éclat, jusqu'à ce qu'elle se confonde enfin dans la nuit des temps; vous surtout qui, faute d'occasions ou de talens, ne pouvant vous promettre avec quelque vraisemblance une réputation un peu étendue et une gloire un peu durable, cherchez du moins, dans la sphère étroite où la Providence vous a resserrés, à mériter quelques vils applaudissemens, et formez autour de vous comme un petit monde, dont les suffrages méprisés contentent à peu de frais votre vanité.... écoutez, dis-je, ce que se propose un homme qui entreprend de faire son salut. Ah! s'élevant au dessus de toutes les erreurs qui vous séduisent, de toutes les sombres lueurs qui vous égarent, de tous les faux biens qui vous échappent; prenant son vol bien au delà de la terre, il projette la conquête d'un royaume qui subsistera encore quand une dernière catastrophe aura consommé toutes les révolutions, détruit sans ressources toutes les monarchies d'ici-bas avec les mémoires de leurs maîtres et de leurs fondateurs, et fixé, pour ainsi dire, dans un néant stable et permanent l'instabilité des choses humaines. Peu curieux de confier sa gloire à des statues périssables, ou à de frivoles inscriptions gravées sur le marbre ou sur l'airain, il prétend consacrer l'immortalité de son nom dans le livre même de la vie. Cette scène changeante et mobile, où vous vous empressez de briller tour à tour, n'éblouit point ses regards : il vous laisse flotter au hasard dans ce torrent qui doit bientôt s'écouler. L'ombre et le temps, la terre et les créatures, voilà votre partage : il n'a garde de vous l'envier. La vérité, le ciel, l'éternité, et, pour tout dire en un mot, Dieu, la possession de Dieu, voilà le but de ses veilles et le terme de ses travaux, et ce qui, selon sa manière d'apprécier les choses, saura le dédommager glorieusement et avec avantage de tout ce qu'il vous abandonne.

Le croirait-on cependant, si un coup d'œil jeté sur le monde

n'en fournissait la preuve? La science des affaires, l'expérience dans le métier des armes, passent chez les hommes pour des connaissances honorables; les projets qu'on fait pour élever sa fortune, ou pour illustrer sa famille, sont mis au rang des nobles entreprises. Ces emplois, qui donnent quelque accès auprès des grands et quelque ombre d'autorité sur les petits; qui font acheter le droit de commander avec hauteur au prix d'une servile obéissance; qui nous rendent d'autant plus inaccessibles à nos égaux qu'ils nous approchent de plus près de la personne du maître; qui semblent mettre dans nos yeux une fierté plus farouche à mesure qu'ils font tomber du trône sur nous des regards plus propices; qui nous donnent la facilité d'être bienfaisans, mais presque toujours le goût d'être insensibles: voilà ce qu'on appelle les grands postes, les places brillantes. Les talens qui nous y conduisent, les qualités qui nous y soutiennent, forment d'ordinaire, par leur assemblage, l'idée qu'on attache à un mérite solide; et si par hasard quelques uns des moyens qu'on emploie en vue de s'assurer cette fortune éclatante portent trop visiblement le caractère de la duplicité et de la mauvaise foi pour obtenir nos éloges, le rapport nécessaire qu'ils avaient avec une fin estimée leur mérite du moins encore le nom de souplesses pardonnables et d'ingénieuses intrigues.

Et tandis, tandis qu'on prodigue son estime à ces vils objets d'une basse ambition, la grandeur réelle, que renferme l'entreprise du salut, n'a rien qui nous frappe; au contraire, dès qu'un homme, ennuyé de parler le langage du mensonge, et confus de s'être laissé si long-temps maîtriser par des goûts pervers, rompt généreusement ses chaînes, et que, rentrant dans la voie du salut, il nous laisse errer tristement dans les routes perdues de l'iniquité, loin d'applaudir à un si beau dessein et de regarder cet illustre transfuge avec les yeux d'une sainte envie, aussitôt la critique maligne va chercher les motifs d'une résolution si héroïque dans les sources les plus honteuses, ou bien la fausse amitié, sur la foi des nobles sentimens qu'elle a remarqués dans lui, ose prédire son prompt retour dans les assemblées profanes, et demander par avance qu'on lui pardonne son premier changement en faveur d'une seconde inconstance: comme si, ô mon Dieu! le désir de vous posséder éternellement ne pouvait entrer dans une grande ame, ou qu'il n'y entrât jamais qu'aux dépens de sa grandeur.

Ah! mes frères, si nous n'avons pas le courage de marcher dans le chemin du salut, ayons du moins l'équité d'avouer qu'on ne

peut courir une plus belle carrière; et, remplissant nos esprits, par rapport à lui, de la haute estime qu'il mérite, disposons peu à peu nos cœurs à lui donner les justes soins qu'il demande. Trop fidèles imitateurs jusqu'ici de la faiblesse déplorable de ce faux prophète, qui ne put briser les liens qui l'attachaient à sa malheureuse patrie, pour se joindre au peuple fortuné qui marchait à la conquête de la terre promise, imitons la droiture qui le fit applaudir publiquement à cette glorieuse entreprise, et, du haut de ces stériles montagnes où nous avons établi nos fragiles tabernacles et où le monde nous retient captivés par de trompeuses douceurs, jetant les yeux sur cette route brillante foulée par tant de généreux Chrétiens, qui s'avancent à grands pas vers la véritable terre de bénédiction, écrions-nous avec l'oracle de Moab et d'Ammon : Qu'ils sont disposés dans un bel ordre, les pavillons de Jacob! et qui ne serait frappé de l'éclat lumineux que réfléchissent les tentes d'Israël? *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israël*[1] ! Que le but que se proposent ces sages héros est glorieux, et que toutes leurs démarches annoncent de grandeur! Ah! il n'en est pas de ces hommes éclairés et judicieux comme des aveugles et des profanes qui habitent nos tristes déserts. On ne voit parmi ceux-là ni simulacres vains, ni pompeuses idoles dont la parure les éblouisse. Accoutumés à peser tout au poids de la réalité, ils ne savent ce que c'est que d'encenser l'autel de la fortune, que d'adorer l'ombre de la grandeur, que de sacrifier au fantôme de l'immortalité. On ne les voit point courir après les brillantes impostures et idolâtrer leurs chimères : *Non est idolum in Jacob, et non videtur simulacrum in Israël.* Le Seigneur déploie sur eux les ailes d'une protection constante, et, sous ses auspices, ils vont remporter la plus illustre victoire : *Dominus ejus cum ipso est, et clangor victoriæ regis in illo.* Ah! bien loin de me piquer d'une fausse délicatesse et d'affecter un dégoût insensé pour le sort auquel ils aspirent, non, je ne vois rien qui en égale la splendeur dans toute la pompe que le monde rassemble autour de la personne des rois, et dans toute la gloire qu'il promet aux cendres des conquérans; et je m'estimerais infiniment honoré de consacrer ma vie aux soins qui occupent leurs jours, pour la couronner par une mort aussi précieuse : *Moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea horum similia!*

Que dis-je? Ah! Chrétiens, il serait bien triste de s'en tenir à de

[1] Num, XXIV.

vains applaudissemens, à des vœux stériles, dans une affaire dont non seulement le projet est véritablement glorieux à l'homme, et seul répond parfaitement à sa grandeur, mais surtout dont le succès lui est absolument nécessaire et seul intéresse essentiellement sa félicité. Comment cela? c'est, mes frères, qu'on peut se passer de tout le reste, et qu'on ne peut se passer du salut.

On peut se passer de tout ce qui n'est point le salut. Cette proposition vous paraîtra peut-être d'abord outrée, et vous serez tentés de restreindre la vaste étendue des objets qu'elle embrasse. Vous souscrirez, par exemple, sans peine à sa vérité quand il ne s'agira que de ces divertissemens tumultueux que peuvent remplacer des plaisirs sages et tranquilles; que de ces richesses immenses que pourrait peut-être balancer une honnête et commode médiocrité; que de cette grandeur importune qui vaut à peine une obscure liberté; que de ces rapports étendus et multipliés de la perte desquels sait consoler une société choisie et quelquefois un seul cœur fidèle. Mais le moyen, direz-vous, de se passer d'une santé assez florissante pour nous épargner les vives douleurs; d'une fortune assez aisée pour nous laisser ignorer les rigueurs de l'indigence; d'une condition assez relevée pour nous garantir des mépris injurieux; d'une société assez douce pour nous sauver les ennuis de la solitude! Des demandes si modérées sont-elles dictées par une cupidité insatiable, et peuvent-elles redouter l'examen d'une raison sévère?

Prenez garde, Chrétiens : je ne disconviens point que ces biens divers ne soient réellement utiles par rapport à la vie présente, ou même que, par l'absence du moindre d'entre eux, elle ne pût devenir tout-à-fait triste et insupportable; mais je n'en suis pas moins en droit de prétendre qu'il n'est aucun d'eux dont on ne puisse absolument se passer. Pourquoi cela? c'est qu'on peut se passer de cette vie présente à laquelle ils se rapportent tous; qu'il nous faudra bien la perdre tôt ou tard, sans que cette perte précisément et en elle-même entraîne celle de notre bonheur, et que plusieurs, en effet, avant nous l'ont remise et la remettent tous les jours entre les mains de celui dont ils l'avaient reçue, sans avoir lieu de se plaindre du changement arrivé dans leur destinée.

Ah! demandez à ces heureux citoyens du ciel, pour qui la mort, il est vrai, a en quelque sorte anéanti notre univers, et généralement tous les objets qui, par les organes des sens, font passer jusqu'à l'ame d'agréables impressions, demandez-leur s'il leur échappe quelquefois de rappeler par des vœux secrets les avantages

dont ils ont été dépouillés, et si les biens de la terre font naître encore dans leurs cœurs des désirs, s'ils regrettent beaucoup les tristes consolations qu'on recherche dans ce lieu d'exil, et les fades plaisirs qu'on y goûte, les distinctions honorables qu'on y brigue, et les tendres liaisons qu'on y forme; la pompe que l'orgueil y étale, ou même les spectacles que la nature y offre; les divers chefs-d'œuvre de nos arts, ou les fruits délicieux de nos climats; la magnificence de nos palais ou le riant aspect de nos campagnes; ce beau soleil même qui nous éclaire et qu'ils ont vu pour la dernière fois. Ah! rougissez, vous répondront-ils, rougissez, aveugles mortels, de sembler mettre en parallèle les alimens grossiers de l'Egypte avec les ruisseaux de lait et de miel qui serpentent dans nos plaines, les illusions des sens avec le commerce des esprits, un faible crépuscule avec les splendeurs éternelles; et, incapables de mesurer l'étendue de notre bonheur, qu'il vous suffise de savoir que la vie est remplacée avec avantage par l'immortalité.

Mais cette heureuse immortalité peut-elle quelquefois être remplacée à son tour par les agrémens de la vie? Demandez-le, mes frères, à ces tristes habitans de l'Enfer que la mort a fait passer dans cette épouvantable demeure, des bras de la volupté, du sein de l'opulence, du trône de la grandeur et de l'autel même où la flatterie les avait placés; à ces réprouvés qui, sous le nom d'heureux du siècle, durant le cours d'une vie également longue et délicieuse, parcoururent fidèlement et jusqu'au bout toute la carrière des plaisirs, ne se contentèrent pas de les effleurer, mais goûtèrent à longs traits toutes leurs douceurs, et auraient infailliblement rassasié l'avidité de leurs désirs corrompus, si elle n'eût été insatiable; à ces réprouvés qui, sous le nom de riches du monde, virent réussir au delà de leurs espérances tous les projets de leur avarice, et se réunir dans leur maison, comme dans un centre commun, tous les trésors d'un grand peuple; à ces réprouvés qui, sous le nom de maîtres et en quelque sorte de dieux de la terre, furent rassasiés d'encens, importunés de vœux, fatigués de respects, et rougirent plus d'une fois de recevoir les hommages qu'un vil peuple d'adorateurs ne rougissait point de leur rendre; demandez-leur, dis-je, si les prospérités humaines sont un équivalent bien juste du bonheur éternel, et si, moyennant cette espèce de compensation, on peut se passer du salut, ou plutôt, pour ne point sembler insulter à leur affreuse destinée, demandons-nous à nous-mêmes si l'on peut se plaire dans des feux dévorans, se consoler loin de toutes les espérances, se tranquilliser dans un trouble

éternel, se retrouver dans la perte irréparable de tout son être, se supporter dans la haine irréconciliable de son Dieu, enfin n'être pas souverainement malheureux dans la privation de tous les biens et dans l'assemblage de tous les maux.

Nécessité du salut donc, seule nécessité réelle, à l'exclusion de toutes ces nécessités imaginaires qui ne doivent leur naissance qu'à la passion et à l'amour-propre; et c'est ce que nous pouvons encore apprendre, Chrétiens, de la différente conduite que Dieu, ce Dieu si éclairé sur nos véritables intérêts, nous prescrit par rapport au salut, comparé avec tous les biens qui passent communément pour les plus dignes de notre estime.

En effet, il n'est aucun de ceux-ci auquel il ne nous commande quelquefois, ou du moins auquel il ne nous permette de renoncer en certaines occasions, dont il appartient à la prudence de faire le discernement. Ainsi, riches de la terre que la fortune n'a pas encore rendus insensibles aux charmes de l'amitié, ou même dont le cœur s'ouvre encore à une compassion vertueuse, vous pouvez quelquefois vous dépouiller de toutes vos richesses en faveur d'un ami fidèle, ou les faire passer dans le sein d'une foule de malheureux. Ainsi, ames nobles et généreuses, dont néanmoins une haine aveugle s'obstine à noircir les vertus, vous pouvez quelquefois pa un dédain sublime, et plus glorieusement encore par le sentiment d'une humilité chrétienne, négliger une justification qui couvrirait de honte vos indignes censeurs, ne point troubler le triomphe de la calomnie, et sacrifier votre réputation à une espèce de philosophique indifférence, ou à la perfection évangélique. Ainsi, grands du monde, dégoûtés des embarras de la grandeur, et plus justement encore effrayés de ses dangers, vous pouvez descendre de cette élévation qui vous donne en spectacle au reste des hommes, et, rentrant dans la multitude d'où l'ambition seule vous avait peut-être tirés, chercher loin du tumulte et de la corruption une vie moins agitée ou plus innocente. Ainsi, braves guerriers, animés par l'amour de la patrie, et mieux encore par la vue du devoir, vous pouvez hasarder vos jours dans les combats, et vous immoler vous-mêmes à un zèle légitime ou à une héroïque obéissance.

Mais il n'est aucune conjoncture où Dieu ne nous fasse et puisse ne pas nous faire un crime, je ne dis pas seulement de renoncer à nos prétentions sur le salut, mais même d'exposer et de risquer notre salut; en sorte que l'amitié qui oserait mettre notre complaisance à une si injuste épreuve, dans les principes de la religion, porterait tous les traits de la plus cruelle tyrannie; que la modé-

ration, qui nous rendrait insensibles à un intérêt si précieux, mériterait le nom de la plus monstrueuse stupidité; je dis plus, que la piété même et le système d'une spiritualité raffinée, qui tendrait à nous inspirer quelque sorte d'indifférence pour le salut, s'annoncerait dès là même pour une pitoyable illusion; parce qu'encore une fois, en dépit des préjugés qui aveuglent le monde, des fausses maximes qu'on débite dans le monde, de la conduite insensée que tient le monde, le salut est nécessaire, et rien n'est nécessaire que le salut.

Mais si le salut, mes frères, seule affaire dont le projet s'accorde parfaitement avec la dignité de notre être, est aussi la seule dont le succès intéresse essentiellement notre bonheur, quelle est donc, non plus précisément notre bassesse et notre lâcheté, mais notre aveuglement et notre folie, ou, pour mieux dire, notre frénésie et notre fureur, de faire tout pour conserver les misérables restes d'une vie qui nous échappe, ou pour nous en procurer les douceurs; tout pour bannir l'indigence du sein de nos familles, ou pour y appeler la fortune; tout pour servir nos amis, ou pour humilier nos rivaux; tout pour soutenir les droits de notre rang, ou les prétentions de notre vanité; tout pour mériter la faveur du prince, ou l'estime publique, et de ne rien faire pour assurer notre salut; de nous contenter, comme il n'arrive que trop souvent, de lui assigner dans l'avenir quelques momens incertains, ou tout au plus de lui consacrer de temps en temps quelques heures perdues; en un mot, de faire marcher dans la pratique tous les autres intérêts devant les intérêts du salut?

Cependant, si par notre négligence nous trahissons ceux-ci, que nous servira d'avoir ménagé avec tant de dextérité ceux-là; d'avoir assujéti à la justesse de nos mesures tous les événemens de la vie, si nous échouons dans l'entreprise de l'éternité; d'avoir suivi, comme pas à pas, les astres dans leur cours, si nous manquons la route qui conduit à leur créateur? d'avoir rendu l'univers entier tributaire de nos lumières ou de notre puissance, si nous venons malheureusement à perdre notre ame? Artistes ingénieux, savans philosophes, écrivains sublimes, habiles courtisans, magistrats éclairés, fameux conquérans, grands politiques, ornemens de la patrie, bienfaiteurs de l'humanité, si vous avez négligé votre salut, les feux qui vous brûlent seront-ils éteints par nos larmes, et les tourmens que vous endurez suspendus par nos éloges? *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animœ vero suœ*

detrimentum patiatur [1] ? Je n'ajouterai rien à ces paroles pleines d'une énergie toute divine. (Le P. DE MAROLLES, *Sur le Salut.*)

Possibilité du salut dans toutes les conditions du monde.

Quand un homme du monde dit qu'il ne peut se sauver dans son état, c'est une mauvaise marque; car un des premiers principes pour s'y sauver, est de croire qu'on le peut. Mais c'est encore pis quand, persuadé, quoique faussement, que dans sa condition il ne peut faire son salut, il y demeure néanmoins; car un autre principe, non moins incontestable, c'est que dès qu'on ne croit pas pouvoir se sauver dans un état, il le faut quitter. J'ai, dites-vous, des engagemens indispensables qui m'y retiennent; et moi, je réponds que si ce sont des engagemens indispensables, ils peuvent dès lors s'accorder avec le salut, puisque étant indispensables pour vous, ils sont pour vous de la volonté de Dieu, et que Dieu, qui nous veut tous sauver, n'a point prétendu vous engager dans une condition où votre salut vous devînt impossible. Developpons cette pensée; elle est solide.

C'est un langage mille fois rebattu dans le monde, de dire qu'on ne s'y peut sauver : et pourquoi? parce qu'on est, dit-on, dans un état qui détourne absolument du salut. Mais comment en détourne-t-il? Est-ce par lui-même? cela ne peut être, puisque c'est un état établi de Dieu; puisque c'est un état de la vocation de Dieu; puisque c'est un état où Dieu veut qu'on se sanctifie; puisque c'est un état où Dieu, par une suite immanquable, donne à chacun des graces de salut et de sanctification, et non seulement des graces communes, mais des graces propres et particulières que nous appelons pour cela graces de l'état; enfin, puisque c'est un état où un nombre infini d'autres avant nous ont vécu très régulièrement, très chrétiennement, très saintement, et où ils ont consommé, par une heureuse fin, leur prédestination éternelle. Reprenons, et de tous ces points, comme d'autant de vérités connues, tirons, pour notre conviction, les preuves les plus certaines et les plus sensibles.

Un état que Dieu a établi. Car le premier instituteur de tous les états qui partagent le monde et qui composent la société humaine, c'est Dieu même, c'est sa providence. Il a été de la divine sagesse, en les instituant, d'y attacher des fonctions toutes différentes; et

[1] Matth., XVI.

de là vient cette diversité de conditions qui sert à entretenir parmi les hommes la subordination, l'assistance mutuelle, la règle et le bon ordre. Or, Dieu, qui, dans toutes ses œuvres, envisage sa gloire, n'a point assurément été ni voulu être l'auteur d'une condition où l'on ne pût garder sa loi, où l'on ne pût s'acquitter envers lui des devoirs de la religion, où l'on ne pût lui rendre, par une pratique fidèle de toutes ses volontés, l'hommage et le culte qu'il mérite. Et comme c'est par là qu'on opère son salut, il faut donc conclure qu'il n'y a point d'état qui, de lui-même, y soit opposé, ni qui empêche d'y travailler efficacement.

Un état qui, établi de Dieu, est de la vocation de Dieu. C'est-à-dire qu'il y en a plusieurs que Dieu destine à cet état, puisqu'il veut, et qu'il est du bien public, que chaque état soit rempli. Que servirait-il, en effet, d'avoir institué des professions, des ministères, des emplois, s'ils devaient demeurer vides, et qu'il ne se trouvât personne pour y vaquer? Mais d'ailleurs, comment pourrions-nous accorder, avec l'infinie bonté de Dieu notre créateur et notre père, de nous avoir appelés à un état où il ne nous fût pas possible d'obtenir la souveraine béatitude pour laquelle il nous a formés, ni de mettre notre ame à couvert d'une éternelle damnation?

Un état où Dieu veut qu'on se sanctifie et qu'on se sauve. C'est le même commandement pour toutes les conditions, et c'était à des Chrétiens de toutes les conditions que saint Paul disait, sans exception : « La volonté de Dieu est que vous deveniez saints [1]. » Voilà pourquoi il leur recommandait à tous d'acquérir la perfection de leur état, et leur promettait, au nom de Dieu, le salut comme la récompense de leur fidélité. D'où il est évident que Dieu nous ordonnant ainsi de nous sanctifier dans notre état, quel qu'il soit, et voulant que par la sainteté de nos œuvres nous nous y sauvions, la chose est en notre pouvoir, suivant cette grande maxime, que Dieu ne nous ordonne jamais rien qui soit au dessus de nos forces.

Un état aussi où Dieu ne manque point de nous donner des graces de salut et de sanctification. Graces communes et graces particulières; graces communes à tous les états; graces particulières et conformes à l'état que Dieu, par sa vocation, nous a spécialement destiné : les unes et les autres, capables de nous soutenir dans une pratique constante des obligations de notre état; capables de nous assurer contre toutes les occasions, toutes les ten-

[1] I Thess., IV.

tations, tous les dangers où peut nous exposer notre état ; capables de nous avancer, de nous élever, de nous perfectionner selon notre état ; de sorte que, partout et en toutes conjonctures, nous pouvons dire, avec l'humble et ferme confiance de l'Apôtre : « Je « puis tout par le secours de celui qui me fortifie [1]. »

Un état enfin où mille autres avant nous se sont sanctifiés et se sont sauvés. Les histoires saintes nous l'apprennent : nous en avons encore des témoignages présens ; et quoique dans ces derniers siècles le déréglement des mœurs soit plus général que jamais, et qu'il croisse tous les jours, il est certain néanmoins que si Dieu nous faisait connaître tout ce qu'il y a de personnes qui vivent actuellement dans la même condition que nous, nous y trouverions un assez grand nombre de gens de bien, dont la vue nous confondrait. Il est difficile que nous n'en connaissions pas quelques uns, ou que nous n'en ayons pas entendu parler. Que ne faisons-nous ce qu'ils font ? que n'agissons-nous comme ils agissent ? que ne nous sauvons-nous comme ils se sauvent ? Sommes-nous d'autres hommes qu'eux, ou sont-ils d'autres hommes que nous ? Avons-nous plus d'obstacles à vaincre, ou les moyens du salut nous manquent-ils ? Reconnaissons-le de bonne foi : l'essentielle et la plus grande différence qu'il y a entre eux et nous, n'est ni dans l'état, ni dans les obstacles, ni dans les moyens, mais dans la volonté. Ils veulent se sauver, et nous ne le voulons pas.

De là qu'arrive-t-il ? parce qu'ils veulent se sauver, et qu'ils le veulent bien, ils se font des peines et des engagemens de leur état autant de sujets de mérite pour le salut ; et parce que nous ne voulons pas nous sauver ou que nous ne le voulons qu'imparfaitement, nous nous faisons, de ces mêmes engagemens et de ces mêmes peines, autant de prétextes pour abandonner le soin du salut. Je sais que pour se conduire en Chrétien dans son état, que pour n'y pas échouer, et pour se préserver de certains écueils qui s'y rencontrent par rapport au salut, on a besoin de réflexion, d'attention sur soi-même, de fermeté et de constance ; or, c'est ce qui gêne, et ce qu'on voudrait s'épargner. Au lieu de tout cela, on pense avoir plutôt fait de dire qu'on ne peut se sauver dans son état ; on tâche de se le persuader, et peut-être en vient-on à bout. Mais trompe-t-on Dieu ? et quand un jour nous paraîtrons devant son tribunal, et que nous lui rendrons compte de notre ame, que lui répondrons-nous, lorsqu'il nous fera voir que cette prétendue

[1] Phil., IV.

impossibilité qui nous arrêtait n'était qu'une impossibilité supposée, qu'une impossibilité volontaire, qu'une lâcheté criminelle de notre part, qu'une faiblesse qui, dès le premier choc, se laissait abattre, et qui, bien loin de nous justifier en ce jugement redoutable, ne doit servir qu'à nous condamner?

Mais, pour mieux pénétrer le fond de la chose, je demande pourquoi nous ne pourrions pas allier ensemble les devoirs de notre état et ceux de la religion. Notre état, je le veux, nous engage au service du monde; mais ce service du monde, autant qu'il convient à notre condition, n'est point contraire au service de Dieu. Car, quoi que nous puissions alléguer, trois vérités sont indubitables. 1° Que les devoirs du monde et ceux de la religion ne sont point incompatibles. 2° Qu'on ne s'acquitte jamais mieux des devoirs du monde qu'en s'acquittant bien des devoirs de la religion. 3° Qu'on ne peut même satisfaire à ceux de la religion sans s'acquitter des devoirs du monde; et voilà de quelle manière nous pouvons et nous devons pratiquer cette excellente leçon du Sauveur des hommes : « Rendez à César, c'est-à-dire au monde, ce qui « est à César, et rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu [1]. L'un n'est point ici séparé de l'autre. Par où nous voyons, selon la pensée et l'oracle de notre divin Maître, qu'il n'est donc point impossible de servir tout à la fois, et conformément à notre état, Dieu et le monde, Dieu pour lui-même, et le monde en vue de Dieu.

J'ai ajouté, et c'est une vérité fondée sur la raison et sur l'expérience, qu'on ne s'acquitte jamais mieux de ce qu'on doit à son état et au monde, qu'en s'acquittant bien de ce qu'on doit à Dieu, parce qu'alors tout ce qu'on fait pour son état et pour le monde, on le fait pour Dieu et dans l'esprit de Dieu : or, le faisant dans l'esprit de Dieu et pour Dieu, on le fait avec une conscience beaucoup plus droite, avec un zèle plus pur et plus ardent, avec plus d'assiduité, de régularité, de probité. Un troisième et dernier principe, non moins vrai que les deux autres, c'est qu'on ne peut même s'acquitter pleinement de ce qu'on doit à Dieu, si l'on ne s'acquitte de ce qu'on doit à son état et au monde, puisque, dès qu'on le doit au monde et à son état, Dieu veut qu'on y satisfasse, et que c'est là une partie de la religion.

De tout ceci, concluons que, si notre état nous détourne du salut, ce n'est point par lui-même, mais par notre faute : car, bien loin que de lui-même ce soit un obstacle au salut, c'est, au con-

[1] Matth., XXII.

traire, la voie du salut que Dieu nous a marquée. Nous devons tous aspirer au même terme, mais nous n'y devons pas tous arriver par la même voie. Chacun a la sienne : or la nôtre, c'est l'état que Dieu nous a choisi; et en nous y appelant, il nous dit : « Voilà « votre chemin, c'est par là que vous marcherez [1]. Tout autre ne serait point si sûr pour nous, dès qu'il serait de notre choix, sans être du choix de Dieu.

Comment donc et en quel sens est-il vrai qu'on ne peut se sauver dans son état? c'est par la vie qu'on y mène et qu'on y veut mener, laquelle ne peut compatir avec le salut : mais on y peut vivre autrement, mais on y doit vivre autrement, mais on peut et on doit autrement s'y comporter.

Cet état expose à une grande dissipation par la multitude d'affaires qu'il attire, et cette dissipation fait aisément oublier les vérités éternelles, les pratiques du christianisme, le soin du salut. Le remède, ce serait de ménager chaque année, chaque mois, chaque semaine, et même chaque jour, quelque temps pour se recueillir et pour rentrer en soi-même. Ce temps ne manquerait pas, et on saurait assez le trouver, si l'on y était bien résolu; mais pour cela il faudrait prendre un peu sur soi, et c'est à quoi on ne s'est jamais formé. On se livre à des occupations tout humaines, on s'en laisse obséder et posséder, on en a sans cesse la tête remplie, le souvenir de Dieu s'efface, et on pense à tout, hors à se sauver.

Cet état donne des rapports qui obligent de voir le monde, de converser avec le monde, d'entretenir certaines habitudes, certaines liaisons parmi le monde : et personne n'ignore combien pour le salut il y a de risques à courir dans le commerce du monde. Le préservatif nécessaire, ce serait d'abord de retrancher de ces liaisons et de ce commerce du monde ce qui est de trop; ensuite, de se renouveler souvent, et de se fortifier par l'usage de la prière, de la confession, de la communion, de la lecture des bons livres : mais on ne veut point de toutes ces précautions, et on ne s'en accommode point. On se porte partout indifféremment et sans discernement; tout faible et tout désarmé, pour ainsi dire, qu'on est, on va affronter l'ennemi le plus puissant et le plus artificieux; on suit le train du monde, on est de toutes ses compagnies, on en prend toutes les manières; et est-il surprenant alors que dans un air si corrompu l'on s'empoisonne, et qu'au milieu de tant de scandales, on fasse des chutes grièves et mortelles? Je passe bien d'autres

[1] Is., XXX.

exemples, et j'avoue qu'en se conduisant de la sorte dans son état, il n'est pas possible de s'y sauver; mais consultons-nous nous-mêmes, et rendons-nous justice. Qui nous empêche d'user des moyens que nous avons en main pour mieux régler nos démarches et mieux assurer notre salut? Ne le pouvons-nous pas? or, de ne l'avoir pas fait lorsqu'on le pouvait, lorsqu'on le devait, lorsqu'il s'agissait d'un si grand intérêt que le salut, quel titre de réprobation!

Il n'est donc point question, pour nous sauver, de changer d'état; et souvent même, comme nous l'avons déjà observé, ce changement pourrait préjudicier au salut, parce que le nouvel état qu'on embrasserait ne serait point proprement, ni selon Dieu, ni selon notre état : c'est-à-dire que ce ne serait point l'état qu'il aurait plu à Dieu de nous assigner dans le conseil de sa sagesse.

Il n'est point question de renoncer absolument au monde, et de nous ensevelir tout vivans dans des solitudes, pour n'être occupés que des choses éternelles, et pour ne vaquer qu'aux exercices intérieurs de l'ame. Cela est bon pour un petit nombre à qui Dieu inspire cette résolution, et à qui il donne la force de l'exécuter: mais après tout, que serait-ce de la société humaine, si chacun prenait ce parti? à quoi se réduirait le commerce des hommes entre eux; et sans ce commerce, comment pourrait subsister l'ordre et la subordination du monde? Ainsi, rien de plus sage ni de plus raisonnable que la règle de saint Paul, lorsque écrivant aux premiers fidèles nouvellement convertis, il leur disait : « Mes frères, « demeurez dans les mêmes conditions où vous étiez quand il a plu à Dieu de vous appeler [1]; comme s'il leur eût dit : Dans ces conditions, vous pouvez être Chrétiens, et vivre en Chrétiens; car ce n'est point précisément à la condition que la qualité de Chrétien est attachée. Or, vivant en Chrétiens et pratiquant dans vos conditions l'Evangile de Jésus-Christ, vous vous sauverez, puisque c'est de cette vie chrétienne et de cette fidèle observation de la loi que le salut dépend.

Voilà ce qu'une infinité de mondains ne veulent point entendre, parce qu'ils veulent avoir toujours de quoi s'autoriser dans leur vie mondaine, et que pour cela ils ne veulent jamais se persuader qu'ils puissent vivre chrétiennement dans leurs conditions. Ils sont merveilleux dans les idées qu'ils se forment et dans les discours qu'ils tiennent en certaines rencontres. Il semble qu'ils aient leur salut extrêmement à cœur, et qu'ils soient dans la meilleure volonté

[1] I Cor., VII.

de s'y employer ; mais bien entendu que ce sera toujours dans un autre état que celui où ils se trouvent. Oh si je vivais, disent-ils, dans la retraite, et que je n'eusse à penser qu'à moi-même! Oh si je ne voyais plus tant le monde, et que je pusse ne m'occuper que de Dieu! Mais le moyen d'être, au milieu même du monde, continuellement en guerre avec le monde, pour se défendre de ses attraits, pour agir contre ses maximes, pour se soutenir contre ses exemples, pour ne se laisser pas surprendre à ses illusions, ni emporter par le torrent qui en entraîne tant d'autres? Quel moyen? Si l'on me le demande, je répondrai que la chose est difficile; mais j'ajouterai qu'en matière de salut, à raison de son importance, il n'y a point de difficulté qui puisse nous servir de légitime excuse. Je dirai plus : car ces difficultés à vaincre et ces efforts à faire, ce sont les moyens de salut propres de notre état. Chaque condition a ses peines, et la Providence l'a ainsi réglé, afin que dans notre condition, nous eussions chacun des sujets de mérite, par la pratique de cette abnégation évangélique en quoi consiste le vrai Christianisme, et par conséquent le salut. (BOURDALOUE.)

Il y a dans le monde plus de moyens de salut qu'on ne pense.

Quoique le monde soit l'ennemi de Dieu, il n'est pas moins son ouvrage; et à le considérer comme une société où les hommes rassemblés par leurs besoins, conduits par les lois, soutenus par des travaux et des services réciproques, contribuent, chacun dans leur état, au bien public et particulier, tant s'en faut qu'en ce sens le monde soit opposé aux vues de Dieu, que l'Apôtre écrivant aux premiers fidèles leur défendait expressément d'en sortir: Demeurez, mes frères, leur disait-il, dans l'état où vous étiez lorsque vous avez été appelés à la foi: *Unusquisque in qua vocatione vocatus est in ea permaneat;* voulant par là leur faire entendre que le monde n'est point incompatible avec le Christianisme; que Jésus-Christ n'était point venu renverser et détruire, mais, au contraire, perfectionner la société, et que, par conséquent, un Chrétien pouvait y trouver des moyens de salut et de sanctification.

Or, quels sont ces moyens? Pour les connaître, il faut maintenant considérer le monde sous trois rapports différens : le monde en général dans le spectacle et le cours ordinaire de la vie qu'on y mène et des événemens qui l'agitent; le monde en particulier, relativement aux devoirs qu'il impose à chacun dans son état et sa condition ; le monde enfin, mis en parallèle avec l'état du religieux

et du solitaire : et je vais vous montrer que dans ces trois situations, non seulement le monde n'a rien de contraire, mais rien même qui ne soit favorable à la religion du Chrétien.

Et d'abord, à considérer en général la scène et le spectacle du monde, quelle leçon plus touchante et plus instructive? Ne me soupçonnez point ici de cette philosophie stoïque et farouche qui, couvrant son chagrin du voile de la sagesse, fait consister la raison à médire, et la vertu à tout blâmer. Ne parlons du monde que comme le monde même : qu'y voit-on? qu'y entend-on sans cesse? En vain ses théâtres, ses spectacles chantent sa gloire et sa félicité; mille voix plaintives s'élèvent de toutes parts pour démentir ce concert de fausses louanges : en vain il s'efforce de nous éblouir par un extérieur toujours riant et enchanteur; percez ce dehors trompeur, et vous verrez que le monde est encore à faire un heureux; qu'il n'est presque point de jour qui n'amène quelque nouvelle calamité; point d'événement qui ne fasse quelque malheureux; point de famille, de maison qui n'ait sa croix et son chagrin domestique; point d'état, de situation qui ne renferme des mécontens; point de bonheur même et de prospérité qui n'ait son poison et ses revers; point de jour enfin qui ne révèle à l'homme qui pense, quelque secret qui le dégoûte de plus en plus de la vie, et ne lui fasse regarder le monde comme un tyran superbe qui traîne ses esclaves en pompe au supplice.

Dans les liens du sang et de l'amitié, ce n'est que fausseté, trahison, ingratitude, perfidie; on ne sait sur quoi compter; la vie se passe à donner son cœur et à le reprendre, à souffrir pour les amis qu'on a, ou à se plaindre de ceux qu'on croyait avoir.

Dans les liens du mariage, unions mal assorties, oppositions d'humeur, de caractère, d'inclinations; éclats scandaleux, procès, divorces, ruptures. Se convient-on, l'inquiétude, le tourment naît de la tendresse; soins domestiques qui accablent, éducation des enfans, peine de les former, chagrin de les voir périr ou dégénérer; perte du repos, de la liberté; que sais-je? Point de fruits quelquefois plus amers que ceux de l'union la plus heureuse.

Dans le commerce et l'usage des hommes, mérite trompeur, fausses vertus, vices cachés sous le masque de la probité; ce qui paraissait si aimable, si doux au premier aspect, disparaît lorsque la liaison devient plus intime et plus fréquente : ce n'est partout qu'une apparence séduisante qui amène tôt ou tard le repentir pour le cœur, le dégoût et l'ennui pour la raison.

Dans les cercles et les conversations, basses flatteries, fausses

louanges, contradictions qui choquent, rivalité de talens qui humilient; récit d'affaires particulières qui n'intéressent point, de chagrins et de catastrophes publics qui intéressent trop; plaintes des malheureux qui fatiguent, ivresse des heureux plus fatigante encore, que dirai-je? On avait cherché le monde pour se distraire, on n'en rapporte souvent qu'un plus grand fonds de tristesse et de chagrin.

Dans les jeux et les amusemens, encore plus de dégoût par leur retour journalier et périodique; parce qu'en effet rien ne résiste à l'usage; l'habitude du bonheur fait à la fin des malheureux; le plaisir même le plus vif est souvent si voisin de l'ennui, que l'intervalle qui les sépare peut à peine être aperçu; chaque plaisir est presque une certitude de peine: si l'on a commencé par la joie, on est sûr de finir par la tristesse; tout lasse à la fois, et les personnes et les amusemens, et l'on se retire enfin aussi mécontent des autres que de soi-même.

Dans les grandeurs et les richesses....... Je m'arrête: il n'appartient qu'à ceux qui possèdent les biens de ce monde d'en peindre les dégoûts, les chagrins rongeurs, et de nous dire combien de fois ils ont gémi du joug superbe où la fortune les avait attachés. J'ai construit, disait Salomon, des maisons magnifiques, des jardins et des vergers délicieux où la nature étalait ses trésors et l'art ses prodiges: des bois odoriférans terminaient mes vastes domaines, et je me plaisais à errer au milieu des allées de cèdres, où des eaux jaillissantes offraient à chaque pas le spectacle le plus varié: j'ai ensuite entassé trésors sur trésors, et j'ai voulu posséder en valets, en chevaux, en chars, en esclaves, en équipages, plus que tous les rois qui m'ont précédé. Lorsque j'ai eu fait tous ces préparatifs, pour qu'il ne manquât rien à ma félicité, du haut de mon trône j'ai appelé dans mes palais toutes les délices; je les ai remplis de jeux, de festins, de symphonies; j'ai été jusqu'à ne refuser aucune volupté à mes sens, aucun plaisir à mon cœur, aucune satisfaction à mon esprit; j'ai tout connu dans la nature, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope.... Quel sera le terme de cette étonnante prospérité? Ecoutons: après avoir rassemblé tous ces biens, continue ce grand roi, j'ai commencé à sentir que rien n'était satisfaisant pour le cœur de l'homme dans ce monde; j'ai vu que tout était vanité, affliction d'esprit sous le soleil: *Vidi in omnibus vanitatem et afflictionem spiritus;* et je me suis retourné vers la sagesse, comme le seul bien véritable: *Et converti me ad sapientiam.* Riches, grands, heureux du monde, voilà ce qu'en a pensé votre maître, ce qu'en a écrit

celui que la fortune et la prospérité mondaine, ou, pour mieux dire, la Providence avait placé au milieu de tous les biens, pour vous apprendre, par son exemple, que tous les biens du monde ne sauraient faire un heureux; voilà où l'avait conduit l'expérience de tous les plaisirs de la vie, à en déplorer le vide et le néant.

Et gardez-vous bien d'oser prétendre que notre siècle et le monde de nos jours ont démenti cette vérité. S'il ne fallait, pour la confirmer, que des exemples journaliers et sensibles, je pourrais vous dire que c'est encore ce que nous voyons tous les jours dans ceux mêmes dont la vie ne paraît qu'une ivresse continuelle, dans ces hommes de jeux, de fêtes, de spectacles, de volupté, qu'on voit entraînés par le torrent, passer presque sans intervalle d'un amusement à l'autre. On les croit heureux, et lorsqu'on les approche de près, tous ces héros de la félicité mondaine, on est surpris sous ce dehors apparent de satisfaction, d'apercevoir le trouble et l'amertume dans toutes leurs voies: sans plaisir au milieu de tous les plaisirs, il n'y a plus que des goûts bizarres de volupté, la nouveauté, l'excès, la singularité qui puissent réveiller leur ame endormie : fatigués d'eux-mêmes et de leur prétendu bonheur, on les voit quelquefois dans un âge peu avancé, déjà lassés de la vie, usés sur tout, cherchant tous les goûts sans pouvoir rien goûter, tous les plaisirs sans se plaire à rien, toutes les occupations sans pouvoir se fixer à une seule, courant de cercle en cercle, de théâtre en théâtre; errans, inquiets, mélancoliques, accablés, pour ainsi dire, de leur propre existence; être enfin contraints d'en venir malgré eux à la retraite et à la vie privée, étonnés des peines de leur vie passée et d'avoir trouvé l'ennui au centre même des amusemens.

Encore une fois, ce n'est donc point ici une peinture forcée dont l'humeur ou la satire aient fourni les couleurs. C'est le langage des mondains eux-mêmes, plus éloquens encore que nous sur ce sujet, lorsque l'expérience leur a ouvert les yeux. C'est le langage que vous tiendrez un jour, mon cher auditeur, lorsque les passions éteintes ou lassées auront laissé reprendre à la raison tout son empire et à la religion tous ses droits. Car, il en faut convenir, jusqu'à une certaine époque de la vie on ne connaît ni le monde ni ses plaisirs; les plus beaux discours de morale sur ce point passent pour les rêves d'un cerveau malade. Emporté par les premiers feux d'une jeunesse impétueuse, on se jette en aveugle au milieu du fracas des vanités mondaines; dans cette fièvre de la raison, on prend pour la volupté le scandale et le bruit, rien n'égale l'ivresse de ce premier instant; alors tout enchante, parce que tout est

nouveau, et que l'âme elle-même, toute neuve, pour ainsi dire, s'ouvre par tous les sens aux premières impressions, se livre avec transport au charme qui l'attire, à l'attrait qui l'a fascinée, et tant que l'illusion dure, peu s'en faut qu'on ne se croie heureux. Arrive un revers, une funeste expérience; ou bien l'âge, les réflexions, la raison, qui tout à coup dissipent le charme, font tomber le bandeau, amènent le dégoût. Etonné, honteux de son erreur, on sent le vide de tout ce qu'on avait aimé : on cherche dans son cœur, on est surpris de le trouver sans désirs; dans les créatures, elles n'ont plus d'attraits; dans soi-même, on n'y trouve plus de consolation : naissent enfin les regrets, la langueur, un ennui secret qui dévore. Heureux alors ceux qui ont la force de revenir à Dieu et de se jeter dans les bras de la religion : ceux qui ne l'ont pas s'enveloppent d'une fausse sagesse, et de mondains devenus philosophes, ils remplacent une erreur par une autre.

Je n'ai donc point avancé de paradoxe quand j'ai dit que l'usage même du monde pouvait être une leçon de sagesse pour un Chrétien. Je ne demanderais aux enfans du siècle, pour se convertir, pour penser sérieusement à leur salut, que de profiter de ce qui se passe sous leurs yeux, et qu'un mondain, à la fin du jour, rentré au fond de son cœur, voulût bien laisser parler sa raison et se dît à lui-même : Voilà donc à quoi je sacrifie mon Dieu, mon salut, mon ame, mon éternité; à ce brillant tourbillon de folles passions, à cette scène puérile d'erreurs et d'enchantemens trompeurs où, pour un plaisir, j'ai cent tourmens à essuyer. Quoi! je me plains qu'il n'est point dans le monde de graces et de moyens de salut! Qu'est-ce donc que ce dégoût des créatures, cette langueur, cette insensibilité que j'éprouve au milieu de ce qui m'avait autrefois le plus transporté; ces tristes réflexions, qui naissent du sein même de la joie et des amusemens, pour m'en découvrir malgré moi l'illusion et le néant? Quoi! je me suis figuré que tout était douceur, agrément dans le monde! et qu'y ai-je rencontré partout, que des malheureux accablés de leurs peines, ou de prétendus heureux plus à plaindre encore; des grands sans honneur, des riches sans sentimens, le mérite opprimé, le vice applaudi, de viles idoles qu'il faut encenser malgré le mépris qu'elles inspirent, l'ignorance ou l'injustice placée dans tous les postes, les talens foulés ou avilis; quelques biens à briguer, beaucoup de rivaux à combattre : des grandeurs et des dignités, bonheur apparent pour ceux qui les désirent, esclavage réel pour ceux qui les possèdent : partout ou des vertus infortunées, ou des crimes couronnés du succès? Voilà le

monde et l'histoire du monde. Hélas! on me l'avait bien dit dans mes premières années, que tout était vanité et affliction d'esprit dans la vie, qu'il n'y avait de solide que Dieu et la religion. Insensé, je prenais ce discours pour un vain langage, dont on abusait ma crédule jeunesse; mais enfin la vérité perce malgré moi, et se découvre chaque jour à mes yeux. O monde! ô plaisirs! fatigante chimère! que me revient-il de vous avoir tant aimés, si ce n'est un vide affreux et le désespoir d'avoir connu trop tard mon erreur? Voilà ce que tout mondain pourrait se dire à lui-même, presque chaque jour, chaque instant de sa vie; ce que plusieurs d'entre nous se sont peut-être souvent dit en secret, et ce qu'ils ont oublié, entraînés par la force et l'empire de l'habitude qui les empêche de retourner à la vertu, et d'avouer avec Salomon que tout est vanité, hormis la sagesse : *Vidi in omnibus vanitatem, et converti me ad sapientiam.*

Mais ce ne sont pas les douceurs du monde, au contraire, ce sont ses peines qui font que vous ne vous y sauvez pas, et accablés d'une multitude de devoirs, de travaux, d'occupations... Je vous entends, mon cher auditeur; aussi ai-je ajouté en second lieu, qu'à considérer le monde en particulier, relativement aux devoirs qu'il impose à chacun dans son état, le monde même vous offre sans cesse des moyens de sanctification. Ici je n'ai besoin que d'une seule réflexion, et de vous opposer vous-même à vous-même. Qu'avez-vous dit, mondain, lorsque vous avez vu certaines personnes renoncer à leur état, à leurs biens et au monde, pour se consacrer à Dieu dans la retraite? Ne vous a-t-on pas vu alors vous élever hautement contre la religion, et prononcer d'un ton décisif que c'était un travers d'esprit qui conduisait dans la solitude; que le monde n'était point incompatible avec la sainteté, et qu'après tout, celui qui y remplit tous ses devoirs, qui sert bien son prince, le public, sa patrie, sa famille, avait plus de mérite que tous ces prétendus dévots? Osez le désavouer; n'est-ce pas là le langage inconsidéré que vous avez tenu tant de fois, et que vous tiendrez peut-être encore? Et si je venais moi-même dans ce moment décrier le monde, et vous dire que pour vous sauver il faut renoncer à l'état où la Providence vous a placé; si j'alléguais les abus de la profession des armes et du commerce, pour en détourner les guerriers et les négocians; les dangers de la cour et des richesses, pour y faire renoncer les grands et les riches, et les reléguer dans des solitudes, vous crieriez à l'ignorance, au fanatisme; vous diriez que nous venons élever l'édifice de la religion sur les ruines de la société; que c'est bien peu

connaître l'esprit de Jésus-Christ; qu'une telle morale est contraire à l'Evangile, qui ne tend qu'à perfectionner la société, à la rendre heureuse et florissante, et qu'après tout on peut y vivre et y mourir en Chrétien. Tel serait, dis-je, le langage que vous tiendriez encore; et en ce sens vous le tiendriez avec raison, sans doute. Pourquoi? parce que, malgré vous, vous sentez que dans le monde, comme partout ailleurs, lorsqu'on y est appelé, il n'y a qu'à bien vouloir pour se sauver; que les peines mêmes, les embarras, les devoirs de chaque condition, dès qu'ils sont animés de l'esprit de religion, peuvent y devenir des moyens de sanctification. Comparons donc un moment ce que le monde ordonne ou condamne à l'égard des devoirs de la société, avec ce que l'Evangile ordonne ou condamne à l'égard des devoirs du Chrétien, et vous jugerez si le salut et le monde sont incompatibles.

Elevé aux premiers postes de l'état, et placé entre le prince et les sujets, dépositaire du pouvoir suprême, dispensateur des biens, des graces, des honneurs, vous voyez ramper devant vous une foule de supplians. Que vous ordonne le monde? De n'employer votre crédit qu'à faire des heureux, de vous rendre d'un accès facile et agréable à tous; de ne point prendre la hauteur pour dignité, la dureté pour justice, le faste pour un air de grandeur; d'écouter la prière du pauvre confondu dans la foule, comme celle des grands annoncés par leurs titres, du riche distingué par son opulence; et, toujours l'homme du public, de ne jamais exister pour vous-même. Princes, maîtres, grands de la terre, puissans du siècle, l'entendez-vous? Voilà pour vous la loi du monde et le moyen de lui plaire; voilà ce qui ferait regarder les gens en place comme des dieux visibles, qui s'attireraient le respect et presque les adorations du monde; mais obéir à cette loi n'est-ce pas obéir à Dieu même; et remplir la plus difficile, la première obligation du Christianisme, se renoncer soi-même et s'immoler pour ses frères?

Placé sur les tribunaux de la justice, et par vos lumières devenu l'oracle du sénat, par vos travaux le dépositaire de toutes les affaires et de la confiance du public, vous tenez dans vos mains les biens et les fortunes des familles, le sort de tous vos concitoyens. Que vous ordonne le monde? de fermer l'oreille à la sollicitation, de n'écouter que la voix de la vérité; de défendre la cause de l'orphelin, qui n'a pour lui que ses larmes et son innocence, comme celle de l'homme puissant qui fait parler son rang et son crédit; surtout dans l'examen et la discussion des affaires, de ne jamais vous reposer des travaux que vous pouvez faire par vous-même

sur un subalterne vendu à l'intérêt, qui, peut-être à votre insu, trafique de votre place et de votre autorité; enfin, au milieu de l'accablement et des fatigues d'une étude épineuse et dégoûtante, de ne jamais laisser échapper de mouvement d'impatience, mais de présenter toujours à l'importunité des cliens un front serein et sans nuages. Magistrats, hommes publics, hommes d'affaires, hommes d'état, que ferez vous en vous conformant à cette loi du monde? Votre salut; vous pratiquerez le premier, le plus grand de tous les préceptes, le précepte qui oblige tout Chrétien de porter sa croix chaque jour, chaque instant de sa vie.

De même, êtes-vous chargé de l'administration des deniers publics, et de faire mouvoir cette portion des ressorts de l'état, qui, en donnant l'ame et la vie au corps politique, vous donne des moyens faciles d'accroître votre fortune: que vous ordonne le monde? de ne jamais vous permettre de gain illicite; de regarder l'or qui passe dans vos mains comme le sang des peuples dont vous devez craindre de vous souiller; d'être juste dans vos emplois, irréprochable dans le maniement des finances, modeste dans votre prospérité, et de ne point offenser le public par une magnificence déplacée; de penser que vos richesses ne sont point à vous, mais aux malheureux, aux pauvres, à vos frères; que vous devez leur rendre en services, en bienfaits, en largesses, ce que vous en avez retiré par vos travaux, votre industrie. Riches, négocians, financiers, hommes de fortune, voilà pour vous la loi du monde; à ce prix vous obtiendrez son estime, vous mériterez qu'il vous pardonne votre élévation; mais n'est-ce pas là aussi travailler à votre salut, et vous conformer au précepte de l'Apôtre qui vous ordonne d'avoir tout sans rien posséder, et d'user de ce monde comme n'en usant pas?

Enfin, vous êtes peut-être dans une situation fâcheuse, ayant tout à souffrir, et des embarras d'une famille, et du caractère d'une épouse difficile, de parens bizarres, et de tous ceux dont vous dépendez et que vous devez ménager; que vous ordonne le monde? De supporter les défauts et les faiblesses d'autrui, de dévorer les chagrins domestiques pour les cacher aux yeux du public; surtout de dissimuler les offenses, lorsque ceux qui vous ont offensé peuvent vous servir, et de sacrifier le ressentiment et la vengeance à l'intérêt et à la fortune. Hommes du monde, hommes ambitieux, hommes d'intrigues et de politique, pères, époux, mères de famille, voilà pour vous la loi du monde et de votre état: mais n'est-ce pas là aussi faire votre salut, et pratiquer avec les

premiers devoirs de la charité, le précepte de l'oubli des injures et du pardon des ennemis?

Sans descendre dans une plus grande discussion, faites vous-même l'application de ce principe aux différentes conditions du monde, et vous verrez que vous accomplissez sans le vouloir, vous faites sans le savoir, vous pratiquez sans mérite ce qu'il y a de plus difficile dans le Christianisme. Vous verrez qu'il n'est aucun état que Dieu réprouve, que les devoirs que vous devez y remplir peuvent y devenir des sources de mérite devant Dieu; que la pénitence, le renoncement à soi-même, qui sont de nécessité pour tout Chrétien, sont d'usage et de pratique dans le monde plus que partout ailleurs; que, par conséquent, il est injuste de vous plaindre que vous n'y avez aucun moyen de salut. Eh! pourquoi donc, me dira-t-on, ne s'y sauve-t-on pas, ou s'y sauve-t-on moins? Voulez-vous le savoir? Non seulement c'est que personne ne veut voir les moyens de salut qu'il a dans son état, mais qu'encore on porte l'illusion jusqu'à faire dépendre son salut de ceux qu'on n'a pas; en sorte que chacun dans le monde, mécontent de sa vocation, est persuadé qu'il se serait sauvé dans tout autre état que celui où il est placé. Le riche croit les richesses un obstacle au salut; et le pauvre porte envie au sort des riches, qui peuvent si aisément acheter le ciel par leurs largesses. L'homme public se plaint de la dissipation où le jettent les affaires, persuadé qu'il se serait sauvé dans la retraite; et le solitaire pense qu'avec plus de dissipation, de liberté, il aurait eu moins de peine à se sanctifier. L'homme dans les liens du mariage tremble pour son salut, et envie l'état du célibataire; et l'homme du célibat pense qu'avec un engagement et moins de liberté il eût évité bien des désordres et des passions. L'homme d'épée envie au ministre du sanctuaire la sainteté de son état, et croit le salut bien plus assuré à l'ombre de l'autel que dans le tumulte des camps et des armées; et le prêtre, alarmé de la perfection qu'exige la sainteté de son caractère, accablé sous le poids et la grandeur de ses obligations, croit le salut bien plus aisé pour le guerrier et l'homme du siècle. Enfin, lorsque l'occasion ou la curiosité conduisent les mondains dans ces fameux monastères où règne encore la ferveur primitive de l'institut, c'est là surtout que se montre à découvert l'illusion du préjugé. Frappés de l'odeur de sainteté qu'ils respirent en ces saints lieux, on les voit contempler d'un air d'étonnement et d'admiration ces pieuses retraites où le joug du Seigneur et l'onction de la grace ont fait tant d'heureux esclaves de Jésus-Christ : à la

vue de ces victimes de la pénitence, dont le visage exténué laisse apercevoir à travers les débris de la nature crucifiée la paix de l'ame et les consolations de la vertu, les mondains ne peuvent se défendre de faire un triste retour sur eux-mêmes, et d'avouer qu'on est heureux lorsqu'on est appelé dans ces maisons saintes, qu'on est bien assuré d'y faire son salut; que pour eux, il n'est point surprenant s'ils se perdent au milieu du monde; et tout le fruit qu'ils retirent de l'édifiant spectacle des saints du cloître, c'est le découragement et le désespoir de pouvoir l'être dans le siècle. (CAMBACÉRÈS.)

L'obligation de travailler au salut s'étend à tous les jours de la vie.

L'obligation que vous avez de travailler au salut de votre ame, mes frères, n'est pas une obligation de quelques jours seulement, ni même de quelques années, mais c'est une obligation qui s'étend généralement à tous les jours de la vie, Dieu ne vous ayant mis au monde que pour cela. C'est à vous incontestablement qu'il a dit ce que ce roi dont il est parlé dans l'Evangile disait à ses serviteurs avant que de les quitter: Voilà, mes enfans, dix marcs d'argent que je vous confie; faites-les valoir jusqu'à ce que je vienne, *Negotiamini dum venio* [1]. C'est ainsi, dis-je, que Jésus-Christ, avant que d'aller prendre possession de son céleste royaume, nous a laissé à tous, en se séparant de nous, les fonds et les moyens nécessaires pour négocier sur la terre en son absence, et qu'il nous a dit: Voilà votre ame, Chrétiens, voilà votre éternité, votre salut; c'est l'affaire essentielle dont je vous charge jusqu'à mon retour: ma grace, ma divine parole, mes sacremens, rien ne vous manquera pour pouvoir y réussir. Ah! travaillez donc sans jamais vous lasser; trafiquez, négociez, mettez tout à profit jusqu'à ce que je vienne vous faire rendre compte du dépôt que je vous aurai mis entre les mains: *Negotiamini dum venio.* Or, que s'ensuit-il de cette parabole, mes frères, sinon que l'affaire du salut est bien l'affaire de tous les temps; que vous devez par conséquent vous y appliquer sans relâche dans tous les âges de la vie?

Vous devez y travailler dans le jeune âge: *Negotiamini dum venio.* Oui, jeunes gens, c'est au salut de votre ame, et uniquement à ce salut, que vous devez consacrer ces précieuses prémices de votre vie, cette aimable jeunesse, cet âge si tendre, si pur et si

[1] Luc., XIX, 13.

propre pour la vertu; ces années de candeur, de pudeur, de modestie, d'innocence, dont Dieu est si jaloux, qu'il vous demande en des termes si touchans presque dans toutes les pages des livres saints, que vous ne pouvez lui refuser sans crime ni sans vous exposer aux derniers malheurs. Enfans des hommes, s'écrie le Prophète, ah! si vous compreniez combien il vous est utile de porter de bonne heure le joug du Seigneur, et de pratiquer la vertu dès la plus tendre jeunesse, avec quelle ardeur ne ménageriez-vous pas tous les momens d'un âge si précieux pour le salut! Car, n'en doutez pas, mon fils, vous dit le Sage, tel que vous aurez été dans vos premières années, tel, sans contredit, vous vous trouverez dans vos vieux jours. Et de là comprenez, mes enfans, de quelle conséquence il est pour vous de ne vous occuper présentement que de votre salut, puisque c'est dès ce commencement de votre vie que dépend, pour ainsi dire, toute votre éternité.

Ce n'est pas assez, vous devez encore y travailler dans la force de l'âge : *Negotiamini dum venio.* Je sais, mes frères, que vous ne manquerez pas de m'alléguer ici des soucis domestiques, un accablement d'affaires, une continuité d'occupations toutes plus pénibles, qui ne vous permettent pas de penser à autre chose, ni de vous occuper d'autres soins. Mais ne devez-vous pas savoir aussi vous-mêmes qu'il faut chercher, en premier lieu, le royaume de Dieu et sa justice? que vous n'avez point d'affaire, à proprement parler, si ce n'est le soin de votre salut, et que toutes vos autres affaires ne peuvent réussir qu'autant qu'elles lui seront subordonnées et que vous les rapporterez à cette unique fin? Non, non, vous dit le prophète Osée, tant que vous négligerez votre salut pour remplir vos maisons d'honneurs et de biens, hélas! pauvres aveugles, vous ne semerez que du vent et vous ne recueillerez que des tempêtes : *Ventum seminabunt et turbinem metent* [1].

Enfin vous devez encore travailler à votre salut sur le déclin de l'âge, et jusque dans l'extrême vieillesse : *Negotiamini dum venio.* Et certes, mes frères, c'est ici l'âge de penser à son salut, ou de renoncer pour jamais à y penser; car enfin, si alors on ne pense pas à son salut, où peut-on porter ses vues? Quel peut être l'objet des désirs d'un vieux mondain, d'un vieux pécheur, qui voit que le monde lui échappe, et que tout est près de finir pour lui? A quoi peut-il donc penser, dans ces derniers jours de sa vie, si ce n'est de se voir bientôt enveloppé dans les horreurs de son éter-

[1] Os., VIII, 7.

nité? Ah! mon cher frère, l'entendez-vous, ô vous qui, courbé et accablé sous le poids des années, vous trouvez presque déjà réduit aux portes du tombeau? le comprenez-vous bien? il se fait tard pour vous; votre vie s'est déjà presque toute écoulée; le jour s'avance, la nuit vient; la mort, l'éternité s'approche; encore un peu de temps, encore un reste de lumière qui brille devant vous pour éclairer vos pas. Oh! quel comble de désespoir, si cette effroyable nuit de l'éternité, où il n'est plus permis de travailler au salut, vient à vous surprendre : *Adhuc modicum, lumen in vobis est. Ambulate dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant* [1].

Et ne me dites point ici que vous êtes trop âgé, et qu'il n'est plus temps de penser à votre salut, puisque, quand vous seriez encore plus âgé, quand vous auriez vieilli dans toutes sortes de crimes, non seulement Dieu est prêt à vous pardonner, mais vous pouvez même, dans le peu de temps qui vous reste à vivre, parvenir au même degré de gloire que d'autres qui auraient toujours vécu dans l'innocence. Non, mes frères, il n'est jamais trop tard pour se convertir; il n'est point d'âge si avancé où l'on ne puisse se donner au Seigneur, ni d'heure du jour, fût-ce la dernière, où l'on ne soit invité au travail, pour avoir part, comme ceux qui y ont été appelés les premiers, au paiement et au salaire. Les ouvriers de l'Evangile, qui furent invités au travail à la dernière heure du jour, ne reçurent-ils pas le même paiement et le même salaire que ceux qui s'y rendirent à la première? Vous devez donc travailler à votre salut, mes frères, dans tous les âges de la vie, et jusqu'à l'instant même de votre mort. Et malheur à vous, vous dit Jésus-Christ, si après avoir mis la main à la charrue, c'est-à-dire à l'œuvre de votre salut, vous êtes assez infidèle pour regarder derrière vous, parce qu'enfin, si c'est dans ce malheureux moment où vous aurez cessé de travailler que le Fils de l'Homme vienne vous demander compte de votre travail, où en êtes-vous, serviteur lâche et paresseux, où en êtes-vous? Hélas! dès lors vous n'êtes plus propre pour le royaume de Dieu, et vous ne devez plus vous attendre qu'à être jeté dans les ténèbres extérieures. Comme vous le voyez, mes frères, l'obligation où vous êtes de vaquer à l'importante affaire de votre salut est telle que rien ne peut vous dispenser d'y travailler un seul moment, sans risquer de la perdre pour l'éternité; et cela, quelque difficile que puisse vous paraître cette obligation et qu'elle le soit en effet. (Le P. Brydaine, *Sur le Salut.*)

[1] Joan., xii, 35.

Péroraison.

Seigneur, j'ai médité les années éternelles, j'ai contemplé ces fleuves intarissables de joies et de délices, et ces torrens de flammes vengeresses qui ne s'éteindront point: deux abîmes de la vie future dont il faut nécessairement que l'un ou l'autre me reçoive après ma mort: *Annos æternos in mente habui.* Auquel de ces deux termes aboutirai-je? où sera ma demeure dans les siècles des siècles? au plus haut des cieux ou au fond des Enfers? Cette pensée jette le trouble et la frayeur dans mon ame: *Turbatus sum.*

Aveugle que j'étais! je m'endormais dans une fausse sécurité sur le bord du précipice; vous m'avez ouvert les yeux; c'est à présent que je veux me sauver, quoi qu'il m'en coûte. Tout cèdera désormais à un si grand intérêt; parens, amis, fortune, honneur mondain, considérations humaines, vous ne pourrez rien sur moi au préjudice de mon salut: je le préfère à tout, je lui sacrifierai tout, je lui rapporterai tout. Je commence, pour continuer jusqu'au dernier soupir de ma vie, à lui donner tous les soins qu'il mérite et qu'il demande: *Et dixi, nunc cœpi.*

Il n'en sera pas, ô mon Dieu! de cette résolution comme de tant d'autres si promptement effacées de mon esprit; il faut qu'elle soit la dernière et la plus efficace de toutes, qu'elle fixe et termine enfin mes inconstances, de peur que la mort ne me surprenne avant que je n'aie commencé à mieux vivre. Bénissez-la cette résolution que je forme à vos pieds; imprimez-lui le sceau ineffable de votre grace dont elle est l'ouvrage, et que la durée de mon changement glorifie sans cesse la main du Très-Haut, qui a daigné l'opérer. *Hæc mutatio dexteræ Excelsi.* (L'abbé RICHARD, *Sur le Salut.*)

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

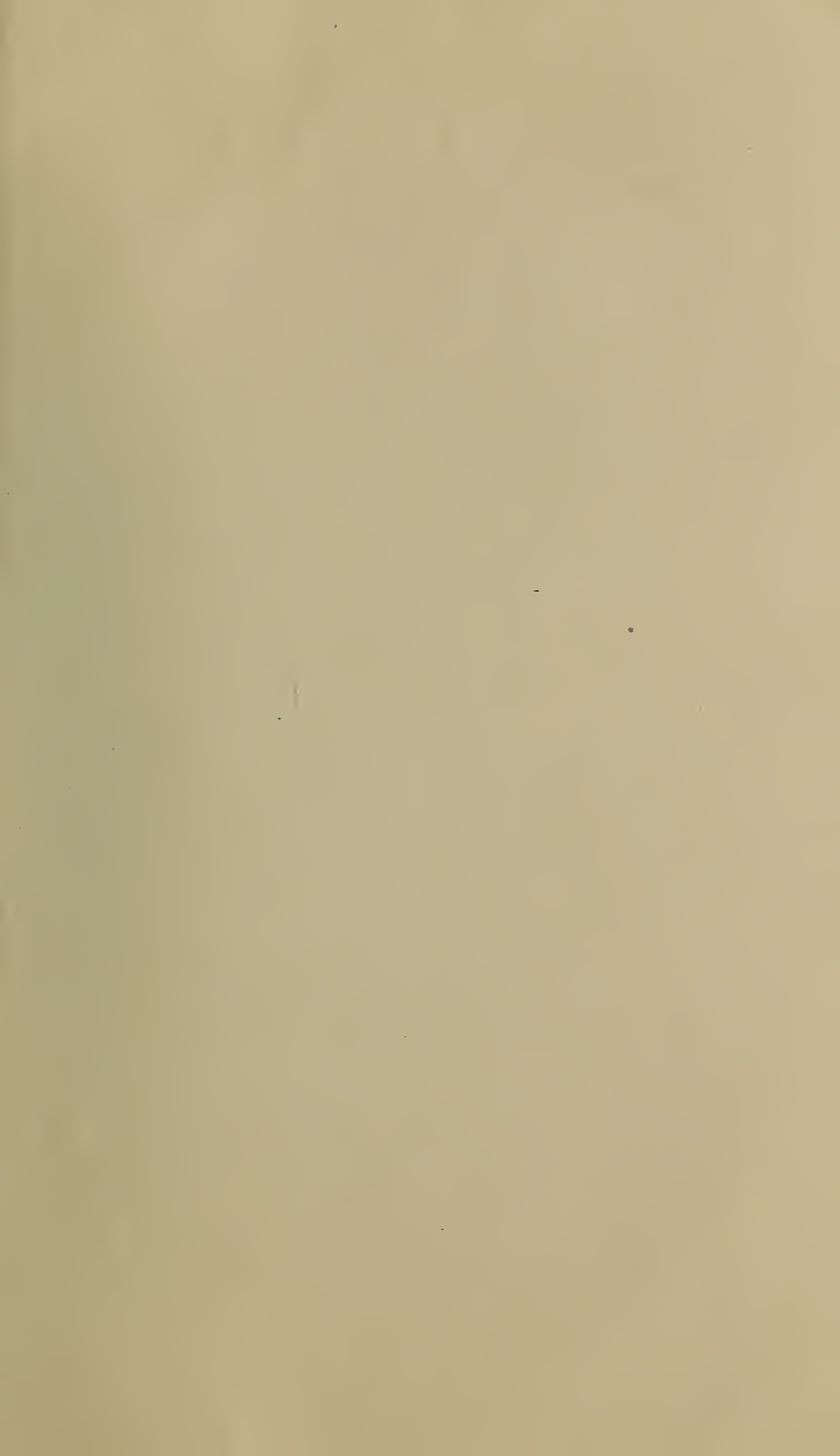
SACERDOCE.

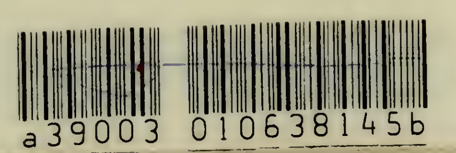
SAINTS, SAINTETÉ.

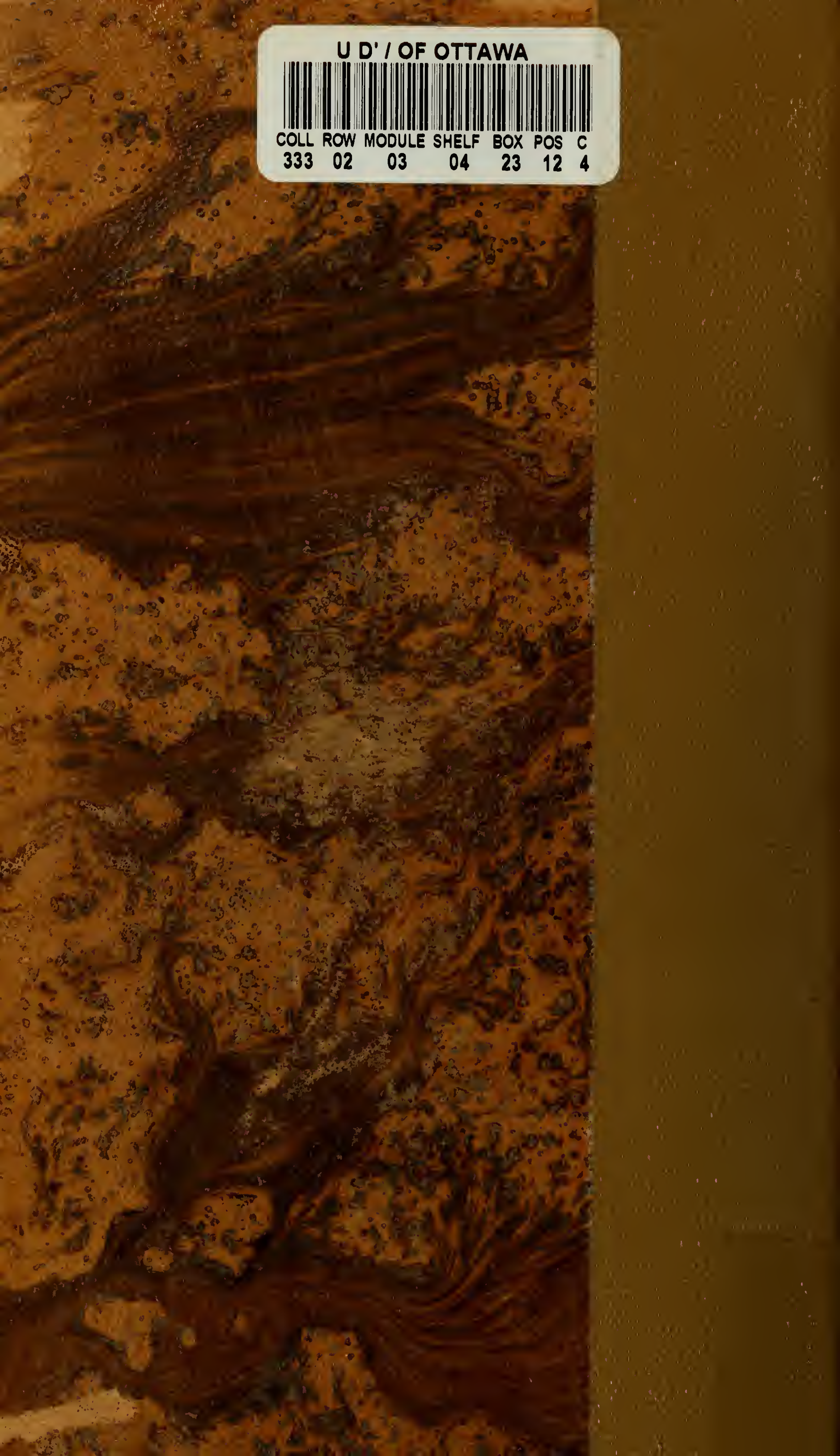
SALUT.

FIN DE LA TABLE.






a39003 010638145b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 04 23 12 4